
LIBRARY
TIOSA FACIT
ollection.
d in 1884.

NKB

Pontmartin


RARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT



NKB

Pontmartin


RARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT

NKB
Pontmartin

NOUVEAUX SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

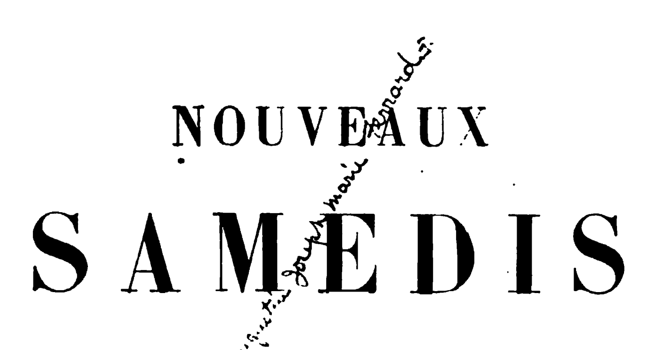
DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition..........	Un vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface.................	Un —
Dernières Causeries littéraires.............	Un —
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition...................	Un —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition.......	Un —
Dernières Causeries du Samedi.............	Un —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition........	Un —
Nouvelles semaines littéraires.............	Un —
Dernières Semaines littéraires.............	Un —
Le Fond de la Coupe, nouvelles............	Un —
Les Jeudis de madame Charbonneau, 5e édition.......	Un —
Contes d'un planteur de choux, nouvelle édition.....	Un —
Mémoires d'un Notaire, 5e édition...........	Un —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition..........	Un —
La Fin du Procès, nouvelle édition...........	Un —
Or et Clinquant, nouvelle édition...........	Un —
Les Bruleurs de Temples. nouvelle édition........	Un —

PARIS, — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

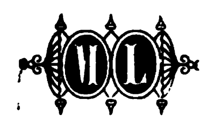


NOUVEAUX SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865


LENOX LIBRARY
NEW YORK

NOUVEAUX
SAMEDIS

PREMIÈRE PARTIE

I

M. THÉOPHILE GAUTIER[1]

Novembre 1863.

Un parti pris hostile envers M. Théophile Gautier est à mille lieues de notre pensée. Nature sereine et débonnaire, M. Gautier a eu le secret de traverser la critique d'art et de théâtre sans décocher une épigramme et sans se faire un ennemi : que dis-je ? sa carrière littéraire offre des contrastes bien plus surprenants. Romantique à tous crins, avec toute la fougue du sectaire, tout le physique de l'emploi et tout le costume du rôle, prêt, semblait-il, à

[1] *Le capitaine Fracasse.*

dévorer sans merci quiconque refuserait de jurer par les plus sauvages dieux du romantisme; nous l'avons vu peu à peu s'adoucir, se pelotonner, rentrer ses griffes léonines, changer en un *ronron* amical ses rugissements formidables, et réconcilier dans ses placides caresses Aristote et Schlegel, Racine et Shakespeare, Ingres et Delacroix, Ponsard et Vacquerie, l'école de la fantaisie et l'école du bon sens. C'est ainsi qu'il s'est trouvé un beau matin, lui, l'échevelé, le factieux, le *tranche-montagnes*, parfaitement mûr et *idoine* (je parle son style) pour faire de la critique officielle et installer ses paisibles oracles dans les bas-reliefs du *Moniteur*, sans qu'il y eût de trop notables disparates entre la prose qui décide de nos destinées et celle qui règle nos admirations poétiques, théâtrales et pittoresques. C'est, pour le dire en passant, chose merveilleuse et rassurante que cette facilité des révolutionnaires les plus endiablés de la littérature, comme de leurs frères en politique, à se laisser amadouer, emmitouffler, discipliner, enrégimenter par les puissances de ce monde et à cacher finalement leur crinière grisonnante ou leur bonnet rouge sous un bonnet de coton ou un chapeau d'ordonnance.

Quoi qu'il en soit, les admirateurs et les disciples, les amis et les séides de M. Théophile Gautier font, depuis quelques semaines, beaucoup de bruit autour du *Capitaine Fracasse*. Sans justifier tout à fait ces transports d'enthousiasme, ce livre mérite qu'on le discute. Il y a des œuvres qui rendent l'impartialité difficile : Je dirais volontiers que le *Capitaine Fracasse* rend la partialité im-

possible. Commençons par les défauts; nous finirons par les qualités.

Pour les ouvrages de l'esprit, quelle que soit d'ailleurs leur valeur, c'est un immense avantage que d'arriver en leur moment. Pour nous en tenir à quelques exemples célèbres, supposez *Tartuffe* joué sous la Régence, le *Contrat social* publié sous le Consulat, le *Génie du Christianisme* contemporain du ministère Villèle, *Notre-Dame de Paris* venant au monde six mois après le 2 décembre; le talent de l'ouvrier est le même; il n'y a ni une syllabe de plus, ni une beauté de moins; et cependant quelle différence dans le succès, le prestige, dans la destinée et l'influence de l'œuvre! Comme vous amoindrissez la force et la portée de ce premier coup, de ce coup décisif, frappé dans l'âme d'une génération tout entière, et qui vibre encore à travers des siècles! Vous me direz, je le sais, que la question d'*actualité* est infiniment secondaire, que la mode est une perfide prêteuse qui ruine ceux qu'elle paraît enrichir et reprend ce qu'elle a donné; que l'*à-propos* est la plus pitoyable des conditions de réussite. Oui, pour les ouvrages qui n'ont pas d'autre moyen de réussir, et qui, une fois le premier engouement passé, tombent on ne sait où; non, pour ceux qui naissent viables, et pour lesquels le succès de circonstance n'est que le prélude, l'initiateur du succès durable. Chez ceux-là, une transition lente s'opère entre ces éclatants débuts et le travail d'acclimatation qui les fixe à la longue dans toutes les mémoires. Ce travail est d'autant plus sûr que l'impulsion donnée par les premiers lecteurs a été plus vive; à peu près

comme ces voitures, lancées à fond de train sur une pente rapide, et qui, longtemps après l'avoir dépassée, courent encore dans la plaine.

Eh bien! cet avantage manque absolument au *Capitaine Fracasse*, et je n'en voudrais pour preuve que les explications placées par l'auteur lui-même en tête de son premier volume. Ce livre n'est pas d'aujourd'hui, mais d'il y a trente ans; ce n'est pas chez M. Charpentier qu'il aurait dû paraître, mais chez Eugène Renduel. Il porte, à toutes les pages, l'empreinte d'une époque où il aurait eu sa raison d'être, où il eût fait partie d'un groupe maintenant dispersé, où il se serait rattaché à un ensemble d'idées et de doctrines, à un mouvement littéraire et artistique désormais oublié. Conçu, rêvé en 1832, écrit et publié en 1863, il ressemble à ces enfants qui, par un caprice de la nature, sont restés trop longtemps dans les entrailles maternelles, et qui en gardent quelque chose de bizarre, une physionomie à la fois plus jeune et plus vieille que leur âge. Il y a, dans ces transpositions de temps, comme dans celles d'espace, un je ne sais quoi qui dépayse, qui altère la franchise de l'allure, la netteté du regard, l'harmonie des traits et la justesse de l'accent.

Ce n'est pas tout : rien de plus *cancanier* que la république des lettres. Or, si l'on en croit certaines indiscrétions qui circulaient, l'hiver dernier, sur le trottoir littéraire, Théophile Gautier aurait eu beaucoup de peine à continuer et à terminer le *Capitaine Fracasse*. Comment s'en étonner? Cette tardive élaboration, cet achèvement d'après coup, étaient exécutés par un cerveau refroidi sur

un sujet figé. N'a-t-on pas souvent comparé le sentiment de l'artiste pour son idée, — au moment où elle commence à poindre dans son imagination effrayée et ravie, — à un premier amour, escorté de toutes les illusions, de toutes les ardeurs, de toutes les angoisses de la passion juvénile? On a vingt ans, on aime une belle jeune fille, et toutes les grâces du printemps, tous les songes de l'aube, tous les sourires du matin se confondent dans cet échange où deux âmes en fleur se donnent l'une à l'autre avant que rien n'ait effleuré la fraîcheur de leurs tendresses. Mais les parents froncent le sourcil; les chiffres s'interposent ; les réalités de la vie séparent nos deux amants ; chacun suit sa route, cueillant peut-être au passage de quoi combler ce premier vide creusé par ce premier adieu. Des années s'écoulent; puis, un jour, ils se retrouvent ; ils sont libres encore ou délivrés ; ils se tendent la main ; rien ne les sépare plus, et peu s'en faut qu'ils ne se croient revenus aux heures rapides et charmantes où leurs jeunes cœurs battaient à l'unisson. Hélas ! est-ce la même chose ? Est-ce un sentiment ou un souvenir? N'ont-ils pas à faire un effort pour se replacer au point de vue d'autrefois, pour rallumer des cendres éteintes, pour remettre en commun ce qui s'était divisé, pour oublier toutes les chansons étrangères à l'air primitif? Voilà l'histoire des amours et des œuvres ajournées ; voilà l'histoire du *Capitaine Fracasse*.

Ce qui nous frappe aussi dans cet ouvrage, c'est un autre genre de dissonance que nous allons essayer d'indiquer. Le style de Théophile Gautier, en prose et en vers,

représente tout ce qu'il y a de plus *avancé* dans la littérature moderne : nul n'a poussé plus loin cet art des brillantes décadences qui consiste à serrer de près la réalité, à en extraire tout ce qu'elle peut rendre en fait de tons, de formes et de détails, à substituer aux généralités dont se contentent les jeunes littératures, l'aspect, le goût, l'arome particulier de chaque objet, dût-on dépenser, dans cette opération quintessenciée, l'espace, le talent et le temps qu'un art mieux inspiré employait à dépeindre le monde idéal. Or ce procédé, que je trouve excessif, tout en rendant justice à ses tours de force, Théophile Gautier, dans le *Capitaine Fracasse*, l'applique à une fable dont la simplicité enfantine fait songer à d'Urfé et à mademoiselle de Scudéry, à un genre de *romanesque* qui ne peut être accepté que par les littératures et les civilisations au berceau. Je sais bien que, pour dissimuler ou atténuer cette dissonance, M. Gautier a essayé de se rajeunir ou de se vieillir de deux siècles et demi, de se faire le contemporain d'Agrippa d'Aubigné ou de La Calprenède, et de transporter dans sa prose cet *archaïsme* qui se révèle dans l'invention de son roman. Vain effort ! rien ne ressemble moins à la naïveté et à l'innocence que le pastiche de l'innocence et de la naïveté. Il ne suffit pas de dire *Enéas* pour *Énée*, *Apollo* pour *Apollon*, *feu Narcissus* pour *Narcisse*, recette déjà usée, dans *Notre-Dame de Paris*, par le poëte Gringoire, à cette date de 1831, qui est la vraie date du *Capitaine Fracasse*. Il ne suffit pas d'accumuler tous les vieux mots de la langue pantagruélique. Derrière ce *bric-à-brac* complétement artificiel, je

découvre, à chaque ligne, le Théophile Gautier de *Traslos montes*, le surmeneur de la prose française dans ses rapports avec le pittoresque, l'élève de Balzac, le maître de Flaubert. Tenez ! n'allons pas chercher plus loin que la première page :

« Sur le revers d'une de ces collines *décharnées* qui *bossuent* les landes... deux tours rondes, *coiffées* de toits en *éteignoirs*, flanquaient les angles d'un bâtiment sur la façade duquel deux *rainures* profondément *entaillées* trahissaient l'existence primitive d'un pont-levis réduit *à l'état de sinécure* par le *nivelage* du fossé, et donnaient au manoir un aspect assez féodal, avec leurs *échauguettes* en *poivrières* et leurs girouettes à queue d'*aronde*... »

S'il nous plaisait de faire un pas de plus, nous trouverions des *faîtages* pointus, de larges plaques de *lèpre jaune qui marbrent* les tuiles brunies, le *crépi*, tombé par *écailles* comme les *squammes* d'une peau malade, des moëllons *effrités*, la porte encadrée d'un *linteau* de pierre aux *rugosités* régulières ; etc., etc., toutes les intempérances et toutes les minuties du style descriptif le plus moderne, empruntées aux divers *Manuels* de l'architecte, du maçon, du charpentier, du menuisier, du tapissier, du peintre décorateur, et qui, depuis Balzac, sont devenus un sujet d'émulation et d'étude pour les parents pauvres ou riches de l'immense romancier. Aussi, lorsqu'à la page 140, à la suite d'une description effrénée qui succède à des centaines de descriptions également merveilleuses, mais également monotones, j'ai rencontré la phrase suivante : « ... Telles autres appellations analogues qu'il

vous plaira d'imaginer; car une énumération plus longue serait par trop fastidieuse et sentirait plutôt son tapissier que son écrivain, » je n'ai pu m'empêcher de sourire : c'est là, me semble-t-il, la première naïveté du *Capitaine Fracasse*, — et la dernière.

Maintenant, vous figurez-vous les *anciens* — depuis Rabelais jusques à Scarron — essayant de se reconnaître dans les richesses pléthoriques de cet art où se traduisent une à une toutes les conquêtes de la prose sur le rayon visuel? Et, d'autre part, imaginez-vous cet art raffiné, surchargé, monté de ton, rival heureux de la photographie la mieux réussie, l'imaginez-vous servant à raconter une de ces fictions qui rappellent les dénouements les plus *primitifs* des farces de Molière; comme quoi le baron de Sigognac, passionnément amoureux de la jeune Isabelle, actrice belle et angélique, s'enrôle dans la troupe de comédiens ambulants dont Isabelle est le plus gracieux ornement; comme quoi nous voyons défiler sur ce chariot de Thespis, le Tyran, le Pédant, le Matamore, Scapin, Léandre, la coquette, la duègne, tout ce personnel de l'ancienne comédie dont on nous a parlé trop souvent pour qu'il ait le piquant d'une nouvelle connaissance; comme quoi ces pérégrinations imitées du *Roman comique*, entremêlées de jours de soleil et de pluie, de faim et de bombance, conduisent nos comédiens à Paris; l'amour furieux inspiré par Isabelle au jeune duc de Vallombreuse; la rivalité du duc et du baron; la quantité de coups de rapière qui s'échangent, de brocs de vin qui se boivent, de complots qui se trament, d'embûches qui se

tendent, tantôt contre la vie du baron, tantôt contre la vertu d'Isabelle; puis cette bienheureuse bague d'améthyste, bijou mystérieux précieusement conservé par elle au milieu des hasards de sa vie errante, et qui sert à la faire reconnaître pour la fille du prince, père du duc de Vallombreuse; si bien que ce jeune seigneur, qui, pendant tout le cours du récit, nous était apparu avec une auréole satanique de don Juan antidaté, un de ces enfants des dieux dont parle La Bruyère, qui n'acceptent d'autre loi que leurs passions, et que l'ivresse de leur omnipotence, de leurs richesses, de leurs succès, pousse aisément jusqu'au crime, — ce formidable duc, disons-nous, blessé par Sigognac, sermonné par son père, converti par Isabelle, devient tout à coup doux comme un agneau, tendre comme une colombe, bon ami, bon fils, bon frère, en attendant qu'il soit bon époux? Conversion merveilleuse que devait copier, deux cent cinquante ans plus tard, le Montjoie de M. Octave Feuillet!

Franchement, après Balzac, après George Sand, après nos puissants inventeurs, après que le roman moderne a usé et abusé de tout ce que les civilisations vieillissantes peuvent fournir de raffinements, de subtilités, de quintessences, vouloir nous intéresser à une semblable aventure, c'est trop jeune; la retracer dans un style où s'entasse tout l'or, vrai ou faux, amassé par le plus infatigable et le mieux doué des mineurs, pendant trente années de fouilles à travers la langue française, c'est trop vieux : je disais contraste tout à l'heure; c'est contresens que j'aurais dû dire.

Ceci m'amène à signaler encore un défaut dans le *Capitaine Fracasse*; le manque absolu de proportion entre ce que j'appelle l'âme et le corps du roman. L'âme, c'est-à-dire les personnages, les caractères, le dialogue, les situations, les scènes où l'acteur se dessine, où l'action marche, où la création du conteur se fait vivante et se familiarise avec le lecteur, tout cela, dans le livre de Théophile Gautier, tient une place minime : le corps, c'est-à-dire les descriptions, le matériel, le détail pittoresque, l'énumération des objets extérieurs, occupe une place énorme. Sous ce rapport, l'auteur du *Capitaine Fracasse* est fort au dessous de Balzac, auquel il est si supérieur par la correction du style et la pureté du contour. Chez Balzac, la description, presque toujours préliminaire, se lie étroitement au récit, lui communique et en emprunte quelque chose de sa vie propre; l'objet matériel se pénètre de l'âme du personnage, et telle est la magie de l'artiste, qu'on ne pourrait détacher le portrait du cadre et l'isoler des accessoires, sans que la figure y perdît une partie de son expression et de sa valeur. Chez Théophile Gautier, je ne vois qu'une série de tableaux, la plupart excellents, mais où le fouillis, l'empâtement, l'exubérance de la palette, la fougue et l'excès du pinceau étouffent et réduisent au second plan ce qui devrait dominer tout le reste. Aussi, qu'arrive-t-il? Lorsqu'on est tant bien que mal lancé en plein drame, lorsque l'intrigue, si mince qu'elle soit, parvient à exciter l'intérêt, et qu'on se dit à propos de tel ou tel de ces acteurs : « Comment s'en tirera-t-il? » cette description imperturbable, s'imposant avec ses allures

magistrales, prenant son temps et ralentissant la mesure, vous impatiente, vous agace, et *l'on saute vingt feuillets*... affront d'autant plus mortifiant pour Théophile Gautier, qu'il l'offense dans son admirable talent de peintre, et qu'il rappelle un vers de Boileau.

Enfin, ce qui manque à cette œuvre originale, c'est l'originalité. Ces perpétuelles recherches d'archaïsme ont des airs de pastiche. Le père du duc de Vallombreuse ressemble, sans les égaler, au père du *Menteur* et aux vieillards héroïques de M. Victor Hugo. Le bandit Agostin semble emprunté au répertoire de Prosper Mérimée ; la petite Chiquita, qui enseigne à jouer du poignard, à donner le coup de bas en haut, et non pas de haut en bas, se retrouverait, avec des variantes, dans une des pages les plus saisissantes de *Colomba*. Ceci est peu de chose ; mais encore une fois il s'agit d'un des plus hardis capitaines Fracasse de la littérature ; et quand on le voit, au lieu de casser les verres, boire dans le verre des autres, la remarque n'est pas inutile.

Voilà nos objections et nos chicanes ; à présent, soyons juste : ce livre, avec tous ses défauts, est une très-remarquable œuvre d'art, d'un art cent fois supérieur à celui qui nous donne ces romans carthaginois ou français, insupportables mélanges, tantôt de bizarrerie et d'ennui, tantôt de prétention et de vulgarité. Avec Théophile Gautier, on n'a pas affaire non plus à un de ces romanciers ergoteurs, dont les récits sont des thèses, dont les personnages représentent, non pas telle ou telle variété de la passion humaine, mais un réquisitoire contre la confes-

sion ou le célibat des prêtres. Et puis, même gâté par ces profusions pittoresques, par cette préoccupation constante de retour aux vieux modèles, ce style est d'un maître. Si, au lieu d'être obligé, par état, de lire tout d'un trait ces deux volumes, on avait assez de loisir pour faire des pauses, en déguster un chapitre, interrompre sa lecture et ne la reprendre qu'au bout de quelques heures, l'impression serait toute différente ; l'éblouissement et la fatigue disparaîtraient ; on éprouverait ce genre de jouissances que donne une magnifique collection de curiosités recueillies par un amateur de premier ordre. En outre, plusieurs parties du *Capitaine Fracasse*, la mort du Matamore dans un champ couvert de neige, le serviteur, le cheval, le chat et le chien restés fidèles à la misère du baron de Sigognac, le charmant caractère d'Isabelle, l'honnêteté et le dévouement des pauvres comédiens, tous ces détails et quelques autres portent des traces de cette délicatesse, de cette *sensibilité*, que l'on a souvent refusée à ce talent trop amoureux de la forme extérieure pour s'inquiéter des mouvements du cœur et de l'âme. En somme, puisque nous avons à juger l'œuvre du plus *imagier* des écrivains modernes, on me permettra de finir par deux images. S'il est vrai qu'il existe dans les littératures des livres inutiles à côté de ceux qui ont un emploi et un sens, comme il y a, dans les riches appartements, d'élégantes superfluités mêlées aux meubles usuels, le *Capitaine Fracasse* doit être classé au premier rang de ces inutilités splendides. S'il est vrai, comme l'assurent les pessimistes, que la littérature française ressemble aujour-

d'hui à un chêne trois ou quatre fois séculaire dont la décrépitude se cache sous des touffes luxuriantes de gui, de clématite et de lierre, le *Capitaine Fracasse* est la plus touffue et la plus belle de ces plantes parasites.

II

M. MICHELET[1]

Décembre 1863.

Il suffit d'être au courant de la quatrième ou cinquième manière de M. Michelet, pour comprendre avec quelle enthousiaste furie il s'est jeté sur la Régence. Ces huit années d'orgie politique, financière, galante et mondaine, revenaient de droit à l'érotique vieillard à qui nous devons l'*Amour* et la *Sorcière*. Mais une fois en possession de sa proie, M. Michelet, j'imagine, a éprouvé un singulier embarras. Certes, il y avait là une ample moisson de scandales, bien des textes d'invective contre les vices des grands, les licences princières, nobiliaires et épiscopales, bien des occasions de satisfaire ces deux penchants qui, chez l'auteur de la *Régence*, prennent avec l'âge tous les caractères de deux monomanies ; le goût de l'obscénité et la haine du christianisme. Pourtant à cet ensemble de sa-

[1] *La Régence*.

tisfactions enragées, bien dignes d'un sexagénaire, d'un historien et d'un professeur, se mêlait cette fois une contradiction gênante, une légère contrariété. Ces vices, ces scandales, ces licences, ces désordres incroyables, il n'y avait plus moyen d'en accuser l'Église, la monarchie, l'autorité séculaire, les religions du passé : ils se produisaient au nom d'une rupture éclatante avec toute tradition, toute autorité, tout dogme, toute loi religieuse, sociale et morale; les consciences, les âmes, les cerveaux, les appétits s'émancipaient en même temps; la foi et la pudeur s'enfuyaient de compagnie ; ce régime où M. Michelet nous montre complaisamment la prostitution, le vol et l'inceste sur les marches du trône, était un régime d'athées. Il ne s'agissait plus de nous dire : Voyez que d'impiétés et de vices se cachent à l'ombre de ces institutions dont les défenseurs n'ont à la bouche que des maximes de piété et de vertu ! Il fallait bien reconnaître et signaler dans cette phase nouvelle, dans cette société libre de préjugés, le plus touchant accord entre les maximes et les pratiques, entre les leçons et les exemples, entre les déchaînements de *la bête* et les délivrances de l'esprit.

Comment M. Michelet s'est-il tiré de cet embarras ? Par des moyens assez bizarres ; d'abord en affirmant (page 63) que, « au total, les mœurs valent mieux sous cette Régence que sous les deux Régences du dix-septième siècle. » — Quoique rien ne puisse plus étonner sous cette plume hystérique, j'avoue que j'ai relu deux fois ce passage, et que ce n'est qu'au bout d'un certain temps que

j'ai pu me résigner à en croire mes yeux et le texte. Encore s'il s'était borné à cette assertion renversante! Mais il l'appuie de détails tellement orduriers qu'il est encore plus impossible de le citer que de le croire, et qu'on se demande si M. Michelet fait de l'histoire avec de vrais documents historiques ou avec l'immonde résidu des pamphlets de fripons éconduits et de laquais congédiés. Oui, il s'est trouvé, en 1863, en plein progrès, en pleine lumière, à deux pas de M. Cousin, un historien, un illustre, un vétéran de l'Université, une des idoles de cette littérature qui commence aux *Misérables* et finit à la *Vie de Jésus*, pour affirmer de sang-froid que la Régence, la Régence du Régent et de la duchesse de Berry, de Dubois et de madame de Prie, a été, malgré ses peccadilles, plus vertueuse et plus morale que celle de Marie de Médicis et celle d'Anne d'Autriche!!! On ne discute pas de pareilles choses, on les cite; c'est un moyen de discussion comme un autre; et celui-là serait excellent vis-à-vis de M. Michelet, s'il n'avait presque toujours, pour se préserver des citations, un procédé qu'il va lui-même m'aider à indiquer en deux lignes empruntées à la page 313 de son livre: « Même le banc devant la porte, sans abri, on l'interdisait (honteuse barbarie!) en l'enduisant d'ordure! »

Indiquons sommairement le plan, l'idée primitive de ce volume, si toutefois il est possible de découvrir une idée et un plan dans une œuvre dont l'auteur semble avoir, une hotte sur le dos, un crochet et une lanterne à la main, fouillé dans les balayures des libelles et des Mémoires. Plaider en faveur de la Régence et de ses héros,

— d'Orléans, Dubois, Law, etc., — les circonstances atténuantes ; demander grâce pour des fautes et des folies rachetées d'avance par une foule de vues et d'intentions libérales, par un amour sincère de la paix et de la justice, par des projets auxquels il n'a manqué, pour faire, longtemps avant 93, le bonheur du genre humain, qu'un cadre mieux préparé à les recevoir : démontrer *à priori* que si ces beaux projets ont avorté, si ces pensées de réforme et de progrès n'ont abouti qu'à la ruine, à la banqueroute, à des calamités de toutes sortes, à une dissolution universelle, la faute en est aux institutions monarchiques, à l'absolutisme politique et religieux dont les formes subsistaient encore, pendant que l'esprit nouveau les démolissait de toutes parts; puis une fois en règle avec ces deux points d'histoire générale, revenir à ses moutons (je nommerais volontiers un autre quadrupède), et entasser, d'après Soulavie, Buvat et autres anecdotiers plus qu'équivoques, tous les détails fangeux, libidineux, malpropres, nauséabonds, apocryphes, aphrodisiaques, pornographiques, que comportait un pareil livre, signé d'un pareil nom.

Je sais bien ce que vous allez me dire, ce que me diront ou plutôt ce que m'ont déjà dit les critiques délicats, pudibonds et timorés, de l'école Sainte-Beuve. Nous en sommes aux gros mots, et c'est merveille de voir les esprits chastes, les défenseurs de l'autel et du trône, les gens qui devraient être avant tout bien élevés, prendre feu au premier choc, prodiguer les épithètes violentes, promener leur imagination et leur plume sur les *immondices*, les

souillures, etc. (*Nouveaux Lundis.*) Hélas ! c'est possible, et je ne puis que m'humilier devant ces docteurs de savoir-vivre, de politesse et de chasteté : mais enfin, si le premier droit, comme le premier devoir de la critique, est la justice, si *justice* est synonyme d'*équité*, et si *équité* dérive d'*égalité*, je voudrais bien savoir ce que deviendrait cette égalité précieuse dans un débat où, d'une part, l'auteur peut prodiguer aux plus grands noms de la France, à la Royauté, au Pape, à l'Église, à la noblesse française, à toutes les reliques du passé, d'ignobles et sales injures, pendant que, de l'autre, la critique serait tenue de mettre des gants blancs, d'user d'une sourdine et de murmurer, avec toutes sortes de circonlocutions courtoises, quelques objections timides. Il n'y a plus de Condé, et l'on sait pourquoi : mais s'il existait encore un descendant de cette race héroïque, si le malheur des temps lui avait mis la plume à la main, dites-moi, lui reprocheriez-vous quelques âpretés, quelques crudités de langage vis-à-vis d'un homme qui traite constamment les Condés de voleurs, d'assassins et de bandits? Or, ce qui serait vrai pour ces proches voisins du trône, peut s'appliquer au plus humble, au plus obscur champion des causes vaincues, attaqué, froissé, meurtri, outragé, exaspéré dans toutes ses affections, toutes ses croyances et tous ses respects.

Je choisis au hasard quatre ou cinq des *ut de poitrine* de M. Michelet : remarquez, encore un coup, que je suis obligé de m'interdire, et pour cause, tout un genre de détails et d'images qui ne serait pas le moins concluant. — Voici comment il parle de l'Église catholique et de la

cour de Rome : « Marinaccia avait influence près du vieillard ventru sur qui tomba le Saint-Esprit (Innocent XIII). » — « Il est certain que cette ordonnance romaine, par les canaux, fentes et fissures que fit partout sous terre une main astucieuse, filtra, souilla, infecta toute la politique du temps. » — « Rome, faible, caduque, idiote, serrée, étouffée *de* l'Autriche, n'osait encourager l'Espagne. » — « Le Pape refusant au Régent l'institution de ses évêques, il allait s'en passer : c'eût été déjà quelque chose, et beaucoup, de n'avoir plus affaire au vieux prêtre étranger, etc., etc. » — « Leur confesseur (ceci est pour Philippe V et la reine d'Espagne), leur confesseur, excellent jésuite, le bon P. d'Aubenton, était un vieillard grassouillet, qui semblait avoir engraissé de toutes ces petites ordures qu'en sa longue carrière il avait enterrées *d*'indulgence et *d*'oubli. » — Sans songer à amnistier Louis XV, on est généralement d'accord qu'il avait une figure charmante, — le plus joli homme de son royaume, au dire de ses contemporains. M. Michelet n'est pas de cet avis : « Certaine fleur de teint qui le rendait joli malgré l'œil terne et froid, la *lippe* maternelle. » — Il est vrai que la propriétaire de cette *lippe* maternelle, cette poétique duchesse de Bourgogne pour laquelle Saint-Simon lui-même rencontre des traits d'une grâce fénelonienne, a sa part dans les épices de ce style : « Louis XV ne tient guère non plus de la gentille Savoyarde, si amusante avec *ses petites farces*, tous ses patois *grotesquement* mêlés. » — A chaque nouvel ouvrage de M. Michelet, on sent que son dévergondage d'imagination a fait descendre d'un cran cette intelligence

autrefois studieuse et belle, ce talent jadis plein de vie. A tous moments, dans ce livre de la *Régence*, on se heurte à des expressions, à des tours de phrase où s'accusent de plus en plus cette dégradation intellectuelle. Versailles est « un gouffre de cuisine, de *valetaille*, de *canaille* dorée. » C'est, presque à chaque page, la *prêtraille*, la *moinaille*; les petits-fils de Villeroy sont une scandaleuse *racaille* de jeunes *polissons*. Les grands seigneurs, les nobles, sont des mendiants, stupidement ruinés, refaits par la prostitution, le vol et le brigandage ; ainsi de suite : il faudrait transcrire la moitié du volume, et l'infection serait telle que critiques et lecteurs seraient asphyxiés.

Le goût de la malpropreté, la haine du catholicisme, ces deux inspirations dominantes de M. Michelet, amènent sous sa plume des détails dont on pourrait rire si le rire était possible entre deux nausées. Ayant à expliquer les causes de la peste de Marseille, M. Michelet écrit gravement ces lignes : « Sans souci d'odorat, dans sa chambrette obscure, la jolie femme, au teint jaune et malsain, nourrie de crudités, d'oignon ou de poisson gâté, dédaignait toute précaution, se moquait de la propreté. » — M. Michelet paraît s'en moquer bien davantage. Ailleurs, racontant l'arrivée de la fille du régent à Madrid, la froideur de l'accueil, l'embarras et le silence de la petite princesse, il ajoute : « Rien ! elle est muette : et bien pis ! Elle n'est pas muette tout à fait : elle venait de déjeuner, sans doute ; un petit bruit involontaire s'échappe de sa belle bouche. » Et à la suite de ces lignes, je remarque celles-ci, qui ressemblent presque à une confidence per-

sonnelle : « L'Italienne (la reine) croyait en dégoûter le prince. A tort. Ces petites misères de nature ne font guère à l'amour. » Noble muse de l'histoire, Muse de Thucydide et de Tacite ! Voilà où l'on vous mène !

J'ai cité ces deux détails parce qu'au moins le cynisme ne s'y complique pas de luxure. Quant à la *prêtrophobie* de M. Michelet, il l'applique à tout. A propos de cette peste de Marseille dont le souvenir devrait désarmer sa haine, il traite Belzunce d'héroïque imbécile, parce que l'intrépide évêque fit intervenir au milieu de ces scènes épouvantables la religion qui seule pouvait consoler les douleurs et ranimer les courages ; il est sévère jusqu'à l'injustice pour l'abbé Prévost et *Manon Lescaut* ; pourquoi ? Vous ne le devineriez jamais ; parce que, selon lui, *Manon* n'exprime pas l'*âme* de la Régence (l'âme d'une époque qui se vantait de n'en avoir point !!), parce que *Manon* regarde moins l'aurore que le couchant (?), parce qu'elle appartient moins à la Régence qu'à la fin de Louis XIV ; parce qu'il y a, chez Prévost, du prêtre, du moine et du jacobite ; parce que son livre — ceci est textuel — est un livre amoureux, libertin, *catholique*. » Or, M. Michelet est impitoyable envers le catholicisme et le siècle de Louis XIV. « Imitateur adroit, mais sempiternel ressasseur de toute question épuisée, il a brisé le fil de la grande invention. Il use *nos* forces à répéter, reprendre et imiter. Même ses génies sont des obstacles ; la plupart, attrayants, avec *si peu d'idées*, sont un fléau pour les temps à venir. » Encore une fois, il faut lire de pareilles choses pour croire qu'il y ait eu un homme capable

de les écrire : quelle réfutation, quel sarcasme, quel effort de talent et de logique, d'érudition et de mémoire, seraient plus accablants que de semblables citations?

On voit maintenant dans quel esprit est conçu et dans quelle langue est écrit cet ouvrage où il semble qu'un historien véritable aurait dû redoubler de dignité et de décence, à mesure qu'il s'aventurait à travers cette vase et ce fumier. Glorifier l'*âme* de la Régence, attribuer le mauvais succès de ses tentatives aux institutions qui l'entravèrent à force d'abus, d'absolutisme, d'arbitraire et de routine, et finalement se consoler de ses mécomptes en se roulant avec les héros que l'on dépeint dans le bourbier que l'on décrit, c'est prendre le contre-pied d'un sujet qui, traité par le Michelet d'autrefois, sans même y apporter une préoccupation excessive de religion ou de morale, aurait pu être magnifique. Il fallait laisser dans l'ombre tous ces honteux détails, tenir pour avérés ceux que l'on ne peut démentir, rejeter comme non avenus ceux — et le nombre en est grand — que M. Michelet affirme sans aucun document sérieux qui l'y autorise ; — puis, au moyen d'un de ces coups d'aile permis à l'histoire comme à la poésie, s'élever, planer, se gorger d'air pur, et, du haut des sommets inaccessibles aux miasmes, faire voir deux grandes vérités qui me frappent et me consolent au milieu de ces humiliants spectacles : la première, c'est que si la Régence, avec des idées libérales, des caractères humains, des velléités de réformes, des sentiments de tolérance, un certain instinct des améliorations sociales et politiques qu'allait réclamer le nouveau siècle, n'a pu, en

définitive, rien créer, rien fonder, rien réformer, rien guérir ni même rien pallier, c'est par le vice de sa nature; c'est parce que, dans la société comme chez l'individu, le dérèglement des idées et des mœurs ne peut produire que le désordre et la ruine ; parce que, pour faire le bien, il faut y croire; que rien de vivace et de fécond ne peut sortir de l'athéisme ; parce que celui qui nie Dieu ne peut pas se dévouer aux hommes ; parce que la licence est corrosive, la dépravation dissolvante, parce que la négation détruit et n'édifie pas.

La seconde vérité, c'est que toutes nos querelles autour de la Régence, du dix-huitième siècle et des philosophes, s'apaiseraient d'elles-mêmes, si l'on voulait reconnaître la main de Dieu amenant ceux qui le blasphèment et qui croient le haïr, à accomplir à leur insu son œuvre, à démolir un édifice d'où l'esprit divin s'était envolé, à saper un régime où s'altérait de plus en plus l'idée chrétienne, à revendiquer les notions de justice, d'humanité, de douceur, de charité, d'égalité qui se trouvaient tout au long dans l'Évangile avant de se reproduire dans leurs ouvrages sous des formes qui les déshonorent en assurant leur succès. Au bout d'un siècle, les petits vers sont oubliés, les poëmes libertins sont flétris, tout le gros bagage philosophique est tombé en poussière; et ce qui reste, c'est une société fondée sur des bases plus justes, plus morales, plus humaines, et, par conséquent, plus chrétiennes : ce qui survit, c'est la doctrine prêchée par l'*infâme*, que ces spirituels aveugles rappelaient à des générations oublieuses et folles, en croyant l'*écraser*.

M. Michelet est bien loin de ces points de vue, et je crois qu'il se souciait fort peu d'élever et d'assainir son sujet : il aime mieux écouter aux portes, regarder à travers les serrures, coller son oreille à la cloison des alcôves, feuilleter les pamphlets les plus décriés, et en rapporter des découvertes qui toutes, ou presque toutes, doivent suggérer cette question : — Comment le savez-vous? Étiez-vous en tiers avec Philippe V et la reine d'Espagne? En tiers avec le Régent et la duchesse de Berry? Vous affirmez avec aplomb que l'Homme au masque de fer était un fils adultérin d'Anne d'Autriche : qui vous l'a dit? Est-ce Louis XIV, le Régent, Louis XV ou Louis XVI, les quatre hommes — c'est vous qui le déclarez — qui seuls ont su le mot de cette énigme légendaire? On ne se hasarderait guère en affirmant que les bévues, les étourderies, les légèretés de toutes sortes fourmillent à chaque page de ce volume. Dès les premières lignes, après l'*éreintement* du siècle de Louis XIV, nous voyons « que le cartésianisme nous a tenus longtemps étiques et pulmonaires; qu'à la longue nous serions devenus ou *déjetés* comme Mallebranche ou *poitrinaires* comme madame de Grignan. » Il est évident que M. Michelet s'est rappelé confusément le mot célèbre de madame de Sévigné à sa fille : « J'ai mal à votre poitrine », et qu'il ne lui en a pas fallu davantage pour qualifier madame de Grignan de poitrinaire. Tout le reste est à l'avenant. M. Michelet ayant l'habitude polie d'appeler les plus grandes dames de ce temps *la* Mouchy, *la* Retz, *la* Montmorency, il arrive à écrire couramment : *la* Parabère, *la* Prie, *la* Fare, et l'on a le droit de croire

qu'il prend, non pas le Pirée pour un homme, mais le marquis de la Fare pour une femme. Plus loin, dans son acharnement satirique ou satyriasique contre le ménage du roi d'Espagne, il raconte que, Philippe se croyant en état de péché mortel, et un prêtre qui lui disait la messe ayant voulu lui faire baiser la *paix* (la patène), le roi se jeta sur lui et voulut le tuer. Eh bien ! je parierais que M. Michelet a cru que, pour baiser la *patène*, il fallait être en état de grâce comme pour communier ; autrement, son anecdote, qui est, comme tout le reste, apocryphe, serait inexplicable.

Et que serait-ce si, d'après les procédés de l'ancienne critique, je m'amusais à signaler les incorrections grammaticales? Il n'est pas rare d'entendre dire, même par des gens sensés qui gémissent des excentricités de M. Michelet : « Il ne sait pas toujours ce qu'il dit, et il dit souvent ce qu'il ne sait pas : mais quel style ! quel charme ! quelle magie ! » — J'avoue, en toute humilité, que les beautés de ce style m'échappent absolument. Cette petite phrase abrupte, hachée, rugueuse, irrégulière, fatigue comme un chemin de traverse, parsemé de cailloux aigus qui blessent le pied et font trébucher. Et puis que de fautes contre la syntaxe ! quel assemblage de solécismes et de banalités ! — « Par sa mère bavaroise, Philippe *venait* d'un mélange de Bavière-Autriche. » — « La seule *chose* qu'il aimât au monde, sa fille. » — « Il recula, *comme il arrive* à ces buissons fleuris *d'où pourtant* se révèle le serpent par sa fade odeur, etc., etc. » — Aussi bien, à quoi bon citer ? Il faudrait douter de tout, jeter au vent ou

plutôt à la borne toutes les lois du beau et du style, s'il était possible de promener complaisamment sa pensée dans les tripots hantés par tous les tricheurs de l'histoire, de se faire l'écho des pamphlétaires et des libellistes de bas-lieu, et de conserver la grâce, la délicatesse, l'élégance, la fermeté de sa plume. Non, j'aime mieux invoquer en faveur de M. Michelet une autre apologie ou une autre excuse. Dans maint passage de son livre, il nous dit que la plus grande partie de l'Europe était, à cette époque, gouvernée par des fous : — Hélas! il y a plusieurs sortes de folies et plusieurs genres de gouvernement. Le *quidquid delirant reges*... du poëte latin ne s'applique pas seulement aux royautés proprement dites, mais aussi à celles de l'intelligence et du talent. Dans ce domaine idéal, les *Achivi*, c'est-à-dire nous tous, simples mortels, pauvre peuple, nous souffrons, nous sommes battus, condamnés à toute espèce de mécomptes et de misères en expiation des folies de ces rois qui déraisonnent en prose et en vers.

Puis, à la fin de notre siècle, après que toutes ces chimères auront été parcourues, tous ces mensonges acceptés, toutes ces erreurs accréditées, tous ces sophismes acclamés, toutes ces ivresses savourées et punies, la véridique histoire — pas celle de M. Michelet, — pourra dire, à son tour, qu'à tel ou tel moment, une partie du monde a été gouvernée par des fous.

Je n'insiste pas davantage : à bons entendeurs salut! Peut-être ne trouvera-t-on pas suffisamment respectueuse et polie l'excuse que j'allègue au profit de M. Michelet;

j'en ai besoin pourtant, ne fût-ce que pour me dispenser de dire que son livre semble écrit entre un volume du marquis de Sade et un tonneau de la Compagnie Richer.

III

LE MAUDIT[1]

Décembre 1865.

J'ai entendu de bons juges exprimer le regret qu'un prince de l'Église eût dénoncé ce livre du haut de la tribune du Sénat, et lui eût fait ainsi une magnifique *réclame*. D'autre part, des voltairiens spirituels, après avoir lu *le Maudit*, nous ont donné un édifiant spectacle : saisis tout à coup d'un accès de franchise, comprenant qu'il y a rarement bénéfice à assumer la solidarité d'un ouvrage idiot, ils ont copié, aux dépens de l'anonyme et apocryphe abbé, la recette appliquée par le cardinal Dubois au *déguisement* du Régent, et il semble que leurs rigueurs imprévues ne nous laissent plus rien à dire.

Il faudrait cependant s'entendre. A ceux de nos amis qui se sont affligés du surcroît de publicité assuré au *Maudit* par les paroles indignées de l'éminent archevêque,

[1] Par l'abbé ***.

on peut, selon moi, répliquer : Nous serions de votre avis, si ce mauvais livre avait paru timidement, humblement, silencieusement, sans annonces, sans recommandations d'aucune sorte, ainsi qu'il convient à une œuvre subalterne, grossière, composée avec les balayures du roman-feuilleton de 1844, faite pour frapper de honte et de ridicule les opinions qu'elle tente de propager et le parti qu'elle veut servir. Je concevrais alors que l'on se dit entre honnêtes gens : Paix ! taisons-nous ! Gardons-nous bien d'honorer d'une colère ce qui ne mérite qu'une nausée, d'éveiller le chaland qui dort, de donner des lecteurs à ce livre illisible, de changer en fruit défendu cet indigeste morceau, d'appeler l'attention sur ces trois lourds volumes qui, par leur grosseur, leur format et leur prix sont d'avance mis à l'*index* des cabinets de lecture : cet ouvrage n'est pas mieux *lancé* que s'il était bon ; on ne fait pas plus de frais en son honneur que s'il défendait avec talent une bonne cause. Laissons-le dans l'ombre et le néant auxquels il a droit, et qu'il soit dit qu'au moins une fois le mal n'aura pas fait plus de bruit que le bien !

Voilà, je le répète, quel serait et quel devrait être, en pareil cas, le langage ou plutôt le silence des archevêques, et même, — *si parva licet componere magnis*, — des écrivains tels que nous. Mais ici c'est tout le contraire : à peine était-il question du *Maudit*, et avant que nous ayons eu, amis ou ennemis, le temps de nous reconnaître, toutes les fanfares de la publicité à grand orchestre ont retenti assez bruyamment pour emporter le succès d'as-

saut et forcer l'attention des plus indifférents. Les murs se sont couverts d'immenses affiches annonçant à l'univers qu'un nouveau chef-d'œuvre venait d'éclore, et que le mystérieux abbé qui s'en disait l'auteur pouvait bien aussi être le héros et le martyr de ces tragiques aventures. Ces *trois étoiles* que l'on nous faisait voir en plein midi sont devenues aussitôt le sujet de mille commentaires ; des noms propres ont été murmurés à l'oreille ou criés sur les toits ; les journaux spécialement affectés à la surveillance des scélératesses cléricales ont habilement risqué des demi-confidences. Dans nos villes de province, les mêmes affiches, les mêmes annonces se sont multipliées à l'infini, et il n'est pas de chef-lieu de département où la curiosité des oisifs n'ait été surexcitée par ces majuscules, par cette énigme en trois volumes, destinée, disait-on, à en finir avec les vieux abus de l'Église. A Paris ou ailleurs impossible de passer devant les librairies à la mode sans voir flamboyer au plus bel endroit, derrière la vitrine, ce titre fascinateur imprimé sur couverture grise ou rouge, suivant les éditions qui se succèdent. Une fois que les choses en sont là, je vous défie d'empêcher ce succès ou, si l'on veut, ce tapage du premier jour, dont on peut calculer l'intensité d'après le nombre des badauds. Le tour est joué, le gros des lecteurs est pris, le mal est fait, si l'on entend par mal — ce que je vais discuter tout à l'heure, — l'extrême publicité donnée à un livre méchant, qui est en même temps un méchant livre.

Dès lors, où est l'inconvénient d'une *réclame* de plus ?

Qu'importe la question de savoir si, par une protestation lancée de haut, on aura ajouté au total de la recette quelques milliers d'écus, au débit quelques centaines d'exemplaires? Nous n'en sommes pas à apprendre que les industries véreuses sont souvent les plus lucratives, et il ne nous déplaît pas de savoir que l'affaire a rapporté gros.

Or, du moment qu'il n'y a plus d'inconvénient à dénoncer un scandale, il peut y avoir un avantage à le flétrir. Me permettrez-vous, en un sujet scabreux, une comparaison quelque peu hasardeuse ? Notre situation vis-à-vis de semblables ouvrages est analogue à celle d'un mari prudent et débonnaire, qui a le malheur d'être forcé de se défier de sa femme. Tant que le doute est possible, tant qu'il n'y a pas d'éclat, tant que le public ne dit rien ou presque rien, le mieux est de se taire ; mais dès que la rumeur grossit, que la notoriété dépasse une certaine limite et que le malheur s'affiche, l'honneur exige que l'on parle que l'on agisse. Cette fois, d'ailleurs, à la question d'honneur s'ajoute une question d'habileté : ceci m'amène au second point, et me fait passer des archevêques aux voltairiens.

Ah ! oui, je comprends que ces messieurs se soient décidés, après inventaire, à répudier toute relation prochaine ou lointaine, tout lien de parenté intellectuelle et morale avec ce *Maudit*, qui doit, en effet, être maudit par tous les hommes d'esprit, de bon sens et de goût, avant de l'être par le célèbre Concile de Limoux, dont nous ne connaissions que la blanquette. Je comprends

qu'après avoir reçu une pareille tuile sur la tête, leur second mouvement soit d'en secouer les fragments et d'épousseter leur chapeau. Le second, soit; mais le premier? N'est-ce pas, mes bons messieurs, vous raviser un peu tard? Vous vous apercevez que votre nouveau convive a des façons ignobles, qu'il a décroché à l'étalage de *la Belle Jardinière* un mauvais habit noir pour remplacer sa soutane ; qu'il parle charabias, que son linge est suspect, ses mains malpropres, sa mine patibulaire ; que, par une vieille habitude de séminariste ou de curé de village, il attache sa serviette sous son menton, qu'il mange avec ses doigts, et, chose désolante, qu'il met ses pieds dans le plat. Aussitôt vous voilà criant en chœur : « Nous ne l'avions pas invité ! » — Trop tard, mes chers amis, trop tard! La preuve qu'il était invité, c'est que son invitation se lit encore, écrite en grosses lettres, sur toutes les murailles accordées par l'édilité parisienne à divers genres d'immondices ; c'est que vous lui avez réservé une de vos meilleures places, une place d'honneur, tout près du maître de la maison, à une portée de couteau des *Misérables* : c'est que son étiquette et celle de son livre ont été soigneusement placées près de son assiette ; c'est que vous vous étiez mis pour ses beaux yeux — les beaux yeux de votre cassette ! — en dépense de luminaire, de musique, de vaisselle plate et de laquais en livrée. Allons, convenez-en de bonne grâce, c'est une surprise désagréable, une bévue, un pas de clerc anticlérical ; ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier, et la garde qui veille à la porte du Palais-Royal

n'en défend pas les libres penseurs de *l'Opinion nationale.*

Admettez-vous maintenant que nous puissions trouver moins d'inconvénients que d'avantages, moins de danger que de plaisir à parler un peu du *Maudit*? Pour ma part, je ne me consolerais pas de l'incroyable ennui que m'a causé cette fastidieuse lecture, s'il ne m'était permis, en guise d'indemnité ou de revanche, de vous communiquer là-dessus mes impressions et mes calculs. Rivarol disait des Hambourgeois : « Je parle, et ils se mettent vingt pour me comprendre. » Combien se sont-ils mis, non pas pour avoir de l'esprit comme quatre, mais pour mener jusqu'au bout ces treize cent cinquante pages? Comptons sur nos doigts : un pour les tableaux d'intérieurs d'évêchés, de secrétariats et de séminaires ; un autre pour les Pyrénées, un troisième pour l'Italie et pour Rome, un quatrième pour les scènes d'amour, un cinquième pour les digressions, tartines, mémoires, soliloques et sermons du sieur Julio de la Clavière, rival inédit de Lamennais et de Lacordaire, ainsi que l'on peut en juger par les échantillons de sa prose ; total cinq ; complétons la demi-douzaine, pour faire bonne mesure. Or, il était facile de prévoir que l'affaire serait bonne : l'enfant se présentait bien : des indiscrétions de sacristie, le cri du cœur d'un prêtre interdit ou défroqué, un beau mélodrame greffé sur un bon plaidoyer contre le pouvoir temporel, le célibat ecclésiastique, le Saint-Siége, la tyrannie des évêques, les jésuites, les captations d'héritage par les communautés religieuses, les miracles, les vocations

forcées, les enlèvements d'orphelines par de grandes dames fanatisées, tout cela flairait comme baume ou comme billet de banque : on devait donc supposer que la fleur des abbés déclassés, la crème des littérateurs à tout faire se seraient mis bravement à la besogne. Quelles fleurs, grand Dieu ! Tous les chardons accompagnés de leurs consommateurs naturels, toutes les orties auxquelles furent jetés des frocs de rebut par des interdits de cinquième classe : quelle crême! un mélange de petit-lait aigre, d'eau bénite empoisonnée et d'encre de petite vertu,— voilà où ont abouti les efforts combinés de cette vaste société d'assurance pour l'extinction du monachisme, l'humiliation des Pharisiens et la régénération du sacerdoce ; voilà le merveilleux produit de la quadruple alliance entre les plagiaires du *Juif-Errant*, les aumôniers de Garibaldi, les évangélistes de l'école Reniante et les restaurateurs à trente-deux sous de l'Église primitive.

Est-ce assez clair, et vous expliquez-vous à présent les dénégations tardives d'écrivains, plus ou moins engagés dans la cause que défend l'abbé astérisque? Il est dur, bien dur d'avoir sur les bras un tel auxiliaire et d'être obligé de s'avouer que l'on peut *éreinter* le temporel sans se rattraper sur le spirituel. Franchement, si j'étais un libre penseur, si j'avais passé ma vie à persifler les mandements des évêques, à prendre parti pour l'esprit contre la lettre, à me moquer des rédacteurs de la *Gazette*, de l'*Union* et du *Monde* (l'ingénieux abbé prononce *Mappemonde*), et si je me trouvais, un beau matin, en face du *Maudit* et de ses affiches, je serais vexé, très-vexé ; je re-

gretterais que ma position ne me permît pas de rendre visite aux cardinaux afin de les supplier de ne pas souffler mot de ce malheureux livre qui ne peut compromettre que ses amis et réjouir que ses ennemis.

Il est bien entendu, n'est-ce pas? que vous me dispensez d'analyser, même en raccourci, le roman du *Maudit* et de discuter les opinions de l'auteur ou des auteurs? L'analyser, ce serait promener votre imagination sur des aventures pour lesquelles vous auriez, comme Piron, à ôter votre chapeau, s'il n'était malséant de saluer les mauvaises connaissances. Ici c'est du Stendhal tombé en enfance; là de l'Eugène Sue de chicorée; plus loin, du Michelet délayé dans des phrases à la Prudhomme; ailleurs, du Victor Séjour de la *Tireuse de Cartes*, avec moins d'atouts que de solécismes; ailleurs encore, du René ou du Jocelyn, descendu des hauteurs de la poésie et de l'idéal sur l'oreiller d'un faux-frère et d'un faux séminariste. L'Ambigu aurait à réclamer des droits d'auteur sur telle scène, les *Jésuites dévoilés* sur telle page, les *Mystères de l'Inquisition* sur tel chapitre. L'ex-abbé trouve moyen de nous faire voyager dans les plus beaux pays du monde, l'Italie, les Pyrénées, la Savoie, sans qu'une seule gorgée d'air pur pénètre dans ce livre qui sent le renfermé et laisse à désirer le plumeau des sacristains; sans qu'une seule fois cette nature qu'il invoque pour échapper à Dieu lui inspire un sentiment vrai, un trait heureux, un semblant d'originalité descriptive : il a réussi à entasser tout le bric-à-brac du genre, rapts, assassinats, revolvers, séquestrations, torrents, tempêtes, précipices, séductions, cachots, souter-

rains, tortures, bandits, geôliers, sbires, saint-office, conciliabules nocturnes, prêtres déguisés en marchands forains ou en protes d'imprimerie, arrestations, chevaux emportés, maladies de poitrine, disparitions et apparitions, sans parvenir à faire un seul moment du neuf avec du vieux, sans nous procurer une seule de ces émotions violentes, absurdes, frelatées, ahurissantes, mais réelles, qui rachètent, au théâtre, des heures de malaise et d'invraisemblance. Que dis-je? Voici qui est plus fort : Cette autobiographie, cette révélation à frais communs où l'écrivain tient la plume sous la dictée du héros, où le patient raconte ce qu'il a souffert à un autre patient, son lecteur, — se poursuit tout le long de ces quatorze cents mortelles pages, sans qu'un seul battement du cœur, un frémissement de la fibre, une goutte de sang restée au bout de la plume vienne nous avertir qu'une souffrance — méritée ou non, peu importe, — a réellement passé par là, qu'une âme, souillée peut-être mais sincère, s'est épanchée dans cette confidence et racontée dans cette histoire. Non ; tout, dans le *Maudit*, fait l'effet d'une œuvre composite, collective, fabriquée d'après une recette dont les ingrédients et les formules s'étalent depuis longtemps sur le marché. C'est, si l'on veut, une machine de guerre, dont chaque pièce a été travaillée en chambre par des ouvriers spéciaux, et qui devait achever les blessés de la *Vie de Jésus* et de *Mademoiselle La Quintinie;* mais cette fois la machine a raté, faute de poudre ; les fabricants avaient oublié de l'inventer !

Quant à discuter les opinions politiques et religieuses

du *Maudit*, je ne ferai pas à mes lecteurs cette injure et aux auteurs cet honneur. Il me suffirait de constater que, par la façon dont ils présentent les événements et les caractères, ils arrivent constamment à prouver le contraire de ce qu'ils voulaient démontrer et à rendre insupportables les personnages auxquels ils prétendent nous intéresser. En outre, on ne saurait lire trente pages de leur récit sans être frappé d'une contradiction singulière, qui réduit à néant toute leur histoire. Ils ont eu soin d'en préciser la date très-récente. Ils parlent de la campagne d'Italie et de Castelfidardo; ils font mourir leur cher Julio à la fin de 1862 ; ils adressent force compliments au régime actuel, à la société civile, à la magistrature, aux hommes du monde, à toutes les puissances terrestres dont ils forment une masse compacte pour l'opposer à la coterie dévote. Eh bien! pour que leur fable eût une ombre de vraisemblance, pour qu'il fût permis aux esprits grossiers ou prévenus de croire que *c'est arrivé*, il faudrait, de toute nécessité, que la chose eût lieu en plein moyen âge, en plein régime théocratique, hiératique, sacerdotal, féodal, absolu. Toutes les *conquêtes* et toutes les libertés modernes y vivent dans le plus touchant accord avec tous les actes d'oppression, d'arbitraire et de violence que les lecteurs de Dupuis et de Dulaure attribuent aux Papes, aux prélats et aux moines du douzième siècle. Les personnages ont trois ans, les événements en ont sept cents. Ceux-ci auraient besoin, pour exister, d'une atmosphère où n'eût pas pénétré un filet de lumière, et ceux-là sont inondés de ces belles clartés dont

notre époque est justement fière, et que le *Maudit* rendra plus vives et plus pures.

Encore un détail que l'on ne doit pas omettre; car il est aussi bouffon que caractéristique : les auteurs du *Maudit* et l'abbé Julio de la Clavière, leur digne interprète, ne cessent de déclamer contre la décadence et le relâchement de l'Église. Leur vœu le plus cher est de la ramener à sa simplicité primitive, de la faire rentrer dans les catacombes. Les catacombes ! voilà le grand mot. Notez bien que le roman tout entier est un hymne aux passions vulgaires, aux révoltes de la matière, aux aspirations de la nature; de la nature prise dans le sens de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire comme une aimable et caressante conseillère qui nous engage à rompre une fois pour toutes avec le dogme d'immolation, de lutte et de sacrifice. Ainsi, l'Église primitive, ou, en d'autres termes, cet état surnaturel qui fait les confesseurs, les martyrs et les anachorètes; et en même temps toutes les concessions possibles aux exigences de la chair et aux trivialités de l'esprit !... Les Catacombes ! règle générale : quand un réformateur en soutane ou en jupons évoque cette grandiose image, voici la traduction libre : carte blanche, table rase, permission de professer et de pratiquer tous ce qui eût rendu les Catacombes parfaitement inutiles et réconcilier dans une même bombance les persécuteurs et les victimes. N'importe ! je suis de votre avis : l'Église aux Catacombes ! et j'ajoute après vous avoir lu : .... et les chrétiens aux bêtes !

Cependant j'ai cherché un art quelconque dans ce ma-

lencontreux *Maudit*, et je crois l'avoir trouvé. Cet art consiste à ne dire que la moitié de ce qu'on pense. L'arrière-pensée, le sous-entendu est impie et immonde; l'expression n'est que licencieuse et schismatique. Souvent même il a l'air de respecter ce qu'il déchire, d'honorer ce qu'il blasphème et d'épargner ce qu'il souille; c'est alors le baiser de Judas, mais d'un Judas costumé en curé de vaudeville, de mélodrame ou de barricades. Encore une fois, on s'est fort inquiété de savoir quel était l'auteur ou quels étaient les auteurs du *Maudit*, et cette incertitude a été pour beaucoup dans le débit de ces trois gros volumes, qui feront, dans quelques mois, si bonne figure sur les quais ou chez l'épicier. Demander les auteurs, n'est-ce pas, au théâtre, un signe assuré de succès? Voici ma version, à moi; je la donne, non pas comme vraie, mais comme mienne :

Messieurs, l'ouvrage dont nous avons eu l'honneur de vous parler, ce soir, est dû à la collaboration de Guilbert Pixérécourt et de l'abbé Châtel [1].

[1] Ces pages pourraient, avec de très-légères variantes, s'appliquer à *la Religieuse*, du même auteur, ou plutôt de la même officine : refaire deux fois le même article nous a paru inutile; lire un second ouvrage des auteurs du *Maudit* nous a été impossible.

IV

LA ROCHEFOUCAULD[1]

Décembre 1863.

Me jugerez-vous tout à fait impardonnable, si j'avoue, en commençant, que la Fronde, les personnages de la Fronde, les passions et les intérêts de la Fronde, les *Importants*, les *Politiques*, la question de savoir si le duc de La Rochefoucauld a été entraîné par la duchesse de Longueville ou si madame de Longueville a été égarée par La Rochefoucauld, — que tout cela a fini par m'agacer horriblement les nerfs? J'ai trouvé trois raisons au moins, ou, si vous voulez, trois excuses : l'une personnelle, les deux autres générales.

D'abord, il suffit d'avoir fait de la critique depuis dix ans pour être la victime, le *patito* des héroïnes de la Fronde et notamment de madame de Longueville. En

[1] Œuvres inédites de La Rochefoucauld, précédées de l'histoire de sa vie, par M. Édouard de Barthélemy.

France, à Paris, dans ce monde que l'on dit spirituel et qui est borné au levant par les salons, au couchant par les Académies, on ne sait jamais s'arrêter à temps : on épuise un bon mot ou un détail piquant jusqu'à ce qu'on en ait fait un lieu-commun ou un enfantillage. L'amour d'un grave philosophe pour la plus belle des Frondeuses a amusé le *public d'élite*, la *société polie*, qui s'amuse rarement, à ce qu'il paraît; car, lorsqu'elle a rencontré un sujet de récréation, elle ne le lâche plus. Cette fois l'amusement se doublait d'un livre très-intéressant, très-vivant, écrit d'un fort beau style, où le philosophe, heureusement pour lui et pour nous, s'effaçait derrière l'artiste. Aussitôt, le mot d'ordre se répand de bouche en bouche ; on se dit en s'abordant : Vous ne savez pas? M. Cousin est amoureux de madame de Longueville. — Ah! bah! vous voulez rire; un amour d'érudit, d'écrivain, de collectionneur, de biographe. — Non; un amour d'amoureux, et c'est pour cela qu'il *éreinte* La Rochefoucauld. — Vraiment ? C'est très-drôle! — C'était drôle, en effet, pendant six semaines; ce fut insipide au bout de six mois; c'est insupportable au bout de six ans.

Or M. Cousin, que je soupçonne d'être, sous ses dehors philosophiques, beaucoup plus madré qu'il n'en a l'air, M. Cousin, riant peut-être sous cape, profitait de cette légende parisienne pour recueillir tous les bénéfices de la vogue : il se faisait donner des médaillons, des portraits, des autographes de sa bien-aimée ; il déployait des prodiges de pantomime, levait les yeux au ciel, exhalait de

mystérieux soupirs, montrait le poing à son heureux rival de 1649; et, pendant ce temps, il multipliait les éditions et les préfaces, entassait les Sablé sur les Longueville, les d'Hautefort sur les Chevreuse, et ne s'arrêtait pas même devant les puériles allégories et les fastidieuses allusions de *Cyrus* et de *Clélie*. Or, comme chaque livre, chaque édition, chaque préface, chaque variante, étaient envoyés aux critiques pour figurer dans leur galerie, comme le philosophe ne professait pas pour les articles de journal autant de mépris que son aïeul Sénèque pour les richesses, il en est résulté pour nous une quantité de frondes capable de terrasser tous les Goliath de la littérature, et nous avons le droit de dire : Longueville, que me veux-tu ?

Voilà mon excuse personnelle; voici les raisons générales : Premièrement, la Fronde est ce que je connais de plus triste, de plus mesquin, de plus pitoyable dans l'histoire de France; elle n'a ni les émouvantes grandeurs des guerres de religion, ni les vigoureuses convictions et les énergiques caractères de la Ligue. Dans ces émeutes musquées, tempêtes dans des flacons d'eau de rose, qui ont des mouchoirs brodés pour drapeaux et où il semble toujours que la poudre sente l'iris et l'ambre, rien n'est en jeu de ce qui mérite de passionner le cœur de l'homme et de le pousser aux aventures. C'est un drame manqué, offrant ce défaut capital qu'aucun personnage n'y est vraiment digne d'intérêt. Pour qui prendrai-je parti? Pour la Reine? Elle s'était étourdiment placée dans l'alternative ou de trahir la politique nationale ou d'y reve-

nir en abandonnant ses amis, en payant d'une royale ingratitude tant de dévouements et de périls affrontés pour elle. Pour le cardinal? Je puis apprécier en lui l'homme habile et l'homme d'esprit; mais le génie français ne s'arrangera jamais de cette astuce italienne, de ce mélange de finesse et d'avarice. Pour les princes, les grands seigneurs, les gentilshommes, les bourgeois lancés dans ces hasards de la guerre civile et de la barricade? Ils ont pu se retrouver avec des qualités éminentes, se couvrir de gloire, redevenir utiles, brillants, héroïques, quand ils sont rentrés dans l'ordre monarchique et se sont remis au service du pays; mais, dans ce cadre, ils ne sont et ne peuvent être que de perpétuels sujets de tristesse, de mauvaise humeur et d'ironie. Les passions les plus vulgaires, les vanités les plus misérables, les intérêts les plus égoïstes, voilà ce qui, sous le pseudonyme du bien public, leur mettait les armes à la main et les amenait à jouer sur de mauvaises cartes la fortune de la France. Cela est si vrai que, pour rendre à la plupart de ces personnages l'estime ou l'admiration qui leur est due, il faut les chercher ailleurs, avant ou après cet épisode où ils n'ont pu passer sans perdre quelque chose de leur honneur ou de leur gloire, comme des hommes de haute taille qui sont obligés de se courber pour passer sous une porte basse. Quant aux grandes dames de la Fronde, on comprend que leurs contemporains aient été amoureux d'elles, puisqu'elles étaient belles et charmantes; mais franchement, à deux siècles de distance, il est impossible de glorifier chez des duchesses ce que l'on condamnerait chez des

bourgeoises et ce qui conduirait tout droit des grisettes dans un couvent de filles repenties.

Si j'insiste sur tous ces points avec une âcreté qui ne m'est pas habituelle, c'est que la Fronde a de quoi irriter tous ceux qui ont gémi des fautes, des malheurs et de la chute de l'ancienne monarchie. En se séparant de la grande cause française, intimement liée à la sécurité du trône, en ne songeant qu'à eux-mêmes au milieu des périls de l'État, en montrant que les classes les plus intéressées à l'ordre pouvaient donner aux classes populaires l'exemple de l'anarchie et de la révolte, les nobles et brillants Frondeurs créaient un précédent funeste et arrivaient à une conséquence fatale : ils justifiaient d'avance la royauté qui allait les absorber, et le peuple qui devait, cent quarante ans plus tard, faire de la Fronde en carmagnole et détruire ce qu'ils avaient menacé. La morale ne peut pas être ici plus indulgente que la politique ; si La Rochefoucauld a mis tant d'amertume dans ses *Maximes*, nul doute que c'est pour avoir traversé un épisode qui, dans son entourage et en lui-même, l'avait mis en présence de toutes les faiblesses et de toutes les laideurs de la nature humaine.

Secondement, — et ceci touche de plus près à la littérature, — nous n'avons pas épargné les encouragements et les éloges à ce goût de restaurations et de révisions, à cette curiosité rétrospective, à cette recherche du détail intime et personnel, qui ne se lassent pas d'interroger le passé avec une minutie de juge d'instruction, et le font ressembler à un vaste champ où une foule toujours crois-

sante d'archéologues et de piocheurs procéderaient à des fouilles infatigables. Mais enfin il y a un terme à tout, et c'est le cas de s'écrier comme le public ennuyé d'une pièce trop longue : « Assez ! assez ! » Quand un vieillard s'enferme dans ses souvenirs et y revient sans cesse avec une loquacité maniaque, c'est qu'il se sent incapable d'y rien ajouter. On se plaint que notre littérature n'invente plus rien, que les imaginations soient frappées de stérilité et d'impuissance, que notre théâtre soit réduit à grignoter des vieilleries replâtrées à coups de pinceau, que, de tous côtés, l'art, le grand art, tombe d'inanition et de lassitude: je le crois bien ! nous sommes tous, plus ou moins, des abbés Trublet : nous compilons beaucoup, lisons énormément, et nous gardons bien d'imaginer quoi que ce soit. Quand tout le monde fouille, comment voulez-vous qu'il reste des inventeurs ? Quand toutes les forces de l'esprit français sont occupées à déterrer les morts, comment ce froid et perpétuel contact leur laisserait-il la vie ?

Vous aviez autrefois des poëtes, des statuaires, des peintres, des créateurs : Vous avez à présent des annotateurs, des scoliastes, des anecdotiers, des biographes, des gens qui s'en vont compulser les bibliothèques, les archives, les parchemins rongés de poussière, et qui en reviennent, celui-ci avec *son* La Fontaine, celui-là avec *son* Molière, cet autre avec *son* Pascal, ce quatrième avec *sa* Sévigné. La littérature n'a plus de pages ; elle a des marges, sur lesquelles chacun écrit le procès-verbal de ses petites trouvailles. Vous connaissiez les grands hommes par le seul côté où il importe de les connaître ; leurs

ouvrages, et, parmi leurs ouvrages, leurs chefs-d'œuvre. Erreur! l'essentiel est de savoir de quelle couleur était l'habit de Molière et à quel chiffre s'élevaient ses comptes de ménage; l'important est de réparer les torts de la postérité qui s'obstine à procéder par triage, et de fureter dans tous les coins jusqu'à ce que l'on ait mis la main sur quelque autographe inédit, sur quelque production apocryphe, sur les scories et les rognures de ces belles œuvres et de ces glorieux esprits. Triste méthode qui appauvrit du même coup la littérature passée et la littérature présente : car, d'une part, ces annexions n'ajoutent rien — au contraire! — à la valeur des trésors véritables; elles ressemblent à ces pays pauvres qui, incorporés à un riche empire, lui imposent leur pauvreté et lui prennent sa richesse; d'autre part, je le répète, elles nous accoutument à vivre des miettes de festins magnifiques, mais réchauffés ou refroidis, au lieu de ne demander qu'à nous-mêmes le pain et le vin de chaque jour.

Non, les littératures fécondes et créatrices ne sont pas celles qui ramassent les coquilles d'œufs couvés, qui regrattent les terrains fatigués par la herse et la charrue. Il y a une fable de La Fontaine dont l'application est chimérique et a dû bien souvent faire sourire les agriculteurs. Un vieux laboureur, avant de mourir, déclare à ses enfants qu'il leur laisse un trésor dans une de ses terres, sans préciser l'endroit. Les voilà tournant et retournant le sol dans tous les sens. Le trésor n'existe pas; mais le terrain, ainsi travaillé de fond en comble,

devient dix fois plus fertile. La fable est jolie, mais la morale est fausse. Cette terre n'a rien pu produire, parce qu'à force de la remuer et de la fouiller, on oublie de la cultiver et de l'ensemencer. C'est l'image exacte des littératures atteintes de monomanie rétrospective, qui passent leur temps à *piocher* leur héritage sans y semer le moindre de ces grains de mil qui feraient bien mieux leur affaire.

Voyez les grands siècles littéraires : ils prennent bien moins de souci de ce qui s'est écrit avant eux ou de ce qui s'écrit chez le voisin. Ils vivifient tout et n'exhument rien ; ils cueillent et ne collectionnent pas : ils n'ont pas besoin d'infuser dans leurs veines quelques gouttes d'un vieux sang, de greffer sur leurs souches vigoureuses quelques rejetons d'un vieil arbre. C'est à eux-mêmes qu'ils demandent leur séve, leur principe de fécondité et de force ; ils regardent devant eux, et ne se retournent pas en arrière : ils savent que c'est, depuis la femme de Loth, le moyen d'être changé en statue de sel, moins le sel : ou bien, s'ils s'inspirent de leurs devanciers, ils n'en veulent qu'à leurs grandeurs, et se les assimilent en y imprimant leur propre originalité. Corneille fait sien le *Cid* espagnol ; Racine fait sienne l'*Iphigénie* grecque ; Fénelon s'inocule toutes les grâces virgiliennes : mais ni les uns ni les autres n'attachent un vif intérêt à savoir si Guilhem de Castro était brun ou blond, si Euripide était grand ou petit, si Virgile était gras ou maigre.

Ceci posé, je me sens plus à l'aise pour parler du livre de M. Édouard de Barthélemy, qui aurait bien tort de

s'appliquer d'une façon particulière mes réflexions chagrines. Son ouvrage a un but, plausible et honorable entre tous, qui suffirait à me désarmer. En attendant que le débat soit clos et que l'on passe à d'autres exercices, il importait qu'une réaction eût lieu en l'honneur du duc de La Rochefoucauld. Cet homme triplement illustre, par la naissance, l'esprit et la bravoure, cet homme qui réunit en sa personne les deux gloires les plus françaises, la gloire des armes et celle des lettres, était depuis dix ans victime d'une singulière erreur d'optique. Le nouvel *amoureux* de madame de Longueville s'étant fait, par sa passion et, ce qui vaut mieux, par son style, homme du dix-septième siècle, il en est naturellement résulté que le duc de La Rochefoucauld est devenu son contemporain et le nôtre; il y a eu, pour ainsi dire, un *chassez-croisez* entre les deux rivaux. Le jugement calme de la postérité a dès lors été remplacé, pour l'auteur des *Maximes*, par les vivacités d'un sentiment jaloux et par de bizarres rancunes que le public a partagées en souriant; tant le principal intéressé y mettait de verve, de feu et de prestige! La Rochefoucauld perdait ainsi les bénéfices du lointain pour subir les inconvénients du *trop près*. Ses défauts et ses fautes étaient examinés à la loupe par les lecteurs charmés de M. Cousin. Enfin, pour compléter sa glorieuse infortune, au lieu de rester dans ce nimbe aristocratique où les taches disparaissent, où les figures grandissent, où tout, même les faiblesses et les torts, prend des proportions idéales, il s'est trouvé le justiciable de notre pruderie démocratique. N'oublions pas, en effet, que les démocra-

ties, plus grossières que les aristocraties, sont beaucoup plus prudes.

Il faut savoir gré à M. de Barthélemy d'avoir rétabli la note juste : il s'est acquitté de cette tâche réparatrice dans des conditions favorables. La famille de La Rochefoucauld, qui compte encore aujourd'hui parmi ses membres tant d'esprits distingués et de nobles caractères, ne pouvait pas demeurer insensible à ce travail de démolition d'où son illustre aïeul allait sortir, si l'on n'y eût pris garde, travesti en amant perfide, en ami infidèle, en égoïste endurci, auteur de *Mémoires* calculés pour déshonorer celle qu'il avait aimée, et voué aux anathèmes de toutes les belles âmes. Le jeune érudit, qui a déjà fait ses preuves, notamment dans une sérieuse étude sur la *Vie de la Comtesse de Maure*, a été engagé ou autorisé à recueillir dans les papiers de famille les éléments d'une notice d'assez longue haleine où il replace les choses sous leur vrai jour, fait à chacun sa part de fautes, d'entraînements et de peccadilles. Il nous donne une exacte idée de ce perfide qui fut trahi, de cet ingrat qui se ruina au service de ses amis, de cet homme intéressé et avide qui obtint, lors de la pacification générale, une pension de huit mille livres pour s'indemniser de pertes immenses volontairement subies, de cet esprit tracassier, morose, aigri, envenimé, querelleur, *fagot d'épines*, qui, au déclin de l'âge et jusqu'au terme de sa courte et douloureuse vieillesse, fit les délices d'une société incomparable, fut un maître dans l'art de causer et d'écrire, rallia autour de lui les plus belles intelligences, et mérita l'amitié passion-

née des deux femmes les plus admirables de son temps, madame de La Fayette et madame de Sévigné.

Ce qui donne à cette notice une valeur supplémentaire, c'est que M. de Barthélemy, en puisant aux mêmes sources et après avoir compulsé les riches archives du château de La Roche-Guyon, a pu la faire suivre d'un certain nombre de pages inédites et d'une édition complète des *Maximes*, d'après le manuscrit original et autographe. Ce sont là de vraies trouvailles, de véritables bonnes fortunes, et je comprends que l'on en soit fier : pourtant, ne voulant pas que la fin de mon article contredise tout à fait le commencement, je glisserai sans trop de façon sur ces annexes, qui n'ajouteront pas beaucoup à la gloire littéraire du duc de la Rochefoucauld. J'aime mieux, avant de finir, dire encore quelques mots de la notice, du sujet qu'elle traite, du débat qu'elle réveille et qu'elle nous semble destinée à clore.

M. de Barthélemy s'est imposé d'avance une difficulté dont il n'a triomphé qu'à demi. Avoir raison, c'est bien; mais avoir tort avec toutes les séductions du talent et tous les éclairs de la passion, c'est peut-être mieux, surtout en France où le brillant l'emporte sur le consciencieux, et où l'immense majorité du public, au lieu d'aller au fond des choses, se laisse gagner par les apparences : or, si Shakspeare a pu dire : « La vie est ennuyeuse comme un conte raconté deux fois, » — le mot n'en reste que plus vrai quand la seconde fois ne vaut pas la première. Le nouveau biographe de La Rochefoucauld a été obligé de répéter ou d'abréger, en maint endroit, ce

que M. Cousin nous avait déjà narré, et si je lui disais qu'il écrit mieux que l'auteur de *Madame de Longueville*, il aurait le droit de me demander pourquoi je gâte par une épigramme l'expression des sympathies que m'inspire son travail. A tous moments, on rencontre au bas de ses pages élégantes, mais négligées, des notes dans le genre de celle-ci : « On ne peut plus prétendre, après M. Cousin, raconter cette brillante et aventureuse équipée... » — Oui, mais on la raconte, et l'on ne pouvait guère faire autrement, puisque La Rochefoucauld, détaché de la Fronde, serait un portrait sans fond, sans air et sans cadre. Chacun de ces actes de modestie deviendrait ainsi, sous la plume de M. Édouard de Barthélemy, un acte d'accusation naïve contre le choix de son sujet, s'il n'y avait pas ici quelque chose de mieux qu'une question d'amour-propre littéraire.

C'est justement parce que cet amour-propre ne peut jouer cette fois qu'un rôle très-secondaire, que je dirai franchement à M. de Barthélemy, au risque de le faire sourire et de lui rappeler le vieux proverbe appliqué aux prédicateurs inconséquents, « Faites ce qu'ils prêchent, et ne faites pas ce qu'ils font : » — « Vous produisez trop, et vous écrivez trop vite. Dans un livre où vous aviez à lutter contre MM. Cousin et Sainte-Beuve et où vous nous parlez d'un homme auquel ses ennemis anciens et nouveaux n'ont pas refusé le titre de grand écrivain, on ne devrait pas rencontrer des phrases qu'évidemment vous n'avez pas relues : « Peut-être même se complait-il à ne « pas se montrer en certain cas sous un jour assez favo« rable, et *ne* se noircit-il *pas* un peu. » — « Madame de

« Longueville répondit en louant la finesse *de* la profondeur « *de* Madame *de* Schomberg, » — et bien d'autres. Si un bon rhétoricien apportait à son professeur beaucoup de semblables phrases, il n'aurait pas même un *accessit*. Assurément M. de Barthélemy connaît trop bien sa langue pour ne pas se rendre compte de ces incorrections et de ces nonsens : Mais que voulez-vous? Dans notre pêle-mêle littéraire, dans ces encombrements de noms et d'œuvres, de célébrités réelles ou factices, d'annonces tapageuses ou discrètes, il faut, au lieu de se ménager, multiplier sur plusieurs points à la fois ses tentatives et ses assauts, ouvrir dix tranchées pour une, se répandre, s'éparpiller, écrire un peu partout et un peu de tout, pratiquer les préceptes évangéliques : « Frappez et l'on vous ouvrira, » — « Cherchez, et vous trouverez ! » — Il y a tant de cartes et si peu d'atouts! tant de numéros et si peu de lots! La concurrence est si formidable ! la renommée si capricieuse ! le public si rétif ! Répétons-lui vingt fois notre nom, afin qu'il l'apprenne ! présentons-lui cent fois notre prose, pour qu'il la lise ! Si nos avances ne suffisent pas, saisissons-le au collet, jusqu'à ce qu'il se soit exécuté !

Eh bien ! non ! C'est un devoir pour ceux qui ont commis la même faute et qui sont trop vieux pour la réparer, de dire aux hommes jeunes, spirituels, lettrés, pleins d'avenir comme M. Édouard de Barthélemy : — Prenez garde ! quand on est bien posé dans le monde, quand rien ne presse, quand on a, Dieu merci, le choix entre la sobriété et la surabondance littéraire, le plus sage est de

se réserver, d'attendre *sa belle*, de ne se produire qu'une fois en dix ans, pourvu que ce soit dans des conditions excellentes, qu'on ait *poli* et *repoli* son œuvre, et que l'on soit armé de toutes pièces. De deux choses l'une, ou l'on est médiocre, et alors la quantité ne saurait suppléer à la qualité ; ou l'on est supérieur, et alors l'ouvrage unique que vous publiez vous tient lieu de tous ceux qu'on vous croit capable de faire. C'est par là que les littérateurs *distingués* (mot dangereux et parfois impatientant !) peuvent reprendre leurs avantages sur les hommes du métier. Gâcheur pour gâcheur, j'aime autant le gâcheur en blouse que le gâcheur en cravate blanche, en habit noir et en gants jaunes.

Si ces remontrances d'un vieux gâcheur en habit râpé ne paraissent pas à M. de Barthélemy douées d'une autorité suffisante, j'en appellerai à son culte si honorable pour le dix-septième siècle, à son goût si vif pour ce noble duc de La Rochefoucauld qui nous occupe en ce moment, et dont l'œuvre (j'entends la véritable) tiendrait tout entier dans le creux de la main d'un de nos écrivains les moins féconds : ceci me ramène à notre sujet et à notre héros.

En définitive, est-il bien essentiel de connaître et bien facile de fixer le degré de culpabilité de La Rochefoucauld, soit comme amant plus ou moins trahi de Madame de Longueville, soit comme auteur des fameux *Mémoires?* Sur la première de ces deux questions, il nous semble que M. Sainte-Beuve a indiqué la vraie nuance, quand il a écrit ces lignes, citées par M. de Barthélemy :

« Venir après deux siècles s'interposer entre une maîtresse aussi subtile et aussi coquette d'esprit, aussi versatile de cœur que la sœur du grand Condé, et un amant aussi fin, aussi délié, aussi roué que M. de La Rochefoucauld ; prétendre sérieusement faire entre les deux la part exacte des raisons ou des torts ; déclarer que tout le mal est uniquement d'un côté, et que de l'autre sont toutes les excuses ; poser en ces termes la question, c'est chose oiseuse et impossible. »

Quant aux *Mémoires*, quant à ce tort, contesté ou incontestable, d'avoir écrit et publié des pages compromettantes, offensantes ou injurieuses pour des vivants, amis ou ennemis, nous en trouvons l'explication, sinon l'excuse, dans ce philosophique *homo duplex*, qui est la loi même de notre nature, et qui sert à caractériser l'auteur des *Maximes*. La Rochefoucauld eut, en effet, presque tous les défauts et toutes les qualités du grand seigneur de son temps, et il a eu aussi quelques-uns des traits distinctifs de l'homme de lettres, qui sont de toutes les époques. Or, quand ces deux *spécialités* se combinent en un seul personnage, l'orgueil du gentilhomme et la vanité de l'écrivain s'activant et parfois s'exaspérant l'un par l'autre, il est rare qu'il n'en résulte pas quelque fâcheuse équipée, quelque coup de tête ou de boutoir, quelque abus de pouvoir nobiliaire et littéraire. Voyez Châteaubriand, et toutes les colères soulevées à la première apparition des *Mémoires d'Outre-tombe !* L'homme de haute naissance, qui a en outre reçu du ciel la faculté dangereuse et terrible de venger en quelques lignes les bles-

sures de son amour-propre, ressemble à un guerrier qui porterait à la fois une épée et un stylet : il lui arriverait de les confondre, d'abuser de celui-ci après avoir usé de celle-là. La tentation est trop forte, bien peu y résistent. Seulement, les torts, réels, exagérés ou apocryphes, du duc de La Rochefoucauld, dormaient sous un linceul deux fois séculaire ; on ne voyait plus en lui que l'intrépide homme de guerre, l'illustre blessé de la Fronde, l'auteur d'un livre immortel, le glorieux invalide, purifié et rasséréné par les deux plus précieuses amitiés féminines qui aient jamais servi d'infirmières à la souffrance et au génie ; mort entre les bras de Bossuet, et ayant possédé au plus haut degré cet art particulier au grand siècle et si rare dans le nôtre, l'art de bien finir après avoir mal commencé. Un épisode bizarre, qui, nous l'espérons, touche à sa fin, a ravivé, dans la mémoire et l'existence de La Rochefoucauld, cette partie discutable que le temps avait effacée. Puisse l'intéressante publication de M. de Barthélemy servir d'épilogue définitif à cette comédie, qui a déjà trop duré ! Le rideau tombe ; le lustre s'éteint ; les rieurs se dispersent ; M. Cousin revient à la philosophie, sa première maîtresse, moins séduisante et aussi volage que Madame de Longueville. Ne songeons plus à cette rivalité extravagante entre le grand seigneur de 1640 et le philosophe de 1860 ; oublions les torts de l'un et les manies de l'autre pour relire leurs ouvrages, et engageons amicalement M. de Barthélemy, — après avoir si bien défendu le premier et si bien réfuté le second, — à s'efforcer d'écrire aussi bien que tous les deux.

V

M. ACHILLE GOURNOT[1]

Décembre 1863.

J'ai ouvert ce livre avec un vif désir de le trouver excellent : le titre est si attractif ! le sujet est si beau ! Bien des pages, à vol de lecture, plaisent, font réfléchir ou sourire par de piquants détails, des traits bien observés, des idées justes, délicates, ingénieuses : mais, dans l'ensemble, le livre me paraît manqué, et je suis encore plus sûr de manquer mon article. Il y a à cela une bonne raison qui peut consoler M. Gournot : c'est que livre et article étaient impossibles.

M. Gournot pouvait envisager et traiter son sujet de deux manières; en philosophe ou en publiciste; par le côté moral ou par le côté social et politique. La Bruyère, — pour nous borner à un illustre exemple, — a prouvé que, même sous un régime absolu, ombrageux, il y avait

[1] *Essai sur la jeunesse contemporaine*, par M. Achille Gournot.

moyen de tout dire, à la condition de savoir s'y prendre, de faire abstraction de tout ce qui établirait un lien trop visible entre telle ou telle forme de gouvernement et tel ou tel développement des caractères. La Bruyère est resté moraliste *quand même;* il a eu l'air de généraliser en précisant; il a peint l'homme de son temps et de tous les temps; il n'a épargné ni la société, ni la cour, ni les grands, ni les princes, ni les *enfants des Dieux,* mais sans mettre ceux qui posaient devant lui et dont il nous a laissé le portrait immortel, en rapport direct avec les événements et les puissances d'alors. Ceci restait en dehors de tout contrôle, dans une sorte d'ombre impénétrable, sacrée, et il n'en a pas fallu davantage pour que La Bruyère pût remplir impunément ses fonctions de moraliste et même d'écrivain satirique. Citons un détail entre mille : quand nous lisons : « Le faux dévot est celui qui, sous un prince athée, serait athée, » — cette phrase signifie : « L'homme que nous voyons affecter une dévotion rigide parce que Sa Majesté Louis XIV est devenu dévot, est celui qui fera parade d'athéisme, si le successeur de notre bien-aimé monarque se moque de la religion. » — C'est sous-entendu; ce n'est pas articulé; à bon entendeur salut!

M. Gournot s'est assurément aperçu de la difficulté que j'indique; mais il en est résulté deux défauts dans son livre; le manque de parti-pris et l'abus des tons vagues, d'autant plus fâcheux en cette matière, que l'auteur semble déclamer au moment où il faudrait conclure.

Le défaut de parti-pris a amené M. Gournot à admettre

dans son livre, à doses à peu près égales, la morale et la politique. Sur ce second point, il a été obligé de se contenter d'*à-peu-près*, et le critique qui voudrait le suivre à travers ces fondrières, n'aurait que le choix des périls et des chutes. Essayons pourtant de nous faire assez impartial, assez impersonnel, pour passer sans encombre sur ces charbons ardents : que dis-je ? Cette impartialité, cette impersonnalité si nécessaires, ne serait-ce pas déjà un sujet de chicane contre M. Gournot ? Si la jeunesse contemporaine est énervée, découragée, sceptique, désorientée, et si cet état maladif doit être en partie attribué (chapitre IV) *aux événements et aux choses politiques*, à quelle phase de ces événements, à quelle variété de ces *choses* faudra-t-il rattacher la maladie dont M. Gournot retrace les symptômes ? J'avoue qu'il m'a été impossible de deviner sa vraie pensée sous les voiles indispensables dont elle se couvre. A quoi bon la deviner, d'ailleurs? Chaque parti différent pourra l'interpréter à sa guise. Le légitimiste dira : « La jeunesse actuelle n'a plus ni enthousiasme, ni ardeur, ni croyance, parce que, la grande tradition monarchique et nationale ayant été brisée, une minorité sans mandat ayant attenté au dogme politique qui déclarait la Royauté inviolable et irresponsable, cette immense iniquité commise par les pères a subi son expiation en substituant dans l'âme des fils le culte du succès et du fait accompli, le scepticisme, l'indifférence, l'appauvrissement de toutes les facultés généreuses, aux élans chevaleresques, aux fermes notions du juste et du bien. » — Les orléanistes diront : « La jeunesse d'aujour-

d'hui est frappée de marasme et de langueur, parce qu'un caprice populaire ou une distraction bourgeoise a renversé le gouvernement qui reposait sur l'alliance féconde des intelligences et des libertés et offrait un champ immense aux ambitions juvéniles. » — Les républicains diront : « Nos jeunes gens manquent d'élan et d'ardeur, parce que leur enfance a vu écraser entre deux portes le régime le plus propre à élever les imaginations et les cœurs vers les grandes pensées et les résolutions héroïques. » — Enfin, les hommes passionnément dévoués aux institutions groupées autour du second Empire, s'écrieront, et nous n'aurons garde de les contredire : « Vous nous la donnez belle avec votre prétendue décadence, votre prétendu affaissement de la jeunesse contemporaine ! C'est que vous la jugez avec vos idées, au lieu de l'apprécier avec les siennes. Au règne de la pensée et de la rêverie a succédé celui de l'action. L'action guerrière... demandez aux échos de Sébastopol et de Magenta, de Solférino et de Puebla ! L'action pacifique... regardez autour de vous ; voyez ces prodiges du travail, de l'industrie et de la science. La jeune France (vieux style) ne crée plus autant de penseurs, d'idéologues et de songes-creux ; elle se personnifie dans ses ingénieurs et ses soldats, ce qui a bien son mérite. Il y a des moments où un zouave en remontrerait à vingt disciples de René, et où l'on donnerait toute la rhétorique de M. Villemain pour une mine de charbon de terre. » Vous le voyez, *tot capita, tot sensus;* une question dont la solution dépend de l'opinion politique de votre interlocuteur, et qui, résolue d'une certaine

façon, peut vous mener, votre imprimeur et vous, devant le procureur impérial, n'est pas de nature à figurer dans un livre de moraliste, dans une œuvre où l'accident, le fait doit disparaître ou se généraliser., Je n'en voudrais pour preuve que ce quatrième chapitre de l'*Essai sur la jeunesse contemporaine*. Il m'a été impossible de découvrir, dans ces quarante pages, le fond de la pensée de l'auteur, et, si je l'avais découvert, il y a trois à parier contre un que je ne le trahirais pas.

Le chapitre où M. Gournot traite du *Scepticisme contemporain*, mérite des reproches d'un autre genre. M. Gournot s'en prend de ce scepticisme, non pas à ceux qui le professent ou le pratiquent, mais à ceux qui l'ont légué. En d'autres termes, sous prétexte de peindre les jeunes, le spirituel écrivain fait la satire des vieux : mais là encore il manque de clarté ou de parti-pris. Veut-il dire que les jeunes gens d'à présent sont sceptiques parce que leurs pères ont été trop enthousiastes, trop croyants ou trop crédules — en vertu du proverbe : A père prodigue, fils avare, — ou bien que, désabusés de nos enthousiasmes, de nos crédulités et de nos croyances, nous enseignons à ceux qui nous suivent à ne plus rien aimer, à ne plus rien croire, à ne se passionner pour rien ? La distinction n'est pas sans importance ; car enfin, si ce sont les hommes âgés que l'on doit regarder aujourd'hui comme les vrais sceptiques, si le scepticisme des hommes de vingt ans n'est que le reflet de celui des quinquagénaires, ce n'est plus la jeunesse contemporaine que vous décrivez, c'est la société tout entière.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que M. Gournot a commis là deux confusions : il a confondu le scepticisme avec la rêverie, et la génération de 1830 avec celle de 1863. Autrement, comment expliquer ces citations réitérées d'Hamlet, un de nos patrons d'il y a trente ans? Comment la création du grand poëte de la cour d'Élisabeth, c'est-à-dire de l'époque que M. Émile Montégut appelait récemment « la floraison suprême de la vieille Angleterre », a-t-elle pu fournir des textes, presque des refrains, à l'auteur d'un livre sur l'affaissement moral, sur la *diminution de l'âme* chez les jeunes contemporains? A qui songe particulièrement M. Gournot, lorsqu'il écrit ces lignes : « Dans quels enfantements fiévreux et maladifs a été conçue cette armée de Manfreds, de Renés, de Werthers, et tous ces fantômes étranges, dont a été enveloppée et troublée notre enfance? Ces personnages romanesques ont été d'autant plus applaudis qu'ils semblaient plus impuissants à supporter la condition terrestre. Les drames ont regorgé de héros incompris : il a paru sublime de mourir d'une tristesse innée, d'une mélancolie sans preuve. » Mais, pouvons-nous dire, les auteurs de ces poëmes du désenchantement, de la fièvre et de l'ennui, Byron, Châteaubriand, Gœthe, ont pourtant prouvé par leur propre exemple qu'à côté ou à la suite de ces imaginations maladives il y avait place pour une vie pleine, animée, active, mêlée à toutes les luttes, attentive à toutes les œuvres de leur siècle. Réagissez contre ces exagérations passionnées, je le veux bien; mais remarquez qu'en passant d'un extrême à l'au-

tre, en retombant du haut de ces chimères au bas de vos réalités, vous n'êtes devenus ni plus vivants, ni plus actifs, ni plus dévoués aux grandes causes, ni mieux disposés à redoubler d'efforts après un premier mécompte !

Assurément, l'idée de M. Gournot est celle-ci : en poésie comme en politique, dans le domaine des songes comme dans celui des faits, les excès des pères ont amené l'appauvrissement des fils. — Soit; mais il aurait dû développer cette idée d'une façon plus nette et plus piquante, faire de cette partie de son livre un réquisitoire greffé sur un plaidoyer. Il y avait là matière à quelque chapitre goguenard et malin, où il nous aurait tenu à peu près ce langage : — Vous nous reprochez notre apathie, notre défaut d'enthousiasme, notre persistance passive dans le *nil mirari* d'Horace. Voyons! mettez-nous hors de cause : supposez qu'un coup de baguette magique, une douche d'eau de Jouvence vous fasse subitement revenir à l'âge de vingt ans : Êtes-vous bien sûr que vous vous feriez encore les champions de la Charte-Touquet? que vous prendriez au sérieux le libéralisme de l'ancien *Constitutionnel*? que l'éloquence de Manuel et du général Foy vous paraîtrait supérieure à celle de Démosthènes? que vous vous pâmeriez au moindre vers écrit en l'honneur de la Grèce moderne? que vous applaudiriez à tout rompre les fines allusions de M. Villemain contre M. de Villèle et les Jésuites? que vous échangeriez avec les classiques des coups de poing et des coups de canne pour la plus grande gloire de *Hernani?* que les mysticités sentimentales de M. Sainte-Beuve vous arracheraient des

larmes? qu'à la voix de M. Cousin vous tomberiez en extase devant *la triplicité phénoménale qui se résout dans l'unité?* etc. — Eh bien ! ces folles ou sottes illusions que vous n'auriez plus, pourquoi les aurions-nous ? Pourquoi nous serait-il défendu de profiter de vos expériences, comme vous en profiteriez vous-mêmes? C'est l'application du vers célèbre de Lucrèce : la lampe qui passe de vos mains vieillies dans nos jeunes mains.

Voilà le cadre; je ne puis que l'indiquer, et M. Gournot avait, certes, assez d'esprit pour le remplir. On devine, en maint endroit, qu'il l'a entrevu ; mais, je le répète, il n'a pas pris un parti assez net, et l'on ne sait pas, en définitive, si son livre est une protestation ou un aveu, s'il tend à réhabiliter la jeunesse contemporaine aux dépens de celle d'autrefois, ou si, reconnaissant la décadence et le discrédit, il se borne à faire les parts égales entre les causes et les effets, les rêveries passées et les désillusions présentes.

Je ne puis, non plus, être tout à fait de son avis en ce qui touche à l'esprit critique (chapitre VII). D'après lui, l'esprit critique, ou, ce qui revient à peu près au même, l'analyse, serait pour nos jeunes contemporains une sorte de refuge, une arme défensive, un dernier trésor, destiné à l'indemniser de toutes ses pertes, un moyen unique et infaillible de réagir contre nos dédains et d'avoir pour soi, en définitive, les rieurs et les hommes de bon sens.

Mais c'est justement là la question, et c'est là aussi ce dont se plaignent les détracteurs de la jeunesse contemporaine. Montesquieu a dit de la littérature espagnole :

« Les Espagnols n'ont qu'un bon livre (*Don Quichotte*) ; c'est celui qui montre le ridicule de tous les autres. » De même si l'on donnait raison à M. Gournot, il faudrait dire : « La jeunesse de notre époque n'a conservé qu'une seule faculté intacte ; c'est celle qui lui sert à démolir ou à énerver toutes les autres. » Au fond de tous les désenchantements, de tous les scepticismes, de toutes les faiblesses d'âme ou de cœur, de tout ce qui rend l'homme ou la société incapable de grandes pensées ou de grandes choses, on trouverait, en cherchant bien, l'action délétère de l'analyse ou de l'esprit critique. Que le soldat analyse les motifs qui l'amènent sur un champ de bataille pour y donner ou y recevoir la mort sans passion et sans haine ; que le poëte analyse sa création, sortie toute brûlante de son cerveau en fièvre ; que le prêtre ou le fidèle analyse les croyances qui l'agenouillent au pied des autels ; que le pauvre analyse sa pauvreté, le riche sa bienfaisance, l'amoureux son amour, le public son émotion ou son plaisir : adieu l'héroïsme, l'enthousiasme, le génie, la foi, la résignation, la charité, la tendresse, le dévouement, le fluide électrique entre les grands talents et les grandes foules ! Adieu tout ce qui n'est pas calcul, égoïsme, intérêt personnel, sacrifice au succès, au lucre, à l'argent, à la jouissance, à la matière ! La synthèse et l'analyse ! Mais c'est là tout le litige, tout le contraste entre la jeunesse d'autrefois et celle d'aujourd'hui, toute la supériorité de celle que M. Gournot accuse, toute l'infériorité de celle qu'il essaye de défendre. Se consoler, affecter de reprendre ses avantages, se croire indemnisé, justifié,

vengé, à couvert, à l'aide de l'esprit critique, c'est à la fois de l'inconséquence et de l'impénitence. C'est ressembler à un grand seigneur que son intendant aurait ruiné et qui se consolerait de sa ruine, en faisant de ce même intendant son ami intime; ou, si l'on veut, c'est imiter les mendiants qui vivent de leurs plaies, les pécheurs endurcis pour qui leur péché mignon devient une seconde nature. Non, l'esprit critique n'est pas un refuge, une forteresse, une arme défensive, mais plutôt une sentinelle infidèle qui livre la place à l'ennemi. Non, l'analyse n'est pas le trésor trouvé sous des débris, mais le dissolvant qui a changé en débris les monuments, les palais et les temples.

Il nous est donc impossible, dans le domaine des idées générales, sociales, politiques, d'être de l'avis de M. Gournot, et même de nous rendre un compte bien exact de son plan stratégique. Serons-nous plus heureux en ce qui touche de plus près à l'étude de mœurs proprement dite? L'*Essai sur la jeunesse contemporaine* s'ouvre par un chapitre sur l'amour, et je serais bien trompé si l'attention des lecteurs et des lectrices ne se portait pas de préférence sur ces premières pages. Elles sont ingénieuses, piquantes, spécieuses même, mais légèrement paradoxales. — « L'amour est toute la jeunesse, » dit M. Gournot : soit, mais, si on l'en croit, contre cet amour, qui est toute la jeunesse, une conspiration de grands parents, ourdie en permanence, est sans cesse occupée à tuer cette fleur, à éteindre cette aurore, à étouffer cette belle flamme. Ici j'arrêterai l'auteur tout d'abord, et je

lui demanderai premièrement s'il pense que le rôle ou le devoir des hommes mûrs, parents, amis ou mentors, soit d'attiser le feu ; secondement, si tous nos réfrigérants seraient bien efficaces dans un temps de passion ardente et sincère, dans des cœurs réellement consumés de ce feu sacré, livrés à ce magnifique incendie. Il en est de l'amour, si je suis bien informé, comme des vocations d'artiste et de poëte : déclarer qu'on réussit à le déraciner, c'est avouer que la racine ne tenait guère, que la tige n'aurait jamais été bien forte.

Poursuivons : quels sont, selon M. Gournot, les moyens dont on se sert pour triompher de ce terrible amour qui retremperait les âmes, de cet amour que la poésie antique nous représente comme le vainqueur et le maître des dieux et des hommes, de l'univers et de l'Olympe? Il en est de singuliers — plus singuliers que féminins : supprimer les petits jeux, dits jeux innocents, et, en général, tout ce qui place les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe en contact d'idées, de sentiments, de langage, d'amusements commencés par l'esprit, achevés par le cœur; substituer au menuet, à la gavotte, aux quadrilles, où les danseurs ont le temps d'échanger ces paroles dangereuses et brûlantes, « il fait bien chaud. — Madame une telle a une robe qui lui va mal. — Le *solo* de la pastourelle m'a toujours intimidé. — Étiez-vous hier à l'ambassade d'Angleterre? » la polka, la redowa, la mazourka, « mouvements perpétuels ordonnés contre les dangers de la parole et de l'esprit, » tourbillons furieux où le jeune couple, haletant, essoufflé, brisé, ruisselant, perd toute velléité

de coquetterie spirituelle ou de galanterie sentimentale.

Ceci n'est rien encore : notre conspiration contre l'amour se trahit par un symptôme plus grave. Nous prenons des airs courroucés, quand nous voyons nos jeunes gens pencher ou tomber du côté de ce demi-monde qui finira par être le monde tout entier, de ces femmes dont le théâtre et le roman moderne ont fait leurs héroïnes de prédilection. Ce courroux est hypocrite : au fond, M. Gournot semble croire que nous n'en sommes pas fâchés. Ces triomphes du vice patenté et tarifé, ces fascinations exercées sur la jeunesse par des pécheresses admises à concourir pour le grand prix de peinture, servent de dérivatifs : des passions pareilles ne peuvent pas aller bien loin, et sont inventées tout juste pour que *jeunesse se passe;* elles remplissent sans péril l'intervalle entre la sortie du collége et la signature du contrat ; elles détournent au profit d'accapareuses sans conséquence cette somme d'empressements et d'hommages qui s'adressaient autrefois aux femmes du vrai monde; elles protégent ainsi la dignité du mariage, la sécurité du foyer domestique, etc.

Il y a du vrai, mais tout n'est pas vrai dans ce coin de tableau : d'abord, calculer la portée, les suites et les ravages d'une passion d'après l'indignité de son objet, c'est s'exposer à d'étranges mécomptes ; ensuite, un père, un parent, un tuteur qui se réjouirait tout bas en voyant le jeune homme auquel l'unissent des liens de famille ou de protection, livrer à des courtisanes les prémices de son cœur et de sa vie, serait un misérable, et ni M. Gournot,

ni ses critiques n'auraient à s'en occuper. La morale mondaine la plus relâchée ne peut, en ces sujets délicats, admettre qu'un genre d'excuse, de circonstance atténuante, en faveur de ces assentiments muets, de ces tolérances qui ne s'avouent pas, et qui consistent à *fermer les yeux :* c'est quand l'amour-propre paternel est flatté, ou quand on espère que les manières et l'éducation d'un jeune homme achèveront de se polir auprès d'une femme de bonne compagnie. Ceci m'amène à discuter un dernier point avec M. Gournot ; là encore il me semble avoir pris l'effet pour la cause. Un changement s'est accompli dans nos mœurs publiques, dans notre vie sociale ou sociable. Les catastrophes et les orages du dehors, les vicissitudes et les déceptions politiques ont donné plus de prix aux affections et aux joies de la famille ; celles-ci ont fait comme ces oiseaux effrayés qui se pressent sous la feuillée, autour du nid, quand se déchaînent le vent et la pluie. L'éducation féminine, fort négligée avant, pendant et après la Révolution, a été prise plus au sérieux, est devenue plus chrétienne. Les femmes y ont perdu peut-être quelques-unes de ces qualités brillantes qui font les reines de salon ; elles y ont certainement gagné quelques-unes de ces vertus solides qui font les mères de famille. Cette métamorphose ayant coïncidé avec l'avènement de nos mœurs démocratiques, dont le laisser-aller s'accommode mal des délicatesses mondaines, de la gêne et des efforts imposés aux hommes bien élevés pour plaire aux femmes de leur monde et de leur rang, il en est résulté que, d'un côté, le mariage a été beaucoup plus respecté, et, de l'au-

tre, que la *part du diable* est allée se faire dans d'autres zones où un encens plus grossier pouvait s'exhaler concurremment avec la fumée des cigares, où des succès plus commodes et des plaisirs plus faciles s'obtenaient sans frais d'esprit, d'urbanité, de sensibilité et de manières. Les salons sont devenus plus ennuyeux, les jeunes gens ont couru ailleurs, et le règne des lorettes a remplacé celui des grandes dames, comme le chemin de fer a remplacé la chaise de poste. L'histoire est bien simple, et la révolution s'est faite toute seule, sans que les quinquagénaires, maris, pères ou oncles, aient eu besoin de recourir à des combinaisons machiavéliques.

C'est ainsi que pourraient se rétorquer presque tous les arguments de M. Gournot, et c'est ainsi, peut-on ajouter, que, dans ce procès compliqué entre le présent et le passé, personne n'a raison et personne n'a tort. M. Gournot n'a pas triomphé des difficultés, j'allais dire des impossibilités de sa tâche. Il s'est relevé par le détail, et, dans la plupart de ces pages qui ne nous ont pas convaincu, on trouve des accents émus, éloquents, pénétrants, qui obtiennent aisément grâce pour les injustices du réquisitoire ou les lacunes du plaidoyer. En deux mots, s'il n'a pas complétement réussi à nous indiquer le *pourquoi* et à nous enseigner le remède des déchéances et des souffrances de la jeunesse contemporaine, M. Gournot s'est montré digne et capable de la réhabiliter en sa personne.

VI

M. ÉM. BOUGAUD[1]

---

2 janvier 1864.

Tâchons de bien commencer cette année, qui joint aux obscurités ordinaires de la vie humaine ses propres incertitudes. On sait si j'abuse des œuvres et des sujets qui touchent d'assez près à la littérature sacrée pour transporter nos lecteurs dans un monde bien éloigné du nôtre. Parler de sainte Chantal et de saint François de Sales aux admirateurs de M. Sardou et aux abonnés de M. Havin, c'est, semble-t-il, commettre un paradoxe analogue à celui d'un homme qui s'agenouillerait et ferait sa prière sur les marches de la Bourse. Prenons garde pourtant, et n'oublions pas que l'âge d'or, l'âge héroïque des lettres françaises a été justement celui où évêques et laïques, orateurs chrétiens, écrivains religieux, auteurs profanes et même poëtes dramatiques parlaient à peu près la même langue et formaient presque un même groupe.

[1] *Histoire de sainte Chantal.*

Comment en serait-il autrement? Le trait caractéristique des grandes époques littéraires est surtout de consacrer le règne et le triomphe de l'âme. Or ce qui, sous une plume digne de sa tâche, donne un charme singulier, une saveur particulière aux œuvres de la littérature chrétienne, c'est que l'âme s'y dégage peu à peu de tout ce que notre débile nature lui inflige d'entraves, de souillures ou d'ombres, et nous apparaît en pleine lumière, dans tout son éclat, prête à monter encore d'un degré vers la beauté souveraine et à s'absorber dans sa source divine. Veuillez en croire votre frivole causeur : en dehors de tout parti pris, au simple point de vue de l'étude psychologique, rien de plus intéressant que d'assister à ce travail intérieur, à ces gradations mystérieuses par lesquelles une créature imparfaite passe des premières ébauches de la vertu terrestre à l'idéal de la sainteté. Les saints sont des héros dont l'héroïsme a, pour théâtre, non pas un champ de bataille, une ville assiégée ou le portique d'un palais, mais leur propre conscience, et il s'y livre des luttes aussi terribles, aussi fécondes que ces grandes mêlées historiques où s'est décidé le sort des empires. Les deux natures de l'homme ne se laissant ni paix ni trêve jusqu'à ce que l'une des deux ait étouffé l'autre, l'homme avec ses grandeurs et ses misères se servant à lui-même de complice et d'ennemi, en présence de Dieu qui le subjugue, l'épouvante et le rassure, est-il un spectacle plus beau, plus émouvant, plus digne de passionner, non-seulement les chrétiens prosternés dans le sanctuaire, mais les esprits préoccupés des phénomènes

du monde moral et attentifs à ce qui s'y passe; à peu près comme ces nobles déchus qui consentent bien à ne pas porter leurs titres de noblesse, mais qui ne se résignent pas à les oublier?

L'essentiel, en de pareils sujets, c'est que l'historien sache raconter; c'est que l'artiste sache peindre; c'est qu'il existe une parfaite harmonie entre l'original et le portrait, entre le tableau et le cadre. Ici je me sens bien fort; car, si un livre tel que celui de M. l'abbé Bougaud devait rester en dehors de la littérature proprement dite, s'il ne m'était pas permis d'exprimer la douce surprise, l'admiration, l'émotion, le charme que j'ai ressentis en le lisant, je dirais : Tant pis pour moi, pour nous, pour un temps où les deux littératures — celle du ciel et celle de la terre, — se sont si absolument séparées que l'une a même perdu le droit d'admirer ce qui se fait de meilleur dans l'autre, et que celle-là emporte toute l'âme, pendant que la nôtre ne garde que le corps!

Il est impossible de parler de cette *Histoire de sainte Chantal*, sans s'arrêter un moment aux pages qui la précèdent et qui sont signées d'un nom illustre. Mgr l'évêque d'Orléans connaissait à peine, nous dit-on, M. l'abbé Bougaud, attaché alors à un autre diocèse, quand la première édition de cet ouvrage tomba entre ses mains. Il a retracé dans les pages dont nous parlons, et il nous est facile d'imaginer l'effet que produisit sur lui cette lecture. Le saint évêque, le grand écrivain, le grand orateur, le lettré incomparable, l'homme de goût, de ce goût exquis et suprême qui ne va pas sans la pureté du

cœur et l'élévation de l'esprit, tout en lui fut ravi en même temps; et, si l'on nous accorde, ce que nul ne saurait contester, que Mgr Dupanloup serait encore un de nos auteurs les plus excellents, un de nos critiques les plus infaillibles, quand même il ne serait pas au premier rang de l'épiscopat français, l'honneur et le soutien de l'Église, on nous permettra d'ajouter que ce glorieux cumul nous autorise à revendiquer notre part dans le livre de M. Bougaud. Seulement, cette lettre de Mgr d'Orléans, en justifiant, en indiquant notre tâche, a l'inconvénient de la rendre impossible. Tout ce que nous pensons, tout ce que nous voudrions dire de l'*Histoire de sainte Chantal*, il l'a dit dans ces quelques pages, avec une perfection si magistrale, une onction si pénétrante, une autorité si souveraine, que l'on a tout à la fois peur et envie de le répéter, et que l'on est sûr ou de l'affaiblir en le répétant, ou de s'égarer en parlant autrement que lui. Prenons-le donc pour guide, — nous n'en saurions avoir de plus sûr ni de plus aimable, — et demandons-lui le mot d'ordre au départ : « Ce ne sont pas, nous dit-il, les Vies des saints qu'il faut accommoder, en les altérant, au goût des gens du monde; ce sont les gens du monde qu'il faut amener à goûter les Vies des saints, en les leur présentant avec le charme qui leur convient. » Cette phrase si simple, M. Bougaud aurait pu la prendre pour épigraphe: en rappelant ce qu'il faut faire, elle nous apprend ce qu'il a fait.

Nous devons cependant essayer d'expliquer en quoi réside ce *charme*, et comment, dans ces deux volumes, les

hommes du monde peuvent trouver à s'intéresser et à s'instruire sans que l'auteur se soit un moment écarté du programme esquissé, d'après son livre même, par Mgr l'évêque d'Orléans. Il y a deux parties distinctes dans cette merveilleuse existence de madame de Chantal, unie par tant de liens à celle de saint François de Sales : il y a la fille, l'épouse, la mère, la grande dame, la femme supérieure, la jeune veuve, type par excellence des mœurs fortes et saines d'une époque où se reconnaissent les principaux traits du siècle qui finit et du siècle qui commence. Energique et douée, comme le seizième, de cette faculté de résistance, de cette puissance de vie dans l'orage, qui, chez des hommes tels que M. Frémyot, le père de notre sainte, trouva moyen de sauvegarder tout ensemble la religion catholique et la royauté légitime. Rassérénée, comme le dix-septième, et préparée aux grandes choses par ses luttes et ses épreuves ; changeant peu à peu son agitation en activité, ses ardeurs en créations, ses aspirations en œuvres ; déjà baignée dans ces zones lumineuses où va s'éclairer de toutes parts le génie de la France. Est-ce de cette époque que je viens de parler, est-ce de madame de Chantal, telle que M. l'abbé Bougaud nous la représente? En vérité, je n'en sais rien, tant chacun des traits que je crois pouvoir appliquer à son temps, s'appliquent exactement à elle-même !

Mais il y a aussi, chez elle, la prédestinée, la sainte, conduite, par la volonté de Dieu visible sous la figure d'un saint, dans les voies de cette perfection chrétienne que nous ne connaissons pas, que nous pouvons à peine com-

prendre, qui semble avoir pris pour devise le vers célèbre du poëte latin :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum !

Immolation absolue de soi, de ses désirs, de ses regrets, de ses défauts, de ses qualités même, si elles gardent une allure trop terrestre; transformation progressive d'un caractère dont les aspérités s'adoucissent, dont les véhémences s'apaisent, dont les révoltes se prosternent, dont les fiertés s'humilient ; sacrifice incessant de tout ce qui, dans l'homme, est l'homme, de toutes ces attaches mortelles qui nous tiennent encore par quelque fibre quand on croit les avoir brisées, et dont on ne saurait se détacher tout à fait sans qu'il en reste une cicatrice au cœur et une larme dans les yeux. Conquêtes toujours nouvelles, toujours douloureuses, toujours disputées dans cette *spiritualité* dont peuvent sourire les beaux-esprits, mais qui, si nous étions capables de l'étudier dignement, nous offrirait dans l'intérieur d'une seule âme plus de prodiges qu'il ne s'en opère, en des années, dans le monde extérieur ; progrès perpétuels dans la prière, ou, pour parler l'adorable langue de saint François de Sales, dans l'*oraison*, qui commence par n'être qu'une simple demande de la créature à son Dieu, puis un mystique dialogue entre l'âme et son divin interlocuteur, puis une assimilation du principe inférieur dans le supérieur, de l'humanité dans la divinité, un état passif où la plénitude de la possession, de l'obéissance et de l'amour se révèle et se cache dans une sorte d'extatique quiétude, de miraculeuse inertie.

On le voit, nous sommes là bien près du quiétisme, cette erreur si séduisante pour les imaginations féminines; mais l'énergique bon sens de madame de Chantal se tient sur ses gardes; saint François de Sales veille, et l'étroite limite ne sera pas franchie.

Il y a tout cela, et bien plus encore chez sainte Chantal, et comme si ce n'était pas assez pour justifier l'admiration qu'elle inspire, pendant que ces merveilles s'accomplissent dans son âme, elle s'acquitte mieux qu'une veuve restée dans le monde de tous ses devoirs maternels. Son esprit pratique, son activité, la rectitude de son jugement, la fermeté de son caractère, toutes ces qualités qui lui servent à devenir la fondatrice d'un ordre et qui éclatent au milieu des bourrasques et des nuages amassés autour du berceau de la Visitation, lui servent aussi à sauver et à accroître la fortune de ses enfants, compromise par le malheur des temps et les désordres du vieux baron de Chantal. Elle marie avantageusement ses deux filles et son fils, ce fils qui sera le père de madame de Sévigné. Ces enfants qu'elle aime tant, Marie-Aimée, Françoise, Celse-Bénigne, gages charmants d'une union brisée par un accident tragique, vivants souvenirs d'un mari qu'elle a aimé et pleuré avec tout l'emportement de son énergique nature, elle ne les abandonne jamais complétement, quand elle les quitte pour suivre sa vocation surhumaine, c'est que son œuvre est faite et qu'ils n'ont plus besoin d'elle. Parmi les hommes ou auprès de Dieu, un pied dans le monde, un pied dans le couvent qu'elle crée et qu'elle anime, c'est toujours la même femme : cette figure ne se

dément pas un instant : elle est là, debout, l'œil fixé sur son céleste modèle, au seuil de ce siècle où le génie et le bon sens furent si étroitement unis, où la piété et l'éloquence furent sœurs, où les âmes les plus rebelles, finalement touchées d'un rayon de la grâce, rentrèrent tardives, mais purifiées, dans le chœur universel. Elle en résume les caractères en les sanctifiant, en y ajoutant ce je ne sais quoi que dédaigne la sagesse mondaine, qu'elle est bien près de taxer de folie, et qui n'est que l'invisible travail du creuset divin. Dans cet ensemble, je m'incline devant la sainte ; mais je reconnais la femme, et je n'ai pas de pénible effort à faire pour associer dans ma pensée et pour saluer dans une même personne la collaboratrice de saint François de Sales, la religieuse élevée à toutes les sublimités de l'oraison et de l'extase, la mère de la Visitation et de Celse-Bénigne, l'aïeule du plus aimable génie qui ait illustré le grand siècle.

De même, pour saint François de Sales : ces figures bénies du sanctuaire, alors même que le monde consent à les accepter ou à leur sourire, ne nous arrivent souvent qu'altérées ou voilées d'ombre. Pour notre imagination futile, un de leurs traits dominants devient le visage tout entier : c'est ainsi que nous nous formerions aisément l'idée d'un saint François de Sales de fantaisie, une sorte de Florian ou de Berquin de la sainteté, doux jusqu'à la mollesse, caressant jusqu'à la mignardise, accommodant à l'usage de béates efféminées une religion toute de ouate, de miel et de sucreries. Nous aimerions à confondre — et je crois même qu'un de nous n'y a pas manqué, — l'*In-*

troduction à la vie dévote de saint François de Sales avec *la Dévotion aisée* du P. Lemoyne. Le fait est que le saint évêque de Genève n'avait d'égale à sa douceur que sa fermeté. Il possédait, au plus haut degré, les qualités persuasives, le don d'attirer à soi les âmes; mais ce n'était pas pour les amollir, au contraire! c'était pour leur imprimer quelque chose de sa propre activité, pour les faire entrer avec lui dans ce cercle de feu dont il était le centre et où il se prodiguait sans s'appauvrir, pour leur communiquer, comme une contagion divine, ce tourment du mieux, cette soif de perfection, cette nostalgie angélique qu'il exprimait sous des images enchanteresses et dans un délicieux langage. On est étonné, effrayé presque, en lisant M. Bougaud, de l'ardent foyer que renfermait cette âme, des travaux et des fatigues qui remplirent cette vie, des prodiges de mortification, d'abnégation, d'anéantissement de la volonté, habituels chez ce saint que l'on se figure volontiers le sourire sur les lèvres, la manche, large, occupé à aplanir et à adoucir le chemin du ciel, encadré dans un gracieux paysage où voltigent les abeilles, où les amandiers fleurissent, où les rossignols chantent, où abondent tous ces détails familiers, agrestes, pittoresques, charmants, dont s'est embelli son style.

Il existe donc aussi, chez saint François de Sales comme chez sa pieuse auxiliaire, deux parts : l'une de sainteté surhumaine, de spiritualité séraphique, d'oraison sans cesse en contact avec Dieu ou absorbée en Dieu même, laquelle nous échappe presque, et que M. l'abbé Bougaud excelle à comprendre et à mettre en relief; l'autre, qui,

sans le faire descendre, le rapproche de nous, le rattache à l'histoire de son temps, aux luttes de l'Église et de l'hérésie, fait de lui, en dépit ou en raison même de ses archaïsmes, un des premiers maîtres de la prose française, nous le montre dans toute la suave familiarité de son génie, dans son irrésistible empire sur les imaginations et les âmes, dans son incroyable puissance de création et d'apostolat; tel enfin que son historien l'a fait revivre et que l'évêque d'Orléans a dû le reconnaître, comme le digne héritier d'une famille glorieuse reconnaît le portrait d'un aïeul illustre, à sa propre ressemblance.

Eh bien! un des principaux mérites — et ce n'est pas le seul, — de cette *Histoire de sainte Chantal*, c'est que l'auteur, en retraçant la vie de sa sainte et en y mêlant forcément celle de saint François de Sales, a su si bien fondre les deux parties de son sujet, ce qui est de la terre et ce qui est du ciel, que le lecteur profane, l'homme du monde, — j'entends celui qui n'est pas hébété par des habitudes grossières ou blasé par de malsaines lectures, — arrive à éprouver une impression bizarre et, selon moi, délicieuse : il croit ne s'intéresser qu'à la vie extérieure de madame de Chantal, au personnage historique de l'évêque de Genève; et, à son insu, comme en ces creux de rocher où coule goutte à goutte une source venue on ne sait d'où, il sent s'infiltrer en lui le vague instinct, puis le goût, puis le charme de cet idéal supérieur, de cette beauté surnaturelle, et il cesse de se trouver dépaysé dans ce monde mystique où l'ineffable à une langue, où l'abstraction a une vie, où Dieu donne a

ses élus des sens particuliers pour contempler l'invisible, toucher l'impalpable et mesurer l'infini. Ce serait chez l'écrivain le triomphe de l'art, si ce mot ne ressemblait à une profanation en un sujet semblable et à propos d'un pareil livre. A quoi faut-il attribuer cet effet que je constate d'après ma propre expérience et celle d'autres lecteurs de M. Bougaud? A son beau talent, que lui enviera désormais la littérature laïque, ou au prestige exercé sur nous par ces noms, sainte Chantal et saint François de Sales? A l'une et à l'autre de ces deux causes; mais il en est une troisième que je ne crains pas d'indiquer: c'est que nous nous calomnions quand nous croyons ne pouvoir goûter que ces œuvres futiles, ces fades ou révoltantes histoires dont on pourrait, après quelques années de lectures forcées, noter d'avance, comme en un cahier de solfége ou d'écriture, la donnée, les épisodes, les personnages, les péripéties et le dénouement; où le faux, le vulgaire, l'excessif se multiplient sous toutes les formes; où tout sonne creux sous nos pas, où les mêmes passions amènent les mêmes scènes, où des sentiments chimériques parlent un langage factice sur des lèvres artificielles, où des larmes contrefaites mouillent des joues peintes; où un sourire figé plisse une bouche grimaçante. Oui, nous valons mieux que cela, et si j'osais, je dirais que nous valons mieux que nous-mêmes. Le spectacle d'une âme héroïque et sainte, initiée à la perfection par l'épreuve, une passion d'infini s'immolant pour se satisfaire et se divinisant pour s'assouvir, la peinture « des opérations les plus délicates de la Grâce, des rapports les

plus secrets, les plus divins entre le créateur et la créature, » peuvent nous émouvoir, quand on sait nous les présenter. S'ils déconcertent notre misère, nous y sommes ramenés par notre misère même, comme ces pauvres que l'on voit, penchés devant des magasins étincelants de lumière, contempler avidement des trésors qui les feraient riches en un moment, et dont ils ne sont séparés que par une mince vitrine — et par des abîmes.

A propos de ces grands caractères suscités par Dieu, à la fin du seizième siècle, pour consoler l'Église encore meurtrie des cruelles étreintes de la Renaissance et de la Réforme, à propos de ces fondations d'ordres, tels que la Visitation, les Sœurs de charité, animés de l'esprit nouveau, appropriés à des nécessités nouvelles, et qui assurent une immortelle gloire aux noms de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal, M. Bougaud a écrit de bien belles pages où il fait ressortir cette étonnante aptitude de la vérité religieuse à suivre, sans s'altérer jamais, les diverses phases, les transformations successives de l'humanité qui la méconnaît souvent, mais qui ne peut se passer d'elle, de la société qui essaye parfois de lui échapper par un redoublement de vie matérielle, mais qui tomberait d'inanition ou de pourriture, si elle perdait sa part de vie spirituelle et morale. Il y a aussi, au chapitre XI, un remarquable passage où M. Bougaud nous montre en la personne de ces saints, de ces pieuses femmes, de ces hommes dévoués à l'Église, la noblesse française, chargée par la Providence de réparer le mal qu'elle avait fait. C'est répondre à ces

pensées si hautes et si vraies, que de rappeler la date de ces miraculeuses existences, de ces travaux bénis de Dieu, de ces fondations d'ordres, si petites et si frêles à leur début, et qui, persistant sur des ruines, ont survécu à des institutions défendues par toutes les puissances de la terre. Une des thèses favorites de l'école qui s'adjuge le monopole de la critique historique, est de représenter comme perdu dans les nimbes légendaires de l'Église primitive tout ce qui confond la raison humaine, tout ce qui offre les caractères du surnaturel : or, voici des saints dont nous ne sommes séparés que par deux siècles, dont la vie est un chapitre de l'histoire moderne, dont les œuvres ne sont pas mortes, qui ont été les contemporains de Montaigne et de Richelieu, de Pascal et de Corneille : voici des miracles, extérieurs ou intimes, dont la tradition nous arrive comme une chaîne si courte, que tous les anneaux pourraient tenir dans notre main. Si la sainteté de François de Sales, de *M. Vincent* ou de madame de Chantal, si les miracles groupés autour de leur tombe et de leurs œuvres, si tout cela est de la légende, appelez aussi légende l'assassinat de Henri IV, la première représentation du *Cid* et la bataille de Rocroy. A ce consolant souvenir nous ajouterons, en fermant le livre de M. Bougaud, une pensée d'une application plus récente encore. Au moment où fourmillent des livres impies, faits pour consterner les fidèles et ébranler les faibles, Dieu permet que l'on voie paraître à l'autre bout de l'horizon des œuvres lumineuses qui reflètent un rayon d'en haut et rassurent le regard. C'est par là que je veux finir : Dire à l'auteur de

l'*Histoire de sainte Chantal* qu'il a écrit un beau livre, ce serait peut-être lui déplaire; dire que ce livre est de ceux qui consolent l'Église dans ses jours d'affliction et d'épreuve, c'est faire accepter par la piété de l'écrivain l'éloge que repousserait l'humilité du prêtre.

VII

M. PAUL MESNARD[1]

Octobre 1863.

Eschyle appartient à cette grande race de poëtes qui semblent les contemporains de leurs personnages et vivent de plain-pied avec le monde héroïque où ils nous font pénétrer. C'est là une supériorité que rien ne remplace, pas même l'art exquis, la suprême élégance, le don prodigieux d'assimilation mythologique et poétique, possédés par Virgile ou par Racine. La première condition, quand on met en scène une poésie ou une théogonie quelconque, c'est d'y croire. Le paganisme n'est si glacial dans les œuvres du dernier siècle et des commencements du nôtre, que parce qu'il change de plus en plus de caractère, parce qu'il cesse d'être une tradition pour devenir une routine ; d'être une religion pour devenir un libertinage ; d'être une croyance ou au moins un symbole

[1] *L'Orestie*, d'Eschyle, traduction de M. Paul Mesnard.

pour devenir une forme — la plus misérable de toutes, — du matérialisme et du scepticisme.

De même qu'Agamemnon, Oreste et l'éternelle famille des Atrides, se rattachent de tous côtés aux divinités païennes dont ils sont plus ou moins les enfants, les descendants, les favoris, les instruments ou les victimes ; de même que ces héros, beaucoup plus fabuleux qu'historiques, ne sont supportables, intéressants et intelligibles que si on les regarde baignés dans l'ombre lumineuse qui descend de l'Olympe et de l'Hélicon ; de même aussi les poëtes dont je parle, Homère et Eschyle en tête, paraissent se confondre avec leur sujet et leur œuvre ; ils personnifient admirablement ce premier âge, cet âge d'or de l'épopée et du drame, où les acteurs, le théâtre, le poëme, l'auteur, l'auditoire, la fable, le merveilleux, les fonds de tableau, l'inspiration, la divinité et les hommes ne sauraient ni se détacher, ni se concevoir séparés les uns des autres ; où tout cet ensemble, transfiguré par le lointain, né d'un seul jet, formé d'un seul groupe, sculpté dans un seul bloc, s'expose à nos regards sous un même rayon d'idéal divin. Ce n'est pas tout encore : pour arriver à ce degré de beauté et de puissance qui promet l'immortalité, il faut qu'à ce premier moment de jeunesse, d'enthousiasme et de foi, dans cette radieuse phase d'union entre la terre et le ciel, la langue soit assez formée, assez correcte, assez littéraire, pour assurer à ce qu'elle exprime la durée et la vie : cette rencontre est rare ; elle suppose la coïncidence et l'accord de qualités plus habituées à se succéder qu'à se combiner ; la naïveté et la réflexion ; la sponta-

néité et l'expérience ; le naturel et l'art ; la passion et la maturité : mais aussi, quand elle existe, elle donne à la poésie antique Homère et Eschyle ; à la poésie moderne le Dante.

Il suffit d'ouvrir cette magnifique *Orestie* pour comprendre ce que nous venons d'indiquer. Eschyle est-il le premier-né de la tragédie grecque ? Non, dans l'acception absolue du mot, et si l'on traduit *tragédie* par sa signification primitive de *chant du bouc*. Avant Eschyle, il y a eu Thespis ; il y a eu Pratinas, Chœrilus, Phrynicus, que sais-je ? Mais avec eux le drame n'existait pas ; tout se bornait, sans nul doute, au dithyrambe, à une sorte d'hymne, de cantique religieux et populaire, entonné autour du char de fête. Eschyle arrive au moment où, cette première manifestation ne suffisant plus à la curiosité publique et au progrès de l'art, l'idée de faire figurer dans une action dramatique ces dieux et ces héros dont on célébrait la gloire, jaillit à la fois du cerveau des poëtes et des aspirations de la foule. L'art fait ainsi un pas immense ; mais il le fait avant que la civilisation soit assez raffinée pour révoquer en doute ce que la poésie va lui montrer, avant que la philosophie ait effleuré ces dieux, ces mythes, ces symboles, ces dogmes sur lesquels il suffira de souffler pour les réduire en poussière, avant qu'une foi féconde et puissante dans son aveuglement ait cessé de couvrir cet incroyable assemblage d'absurdités, d'immoralités et de sottises. Plus tard, l'art pourra être plus dramatique et plus parfait avec Sophocle, plus ingénieux et plus raisonneur avec Euripide ; mais une partie du charme et du

prestige a disparu ; l'enchantement perd tout ce que la raison gagne : les voiles sacrés se déchirent ou s'entr'ouvrent ; les mystères s'évanouissent comme des fantômes aux pâles clartés du matin. Dans ce monde merveilleux où la poésie servait de trait d'union entre la divinité et l'humanité, la foi chancelante est obligée de se faire suppléer par l'imagination, en attendant que celle-ci soit à son tour détrônée par l'intelligence et la science. Adieu cet instant unique où l'art et la croyance se confondent, sans que les exigences de l'un coûtent rien aux scrupules de l'autre !

Dans le *Théâtre* grec, cet instant s'appelle Eschyle ; et, pour que rien n'y manque, il s'est trouvé que le génie du poëte était parfaitement approprié à son rôle, j'allais dire à sa mission. Il y a, en effet, chez lui, du hiérophante et du pontife. Tout, jusqu'à son âpreté, sa grandeur farouche et sauvage, ses rugosités de géant, concourt à maintenir dans leur majesté idéale ces fables du polythéisme, si tôt menacées de dissolution et de déchéance.

Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu,

a dit Voltaire, visant le Dieu des chrétiens par-dessus le turban de Mahomet. C'est surtout de la mythologie que l'on a pu dire que, du moment que l'homme s'y reconnaîtrait, qu'il y retrouverait ses passions et ses vices, qu'il en discuterait les origines, les récits, les dogmes et la morale, elle cesserait d'être autre chose qu'un objet de dédain pour les philosophes, une récréation pour les esprits frivoles, un thème à variations pour les rimeurs de boudoir. Avec Eschyle, rien de pareil : il est de la période hiératique. Je

défie que l'on découvre le plus petit mot *pour rire* dans les fables dont il s'empare, et qu'il expose toutes vivantes, toutes chaudes de l'étreinte divine, aux multitudes émues. Ces scélératesses de cour d'assises, adultère, inceste, rapt, assassinat, prennent dans son œuvre des proportions colossales, et deviennent tantôt les révélations d'une fatalité supérieure à la volonté humaine, tantôt, comme dans les *Euménides*, les éléments d'un immense débat où s'agitent, sous le patronage des dieux et des déesses, les problèmes de notre destinée et les notions de l'immortelle justice. Les êtres intermédiaires, Titans, Furies, Océanides, Pythies, Parques, etc., représentent ces forces cachées de la nature, qui, au berceau des religions, prennent des formes visibles, des noms distincts, et animent de leurs salutaires ou funestes influences les rapports primitifs du Créateur, de la création et des créatures. Enfin le chœur, ce personnage collectif, si important dans la tragédie antique, est un souvenir agrandi de l'époque où cette tragédie n'était qu'un hymne : il ménage et mesure la transition entre le dithyrambe et le drame proprement dit; il exprime la part des sentiments impersonnels et des vérités générales qui gardent leurs droits sur la conscience humaine et la maintiennent à son rang, au moment même où les passions et les crimes de l'individu essayent de l'outrager ou de l'enfreindre.

En somme, si l'on a pu appeler Corneille un vieux Romain, malgré les siècles qui le séparaient du vieil Horace, Eschyle, quoiqu'il ait précédé de bien peu d'années Sophocle, Alcibiade et Périclès, mérite qu'on l'appelle un

demi-dieu. Il est de l'âge d'Agamemnon et de Prométhée bien plus que du sien.

Chaque trait dont je m'efforce de caractériser cette grandiose figure peut faire pressentir les difficultés inouïes que rencontre un traducteur aux prises avec un pareil homme et la plus formidable de ses œuvres. C'est tout un monde, toute une poésie, toute une liturgie à ressusciter — que dis-je? à transporter dans un monde nouveau où rien n'est préparé pour les recevoir, dans une langue qui se prête mal à ces grandeurs épiques et sacerdotales, auprès de lecteurs qui ont depuis longtemps perdu la tradition, le goût et le sens de la mythologie sérieuse et profonde, fort différente de celle du dictionnaire de Chompré. A cette difficulté s'en joint une autre, d'un ordre plus didactique. Avant Eschyle, nous l'avons vu, la tragédie grecque était toute chorale ou dithyrambique; après lui, le chœur, sans disparaître, s'amincit pourtant devant le drame. Dans l'*Orestie*, comme dans les *Perses* et dans *Prométhée*, l'importance du chœur reste considérable, pendant que l'action dramatique se développe et se régularise. Or, la traduction de ces chœurs relève de la poésie lyrique, ou, si l'on veut, de la poésie pure. C'est ici le lieu de faire une remarque et d'établir une distinction que M. Paul Mesnard, j'en suis sûr, serait le premier à admettre.

Je comprends très-bien qu'un écrivain distingué, nourri de tous les bons modèles, rompu au mécanisme de notre alexandrin, muni d'études assez variées et doué d'un talent assez souple pour s'être assimilé tous les secrets de

la versification française, puisse traduire en vers et en bons vers le dialogue, les *tirades*, les scènes où se déroule l'*intrigue*, où se résument les événements, où parlent et agissent les passions des personnages. Il est soutenu par le mouvement même de l'action, et il n'a d'ailleurs à exprimer que des sentiments, des idées, des faits qui sont à peu près les mêmes dans toutes les langues. Ces sentiments, ces idées, ces faits sont, pour ainsi dire, *en dehors;* ils vivent de cette vie du théâtre, qui ne supporte pas les obscurités et les ombres : il ne s'agit que de savoir les prendre et les interpréter. Un versificateur habile peut suffire à cette tâche, et c'est le cas de rappeler, avec variantes, l'adage célèbre : « On naît poëte, on devient versificateur. »

Mais pour la poésie lyrique, surtout depuis les éclatants progrès qu'elle a faits dans notre siècle, il faut un art particulier et une vocation spéciale. Un lyrique ne pourrait être bien traduit que par un lyrique, lequel, ayant son inspiration personnelle, aimera probablement mieux imaginer que traduire. En outre, le lyrisme, chez les Grecs et principalement chez Eschyle, évoque un monde mystérieux, une théogonie lointaine, des images et des souvenirs auxquels il est d'autant moins aisé de nous intéresser qu'il est plus difficile d'y voir très-clair. On doit les aller chercher à une tout autre profondeur que la poésie purement dramatique. Ils constituent la véritable originalité du théâtre antique, et, dans toutes les littératures, ce qu'il y a de plus original, de plus caractéristique, est justement ce qui offre le plus de difficultés au traduc-

teur. Est-ce tout? Pas encore. La langue poétique d'Eschyle, comme celle du Dante, est très-belle, mais très-primitive ; sa simplicité va souvent jusqu'à la rudesse. Or, la poésie moderne nous a accoutumés à de tels excès de raffinement, de ciselure et d'élégance, que, lorsque nous nous trouvons en présence du lyrisme grec traduit en français, il nous semble que nous venons de quitter une femme magnifiquement parée et que nous rencontrons une femme en haillons. C'est un peu vrai ; seulement, sous ces haillons, il y a la Vénus de Milo ; sous ces parures il y a un corset et une *cage*, et sous cette *cage* des formes grêles, maladives, paradoxales, livrées à tous les caprices de la mode, à tous les mensonges de la toilette.

Quel effet voulez-vous que produisent sur les contemporains des *Orientales* et d'*Émaux et Camées*, des vers tels que ceux-ci :

Oui, la belle Artémis qu'offense
L'injure faite aux petits des lions,
Reine des bois, qui prend sous sa défense
Des fauves animaux les tendres nourrissons,
Veut voir s'accomplir le présage
Qui du sort nous promet une illustre faveur;
Mais des oiseaux la cruauté l'outrage :
Je t'invoque, ô Péan sauveur !
Que jamais, par ta sœur, enchaînés au rivage,
Nos vaisseaux, sans secours contre un calme cruel,
Ne réclament de nous, sur un sanglant autel,
Un sacrifice exécrable, sauvage,
D'où les festins seraient absents;
Qui trahiraient l'époux, aux discords menaçants
Livrant sa maison divisée.
Et, pour répondre au cri d'un pur sang répandu,
Ferait veiller la vengeance rusée
Jusqu'au retour en silence attendu.

J'ai choisi, dans le premier chœur de l'*Agamemnon*, ce fragment de l'*Epode*, non pas qu'il soit mal traduit (au contraire !) mais pour donner une idée de l'énorme distance qui sépare de ces zones mythologiques le lecteur parisien, et de l'obscurité hiératique qui plane sur cette avant-scène du drame. L'intervention des dieux et des déesses dans la querelle des Grecs et des Troyens, l'antagonisme de Diane (Artémis) et d'Apollon (Péan), le mystérieux pressentiment du meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre, ayant pour prétexte le sacrifice d'Iphigénie par son pére, tout cela s'entrevoit dans ces strophes à travers des voiles fatidiques, comme l'algue marine sous la vague ; mais tout cela échappe à notre sens beaucoup trop moderne, et il ne reste qu'une versification trop peu attractive pour donner envie d'éclaircir ces ombres.

Notre remarque pourrait s'appliquer à plusieurs autres passages de cette trilogie. Ainsi, aprés les deux premières parties, *Agamemnon* et les *Choéphores*, où la terreur tragique atteint des limites qu'elle ne dépassera plus, la troisième partie, *les Euménides*, nous semble un peu froide et rappelle, dans de plus amples proportions, le cinquième acte de l'*Horace* de notre Corneille : il s'agit de savoir si Oreste, meurtrier de sa mère, vengeur de son père, est innocent ou coupable, s'il sera puni ou amnistié : c'est un procès plutôt qu'un drame. Et pourtant figurez-vous ces fêtes nationales et sacrées, ce public immense, à la fois populaire et lettré, mêlant à un vif sentiment de l'art une dose suffisante de foi, encore imprégné des grandes traditions, des vivantes images du poly-

théisme, se rattachant par mille liens à ces théogonies écloses sous ce ciel, sur ces mers, au sommet de ces montagnes. Devant cette assemblée unique, avide du merveilleux qui va lui manquer et respirant sans effort sous ce soleil divinisé, dans cette atmosphère surnaturelle, représentez-vous ce débat, plaidé par Apollon et discuté par les Euménides : quelle grandeur ! quel accord entre le poëte, le sujet, les héros et l'auditoire ! les petites combinaisons du drame, tel que nous l'entendons aujourd'hui, étaient absolument inutiles pour porter au comble l'intérêt et l'émotion d'un pareil spectacle.

On le voit, il y avait, dans cette partie de la tâche si courageusement entreprise par M. Paul Mesnard, des difficultés insurmontables. Toutes les fois que, dans l'effrayant chef-d'œuvre d'Eschyle, la poésie pure domine le drame ; toutes les fois que le poëte s'efface à demi derrière le pontife et que son génie plonge dans les profondeurs du paganisme sacerdotal, le traducteur faiblit ; mais, dans les scènes où reparaît la vie humaine, où l'action engagée entre des personnages de chair et d'os, se rapproche de nous et nous parle une langue intelligible à tous, M. Mesnard reprend tous ses avantages. Était-il possible, par exemple, de mieux traduire la belle page où Clytemnestre, ayant imaginé d'avance un genre de télégraphe à l'usage des femmes qui redoutent une surprise conjugale, explique au chœur comment elle a appris si vite le dénouement de la guerre de Troie ?

LE CHŒUR.

Quel messager si prompt a donc pu t'en instruire ?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain : il fit d'abord briller le haut Ida,
Puis la flamme à la flamme en courant succéda.
Aux feux d'Ida Lemnos répondit la première,
Et sur le camp d'Hermès répéta leur lumière.
Du troisième flambeau l'Athos lança l'éclair.
Le feu, comme un soleil, du mont de Jupiter
S'élança, propageant les joyeuses nouvelles,
Et sur le dos des mers couraient ses étincelles.
Alors du mont Maciste, attentif au signal,
Le sommet s'éclaira, doré par le fanal.
Le message enflammé, si prompt à se répandre,
Dans un lâche sommeil n'avait pu le surprendre.
Comme un veilleur fidèle, il remplit son devoir;
Son feu vole ; et déjà, prêts à le recevoir,
Au bord des flots d'Aulis les rochers du Messape
Ont reconnu de loin la clarté qui les frappe.
D'une aride bruyère ils enflamment l'amas.
La flamme suit son cours et ne s'affaiblit pas.
Mais, dans son long trajet, rayonnant aussi vive,
Déjà de l'Asopos elle a franchi la rive,
Et, semblable à Phébé, courrière de la nuit,
Fait signe au Cithéron, qui plus loin la conduit.
Jusque-là d'aucun mont la cime vigilante
N'avait fait resplendir de clarté plus brillante.
Le marais Gorgopis s'éclaire de lueurs
Qui du mont Eryplancte atteignent les hauteurs.
Leur appel a trouvé des gardes qui l'entendent,
Et les feux éveillés à torrents se répandent.
Le golfe Saronique en est illuminé.
Le météore court jusqu'au mont Arachné,
Sommet voisin d'Argos, d'où ses flammes rapides
Ont enfin rayonné jusqu'au toit des Atrides.
Terme heureux du signal que l'Ida vit partir.
Voilà par quels chemins ces feux, pour m'obéir,
Comme, aux jeux, le flambeau de l'un à l'autre passe [1],
De relais en relais ont, à travers l'espace,

[1] C'est ce vers qui a inspiré le vers célèbre de Lucrèce :
Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Achevé cette course, où le double vainqueur
Doit être le premier et le dernier coureur.
Tel est le témoignage auquel il faut qu'on croie;
Par l'ordre du roi même il m'est venu de Troie...

S'il y a deux parts à faire dans cette traduction de *l'Orestie* par M. Paul Mesnard, si la première laisse à désirer ce qu'il n'est plus au pouvoir de personne d'y retrouver par un effort de simple érudition ou de littérature, si la seconde a de quoi contenter les juges les plus difficiles, il ne saurait y avoir qu'un avis sur son introduction, qui nous dit en cent pages tout ce qui peut se dire de plus compétent, de plus ingénieux et de plus vrai touchant le génie d'Eschyle, les origines du théâtre antique, et cette phase d'alliance entre la religion et l'art, dont nous avons essayé de donner une idée. Là le littérateur exquis, le critique pénétrant, l'érudit de bon aloi, l'écrivain excellent, se retrouvent tout entiers. Cette introduction nous prouve par quelle série de fortes et de profondes études M. Mesnard s'était préparé à ce travail redoutable qui ne pouvait pas être parfait, mais qui, dans son imperfection même, garde l'immense avantage de ramener l'attention sur des œuvres impérissables, de nous restituer, ne fût-ce que pour un moment, le sentiment de la grandeur, et de forcer des nains à mesurer la taille des géants. Remercions donc et applaudissons le nouveau traducteur d'Eschyle au nom de tous ceux qui savent le grec et de tous ceux qui l'ignorent. Il inspirera aux uns le désir de l'apprendre, aux autres la crainte de l'oublier.

VIII

M. JOSEPH AUTRAN[1]

Octobre 1863.

Le métier de critique ou de causeur hebdomadaire ne serait pas tolérable, s'il ne nous était permis, de temps à autre, d'imiter les chasseurs lassés de poursuivre le gibier ou les touristes fatigués de ravins et de montagnes : halte ! voici un bouquet de beaux arbres dont le feuillage, encore respecté par l'automne, commence à prendre ces riches tons de pourpre et d'or, si chers aux paysagistes. Le frais tapis de verdure, étendu en pentes douces jusqu'à ce rocher qui surplombe, nous annonce le voisinage d'une source ; en effet, je l'entends qui murmure à travers les églantiers et les buissons chargés de leurs baies écarlates. L'heure est propice ; le soleil d'octobre, débarrassé des brumes matinales, joue à la surface des herbes emperlées de rosée. Une vapeur plus légère que la mous-

[1] *Le Cyclope*, d'après Euripide, étude grecque.

seline, plus transparente que la gaze, monte des prairies lointaines, ondule au flanc des collines et va se confondre, à l'horizon, avec les teintes bleuâtres des Alpes et du ciel. Le rouge-gorge familier, le merle moqueur, la grive cachée dans des touffes de vigne sauvage, entremêlent leurs joyeuses chansons. La vie circule et déborde de toutes parts : ce ne sont plus ces vagues frissons de l'aube, qui invitent au mouvement et à la marche ; ce n'est pas cette chaleur implacable de midi, qui ôte à la rêverie son charme et au repos sa douceur. Allons ! trève aux soucis d'hier et aux fatigues de tout à l'heure ; déposons le fusil et le bâton ferré, le sac et la gibecière. C'est le meilleur moment de la journée ; exhibons nos provisions de bouche, si nous sommes dominés par un grossier appétit ; nos provisions poétiques, si la Muse profite de cet instant rapide pour reconquérir son empire et triompher de notre indifférence.

Quelles provisions, cette fois ! Un poëte imité par un poëte ! M. Joseph Autran s'inspirant d'Euripide pour nous restituer une des œuvres les plus originales de la poésie antique ! Et, comme si ce n'était pas assez de cette friandise, le plaisir d'entreprendre, à la suite du poëte grec et du poëte français, l'étude de cette transformation presque soudaine qui, d'une génération à l'autre, modifia si profondément les rapports de l'art avec la religion, introduisit les dissolvants philosophiques et l'examen railleur au sein de la mythologie comme le loup dans la bergerie, et souleva les colères du parti *orthodoxe*, trop bien secondé par la verve cruelle d'Aristophane ?

A distance, Eschyle et Euripide peuvent sembler presque contemporains, puisque la jeunesse de l'un paraît être entrée en lice contre la vieillesse de l'autre. En réalité, un monde les sépare, et il a suffi de cette légère différence de dates pour faire succéder à la phase hiératique dont nous parlions à propos de l'*Orestie*, cette période mixte où la tradition et le dogme gardent encore leur vie officielle et leur physionomie extérieure, tandis qu'au dedans la philosophie et l'art, au lieu de rester leurs auxiliaires ou leurs interprètes, commencent un travail de destruction. La Bruyère, dans son célèbre parallèle entre Corneille et Racine, conclut : « Corneille est plus moral ; Racine plus naturel ; il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide. » — Rien de plus hasardé que ce rapprochement ; c'est justement parce que Racine est naturel, qu'il ressemble peu à l'ingénieux et sentencieux Euripide. Quant à Corneille, il tient bien plus d'Eschyle que de Sophocle, lequel est, au point de vue de l'art, le plus parfait des trois grands tragiques grecs.

Si La Bruyère avait écrit quatre-vingts ans plus tard, c'est Voltaire qu'il eût comparé à Euripide. C'est chez l'auteur d'*Œdipe* et d'*Alzire* qu'il aurait cru retrouver l'inspiration de l'auteur du *Cyclope*. Je nomme Voltaire, tout en reconnaissant son infériorité tragique, afin de mieux marquer la distance parcourue d'Eschyle à Euripide. Eschyle divinise l'homme ; Euripide humanise la divinité. Le théâtre du premier est une succursale de l'Olympe, ou, si l'on veut, un trait d'union entre la terre et le ciel.

Ses personnages vivent dans une atmosphère surnaturelle et divine : leurs passions, leurs malheurs, leurs crimes ne sont explicables que par l'intervention des dieux et cesseraient d'avoir leur raison d'être, si les dieux n'existaient pas. De là cette grandeur incomparable, et de là aussi cette simplicité dramatique ; car le drame n'est complet que quand la toute-puissance céleste disparaît pour laisser agir la liberté humaine. Chez le second, on sent que la scission s'est faite, que les deux éléments se divisent ; les dieux se retirent derrière la coulisse, et l'homme, resté seul sur le devant de la scène, pense, parle et agit par lui-même. Il y a bien encore le *Deus ex machinâ* ; mais, en vérité, on ne sait plus si le dieu est une machine ou si la machine est un dieu. Peu s'en faut qu'on ne rie à la barbe de Neptune et qu'on ne montre le poing à Jupiter ; peu s'en faut que le voltairien Ulysse, le rabelaisien Silène et le pantagruélique Polyphème ne fassent, l'un de son esprit et de sa ruse, l'autre de son ivrognerie et de son cynisme, le troisième de sa force brutale et de sa gloutonnerie d'anthropophage, le dernier mot de la théologie païenne.

Quoi de plus intéressant et de plus piquant que d'assister à ce premier éveil de l'esprit d'analyse, et cela sans qu'il en coûte rien à la vérité et au bon sens ? En plein théâtre, au cœur même de ces fables riantes ou tragiques dont il s'est emparé, le Voltaire athénien préludait au grand mouvement philosophique qu'allaient proclamer la sagesse de Socrate et le génie de Platon, et qui, en déblayant le sol jonché des fleurs fanées du polythéisme,

préparait à son tour les voies au christianisme lointain. Le Voltaire français, au contraire, sous le pseudonyme des divinités mythologiques ou chinoises, des religions mexicaines ou musulmanes, attaquait sournoisement ces mêmes croyances qui s'étaient élevées victorieuses sur les débris des superstitions antiques, et dont Euripide, Platon, Socrate et les beaux-esprits de la seconde époque athénienne avaient été, fort à leur insu, les précurseurs. Cette supériorité n'est pas la seule : tout est faux dans les tragédies de Voltaire, caractères, passions, sentiments, situations, dialogue, style. Ce sont des édifices en carton-pierre, bâtis à la hâte pour les besoins d'une cause et destinés à s'écrouler peu à peu sous les chiquenaudes du temps. Son élégance est faite de paillettes et de strass ; sa langue si nette, si vive, si charmante dans la prose et dans la poésie légère, se gonfle d'épithètes pléthoriques qui donnent des airs de baudruche à ses rimes accouplées. Ses tirades font l'effet d'amplifications de collége, écrites par un rhétoricien libre-penseur, sourdement révolté contre la férule et la soutane de ses maîtres. Ses figures n'ont rien d'antique, ni de moderne ; elles semblent empruntées à un cabinet de Curtius, et revêtues d'oripeaux de théâtre qui en font, à volonté, des Américains ou des Grecs, des Romains ou des Scythes, des Français du moyen-âge ou des Turcs de la Courtille. Chez Euripide, une élégance exquise et suprême domine tout. Les païens les plus convaincus, les grands-prêtres de Jupiter ou d'Apollon, en assistant à ces drames satiriques où se trahissait l'esprit nouveau, pouvaient gémir tout bas ou tout

haut de ces premières atteintes portées à leurs dieux fragiles et à leurs immortels à demi morts : mais l'art restait aussi pur ; le rire moqueur qui étincelait sur ces visages ne troublait ni la grâce des attitudes, ni la justesse des expressions, ni la beauté des contours. Ceci nous ramène au *Cyclope*.

L'épisode du Cyclope occupe presque tout le neuvième chant de l'*Odyssée*. Dans Homère, la fable garde sa simplicité primitive. Ulysse, poussé par cette curiosité qui est le fait des gens d'esprit et peut-être par le désir de se créer un nouveau péril pour avoir le mérite de s'en tirer, s'obstine, malgré les prières de ses compagnons, à faire connaissance avec Polyphème : il perd à ce jeu six de ces malheureux, dévorés par l'Ogre, imitant d'avance ces grands politiques qui, pour le plaisir de prononcer un beau discours ou de triompher d'une difficulté diplomatique, s'amusent à jouer le repos d'un État et la vie d'une foule de leurs concitoyens. La suite, le pieu rougi au feu et changeant en aveugle le formidable borgne, le jeu de mots (*oudeis*, *personne*) à l'aide duquel Ulysse mystifie la colère de Polyphème et inaugure en ce monde le règne du calembour, tout l'ensemble de cette victoire de l'intelligence sur la force matérielle est trop présent à la mémoire de mes lecteurs pour que je leur fasse l'injure d'y revenir.

C'est dans ce récit de l'*Odyssée* qu'Euripide a découpé son drame, en lui faisant subir l'assouplissement qu'indiquaient les conditions mêmes du genre et les exigences d'un art plus poli, plus fin, prêt à s'éloigner de plus en

plus de l'archaïsme et de la bonne foi homérique. Dans sa pièce, Silène et les Satyres sont devenus, avant l'arrivée d'Ulysse, les captifs et les esclaves du Cyclope. Cette annexion était nécessaire pour ajouter les danses dont cette sorte de drame ne pouvait se passer et dont on retrouverait l'équivalent dans les ballets ajoutés par Molière à plusieurs de ses comédies. Silène, fidèle à son ivrognerie traditionnelle, est tellement ravi d'un vin délicieux qu'Ulysse lui fait boire, qu'il oublie Polyphème et livre aux Grecs les agneaux, les brebis et les fromages du redoutable géant. Là-dessus, le Cyclope rentre : Silène, qui, comme son arrière-neveu Panurge, *craint les coups naturellement*, se hâte de dénoncer Ulysse comme lui ayant pris par force ces mêmes provisions qu'il vient de lui vendre. Toute cette scène est d'un comique excellent : Ulysse, dont la franchise n'est pas la vertu dominante, est obligé d'invoquer tous les dieux protecteurs de la vérité, de la justice et de l'innocence, tandis que l'effronté Silène, mentant avec un cynisme inouï, se moque de son nouveau compagnon d'infortune, atteste à son tour les dieux et les déesses, et engage le Cyclope à se bien régaler de cette cargaison de chair fraîche. Comme nous sommes déjà loin d'Homère ! Combien cette veine railleuse diffère du drame sacerdotal ! C'est la comédie de l'Olympe substituée à son hymne ou à son épopée. Comme ces dieux, attestés à tous propos par ces artisans de mensonge ou brutalement insultés par ce grossier mangeur d'hommes, chancellent sur leur base ! Encore une fois, pour trouver des analogues à cette poésie dis-

solvante et narquoise, il ne faut plus remonter ; il faut descendre. C'est dans la *Comedia dell' arte*, ou parmi les types bouffons de la Renaissance, que l'on doit chercher les devanciers du Silène d'Euripide.

Le reste du drame s'écarte peu du texte fourni par *l'Odyssée*. Le poëte s'est bien gardé de supprimer le jeu de mots, fort puéril, j'en conviens, qui a un si grand rôle dans la seconde partie de l'épisode. « Je m'appelle Personne! » dit Ulysse; et il y a, dans le grec, un raffinement d'équivoque que la traduction n'a pu rendre : « Eh bien! Personne sera le dernier que je mangerai. » — Plus tard, quand Polyphême appelle au secours, le coryphée, qui, dans le drame, tient la place des autres Cyclopes qu'Homère nous montre accourant à l'aide de leur camarade, lui demande le nom de l'auteur de son mal :

— Personne!
— De quoi te plains-tu donc? Personne est un absent
Qui de tous les humains est le plus innocent.

Ce qu'il y a de curieux, c'est l'hésitation, j'allais dire le désespoir des savants en présence de ce premier-né des calembours, qui déconcerte leur gravité, mais qui, comme les fils de famille en goguette, se couvre du grand nom d'Homère. Ecoutons Bitaubé : « Eustathe et madame Dacier, dit-il, s'extasient sur *le jeu de mots qu'offre le nom que se donne Ulysse* (quel style !) : il faut convenir qu'il paraît plus digne *d'une farce* que de l'épopée. Euripide a copié cet endroit, comme la plus grande partie de cet épisode, dans *le Cyclope*, pièce qui *tient de la*

farce. » — C'est plutôt ce brave Bitaubé qui y tient ou qui en tient.

Voilà où en était la critique littéraire et érudite, il y a cinquante ans! Pour ces faux savants, maniaques de genre noble et d'idéal académique, rien n'existe en dehors de cette beauté rectiligne, de ce moule de convention où ils jetteraient volontiers les génies les plus originaux après les avoir repétris à leur image et à leur usage. Ils se sont créé un Homère factice, un Eschyle artificiel, un Euridipe *poncif*, et tout ce qui dérange leurs types de prédilection, tout ce qui contredit leur parti pris, les afflige comme un malheur personnel. Ils ne comprennent pas que la poésie primitive, émanation mélodieuse d'une société naissante, exprimait l'humanité tout entière dans ses grandeurs et ses petitesses, dans ses beautés et ses difformités, ses douleurs viriles et ses rires d'enfant, et qu'elle s'affirmait par ses familiarités naïves ou même grossières, non moins que par ses accents pathétiques. Le *Cyclope*, *une farce!* cette merveille d'élégance, cette fantaisie d'un grand artiste entremêlant de figures satiriques un bas-relief digne du Parthénon, ce chef-d'œuvre d'agencement où le drame et la comédie se combinent sans se heurter, assimilé aux grosses bouffonneries de tréteaux, aux parades de petits théâtres! Et Bitaubé prétendait au beau titre d'helléniste! La critique moderne est plus intelligente : M. Autran a cité MM. Patin et Artaud : il aurait pu se citer lui-même : sa courte préface interprète excellemment et fait aimer d'avance l'œuvre qu'il a traduite. Quant à sa traduction, on ne saurait en

faire un éloge plus juste et en donner une idée plus exacte qu'en disant que l'homme le plus profondément versé dans la littérature grecque la trouverait assez fidèle, et que l'homme de goût, ne sachant pas le grec, la prendrait pour une œuvre originale.

C'est là qu'on peut mesurer l'avantage d'un poëte. Que de procédés simplifiés ! que de difficultés aplanies ! sa langue poétique est déjà faite : il n'a pas à la former avant de l'appliquer. Il est si bien habitué à versifier sa pensée, qu'un léger effort lui suffit pour versifier celle d'autrui ; il possède d'avance le mécanisme, les secrets, les ressources de cet art qui ne s'enseigne pas : c'est, en un mot, un instrumentiste habile, qui, au lieu de jouer sa propre musique, change de pupitre et joue celle d'un maître ; l'inspiration est sans doute moins personnelle, moins spontanée ; l'exécution est aussi brillante, et, si l'artiste, par une étude profonde et passionnée, a su s'assimiler les beautés qu'il interprète, le charme de cette exécution s'accroît de tout ce qu'ajoute à ses facultés naturelles l'intimité d'un génie supérieur au sien.

Et puis, ne fallait-il pas connaître toute la gamme du clavier pour assouplir et varier le ton dans cette imitation du *Cyclope* ? Il y a, dans cette pièce si courte qui tient à peine cent pages, trois *tonalités* différentes : le drame, émouvant et parfois éloquent dans la bouche d'Ulysse ; le lyrisme, qui éclate et étincelle dans les strophes chantées par le chœur ; et enfin la comédie bouffonne, qui rit à gorge déployée dans presque tout le rôle de Silène ; la fantaisie que j'appellerais shakspearienne, s'il n'était pas

insensé de comparer, même en se jouant, les caprices de l'art grec, toujours baignés dans la lumière et dans l'azur, aux sombres et bizarres gaîtés de la poésie anglo-saxonne.

M. Autran a parfaitement compris et rendu ces nuances, d'autant plus difficiles que les transitions sont plus brusques et que c'est souvent dans la même page qu'Euripide passe du grave au doux, du sévère au plaisant et du pathétique au bouffon. Quoi de plus charmant que ce chœur des satyres humiliés de leur captivité :

Mais nous ici, quel joug nous presse ?
Tristes captifs, humbles vaincus,
Adieu la joie, adieu l'ivresse,
Adieu les thyrses de Bacchus !
Nous n'irons plus, cimes lointaines.
Danser au bord de vos fontaines,
Mêlant la lyre et le tambour ;
Ni, d'une ardeur que rien ne lasse,
Suivre les nymphes du Parnasse
Avec les ailes de l'Amour !...

Voilà bien l'allure svelte et dégagée du poëte, portant le fardeau de la traduction comme les Corybantes portaient les guirlandes de fleurs et les rameaux sacrés, sans rien perdre de la grâce et de la légèreté de leurs pas. Veut-on un style soutenu, un langage digne de l'antique Melpomène ? Ecoutons ce discours d'Ulysse :

Descendus en amis, ô roi, sur ton domaine,
Crains de punir en nous la foi qui nous amène;
Car c'est nous, roi puissant, qui de tous les mortels
Avons à tes aïeux voué le plus d'autels.
Par nous le grand Neptune, adoré dans la Grèce,
Voit partout à sa gloire un temple qui se dresse.
Soit Ténare ou Malée au bloc de marbre ancien,
Géraste ou Sunium, tout rivage a le sien.

Toi-même à nos honneurs prends part sur cette rive,
Car jusque sous l'Etna notre frontière arrive.
Donc prête ici l'oreille aux accents de ma voix.
Garde-toi d'offenser la pitié ni les lois.
Reçois des suppliants battus par la tempête,
Infortunés qu'un dieu force à courber la tête,
Désaltère leur soif, couvre leur nudité,
Fais-leur les saints présents de l'hospitalité :
Surtout garde-toi bien, roi que le malheur touche,
D'en faire une hécatombe et d'y porter ta bouche !
Hélas ! assez longtemps la Grèce a vu les siens
Abreuver de leur sang les vallons phrygiens ;
Les veuves ont pleuré sur trop de funérailles ;
Trop de mères ont vu les fils de leurs entrailles
Sous la lance troyenne expirer tour à tour.
Faut-il que notre nom s'éteigne sans retour?
Où survivront les Grecs, si le peu qu'il en reste,
O Cyclope ! à ton seuil trouve un accueil funeste !

Cette imitation du *Cyclope* sera, nous le croyons, une date précieuse dans la carrière poétique de M. Joseph Autran : il l'a heureusement fixée et consacrée, à la première page de son livre, dans un sonnet dédicatoire à M. de Belloy : nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore ce sonnet. Térence, si bien traduit par M. de Belloy, Euripide, si brillamment imité par M. Autran, rappelleron désormais aux deux poëtes, aux deux amis, des souvenirs également chers à la poésie et à l'amitié :

Ami, tu m'as offert, dans ta munificence,
Un de ces monuments dont chacun sent le prix,
Ami, tu m'as donné ce glorieux Térence
Que dans les mains du Temps tes mains avaient repris.

Nobles vers que les tiens ! Telle est leur transparence,
Qu'aujourd'hui Scipion, s'il était à Paris,
N'y trouverait peut-être aucune différence
Avec les vers fameux dont il s'était épris.

Je recueille à mon tour, dans une œuvre divine,
Un fragment que je t'offre, un lambeau de ruine
Que les siècles jaloux rongèrent sans pitié;

Ceci n'est qu'un débris dans un champ solitaire;
Accepte-le pourtant : que puis-je mieux en faire,
Si ce n'est une page où s'inscrit l'amitié?

La Grèce réussit à M. Autran : il y a seize ans, presque au début de sa noble et pure renommée, il profitait, sans en abuser, de la réaction classique, pour nous donner, dans la *Fille d'Eschyle*, un harmonieux écho de ces admirables luttes olympiques où la poésie et la tragédie, au lieu de se greffer péniblement sur les vieilles souches d'une société et d'une littérature fatiguées, s'épanouissaient d'elles-mêmes et lançaient leurs jeunes tiges vers ce beau ciel bleu, peuplé de dieux et de déesses, dont elles absorbaient le sourire dans un rayon et les larmes dans une rosée. Aujourd'hui il fait revivre et nous aide à retrouver un des fragments les plus originaux et les plus curieux d'Euripide, ressuscitant ainsi, par une interprétation magistrale, le troisième des tragiques grecs, après avoir évoqué les deux autres. Dans l'intervalle, se sont succédé, sous la plume de l'heureux poëte, des œuvres qui sont bien à lui, inspirées tantôt par le culte de notre gloire militaire, comme *Milianah*, tantôt par l'amour de la campagne, comme *Laboureurs et Soldats*, la *Vie rurale*, les *Épîtres rustiques*, le *Poëme des Beaux jours*, tantôt, comme les *Poëmes de la Mer*, par une contemplation assidue et quasi-filiale de ces océans si majestueux dans ce qu'ils montrent, si terribles dans ce qu'ils cachent. Les volumes de poésies, sont hélas! les parias de la litté-

rature contemporaine. Alors même qu'ils sont les enfants de quelqu'un, — et de quelqu'un dont ils ont le droit d'être fiers, — on ne peut s'empêcher de redouter pour eux le sort des abandonnés et des orphelins. M. Autran a très-spirituellement conjuré cette mauvaise chance, en les faisant précéder et suivre de patrons ou de parrains tels qu'Eschyle, Sophocle et Euripide. Avec de pareils patrons et de semblables parrains, ces beaux enfants bien vêtus, bien nourris, bien recommandés, peuvent se présenter partout, et nous connaissons entre autres les portes d'un palais qui ne les fera pas trop attendre.

IX

M. BARTHÉLEMY[1]

janvier 1864.

Je ne sais si je dois me féliciter ou me plaindre d'être aujourd'hui vis-à-vis de M. Barthélemy, dans des conditions d'impartialité absolue. Autrefois, à des époques antédiluviennes, le nom de M. Barthélemy eût rencontré des préventions hostiles ou de légitimes rancunes : il m'eût été impossible d'oublier que la renommée de M. Barthélemy avait commencé par *la Villéliade. La Villéliade! la Peyronnéide! la Corbiéréide! le Congrès des ministres! le Fils de l'Homme!* Visions lointaines! Fantômes évanouis, contemporains des ondines, des gnômes et des sylphes, d'Ariel, de Titania et de Trilby ! On dit que la vie est courte, et rien de plus vrai, hélas! si l'on songe à la rapidité des années qui nous transportent ainsi d'un pôle à l'autre; et pourtant il me semble que j'ai vécu

[1] L'*Énéide*, traduite en vers français.

plusieurs existences, que je suis mon propre descendant, ou, si l'on veut, l'auditeur désintéressé de mes radotages centenaires, quand je songe au temps où *la Villéliade* était un événement, où nous allions, écoliers de seconde, acheter ou lire furtivement sous les galeries de l'Odéon, — succursales des galeries de bois, — le poëme frais éclos de la muse fraternelle de MM. Barthélemy et Méry : deux puissances! Inconnus la veille! célèbres le lendemain! Quinze éditions en quinze jours! N'y avait-il pas là de quoi griser ces jeunes têtes méridionales? Les deux poëtes voulurent prouver que leur talent pouvait réussir sur un terrain plus vaste sans appeler à son aide les troupes légères de la satire et de l'à-propos. Ils écrivirent *Napoléon en Égypte*, presqu'un poëme épique, une quasi-épopée ajustée au goût du moment, un compromis entre les formules classiques et les hardiesses nouvelles; quelque chose de pareil à l'œuvre mixte d'un peintre qui imiterait à la fois David, Gros, Charlet et Horace Vernet. Assurément ce poëme avait plus de valeur que leurs improvisations satiriqnes; et cependant la vogue fut moindre: la décroissance se graduait d'après le plus ou moins de part faite aux passions politiques. Inévitable revers de ces médailles en cuivre doré, qu'on appelle les succès de circonstance! Punition souvent excessive de ces moyens de réussite où l'art véritable n'est pour rien, alors même que ceux qui les emploient mériteraient peut-être d'être salués du titre d'artistes et de poëtes!

Sur ces entrefaites survint, comme un treizième convive qui porte malheur aux douze autres, la Révolution de

juillet. MM. Barthélemy et Méry l'avaient prévue, désirée, prophétisée, caressée et chantée d'avance. Après avoir pris les précautions d'usage, après avoir déclaré que leur badinage ne dépassait pas vis-à-vis de la royauté irresponsable celui de Boileau à l'égard des chanoines de la Sainte-Chapelle, ils avaient terminé leur satire par quelques vers cruels, à rimes démouchetées, qui frappaient au-delà et au-dessus des ministres et de la Droite :

Et la France espéra...
Sous les parvis sacrés de la place Vendôme
La terre tressaillit, et l'oiseau souverain
S'agita radieux sur son sceptre d'airain.

Que fit la Révolution pour eux? La suite peut nous l'apprendre. Depuis trente-quatre ans, M. Méry n'a pu encore prendre un rang bien déterminé dans la littérature. Bel esprit habillé à la mode d'hier, — malgré ses efforts prodigieux pour rester jeune, vivant sur des paradoxes qui s'éventent et sur une réputation qui s'use, poëte de cantates, romancier difficile à classer, forcé de soutenir un rôle qui lui pèse, de continuer des manies et des tics qu'on sait par cœur, se gaspillant en variations monotones sur des airs trop vieux pour les paroles ou sur des paroles trop vieilles pour les airs. Ruggieri d'un feu d'artifice qui s'allume et s'éteint tous les soirs à la même heure, M. Méry, avec des dons remarquables de facilité, de mémoire, d'improvisation et de verve, n'est pas, en définitive, plus avancé que le jour où son premier succès le lança violemment sur le trottoir littéraire. Quant à M. Barthélemy, après avoir, en 1831 et 1832, fait preuve, dans sa

Némésis, d'un très-grand talent mis au service d'une mauvaise cause, et donné au public, sinon l'équivalent, au moins le trompe-l'œil de la grande et belle veine satirique d'Archiloque, d'Aristophane et de Juvénal, il s'éclipsa, s'esquiva, disparut ; il cessa de compter dans la poésie contemporaine, et cela au moment où il s'occupait d'une œuvre, digne de lui faire pardonner ses peccadilles de jeunesse. Chose singulière, et qui pourrait être d'un mauvais exemple, s'il n'était permis d'y voir une sorte d'expiation ! Quelques vers faciles, spirituels et bien tournés, mais portant à faux et destinés à ne pas survivre une heure à la fièvre d'opposition qui les fit naître, avaient rendu M. Barthélemy populaire, presque célèbre ; et, un quart de siècle plus tard, c'est à peine si la traduction en vers de *l'Énéide*, travail de longue haleine, vaillamment entrepris et mené à bien, parfaitement approprié aux qualités et même aux lacunes du talent de l'auteur, a fixé l'attention de ce petit nombre d'obstinés qui préfèrent une bonne traduction à une méchante satire et qui se consolent, avec les grands poëtes d'autrefois, des misères politiques et littéraires de leur temps. Ce succès, que M. Barthélemy avait obtenu tout d'abord sans le mériter, l'obtiendra-t-il à présent qu'il le mérite ? Assurément cette nouvelle édition de son livre est de nature à décider, à hâter ce succès hésitant et tardif. Scrupuleusement remaniée, débarrassée du bagage de textes et de notes qui pouvaient l'alourdir, réduite de quatre volumes à un seul, volume d'une exécution très-soignée et d'une physionomie fort attrayante, elle semble avoir conjuré cette fois toutes les

chances défavorables. Mettons bien vite dans la balance notre plume légère : c'est surtout aux vaincus qu'il sied de pratiquer l'axiome contraire à celui de Brennus.

Une traduction est au texte original ce qu'un portrait est au modèle. Or, vous avez sans doute remarqué que, plus on aime la personne dont l'artiste a reproduit les traits, plus on est difficile à contenter pour l'expression et la ressemblance, plus on est enclin à accuser le peintre d'insuffisance et d'infidélité. D'autre part, tout homme du monde qui, après des études classiques, ne consent pas à rompre absolument avec ses souvenirs de collége, ne pouvant pas s'attacher à tous, choisit d'ordinaire un auteur de prédilection et se passionne pour lui d'autant plus qu'il est forcé d'abandonner ou de négliger les autres. Pour moi, cet auteur préféré, ce poëte par excellence, c'est Virgile. Horace est aussi exquis, aussi élégant, et, à coup sûr, plus original. Mais il y a, chez Virgile, un fond de mélancolie et de tendresse, une douceur pénétrante qui va à l'âme, et qui, sans compter certaines vibrations quasi-prophétiques, signalées dans le *Pollion*, en fait le plus chrétien de tous les poëtes du paganisme. Cette sorte de sécheresse didactique qui nous gâte souvent nos admirations d'*humanistes*, n'existe pas avec lui : il a été, dès le premier jour, l'ami, le consolateur, le confident, l'interprète délicieux des premières rêveries, des premières visions de l'adolescence. Pour ceux d'entre nous qui ont été d'abord élevés à la campagne, le charme est plus puissant encore. Telle image du poëte, tel passage des *Géorgiques*, tel vers se détachant sur l'ensemble

comme un point lumineux sur la brume lointaine, s'unissent étroitement dans notre imagination ou dans notre mémoire, aux vagues frissons, aux mystérieux tressaillements qu'éveillèrent en nos jeunes âmes les spectacles de la nature ou les scènes de la vie champêtre. Plus tard, lorsque arrivent les années de déclin et d'adieu, nous ne savons plus si c'est le poëte qui nous a rendus sensibles aux douces harmonies de la campagne, ou si ce sont ces harmonies qui nous ont initiés aux ineffables beautés du poëte. Pour tout dire, Virgile, c'est Racine et Lamartine en un seul génie, avec un degré de perfection plus exquise.

On comprend maintenant avec quelle méfiance, avec quelle exigence d'*amoureux* nous abordons une traduction de Virgile. Les traducteurs n'ont pas manqué avant M. Barthélemy. Delille, faute de mieux, est resté le plus célèbre, et je crois vraiment que mon antipathie exagérée pour cet ingénieux versificateur me vient de sa déplorable *Enéide*, un de ses ouvrages les moins réussis. Voici, j'imagine, comment Delille a procédé dans son interprétation de l'*Énéide*. Écrivant en 1804, au moment le plus brillant de sa vogue, sûr de son public, salué par la critique comme le maître de cette fausse Renaissance poétique qui suivit les années d'anarchie et précéda la Renaissance véritable, Delille tâcha de s'assimiler comme il put, par une lecture plus ou moins attentive, le texte qu'il avait à traduire ; puis il ferma le livre ; madame Delille probablement le mit sous clé dans sa chambre ; et, tapotant bruyamment sur son clavier à hémistiches (M. Vitet a dit

serinette), il improvisa, non pas une traduction, mais une imitation de Virgile, écrite, non pas sur l'original, mais à côté. S'il avait été un vrai poëte, s'il y avait égalité ou simplement affinité entre les deux *génies*, cette méthode, en somme, n'était pas la plus mauvaise ; mais hélas ! n'étant qu'un versificateur habile, gâté par un système factice, vivant dans un courant d'idées, de sentiments, d'inspirations diamétralement contraire à celui de son modèle, il ne pouvait arriver qu'à une espèce de délayage, à une paraphrase sans couleur, sans relief, sans vie, où la qualité est remplacée par la quantité, et où chaque vers de Virgile est généralement rendu, c'est-à-dire exténué par trois ou quatre vers français. Telle qu'elle est pourtant, cette traduction passait pour la meilleure, et nous la préférons à celle de M. Gaston, professeur de rhétorique, laquelle est tout-à-fait une œuvre de collége. On le voit, la place était à prendre, et il nous semble que M. Barthélemy l'a prise.

Je ne connais rien de moins facile que de rendre compte d'une traduction en vers ou en prose. Si elle est bonne, quand on a aligné les quelques épithètes obligées, — exacte, élégante, fidèle, ingénieuse, brillante, — on a tout dit, à moins d'entrer dans des détails techniques qui rebuteraient le lecteur. Ces détails, on les trouvera d'ailleurs dans la courte préface de M. Barthélémy, qui a fort bien plaidé sa cause. Avant de s'engager dans la lecture du poëme, il suffit de lire ces huit ou dix pages pour reconnaître à quel point l'auteur était bien préparé à ce grand et si honorable travail. Ses défauts mêmes, nous

l'avons laissé entendre, y devenaient une aptitude de plus. Ce que l'on a presque toujours reproché à sa poésie, c'est le manque de solidité et de fond. On dirait des fleurs, non pas précisément artificielles, mais coupées avec leurs tiges et plantées dans un sable frais et fin, pour y vivre vingt-quatre heures; cet éclat trop vif éblouit le regard, cette mélopée imperturbable étonne l'oreille sans rien dire à la pensée. L'insolente richesse de ces rimes éclabousse de son luxe ces bons pauvres qu'on appelle la Fontaine, Voltaire ou de Musset; elle donne l'idée d'une gageure gagnée plutôt que d'une exubérance de facultés poétiques; l'art y prend les allures du tour de force, de la difficulté vaincue; on est plus surpris que charmé, et le plaisir qne l'on éprouve rappelle une séance de Robert Houdin plutôt qu'une page de Racine ou de Molière. En deux mots, cette poésie est toute de surface, mais la surface est merveilleuse. Or, une traduction en vers est une urface sous laquelle l'auteur traduit a mis d'avance ce que le traducteur est dispensé d'y mettre. Cet idéal, ce sentiment, cet *en-dessous*, cette profondeur et cette fraicheur de veine poétique que l'on regrettait de ne pas rouver chez M. Barthélemy, Virgile les avait pour lui; dès-lors les inconvénients disparaissaient; il ne gardait plus que ses avantages.

Ce que Delille avait le plus négligé, et ce que M. Barthéemy a recherché avec la plus louable persévérance, c'est la précision ; il s'est efforcé de rendre Virgile trait pour trait, vers par vers, là où la muse prolixe de Delille avait pirouetté autour de son modèle sur la pointe de cinq ou

six hémistiches. Le nouveau traducteur n'a pas craint de se livrer à des calculs où se reconnaît cette exactitude mathématique qui avait fait comparer autrefois ses vers à un régiment trop discipliné et trop bien commandé. Ainsi, il constate que le premier chant de l'*Enéide* a, dans Virgile, 760 vers, et dans sa traduction 882; mais il fait remarquer que, les vers français ne pouvant avoir que treize syllabes et les vers latins en ayant presque toujours une quinzaine au moins, à cause des élisions et des dactyles, le latin ne possédant pas nos prénoms personnels et nos articles, la balance se rétablit. Minutie, dira-t-on? Peut-être; mais cette minutie prouve avec quel soin M. Barthélemy a évité l'amplification par à peu près, cette plaie de la traduction de Delille, et avec quelle justesse il a compris qu'un des plus remarquables talents de Virgile étant de dire beaucoup en peu de mots, le pire, chez son traducteur, est de dire peu en beaucoup de vers. Ajoutons que, chez Delille, ce même premier chant a 1060 vers, 300 de plus que l'original. Cette seule différence, que l'on retrouverait plus sensible encore dans les autres chants, justifie chez M. Barthélemy cette coquetterie de chiffres.

De même, pour la rime, qui, dans les œuvres *originales* de M. Barthélemy, nous impatientait quelquefois par ses prodigalités de millionnaire : ici il nous fait très-judicieusement observer que, pour lutter sans trop de désavantage contre cette harmonieuse poésie virgilienne qui possède, au moyen de ses spondées et de ses dactyles, une riche prosodie, une grande variété de combinaisons

euphoniques et de rhythmes, le vers français n'a que la rime, partie essentielle de sa puissance et de son harmonie. Dès-lors on ne saurait y apporter trop de soin, y déployer trop de magnificence. C'est encore et toujours la question de forme, secondaire quand il s'agit de créer, dominante quand il s'agit de traduire.

Citations et comparaisons, — il n'y a guère d'autre moyen de contrôle pour une traduction nouvelle, et d'autre façon de justifier les éloges qu'elle mérite. Seulement, tâchons de bien choisir. Des trois chants les plus célèbres et les plus parfaits de l'*Enéide*, le second est trop rebattu, le quatrième est trop amoureux ; le sixième nous a toujours paru la suprême expression de l'art antique, imprégné déjà et comme baigné des lueurs d'une nouvelle aurore, prêt à se transformer dans un idéal supérieur au sien. C'est par ce sixième chant que Virgile a mérité d'inspirer et de guider le Dante, et de servir de trait d'union entre les fables évoquées par sa muse enchanteresse et les vérités pressenties dans l'ombre lumineuse de son génie. Quelques-unes des plus admirables pages de la poésie moderne sont contenues en germe dans ce sixième chant de l'*Enéide*.

Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, l'incomparable discours d'Anchise à Enée, et le trait final, *Tu Marcellus eris!*... présent à toutes les mémoires? « Ces beaux vers, » écrivait en 1806 un rédacteur de l'ancien *Journal de l'Empire*, que nous croyons être Saint-Victor, « firent « répandre bien des larmes à Octavie et lui ravirent même « l'usage de ses sens. On est confondu devant l'art prodi-

« gieux avec lequel Virgile a terminé le chef-d'œuvre « peut-être de la poésie épique par un trait si vif et si « pénétrant : c'est une éloquence plus qu'humaine. »

Voici la traduction de M. Gaston :

Oh ! de quel deuil ta voix vient d'affliger mon ombre,
Dit Anchise, et pourquoi ne m'épargnes-tu pas
La douleur d'annoncer les secrets du trépas ?
La Parque tranchera cette fleur passagère !
Dieux ! ne la voulez-vous que montrer à la terre ?
Votre pouvoir jaloux du pouvoir des Romains
Leur ravit ce présent échappé de vos mains.
Pleure, cité de Mars, la gloire de tes armes !
Tibre, combien tes flots doivent rouler de larmes,
Lorsque sur ton rivage un peuple gémissant
L'appellera trois fois sur son bûcher récent ?
Illustre enfant de Troie, espoir de l'Italie,
Combien il eût aimé les dieux et la patrie !
Antique loyauté, valeur dans les combats !
Nul mortel n'aurait pu résister à son bras,
Soit qu'un coursier sous lui du pied frappât la plaine,
Soit qu'il eût voulu seul descendre dans l'arène.
Cher enfant, si tu peux échapper aux destins,
Tu seras Marcellus !...

Voici la traduction de Delille :

Ah ! que demandes-tu ? dit Anchise en pleurant :
Cette fleur d'une tige en héros si féconde,
Les destins ne feront que la montrer au monde.
Dieux ! vous auriez été trop jaloux des Romains,
Si ce don précieux fût resté dans leurs mains !
Pleure, cité de Mars ; pleure, dieu des batailles !
Oh ! combien de sanglots suivront ses funérailles !
Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs
Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs !
Quel enfant mieux que lui promettait un grand homme ?
Il est l'orgueil de Troie, il l'eût été de Rome.
Quelle antique vertu ! quel respect pour les dieux !
Nul n'eût osé braver son bras victorieux,

Soit qu'une légion eût marché sur sa trace.
Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
Ah! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du Destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus!...

A présent, voici M. Barthélemy :

— Ah! dit Anchise en pleurs, mon fils, dois-je t'apprendre
Quel deuil dans ta famille un jour *viendra descendre*?
Ce fils, ce digne espoir d'un glorieux amour,
Les destins ne feront que le montrer au jour.
Dieux! vous seriez jaloux de la puissante Rome!
Si Rome eût conservé l'héroïque jeune homme!
Ah! que le Champ de Mars poussera de sanglots!
Quelle pompe funèbre étonnera les flots,
O Tibre paternel, quand ton paisible fleuve
Viendra mouiller les bords de sa tombe encor neuve!
Jamais l'antique Troie ou la Rome à venir
D'un si grand nourrisson n'auront eu souvenir.
Oh! que de piété, de vertu, de vaillance!
Nul homme impunément n'eût affronté sa lance,
Soit qu'il parût à pied, soit que de son talon
Il excitât les flancs d'un fougueux étalon.
Ah! malheureux enfant, si tes jeunes années
Pouvaient rompre la loi des dures destinées,
Tu serais Marcellus!...

Sauf cette tache inexplicable, *viendra descendre*, la version de M. Barthélemy nous paraît, de tous points, supérieure à celle de ses deux devanciers, lesquels pourtant, on peut le croire, ont dû *soigner* ce morceau célèbre plus que tout le reste. C'est surtout en regard du texte latin, que la supériorité du nouveau traducteur est incontestable : il serre de bien plus près son modèle ; il essaye d'en rendre, au moins par des équivalents, les traits les plus caracté-

ristiques. J'aurais dû peut-être, au risque de pédantisme, transcrire, pour plus de certitude, la page originale. Mais, puisque nous sommes en plein Virgile, je me contenterai d'ajouter : « *Ab uno disce omnes.* »

Je ne veux pas finir sans donner acte à M. Barthélemy d'un perfectionnement de détail qui a son importance. Il s'agit du fameux *Timeo Danaos*... Les contre-sens passés à l'état de proverbe ressemblent aux enfants terribles : on ne peut réussir à les faire taire. Et cependant, si vous vous obstinez à traduire ainsi ce vers : « Je crains les Grecs jusque dans leurs présents, » non-seulement vous vous trompez, mais vous manquez de respect aux Troyens et à Virgile; car admettre ce sens, c'est déclarer que les Troyens étaient idiots et que Virgile a écrit une bêtise. Comment veut-on que ce gigantesque cheval de bois, qui ne pouvait entrer dans la ville sans une large brèche aux murailles, pût, avec la meilleure volonté du monde, être considéré comme un cadeau ? Et cela, de la part de qui ? D'un peuple abhorré à un peuple haï, après dix ans d'une guerre acharnée ! Non : le *et dona ferentes!* signifie évidemment : Je crains les Grecs, même dans leurs offrandes aux dieux, même dans leurs *dévotions*, dirait un Laocoon voltairien. Alors tout s'explique : les Grecs simulent un découragement complet; ils se déclarent décidés à retourner dans leur patrie. Pour se rendre les dieux favorables, ils bâtissent un cheval colossal, qui devait ressembler à l'Eléphant de la Bastille, et l'offrent à leur patronne Minerve. Ce témoignage de piété paraît propre à dissiper toutes les méfiances, à désarmer tous

les soupçons; et c'est pour lutter contre ces dangereuses apparences que Laocoon s'écrie :

Même dans une offrande aux dieux je crains la Grèce!

Encore une fois, non seulement M. Barthélemy a raison, mais je m'étonne que nous ayons pu avoir tort si longtemps devant une pareille évidence. Il est vrai que c'est si commode, ce contre-sens-proverbe, et d'une application si fréquente! On voit rarement les gens que l'on redoute porter à l'église un cierge ou une corbeille de pain béni; et il arrive si souvent de recevoir de petits cadeaux qui coûtent très-cher, sous prétexte qu'ils entretiennent l'amitié!

Somme toute, la traduction de l'*Énéide*, par M. Barthélemy, est excellente; elle eût suffi dans le bon temps à la renommée de l'auteur, et en eût fait très-probablement un académicien. Le bon temps! M. Barthélemy, dans sa préface, paraît croire qu'il est passé; il se demande, avec une appréhension mélancolique, quel sera, dans l'état actuel de la littérature, l'effet de l'apparition de son œuvre; il craint de jouer le rôle de Sully se montrant à la cour de Louis XIII avec le vieux costume de Henri IV. Il y a du vrai dans ces craintes. Mais à qui la faute? pourrions-nous dire. Le *heurt* imprimé aux intelligences par trois ou quatre révolutions, l'immense avantage donné, en littérature comme ailleurs, à une démocratie dédaigneuse de toutes ces élégances, de toutes ces délicatesses du goût; les études classiques refoulées avec mépris dans les colléges, où tout, depuis les écoliers jusqu'aux minis-

tres, concourait à leur ruine, les hiérarchies sociales et intellectuelles violemment brisées, le *fas et nefas* introduit dans les lettres comme dans la société, un art puissant, mais grossier, se substituant aux grâces exquises de l'art antique, croyez-vous que tout cela soit sans effet, et que tout cela soit sans cause? Ce souvenir de Henri IV, évoqué par M. Barthélemy, ne lui laisse-t-il pas quelques remords? Dans le monde littéraire ou poétique, comme partout, la plupart de ceux qui se plaignent n'auraient-ils pas à s'accuser? N'insistons pas ; consolons-nous avec ceux qui nous gardent les débris de ces précieux trésors, les simulacres de ces fêtes disparues, les reflets lointains des beautés virgiliennes :

...Parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum.

X

ALFRED DE VIGNY[1]

janvier 1864.

Quinze mois se sont écoulés depuis la mort d'Alfred de Vigny. A cette époque, j'écrivis quelques pages d'hommage et d'adieu à ce noble poëte auquel on ne pouvait reprocher que ces exagérations de sensitive, ces excès de pudeur, j'allais dire de pruderie chevaleresque et poétique qui, à force de fuir le tumulte, le grand jour et la rumeur banale, avaient fini par le confiner dans le silence, et, depuis un quart de siècle, l'abandonnaient vivant à une sorte de postérité préventive[2]. Ce premier moment, on l'a compris, appartenait tout entier au deuil, au respect, à ce sentiment de mélancolique sympathie dont je n'essayerai jamais de me défendre en voyant disparaître ceux qui me rappellent les admirations et les pures jouissances

[1] *Les Destinées.*

[2] Voir les dernières *Semaines littéraires.*

de ma jeunesse; ceux qui, même en se désabusant, ne se sont ni gaspillés ni abaissés. Il y a ainsi, entre les luttes de la vie et le repos de la mort, une heure transitoire, une trêve funèbre, où l'homme illustre n'est plus un contemporain et n'est pas encore un ancêtre, où il doit échapper à la fois aux passions injustes que traîne après soi la vie, et à la froide impartialité qui s'installe sur les tombeaux.

Cependant, au milieu des respectueux témoignages, si bien mérités par le poëte qui avait fait de l'honneur et de l'idéal ses idoles dans un temps où l'honneur grelotte et où l'idéal meurt de faim, j'avais cru pouvoir indiquer deux réserves : l'une s'adressait à ce goût du chimérique, à cette habitude de tomber du côté où il penchait ou plutôt de s'égarer du côté où il s'élevait : tendance que l'on remarque ou que l'on devine dans maint passage de ses œuvres, et qui, restée chez lui à l'état spéculatif, ennoblie et comme assainie par la nature délicate de ce généreux esprit, n'en rentre pas moins dans l'ensemble des illusions et des erreurs trop chères à la Muse contemporaine. L'autre s'exprimait sous la forme d'un doute, et consistait à se demander si réellement, pendant ces vingt-cinq ans de silence absolu, Alfred de Vigny avait préparé à ses éditeurs posthumes des trésors, au public d'heureuses surprises, ou bien si ce talent plus pur que varié, plus élevé que fécond, plus élégant que robuste, n'avait pas, de très-bonne foi et sans se rendre compte de la confusion, qualifié de dédain pour les sentiers envahis par la foule, d'horreur pour les profanations infligées à l'art

par les vendeurs du Temple, ce qui n'était, en réalité, que sa propre lassitude, l'appauvrissement de sa veine, la difficulté de renouveler l'ancienne forme ou d'en créer une nouvelle, ou peut-être une ombre, l'ombre du soir peu à peu répandue sur les visions matinales.

Le volume qui vient de paraître donne-t-il un démenti à ces réserves, à ces doutes du premier moment? Je serais bien heureux de le dire, s'il m'était permis de le croire.

Un mot d'abord sur cette publication : Alfred de Vigny, sans parents proches, ayant récemment perdu le plus cher objet de ses affections, a eu l'heureuse idée de recourir à cette parenté intellectuelle et poétique qui se forme des affinités d'âme, d'inspiration, de sentiment et de goût, plus puissantes et plus précieuses qu'une consanguinité fortuite, lointaine, souvent contrariée par d'incroyables disparates. Les poëtes, en ce monde, dans notre siècle surtout, sont des orphelins, des enfants trouvés; ils n'ont ni père, ni mère, ni frère, ni fils. C'est donc entre eux, dans leur groupe de plus en plus rare, qu'ils doivent se choisir une famille : famille d'exilés qui se reconnaissent à la manière dont ils parlent la langue de la patrie absente. Voilà ce qu'a fait Alfred de Vigny, et je voudrais que cet exemple trouvât des imitateurs. Son choix est tombé sur M. Louis Ratisbonne; certes nul n'était plus digne que le jeune et éloquent traducteur du Dante, l'aimable auteur de la *Comédie enfantine*, non-seulement de recueillir ce poétique héritage, mais d'y apporter un mélange d'admiration et de discernement. Remarquez, en

effet, que, pour un écrivain ou un poëte, il y a un double avantage à léguer ainsi son œuvre à un de ses pairs. Un héritier incompétent aurait tout publié, ou tout négligé. M. Louis Ratisbonne a fait le contraire ; plus il appréciait la valeur de ce legs, plus il se sentait honoré de cette suprême marque de confiance, plus aussi il a compris la nécessité d'un triage sévère. Je comparais tout à l'heure le poëte à un orphelin : on peut aussi le comparer à un prodigue, et à un prodigue qui, la vanité aidant, est rarement au courant de ses propres comptes. On ne sait jamais bien dans quel état il laisse cette partie disponible de son idéal patrimoine qu'il n'a pas dépensée, de son vivant, au profit du public ; c'était donc ici le cas d'invoquer et d'appliquer le bénéfice d'inventaire.

C'est à la suite de cet inventaire ou de ce triage que M. Louis Ratisbonne nous présente *les Destinées*, avec ce sous-titre : *Poëmes philosophiques*. Ainsi vingt-cinq ans de travail silencieux et d'inspiration à huis clos ont produit, en somme, un mince volume, où les pages blanches abondent, et qui, à certains moments, comme les gens amaigris par le jeûne ou les veilles, semble n'avoir que le souffle. Ne l'a pas qui veut, ce souffle que l'on sent, en dépit de tout, circuler dans ce livre des *Destinées*. Loin de nous d'ailleurs l'idée de nous plaindre du laconisme de ce testament, de l'exiguïté de ce dernier cadre où nous apparait la figure douce, fière et triste d'un poëte aimé ! Ce serait, sous notre plume, une bien singulière inconséquence, une hérésie de bien fraiche date ! N'avons-nous pas remarqué tout ce qu'ont perdu nos plus grands poë-

tes, l'un, à laisser couler sa veine comme un fleuve majestueux et rapide, à qui peu importe de rouler une onde pure ou troublée, l'autre à échafauder son génie dans des constructions de Titan, mais de Titan en délire, telles que *les Contemplations*, et *la Légende des siècles?* Pouvons-nous oublier un des plus précieux priviléges de la poésie : la faculté de se fixer et de s'immortaliser sous une très-petite forme, pourvu que cette forme soit exquise ; la liqueur magique s'infiltrant par gouttes et non par nappes dans la mémoire et l'imagination des hommes; le don de pérennité devenant plus sûr par la sobriété même de l'artiste et le peu qu'il demande pour vivre?

La question n'est donc pas là ; elle est tout entière dans la valeur même de ces poëmes. Le volume se compose de onze pièces : *les Destinées*, qui forment comme le frontispice du livre et lui ont donné leur titre, qu'elles auraient aussi bien fait de garder ; *la Maison du Berger*, *les Oracles*, *la Sauvage*, *la Colère de Samson*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, *le Mont des Oliviers*, *la Bouteille à la mer*, *Wanda* et *l'Esprit pur*.

Les Destinées, dites-vous; quelles destinées? *Poëmes philosophiques* : quelle philosophie? Ces onze pièces sont-elles liées entre elles par une pensée assez homogène et assez claire pour qu'il soit possible, en les lisant, de tenir à la main un fil conducteur, de les considérer comme les parties d'un édifice dont l'architecte a réglé la distribution et décoré chaque appartement, en songeant à l'harmonie de l'ensemble? M. Louis Ratisbonne l'a pensé, et il est bon juge.

Je comprends l'idée du premier poëme, *les Destinées*, bien qu'elle soit altérée par une exécution défectueuse : c'est l'abdication, la déchéance du *Fatum*, de la fatalité antique ou orientale, de ce dogme implacable par lequel s'explique toute la loi des sociétés païennes et auquel l'Évangile a substitué la loi de grâce, de liberté et de douceur. Mais alors le livre est chrétien? Hélas! non; ou, s'il l'est, ce christianisme se dérobe sous de tels voiles, qu'il sera bien difficile de le découvrir. Dans cette pièce même, la conclusion accuse un scepticisme douloureux et hautain, une sorte de plainte adressée au souverain maître pour avoir, en destituant les *Destinées*, accablé l'homme d'un fardeau plus lourd encore, la responsabilité de ses actes, compliquée par la difficulté de voir clair dans l'éternelle justice, de faire dès ici-bas la part du bien et du mal, et d'y subordonner ses devoirs et ses espérances. Je traduis par á peu près comme un chasseur qui tire au jugé dans l'épaisseur d'un taillis ; car *les Destinées*, remarquables par une élévation, un sentiment de grandeur dont la poésie contemporaine nous a déshabitués, n'ont rien de cette limpide transparence qui épargne au lecteur l'effort et ne lui laisse que le charme : on dirait une page de poëte allemand, traduite par un grand poëte français.

Cette idée de plainte, d'interrogation anxieuse, de reproche exprimé ou sous-entendu contre la Divinité par une âme malade, altière, arrivée à la sérénité par le dédain, prête à se replier sur elle-même pour échapper au spectacle des réalités humaines et aux apparences d'injustice divine, nous la retrouvons dans la *Maison du*

Berger, dans la *Bouteille à la mer*, et même, à la rigueur, dans les *Oracles* et le *Mont des Oliviers*, dont les derniers vers n'auraient que bien peu de chemin à faire pour se rencontrer, sur un calvaire de fantaisie, avec le récit de M. Ernest Renan, témoin cet épilogue intitulé : *le Silence*.

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Nous citons cette strophe, de date assez récente (2 avril 1862), parce qu'elle nous donne la gamme et comme le trait caractéristique de ce volume mélangé de beautés inquiétantes et d'obscurités sibyllines, dont la lecture nous a causé une sensation analogue à celle qu'on éprouve quand, par une nuit sans étoiles, au souffle des rafales d'automne, on met le pied sur une terre inconnue, bordée de grands bois aux mystérieuses profondeurs. Le juste, — nous dirions plutôt le stoïcien, — disciple de Caton plutôt que de Jésus-Christ, ne rencontrant en ce monde que des scènes de violence et d'iniquité, voyant ici une noble dame russe martyrisée par un czar élevé aux proportions de Domitien ou de Néron, là une bête fauve traquée par des chasseurs plus féroces qu'elle, et nous donnant l'exemple d'une mort taciturne et fière; plus loin un être énigmatique, homme ou Dieu, abandonné par son père pendant sa sanglante agonie, — le juste,

dis-je, rebuté par ces spectacles d'oppression et de misère, par l'acharnement du plus fort contre le plus faible, par les excès de l'industrie, par le règne de la matière, par l'abaissement de l'art, désespérant de voir finir ces insolents triomphes et ces douleurs imméritées, ne daignant plus même protester ou se plaindre, s'enveloppant dans son manteau, mourant debout, et, dans cette mâle attitude, faisant de sa mort muette une dernière accusation contre les puissances divines et humaines : voilà l'idéal dont les lueurs sombres me guident à travers ces pages attristantes et attristées; voilà le fronton sculpté par une main malade au faîte de ce temple de marbre blanc dont les portes à demi fermées nous laissent encore entrevoir le séraphique fantôme d'Eloa. Ou ce livre des *Destinées* ne signifie rien, ou il signifie cela.

Est-ce tout? Non ; il faut profiter de l'occasion pour signaler ici l'avantage de la poésie pure sur la prose, et la façon dont chaque caractère, chaque tempérament de poëte, tout en subissant l'influence d'une maladie morale, tout en cédant au penchant qui entraîne une société et une littérature, l'exagère ou l'adoucit, l'envenime ou le corrige, le vulgarise ou l'ennoblit, le rend intolérable ou inoffensif, suivant qu'il mêle au fonds commun sa propre originalité : quelques exemples nous suffiront.

La pièce, intitulée *Les Oracles*, nous a causé une vive surprise, qui doit être, en outre, pour les écrivains des *Débats* (mais les hommes d'esprit excellent à se tirer des pas difficiles) un singulier embarras. Cette pièce, datée du 24 février 1862, n'est ni plus ni moins qu'une

satire contre Louis-Philippe, ses ministres et le régime parlementaire; le fameux Canapé de la Doctrine y est représenté comme un tréteau de charlatans doublés de sophistes :

Ulysse (*aliàs* Louis Philippe) avait connu les hommes et les villes,
Sondé le lac de sang des révolutions,
Des saints et des héros les cœurs faux et serviles,
Et le sable mouvant des constitutions;
— Et pourtant un matin, des royales demeures,
Comme un autre en trois jours, il tombait en trois heures,
Sous le vent empesté des déclamations.
Les parlements jouaient aux tréteaux populaires,
A l'assaut du pouvoir par l'applaudissement;
Leur tribune savait, par de feintes colères,
Terrasser la raison sous le raisonnement.
Mais leurs coups secouaient la poutre et le cordage,
Et le frêle tréteau de leur échafaudage
Un jour vint à crier et tomba lourdement.

Très-bien ! Les vers sont beaux, et nous y trouvons une traduction anticipée de tout ce qu'a écrit le *Constitutionnel* pour se consoler des succès de M. Thiers. Il faut convenir pourtant que cette satire funèbre, tombant en plein réveil parlementaire, offre cette espèce bizarre d'à-propos — en sens inverse — qui ne messied pas aux poëtes, spécialement occupés à ne pas parler comme tout le monde. Mettez ces beaux vers en prose, et vous obtenez le résultat suivant : un homme du caractère le plus élevé et de la plus fière indépendance, parvenu au déclin de l'âge, averti déjà par les premières atteintes d'une maladie grave, n'ayant aucun sujet plausible de rancune contre le régime de 1830, attaquant ce régime quatorze ans après sa chute, Louis-Philippe douze ans après sa

mort, rouvrant des blessures noblement supportées par des hommes punis de leurs erreurs et fidèles à leurs souvenirs, et donnant aux indifférents le droit de croire qu'il fait de cette attaque rétrospective un hommage au succès, à la fortune, au pouvoir, à toutes les grandeurs méprisées par les stoïques. Heureusement la Muse a passé par là. Elle a secoué sur cette page humide sa poussière d'or et de diamant. On évoque par la pensée ce pâle et doux visage, ce front candide et fier où une ombre de méchanceté n'aurait pu passer sans se changer en rayon ; on aurait condamné le prosateur ; on amnistie le poëte. Les vers ont la prérogative royale : ils guérissent ce qu'ils touchent.

Dans un autre genre, l'idée de l'*Esprit pur*, si elle se formulait dans la langue des simples mortels, amènerait le sourire sur bien des lèvres. Cette manière de ne dater l'illustration d'une famille noble que du jour où le dernier de ses rejetons a écrit *Cinq-Mars* et *Stello* n'est parfaitement conforme ni à l'humilité chrétienne, ni au goût des gens spirituels ou positifs. C'est grossir énormément l'importance du poëte, péché mignon qu'Alfred de Vigny a eu en effet sur la conscience, mais avec tant de candeur et de savoir-vivre, des allures si peu bruyantes et une telle mansuétude, qu'on ne pouvait lui en vouloir. On reconnaît là l'orgueil poétique, non plus colossal, rugueux et dominateur, comme chez Victor Hugo, mais poli, discret, aisément caché sous l'albâtre, tout disposé, si vous lui contestez sa chimère, à couper court, à rentrer chez lui, à se taire pendant vingt-cinq ans et à vivre dans

la contemplation de soi-même. Je l'ai bien reconnu, pour ma part, l'Alfred de Vigny que j'avais eu l'honneur de voir en 1847, à une époque où il paraissait convaincu que l'art avait cessé d'exister en France depuis que l'on ne jouait plus *Chatterton*. Ce n'est pas l'orgueil du lion, encore moins celui du paon, mais de l'hermine, ou, s'il était permis de le dire, l'orgueil d'un ange, qui, par privilége spécial, pourrait rester ange en commettant la faute des démons. Victor Hugo dit superbement et à voix haute :

Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux !

Alfred de Vigny, dans le *Mont des Oliviers*, semble prendre le Seigneur à part, et lui dire doucement : Si votre main ne m'apparaît pas assez visible dans la conduite des choses de ce monde, je me vengerai par l'abstention et le silence. Au fond, c'est le même mal, le mal du siècle et de la poésie moderne, agissant diversement sur des organes différents.

J'ai écrit le mot orgueil; je ne l'effacerai pas : un immense orgueil se révèle dans ce livre, et il était difficile qu'il en fût autrement. Étant donnés la situation, le caractère, cet état de neutralité où vivait le noble poëte vis-à-vis des seules croyances qui puissent faire de l'abaissement du *moi* une condition de grandeur morale, le sentiment de l'honneur qu'il possédait à un degré si intense devait se confondre avec l'orgueil, parce qu'il n'y a que l'esprit chrétien qui enseigne à rester digne sans cesser d'être humble, à trouver la force dans la certitude

de notre faiblesse, à attendre notre liberté, notre honneur, notre vertu, d'un principe supérieur et divin, avec lequel nous pouvons tout, sans lequel nous ne sommes rien. Mais voilà que je moralise, et je ne voudrais pas changer en sermon cette causerie littéraire.

En somme, quelle est la valeur poétique de ce volume des *Destinées?* Quelle place occupera-t-il dans l'œuvre d'Alfred de Vigny? Il est difficile de se prononcer dès le premier jour. Le livre est plein de pages qu'un poëte de second ordre n'aurait jamais pu écrire. Il en a quelques-unes qu'un poëte de premier ordre serait digne de n'avoir pas écrites. Il y a de grandes beautés dans la *Maison du Berger*, dans la *Flûte*, dans la *Bouteille à la mer*. A chaque instant, un vers admirable jaillit et monte dans l'espace comme une fusée dans un ciel sombre. Pourtant l'impression générale, c'est un peu de roideur et de tristesse, de froideur et d'obscurité. Dans les plus beaux de ces poëmes, la *Maison du Berger* par exemple, le lecteur a quelque peine à saisir l'enchaînement des idées; il parcourt, d'une strophe à l'autre, des mondes pareils à ces astres perdus dans l'immensité, que l'on aperçoit sans biensavoir ce qu'ils renferment et ce qu'ils sont. Puisque j'ai parlé de l'ombre du soir, une image m'aidera à compléter ma pensée.

S'il est vrai, comme je crois l'avoir lu dans Chompré, qu'Apollon fût à la fois le dieu du jour et le dieu des vers, ma comparaison ne semblera pas peut-être trop paradoxale : la poésie est un soleil, et ce soleil, comme l'autre, se distribue d'une manière inégale : suivant la

saison, il allonge les jours ou il les abrége. Parmi ses rares élus, il en est qui le possèdent pendant toute une longue journée ; d'autres qu'il ne visite que pour quelques heures. Alfred de Vigny était un poëte d'octobre ; il en a les mélancoliques élégances, les douces tiédeurs, les teintes pâlies et les lassitudes. Sa poésie ou son soleil se couchait déjà ou penchait à l'horizon lorsque lui-même nous a quittés. Dans ses premières poésies, dans les œuvres de sa jeunesse, il était dix heures du matin ; dans *les Destinées*, il est six heures du soir, et l'on croit voir déjà l'ombre gagner les vallons et la plaine pendant qu'un pur rayon illumine encore les hauteurs et nous invite à regarder du côté du ciel.

XI

RENAISSANCE DE LA MUSE PROVENÇALE

ROUMANILLE

février 1864.

Si vous passez à Avignon, vous apercevrez derrière la vitrine d'une librairie de bonne apparence un beau portrait photographié : il est impossible que cette figure ne vous force pas à la regarder; c'est un homme jeune encore, dont vous vous dites aussitôt : Je voudrais avoir un ami qui lui ressemblât.

Physionomie heureuse et ouverte, œil franc comme l'or, en supposant que l'or, qui fait faire tant de mensonges, ait le mérite de la franchise; joues pleines, sur lesquelles on devine ces tons sains, vigoureux et bruns que donne le soleil à ses amis; lèvres fines, aisément rieuses, sans un grain de cette malice sournoise qui grimace trop sou-

vent sur les lèvres parisiennes ; expression intelligente, avec ce fond de rêverie douce qui associe l'imagination à l'esprit ; un air de bonne santé et de bonne humeur qui plaît et réjouit le cœur; rien qui sente la pose du faux grand homme ou du faux bonhomme, ces deux variétés qui se rencontrent par centaines, de quatre à six heures, sur le boulevard, de la rue de la Chaussée-d'Antin au péristyle du Gymnase.

Cette figure essentiellement sympathique, c'est celle de Roumanille, le poëte provençal, le promoteur, et, à vrai dire, le chef de cette renaissance de la Muse méridionale, qui, en plein dix-neuvième siècle, au bruit de dix locomotives, au milieu des insolents triomphes de l'industrie, du chiffre, de la centralisation et de la prose, au moment où la poésie française nous consternait de sa décadence, — est venue relever l'idéal populaire, s'affirmer par des œuvres éclatantes, rompre la prescription poétique et installer victorieusement, à la barbe des railleurs et des incrédules, le plus aimable et le plus heureux des anachronismes.

Un anachronisme, ai-je-dit? Je me trompe ; il n'y a pas d'anachronisme viable dans l'ordre intellectuel et moral. Quand une idée réussit, quand un rêve se réalise, quand une inspiration se fait homme, quand cet homme rallie autour de lui un groupe, un public et un auditoire, soyez certain que ce succès a sa raison d'être, que cette idée, ce rêve, cette inspiration, cet homme et ce groupe sont de leur pays et de leur moment.

Les deux reines de notre époque s'appellent la démo-

cratie et la centralisation ; toutes deux reines par droit de conquête. Politiquement, il est possible qu'elles s'entr'aident : idéalement, elles s'excluent. La centralisation, en s'exagérant, en réduisant tout ce qui n'est pas elle à l'état de machine passive, devient un attentat à la liberté et à l'intelligence ; car l'intelligence et la liberté ont également besoin du *chez soi*. Elles ne se déplacent ni ne se désistent pour confier à une lointaine métropole le soin de décider ce qu'elles doivent faire, croire, imaginer et dire. Il y a, Dieu merci ! dans le cœur humain un sentiment vivace, profond, invincible, qui proteste contre ces hypertrophies du monopole. Je sais bien qu'on oppose aux provinciaux l'éternel apologue de Ménénius Agrippa, la vieille parabole des membres et de l'estomac. Mais essayez donc de charger l'estomac outre mesure ; obligez-le d'avaler, d'absorber et de digérer en un jour de quoi nourrir vingt moissonneurs pendant un mois, et au bout de quelques essais de ce régime, vous me direz si les membres ont conservé leur force et leur souplesse. Les apologues sont comme les proverbes : il faut en prendre et en laisser.

Il est donc arrivé ceci : à côté d'une démocratie embarrassée de ses victoires, accaparée, escamotée ou disciplinée par la centralisation, oublieuse de tout idéal, incapable de rien féconder, vraie matière à manipulations administratives, il existe, surtout dans le Midi, une démocratie forte, intelligente, originale, très-décidée à vivre en dépit des médecins bureaupathes qui lui conseillent de se laisser mourir de bonne grâce pour leur

donner le plaisir de la ressusciter dans leurs cartons. Celle-là résiste d'autant plus qu'on l'entame davantage; elle s'obstine d'autant plus à garder ce qui lui reste, qu'elle a perdu à peu près tout ce qu'on pouvait lui ôter. Elle dit à la centralisation, sa sœur (d'un second lit !) et à la révolution, sa marâtre : « Ah ! c'est comme cela ! Ah ! vous me prenez tout, mes institutions communales, mes garanties séculaires contre votre appétit de Minotaure, mes fêtes, mon argent, mon costume, ma langue,... Halte-là ! cette langue que vous dédaignez et qui a été littéraire avant la vôtre, cette langue que vous flétrissez du nom de patois et que vous renvoyez aux dialogues des charretiers et des cuisinières, comme ces illustres captives que leurs barbares vainqueurs réduisaient au rôle de servantes, je vais la restaurer, la régénérer, la refaire poétique pour exprimer une poésie qui vous échappe, qui périrait entre vos mains et qui ne doit pas périr : admirable revanche de l'idéal contre le réel, de mes fleurs contre votre herbier, de ma couleur locale contre votre badigeon ! vous m'avez humiliée, je vous forcerai de m'applaudir, et nous serons quittes! »

Protestation éloquente à laquelle des milliers de beaux vers ont servi de signature ! Salutaire révolte dont Roumanille a été le Masaniello pacifique, où la Muse, fort heureusement, n'a pas joué le rôle de muette, et qui n'a coûté ni une goutte de sang, ni une larme !

D'autres poëtes se sont élevés à côté de Roumanille, et il en est un dont l'œuvre splendide, *Mirèio* [1], a paru

[1] Voir, pour *Mirèio*, les premières *Semaines littéraires*, 1861.

un moment tout effacer dans son rayonnement; mais ce qu'il sied de constater chez l'auteur des *Oubreto*[1] le trait distinctif de sa physionomie, c'est qu'il a été et qu'il reste le fondateur de cette colonie, le metteur en scène de cette idée; c'est qu'à lui revient l'honneur d'avoir cru ce qui nous paraissait incroyable, d'avoir espéré contre toute espérance, d'avoir ravivé ce qui semblait mort, d'avoir fait sortir d'un buisson oublié une nichée de fauvettes et de pinsons. Ce dont il faut le louer, c'est de s'être identifié avec le mouvement qu'il provoquait; d'être demeuré fidèle aux origines, aux destinées, à la mission de la Muse provençale, de répondre plus exactement que tout autre à cette réaction de la démocratie intelligente, de la poésie populaire contre tout ce qui s'acharne à égarer celle-ci et à éteindre celle-là; de maintenir obstinément leur vrai caractère, de tracer les limites qu'elles ne doivent pas dépasser sous peine de perdre tout ensemble leur moralité, leur séve, leur dignité, leur originalité, leur sel et leur sens, et de cesser d'être elles-mêmes pour s'engloutir misérablement, l'une dans les gouffres inquiétants de la démocratie révolutionnaire, l'autre dans les fondrières réalistes de la littérature parisienne.

L'auteur de *La Grèce en* 1863 nous disait récemment que les Grecs modernes avaient travaillé à régénérer leur langue; qu'ils lui avaient rendu sa clarté, sa grâce, son élégance, qu'ils en avaient refait presque la langue de Sophocle et de Périclès, de Démosthènes et de Platon;

[1] Nouvelle édition des *Oubreto*, de Roumanille, 1863-1864.

mais que, par malheur, aucune œuvre nouvelle et originale n'était venue exprimer et illustrer cette renaissance philologique. Cette fois, la Provence a été plus heureuse ; la poésie nous est arrivée la première, et la grammaire s'est humblement bornée à relever le bas de sa blanche tunique, de peur qu'elle ne se déchirât aux ronces du chemin ; indiquons ici une nuance qui n'est pas sans quelque valeur.

Une langue populaire peut parfaitement être une langue littéraire et poétique, mais à certaines conditions. La Grèce, l'Italie contemporaine de Dante, la Provence des cours d'amour et des trouvères ont eu cette admirable fortune, que la poésie y parlait comme tout le monde, et que tout le monde pouvait la comprendre. Age d'or, âge charmant où la société était le corps dont la poésie était l'âme. On ne connaissait pas alors nos distinctions subtiles entre les aristocraties qui meurent et les démocraties qui naissent. A Athènes, quand la grande voix d'Eschyle ou de Sophocle convoquait les multitudes, le peuple se faisait lettré et les lettrés se faisaient peuple pour admirer ou applaudir. Au moyen-âge, les plus humbles foyers répétaient l'hymne ou la chanson, le cantique ou la ballade que les pèlerins du gai savoir égrenaient sur leur chemin. Nul, dans ce beau temps, ne se demandait si la langue avait ou n'avait pas deux parts à faire : l'une pour les détails familiers de la vie commune, l'autre pour les images poétiques et les inspirations de la Muse ; l'une pour le riche, l'autre pour le pauvre ; l'une pour les privilégiés de ce monde et les esprits raffinés, l'autre pour

les ignor
en sens ii
dit : il fa
plus de r
riche, c'
Nous a
la langue
et des po
même te
univers v
faire un p
mantes c
maient le
des fleur
chanté qu
trésor du
de trait d
se formu
naires, q
plaisir d'
cet hérita
grès du bi
pouvait fa
s'enfuir, s
des heure
haut, est
d'âme que
et lettrée,
l'a exagéré

M. DANIÉLO[1]

Décembre 1864

Mieux vaudrait un sage ennemi...

Il y a des secrétaires qui ne sont pas commodes. J
voudrais, à Dieu ne plaise! ni affliger cet excellent M
niélo, ni manquer de respect à la mémoire de son ill
patron : comment faire pourtant? Ce livre de quatre
pages est plein de bonnes intentions, mais de ces bo
intentions qui pavent l'enfer! et quels pavés! Il a f
pour les remuer, la patte d'un ours colossal, capabl
viser une autruche sur le front d'un géant, et de tuer
le géant en manquant l'autruche.

Mais alors le mieux serait peut-être de n'en rien d
Vous en parlez à votre aise; M. Daniélo ne l'entend
ainsi; il veut, au contraire, faire autant de bruit que
bien : il m'engage par écrit à m'associer à son œuvre

1 *Les Conversations de M. de Chateaubriand.*

réparation, à venger avec lui la gloire de Chateaubriand, « indignement traité par Sainte-Beuve et compères. » — « Il y a déjà, me dit-il, une cabale montée et des attaques commencées contre mon ouvrage; on essayera d'étouffer votre livre, me disait M. Laurentie (?); voilà pourquoi, après le *Siècle*, j'ai voulu le mettre en lumière; Nettement fera le reste. » — M. Daniélo, on le voit, redoute avant tout la conspiration du silence. Allons, bien qu'il nous en coûte, tâchons de le rassurer.

Et d'abord un petit détail m'inquiète : « Tout sacrificateur, dit Confucius, doit avoir la conscience pure. » M. Daniélo, au moment où il s'apprêtait à égorge sur l'autel de son idole amis, ennemis, adversaires, sceptiques, catholiques, ultramontains, doctrinaires, la congrégation de l'*Index*, la société de Saint-Vincent-de-Paul, Joubert, Joseph de Maistre, MM. Veuillot, Nisard, Sainte-Beuve, Albert de Broglie, monseigneur l'évêque d'Orléans, etc., etc., etc., M. Daniélo, en se diposant à cette vaste hécatombe, s'est-il mis bien en paix avec sa conscience? Il annonce au public les *Conversations de Chateaubriand*. Ce nom magique, ce titre alléchant, s'étalent en gros caractères sur la couverture de son livre; or, je viens de le lire, d'un bout à l'autre, avec une attention héroïque, et voici le compte exact des conversations de Chateaubriand :

A la page 100, une page et demie.

A la page 107 et suivantes, cinq pages.

A la page 156, dix-neuf lignes.

Total, sept pages sur quatre cents : trois cent quatre-

les ignorants et les simples. Hélas! il en est de la poésie, en sens inverse, comme de la religion, sa mère. Lorsqu'on dit : il faut une religion pour le pauvre, c'est qu'on n'a plus de religion ; lorsqu'on dit : il faut une poésie pour le riche, c'est que l'on n'a plus de poésie.

Nous avons changé tout cela : la séparation s'est faite : la langue usuelle a baissé d'un cran ; celle des écrivains et des poëtes a cru devoir monter plusieurs étages. En même temps, la vie moderne dépoétisait à plaisir cet univers visible et ce monde idéal où l'on ne pouvait jadis faire un pas sans y rencontrer une des créations charmantes de l'imagination populaire. Les légendes refermaient leurs pétales et séchaient sur leurs tiges comme des fleurs fanées par le soleil de midi. Ce monde enchanté qui disparaissait ainsi dans la brume, c'était le trésor du peuple, le patrimoine du pauvre : il lui servait de trait d'union avec la poésie proprement dite, celle qui se formule, qui a des lois, une prosodie et des dictionnaires, qui se manifeste dans des œuvres écrites pour le plaisir d'un public choisi et restreint. Une fois dépouillé de cet héritage que remplaçaient tant bien que mal les progrès du bien-être et le goût des jouissances matérielles, que pouvait faire le peuple? Il perdait son idéal; il le voyait s'enfuir, se changer en privilége au profit des savants et des heureux. Naturellement le peuple, tombant de plus haut, est tombé plus bas. Cette séparation de corps et d'âme que lui signifiait une poésie mondaine, académique et lettrée, désormais brouillée avec la muse populaire, il l'a exagérée à sa façon : il n'a plus rien rêvé, pensé ou dit

au-delà de la glèbe ou de l'atelier où se bornaient ses labeurs, au-dehors du cabaret où se confinaient ses joies. Sa langue s'est matérialisée de plus en plus : acceptant et envenimant sa déchéance, elle a imité ces personnages déclassés qui, le jour où ils cessent de mériter l'estime, cessent de marchander leur abaissement.

Cette rupture a été surtout fatale au *provençal*, qui, après avoir régné, était obligé de servir, et que l'on plaçait dans l'alternative, ou de s'effacer tout-à-fait, ou de rester assujetti aux plus vils usages. Il changeait même de nom, sans doute pour échapper au souvenir de sa gloire passée, au sentiment de sa dégradation présente. Nouvel Esaü, il vendait au français son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, apprêté par des maritornes et mangé par des portefaix. Il souffrait que son superbe vainqueur l'appelât *patois*. Oui, un préfet spirituel, devenu sénateur (ce que c'est que de nous!), fit rire un jour ses bureaux et son salon en déclarant que l'Académie de Vaucluse était une réunion de gens d'esprit qui parlaient un peu le français et beaucoup le patois.

Ce qu'il y avait de pire, c'est que le *provençal*, au lieu de porter gaiement sa misère et de s'en consoler à l'aide de quelque joyeux refrain, s'amusait à imiter la littérature française, laquelle, à cette époque, s'obstinait à imiter des imitations de l'antique, à s'inspirer d'une mythologie de boudoir et d'athénée où le nectar et l'ambroisie s'étaient changés en piquette et en pommade. Les dieux de l'Olympe grelottaient sous des portiques d'un faux style grec et romain, en costume de baigneurs attardés qui

attendent une douche pour se guérir de leurs rhumatismes. Cette douche, l'école romantique allait la leur donner, et d'une telle force que malades et maladie furent emportés en même temps. Pour le moment, les amoureux transis de la muse provençale demandaient tous leurs effets au contraste de cette poétique de collége avec les rudes franchises et l'honnête réalisme du terroir, à l'amalgame de cette défroque d'opéra, constellée de strass et de paillettes, avec la blouse de toile et la jupe de laine. Quand ils avaient accolé une métaphore bien agreste, une image bien *patoise* à un souvenir de Bitaubé, de Demoustier ou de Chompré, ils croyaient avoir atteint le beau idéal du genre.

Enfin Malherbe vint !... Roumanille commença par débarbouiller la Muse méridionale de son fard, par la débarrasser de ses oripeaux pseudo-classiques. Il chercha et découvrit, sous les débris de deux ou trois siècles, son acte de naissance, ses lettres de noblesse, et il lui restitua ses vrais caractères. Il rétablit l'harmonie et l'accord entre la physionomie et le costume, entre l'idée et les mots, entre l'instrument et la mélodie, entre la figure et l'entourage. Il retrempa cette poésie dans ses sources vives, qu'elle avait quittées pour des bassins artificiels avec accompagnement de naïades. Son parfum, sa sève, sa saveur originale, sa vigueur native, sa simplicité et sa grâce de lis des champs, elle reconquit tout en redevenant elle-même.

Peu après son début, *la Margarideto*, qui date de 1847, Roumanille se trouva en présence de la république de février. Mieux que la plupart de nos illustres, il devina et

remplit le rôle du poëte dans les temps mauvais; du poëte cessant d'être un objet de luxe pour devenir un homme utile, renonçant aux songes qui charment pour faire face aux utopies qui pérorent ou aux passions qui menacent; usant de l'attrait qu'il exerce sur les imaginations au nom de poétiques chimères pour faire accepter par les intelligences de bonnes et salutaires vérités. C'est de cette époque que datent *li Capelan* (*les Prêtres*), *li Partajaire* (*les Partageux*), *la Ferigoulo* (*le Thym de la Montagne*), et tous ces excellents dialogues qui sont restés populaires dans le Comtat et la Provence. Roumanille se logeait au cœur même de la place assiégée ou assiégeante. A peuple, peuple et demi! Il s'établissait carrément, les coudes sur la table, en face de l'ouvrier ou du paysan que commençait à gagner ou à perdre la facile confusion du *tien* et du *mien*, et là, à coups de trique, à coups de gaule, à coups d'épingle, à coups de fusil chargé de sel, il bousculait ces sophismes de l'habit noir, prêts à se glisser sous la blouse.

Les plus récalcitrants furent alors forcés de reconnaître à quoi pouvait servir cette régénération de la poésie provençale dont ils souriaient d'abord. Si Roumanille n'avait pas été *à priori* un poëte provençal et populaire, si on avait vu en lui un *monsieur* composant de la prose ou de la versification française, il aurait pu être ingénieux, correct, élégant, éloquent; il aurait prêché dans le désert : il n'y aurait pas eu entre sa clientèle et lui, ces familiarités qui rendent la leçon plus péremptoire, ces attractions magnétiques qui sont un commencement de per-

suasion. Et puis, de combien de ressources il se serait privé! Ces détails si piquants et si vrais, ces traits de mœurs pris sur le fait, ces jolis empâtements de couleur locale, toute cette vie méridionale traduite en récits, en dialogues, en anecdotes, comme tout cela, en français, eût été gauche, empesé, haut en cravate, réduit à se contenter d'équivalents et d'à peu près! Grâce au provençal manié par un jeune maître, on ne perdait pas une nuance, pas une intention, pas un effet, pas un grain de sel : l'idée s'habillait toute seule comme une grande personne qui n'a pas besoin de cameriste ; ou plutôt l'idée et l'expression semblaient deux sœurs jumelles, nécessaires l'une à l'autre, et que l'on n'aurait pu séparer sans qu'elles languissent et mourussent d'une nostalgie fraternelle.

Quand revinrent les jours plus calmes, les jours de relâche, sinon sur le théâtre, au moins sur l'affiche des folies humaines, Roumanille, rendu à sa vocation de poëte, publia successivement les *Sounjarello* (*les Rêveuses*), la *Part doù bon Dieù*, les *Provençales*, œuvre collective où achevait de se révéler sa nouvelle position, non pas précisément de chef d'école, mais plutôt de *chef de départ*, point de ralliement du groupe poétique qui allait jeter tant d'éclat et se produire dans des œuvres grandioses ou charmantes. Puis vinrent les *Oubreto*, dont la nouvelle édition nous a inspiré ces pages. Cette série de ravissants poëmes ou de poésies détachées nous montre, chez Roumanille, avec une gracieuse variété de tons, de nuances et de rhythmes, avec une remarquable souplesse de

forme, deux caractères distinctifs qui précisent et relèvent cette aimable physionomie : la persistance à garder le culte du *chez soi*, à ne pas se laisser emporter par le succès au delà des limites primitives; l'attention vigilante, qui, après avoir retrouvé la langue de la Muse provençale, après en avoir fixé le domicile, en maintient le sentiment et la moralité.

La moralité de la poésie! voilà le grand mot lâché. Jusqu'à quel point sied-il de se montrer complaisant ou rigide vis-à-vis de ces charmeurs, magiciens dupes de leur magie, sorciers fascinés par leurs sortiléges, échansons grisés de leurs breuvages? Les poëtes ont l'éclat et la fragilité de ces beaux vases où l'on enferme une liqueur précieuse, capiteuse et parfumée. Le moindre choc, une étourderie d'enfant, une distraction de rêveur, un caprice de femme, un souffle qui passe, une mouche qui vole, un oiseau qui se pose, suffisent à briser le vase, et la liqueur répandue exhale ses dangereux parfums. Les poëtes! leur imagination se nourrit de choses légères, friandes, amoureuses, colorées, séduisantes; et il est si difficile qu'ils ne tombent pas du côté où ils penchent, que la légèreté ne devienne pas licence. la friandise sensualité, l'amour folie, la séduction péril, la couleur éblouissement! Pas de pruderie excessive, c'est le moyen de tout gâter; mais aussi rendons hommage, un hommage presque respectueux au poëte qui, placé comme Hercule entre la Volupté et la Vertu, résiste aux caresses de l'une pour écouter les conseils de l'autre. La poésie de Roumanille a des simplicités de paysanne et des blan-

cheurs d'hermine. Aussi, — et c'est par cette image que je veux finir, — quelle gaîté franche, quelle douce et honnête joie dans les cercles de famille, dans les réunions d'hiver, dans les concerts de bienfaisance, quand Roumanille inscrit son nom sur le programme, quand il paraît, son manuscrit à la main! Les yeux brillent, les lèvres sourient, les âmes se dilatent dans une même impression de sécurité et de plaisir. C'est là qu'il faut voir, entendre et juger le poëte avignonnais. C'est là qu'on peut se faire une exacte idée des sympathies qu'il éveille et de l'influence qu'il exerce. Génie familier du foyer domestique, cher à quiconque garde dans le cœur ce sentiment de la terre natale qui est à la fois une affection et une vertu, Roumanille n'a qu'à se montrer dans ces modestes fêtes de la poésie, de la musique et de la charité, pour qu'aussitôt l'on soit sûr qu'il va évoquer de sereines images, égayer les tristesses, faire vibrer les meilleures cordes de l'âme et promener dans son auditoire ces heureuses larmes qui ne font pas de mal et ce bon rire qui fait du bien. Je termine par ce souvenir une étude où j'aurais voulu mettre un peu de ce que Roumanille a prodigué dans ses vers. J'ai cueilli cette fleur d'automne, avant de revenir à Paris : je la pose sur ma table, entre deux séries de causeries littéraires, afin que sa douce odeur, en me rappelant le pays natal, mêle au travail de chaque jour un charme mélancolique.

XII

Mlle ERNESTINE DROUET[1]

---

février 1864.

Caritas! Mademoiselle Ernestine Drouet, en choisissant cet heureux titre, ne se doutait pas qu'il exprimait, non-seulement le sentiment qui domine ses beaux vers, mais la mission dont elle allait se charger auprès de cette pauvre malade qu'on appelle la poésie française. Ce qu'il faut, en effet, à notre poésie, dans les jours de fièvre ou de diète qu'elle traverse, ce n'est plus une muse, c'est une sœur de charité. A qui ce rôle convient-il mieux qu'à une pure et suave jeune fille? Et comment ne pas reconnaître de secrètes analogies entre cette bienfaitrice de l'imagination et de l'âme et celles dont le doux regard, abrité sous la cornette blanche, a si souvent consolé les agonisants et les misérables? La sœur de charité marche d'un pas leste et ferme au milieu de scènes où elle serait dé-

[1] *Caritas.*

placée si elle n'y était nécessaire. Elle éclaire ce qui est sombre, elle rassérène ce qui est triste, elle assainit ce qui est infect; elle vit parfois dans une atmosphère empestée, sans en être ni effrayée, ni étonnée, ni atteinte; ses mains virginales touchent aux plaies où se révèle la méchanceté humaine, aux ulcères où s'impriment les griffes venimeuses du vice; elle n'y perd rien de son angélique pureté; que dis-je? En les effleurant, elle les épure; en les soignant, elle les sanctifie; et quand elle a passé à travers nos douleurs et nos hontes, pas un pli sur son front, pas une tache sur son cœur, pas un nuage sur son âme : le ciel a tout pris, et il a rendu en échange un reflet de son imperturbable sérénité.

La lecture du charmant volume de mademoiselle Ernestine Drouet m'a suggéré cette comparaison ou cette image, qui eût été absurde du temps de Racine ou même du Lamartine des *Méditations*, mais que je crois juste aujourd'hui. Puisqu'il existe à présent une école poétique qui fait de sa poésie quelque chose d'intermédiaire entre un mauvais lieu et un hôpital, puisque ces abeilles d'un nouveau genre choisissent, au lieu des fleurs odorantes qui fournissent les parfums et le miel, les plantes dont on extrait les poisons, comment la vue de cette jeune personne qui nous arrive un livre à la main et qui inscrit le mot *Caritas* à la première page de ce livre, ne nous feraitelle pas l'effet d'une intervention d'inspirée au milieu de fous, de blessés ou de maniaques? C'est la faute de mademoiselle Drouet si, après l'avoir lue, je suis sujet à confondre la charité et la poésie; c'est sa faute encore si j'ai

osé comparer ses fraîches et touchantes inspirations à celles qui seraient inexplicables sans un miracle de la grâce divine et de la foi : elle aussi fait des miracles ; d'un vieux critique elle a fait pendant deux heures un homme poétique et un homme charitable !

Mademoiselle Ernestine Drouet a eu des raisons plus positives et plus saisissables pour donner à son livre ce titre de *Caritas*. Avant de continuer à sa façon les sœurs de charité, elle les a chantées. Il y a trois ou quatre ans, l'Académie française avait proposé comme sujet de concours : *La sœur de charité au dix-neuvième siècle*. Le concours eut de l'éclat, et le prix fut décerné au poëme de mademoiselle Ernestine Drouet. C'est ce poëme-*lauréat*, qui, placé en tête du volume, est chargé de nous en faire les honneurs, comme ces personnes de connaissance qui nous présentent des étrangers. Mais vous savez ce qui arrive en pareil cas. Si les nouveau-venus sont très-aimables, ils font tort aux anciens amis. J'ai relu avec plaisir *La sœur de charité au dix-neuvième siècle*. Mais le charme et, à vrai dire, l'originalité du recueil, ne commence qu'avec la seconde pièce : *Comment se forme une âme*.

Dans *Caritas*, comme dans toute œuvre poétique digne de ce nom, il y a deux parties : celle que l'on peut qualifier d'extérieure ; et la partie intime, celle où l'auteur se propose un sujet ou accepte un sujet proposé et le traite avec plus ou moins de verve, d'élévation et de grâce ; et celle où il se raconte et se dépeint lui-même ; ici le talent, là la personne, l'âme, c'est-à-dire la poésie dans ce qu'elle

a de plus sincère et de plus vrai, à ce moment unique qui est pour elle ce que l'aube est pour la journée, où elle ne peut être encore ni acquise, ni apprise, et où elle se montre à nous dans son premier éveil, dans le premier essai de sa vocation et de ses forces. Elle nous semble alors d'autant plus persuasive qu'elle est inconsciente, qu'elle vit de sa vie propre sans risquer de ressembler au voisin, qu'elle se révèle sans se savoir, et partage, pour ainsi dire, la surprise et l'émotion qu'elle nous cause. Assurément, dans la *Sœur de Charité*, dans *Abd-el-Kader à Damas*, dans la *Conversion de Madeleine*, mademoiselle Drouet a fait preuve de qualités remarquables; les beautés de détail abondent; bien des traits dénoncent le véritable poëte, et rien n'y sent la rhétorique en vers. Mais enfin l'on se dit que ce sont là des compositions poétiques, que, dans le sujet qui a été mis au concours ou dans ceux qui s'en rapprochent par le ton, la couleur et le cadre, l'auteur a eu ou a pu avoir des rivaux, que d'autres inspirations, moins heureuses sans doute, pouvaient être mises en regard des siennes et lui faire un moment concurrence.

Dans la pièce intitulée *Comment se forme une âme*, dans le *Moyen d'être heureux*, dans le *Premier Voyage*, dans l'*Oasis*, tout lui appartient. Elle seule, dans les conditions qu'elle nous peint d'une façon si délicate et si pénétrante, pouvait ainsi nous livrer ou nous laisser deviner les secrets d'une âme charmante où, comme sur certains arbres privilégiés des climats aimés du soleil, le fruit et la fleur se touchent et peuvent se cueillir sur une même

branche. Cette maturité précoce dans cette exquise fraîcheur, tel est le trait distinctif de cette physionomie, le caractère général des pièces dont je parle. Cette éclosion, cette éducation d'une âme initiée de bonne heure aux luttes, aux douleurs et aux consolations de la vie; les exemples de droiture, de bonté et de courage qu'elle recueille au foyer domestique, à la douce chaleur d'autres âmes moins brillamment douées, mais saines et pures; ces figures modestes, ces existences obscures qui ne s'en prêtent que mieux à la poésie familière, ces maîtres bien-aimés dont l'un apporte les conseils de l'humaine sagesse, l'autre les clartés de la lumière divine, tout cela forme un tableau délicieux où l'on se plaît, où l'on revient comme un voyageur à une source vive, et que nous enviera la littérature anglaise, si supérieure à la nôtre dans l'art de poëtiser le *chez soi*, d'idéaliser la vie intime, de récolter sa gerbe à sa portée et de réconcilier dans le même ensemble le poëte et le moraliste.

J'ai dit que mademoiselle Ernestine Drouet faisait des miracles, et je ne m'en dédis pas. Dans ses souvenirs d'adolescence, dans sa reconnaissance de disciple, elle associe deux hommes, deux noms étonnés de se rencontrer, Béranger et Mgr Dupanloup. Je m'étais d'abord promis de ne point parler de ce rapprochement, de peur d'attrister ou d'offenser, dans un des objets de son culte, une jeune personne dont l'œuvre offre ce rare mérite que tout ce qui en fait le charme ajoute encore à l'estime. Mais la tentation est trop forte, et d'ailleurs aucune réti-

cence, si courtoise, si respectueuse qu'elle soit, ne vaut, entre honnêtes gens, une explication franche.

On est surpris d'abord, presque scandalisé à l'idée de cette jeune fille pieuse et pure, saluant comme son mentor poétique, comme son bienfaiteur intellectuel, un homme que nous sommes habitués à regarder comme le contraire d'un chrétien rigide et d'un moraliste sévère. Telle est la première impression; voici la seconde : je ne suis pas suspect; j'arrivais avec des préventions d'ancienne date, et, après avoir lu ces pages de *Caritas*, il m'a paru qu'elles s'expliquaient par le contraste même, ou, si l'on veut, par le contact de cette virginale innocence avec la gracieuse bonhomie d'un vieillard trop spirituel et trop sage pour ne pas remplir en perfection le rôle qu'on lui déléguait dans cette honnête maison; — non, je me trompe, — pour ne pas prendre très au sérieux, auprès de cette naïve et enthousiaste enfant, sa mission quasi-paternelle, toute d'amicale remontrance et d'affectueux encouragement. Pour nous, placés aux antipodes des inspirations, du point de départ, de la vie privée de Béranger, il n'a existé que par le côté extérieur et public; il n'a eu de rapports directs qu'avec les opinions qu'ont trop souvent froissées ses refrains. Mais ici rendons-nous bien compte des situations respectives.

Voilà un intérieur de braves gens qui ne peuvent, en conscience, se croire chansonnés par le *Marquis de Carabas* ou la *Marquise de Prétintailles* : ils n'y entendent pas malice ; ils n'y voient pas plus loin que leur honnêteté, et pour eux Béranger n'est que l'interprète de sentiments

patriotiques et populaires. Tout à coup un phénomène inquiétant, une vocation de poëte chez une petite fille, vient troubler ces esprits simples et droits; le dieu ou le démon de la poésie les menace d'un enlèvement de mineure. On connaît le préjugé proverbial contre ces vocations que le succès peut seul absoudre. Rumeur, résistance, gronderies. La jeune inspirée demande qu'on en appelle à un arbitre. Qui choisira-t-on? Lamartine? Victor Hugo? Alfred de Vigny? Non : c'est trop haut, trop loin, trop raffiné; leur muse a des allures d'aristocrate ou des recherches d'artiste qui gênent l'abandon et la confiance. Deux cents ans auparavant, on se serait adressé à la Fontaine. Bonhomme pour bonhomme, on s'adresse à Béranger, qui est un la Fontaine bourgeois et raisonnable. Il vient; il gronde un peu, il sourit, il corrige, il approuve, il est charmant, et je déclare que, si je ne l'avais jamais vu que là, sous le rayon de cette pure lumière, sous l'albâtre de cette lampe qui a éclairé les premières veilles de l'auteur de *Caritas*, je l'aurais trouvé trop aimable pour me résigner à le croire malfaisant.

Les refrains grivois, la gaudriole, la politique, la pointe irréligieuse, sont soigneusement laissés à la porte. Le poëte les oublie, parce qu'il faut que sa jeune élève les ignore : il ne dira pas un mot qui puisse troubler cette imagination limpide, laisser une ombre sur le frais cristal de cette âme. Toutes les qualités, toutes les vertus que nous lui avons contestées en le jugeant d'après son influence et ses ouvrages, il les retrouve là naturellement, sans hypocrisie, sans effort; il subit le mystérieux empire

de cette innocence et de cette grâce; il devient le disciple de son écolière. Il est d'ailleurs assez spirituel pour comprendre qu'il a charge d'âme; l'esprit, cet esprit de conduite qui a été une partie essentielle de son génie et de son succès, le dirige tout aussi sûrement que la conscience la plus scrupuleuse. C'est ainsi que la gracieuse catéchumène a pu passer des leçons de ce premier précepteur à celles d'un illustre et saint évêque, sans que l'autorité de l'un fût d'avance amoindrie par l'influence de l'autre, sans que la transition fût trop brusque et qu'il y eût rien à apprendre ou à oublier. C'est ainsi que les deux noms ont pu se graver dans ce cœur, livre ouvert où l'apôtre a lu après le poëte, et se retrouver plus tard côte à côte dans le poëme où s'est raconté ce cœur, sans que cette dissonance parût trop choquante. C'est ainsi que la Religion et la Poésie, ces deux sœurs trop souvent brouillées, se sont assises fraternellement à cette table de travail, réconciliées par un mot que Béranger était digne d'écrire et qui doit nous donner à réfléchir: *Caritas*, charité!

Je viens de gâter dans ma vile prose ce que mademoiselle Ernestine Drouet a exprimé en vers trop doux pour ne pas être persuasifs. Si vous êtes tentés de m'accuser de paradoxe ou de faiblesse, je vous répondrai : Vous en parlez bien à votre aise! Lisez mademoiselle Drouet, et ce qui vous semble paradoxal sous ma plume, vous paraîtra, sous la sienne, sincère, naturel et vraisemblable : je ne conclus pas, je ne décide rien, mais j'ajoute que, si l'auteur de *Caritas* s'est regardée comme la débitrice de Bé-

ranger, elle lui a généreusement payé sa dette : ou plutôt, là encore les rôles se sont intervertis : l'obligée est devenue la bienfaitrice. Nulle part, ni dans sa correspondance, ni dans les monuments élevés à sa mémoire par ses admirateurs et ses amis, Béranger ne nous a été montré sous un jour plus favorable, et plus *à son avantage*, que dans cette poétique confidence d'une âme qui, en lui servant de miroir, nous a rendu son image, embellie à la fois et ressemblante. Si, comme il ne m'est pas permis d'en douter, le temps brise ou entame la statue, il épargnera cette aimable statuette, qu'une main délicate a sculptée, qui n'a pas de pied d'argile, et qui, — comme personne ne la regarde, — lève les yeux vers le ciel.

Seulement (toujours un *seulement !*) une réserve me semble nécessaire, et mademoiselle Drouet, si je l'oubliais, ne serait pas la dernière à me l'indiquer. Son livre, qui a des blancheurs d'hermine et sur lequel une sensitive pourrait passer sans souffrir, aura, je l'espère bien, des lecteurs et des lectrices, jeunes et purs comme lui ; sa place est marquée sur la table de famille et dans ce chaste rayon de bibliothèque dont Eugénie de Guérin tient les clefs. Dès lors, il faudrait trouver un moyen pour que ce volume, qui fait aimer Béranger, ne donnât pas trop envie de le lire ; il faudrait rappeler adroitement, — mais nous sommes si maladroit ! — que Béranger a été un ami sûr, un guide excellent, un moraliste irréprochable, un mentor vertueux, dans l'œuvre de mademoiselle Drouet, et non dans les siennes. Il faudrait un traité de paix d'après lequel nous le laisserions tout entier dans ces char-

mantes pages où il est si bien, et n'irions jamais le chercher chez M. Perrotin, Ce traité, je ne demande pas mieux que de le signer ; mais, si j'étais forcé d'avouer qu'il offre quelque difficulté, ce serait ma seule récidive, et, vis-à-vis de mademoiselle Drouet, mon seul acte d'ingratitude.

J'ai nommé Eugénie de Guérin ; il est impossible de ne pas reconnaître des airs de parenté entre certaines pièces de *Caritas*, le *Moyen d'être heureux*, par exemple, et les inspirations familières de la suave ménagère du Cayla. C'est, des deux parts, la même faculté d'idéalisation de ces détails de la vie réelle, auxquels il suffit, pour que la poésie s'en empare, qu'une âme d'élite leur communique quelque chose d'elle-même : la même absence de ces prétentions au génie incompris, au contraste entre l'élévation de l'intelligence et la médiocrité de la destinée, qui figurent — sans compter leurs ouvrages — parmi les péchés mignons des femmes-auteurs. Toutes deux sont pieuses ; mais la piété d'Eugénie de Guérin est celle d'une provinciale qui vit à la campagne, dont l'activité se contient dans un cercle d'habitudes uniformes et qui peut passer de longues heures dans l'intimité du consolateur divin. La piété de mademoiselle Drouet est parisienne ; elle se fait sa part sans empiéter sur les heures de travail, sur les luttes du début, sur les démarches qu'exigent une situation à créer, une carrière à s'ouvrir, ce pain, ce noble pain qu'on regrette parfois d'avoir, tant il est glorieux de le gagner. Toutes deux sont pauvres ; mais la pauvreté d'Eugénie ressemble plus à une ruine, celle de

mademoiselle Drouet à une espérance. La première a les tristesses d'un manoir délabré, l'immobilité des grandeurs déchues, la résignation mélancolique d'une fille de noblesse qui ne peut pas monter et qui ne veut pas descendre ; la seconde a les gaietés de la mansarde où gazouille le bouvreuil, où sourit le soleil, ce soleil parisien qui fait germer les millions et les idées, qui est à l'esprit, à la jeunesse, à l'imagination, à l'ambition, à l'enthousiasme, ce que le soleil des champs est aux plantes et aux arbres. L'une a le passé, l'autre a l'avenir ; celle qui écrit en prose est plus contemplative ; celle qui écrit en vers est plus pratique ; toutes deux ont le charme, ce je ne sais quoi qu'il est plus facile de goûter que de définir, et ce charme qui a fait le succès du livre d'Eugénie de Guérin, fera le succès de *Caritas*.

Quand il s'agit de vers et de beaux vers, un article sans citation est un jardin sans fleurs, une volière sans oiseaux. Je ne puis rien citer des principales pièces qui perdraient trop à ne pas être lues en entier. En voici une plus courte, où l'on reconnaîtra cette *sensibilité* pénétrante, cet esprit de charité chrétienne appliqué à toutes les misères morales :

A UN SCEPTIQUE.

Hier, — quand nous parlions de gloire et de génie,
De passé, d'avenir, d'ombres et de clartés, —
Votre voix était douce et pleine d'harmonie,
Mais le néant bornait vos regards attristés !

A vous plaindre tout haut j'eusse trouvé des charmes,
— Car sous mes cheveux blonds je connais la douleur ; —
Mais je ne voulais pas laisser couler mes larmes,
Mon cœur osait à peine écouter votre cœur...

Tant je craignais, monsieur, qu'oubliant ma présence,
Ce cœur, pensant tout haut, crut se parler tout bas,
N'exposer qu'à lui seul sa mortelle souffrance,
Sans vouloir être plaint de personne ici-bas!

Vous souffrez, — ô poëte! — et dans l'incertitude,
Toujours battu des vents, toujours battu des flots,
Fatigué de la gloire et lassé de l'étude,
Vous refoulez en vous d'innombrables sanglots!

Le talent, sans repos, sans bonheur, sans famille,
Sans ce qu'il nous faut d'or pour être indépendants, —
Au dehors c'est un front qui sourit et qui brille,
Quand souvent la pensée est bien sombre au dedans!

Quand on a vu tomber et bourreaux et victimes,
Avorter en chemin les plus nobles efforts,
Tourner à tous les vents les fronts les plus sublimes,
En qui mettre sa foi? — Tous les vivants sont morts!

Peut-être!... — C'est le mot résolvant tout problème;
Vous en savez, monsieur, l'amertume, le fiel;
D'abord dans un soupir on le dit en soi-même
A l'amour, à la gloire, — et puis un jour au ciel!

Quoi! vous, homme de cœur; quoi! vous, esprit d'élite,
Vous croyez qu'à la mort tout l'homme peut mourir!...
Oh! que la terre alors doit vous sembler petite,
Et qu'à penser ainsi votre âme doit souffrir!

Hélas! pour vous prêcher, je ne suis point apôtre;
— Puis la clarté d'en haut vient-elle d'ici-bas? —
Mais afin que mon Dieu devienne aussi le vôtre,
Sans vous importuner je veux prier tout bas.

Pauvre cœur ulcéré! je ne suis qu'une femme,
— Si je n'avais souffert, je serais une enfant, —
Mais j'ai compris, du moins, dans le fond de mon âme
Les bonheurs qu'ici-bas le Doute vous défend!

Oh! je respecterai le peu d'indépendance
Que vous laissent le temps, le travail, le devoir;
Mais à votre foyer permettez qu'en silence
Parfois encor, monsieur, je revienne m'asseoir;

Et si vous l'exigez, je consens à me taire;
Mon regard vous dira, triste et silencieux :
N'aimez-vous donc plus rien qui vous lie à la terre?
N'avez-vous rien aimé qui vous rattache aux cieux?

Lorsqu'on exprime de tels sentiments, on a le droit de ne pas se montrer ingrate envers Béranger ; et quand on écrit de pareils vers, on ne doit craindre ni les banalités de l'éloge, ni les sévérités de la critique.

XIII

L'ACADÉMIE FRANÇAISE[1]

---

20 février 1864.

Savez-vous ce que c'est que *la fièvre verte?* C'est une maladie bizarre que l'on risque d'attraper en se promenant, le jeudi, sur le pont des Arts, entre deux et cinq heures. On y rencontre, ce jour-là, des hommes vénérables que l'on peut, au premier abord, prendre pour de simples mortels, et qui ne sont pourtant ni mortels ni simples : car ce sont des Académiciens.

Méfiez-vous ! si le manteau d'un de ces favoris des dieux effleure votre redingote ; si son regard s'abaisse sur vous d'un air de bonhomie narquoise ; s'il pousse encore plus loin la condescendance, si, pour imiter en tout les gracieux exemples de son secrétaire perpétuel, il vous

[1] *La conspiration des Quarante.* — *Les quarante médaillons de l'Académie*, par M. Barbey d'Aurevilly. — *La séance du* 4 février 1864 (MM. de Carné et Viennet).

dit en vous montrant certaine coupole : « Quand donc serez-vous des nôtres ? » — Vous voilà pris ; les plus savants docteurs y perdraient leur latin et leur quinine : vous êtes livrés, plume et papier liés, aux tyranniques caprices de *la fièvre verte*.

Dès lors, je vous plains si la maladie est aiguë, et je vous plains encore plus si elle passe à l'état chronique : c'en est fait du repos de vos nuits, de la sérénité de vos jours, de l'indépendance de vos idées, de la paix de votre intérieur, de la sûreté de votre goût. Votre sommeil est hanté de songes tragiques où vous voyez apparaître M. de Pongerville agitant des palmes vertes, — plus vertes, hélas ! que les raisins de la fable, et bonnes pour des candidats. Des diables verts, échappés des magasins de l'Opéra, s'acharnent à vos trousses et vous enlacent dans une ronde infernale ; des sorcières vertes vous crient : « Tu seras académicien ! » et peu s'en faut que vous ne plongiez vos mains innocentes dans le sang de quelque Banco académique, pour hâter l'accomplissement de leur prophétie. Si, pour vous dérober à ces visions excitantes, vous vous enfuyez à travers champs, nouveau supplice ! Les verts pâturages, les vertes prairies vous font l'effet d'une ironie amère, et vous vous écriez avec angoisse : Tout est vert dans la nature, excepté le collet de mon habit ! — Au moment où vous vous préparez à tancer vertement un mauvais livre et un méchant écrivain, vous vous arrêtez net : l'auteur ne serait-il pas le neveu de l'apothicaire d'un membre de l'Académie? Et voilà votre courroux qui se met au vert ! et voilà

l'épigramme commencée qui expire en compliment !

Toute votre vie se résume en une couleur, un chiffre et un siége. La vue d'un fauteuil vous enivre ou vous irrite ; vous pensez au fauteuil de vos rêves ! Votre idée fixe est un axe autour duquel pivote le monde entier sous la direction de M. Pingard. Pour vous, deux et deux ne font pas quatre, mais quarante ; et vous vous dites dans vos moments lucides : « Si du moins, au lieu de la fièvre verte, j'avais la fièvre jaune ou la peste noire ! on me mettrait en quarantaine !

Terminons ce badinage par un souvenir de mes jeunes années : il y avait une fois, vers 1835, deux amis intimes, que nous appellerons, si vous le voulez, Durand et Dupont ; ils étaient nés le même jour, ils habitaient la même rue, ils avaient les mêmes goûts, ils s'étaient rendu mutuellement bon nombre de ces services qui changent les amis en frères et jamais, depuis, le Monomotapa, on n'avait rien vu de pareil. Sur ces entrefaites, Dupont devient candidat à l'Académie française. Durand le rencontre un matin et lui dit : Bonjour ! — Or, il faut savoir qu'à cette époque un excellent homme, nommé Casimir Bonjour, après avoir été candidat à perpétuité et touché le but de bien près, avait fini, faute de deux ou trois voix, par lasser la fortune académique et devenir impossible : que dis-je? son nom était désormais synonyme de candidat mis aux oubliettes. Tant il y a que Dupont, furieux, tourna le dos à son ami, et ils ne se revirent plus. O fièvre verte ! ce sont là de tes coups !

Lorsque l'on a eu un léger accès de cette fièvre et qu'on

en est ou qu'on s'en croit radicalement guéri, on se trouve, semble-t-il, dans des conditions passables pour dire son mot de cette Assemblée illustre qui, malgré son honnêteté, ne déteste pas de faire parler d'elle. Aussi bien, la circonstance est favorable : attaquée dès son origine, l'Académie française vient de subir dans ces derniers temps des attaques d'un genre particulier. Ici recueillons-nous et cessons de plaisanter ; le cas est grave et le péril imminent.

Si l'on vous dit que les académiciens nous endorment, répondez hardiment que c'est, de leur part, une habileté de plus. En effet, si l'on én croit l'auteur anonyme de la *Conspiration des Quarante*, nous l'avons, en dormant, mes chers lecteurs, échappé belle. Ils sont là une quarantaine de conjurés qui conspirent sourdement — oh ! très-sourdement ! — contre la sûreté de l'État. Dans cet effrayant conciliabule, quand on admet un nouvel affilié, c'est M. Patin qui se charge de rompre la glace. Les nonagénaires s'exercent au maniement du fusil, et les rhumatisants s'arrangent pour que la police n'y voie goutte. M. Empis, qui n'est encore paralysé que de trois côtés, convaincu que tout va de mal en pis, s'habille clandestinement en zouave pour monter, au premier signal, à l'assaut des Tuileries. Les octogénaires se réunissent en secret pour apprendre la charge en douze temps, comme des conscrits qui ne seraient pas pères. Quant aux septuagénaires, on ne leur dit rien d'avance, parce que l'on se méfie de leur étourderie ; mais, quand viendra le moment, ils marcheront comme les autres, sous la surveil-

lance de leurs aînés, qui se chargeront de diriger leur jeune âge.

Voilà, si nous continuons à nous endormir, ce qui peut nous arriver d'un instant à l'autre. Nous nous réveillerons sur une barricade construite avec les manuscrits de messieurs les Académiciens, et qui offrira cela de singulier que les pavés et les ours s'y confondront dans un même objet. Pour moi, je ne réponds plus de rien ; je m'en lave les mains, et l'auteur de cette sémillante brochure, la *Conspiration des Quarante*[1], devrait bien en faire autant : car si vous me demandez à quoi bon ces folies carnavalesques dépaysées en carême, c'est, vous dirai-je, parce qu'il faut être trop gai quand on a peur d'être trop triste, et rire à gorge déployée pour éviter de pleurer à chaudes larmes. Pour quiconque aime les lettres, pour quiconque s'attriste de ce qui les afflige et rougit de ce qui les abaisse, y a-t-il un spectacle plus douloureux que celui-là ; un homme créé à l'image de Dieu, ayant appris à lire et à écrire, prenant une plume, se servant de cette plume pour dénoncer une assemblée littéraire, l'accusant de conspirer au profit d'une cause vaincue, et publiant sans signature cet appel à l'arbitraire et à la force contre des vieillards désarmés ? Vous vous moquez, vous vous plaignez de ceux qui évoquent les souvenirs du Césarisme, et vous nous ramenez au régime des délateurs ! Oh ! mon-

[1] L'auteur anonyme de cette brochure, *la Conspiration des Quarante*, s'est nommé six mois plus tard ; — trop tard. C'est M. Théophile Silvestre. M. Silvestre a dirigé *le Nain jaune* qui occupait, comme on sait, les *Bas bouts* de la littérature.

sieur, sans y être forcé !... Il vous était si facile de ne pas écrire cette brochure ! Et, plutôt que d'exercer un pareil métier, vous pouviez choisir tant d'états honorables ! Ne valait-il pas mieux vous rendre utile à vos concitoyens en pétrissant leur pain, en raccommodant leurs chaussures, en déguisant leur calvitie, en guérissant leurs cors, en nettoyant *les longs canaux engorgés par la suie*, que faire cet usage anonyme de votre intelligence, de votre liberté et de votre littérature? Les dénonciations anonymes, comme les lettres anonymes, causent aux honnêtes gens une sensation analogue à celle qu'on éprouve devant une écuelle d'huile de ricin, et il n'y a de tolérable en ce genre que la lettre qui faisait dire à un colonel de l'ancien régime : « J'ai reçu une lettre anonyme, signée de tous les officiers de mon régiment. »

Vous voyez donc bien, encore une fois, qu'au lieu de se fâcher, il faut rire; d'autant plus que, fort heureusement, la brochure y prête. A ceux qu'attristerait le fait en lui-même ou qu'alarmeraient les arrière-pensées souterraines, cachées à demi sous ce buisson de rhétorique officieuse, à ceux qui se demanderaient où veut décidément nous conduire ce ballon d'essai, je recommande la solution finale, proposée par l'auteur innommé. Aux grands maux les grands remèdes ! Il ne s'agirait de rien moins que de dresser autel contre autel, fauteuil contre fauteuil, palmes vertes contre parements verts, de créer une contre-Académie, chargée de surveiller l'autre, de contrôler ses actes, de rectifier ses jugements, de balancer son influence et de corriger par des votes indépendants, litté-

raires et réfléchis ce que les choix de l'Académie actuelle ont de servile ou de factieux, de sournois ou d'incolore, de rétrograde ou de venimeux. Tout académicien aurait son *socius*, comme dit M. Sue dans le *Juif-Errant*, son *copin*, comme l'on dit au collége, son *second*, comme on disait dans les temps chevaleresques; avec cette différence qu'ici le second aurait à faire et à écrire exactement le contraire de ce que ferait et écrirait le premier. Supposez que, par une distraction inconcevable, un immortel vienne à mourir : aussitôt les deux Académies se rassemblent sous la présidence de M. le baron Taylor : trente-neuf à droite, trente-neuf à gauche, le compte y est, et tant pis pour les enrhumés! Si les trente-neuf titulaires ne sont pas sages, la sagesse des trente-neuf supplémentaires y pourvoira. Les deux moitiés de ce grand tout académique sont en présence; chacune, naturellement, a son candidat. Si les vieux s'entêtent — la vieillesse est si obstinée! — s'il y a ballotage, le gouvernement intervient et décide l'élection. C'est ainsi qu'au bout d'un certain temps, et pourvu que les centenaires y mettent un peu de bonne volonté, nous aurons une Académie *expurgata*, et *ad usum*.

Maintenant, où prendra-t-on ces trente-neuf frères correcteurs de trente-neuf incorrigibles? Parmi les Cent-Gardes? Non; dans la Société des gens de lettres. Il suffira d'établir des signaux entre la cité Trévise et le pont des Arts. Vous figurez-vous M. Guizot surveillé par M. Elie Berthet, M. de Montalembert contrôlé par M. Eliacim Jourdain, M. le duc de Broglie redressé par M. Lamou-

nière, et ainsi de suite? Quel bel effet cela produirait! quel bénéfice net pour la dignité des lettres! Et quel honneur pour nous d'être revêtus de cette mission réparatrice, d'être chargés de rappeler à l'ordre, au respect des lois, au culte du fait accompli, à la grammaire française, au dictionnaire, à tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, ce tas de petits évaporés qui, si on les laissait faire, mettraient encore une fois la France à deux doigts de sa perte pour les menus plaisirs de leur vanité ou de leurs rancunes! Car enfin nous en sommes tous ou presque tous, de cette bienheureuse Société des gens de lettres, et je ne croyais pas être si académicien que cela : c'est pourquoi si la proposition de l'auteur de la *Conspiration des Quarante* prenait plus de consistance, j'irais immédiatement, faute du fameux habit à palmes vertes, me commander un costume complet de sergent de ville.

Il ne serait pas juste de confondre M. Barbey d'Aurevilly avec les *brochuriers* anonymes. Il ne craint pas, lui, de signer ce qu'il écrit, et, quand on l'a lu, on reconnaît que le courage civil — ou incivil, — peut aller parfois jusqu'à l'héroïsme. Commençons par mettre hors de cause le Barbey d'Aurevilly que nous avons attaqué, mais qui récemment, dans le *Chevalier des Touches*, a fait preuve d'un très-grand talent d'artiste et de conteur. Le *Chevavalier des Touches* n'est pas un roman complet : ce serait plutôt un fragment magnifique, le saisissant épisode d'une histoire de la Chouanerie. Il y a là deux ou trois scènes, l'entrée des Chouans à Coutances, la prise d'Avranche, le

châtiment du meunier coupable de trahison, qui sont vraiment traitées de main de maître, avec une verve, une fougue, une puissance, une faculté de tourbillonnement à donner le vertige. Mais sitôt que M. Barbey d'Aurevilly veut transporter dans la critique et exercer aux dépens de ses contemporains cette force de poignet et cette vigueur d'Alcide, ses qualités tournent contre lui-même; là où il faudrait un coup d'épingle, il assène un coup de massue : ses égratignures éventrent, ses chiquenaudes assomment, son verjus est de l'arsenic; son rire a des dents d'éléphant et sa raillerie des légèretés d'hippopotame.

On connaît le programme politique, philosophique et religieux de M. Barbey d'Aurevilly : en religion, plus catholique que le Pape; en politique, plus monarchique que tous les monarques de la terre : ceci posé, et une fois en règle avec sa conscience de paladin, d'absolutiste et de croisé, gare aux catholiques, gare aux royalistes! Malheur surtout à ceux qui ont rêvé une alliance toute naturelle entre l'autorité séculaire et la liberté moderne! C'est sur eux, sur ces esprits tièdes, sur ces âmes relâchées que se déploie la fureur herculéenne de l'impitoyable athlète. Je vous l'ai dit, M. Barbey d'Aurevilly ne plaisante pas avec les principes: *Væ victis!* Il ne sort pas de là; tout me porte à croire que Brennus n'était pas Gaulois, mais Normand.

On dit à M. Barbey : « Vous manquez de goût : » — Soit, mais est-ce assez? Est-ce un simple manque de goût qui explique ce massacre, non pas des innocents, mais des académiciens, ce qui n'est pas tout à fait la même

chose? Est-ce un simple manque de goût qui fait appeler M. Albert de Broglie une puce, M. de Carné un cordier, M. Cousin un chauffeur, mesdames de Longueville, de Sablé et de Hautefort des drôlesses, Mgr Dupanloup un rhétoricien, M. Saint-Marc Girardin un gros homme à l'esprit gringalet, M. Vitet une grue, M. Mignet un bellâtre, M. Thiers une nullité couronnée par cette grande bête d'opinion publique, un orléaniste embusqué comme un vil Pâris, M. Berryer un avocat qui *pue la grand'manche*, une éloquence nourrie des choux de la cour d'assises, M. Sainte-Beuve un polichinelle de quatre sous, etc., etc.? Et remarquez que je n'entre pas dans le détail, que je cueille ces aménités à la surface, me refusant, et pour cause, le périlleux plaisir d'approfondir ce débat, de rechercher la clef de cette boîte de Pandore aux injures. M. Barbey d'Aurevilly, tranchant comme un sabre turc, absolu comme un oracle, impassible comme un exécuteur des hautes œuvres, inflexible comme un principe, bardé de fer et d'acier comme un chevalier du quinzième siècle, nous fait clairement entendre que MM. Thiers, Guizot, de Montalembert, Mignet, et la plupart de leurs collègues, ne savent pas le français : il le sait, lui, et il en possède toutes les finesses : on rencontre, à chaque pas, dans ses *Quarante médaillons de l'Académie*, des phrases telles que celle-ci :

« M. Sainte-Beuve a dans la plume ce prurit albumineux que M. Thiers a sur la langue.

« M. Désiré Nisard aime Bossuet, et c'est sa seule intempérance; car l'imitation de l'amour tombe dans le

courant clair et limpide de sa propre originalité, et son naturel, qui est si sain et si vrai, en est troublé.

« Tout le monde y souffre la prépotence de ce *nez à l'ouest* (M. Villemain) qui a de la vrille dans l'esprit ; les uns parce que les passions de M. Villemain sont rendues plus vives par sa conformation physiologique, laquelle exaspère ceux qui *l'ont*..., etc., etc. »

Comme tout cela est bien pensé et agréablement dit ! quelle grâce, quelle correction, quelle délicatesse de langage ! Comme on comprend qu'un Athénien de cet atticisme, ou qu'un Attique de cette Acropole soit sans miséricorde pour notre Béotie ! Comme ce sont bien là les vraies traditions de l'esprit français, fin, léger, délié, n'appuyant jamais, glissant sur toutes choses, aiguisant ses malices en pointes d'aiguille, procédant par demi-tons, sous-entendus et demi-teintes, réussissant à faire deviner ce qu'il cache et dire ce qu'il tait, chatouillant l'épiderme sans pénétrer dans les chairs, s'arrêtant entre la caresse et la piqûre, et, dans les grandes occasions, s'arrangeant pour que sa victime soit morte avant de s'apercevoir qu'elle est touchée !

C'est le contraire, Dieu merci ! qui arrive sous les mains formidables de M. Barbey d'Aurevilly. Ceux qu'il tue, ceux qu'il croit morts, se relèvent intacts, et, s'il manque quelques cheveux à leur tête, c'est que la plupart ont pris soin d'être préalablement chauves.

En somme, dans cette Saint-Barthélemy de tous les hérétiques de la philosophie, de la politique et des lettres, suspects à la suprême orthodoxie de l'auteur des *Qua-*

rante médaillons, tant occis que blessés, personne n'est mort, et il n'y a que deux hommes qui aient sujet de se plaindre : le premier est M. Nisard, très-estimable académicien qui eût mieux aimé, j'en suis sûr, être enveloppé dans l'exécution en masse que subir le ridicule désagrément de voir immoler sur ces autels solitaires tous ses plus illustres collègues; le second est M Barbey d'Aurevilly lui-même qui, en lisant la *Conspiration des Quarante*, a dû y trouver une fâcheuse application du proverbe : « Les beaux-esprits se rencontrent. » Outre que M. Barbey est cité en grosses lettres par l'auteur anonyme, il y a entre les deux écrits de singulières ressemblances. Les accusations politiques forment, chez tous les deux, la note dominante, quelque chose comme le refrain d'une chanson en quarante couplets, dont ce refrain nous livrerait le vrai sens, qui ne serait ni le sens commun, ni le sens moral.

Et maintenant, que conclure de ce triste épisode ? L'Académie doit-elle le prendre au sérieux et au tragique ? De semblables publications sont-elles des accidents, des lubies, des menaces ou des symptômes? Je n'en sais rien et me soucie peu de le savoir : l'Académie applaudissait, l'autre jour, de toutes ses forces les spirituelles malices de M. Viennet, dont la verte vieillesse (toujours du vert !) a le droit de nous dire à tous, romantiques, réalistes, mauvais plaisants, factieux anti-académiques de toutes dates et de toutes sectes : « Faites-en autant, non-seulement à mon âge, mais au vôtre ! » L'Académie avait raison ; et cependant, puisque l'on a le mauvais goût de ressusciter

contre elle les fantômes du *juste milieu*, c'est à ce juste milieu que nous ferons appel. Les détracteurs de l'Académie radotent, quand ils prétendent que le génie, le talent et les chefs-d'œuvre abondent hors du palais Mazarin, et qu'il serait facile de recruter, en un tour de main, une seconde Académie plus illustre et plus française que la première. M. Viennet se trompe, quand il affirme que tout ce qui n'est pas le bataillon sacré n'est que stérilité, néant, impuissance; et lui-même, malgré la carrure de ses convictions, eût été, il y a trente ans, bien embarrassé, si les romantiques de la grande époque, ayant le goût du schisme, en avaient eu le courage; si Victor Hugo, Lamartine, Charles Nodier, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Vitet, Alfred de Musset, eussent formé un groupe compact, inébranlable, décidé à tout plutôt qu'à passer sous les fourches *candidatines*. Le mieux est donc, d'ici à quelque temps, de déployer la prudence du serpent; de se méfier du *gris*, que M. Ingres ne recommande qu'en peinture ; de ne pas s'exposer tout à la fois à deux malheurs contraires, la disgrâce et l'impopularité ; de se signaler par des choix très-éclatants et très-littéraires. Pas de politique ! c'est dans ce mot profond que le gendarme des *Saltimbanques* résume ses idées de clémence. Or, rien ne ressemble moins à un saltimbanque qu'un académicien; mais personne ne ressemble plus à un gendarme que certains auteurs de certaines brochures.

SECONDE PARTIE

I

LE P. LACORDAIRE ET Mme SWETCHINE[1]

1er mai 1864.

On avait raison de nous dire que nous ne connaîtrions bien le R. P. Lacordaire qu'après la publication de sa correspondance avec madame Swetchine. Cette correspondance a paru depuis quelques semaines, et comme si ce n'était pas assez du respectueux intérêt qu'elle inspire, M. de Falloux a placé en tête de ce beau volume une éloquente et courageuse préface qui comptera parmi ses meilleures inspirations. C'est une heureuse idée que de démontrer l'à-propos et l'urgence de ce nouvel appel aux amis, aux admirateurs, aux lecteurs, aux *convertis* du P. Lacordaire, par le contraste même de cette sainte et

[1] Correspondance publiée par M. le comte de Falloux.

généreuse physionomie avec les tristes tendances de la politique et de la société modernes. Toutefois n'insistons pas trop ; d'abord, parce qu'il ne serait pas très-prudent de suivre de trop près le noble écrivain sur ce terrain dangereux ; ensuite, parce que nous le savons si pieusement dévoué à ses deux illustres *clients*, qu'il serait homme à considérer comme perdu le temps que nous dépenserions à le louer avant de leur rendre hommage.

Notre époque, ainsi que nous avons eu souvent l'occasion de le remarquer, n'est que trop féconde en Mémoires, en révélations intimes, en confidences, en autobiographies de toutes sortes. Tout en signalant l'inconvénient de ce genre d'écrits, nous n'avons jamais songé à en contester l'attrait. Pour un siècle curieux et blasé, — et les deux mots sont ici presque synonymes, — rien n'est préférable au plaisir de prendre sur le fait et en déshabillé, dans toute l'expansion familière du principal intéressé, ce que l'on ne connaissait que par cette publicité officielle où se mêle toujours un peu de déguisement et d'apprêt. Par malheur, ce qui a manqué de nos jours à ces précieux suppléments des grands rôles politiques, poétiques et littéraires, vus du côté des coulisses, c'est tantôt la dignité, tantôt la sincérité. On y devine presque constamment un double effort, ou pour affriander le public en exagérant ce que la confidence personnelle a déjà de trop intime et de trop *réaliste*, ou pour se refaire après coup une physionomie toute différente de la véritable et substituer encore une fois le personnage à l'homme : si bien que ce qui n'a tout son prix qu'à force d'être naturel et spontané,

involontaire et vrai, se trouve, en définitive, plus faux, plus artificiel et plus arrangé que les portraits de convention et de complaisance.

Avec le P. Lacordaire, nous avons toutes les qualités du genre sans un seul de ses défauts. Savait-il ou se doutait-il que ses lettres à madame Swetchine seraient publiées? On peut le croire, d'après la quantité d'admirables pages qui n'ont eu vraiment qu'à passer de l'état de manuscrit dans le présent volume, pour offrir toutes les beautés du style le plus éclatant et le plus *littéraire*. On peut le nier, en songeant avec quel imprévu le P. Lacordaire épanchait ainsi son âme dans celle que Dieu lui avait donnée pour conseillère et pour confidente. Quoi qu'il en soit, de ce mélange d'improvisation écrite, de bulletins rapides et de pages plus réfléchies, est résultée une œuvre originale, singulièrement attachante, où la vie déborde, où la vérité rayonne, où se dessine la physionomie pure et lumineuse d'un homme à part, qui eut l'heureuse fortune d'être populaire sous un habit de moine, et d'exercer sur ses contemporains une immense influence en leur prêchant tout ce qui gêne leurs passions, contredit leurs préjugés et froisse leur orgueil.

Mais suffit-il de constater à un point de vue général ces traits distinctifs de la correspondance du P. Lacordaire avec madame Swetchine? Non ; nous ne devons pas oublier que cette œuvre qui embrasse une période de près d'un quart de siècle nous montre, dans un seul homme, deux êtres différents : l'homme proprement dit, qu'ont légèrement effleuré les erreurs et les illusions de notre

époque, et qui ne nous en est que plus cher ; et celui qui pourrait s'appeler tour à tour le prêtre, le religieux et l'apôtre. Comment la seconde de ces deux figures s'est-elle peu à peu dégagée de la première ? Comment, dans cette opération mystérieuse dont Dieu seul avait le secret, le P. Lacordaire a-t-il continuellement gagné en force, en grandeur, en sérénité, en fermeté, en certitude ? Comment, enfin, a-t-il été secondé et encouragé dans ce progrès incessant par la noble et sainte femme qui avait accepté vis-à-vis de lui une sorte de maternité spirituelle et adoptive ? Voilà ce qui ajoute à l'intérêt de cette étude et ce que nous voudrions indiquer.

L'homme, ai-je dit ? Il ne faut pas s'y tromper ; c'est ce premier tribut payé à l'humanité par le R. P. Lacordaire, qui donne à tout le reste de sa vie et aux œuvres où elle se reflète leur signification et leur charme. On l'admire et on l'aime d'autant plus, on lui sait d'autant plus de gré d'être ferme et inébranlable dans sa foi et son apostolat, que l'on sent au début une sorte de parenté entre cette âme si belle et les intelligences ou les imaginations de son temps. Si un poëte a pu écrire le mot tant de fois répété : « je suis homme, et rien d'humain ne saurait m'être indifférent, » si ce vers célèbre contient en germe tout le secret des intimités quasi-magnétiques entre le poëte et son public, il ne s'applique à personne mieux qu'au P. Lacordaire ; et encore faut-il ajouter que cette *humanité* à laquelle il tient par tant de fibres délicates est justement celle qui a marqué de son empreinte la société contemporaine et qui n'est explicable que par les grands

mouvements révolutionnaires de nos quatre-vingts dernières années. Seulement, — et la remarque est capitale, — l'extrême pureté de son âme le protégea dès l'abord contre les entraînements de son esprit. C'est une grande loi morale, que les passions et les erreurs marchent ici-bas côte à côte et se servent mutuellement d'auxiliaires et de complices. En résistant ou en échappant aux unes à force d'élévation et de droiture, le P. Lacordaire garda la faculté d'ennoblir et finalement de corriger les autres. S'il y a des vases où les liqueurs précieuses s'aigrissent, pourquoi n'y aurait-il pas des coupes d'or où les liqueurs dangereuses perdent leurs propriétés malsaines et ne conservent que leur parfum? L'âme du P. Lacordaire est une de ces coupes privilégiées. Ce qui a été pour nous tous faiblesse, chute, égarement, mensonge et chimère, ne fut pour lui qu'un vague pressentiment des dangers qui auraient pu le perdre et un motif de s'attacher avec plus de force aux vérités qui le sauvaient. Il n'en retint que ce qu'il fallait pour que la génération qu'il subjugua de sa parole le reconnût comme sien et écoutât avec plus de sympathie cette vérité immortelle exprimée dans un nouveau langage.

Je sais bien que le P. Lacordaire a dû à ce caractère particulier de son génie, de son éloquence et de sa foi, d'être traité, non sans quelque prétexte spécieux, de novateur ou de tribun, de révolutionnaire ou de démocrate; et j'aurais personnellement mauvaise grâce à passer ce détail sous silence, moi qui n'ai pas toujours été juste envers cette illustre mémoire. Si nous en jugeons par le

volume qui vient de paraître et qui, je le répète, nous livre le P. Lacordaire tout entier, ce premier jugement ne serait pas sans appel. Il y a du moins une importante distinction à faire. Chez lui, le style est souvent fougueux; le caractère ne l'était pas; il était, au fond, bien plus maître de sa pensée, de sa conduite, de l'ensemble de ses plans et de ses projets, que de ces élans oratoires où, en glorifiant le vrai Dieu, il semblait souvent sacrifier aux dieux inconnus. S'il avait de temps à autre les entraînements et les écarts des grands improvisateurs, il savait aussi réagir sur lui-même et revenir sur son premier mouvement. Ce premier mouvement, — on le voit par une foule de ses lettres, — se ressentait du caractère primitif; il s'y mêlait de l'anxiété, du trouble, une vivacité nerveuse, un mélange de découragement prématuré et d'ardeur fébrile : mais arrivait ensuite la réflexion, et, avec elle, le calme, la clairvoyance et la sagesse. Le prêtre, le religieux ou l'apôtre imposait silence à l'homme : le caractère acquis par la grâce divine et l'exercice des vertus chrétiennes effaçait ou absorbait les inspirations purement humaines. Voilà comment, malgré des circonstances souvent défavorables, à travers une époque tiède ou hostile, en dépit de malveillances où s'unissaient quelquefois le monde et le sanctuaire, le P. Lacordaire, en somme, a pu faire de grandes choses, promener sur bien des points une prédication féconde, régénérer en France un ordre religieux, laisser dans un grand nombre d'âmes une trace indélébile, et figurer au premier rang des hommes, rares toujours, plus rares aujourd'hui,

qui ont poursuivi et atteint un but, et ont su mettre, d'un bout à l'autre de leur vie, la vérité et la lumière, l'harmonie et l'unité.

Ce que je viens de dire de l'ensemble de son existence et de ses œuvres, peut se dire aussi de sa correspondance avec madame Swetchine. Il est facile d'y suivre, année par année et presque page par page, cette transformation, ce perfectionnement de l'homme apaisé, affermi, éclairé par une puissance supérieure, et trouvant dans ce recours permanent comme une seconde nature qui corrige la première, tout en lui laissant son originalité, sa saveur et sa grâce. C'est ainsi que les cent premières pages de cette Correspondance trahissent à chaque instant la perplexité, l'incertitude et le malaise d'une intelligence et d'une vocation qui en sont encore à chercher leur emploi et leur aplomb. Bien que réfugié déjà dans le sacerdoce et protégé par une foi sincère, on sent que les influences extérieures, les souvenirs d'une éducation incomplète, le souffle démocratique qui murmure au dehors, arrivent encore jusqu'à ce puissant esprit et lui communiquent quelque chose de leurs propres agitations.

L'époque d'ailleurs est dangereuse et mauvaise : il est aisé de se tromper sur le vrai caractère et la véritable portée de cette révolution de 1830, si hostile en apparence à la religion et à l'Église. Un prêtre trop célèbre, le premier maître, le premier inspirateur du P. Lacordaire, glisse déjà sur cette pente, et toute la force de ses plus illustres disciples se dépense, pour le moment, à éviter d'être entraînés avec lui. Ils se soumettent ; mais il leur

en reste, pendant quelque temps, cette espèce d'étourdissement que l'on éprouve, lorsque, parvenu au sommet d'un rocher à pic, on se trouve suspendu sur l'abîme. Ils en gardent du moins cette sensation de découragement et de tristesse qui succède aux entreprises avortées et aux espérances déçues. Le P. Lacordaire, d'ailleurs, tout en rompant vaillamment avec l'homme funeste qui s'égare et veut l'égarer, ne croit pas devoir renoncer, sur tous les points, à des opinions de détail, peu conciliables avec l'attitude d'une partie du clergé et avec ses légitimes rancunes contre la nouvelle révolution. Il se demande à quoi désormais il peut être bon et utile, s'il lui reste encore une mission quelconque en ce monde et si ses supérieurs ne persisteront pas à voir en lui un hérétique *quand même*, accessible à de dangereuses nouveautés. Toutes ces perplexités s'accusent dans la première partie de ce volume; et, comme la grâce et la perfection chrétiennes n'ont pas encore achevé leur œuvre sur cette nature inquiète, on doit avouer que la préoccupation du *moi* s'y révèle çà et là avec trop de vivacité : c'est un dernier tribut payé à l'humaine faiblesse, un adieu du *vieil homme* au nouveau. Mais bientôt quelle revanche! Et, pour le lecteur convaincu, quelle joie de constater que l'intérêt s'accroît, que le ton s'élève, que la beauté et l'éloquence du langage redoublent, que tout grandit et s'illumine, à mesure que disparaissent les tâtonnements du début, à mesure que l'homme fait décidément place au prêtre, et que le prêtre trouve enfin à accomplir sa vocation véritable sous cette robe blanche qu'il ne quittera plus et qui nous sem-

ble aujourd'hui le complément obligé de cette immortelle figure !

C'est à Dieu sans doute qu'il sied de rapporter l'invisible travail qui se fit peu à peu dans cette belle âme; mais combien il serait injuste d'oublier la femme qui représenta cette intervention divine et exerça, pendant de si longues années, sur le P. Lacordaire, ses balsamiques influences ! Signalons ici ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique dans cet épisode désormais lié à l'histoire religieuse et littéraire du dix-neuvième siècle, et ce qui prouve à quel point la Providence se plaît à déjouer les vraisemblances vulgaires. Assurément, à ne consulter que les probabilités humaines, il devait y avoir peu d'accord et de prise réciproque entre le P. Lacordaire et madame Swetchine. Situation, point de départ, préjugés de caste, de nationalité ou d'origine, amitiés, opinions politiques, tout devait les séparer. Quoique française d'adoption, madame Swetchine n'avait pu abdiquer tout sentiment d'affection pour sa première patrie ; et le P. Lacordaire poussait jusqu'au fanatisme sa tendresse pour la Pologne, sa haine contre le gouvernement russe. L'illustre étrangère personnifiait cette aristocratie européenne, cosmopolite, qui a ses mœurs, ses pruderies, son langage, et dont l'ensemble est tout ce qu'il y a de plus contraire aux idées révolutionnaires et démocratiques, acceptées sous bénéfice d'inventaire par le P. Lacordaire. Enfin, il n'y a pas jusqu'au tour particulier du génie de madame Swetchine, cette veine d'esprit slave et d'imagination orientale se continuant au milieu de toutes les grâces françaises, cette

façon un peu subtile d'aborder les questions en biais pour les rendre moins offensantes ou moins absolues, qui ne semblent être en complet désaccord avec la nature franche, véhémente et primesautière du célèbre dominicain. Eh bien ! de tous ces éléments de dissidence Dieu fit une suprême harmonie. Ce qu'il y avait de trop vif et souvent d'irréfléchi dans les sentiments du P. Lacordaire, s'adoucit et se tempéra sous cette main légère, pieusement caressante, qui savait mêler, à doses homœopathiques, l'avertissement, la louange et le conseil. Suivez pas à pas cette correspondance, le dialogue de ces deux âmes de plus en plus attirées vers le ciel ; vous serez frappé de tout ce que l'intervention de madame Swetchine dans la vie du P. Lacordaire eut de salutaire et de bienfaisant.

Ses lettres, clairsemées dans le volume et reparaissant après chacun des épisodes de la vie intérieure ou publique de son interlocuteur, racontés par lui-même, ajoutent à l'intérêt, au charme, à l'autorité du recueil. S'il était permis de transporter un souvenir de la poésie païenne dans ce milieu si excellemment chrétien, nous les comparerions volontiers à ce chœur des tragédies antiques qui rappelle les idées de clémence et de paix, de justice et de douceur, pendant que le héros s'agite sous la main des dieux ou se débat contre ses propres passions. Telles qu'elles sont, avec leurs trésors de finesse féminine, de clairvoyance maternelle et d'expansion religieuse, avec ce parfum exotique que l'on retrouve dans tous les écrits de madame Swetchine, ces lettres gagnent au voi-

sinage de celles du P. Lacordaire la valeur d'une leçon et d'un contraste : elles nous aident à mesurer la distance qui séparait primitivement ces deux esprits, et à faire la part de Dieu dans cette amitié, dans cette influence et dans ces œuvres.

Ai-je besoin maintenant de dire la variété d'impressions que l'on éprouve en avançant dans cette lecture, en contemplant, comme dans un miroir fidèle, les beautés de ce génie tour à tour en lutte et en paix, heureux des succès qu'il raconte sans fausse modestie et avec une ingénuité charmante, toujours prêt à reconnaître et à remercier Dieu dans ses propres progrès vers la perfection, et dans les témoignages enthousiastes de ses nombreux auditoires? Sans doute, la nature et la vivacité de ces impressions dépendent des dispositions que l'on y apporte. Devant cette preuve éclatante des effets de la grâce divine sur une nature d'élite, en face des œuvres fécondes qu'un simple prêtre, combattu par toutes les mauvaises passions de son siècle, a pu réaliser à force de vertu, de foi et de courage, le lecteur chrétien sera plus doucement et plus profondément ému que le sceptique et l'homme désabusé, enclins à appliquer à ces spectacles surnaturels le *à quoi bon?* et le *qu'est-ce que cela prouve?* infligés par les esprits positifs aux créations de l'art profane. Et cependant nous croyons sincèrement que cette lecture sera saine et fortifiante pour tous, qu'elle offrira un irrésistible attrait à tous les hommes de bonne foi, qui aiment à se trouver en présence d'une haute et pure intelligence, à aborder avec elle les grands problèmes de la vie

morale ou du monde intérieur, à échapper au matérialisme de la société moderne et de la littérature contemporaine.

Que serait-ce si, rentré dans mon cadre littéraire, j'insistais sur des qualités que l'auteur n'a pas cherchées et qui n'en sont que plus frappantes? Il y a, dans ce livre, tel coin de paysage, enlevé au courant de la plume, qu'envieraient les maîtres du style descriptif. Il y a surtout un don incomparable, le don de répandre la vie autour de soi, de tout échauffer de sa flamme, d'intéresser l'imagination du lecteur à toutes ces résidences, — Chalais, Flavigny, Sorèze, etc., — où l'aigle dominicain va tour à tour plier ses ailes. Quel feu! quelle âme! quel dévouement à l'œuvre commencée! quelle confiance en Dieu! En lisant ces pages admirables où la ferveur religieuse atteint aux effets de l'art le plus consommé, on se sent saisi d'un vague désir de prendre le bâton de pèlerin et d'aller visiter tous ces asiles pittoresques et bénis où il semble que le P. Lacordaire ait laissé quelque chose de son génie et de son cœur.

Je sais que la critique devrait être impersonnelle, que le critique gagnerait à s'effacer et à disparaître dans l'œuvre qu'il juge, comme l'auteur dans l'œuvre qu'il crée. Il m'est impossible pourtant de résister au désir d'indiquer un rapprochement que je livre pour ce qu'il vaut à l'indulgence, j'allais dire à l'amitié de mes lecteurs. C'est pendant les vicissitudes d'une longue et grave maladie que je me suis fait lire cette correspondance du Père Lacordaire et de madame Swetchine. Pendant que j'écou-

tais cette lecture, il me semblait que le contentement intérieur triomphait du malaise physique. Le sentiment de la maladie et de la souffrance s'interrompait en moi pour faire place à je ne sais quel vague bien-être où les pensées et les images évoquées par le pieux et éloquent écrivain me tenaient lieu de force, d'espérance et de santé. Eh bien ! cette sensation singulière et bienfaisante, il n'y aurait, je crois, qu'à la généraliser, à la faire passer dans le monde idéal, pour bien apprécier les rapports du Père Lacordaire et de son siècle. Ce siècle était malade, lui aussi, et l'on peut même, sans trop de pessimisme, ajouter qu'il l'est encore. Or, chaque fois que l'illustre religieux et la société moderne se sont trouvés en présence, ces maladies morales ont été, pour ainsi dire, suspendues. Un courant d'air pur, un flot de sang jeune et vigoureux, ont tout à coup circulé dans ces auditoires avides de la parole de l'ardent orateur, et qui lui apportaient à guérir leurs fièvres et leurs blessures, leurs lassitudes et leurs folies. Pendant tout le temps que durait ce salutaire contact, la foi, la piété, l'enthousiasme, l'aspiration vers la vérité, s'emparaient de ces âmes, les détournaient de leurs préoccupations matérielles et effaçaient leurs souillures. A coup sûr, quand l'éloquent apôtre avait passé, quand les dernières vibrations de sa grande voix avaient cessé de retentir, la plupart de ses malades retombaient dans leur état de souffrance, et redevenaient les tristes tributaires de tous les maux dont ils s'étaient crus délivrés. N'importe ! il leur avait donné à tous, ne fût-ce que pour quelques jours, la joie de se croire guéris, et cette illu-

sion précieuse avait été pour plusieurs la guérison elle-même. L'histoire des grands hommes de notre temps et de tous les temps ne nous offre pas de plus grand bienfait ni de plus belle gloire.

II

M. GUIZOT[1]

Mai 1864.

On ne saurait se le dissimuler; tout en entourant d'un sympathique respect la vie et les œuvres de M. Guizot, tout en réservant la question de talent, ou plutôt en reconnaissant que jamais son style n'a eu plus de fermeté, d'élévation et de souplesse, nous accueillons ses *Mémoires* avec une certaine froideur. A qui faut-il s'en prendre? Est-ce la faute de l'auteur, de son public ou de son sujet? Est-ce celle de lecteurs tels que nous, anciens adversaires, habitués de vieille date à juger avec sévérité ce qu'il raconte avec complaisance? Il suffirait de répondre à chacun de ces points d'interrogation, pour se faire une idée exacte du livre de M. Guizot et des impressions qu'il nous laisse.

La politique, l'exercice du pouvoir dans un État libre,

[1] Sixième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*

avec accompagnement de luttes parlementaires et de succès de tribune, ayant été la principale passion de M. Guizot et formant aujourd'hui le point culminant de ses souvenirs, il lui est arrivé ce qu'on pouvait aisément prévoir. Désintéressé de tout, il n'est désabusé de rien. Le *quorum pars magna fui* du poëte latin conserve une si large part dans cette âme sereine, qu'elle oublie de se demander si des épisodes encore présents, encore vivants pour elle, gardent pour nous la même chaleur et la même vie, et si le renversement de l'édifice, étayé plutôt qu'affermi par les habiles et les sages, n'a pas ôté une partie de leur valeur et de leur sens aux débris gisants dans les déserts du passé.

La plupart des épisodes que l'illustre écrivain nous raconte, notamment dans ce sixième volume, — les fortifications de Paris, l'arrivée des cendres de Napoléon en France, la question d'Orient, le traité du 15 juillet 1840, le droit de visite, les démêlés de la diplomatie française avec l'Angleterre ou la Russie, etc., — tout cela a soulevé dans son temps d'ardentes passions, des tempêtes violentes, d'inexprimables colères. Aujourd'hui, colères, passions et tempêtes sont apaisées ; amis et antagonistes ont été réconciliés ou engloutis dans une série de naufrages ou de catastrophes communes : à ne juger que les apparences, on pourrait croire le moment opportun pour que le chef de la politique d'alors, attaqué, calomnié ou méconnu pendant la mêlée, prît la parole au nom de la vérité et de la justice, se donnât le plaisir d'une victorieuse revanche et devançât le jugement de l'histoire.

Hélas! il n'en est rien. C'est trop tôt ou trop tard : la postérité ne commence pas encore, et les contemporains, décimés déjà par la mort, emportés par d'impétueux courants, sont à mille lieues des souvenirs qui pourraient les intéresser à ces pages de notre histoire politique, lacérées ou dispersées à grand renfort de coups d'État ou de nouvelles révolutions. Mieux vaudraient des contradictions véhémentes et même des haines furieuses que cet état d'indifférence, cet assoupissement public de tous les sentiments que M. Guizot persiste à ne pas croire endormis, sous prétexte qu'ils n'ont pas cessé de veiller en lui-même. Le contraste de cette fraîcheur d'émotions chez l'auteur, et de cette difficulté qu'éprouve le public à s'animer, à s'émouvoir, à se souvenir avec lui, voilà ce qui explique comment, au milieu de sincères témoignages et d'hommages rendus à d'éclatantes beautés de détail, les *Mémoires* de M. Guizot sont réduits à ce succès d'estime, trop odieux aux comédiens et aux auteurs dramatiques pour que les hommes d'État puissent s'en contenter.

Bornons-nous à ce sixième volume, et tâchons de ne pas nous écarter de nos attributions littéraires, même en un sujet où la littérature est évidemment reléguée au second plan. Tout ouvrage de l'esprit, surtout quand il nous vient d'un écrivain supérieur, et quel qu'en soit d'ailleurs l'intérêt politique, peut être considéré comme une œuvre d'art, et, comme tel, il est soumis à des lois contre lesquelles rien ne saurait prévaloir. Lorsque M. Guizot, en 1864, consacre quatre-vingt-douze pages aux affaires

d'Orient et cent dix pages au droit de visite, lorsqu'i termine complaisamment ses chapitres par des phrases dont l'optimisme rétroactif nous donne envie de sourire, « le sentiment national fut satisfait sans que l'intérêt public fût sacrifié, » ou bien « c'était là le but que j'avais saisi l'occasion de poursuivre, et que je me félicitai d'avoir atteint, » ou bien encore, « le cabinet bien établi (juin 1842) avait en perspective un succès probable dans les élections, et un avenir plus chargé de travaux que d'orages; » — croit-il avoir satisfait aux lois dont je parle ? Il ne s'agit pas, bien entendu, de ranimer ici des discussions éteintes et des objections surannées; il ne s'agit pas de contredire sur tel ou tel point l'éloquent narrateur, comme l'aurait fait un député ou un journaliste de cette époque. Non; supposons qu'il ait raison, toujours raison; ces tableaux si détaillés nous feraient songer malgré nous à l'histoire de ce pauvre malade, dont le médecin disait fièrement : « Il est mort guéri. »

Tout le talent, toute la bonne foi, toute l'autorité de M. Guizot ne sauraient triompher de cette impression chagrine. La désastreuse notoriété du dénoûment fait tort à chacune de ces scènes racontées avec tant d'insistance et de détail : ces efforts, ces habiletés, ces succès partiels obtenus au dedans ou au dehors, ramènent fatalement la pensée sur la catastrophe qui les rendit inutiles. Le lecteur, persuadé ou récalcitrant, se dit à part soi : A quoi bon ces prodiges de modération, de prévoyance et de sagesse? Était-ce la peine de vaincre le mauvais vouloir de lord Palmerston et de l'empereur Nicolas, de profiter de

la vieille expérience du prince de Metternich ou de l'honorable sympathie de lord Aberdeen et de sir Robert Peel, pour être finalement battu par MM. Crémieux et Arago, Ledru-Rollin et Louis Blanc ? Était-ce la peine de se mettre en frais d'éloquence, de manier à son gré la majorité des chambres, d'amener un échange de visites amicales entre la reine Victoria et le roi Louis-Philippe, d'avoir raison contre l'Angleterre dans la question des mariages espagnols, et de terminer par le coup d'éclat de la prise d'Abd-el-Kader nos luttes en Algérie, pour que toutes ces victoires vinssent un jour s'absorber et se perdre dans une gigantesque défaite? Dira-t-on que cette défaite fut une surprise fortuite, un accident, un coup de dés risqué et gagné, contre toute vraisemblance, par des joueurs extravagants? Dira-t-on que les joueurs habiles ne pouvaient ni l'empêcher ni le prévoir, et que dès lors le résultat n'ôte rien à l'intérêt de la partie qu'ils ont perdue? D'abord, ce ne serait pas exact : la révolution prochaine s'aspirait, pour ainsi dire, avec l'air; les hommes les plus légers et les plus indifférents pressentaient depuis plusieurs mois ce que le gouvernement s'obstinait à ne pas croire; cette crise mémorable révéla chez ceux qui auraient pu la conjurer un défaut ou une inconséquence que l'on retrouverait encore dans leur conduite ultérieure et jusque dans leurs écrits : un respect exagéré pour certains abus de la liberté humaine, associé à un profond dédain pour l'opinion publique ou populaire.

Mais pour nous la question n'est pas là : dût-on nous accuser de paradoxe, nous prétendons en ce moment

parler littérature plutôt que politique. Oui, c'est au nom d'une règle littéraire que nous signalons un manque de proportion et d'harmonie entre les récits de M. Guizot et l'importance ou l'intérêt que peuvent conserver les sujets qu'il traite pour la génération présente. Chaque grande phase de l'histoire d'un grand peuple offre quelques traits de ressemblance avec un drame : drame fort irrégulier, sans doute, et où les passions dominantes ne sont pas toujours celles qui tenteraient un Shakespeare ou un Corneille ; drame réel pourtant, en ce sens que les événements secondaires ou transitoires y sont subordonnés à la péripétie suprême, au coup de foudre qui les anéantit ou les écrase. Or, en lisant les *Mémoires* de M. Guizot, on peut croire que ces événements où il joua avec tant d'éclat le principal rôle, et qui, malgré bien des amertumes, lui firent goûter toutes les joies du succès et du pouvoir, sont restés pour lui aussi sérieux, aussi intéressants qu'ils pouvaient l'être avant que la révolution de Février les réduisît à néant et leur infligeât un formidable démenti. Il semble qu'aux yeux de l'éminent écrivain tout soit sauvé, s'il prouve qu'il avait raison au moment où ses adversaires lui donnaient tort, et s'il justifie après coup tous les détails de sa politique. Nous comprendrions ce bizarre effet d'optique, s'il s'adressait seulement, en fait de lecteurs, aux hommes qui partageaient ses travaux et ses luttes, qui figurèrent parmi ses amis ou ses contradicteurs, et qui ont aujourd'hui ou à s'applaudir de l'avoir suivi ou à regretter de l'avoir combattu : mais le gros du public ? Mais la génération nouvelle ? Mais les hommes qui avaient

dix ans alors, qui maintenant en ont trente, et qui, lorsqu'on leur parle droit de visite, indemnité Pritchard, question d'Orient, fortifications de Paris, traité du 15 juillet 1840, réforme électorale, débuts des chemins de fer et accroissement des travaux publics, sont prêts à répondre suffrage universel, guerre de Crimée, guerre d'Italie, expédition en Chine et au Mexique, rapide achèvement des grandes voies ferrées que retardaient les intérêts de localité et les embarras parlementaires, Paris, Lyon, Marseille, démolis et reconstruits, mouvement immense d'affaires, d'argent, d'industrie, etc.? On le voit, les distances sont trop grandes, les différences trop absolues, les transformations trop rapides, pour qu'il puisse y avoir entre le livre et les lecteurs ces rapprochements d'idées, de sentiments, de souvenirs et d'intérêts, qui expliquent les grands succès littéraires.

Si l'on admettait avec nous cette espèce d'analyse conjecturale qui nous montre M. Guizot conservant intacts et à l'abri de toutes les atteintes ultérieures les chapitres de sa vie qui répondent le mieux à son amour du pouvoir, aux allures de son esprit, à ses légitimes ambitions ou à ses respectables chimères, on trouverait là un trait caractéristique, un des secrets de cette âme haute, fortement trempée, servie par un admirable talent, mais dont le penchant est de se contenter trop aisément d'elle-même, de s'enfermer dans ses doctrines comme les poëtes s'enferment dans leurs rêves, de tenir plus de compte de sa métaphysique que de ses épreuves et de se préférer aux leçons de l'expérience, quand ces leçons ruinent son es-

poir ou contrarient son habileté. De là un mélange de sérénité et d'obstination, une tendance à se consoler des réalités qu'il perd par les illusions qu'il garde, à s'indemniser par son propre témoignage des contradictions ou des déceptions qu'il a subies, à transporter, s'il le faut, sur un autre terrain et dans un cadre amoindri ce goût de domination, cette confiance en soi-même, cette certitude impérative qui ne trouve plus à se satisfaire sur un plus grand théâtre. Avec un ensemble de dispositions pareilles, il n'est pas étonnant que l'on veuille régenter l'Académie quand on ne peut plus gouverner les empires. Au fait, pourquoi pas? Charles-Quint, dans sa retraite, s'amusait, dit-on, à monter des pendules, et certains académiciens sont des horloges... qui retardent.

N'y avait-il donc pas moyen, pour M. Guizot, de rendre ses *Mémoires* très-piquants, très-curieux, et d'obtenir un grand succès? Hélas! oui, et c'est ici qu'il convient de changer la critique en louange et d'attribuer le défaut du livre à une qualité de l'écrivain. Curieux, ai-je dit? En effet, tout homme qui écrit le mot *Mémoires* en tête d'un de ses ouvrages, n'a pas à s'y méprendre; c'est à la curiosité surtout qu'il s'adresse, et, s'il lui inflige un mécompte, les plus belles raisons, les démonstrations les plus nettes et les pages les plus brillantes ne prévaudront pas contre cette condition de froideur. On a beau ajouter: *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, ce n'est pas encore, ce ne peut pas être de l'histoire. L'histoire ne s'écrit pas ainsi, par un homme vivant, racontant ce qu'il a fait ou voulu faire; touchant à des personnages

qui vivent encore ou qui viennent à peine de descendre dans la tombe. Ce sont des *Mémoires* qu'il annonce, et ce sont des *Mémoires* que l'on veut. S'il a vu de près les hommes et les choses, s'il a tenu dans sa main cette clef *à secret* qui ouvre *en dedans* et montre le côté intime des caractères et des affaires à ceux qui n'en connaissaient que le dehors, on lui demandera, non plus de rappeler ou de publier ses dépêches, ses correspondances ou ses discours, d'exposer les motifs de ses déterminations publiques ou de redire dans un plus beau français que celui du *Moniteur* ce que le *Moniteur* nous a conté, mais de nous révéler ce que nous ignorons et ce qu'il a su, et, dût-il aller jusqu'à l'indiscrétion, l'épigramme ou la satire, de compléter notre instruction en amusant notre malice. M. Guizot ne l'a pas fait, et nous ne l'en estimons que davantage. Son succès y eût gagné, mais la dignité, l'harmonie de sa vie politique y eussent perdu. Le temps seul, un long espace de temps, les mélancoliques apaisements de la mort et les lenteurs d'un testament à longue échéance, peuvent justifier et légitimer ces coups de boutoir, ces exécutions posthumes, ces tardives représailles, ces invasions de la satire dans l'histoire, qui deviennent alors, non plus une pâture pour la méchanceté des contemporains, mais un renseignement pour la postérité. Bienveillant par hauteur d'esprit, trop content de son propre suffrage pour être vindicatif, M. Guizot, dans ses *Mémoires*, n'a su et n'a voulu que louer ses amis et ménager ses ennemis.

Que faut-il donc chercher dans ce livre pour le juger

tel qu'il doit l'être, c'est-à-dire comme très-digne, en définitive, du nom illustre qui l'a signé, et destiné à occuper une place parmi les œuvres les plus sérieuses de notre époque? Les compensations, Dieu merci, ne manquent pas, et, sans aller plus loin que ce sixième volume, on en trouverait de trois sortes : les portraits, trop clairsemés, et où l'artiste, trop sûr de la justesse et de la finesse de son crayon, glisse au lieu d'appuyer; les parties du récit où l'auteur, échappant à ses préoccupations parlementaires et renonçant à reproduire à propos d'incidents secondaires ses discours et ses dépêches, retrace des épisodes désormais acquis à l'histoire, et retrouve, en les racontant, la chaleur et la vie; et enfin les pages que j'appellerai dogmatiques, où, interrompant sa narration, parfois trop minutieuse, il aborde les idées générales et traite avec un admirable bon sens les problèmes les plus inquiétants de la société moderne. C'est à ce dernier genre qu'appartient toute la première partie du chapitre trente-huitième (affaires diverses à l'intérieur); M. Guizot y discute en maître les doctrines perverses qui passionnaient dès-lors les esprits; l'éternel à-propos de ces vérités philosophiques et sociales, présentées avec tant de clarté et d'éloquence, prouve mieux que tous mes raisonnements la différence que j'essaye d'indiquer entre les souvenirs dont l'intérêt s'efface dans le lointain et les idées qui sont toujours opportunes et toujours vraies.

En regard de ce magnifique passage, plaçons, pour être juste, le récit de la visite du roi Louis-Philippe à la reine Victoria et des impressions de ce voyage, où le mi-

nistre accompagna son souverain. M. Guizot était fatigué et souffrant ; il eut d'abord à se faire violence pour ne pas manquer cette occasion précieuse de prendre sa part d'une bonne fortune politique à laquelle il avait contribué. Il faut lire dans ce chapitre de son livre les descriptions si vivantes, si colorées, où M. Guizot se rend compte à lui-même de l'heureuse influence exercée par les objets extérieurs et les satisfactions intimes sur l'ensemble des forces physiques, et nous donne, en se jouant, un tableau animé, lumineux, émouvant, propre à inspirer un peintre ou à rivaliser avec lui. Quant aux portraits, on sait combien l'auteur y excelle ; il y réussirait mieux encore sans le scrupule honorable qui retient son pinceau ou son burin au moment où le visage serait trop ressemblant et la ressemblance trop satirique. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il est évident, pour quiconque a eu l'honneur de causer avec M. Guizot, qu'il aurait pu être plus caustique et plus malin en nous racontant l'ambassade avortée de M. de Salvandy en Espagne, où la diplomatie française, représentée par le chevaleresque auteur d'*Alonso*, se teignit un peu trop de couleur locale, et fit plus de châteaux que de besogne. Mais qui oserait reprocher à l'éminent écrivain d'avoir ménagé son ancien collègue, l'homme excellent, courageux, éloquent, dévoué à toutes les nobles causes, et si digne de désarmer à chaque instant l'épigramme et le sourire par la sympathie et le respect ? En revanche, quoi de plus fin et de plus exquis que ce portrait, par allusion, du prince de Metternich, ou, si l'on veut, du premier ministre d'une royauté absolue ?

« La différence est grande entre les hommes politiques qui se sont formés dans un régime de liberté, au milieu de ses exigences et de ses combats, et ceux qui ont vécu loin de toute arène publique et lumineuse, dans l'exercice d'un pouvoir exempt de contrôle et de responsabilité. Pour suffire à leur tâche, ils ont besoin, les uns et les autres, d'une réelle supériorité; la vie politique est difficile, même dans les cours, et le pouvoir silencieux n'est pas dispensé d'être habile. Mais contraints à la prévoyance et à la lutte, les chefs d'un gouvernement libre apprennent à voir les choses comme elles sont en effet, soit qu'elles leur plaisent ou leur déplaisent, à se rendre un compte exact des conditions du succès, et à accepter fermement les épreuves qu'ils ont à traverser. Les illusions ne leur sont guère possibles, et ils ne peuvent guère se flatter plus qu'ils ne sont flattés. Dispensés, au contraire, de prouver chaque jour à des spectateurs rigoureux qu'ils ont raison, et de vaincre à chaque pas d'ardents adversaires, les ministres du pouvoir absolu sont plus complaisants pour eux-mêmes, accueillent plus facilement tantôt l'espérance, tantôt la crainte, et supportent impatiemment les difficultés et les mécomptes. Le gouvernement libre forme des mœurs viriles et des esprits difficiles pour eux-mêmes comme pour les autres; il lui faut absolument des hommes. Le pouvoir absolu admet et suscite bien plus de légèreté, de caprice, d'inconséquence, de faiblesse, et les plus éminents y conservent de grands restes des dispositions des enfants. »

Si nous voulions persister jusqu'au bout dans nos ob-

jections chagrines, peut-être cette page charmante nous fournirait encore un prétexte. Le prince de Metternich, dirions-nous, dans le cas où il reviendrait au monde, ne serait-il pas tenté de demander avec le froid sourire de l'homme de cour vieilli dans la pratique des hommes et des affaires, s'il n'arrive pas de temps à autre aux ministres des monarchies constitutionnelles de se faire illusion ou d'être complaisants pour eux-mêmes, et si l'on ne rencontre pas quelquefois de vieux enfants parmi les plus glorieux débris des régimes parlementaires? Mais, d'une part, je ne puis pousser l'humilité jusqu'à exposer ma prose au redoutable voisinage de celle de M. Guizot; de l'autre, il n'est pas de maussade chicane, pas de velléité de contradiction ou d'épigramme, qui ne doivent se désister devant cette noble et laborieuse vieillesse, cet infatigable exemple de travail et de fermeté, de persévérance et de talent.

III

MEYERBEER

Mai 1864.

Ce n'est pas dans la quinzaine qui suit leur mort que l'on devrait parler des hommes illustres. Il se mêle alors aux regrets qu'excite leur perte, à l'admiration qu'éveillent leur talent et leur caractère, je ne sais quel enthousiasme nécrologique qui efface les angles, émousse les saillies, affadit les traits du visage et confond toutes les originalités dans un moule uniforme, bon pour les discours d'enterrement. Rien de plus curieux que cet effet de *trop près* : on vous traiterait de sauvage, de méchant et d'iconoclaste, si vous répétiez tout bas la dixième partie de ce que vous racontaient hier ces panégyristes de la première heure touchant les petits défauts, les petits travers et les petites faiblesses du glorieux défunt. Ce qu'il y gagne, nous le cherchons vainement ; il nous serait plus facile de signaler ce qu'il y perd : il cesse d'être lui-même, c'est-à-dire une des gloires de son pays et de son

siècle, pour ressembler à tout le monde; car tout le monde, depuis les académiciens jusqu'aux adjoints de village, a droit à une heure de transfiguration funèbre où les inégalités de la nature humaine font place à un pathétique ensemble de perfections officielles.

Voyez ce qui arrive pour Meyerbeer : Une fois mise en branle par la douloureuse nouvelle qui nous a tous frappés de stupeur, une fois décidée à changer ses encriers en urnes lacrymatoires, la critique musicale a eu de tels attendrissements, elle a pleuré dans de si larges mouchoirs, elle a recouvert d'un crêpe si épais l'originale figure de l'auteur des *Huguenots*, que, malgré le légitime entraînement du deuil public, elle nous a donné à tous, profanes et esprits mal faits, l'envie de nous souvenir de ce qu'elle paraissait oublier. On eût dit un concours, une joûte, où chacun se croyait obligé de renchérir sur son voisin. Si nous avions à distribuer les récompenses, nous n'hésiterions pas. Nous décernerions d'emblée l'*accessit* à l'évanouissement de Rossini, miraculeusement sauvé des effets de son désespoir par un déluge de larmes, et le prix aux cinq premières représentations des *Troyens*, courageusement subies par Meyerbeer, dont le dévouement à l'art pur ne reculait pas devant le martyre, et qui, bien convaincu de l'inutilité de sa présence en ce monde après ces cinq auditions du chef-d'œuvre de M. Berlioz, n'eut plus qu'à chanter en hébreu le *Nunc dimittis*.

Meyerbeer est digne, selon nous, de plus sérieux hommages, de louanges plus viriles. La popularité de son

nom, la beauté de ses ouvrages, la grâce de son esprit, la courtoisie de ses manières, son respect pour le public et pour sa gloire, tout lui assure dès l'abord les bénéfices et les charges d'une immortalité préventive; tout se réunit pour mériter que l'on parle de lui dès ce moment comme on en parlera plus tard. Nous l'avons aimé et admiré, sans nous croire obligé pour cela de nier ou de taire après sa mort ce que ses admirateurs et ses amis attestaient de son vivant, et sans ignorer cette loi élémentaire de toute peinture, qui veut que les ombres, maintenues où elles doivent être, ne fassent que mieux ressortir la lumière.

Un grand artiste, surtout dans les conditions particulières où se trouvait Meyerbeer, n'est complet, ne rend tout ce qu'il peut rendre et ne pousse jusqu'au bout sa vocation et son œuvre, que moyennant de légers alliages que l'on serait fâché de supprimer; car sa physionomie en serait moins caractéristique et sa figure moins accentuée. Ainsi le soin excessif, inquiet, puéril peut-être, que Meyerbeer apportait aux préliminaires, à la mise en scène, au succès de ses œuvres, s'explique par son immense fortune, qui le forçait d'être plus *artiste* que les artistes eux-mêmes, sous peine de subir les préventions acharnées contre les travailleurs riches, de se voir reléguer sur les terrains vagues du dilettantisme millionnaire, de laisser révoquer en doute l'ardeur de sa vocation et la puissance de ses aptitudes, et de s'entendre dire par des bohêmes sans talent et des *fruits secs* de l'école de Rome: « Ote-toi de mon soleil! » Il y a plus : cette préoccupation

constante de l'effet extérieur, cette persistance ultra-paternelle à multiplier autour d'une œuvre lentement élaborée toutes les bonnes chances et à diminuer toutes les mauvaises, s'accordaient admirablement, chez Meyerbeer, avec le caractère même de son génie. On comprend, on applaudit l'insouciance Rossinienne de ces heureuses natures, qui portent des mélodies comme l'arbre porte ses fruits, et il paraît tout simple qu'elles ne se donnent pas plus de peine pour les faire réussir que pour les produire. Encore est-il permis de se demander si cette insouciance est bien sincère. Trop s'y fier ne serait pas sûr; témoin un critique de notre connaissance, qui, pour avoir osé faire la part du temps dans l'opéra de *Sémiramide*, a été immédiatement mis en pénitence et privé du bonheur d'entendre la *Petite messe solennelle*.

Quoi qu'il en soit, puisque cette indifférence de Rossini pour son œuvre et sa gloire est devenue proverbiale, acceptons-la, non-seulement comme une vérité, mais comme une vraisemblance, une harmonie de plus dans l'ensemble de cet abondant et magnifique génie. Rien de pareil avec Meyerbeer : chez lui l'inspiration et la réflexion marchent de pair et se complètent l'une par l'autre. Sans doute le travail, l'effort, le don de concentrer sa pensée sur un point et de la rendre, par cette concentration même, plus active et plus puissante, ne suffiraient pas à écrire *Robert-le-Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*. On devine pourtant que le compositeur n'est pas arrivé au but d'un seul jet; qu'au lieu de jouir paisiblement d'un

trésor trouvé sur son chemin, il a passé de longues et fécondes heures à fouiller jusqu'aux derniers replis de sa mine d'or, à en extraire le précieux métal, puis à le polir, à le ciseler, à le sertir, et finalement à nous le faire admirer dans sa forme décisive et sa magistrale monture. Dès lors, comment s'étonner de cette espèce de seconde incubation qui succède à la première, qui refuse de livrer au hasard cette œuvre, devenue plus chère par le labeur qu'elle a coûté, et où chaque morceau représente une veille, une lutte, une souffrance peut-être? Ce travail d'après coup était le complément de l'autre; il le continuait dans une nouvelle phase et le révélait sous un nouvel aspect : la sollicitude de l'ouvrier nous répondait de la valeur de l'ouvrage. L'homme éminent, énergique, infatigable, qui ne s'était reposé qu'après avoir revêtu sa pensée de cette expression suprême qu'avait appelée, sans la trouver d'abord, son inspiration du premier moment, avait le droit de se montrer exigeant, minutieux, inquiet, difficile à rassurer et à contenter, quand il s'agissait de mettre en contact avec le public les filles de ses rêves, élevées, embellies et parées par ses insomnies.

J'en dirai autant de l'extrême prudence de Meyerbeer, de cette circonspection diplomatique qui traitait un opéra comme un protocole et donnait parfois l'air d'un dessous de cartes au *verso* de son papier réglé. Je viens de diviser les grands artistes en deux classes : les *spontanés* et les *réfléchis* : on pourrait aussi reconnaître parmi eux deux groupes bien distincts : ceux qui, par la nature de leur

génie, sont condamnés à un isolement superbe, sauf à rentrer plus tard dans la grande famille humaine, quand un nombre suffisant d'initiés leur servira de médiateurs auprès de la foule; et ceux qui sont prédestinés à vivre au milieu des hommes, dont les facultés ne gardent tout leur ressort et tout leur jeu qu'à la condition de se maintenir en communication permanente avec la société et l'humanité, le présent et le passé, l'observation contemporaine et l'étude de l'histoire. Renfermée dans le domaine de la musique, cette classification nous donnerait les *symphoniques* et les *dramatiques* : Beethoven est à la tête des premiers, et Meyerbeer des seconds. Nul, sans excepter Mozart, Gluck et Rossini, n'a poussé plus loin et élevé plus haut l'art d'associer la musique au drame, de les unir si intimement dans l'interprétation des passions humaines qu'on ne peut plus les séparer, et d'ajouter à ce prestige celui de la couleur locale et de la fidélité historique. Tel est, sur ce point capital, la supériorité de Meyerbeer, qu'elle va jusqu'à créer des caractères aussi réels, aussi vivants que les figures créées par les romanciers et les poëtes : ce langage des sons, si flottant, si vague, dont le charme et la magie consistent à se prêter aux variations de notre sensibilité, aux caprices de notre rêverie, et qui semble ne pouvoir exprimer que le sentiment et la passion d'un moment, Meyerbeer le condense assez puissamment, il en fait une langue assez nette, assez précise pour rivaliser avec celle des mots et graver dans l'imagination et dans la mémoire des types ineffaçables. Il nous suffira de rappeler Alice,

de *Robert-le-Diable*, Marcel, des *Huguenots*, et Fidès, du *Prophète*.

On le voit; l'humanité, la société, l'histoire, tels sont les domaines de Meyerbeer: le théâtre, cette représentation abrégée, concentrée, toute en relief et en saillie, des personnages, des passions, des accidents de la vie humaine, lui appartient en propre; il vit en rapport direct avec les hommes, et, pour que son action et son influence soient complètes, il a besoin d'eux : pour les dominer, il faut qu'il les ménage; pour les conduire où il veut, il faut qu'il écarte de sa route le caillou ou le grain de sable qui pourrait arrêter sa marche. Une fois ces conditions acceptées, le compositeur dramatique devient, dans les limites de son art, un ministre, un diplomate, un haut fonctionnaire agissant, non pas sur la société officielle, mais sur le monde intérieur et idéal : comme tel, il a, il doit avoir les qualités et quelques-uns des défauts qui semblent le plus incompatibles avec le laissez-aller, l'étourderie et la négligence traditionnelle des inventeurs et des artistes. Nous avons tous, sans songer à mal, souri des allures circonspectes de Meyerbeer, de son attention craintive à ne pas dire un mot, à ne pas faire un pas qui pût le compromettre, de ses excès de prévenance et de politesse vis-à-vis de gens dont la mauvaise humeur n'aurait rien ôté à sa gloire et dont les louanges ne pouvaient rien y ajouter. Est-ce, disions-nous, quand on a sa poche pleine de billets de banque, que l'on doit s'inquiéter de cette menue monnaie, de ces gros sous parfois vert-de-grisés?

Tous ces détails n'étaient assurément pas très-héroïques, mais ne formaient pas dissonance : la figure y perdait en élévation, en grandeur; elle y gagnait en vérité, en logique, en consistance. On a raconté là-dessus bien des anecdotes; en voici une qui nous revient en mémoire et qui peut donner le diapason[1]. Meyerbeer professa toujours une vive admiration pour Rossini, et notamment pour *Guillaume Tell*. On pouvait plus mal choisir. Un soir, à un dîner de musiciens et de journalistes, nous le vîmes tout à coup sortir de sa réserve habituelle pour s'égayer aux dépens de M. de Jouy, l'auteur du *poëme* qui a failli écraser sous son poids les adorables cantilènes

[1] Voici l'anecdote, telle qu'elle a été racontée, contestée et probablement exagérée. M. de Jouy, auteur des *paroles* de *la Vestale* et de *Guillaume Tell*, mourait d'envie d'écrire un *poëme* pour Meyerbeer. Pendant les années qui séparent *Robert-le-Diable* des *Huguenots*, chaque fois qu'il apprenait la prochaine arrivée de Meyerbeer à Paris, il allait en fiacre l'attendre à la barrière. L'illustre compositeur se défendait comme il pouvait. A la fin, un jour, Jouy l'emballa avec lui dans son fiacre et lui porta nne botte académique très-difficile à parer. « Écoutez, monsieur de Jouy, balbutia Meyerbeer mis au pied du mur; vous êtes un grand poëte, vous avez eu l'honneur d'attacher votre nom aux deux chefs-d'œuvre les plus admirables de notre siècle : *la Vestale* et *Guillaume Tell*... »

Ici Jouy, qui était très-rouge, devint pourpre : « *La Vestale!* oui, répliqua-t-il avec colère, mais *Guillaume Tell!* ne m'en parlez pas : Rossini m'a gâté mon poëme; je lui avais donné les trois couleurs : la couleur suisse, la couleur autrichienne et la couleur guerrière; il n'a su profiter d'aucune! »

Il est évident que Jouy, poëte médiocre, mais homme d'esprit, n'a pas dit cela, ou du moins tout cela; mais ce fiacre, cette arrestation à la barrière, cet académicien écarlate, cette colère tricolore, tout cet ensemble, raconté et mimé par Meyerbeer, était si amusant!...

d'Arnold et de Malthilde. « C'est singulier ! me dit mon voisin ; M. de Jouy vit encore. — Oui, répliquai-je, mais depuis quinze jours il est tombé en enfance. — Ah ! je cesse de m'étonner ! » reprit mon interlocuteur ; et nous, nous pouvons ajouter : Heureux, en définitive, l'homme illustre dont la glorieuse médaille n'a pas d'autres revers, et dont on ne peut chicaner les panégyristes les plus excessifs qu'en écrivant quelques inoffensives histoires en marge de ses chefs-d'œuvre !

Tout a été dit sur cette trilogie grandiose, sur ces trois partitions, *Robert*, *les Huguenots*, *le Prophète*,— qui soulèvent un monde d'idées et de souvenirs, et résument avec tant d'éclat la musique dramatique de ces trente dernières années. Sans effacer ou amoindrir les beaux noms d'Halévy, d'Auber, de Donizetti, de Gounod, de Félicien David, dominés par la majesté sereine de *Guillaume Tell*, comme les Alpes par la Yung-Frau, on peut dire que *Robert*, *les Huguenots* et *le Prophète* ont été les trois colonnes du temple : les objections tant de fois essayées, surtout contre le premier et le dernier de ces trois ouvrages, n'ont jamais prévalu contre cette vitalité extraordinaire qui fixe ou ramène la foule, prolonge le succès d'une génération à l'autre, et ranime sans cesse, dans toutes les capitales et toutes les villes de l'Europe, l'écho des applaudissements dont Paris et la France ont eu l'honneur de donner le signal. C'est, en effet, le triomphe de Meyerbeer, et celui-là en vaut bien un autre : j'ai dit que son génie était essentiellement dramatique : il est aussi, et à un haut degré, international et

cosmopolite : je dirais, si j'osais, que sa musique est polyglotte. Lorsque l'on a relevé, dans *Robert-le-Diable*, par exemple, des banalités, des lieux communs, des phrases vulgaires, passées aujourd'hui à l'état de *ponts-neufs*, il eût été plus juste de se demander par quelle gradation habile, par quelle série d'observations profondes, par quels prodiges d'assimilation Meyerbeer s'était élevé de la science aride et purement germanique enseignée par l'abbé Vogler, de l'imitation gracieuse, mais insignifiante, de l'école italienne, à cette originalité composite où la France, l'Italie et l'Allemagne peuvent également réclamer leur part et qui n'en est que plus propre à tout concilier et à tout conquérir. J'insiste sur *Robert-le-Diable*, parce que Meyerbeer, plus complet, plus sûr de son génie, plus maître de son public et de lui-même dans *les Huguenots* et dans *le Prophète*, doit pourtant à *Robert* cette popularité sans rivale qui lui a permis d'oser davantage, de viser plus haut, d'attirer à soi avec plus de certitude l'élite de ses auditoires jusqu'au *duo* de Raoul et de Valentine, à la bénédiction des poignards et au couronnement de Jean de Leyde dans la cathédrale de Munster.

Oui, c'est dans *Robert-le-Diable* qu'il a le plus énergiquement remué la fibre populaire, et, au bout de trente-trois ans, cette vibration dure encore. On lui a opposé, je le sais, le *Don Juan* et le *Freyschütz*, où Mozart et Weber ont traité ce même sujet si cher à l'imagination des siècles de foi, ou plutôt de tous les siècles ; la lutte de l'esprit du mal contre nos bons instincts, les puissances de l'abîme tour à tour évoquées par notre malice,

subies par notre faiblesse et conjurées par les puissances célestes. A coup sûr, il y a dans *Don Juan* et dans *Freyschütz* des beautés d'un ordre supérieur aux plus belles pages de l'œuvre de Meyerbeer; les connaisseurs, les artistes, les dilettantes d'un goût très-délicat et très-raffiné s'y sentent transportés au cœur même de ce monde invisible, de ces régions fantastiques, où ne pénétrèrent jamais les cavatines de Robert et les gémissements de Bertram. Tout cela est vrai, accordé, et pourtant un fait réel subsiste et proteste en l'honneur de Meyerbeer : c'est que *Freyschütz* et *Don Juan*, en France du moins, ne vivent plus que par l'admiration, le souvenir et les regrets de quelques demeurants d'un autre âge, tandis que *Robert*, même avec ses avaries et ses brèches, est encore debout. Il est entré bien plus avant dans l'âme et dans la sympathie des multitudes, parce qu'il interprète sous une forme plus claire, plus palpable et plus complète l'antique et immortelle légende à trois personnages; l'homme, l'ange et le démon. Mozart et Weber ne nous donnent qu'un coin du tableau : l'intervention des forces surnaturelles et des puissances infernales ne s'y manifeste que d'une manière épisodique. Le *Freyschütz*, d'ailleurs, est allemand des pieds à la tête : à mesure qu'il s'éloigne des bords du Rhin, il perd une partie de sa saveur et de son prestige. Opéra romantique par excellence, il n'a réussi qu'une fois parmi nous, au moment où notre romantisme était dans toute sa ferveur et où Castil-Blaze eut l'esprit d'accommoder Weber au goût français, tout en nous persuadant qu'il laissait intacte sa

couleur originale. Quant à *Don Juan*, dont il ne faut parler qu'avec une sorte de religieux respect, le sentiment, la tradition, la vie, en sont désormais perdus pour le théâtre; il n'y a plus ni artistes pour le chanter, ni public pour le comprendre; c'est une lettre sublime, mais une lettre morte, un texte merveilleux, mais dans une langue qui ne circule plus. *Don Juan*, si nous ne nous trompons, sera relégué, à l'avenir, dans ces sphères sereines et lumineuses, où les œuvres d'art gardent leur beauté idéale, mais où la grossièreté humaine ne s'avise plus de les chercher.

Robert-le-Diable, au contraire, reste accessible à tous, à la portée de l'oreille et de la main. Ce qu'il nous raconte, nous le retrouvons dans nos souvenirs d'enfant, dans notre imagination ou dans notre conscience. Une sorte d'affinité mystérieuse et familière s'est établie dès l'abord entre le sujet, le poëme, la partition, le spectacle et le public. Il est d'un naturel si communicatif et d'un tempérament si vivace que les difficultés mêmes de l'exécution n'ont pu nuire à son ubiquité. Partout où il est possible de rassembler un trombone et une flûte, deux cantatrices telles quelles, une basse-taille, un ténor, on chante *Robert-le-Diable*, on l'applaudit, et, en dépit des faiblesses de ses interprètes, on s'explique qu'il ait eu tant de prise sur le sentiment populaire. Remarquons, à ce propos, qu'une des singularités, une des prétentions le plus amèrement reprochées à Meyerbeer, a été, en somme, bien inutile à ses succès et n'a eu que des résultats fort illusoires. Je veux parler de son obstination à

garder ses opéras en portefeuille, tant qu'on ne lui donnait pas des chanteurs à part, des chanteurs comme il n'y en a plus, possédant au fond de leur gosier des notes inaccessibles au commun des mortels et des virtuoses. Or, les deux plus grands succès de Meyerbeer, *Robert-le-Diable* et *les Huguenots*, furent obtenus à l'aide des artistes que l'Opéra employait depuis dix ans, et qui chantaient déjà ou allaient chanter *la Muette, le Comte Ory, Guillaume Tell, le Philtre, Gustave III, la Juive;* les choses n'en marchèrent que mieux, et l'exécution fut admirable. Ce fut principalement pour *le Prophète*, que s'accusèrent les exigences de Meyerbeer; on sait quelles lenteurs en résultèrent; treize ans d'intervalle entre le second et le troisième chef-d'œuvre; six ou sept années d'attente et de séquestration du manuscrit dans une étude de notaire. Voici à quoi aboutirent ces atermoiements et ces retards; *le Prophète*, chanté en pleine république, en plein choléra, sous l'influence d'une double angoisse, par trois artistes, Roger, madame Viardot et madame Castellan; Roger, délicieux acteur d'opéra-comique, mais dont la voix tout à fait insuffisante, trahit, dès le premier jour, les généreux efforts; madame Castellan, chanteuse de troisième ordre, bonne tout au plus pour des succès de salon et de province; et enfin madame Viardot, qui a pu avoir du génie, ressusciter Gluck, extasier une petite Église musicale, mais dont l'organe, sourd, inégal, criard, désagréable, nous rappelait le mot de l'abbé Galiani dans les derniers temps de Sophie Arnould : « Sa voix est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu. »

Encore une fois, quelle vie, quelle force d'expansion n'a-t-il pas fallu pour surmonter ces obstacles et triompher de circonstances aussi défavorables? Quand je voyais Meyerbeer, si préoccupé de ces questions secondaires, avoir l'air de croire que tout fût perdu si l'on ne mettait pas des voix exceptionnelles au service de sa musique, il me semblait qu'il ne se rendait pas justice. Il méconnaissait les caractères distinctifs de son génie, également doué de deux facultés contraires, habile à passionner les masses, à faire circuler dans son œuvre quelque chose de la vie commune, tout en combinant ses effets d'après les plus riches conquêtes et les plus éclatants progrès de la musique moderne. Allier ainsi la science et la vie, la popularité et l'art, l'étude patiente et l'influence universelle, l'effort incessant sur sa propre pensée et l'entraînement de la foule, telle est la gloire de Meyerbeer; elle suffira à l'immortalité de son nom, à la durée de ses ouvrages.

Je serais plus ridicule qu'il n'est permis à un causeur littéraire égaré pour un jour en pays étranger, si je prétendais avoir donné une idée, même sommaire, du génie de Meyerbeer, de sa musique, de ses créations, des points culminants de cette glorieuse carrière. Incapable de juger l'artiste, j'ai songé de préférence à l'homme : ne pouvant étudier ou approfondir l'œuvre, j'aurais voulu esquisser quelques traits de la figure. L'homme, ai-je dit? Je crois résumer en deux dates le côté philosophique de mon sujet, en me représentant l'illustre compositeur tel que je l'ai vu lors de notre première et lors de notre dernière

rencontre. Il y a vingt ans, j'errais un soir, comme une âme en peine, dans le couloir du théâtre Italien. Débarqué de la veille, perdu au milieu de cette foule élégante, j'apportais de ma province une incroyable richesse d'illusion, d'enthousiasme et de fétichisme, prête à se dépenser au profit de toute grande célébrité. Devant moi marchaient deux hommes que je vis tout à coup s'arrêter pour saluer un troisième personnage dont l'aspect me frappa. Il était de taille moyenne; on ne lui eût pas donné plus de quarante ans; sa tournure svelte, sa mise correcte et distinguée ne manquaient pas d'une certaine coquetterie sévère; ses cheveux noirs, un peu grisonnants, à demi-bouclés, laissaient à découvert les beaux contours de son front, plus intelligent que monumental. Ses yeux avaient un éclat plein de douceur, de bienveillance et de finesse. Le profil s'accusait vivement, grâce à la saillie d'un nez aquilin et d'un menton proéminent, surmonté d'une bouche en fer à cheval, aux lèvres minces et serrées, qu'animait un sourire froid, spirituel et poli.

— Monsieur, dit le plus âgé des deux promeneurs que j'avais remarqués d'abord, permettez-moi de vous présenter mon fils... — Georges, monsieur Meyerbeer!

Meyerbeer! c'était Meyerbeer! je tressaillis; mes genoux fléchirent, des visions harmonieuses passèrent devant mes regards éblouis. J'avais envie de m'élancer vers le grand homme, de tomber à ses pieds : une femme d'une admirable beauté, qui se tenait sur le seuil de sa loge entr'ouverte, et qui, comme moi, contemplait avidement Meyerbeer, me fit l'effet de la Muse elle-même, s'ap-

prêtant à couronner le maître, telle que nous l'a montrée M. Ingres dans le portrait de Chérubini.

Je venais de rencontrer là, dans cet étroit espace tout rempli de lumière et de fleurs, de mélodies et de parfums, une révélation de la gloire humaine sous sa forme la plus radieuse et la plus charmante.

L'hiver dernier, par un temps humide et une brume glaciale, au déclin d'une de ces journées sombres et tristes où Paris, avec son ciel bas, ses rues boueuses, ses maisons qui grelottent, ses murs qui suintent, semble expier ses splendeurs et pleurer ses fautes, j'entrai dans une modeste chambre d'hôtel garni, à un cinquième étage de la cité d'Antin. Un ménage d'artistes allemands y jouait de la musique savante devant une quinzaine d'auditeurs somnolents. Sur un canapé de velours d'Utrecht, fané comme tout le reste de l'ameublement, j'avisai un vieillard pensif et replié sur lui-même : de larges lunettes bleues et une immense perruque noire donnaient envie de se demander s'il avait voulu dissimuler son âge ou déguiser son identité. Cependant, à le regarder de plus près, je reconnus ce profil anguleux, qui, en vieillissant, s'était accentué davantage. Oui, j'avais devant moi Meyerbeer, que je n'avais pas revu depuis bien des années ; Meyerbeer toujours prévenant et bon, gracieux et affable, mais portant sur son visage amaigri les traces d'un dépérissement sinistre. Il avait péniblement gravi ces quatre-vingt-dix marches pour encourager de sa présence de pauvres et et obscurs compatriotes, qui pouvaient un jour devenir célèbres.

Je serrai tristement cette illustre main : malade moi-même et assailli d'idées mélancoliques, j'eus le pressentiment que je voyais Meyerbeer pour la dernière fois.

En effet, deux mois plus tard, le jour de ses magnifiques obsèques, c'est à peine si je pus me traîner au coin de la rue Drouot pour adresser de loin un dernier adieu à celui dont le génie m'avait donné de si douces heures, et dont la courtoisie n'avait jamais cessé de rapprocher les distances entre sa gloire et ma médiocrité.

Hélas ! cette gloire humaine, que j'avais si ardemment rêvée, si naïvement adorée chez ses rares privilégiés, j'en avais eu là le crépuscule ; et, devant ce vieillard affaibli comme devant ce funèbre cortége, je pouvais dire : *Sic transit gloria mundi.*

V

JEAN REBOUL

Juin 1864.

Les amis, les admirateurs, les compatriotes de Reboul me pardonneront-ils si j'essaye aujourd'hui de ramener aux allures de la simple notice et de l'étude littéraire le sentiment qui s'est manifesté d'abord par des regrets si éloquents et de si touchants témoignages? Je n'ai pas vu, mais je me figure aisément ce qu'a dû être ce deuil triomphal, cet enthousiasme funèbre, à quelques pas des Arènes et de la Maison Carrée, dans ce cadre incomparable, fait exprès pour ce *dernier des Romains*, digne de donner la réplique au vieil Horace dans la langue de Polyeucte. On ne voudrait pas appauvrir d'un mot, abaisser d'un quart de ton ces panégyriques populaires dont l'explosion, après quelques années d'abandon apparent, a été comme la revanche de la poésie et de la vertu. A présent, il reste à rendre à cette chère et généreuse mémoire un hommage

d'un autre genre ; la vérité, dans son expression simple et réfléchie, telle que Reboul lui-même, s'il vivait encore, voudrait nous la dicter.

Un-hommage, disons-nous ? Oui, et celui-là a bien son prix ; car, d'une part, le génie de Reboul, revendiqué par le légitime orgueil d'une grande et noble ville, appartient à la France entière ; l'accabler sous une admiration trop exclusive, ce serait le reléguer dans sa gloire locale et faire de lui un grand homme de département ; de l'autre, plus un nom est pur, plus une vie a été belle, plus il sied d'en parler sans exagération et sans emphase, de même que le miroir le plus net est ce qui convient le mieux à la beauté sans défaut, et le lac le plus limpide au ciel sans nuages. Quand disparaît une de ces célébrités équivoques, monnaie brillante qui sonne creux et faux, amusement ou effroi du monde des coulisses et des théâtres, sujette à d'énormes différences suivant qu'on en dit tout bas ce que l'on en pense, ou tout haut ce qu'on a l'air d'en penser, oh ! alors, ne lésinez pas : *manibus date lilia plenis !* Prodiguez les hyperboles louangeuses à cette mémoire qui, pour être intègre et sans tache, n'a que ces heures de trêve qui vont du lit de mort au cimetière ; couvrez de fleurs cette chevelure teinte et cette figure plâtrée ! Reboul mérite, Dieu merci, qu'on lui applique le procédé contraire. Poëte remarquable, grand homme de bien, modèle d'abnégation, de fidélité et de droiture, admirable figure qu'on dirait sortie des catacombes chrétiennes pour invoquer le vrai Dieu au milieu de nos modernes idoles, il repousserait comme une injure la louange de conven-

tion et de parti pris; il nous rappellerait, en répétant avec variante le ver célèbre de son cher Lamartine, que c'est pour le génie que Dieu fit la vérité, et que la gloire ne peut être où la vérité n'est pas.

Je trouve dans une notice de quelques pages [1], publiée vers 1842, en tête d'une nouvelle édition des premières *Poésies* de Jean Reboul, des renseignements suffisants sur son enfance, son éducation et ses débuts. Fils d'un serrurier de Nîmes « qui jouissait d'une honnête aisance, » Reboul put faire des études, fort incomplètes sans doute, peu compatibles pourtant avec ce type d'ignorance absolue et de rudesse plébéienne, trop complaisamment accepté quand il s'agit de poëtes ou d'artistes habiles, nés dans les rangs du peuple. Nous voici tout d'abord en présence d'une question qui intéresse de trop près la gloire de Reboul, pour qu'il nous soit permis de la passer sous silence : Qu'y a-t-il d'exact, sinon dans le contraste, au moins dans la contradiction radicale (ce qui n'est pas tout à fait la même chose) entre la profession de boulanger ou toute autre d'un genre analogue, et le noble métier de poëte? N'était-ce pas exagérer un moyen de succès dont Reboul n'avait pas besoin, que de trop insister sur ce mérite du tour de force, de la difficulté vaincue, sur ce phénomène permanent d'un homme qui fait du pain le matin, et qui, le soir, rime de beaux vers? Je me permets d'être là-des-

[1] Cette notice est de M. Jules Canonge, un des poëtes les plus distingués de notre pléiade méridionale, et dont l'expansive admiration pour Reboul prouve, en dépit des mauvaises langues, que l'on peut s'aimer et s'apprécier entre poëtes.

sus d'un avis un peu différent de l'opinion générale, et je demande à donner mes raisons. Ce sera pour moi l'occasion d'essayer de rectifier quelques idées *préconçues* touchant ce que l'on appelle la Muse populaire dans le Midi de la France, et de discuter certains reproches qui furent adressés, dans le temps, à Reboul par des critiques accrédités, notamment par Gustave Planche.

Étant données la vocation et l'aptitude poétiques ou simplement littéraires; — étant donnée une éducation suffisante pour que l'on soit naturellement amené à puiser aux grandes sources et à s'inspirer des grands modèles, je voudrais savoir en quoi une profession purement manuelle qui laisse l'esprit libre et dont on est quitte à dix heures du matin, est plus difficile à concilier avec la poésie ou la littérature que celle de propriétaire, par exemple, en lutte continuelle avec les paysans, avec la terre, avec les rudes épreuves de l'agriculture, le plus noble des états, je le veux bien, mais le plus fertile en mécomptes, le plus agaçant pour les nerfs, le plus absorbant pour l'intelligence. Si, en outre, le propriétaire dont je parle a eu l'héroïsme ou la sottise d'accepter un de ces mandats honorables, mais abrutissants, qui font de lui l'esclave, le *serf* de tout villageois bavard, chicaneur et processif; si, dans le milieu où il vit, il passe des mois entiers sans entendre un mot, sans cueillir une idée qui réponde à sa pensée intime et s'accorde avec ses goûts; s'il est entouré de gens trop peu dissimulés pour lui cacher que son entêtement littéraire est à leurs yeux un enfantillage ou une manie; si la littérature en arrive à être une superfétation,

un contre-sens, une herbe parasite dans sa vie : je voudrais que l'on me dît en quoi sa condition, au point de vue du culte des Muses ou de la pratique des lettres, est préférable à celle d'un boulanger-poëte, qui, une fois le pain retiré du four, pouvait se rasseoir à sa table de travail, reprendre sa Bible ou son Corneille, continuer le poëme commencé, ou bien, mettant le pied dans la rue, rencontrer à chaque pas des amis prêts à applaudir son œuvre et à s'enorgueillir de son génie. Pour moi, lorsque j'étais appelé à Nîmes par de vulgaires intérêts d'administration rurale ou de propriété, et que, sur cette magnifique esplanade que décore la fontaine de Pradier, devant ce café Peloux où se dépense, chaque soir, plus d'esprit que dans bien des cafés du boulevard, je retrouvais Reboul calme, serein, le sourire aux lèvres, le pied dans cette poussière contemporaine des Césars, le front dans l'Olympe chrétien, me couvrant de ce regard poétique et fin qui illuminait sa tête sculpturale et où se confondaient le bonhomme, l'honnête homme et le grand homme, mon premier mouvement était de l'envier. Oui, je l'enviais, non-seulement pour son génie, mais pour ce bonheur et ce talent qui me semblent supérieurs à tous les autres et qui consistent, pour le penseur ou l'artiste, à établir une parfaite harmonie entre sa vie et son œuvre, ses goûts et ses habitudes, ses travaux et son entourage, son tableau et son cadre, le monde intime qu'il habite par la pensée et le monde extérieur où son inspiration se retrempe, se repose et se recueille.

Pour me bien comprendre et ne pas trop m'accuser

de paradoxe, il faut connaître notre Midi, la ville de Nîmes surtout, ville intelligente, active, douée d'une émulation féconde et d'un patriotisme énergique, où un excellent esprit d'égalité se charge de modifier à sa façon les catégories sociales d'après les distinctions du talent, les qualités du cœur et l'honneur qui en revient au pays. Là, le peuple n'est pas ce qu'un vain bourgeois pense : il a une âme, une volonté, des croyances, un sentiment de sa dignité naturelle, qui, si Dieu y ajoute une étincelle du feu sacré, peuvent produire de grandes choses. On dirait que le voisinage des monuments antiques entretient dans ces intelligences fortes et fières un idéal de grandeur et de beauté. Le génie du poëte, la statue du sculpteur, le tableau du peintre, la parole de l'avocat, les vertus du prêtre, l'éloquence de l'évêque, deviennent le patrimoine et le trésor familier de ces populations ardentes qu'agite une surabondance de vie et dont il suffit de bien diriger les généreux instincts. Que l'on soit plébéien ou patricien, pauvre ou riche, qu'importe si l'on ajoute un nom à la liste des noms populaires, une fleur à la couronne que porte sur son front de marbre la monumentale cité? Il y a, entre le riche et le pauvre, mille points de contact, mille rapprochements affectueux qui relèvent l'un sans abaisser l'autre. Reboul, depuis le commencement de sa carrière, a été en rapport avec des millionnaires, des ducs, des banquiers, des conseillers d'État, des préfets, des ministres, des académiciens, des princes de l'Église. Eh bien ! je parierais à coup sûr, non-seulement que pas un de ces grands personnages ne l'a pris

de haut avec lui, mais que jamais l'idée d'une supériorité, d'une inégalité quelconque n'est intervenue dans ces relations amicales. La notice de 1842 parle d'un Cercle de *joyeux vivants* dont Reboul était membre dès 1820, et où son talent poétique que des chagrins de cœur et de famille devaient tourner plus tard vers l'élégie, préludait en chansons rieuses et en satires du meilleur cru. Nous avons pu assister, vingt-cinq ans après, au déclin de cette société où chacun était l'égal de tous, où l'esprit, la verve, la gaieté, le bon mot, la poignée de sel, l'anecdote piquante, se chargeaient de niveler ou de distribuer les rangs : un procureur du Roi s'y asseyait à la même table qu'un avocat ; un magistrat y coudoyait un journaliste ; professeurs, peintres, bourgeois, architectes, artisans, y buvaient le même vin, presque dans le même verre ; un gentilhomme campagnard y riait aux larmes, en écoutant les drôleries racontées par un cafetier : drôleries que j'ai retrouvées récemment, rajustées, mais non embellies par une des plumes les plus brillantes du *Figaro*. C'était fête pour tous quand Reboul y lisait des vers, et celui qui, dans ces moments-là, eût songé à sa boulangerie, eût été mis au pain sec par le rire homérique des convives.

Pourquoi ces préliminaires ? me dira-t-on ; d'abord, pour replacer dans leur vrai jour, sous un rayon de soleil, les contrastes dont on a un peu abusé entre la profession de l'homme et la vocation du poëte ; ensuite, pour arriver à indiquer comment Reboul a été, dans toute l'acception du mot, un poëte populaire, et comment se sont trompés ceux qui ont regretté de ne pas le voir écrire en

langue provençale et se consacrer exclusivement à retracer les tableaux, les scènes d'intérieur, les joies, les misères, les détails caractéristiques de la vie du pauvre et du peuple.

Écrire en langue provençale ! Ceci tient à une charmante mystification que nos spirituels troubadours du dix-neuvième siècle ont fait accepter par les bons Parisiens. On s'est imaginé que, de Valence à la mer, le provençal (je me garde bien de dire le patois) régnait en maître absolu, qu'il était le seul moyen de se faire comprendre, et que, dès lors, la renaissance de la muse provençale était un retour à la nature, une nécessité de situation, une manière de rétablir la circulation des idées, des images et des sentiments poétiques dans un pays où le français n'avait pas cours. Or, c'est tout le contraire : le vers provençal, entre les habiles mains qui l'ont fait réussir avec tant d'éclat, n'a pas été une victoire de la simplicité fruste et locale sur la culture littéraire, une réaction de la rase campagne contre la serre-chaude, mais un raffinement de lettrés et d'artistes, l'ingénieuse supercherie de gens d'esprit et de talent, beaucoup plus sûrs d'être lus quand ils seraient forcés de se traduire que s'ils servaient tout bonnement d'échos à Lamartine, à Victor Hugo ou à M. de Musset. Ils ont compris que la poésie française était usée, lasse, épuisée, qu'il fallait y être merveilleux pour y paraître supportable; ils ont donné à leur pensée une forme neuve ou renouvelée, dont ils disposaient seuls, dont l'originalité sautait aux yeux et que l'on devinait complaisamment à travers une traduction en

français, comme les toiles d'araignée qui couvrent une bouteille font mieux augurer du contenu. En réalité, on *parle* le provençal dans le Midi, mais on ne lit et on n'écrit que le français ; c'est en français que se rédigent toutes les transactions d'affaires ; c'est le français que l'on enseigne dans les écoles primaires des villages les plus arriérés : c'est en français que prêchent les curés des plus agrestes paroisses. Prenez le paysan le plus inculte, le plus hérissé de paysannerie méridionale ; lisez-lui Corneille ou Racine, il n'en sentira pas les beautés, mais il en saisira le sens littéral. Forcez-le d'ouvrir et de lire lui-même *Mireille ;* il lui faudra une heure pour en comprendre quatre vers : singulier triomphe de la localité sur la métropole, de la campagne sur la ville, de la Provence sur Paris, de la nature sur l'art, qui, pour être dignement apprécié par ses vrais juges et son véritable auditoire, a passé préalablement par l'Académie et la rue du Bac, et qui, pour être bien compris par les vainqueurs, a eu besoin de s'expliquer dans le langage des vaincus !

Ce que je discute aujourd'hui n'était pas même sujet à discussion en 1828, époque où parut l'élégie de *l'Ange et l'Enfant*, qui justifia la vocation poétique et inaugura la célébrité de Reboul. En cette belle saison de renouveau, qui fut comme le second printemps de la poésie française, nul n'eût songé qu'il fût possible de faire acte de poëte dans une autre langue que celle des *Méditations*, des *Odes et Ballades* et des *Messéniennes*, du *Lac*, des *Préludes* et d'*Éloa*. Par ce coup d'éclat qu'il n'a pas dé-

passé depuis, et où j'essayerai de retrouver tout à l'heure une preuve de la bizarrerie du succès et de l'injustice du public en matière de poésie, Reboul s'emparait d'emblée du cœur de toutes les mères, ce qui n'est pas une trop mauvaise façon d'être poëte populaire ; car l'amour maternel n'a jamais passé, que je sache, pour un privilége aristocratique. Ceci me mène droit à la seconde objection : Pourquoi Reboul, sorti des rangs du peuple, n'a-t-il pas été exclusivement le poëte du peuple? Pourquoi, — ce fut le mot de la critique, — n'a-t-il pas donné un Robert Burns à la France?

Pourquoi? — Je réponds : parce ce que ce n'était pas possible, parce que les situations sont différentes ou plutôt contraires, parce que Burns, en France, ne serait pas lu. L'Angleterre est le pays du *chez soi* : la muse populaire peut s'y enfermer dans l'atelier et dans la mansarde, s'y créer un petit monde dont les épisodes, les personnages, les figures, les émotions, les griefs, excitent un intérêt *sui generis*. Le génie français a plus d'expansion, plus d'attrait pour les idées générales. L'unité, à laquelle il tend sans cesse et qui fait sa force, le ramène, en dépit des diversités de talents, de sujets, d'éducations, de fortunes, vers ces sources d'inspiration qui ne tarissent jamais et où s'abreuve tout homme doué de la soif de l'idéal, qu'il soit riche ou déshérité, noble ou plébéien. Il existe en France une centralisation poétique; chez nous, il n'y a pas de milieu : ou la poésie populaire est démagogique, subversive, révolutionnaire, querelleuse, agressive, remplie de récriminations et d'invectives socia-

listes; — et ce n'est pas là probablement ce que l'on eût demandé à Reboul; — ou bien, après avoir effleuré de ses ailes les petites réalités de la vie, elle aspire à monter, à reprendre possession de sa patrie véritable, et il serait aussi cruel, aussi insensé de l'en exclure que d'interdire aux pauvres et au peuple leur part dans les espérances célestes. La poésie, telle que nous essayons de l'esquisser et tel que Reboul l'a pratiquée, convient mieux aux petits et aux humbles qu'aux heureux et aux grands de la terre. Pour ceux-ci elle n'est qu'un plaisir fugitif, une émotion stérile; pour ceux-là elle est une consolation, une sauvegarde et un refuge; elle les aide à combler la distance qui sépare leur misère de ces sphères enchantées où s'assouvit cette faim à laquelle le pain du jour ne suffit pas, où l'imagination se délecte, où le cœur s'apaise, où le désir s'épure, où s'épanouissent les fleurs de l'âme. Dire que Reboul, quand il a chanté les douleurs et les consolations des mères, les petites Sœurs des pauvres, les mystères de la religion, la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ, le sacerdoce, la charité, les devoirs du citoyen, les noms chers à la fidélité politique, n'a pas été au plus haut degré un poëte populaire, c'est absurde; c'est comme si l'on disait que le christianisme, la charité, les fêtes de l'Église n'intéressent en rien le peuple, que le clergé ne se recrute que dans les classes riches, que les Noëls ne sont chantés que dans les réunions aristocratiques, qu'un citoyen n'a pas de devoirs s'il ne possède en même temps vingt mille livres de rente, et que, pour rester fidèle aux principes et aux traditions monarchiques, il faut préala-

blement être monté dans les carrosses de roi. Ce serait bien mal connaître notre Midi, où la communauté des croyances religieuses et des affections politiques est une condition d'égalité morale, un lien plus puissant que toutes les similitudes de rang et de fortune, où les plus pauvres foyers nourrissent parfois les flammes les plus généreuses et entretiennent le plus obstinément leur feu sous leur cendre.

Voilà le trait distinctif de Reboul, son charme et sa gloire, sa place dans son pays et dans notre histoire littéraire. Posé par les contrastes de son éducation et de sa pauvreté, de sa profession et de son œuvre, de sa naissance et de son génie, au point où se réunissent les diverses classes sociales pour adorer le même Dieu, professer la même foi, évoquer les mêmes souvenirs, prier ou sourire aux mêmes fêtes, compter les mêmes battements de cœur et répandre les mêmes larmes, il a exprimé cette union féconde dans une langue que tous pouvaient parler, dans une poésie que tous pouvaient comprendre : il a écrit les paroles et noté la musique de ce chœur chanté par des milliers d'âmes, fières et heureuses d'échapper par leurs célestes ressemblances aux différences de costume et de figure. Lorsque j'ouvre les volumes de Reboul et que je lis *les Langes de Jésus*, *l'Hymne au Christ*, *l'Apostat* (Lamennais), *l'Aumône*, *l'Ange et l'Enfant*, *la Fête de l'Immaculée Conception à Nîmes*, *la Raison et la Foi*, *l'Inondation*, *la Marraine magnifique*, les vers au *Comte de Chambord*, à la *Fille de Louis XVI*, je crois entendre vibrer dans ces pages l'âme d'une noble ville et d'un

noble peuple, et je me dis que, si ce n'est pas là la poésie populaire, je suis trop vieux et trop peu imgambe pour aller la chercher ailleurs.

Mais, à cette date de 1828, Reboul ne songeait guère à tous nos beaux raisonnements. Agé de trente-deux ans à peine, après quelques heureux essais de satire et de comédie locale (*un Duel* entre autres), il venait d'être initié à la poésie par la douleur; il avait perdu sa femme et son enfant en bas âge « Je pleurai et je fus chrétien! » a dit Chateaubriand dans une des meilleures pages de ses Mémoires. Reboul, pour être chrétien, n'avait pas eu besoin de larmes; mais il pleura, et il fut poëte; cette première larme poétique s'appela *l'Ange et l'Enfant.*

Cette élégie de *l'Ange et l'Enfant* a fait le tour du monde : toutes les femmes, sœurs, aïeules ou mères, la savent par cœur et l'ont répétée en souriant ou en sanglotant devant des berceaux pleins ou vides. La modeste chambre de Reboul était tapissée de dessins, signés par des peintres célèbres, qui avaient traduit pour le regard cette pieuse et consolante pensée. Rien n'a manqué à ce glorieux début, qui, pour bien des esprits indifférents ou superficiels, — et qui n'est pas superficiel ou indifférent quand il s'agit de poésie? — résumait encore, après trente ans, le génie et le bagage de Reboul. Chose bizarre que le succès, qui parcourt ainsi le monde avec la rapidité d'un courant électrique ou d'une traînée de poudre, qui, à un moment donné, s'empare de toutes les imaginations, de tous les cœurs, de toutes les mé-

moires, et devient plus tard une date, une empreinte, une étiquette, gênante souvent et irritante pour le triomphateur d'un jour, condamné à d'ingrats lendemains! — « Savez-vous, me disait Eugène Devéria, qu'il me prend parfois des envies furieuses de monter à l'assaut de la galerie du Luxembourg, et de déchirer cet exécrable tableau de *la Naissance de Henri IV*, sous lequel on m'écrase depuis tant d'années? » — Eugène Devéria avait tort; car cette *Naissance de Henri IV* est malheureusement restée son œuvre unique; mais Reboul, s'il n'eût pas été le moins vaniteux des hommes et même des poëtes, aurait eu le droit de se plaindre et de nous dire : « N'ai-je donc écrit que *l'Ange et l'Enfant?* »

Ce qui décide ordinairement de ces succès légendaires, acceptés comme articles de foi poétique, ce n'est pas la perfection de la forme, c'est le sentiment; j'insiste là-dessus, parce que j'y trouve un argument décisif contre la théorie de l'art pour l'art, de l'art matérialiste, exclusivement épris de ciselure et se servant à lui-même de but suprême ou de miroir. Prenons pour exemples trois pièces d'une valeur assurément fort inégale, mais offrant entre elles ce point de ressemblance que tout homme à peu près lettré, qui ne professe pas pour les vers une horreur systématique, vous les récitera d'un bout à l'autre : *la Chute des feuilles*, de Millevoye; *le Lac*, de Lamartine, et *l'Ange et l'Enfant*, de Reboul. La première est de forme antédiluvienne; on se demande, en la relisant, à quelle époque *préhugothique*, sous le règne de quel Esménard ou de quel Baour-Lormian la

poésie a parlé une pareille langue; on s'y heurte à chaque vers, au *Fatal oracle d'Épidaure*, au *Bocage sans mystère*, aux *Sombres autans*, au *Silence du mausolée*. *Le Lac*, d'un souffle autrement puissant et d'une inspiration cent fois supérieure, n'est pas non plus exempt d'expressions vieillies, de tours surannés, de négligences et de réminiscences, et je recommande aux bénévoles lecteurs qui seraient tentés de nous croire infaillibles, un article de l'abbé de Féletz, publié dans *les Débats* et retraité dans le recueil de ses œuvres, article où le spirituel abbé, après avoir exprimé pour M. de Lamartine et les premières *Méditations* une admiration très-tempérée, s'amuse à colliger dans *le Lac* des hémistiches empruntés à Thomas, à Lemierre et à Jean-Baptiste Rousseau. Enfin, dans *l'Ange et l'Enfant*, le sentiment est, pour me servir d'un mot d'atelier, bien préférable au *rendu* : l'idée est délicieuse; le style est négligé; la forme a vieilli. Que faut-il en conclure? Que le public s'est trompé? Que le succès a eu tort? A Dieu ne plaise! Ce qui en ressort, c'est que, dans la pensée humaine comme dans l'homme lui-même, l'âme passe avant le corps et le corps avant le vêtement; c'est qu'une loi, à laquelle nous obéissons sans nous en rendre compte, nous révèle une sorte de solidarité mystérieuse entre ce qu'il y a d'immortel en nous et ce qui mérite de ne pas périr dans les ouvrages de cette chose immortelle. Le corps est périssable; le vêtement s'use en une saison; l'âme survit et ne meurt pas. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans les créations de l'imagination et de l'art? Pourquoi l'âme n'au-

rait-elle pas le don de communiquer à ce qui s'adresse à elle quelque chose de sa durée, et pourquoi ce qui n'existe que pour le plaisir des yeux, la satisfaction des sens ou l'approbation d'une élégance frivole, ne serait-il pas enveloppé dans les destinées éphémères de cette beauté tout extérieure que l'artiste a choisie pour inspiratrice et pour modèle? M. Sainte-Beuve, en rappelant, cet hiver, les titres de M. Théophile Gautier, en citant quelques pièces qui sont de vrais chefs-d'œuvre d'orfèvrerie poétique, ajoutait avec une tristesse un peu exagérée peut-être, que, parmi ses collègues de l'Académie française, il n'y en avait certainement pas huit qui eussent lu ces vers. Encore une fois, quel est l'académicien, ou plutôt quel est l'homme civilisé, qui n'a pas lu, relu, récité *la Chute des feuilles*, *le Lac*, *l'Ange et l'Enfant?* Il faut bien qu'il y ait une raison à cette différence, à cette inégalité qui n'est pas une iniquité. Au milieu des triomphes de la matière, parmi les insolentes parades d'un art sensuel et païen, dans un siècle où tous les genoux plient devant le fait, où tous les yeux s'abaissent vers la terre et s'allument de vulgaires convoitises, où la réalité règne en souveraine, où la *guenille* de Chrysale se change en pourpre superbe, cette raison est assez belle, elle s'accorde assez bien avec nos plus nobles instincts, elle plaide assez éloquemment la suprématie de l'âme, pour qu'il soit permis aux *disgraciés*, aux *sacrifiés* de la littérature, de s'y arrêter avec complaisance et de la proclamer.

Et cependant, si j'avais envie de protester contre cette

absorption de toute une renommée poëtique dans une trentaine de vers, si j'inclinais à croire que l'on a fait une part trop léonine à l'élégie de *l'Ange et l'Enfant* aux dépens de ses sœurs, c'est Reboul lui-même qui me fournirait mes preuves. Poëte des enfants et des mères, ayant une fois lavé à cette source bénie les blessures de son cœur, il était impossible qu'il n'y revînt pas, comme le voyageur revient au bassin d'eau vive où il a jadis apaisé la soif et les fatigues de la route; qu'il ne reprît pas, sous une autre forme et dans un autre cadre, le thème favori, comme le musicien ramène dans les principales scènes de son opéra la mélodie qui a porté bonheur à son ouverture. L'idée de la mort de l'enfant et du ciel qui s'ouvre à ce petit ange, l'antithèse de ce deuil maternel et de cette joie chrétienne, reparaît en effet dans l'œuvre de Reboul. Je trouve à la page 245 des *Traditionnelles*, sous le titre de la *Marraine magnifique*, une pièce que je n'hésite pas à regarder comme supérieure à *l'Ange et l'Enfant*. Tous mes lecteurs connaissent l'une; fort peu, j'en suis sûr, connaissent l'autre. Je vais la citer, afin que l'on puisse comparer.

Hélas! ma pauvre Madeleine,
J'ai couru tous les environs;
Je n'ai pu trouver de marraine
Et ne sais comment nous ferons.

Au nouveau-né que Dieu nous donne
Nul n'a craint de porter malheur
En lui refusant cette aumône:
La pauvreté fait donc bien peur?

Et cependant tout à l'église
Pour le baptême est préparé.
Faut-il que l'heure en soit remise ?
Que dira notre bon curé ?

Mais, tandis que l'on se lamente,
Une dame, le front voilé,
La robe jusqu'aux pieds tombante,
S'offre à ce couple désolé.

« Dites-nous, bonne demoiselle,
Qui peut vous amener ici ?
— Pour votre enfant, répondit-elle.
Soyez désormais sans souci :

Je viens pour être sa marraine,
Et je vous jure, sur ma foi,
Que, par ma grâce souveraine,
Il sera plus heureux qu'un roi.

Au lieu d'une pauvre chaumière
Il habitera des palais,
Dont le soleil et la lumière
Ne sont que de pâles reflets.

Et, dans cette magnificence,
Loin de vous rester étranger,
Il brûlera d'impatience
De vous la faire partager.

— Quoi ! l'enfant qui nous vient de naître
Doit avoir un pareil destin ?
Hélas ! nous n'osions lui promettre
Que l'indigence et que la faim.

Quelle puissance est donc la vôtre ?
Êtes-vous ange ou bien démon ?
Répondez-nous. — Ni l'un, ni l'autre ;
Mais plus tard vous saurez mon nom.

— Eh bien ! s'il faut que l'on vous croie,
Si, pour nous tirer d'embarras,

Le ciel près de nous vous envoie,
Prenez notre fils dans vos bras. »

Sur les marches du baptistère
L'enfant est aussitôt porté;
Mais de l'onde qui régénère
Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine
Il clôt la paupière et s'endort...
Elle avait dit vrai, la marraine :
Car la marraine était la Mort.

1856.

Je me trompe peut-être; mais il me semble qu'il y a là tout ce qui a manqué, selon certains juges, à Reboul pour réaliser complétement l'idéal du poëte populaire; plainte voilée et discrète du pauvre; joies de la famille assombries par le spectre de la misère; échappée soudaine vers le ciel, enfin mise en scène de la même idée dans un cadre plus original, sous une forme plus saisissante: car, s'il nous était permis de relire l'élégie de 1828 avec nos bésicles de 1864, nous dirions qu'il en est de *l'Ange et l'Enfant* comme de ces fables de la Fontaine dont on murmure tout bas : « En vérité, je pourrais en faire autant, et je m'étonne de ne pas y avoir songé. » — Le fait est que ces images, ces alliances poétiques de l'enfant, de l'ange et de la mère ont été si souvent répétées en vers et en prose, en peinture et en musique, que ce qui était neuf, il y a trente-six ans, semble aujourd'hui une redite. Et pourtant quelle disproportion entre la fortune des deux pièces ! Tant il est vrai qne l'origi-

nalité *quand même* n'est pas le meilleur moyen de réussir en poésie, qu'il vaut mieux s'y faire l'interprète d'un sentiment universel et recourir, pour l'exprimer, à ce fonds commun où chacun croit retrouver quelque chose de sa propre imagination et être de moitié dans l'inspiration du poëte !

Ce volume des *Traditionnelles*, le dernier en date, et dont le titre ne nous paraît pas heureux, est, dans son ensemble, bien plus *avancé*, bien plus *fait*, d'une forme bien mieux réussie que les précédents recueils. On sent que Reboul, à son insu, et tout en restant le poëte de l'âme, a sagement profité des procédés d'un art nouveau. Les proportions et les situations gardées, ces *Traditionnelles* sont contemporaines de Victor Hugo, de Théophile Gautier et de Leconte de Lisle, comme les premières *Poésies* étaient voisines d'Alexandre Soumet, de Jules de Rességuier et d'Edmond Géraud. Le début des *Inondations* :

> Le sauvage bétail, chassé de ses roseaux,
> . . . .

et la pièce suivante :

> Le temps est lourd et sombre, et le Sud obstiné...
> . . . .

sont tout à fait dans le ton de la poésie la plus moderne, la plus exactement pittoresque et la plus *réelle*. Quiconque a été témoin ou victime de ces épisodes sinistres éprouvera, en lisant ces pages, le frisson que l'on ressent

en assistant à la représentation vivante et vraie d'une de ces calamités dont on peut dire : « *Et quorum pars magna fui!* » Nous sommes loin du *Troubadour d'Occitanie* et de *l'Hirondelle du Troubadour*, qui portent la date de 1828 et que l'on retrouve dans le premier recueil. Jules Breton a succédé à M. Hersent; *les Vendangeuses* ont remplacé *le Chien du Pauvre*. Le trait final est du Reboul, et du meilleur :

. . . .
Or, tenant un enfant sans crainte à sa mamelle,
Une femme s'était assise auprès de moi...
Tout à coup se levant, le visage livide,
Serrant plus fortement son enfant dans ses bras,
Loin du fleuve sinistre elle fuit à grands pas...
Cette mère avait vu passer un berceau vide?

Après avoir sacrifié au pittoresque, Reboul revient ici à l'émotion, ou, comme on eût dit autrefois, à la *sensibilité*, et montre comment les deux inspirations, au lieu de s'exclure, peuvent se compléter l'une par l'autre.

Entre les premières *Poésies* et les *Traditionnelles*, bien des années s'étaient écoulées, et ces années, pleines ou orageuses, n'avaient pas été perdues pour le poëte. En 1842, au moment où paraissait une nouvelle édition de ses œuvres, il publia le *Dernier jour*, poëme en dix chants, qui a sur *Philippe-Auguste* de Parseval Grandmaison, sur *la Franciade* de M. Viennet, sur *la Henriade* de M. de Voltaire, sur la *Divine Épopée* d'Alexandre Soumet et sur *la Chute d'un ange* de Lamartine, l'avantage d'être beaucoup plus court, et de rompre la monotonie

épique par d'heureuses échappées de lyrisme et de fantaisie[1]. *Le dernier jour* a laissé peu de traces; l'on pourrait en dire autant du *Martyre de Vivia*, *mystère* en trois actes et en vers, joué à l'Odéon le 6 avril 1850; saison tragique, qui, au milieu des anxiétés républicaines et du scandale démagogique des élections de Paris, vit jouer coup sur coup la *Charlotte Corday* de M. Ponsard, le *Toussaint Louverture* de Lamartine, et *le Martyre de Vivia* de Reboul. Mais là notre cher poëte se trouvait dépaysé, transplanté à deux cents lieues de ses Arènes, en présence de ce terrible esprit parisien qui dissoudrait tous les monuments de Nîmes avec une cuillerée de son vinaigre. Un des *loustics* de cette année-là, en voyant entrer en scène Lucilius (le Démodocus de cette nouvelle Cymodocée), ridiculement accoutré en tragédien de la collection Daumier, s'écria que, pour ressembler au rideau d'une salle de bal de barrières, il ne lui manquait que des tringles. En somme, malgré une scène originale et pathétique entre Vivia et son fils, l'effet fut médiocre et le succès négatif. D'ailleurs, sans que Reboul y eût songé, grâce à son penchant, à ses préférences, à ses lectures, *Vivia* tenait de trop près à Polyeucte et à Pauline. Ce n'était assurément ni une imitation volontaire, ni une ressemblance servile : c'était plutôt l'ombre d'une grande

[1] Ce jugement sommaire sur *le Dernier jour* ne doit pas être pris au pied de la lettre : c'est de mémoire, et avec une légèreté toute parisienne, que nous avions à peu près condamné ce poëme, qui renferme un grand nombre de passages admirables, et sur lequel nous reviendrons peut-être dans une étude particulière des œuvres posthumes de Reboul.

figure couvrant le promeneur qui se chauffe au même soleil.

Mais, deux ans avant *le Martyre de Vivia*, — qui rappelle Corneille comme *le Dernier jour* rappelle les visions dantesques, — un autre événement tragique était survenu dans la carrière de Reboul. En 1848, sa popularité l'avait désigné au choix des électeurs, et Reboul, son élégie en poche, s'était laissé nommer représentant, persuadé sans doute que, si tous ses collègues n'étaient pas des anges, la plupart étaient des enfants. Il arriva donc au milieu de cette cohue, et je crois le voir encore, dans le jardin d'une maison amie, au bruit lointain de la fusillade ou du tambour battant le rappel, son beau front penché vers la terre, sa lèvre tour à tour plissée par l'inquiétude et l'ironie, me demandant ce qu'il était venu faire dans cette bruyante galère. C'est un fait digne d'être remarqué à l'honneur de la religion et de la poésie, sa sœur cadette, que le plus grand des orateurs catholiques et le plus pur des poëtes chrétiens, Lacordaire et Reboul, tous deux populaires, tous deux tendrement attentifs aux douloureuses énigmes de l'inégalité sociale, tous deux inclinés sur ces gouffres où s'agitent les passions, les rêves, les misères et les colères du peuple, revêtus, l'un de cette robe blanche qui signifie pauvreté, l'autre de ce pauvre habit qui, s'il eût osé, n'eût été qu'une veste de travailleur, et, sous cette robe comme sous cet habit, sentant leur cœur battre d'un immense amour pour les petits et les faibles, les malheureux et les opprimés, — aient été à la fois attirés et épouvantés par la république de Février :

attirés ; car elle ouvrait à leur amour pour l'humanité des perspectives vagues, mais infinies ; elle répondait à cet idéal que porte en soi toute âme généreuse, et que gênent singulièrement les cours et les chambellans, les habits brodés et les journalistes officieux ; épouvantés, car les violences insensées de l'attaque, les rigueurs forcées de la répression, la sauvagerie des doctrines, l'anarchie des intelligences, le conflit des utopies servies par les barricades et des intérêts servis par les baïonnettes, devaient nécessairement froisser en eux les mansuétudes du chrétien et les délicatesses de l'artiste. N'importe ! ne nous plaignons pas trop du court passage de Reboul à travers la politique ; il s'en tira, j'allais dire qu'il s'en vengea en poëte ; en poëte qui n'attend pas que Platon l'exile de la République, et qui sort en secouant sur ce seuil menacé par les Furies la brillante poussière de ses hémistiches. L'*Épître à M****, datée du 21 juin 1849, est ravissante d'esprit, de verve, de bon sens, de fine et piquante malice. Le satirique de 1820 s'y retrouve dans toute la maturité de son talent, sur un terrain plus vaste, en face de spectacles admirablement ajustés à son honnête raillerie.

Le poëte se meurt sous le représentant ..
... « Quand pourrai-je au *Mazet* [1], rêvant à quelque ouvrage,
D'un cigare au soleil livrer le blanc nuage !
Je rends grâce à tous ceux qui m'ont donné leur voix ;
Mais je n'étais pas né pour fabriquer des lois.
Arraché comme une algue au fond de mon asile,
L'orage m'a jeté dans cette grande ville

[1] *Mazet*, une petite maison dans les environs de Nîmes ; quelque chose comme la *bastide* des Marseillais.

Pour réparer à neuf un monde déjà vieux.
Errant dans les détours d'un palais ennuyeux[1],
Je regarde opérer les élus de la France,
Et n'osant avouer ma candide ignorance,
Je m'escrime comme eux, malgré tous mes dégoûts,
A chercher le bâton qui n'aura pas deux bouts...
Du sophisme titré jusqu'à monsieur Prudhomme,
Ici toute folie a député son homme.
On apprendra gratis le grec et le latin
Aux malheureux qui n'ont ni culotte, ni pain.
Celui-ci, grand docteur des amoureuses flammes,
Les affranchit du frein pour épurer les âmes.
Et prétend, des maris débarrassant le front,
Que nul ne le sera lorsque tous le seront ;
Que le monde atteindra le bonheur sans limite
Quand nous n'aurons pour tous qu'une seule marmite... »

Je m'arrête à regret : il faudrait pouvoir citer en entier cette pièce charmante, qui, mise en regard de *l'Ange et l'Enfant*, des strophes *à la Fille de Louis XVI*, de *l'Inondation*, prouve combien le talent de Reboul était souple, et combien l'on a eu raison de remarquer, chez les poëtes les mieux doués de *sensibilité* et de tendresse, à commencer par Racine, — cette veine comique et cette facilité d'épigrammes. Je ferai pourtant une chicane qui me servira à indiquer le côté faible de cette muse, drapée d'hermine et couronnée de lis, les lis des champs de l'Évangile.

Reboul, se souvenant que, chez les vieux Romains, ses ancêtres, le mot *vates* signifiait à la fois poëte et prophète. prédit ce qui ne manquera pas d'arriver à la suite de ces orgies de liberté, et il termine par un apologue :

[1] On n'y jouait pas encore *la Succession Bonnet* et *M. Choufleury restera chez lui.*

Des domestiques demandent à leur maître de leur confier la clef de sa cave, en lui promettant de ne pas en abuser; ils en abusent : le maître, rentrant chez lui, les trouve ivres-morts; il reprend sa clef; les coupables, dégrisés, avouent qu'il a raison, et le poëte ajoute :

Quelle moralité tirer de cette fable?
La voici : si jamais un maître véritable
Nous rendait la tribune, usons de ce tonneau,
Mais à condition d'y mêler un peu d'eau.

C'est très-bien; le vœu de Reboul a été exaucé, et nous avons eu assez d'eau pour faire ce qu'on appelle au collége de l'*abondance.* Mais le trait serait plus vif, l'idée mieux suivie et la similitude plus piquante, si cette image de l'eau avait paru à la fin de l'apologue :

Afin de conserver la paix dans la maison,
Vous nous fermez la cave, et vous avez raison.

ont dit les serviteurs. Cela ne suffit pas; pour que l'esprit saisît bien le rapport entre l'horreur du vin, qui succède à l'ivresse, et le dégoût de la liberté qui résulte de l'anarchie, il fallait dire en deux vers excellents ce que je vais crayonner en deux vers détestables :

Reprenez votre clef, cachez votre tonneau :
Le vin nous fait horreur... De l'eau! toujours de l'eau!

Vétille, je l'avoue; petit détail, j'en conviens; mais c'est par le détail que pèche le talent de Reboul : il a le souffle; mais ce souffle est inégal, et, au moment où le lecteur retient à peine un cri d'admiration, le *quandoque bonus* vient tout à coup mêler sa somnolence à la poétique veil-

lée. Je comparerais volontiers Reboul à ces chanteurs qui ont une voix charmante, qui disent à merveille une cantilène, mais qui manquent parfois l'applaudissement faute de savoir terminer avec éclat la phrase musicale. On pourrait dire aussi, en argot de théâtre, qu'il ne *soigne pas assez ses sorties*. Ainsi les belles strophes sur *l'Inondation* finissent par ces vers :

Quel sage expliquera cette immense colère?
Que veut dire le ciel aux peuples éperdus?
Frappe-t-il un grand coup afin de les *distraire*
Du mensonge éternel qui les tient suspendus?

Ce mot impropre, *distraire*, suffit à jeter quelque obscurité sur l'idée finale; une autre expression, *arracher au mensonge*, *montrer l'inanité de leurs calculs et de leurs efforts*, eût rendu cette idée plus claire et plus frappante. Voici le dernier vers de l'admirable élégie à *la fille de Louis XVI*.

Le mérite *du tien* finira *notre* deuil.

Il faut réfléchir un instant pour comprendre que ce vers signifie : « Le mérite de ton deuil finira le nôtre, » — et c'est mauvais signe quand le vers fait regretter la prose.

Je pourrais multiplier ces citations : à quoi bon? Quel poëte d'ailleurs n'est pas inégal? Il y a chez Alfred de Vigny des images d'une incroyable magnificence, des vers justement qualifiés d'*immenses*, qui parcourent en deux hémistiches la terre et le ciel, à côté de pages obscures, sibyllines, sophistiquées, incompréhensibles. Lamartine a d'étonnantes négligences, de Musset est souvent bien confus, et, quant à Victor Hugo, le poëte aux gigan-

tesques chevilles, sa main titanique, sur la pointe d'une roche énorme, en face d'un écueil difforme, vous tient sans cesse suspendu entre une extase et une migraine. Mais ce n'est aucun de ces noms illustres que je voudrais évoquer à propos de Reboul : il y en a un autre que j'ai déjà écrit et auquel il est difficile de ne pas penser, quand on remarque ces alternatives de lumière et d'ombre : c'est Corneille.

Corneille, traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, auteur du *Cid* et d'*Agésilas*, taquiné par Voltaire, le *bonhomme* Corneille, comme dit Dangeau, voilà le véritable ancêtre, le vrai maître de Reboul, et non pas Lamartine, qui a pu le révéler à lui-même, mais qu'il n'a pas imité. En tenant compte de la différence des temps, des situations, des cadres, des auditoires, on rencontre chez tous les deux cette poésie magnanime, cet héroïsme de la pensée, ce culte de l'honneur, cette honnêteté grandiose, qui sont les vertus de l'homme avant d'être les qualités du poëte. Chez tous les deux on aperçoit ces teintes crépusculaires dont on ne saurait dire si elles marquent l'aurore ou le soir d'un beau jour. Seulement, Corneille lutte contre les difficultés du dehors, Reboul contre les difficultés du dedans : ce que l'état de la société et de la littérature est pour le premier quand il commence à écrire, son propre état, sa propre inexpérience l'est pour le second, lorsqu'il sent tressaillir en lui ses facultés poétiques. Les gaucheries d'exécution, les désaccords de l'idée et du mot, les défaillances du coup d'aile, les éclipses de génie, qui, chez l'un, résultent des embarras d'une langue à for-

mer, d'un art à faire sortir de l'enfance, viennent, chez l'autre, d'une éducation incomplète, d'une initiation tardive, de lectures trop obstinément concentrées sur deux ou trois livres. Rien de touchant comme l'inventaire de la bibliothèque de Reboul : quelques volumes d'une vieille édition de Bossuet, un Corneille dépareillé, deux Bibles, un antique dictionnaire de rimes, quelques traductions de poëtes grecs, un de Maistre à peu près complet, deux volumes de M. de Bonald, un recueil des homélies de saint Basile, c'était tout : mais les joies de l'intelligence ressemblent à celles du cœur; on les savoure mieux, quand on ne les éparpille pas. Il en aura été des livres de Reboul comme de la parcelle de terre que le pauvre possède, comme du morceau de pain qu'il mange, comme de la chaumière dont le toit l'abrite, comme de l'enfant pâle et maigre qu'il presse dans ses bras. Tout cela est mieux à lui que les richesses ne sont aux riches: ces objets nécessaires à sa vie, à son regard, à sa tendresse, il se les assimile avec une puissance particulière dont les heureux n'ont pas le secret. A l'hôtel des ventes, un bibliophile millionnaire ne donnerait pas deux louis de cette douzaine de volumes; mais Dieu leur a assigné un prix inestimable, en permettant à une âme de s'imprégner de ces âmes, d'en refléter la lumière, d'en entretenir la flamme, d'ajouter un anneau à la chaîne sacrée.

Doit-on s'étonner maintenant, si Reboul est au premier rang des poëtes qui gagnent à être lus à petites doses, récités par fragments; si l'on peut prédire à ces vers le sort de ces monuments qu'il a tant aimés, et où une assise

disjointe, un pan de mur écroulé, une corniche éraillée, un figuier croissant à travers les déchirures de l'acanthe, n'empêchent pas de deviner la beauté des lignes, d'admirer les tons chauds de la pierre, hâlée par notre soleil? Peu de poëtes, même parmi les plus illustres, ont un plus grand nombre de ces vers, qu'on pourrait appeler aussi vers proverbes, qui naissent tout armés, comme Minerve, dont ils ont la sagesse et le génie. Ainsi, dans les *Petites Sœurs des pauvres* :

N'ayant rien à donner, elles se sont données.

Dans la pièce à Lamennais :

Rome ne mourra pas de la mort de ta foi!

Dans *la Foi et la Raison*, ces vers souvent cités :

Le joug est remplacé du moment qu'on le brise;
On croit à Babinet quand on rit de Moïse.

Vers immortel, écrivait M. Charles Lenormant; — vers élastique, serions-nous tenté d'ajouter; car, notre siècle changeant tous les cinq ans de crédulité depuis qu'il se pique d'être incrédule, il n'y a que le nom à changer, et l'on pourrait dire aujourd'hui :

Et l'on croit à Renan...

ou bien :

On consulte Mathieu, quand on rit de Moïse.

Qu'on me permette un souvenir personnel, à propos de cet effet que produit la poésie de Reboul, quand on sait choisir. Je me trouvais, il y a quelques années, chez M. Joseph Autran; nous avions avec nous l'auteur

du poëme de *la Vendée* et des *Bévues parisiennes*, le baron Gaston de Flotte. Le climat du Midi a des violences inouïes, mais des douceurs ineffables. Ce soir-là, octobre était calme comme l'automne, chaud comme l'été, suave et embaumé comme le printemps. La nuit tombait, et, pour éclairer et adoucir sa chute, des milliers d'étoiles s'allumaient au ciel : nous étions réunis dans un petit salon; on se parlait sans se voir; des bouffées d'air tiède, chargées de vagues senteurs, nous arrivaient du jardin : tel était le charme de cette heure, qu'un domestique qui apportait les lampes avait été, à sa grande surprise, expulsé comme un trouble-fête. Il faut de ces cadres à la poésie, comme il faut aux malades une température particulière, aux exilés une image de la patrie absente. M. Gaston de Flotte nous récitait de mémoire des vers qui me parurent admirables : il en disait une vingtaine, puis s'arrêtait et en déclamait d'autres : « Oh! que c'est beau! dis-je à la fin : de qui est-ce donc? — Mais, malheureux! c'est de Reboul. » J'eus honte de mon oubli : c'était de Reboul en effet, et jamais muse ne fut plus digne de s'associer à un de ces moments délicieux où la nuit sourit dans le ciel, où la poésie, cette fleur nocturnè, s'épanouit dans le cœur, où le corps, bercé par un indicible bien-être, laisse la parole à l'âme.

Pour que cette étude fût un peu moins incomplète, il aurait fallu pouvoir parler des œuvres inédites, léguées par Reboul à ses amis, et qui ne tarderont pas à paraître : nous les savons en bonnes mains; leur publication

permettra sans doute d'ajouter quelques traits à notre esquisse, à peine ébauchée au fusain[1]; mais nous nous reprocherions de finir sans toucher à un sujet délicat, dangereux peut-être, que nous abordons pourtant sans crainte; car la poésie peut se rassurer là où la politique aurait peur.

Un jour, quand nos querelles de partis seront passées à l'état légendaire, l'épisode des relations de Reboul avec le comte de Chambord, les bontés du prince pour le poëte, l'attachement du poëte pour le prince, formeront un des chapitres les plus touchants de l'histoire du royalisme populaire dans le Midi. Vers 1857, des indiscrétions amicales que Reboul n'avait assurément pas provoquées, apprirent ou firent penser à celui dont Victor Hugo et Lamartine ont chanté le berceau, que les vers ne donnaient plus au boulanger-poëte le pain quotidien, et que le pain quotidien ne lui payait plus le luxe des vers. Il y eut comme une attraction magnétique entre l'exil et la pauvreté, et il fut question de faire accepter par Reboul une pension modique. Avec quelle délicatesse et quelle grâce cette intention fut exprimée, comment le bienfaiteur eut l'air d'être l'obligé, je n'ai pas besoin de le dire : la réponse de Reboul fut sublime; Blondel, ayant Corneille pour poëte au lieu de Sedaine, et Mozart pour musicien au lieu de Grétry! Pourquoi faut-il que je gâte cette lettre en la répétant de souvenir, ne l'ayant pas sous les yeux? N'importe!

[1] Ces œuvres ont paru.

je ne puis résister à l'envie d'en donner une idée : le squelette fera juger de la figure :

« Monseigneur,

« Je ne sais quel ami trop obligeant vous a peint ma position sous des couleurs si affligeantes... Je ne suis pas dans le besoin... En tous cas, je n'ai jamais songé à me plaindre ni même à parler de mon état de gêne, quand je m'y suis trouvé... J'avais rêvé dans mon humble condition, — peut-être dans mon orgueil, — de mourir avec l'honneur d'un dévouement gratuit : mais les mains augustes et vénérées d'où descend pour moi le bienfait ne me laissent plus que le droit d'accepter avec reconnaissance ce que vous voulez bien m'offrir... »

Restons sur ce souvenir : toutes les ingéniosités de la critique ou de l'éloge ne nous offriraient rien de comparable. Reboul a été plus grand en acceptant que s'il avait refusé. Il a vécu, il est mort *avec l'honneur d'un dévouement* qui sera, non-seulement pour les déserteurs et les transfuges, mais pour nous, sybarites de la fidélité, aristocrates du sacrifice, épicuriens de l'abnégation, irrités des plis de rose de notre martyre, une leçon et un exemple. Tel il a été jusqu'au bout, et telle restera sa poésie, fidèle image de sa vie et de sa personne. Une longue maladie avait brisé ses forces; une ombre s'était faite dans son intelligence : les nerfs, ces cruels despotes qui font d'un brave un poltron, d'un saint un diable, d'un homme aimable un bourru, d'un

bouquet de fleurs un fagot d'épines, les nerfs avaient envahi et ravagé ce noble esprit; mais l'âme veillait, et avec elle le sentiment de l'honneur, pareil à ces lampes qui brûlent pendant l'agonie. — « *Volé pa taca moun amo* » — « Je ne veux pas salir mon âme, » disait-il dans ces moments suprêmes où les paroles se comptent et où la mort commence à les disputer à la vie. « Je ne veux pas salir mon âme! » Son vœu a été exaucé : son âme est demeurée intacte et sans souillure au milieu des ruines du corps, comme sa poésie demeurera saine et forte au milieu des ravages du temps. L'ange, cet ange gardien qui nous était apparu dans les premiers vers de Reboul, a pu jusqu'à la fin se mirer dans cette âme comme dans l'onde *d'un ruisseau;* et, plus tard, en *prenant l'essor vers les demeures éternelles*, il a pu se demander s'il emportait avec lui le plus innocent des enfants ou le plus pur des poëtes.

V

M. VICTOR HUGO[1]

Juillet 1864.

Toute modestie ou toute vanité à part, je crois qu'il me serait facile de faire rire mes lecteurs et réussir cet article à l'aide d'un procédé fort simple qui n'exigerait pas de grands frais d'imagination et d'esprit. Il suffirait d'ouvrir ce gros volume, et d'en citer au hasard quelques phrases, les premières venues, sans autre embarras que l'embaras des richesses ou du choix ; car tout, dans ces cinq cent soixante-dix pages, est de la même force; jamais, non jamais, on ne vit rien de pareil en fait de chaos, de galimatias, d'amphigouri, d'aberration et de démence : jamais deux grands noms ne s'accouplèrent, jamais une montagne, que dis-je, deux montagnes en travail ne s'unirent pour accoucher, non pas d'une telle souris, mais d'un tel monstre ; — et d'un monstre de la pire espèce, qui déjoue

[1] *William Shakespeare.*

la surprise par le bâillement et la curiosité par l'ennui.

Ce succès de fou-rire, obtenu par des citations, a déjà tenté quelques-uns de mes confrères, accoutumés jusqu'ici à respecter et à admirer, en M. Victor Hugo, l'idole de cette popularité artificielle et bâtarde, chère au faux peuple, à la fausse démocratie et au faux libéralisme. Cette fois, il n'y avait plus moyen de garder son sérieux, comme pour les *Contemplations*, la *Légende des Siècles* et les *Misérables*. L'éclat de rire a brisé le masque, étouffé le mot d'ordre, violé la consigne. La réclame était trop flagrante, la ficelle trop grosse, l'attrape trop manifeste, la tentation trop forte : ils ont lu, ils ont ri, ils ont cité, et il n'en a pas fallu davantage pour que l'on trouvât spirituels, amusants et légers des gens qui ne passent pas habituellement pour des modèles de légèreté, d'atticisme, d'amusement et de grâce.

Eh bien ! nous ne les suivrons pas sur cette voie trop facile : passe encore pour les précédents ouvrages de M. Victor Hugo ! il y avait quelque mérite et quelque avantage à les discuter, à s'égayer même à leur dépens. Les énergumènes faisaient bonne garde autour de ces livres et menaçaient d'extermination quiconque essayerait de mêler un grain de sel à ces flots d'encens. Les beautés et les énormités s'y combinaient à des doses assez égales pour qu'il fût utile de faire le triage, pour que le voisinage des unes rendit les autres plus dangereuses ou plus irritantes. Mais avec ce *William Shakespeare*, à quoi bon? Le procès est jugé avant d'être plaidé ; ce n'est pas un livre, ce n'est pas une série de chapitres ; c'est une collec-

tion de cauchemars et de migraines. Il n'y a plaisir, courage et bon goût à attaquer que ce qui peut se défendre ou être défendu. Or nul, sous peine de se couvrir de ridicule, ne songera à prendre parti pour ce lourd volume, que les boas et les vieux critiques sont seuls capables d'avaler jusqu'au bout. Nous rions franchement, les flatteurs rient sous cape, les enthousiastes rient jaune, voilà toute la différence : on dirait une tuile, une cheminée, un aréolithe tombant tout-à-coup sur la tête de ceux que n'avaient pas dégrisés certaines pages des *Misérables* et certains vers des *Contemplations*. Non-seulement cet ouvrage est accablant pour l'auteur et pour ses disciples ; mais il réagira désastreusement contre les admirations antérieures, contre tout ce qu'a produit la troisième ou quatrième manière de M. Victor Hugo ; œuvres brodées de bien et de mal, tachées de pire, dont le succès éphémère a ressemblé beaucoup plus à un coup de Bourse littéraire qu'à une épisode intéressant pour la littérature. Il donnera raison à ces Zoïles à ces Thersites, à ces sacriléges qui, depuis dix ans, osaient regarder le dieu en face, et que l'on ne sauvait du courroux de ses adorateurs qu'en les proclamant idiots sur tous les murs de Paris.

Et pourtant il s'agit, après tout, de Victor Hugo, c'est-à-dire d'un homme qui reste, malgré ses folies, une des plus grandes figures poétiques de notre siècle. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas oublier que nous l'avons aimé et admiré à cet âge heureux où les enthousiasmes de l'imagination ont quelque chose de la fraicheur idéale des premières tendresses du cœur. Les *Odes et Ballades*,

les *Orientales*, *Notre-Dame-de-Paris*, *Hernani*, les *Feuilles d'Automne*, les *Rayons et les Ombres*, ont compté parmi les événements de notre jeunesse, et le poëte qui a signé ces belles œuvres a été pour nous un enchanteur, un bienfaiteur et un ami. Quelle que soit aujourd'hui la rupture, ce souvenir suffit pour qu'il nous répugne d'abuser de nos avantages. Si l'on vous disait : « Venez voir! le spectacle en vaut la peine; on va conduire à Charenton un homme que vous avez autrefois connu éblouissant de génie et de verve, » — vous détourneriez tristement la tête, et vous feriez bien.

Au lieu de me donner et de vous offrir la récréation banale de citations encadrées dans des épigrammes, j'aime mieux rechercher, par une sorte d'induction psychologique, comment ce cerveau puissant a pu en arriver là : car enfin, il n'en est pas des infirmités intellectuelles comme des maux physiques : il ne faut que quelques instants à l'homme le plus robuste pour tomber malade; mais jamais on ne me persuadera qu'il soit possible de descendre, même lentement et par gradations naturelles, de la poésie des *Feuilles d'automne* ou de la prose de la préface de *Cromwell*, à des phrases telles que celle-ci :

« Une corruption préalable a commencé la complicité même avant que le crime soit commis. Une certaine fermentation putride des bassesses préexistantes engendre l'oppresseur. »

Ou celle-ci :

« L'arabesque est incommensurable : il a une puissance

inouïe d'extension et d'agrandissement : il emplit des horizons et il en ouvre d'autres ; il intercepte les fonds lumineux par d'innombrables entre-croisements, et, si vous mêlez à ce branchage la figure humaine, l'ensemble est vertigineux ; c'est un saisissement. On distingue à claire voie, derrière l'arabesque, toute la philosophie : la végétation vit, l'homme se panthéise, il se fait dans le fini une combinaison d'infini, et devant cette œuvre, où il y a de l'impossible et du vrai, l'âme humaine frissonne d'une émotion obscure et suprême... »

Ou celle-ci :

« Rien ne peut se soustraire à la loi simplifiante. Par la seule force des choses, le côté matière des faits et des hommes se désagrége et disparaît. Il n'y a pas de solidité ténébreuse. Quelle que soit la masse, quel que soit le bloc, toute combinaison de cendre, et la matière n'est pas autre chose, fait retour à la cendre. L'idée du grain de poussière est dans le mot granit. Pulvérisations inévitables. Tous ces granits, oligarchie, aristocratie, théocratie, sont promis à la dispersion des quatre vents : l'idéal seul est incorruptible... »

Non ; un homme qui a eu du génie ne saurait réussir à gagner ou à perdre de telles gageures contre la langue et le bon sens, à accumuler de telles variétés de pathos, de charabias et de déraison, si cette débâcle ne s'expliquait par des phénomènes extérieurs ou intimes, par quelques-unes de ces forces du *milieu* et du *moment* qui jouent un si grand rôle dans les classifications littéraires de M. Taine. Ce sont ces causes que je voudrais indiquer.

Le sérieux attrait qu'offre une étude morale ne vous paraît-il pas préférable au triste plaisir de persifler un livre grotesque qui ressemble à sa propre parodie?

Les *libéraux* de composition facile et de plaisanterie difficile dont je parlais tout à l'heure, ont trouvé bon de reprocher à M. Victor Hugo son exil volontaire, de lui contester cette qualité de proscrit à laquelle il tient, ne fût-ce que pour s'embellir d'une auréole dantesque, ajouter son nom au martyrologe du génie persécuté et nous forcer de faire un retour sur lui-même quand il s'écrie : « La canaille, c'est la grande victime des ténèbres. Sacrifie-lui ! sacrifie-toi ! laisse-toi chasser, laisse-toi exiler comme Voltaire à Ferney, comme d'Aubigné à Genève, comme Dante à Vérone, comme Juvénal à Syène, comme Tacite à Méthymne, comme Eschyle à Géla, comme Jean à Pathmos, comme Élie à Oreb, comme Thucydide en Thrace, comme Isaïe à Asiongaber !... » Le terrain est trop glissant pour que nous nous amusions à rechercher jusqu'à quel point il est convenable de soulever cette question, de démontrer à un homme qui se croit banni qu'il est amnistié, et de fouiller dans la conscience, asile aussi sacré que la vie privée. C'est pousser bien loin l'amour de toutes les libertés que de prendre celle-là avec un poëte illustre, qui aurait le droit d'attaquer ces singuliers disputeurs en dommages-intérêts : car il est évident qu'il ne pourrait rentrer en France sans diminuer de beaucoup la ferveur de sa clientèle et le débit de ses ouvrages.

Pour nous, moins *libéraux*, nous écartons la délicate

question de politique et de principes, et, fidèle à nos attributions littéraires, nous croyons pouvoir affirmer ceci : étant donnés les traits dominants du caractère, du génie, de la physionomie intellectuelle et morale de M. Victor Hugo, il ne pouvait lui arriver rien de plus funeste que de se séparer ainsi, pendant longues années, de l'esprit français et de la société française; de se tailler à lui-même, homme d'un siècle adouci et amoindri, un rôle dans les antiques histoires de Prométhée enchaîné, d'Eschyle exilé, de Dante errant, d'Homère mendiant; de se condamner, bon gré mal gré, à cette séquestration superbe qui flattait à la fois et surexcitait ses deux penchants les plus dangereux, l'orgueil et la haine; de se créer une Sainte-Hélène où il se promène, les bras croisés derrière le dos, en contemplant le ciel et la mer. Avec sa disposition à tout grossir, à tout exagérer, principalement sa propre importance et ce qui se rattache, en sa personne, aux glorieuses infortunes, à la mission, à l'apostolat de la poésie et du poëte, avec sa malheureuse tendance à forcer le ton, à persécuter notre oreille d'une continuité d'*ut* de poitrine, à entasser de grandes paroles pour se donner le simulacre de grandes pensées et finalement à tuer les idées dans une indigestion de mots, il est advenu, à la longue, ce que l'on pouvait aisément prévoir.

Il y a eu d'abord une sorte de proportion et d'équilibre entre les qualités primitives et ces défauts dont chaque nouvel ouvrage nous révélait pourtant la progression inquiétante. Puis l'équilibre a été rompu; un des plateaux de la balance a brusquement emporté l'autre. Tout s'est

amplifié, envenimé, embrouillé, enchevêtré, obscurci. Ces vagues nocturnes, ces nuées énormes, ces écueils difformes, si souvent évoqués par ce volontaire de l'exil, ont commencé par l'exalter et ont fini par le submerger. La rêverie s'est changée en hallucination, l'inspiration en vertige, la force en fièvre, l'embonpoint de la santé en obésité apoplectique. Ce qui n'était qu'un symptôme est une maladie ; ce qui n'était qu'un penchant est une monomanie; ce qui n'était qu'un geste est un tic; ce qui n'était qu'un défaut est un vice; ce qui n'était qu'une verrue est tout le visage. L'Olympio des *Voix intérieures* est devenu une sorte de divinité farouche que l'on se figure dans un antre plutôt que dans un temple. Il a échangé ses harmonieuses tristesses contre un inexprimable mélange de fermentation et de colère, d'ambition rentrée, de rage déguisée sous de trompeuses apparences de tendresse universelle. Le poétique hiérophante, le pontife inspiré de la muse romantique est aujourd'hui le grand-prêtre de son propre culte, se faisant une religion de sa fureur contre toutes les autres et sacrifiant sur son autel solitaire tout ce qui protége l'humanité contre les ravages de la passion, les audaces du crime et les conseils du désespoir. Il y a vingt-cinq ans, les haines de M. Victor Hugo étaient littéraires : il ne haïssait que Gustave Planche, c'est-à-dire le critique qui lui disait la vérité. A présent, ses haines sont collectives et sociales : il déteste, il maudit, il insulte, avec un incroyable cynisme d'expressions et d'images, quiconque représente un pouvoir, une autorité, une règle, un frein, depuis le roi

jusqu'au juge, depuis le professeur jusqu'au prêtre, depuis le général jusqu'au ministre, depuis l'homme dont la foi irrite ses chimères jusqu'à l'homme dont le goût proteste contre ses folies.

Cette préoccupation constante de M. Hugo, ce retour fort mal dissimulé sur lui-même à propos des sujets qu'il traite et des auteurs illustres dont il parle, cette obstination à faire de l'histoire des grands poëtes martyrisés, non pas un tableau, mais un miroir où se réfléchit sans cesse sa figure, cette intervention permanente, — comme dirait un Allemand, — du *moi* dans le *non-moi*, voilà ce qui éclate à chaque page de son livre ; voilà ce qui donnerait à ce livre une signification et un sens, si le délire pouvait avoir un sens, si la démence signifiait quelque chose. William Shakespeare, dites-vous ? William Shakespeare, croyez-vous ? Bonnes gens ! Shakespeare n'est ici qu'un prétexte, un clou auquel l'Eschyle des *Burgraves*, le Dante de l'Assemblée législative, le Shakespeare de Jersey a accroché le manteau de velours de sa poésie et de son orgueil, troué par les révolutions et taché de venin démagogique. De ces six cents pages, il n'y en a pas cent qui soient consacrées à Shakespeare ; il n'y en a pas vingt qui puissent donner au lecteur ahuri une idée, même superficielle, même approximative, d'une des faces du génie, d'une des pièces du répertoire de l'auteur de *Macbeth* et de *Richard III*. Je me trompe : M. Hugo a fait une exception éclatante en l'honneur du *More de Venise*. Othello qui est le *glissement*, Iago qui est le *précipice*, Othello qui est noir, Desdemona qui est blanche, Othello qui est la

nuit, Desdemona qui est le jour, le More, qui, en sa qualité de mauvais coucheur, choisit pour tuer sa femme l'oreiller, arme essentiellement nocturne (comme si l'on avait besoin d'oreiller pour un conte à dormir debout !), tout cet ensemble a inspiré à l'auteur de *William Shakespeare* deux pages d'une analyse haute en couleur qui nous paraît sans réplique. Sa divinité s'y est révélée en opérant deux miracles qui lui ôtent le droit de nier le surnaturel : il a ressuscité la vieille gaieté française, et il a guéri de leur cécité ses plus aveugles adorateurs.

Sérieusement, tout cet énorme volume nous fait songer aux palimpsestes. Il suffirait de gratter ce que M. Hugo dit de ses poëtes favoris, pour y découvrir ce qu'il pense et ce qu'il veut qu'on dise de lui. Son nom n'est nulle part, pas même sur la couverture ; sa personne est partout, même dans les plus ténébreuses cachettes de cette immense apocalypse. Ce n'est pas pour rien, par exemple, qu'il a choisi, dans la poésie latine, Juvénal au détriment d'Horace ou de Virgile, pour le mettre au rang de ses dieux poétiques : il y trouve le prétexte d'une tirade à grand fracas, sur laquelle, pour toutes sortes de raisons, nous glisserons comme journaliste sur braise ; ce n'est pas pour rien qu'à propos d'Eschyle, il nous peint, comme s'il les avait vus et entendus, les vieillards de ce temps-là, épouvantés et courroucés des innovations du *jeune* poëte et échangeant aux portes du théâtre des discours que l'on retrouverait, j'en suis sûr, dans la collection du *Constitutionnel* de 1829.

C'est avec la même arrière-pensée d'allusion person-

nelle et par ricochet qu'il exagère à plaisir le prétendu discrédit où Shakespeare serait tombé en Angleterre, jusqu'au moment où nous avons forcé les Anglais de s'apercevoir de son mérite. M. Hugo affiche une telle manie de précision érudite, que nous lui opposerons quelques dates. Au milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire pendant toute la lutte entre la royauté et la révolution d'Angleterre, Shakespeare, si cher aujourd'hui à M. Hugo le démagogue, fut le poëte de prédilection des cavaliers et des jacobites, qui savaient par cœur les principaux passages de ses drames. En admettant que l'esprit du dix-huitième siècle, l'influence française et l'école poétique dont Pope fut le triste chef, aient infligé à la gloire de Shakespeare une éclipse analogue à celle qué subit, vers la même époque et pour des raisons du même genre, la popularité de notre vieux Corneille, il faut convenir que cette éclipse ne fut pas et ne put pas être bien longue; car Garrick, né en 1716, mort en 1779, n'attendit pas, que je sache, la veille de sa mort, pour réinstaller Shakespeare au théâtre et lui restituer la place qui lui appartient, c'est-à-dire la première : si M. Hugo nous dit que ce ne fut pas sans de nombreux sacrifices et sans mutiler bien des scènes originales, nous lui répondrons que MM. Alfred de Vigny, Jules Lacroix, Alexandre Dumas et Paul Meurice ont usé du même procédé en plein dix-neuvième siècle, pour nous faire, non pas, hélas! applaudir, mais supporter *Hamlet*, *Othello* et *Macbeth*.

Poursuivons : Chateaubriand, dans une des plus charmantes pages de ses *Mélanges littéraires*, raconte que pen-

dant l'émigration, c'est-à-dire, j'imagine, vers 1795, il vit jouer *Hamlet* au théâtre de Covent-Garden ; qu'il avait pour voisin un matelot débarqué de la veille, lequel lui demanda le nom du théâtre où il se trouvait : — « Vous êtes à Covent-Garden, » lui dit Chateaubriand. — « Joli jardin, en effet, » s'écria le matelot avec un gros rire ; et Chateaubriand ajoute : « Ce mélange d'admiration et d'ignorance m'expliqua la popularité de Shakespeare. » Enfin Walter Scott, dont les premiers romans datent des vingt premières années de ce siècle, est littéralement rempli de Shakespeare. Il lui emprunte ses épigraphes, il le cite à tout propos ; il nous le montre à la cour d'Élisabeth, il met ses vers dans la bouche de Sir Henry Lee ; il le proclame son aïeul et son maître. De Walter Scott à la belle étude biographique de M. Villemain, aux excellents travaux de MM. Philarète Chasles, Taine et Émile Montégut, de ceux-ci à M. Hugo et à ce trop fameux *jubilé* du trois centième anniversaire, il n'y a plus de lacune : on le voit, il est difficile de signaler de bien grandes solutions de continuité dans la gloire de Shakespeare. Mais qu'importe à M. Hugo? Pour les besoins de sa propre cause, — *pro domo sua*, — il lui fallait un Shakespeare de fantaisie, méconnu, calomnié, disgracié, honni, proscrit, persécuté, un Shakespeare à double fond, qui nous laissât entrevoir à la surface *Hamlet*, le *Roi Lear* ou le *Marchand de Venise*, et nous fît voir en dessous *Marie Tudor*, *Angelo* et *Ruy-Blas* : or, si Vertot disait : « Mon siége est fait! » — comment ne pas tenir bien davantage au siége d'une ville que l'on remplit tout entière?

Parlerons-nous des bouffées de haine et de rage, des insultes que M. Hugo prodigue çà et là à tout ce que nous respectons, à tout ce qui nous est cher? Non : Dieu merci! l'odieux disparaît cette fois dans le bouffon. Parmi ces bouffonneries infiniment trop prolongées il en est une que je veux indiquer avant de finir. Ainsi qu'il l'avait essayé dans les *Contemplations*, M. Hugo s'excuse de ses anciens péchés royalistes de 1820 à 1827, en répétant qu'il était alors un enfant, presque à la mamelle, que sa muse marchait avec des lisières. Il faudrait pourtant s'entendre : dans son *William Shakespeare*, il injurie toutes les aristocraties, l'Académie française, et enfin « ces pauvres petits estomacs qui sont candidats à l'Académie. » — Or, lorsque M. Hugo demanda et obtint la pairie — un reste de ces infâmes aristocraties, — il avait quarante-trois ans. Il en avait quarante, lorsqu'il fit, à deux ou trois reprises, ses trente-neuf visites aux trente-neuf académiciens, et nous n'avons jamais su si son *pauvre petit estomac* s'en était mal trouvé. Ceci me rappelle qu'à l'époque du procès des mines de Saint-Bérain, où était impliqué un sieur Cleemann, la *Presse*, pour le justifier, allégua *son jeune âge :* or M. Cleemann avait quarante ans; le *Charivari* s'en égaya pendant quinze jours : mais aujourd'hui nous ne savons plus rire.

Un enfant? dites-vous. Soit; mieux vaut un enfant de génie qu'un génie tombé en enfance.

Aussi bien, les livres de M. Hugo n'ont plus rien de commun avec la littérature, et ne relèvent plus de la critique: leur mise en vente n'est plus une publication litté-

raire, mais une *émission* industrielle : on *émet* les *Misérables* ou le *William Shakespeare* comme on *émet* les actions du Saragosse ou du Grand-Central. Grâce à des prodiges d'annonces, d'affiches et de réclames, les actions s'enlèvent pendant une semaine ou deux : après quoi, il est aussi impossible de soutenir la hausse que superflu d'annoncer la réaction. Il existe d'ailleurs, dans les aberrations du génie, un point où doivent également s'arrêter les admirateurs et les adversaires. Nous avons suivi M. Victor Hugo de la *Bouche d'Ombre* des *Contemplations* à l'auge du pourceau de la *Légende des Siècles*, du taudis des Thénardier à la barricade d'Enjolras, du dictionnaire de l'argot à la *cadène* des galériens, de la réponse de Cambronne au dîner d'Ézéchiel : nous ne le suivrons pas plus loin; il nous mènerait à Charenton.

VI

M. RIO[1]

Juillet 1864.

Les vrais admirateurs de Shakespeare, qu'ont tour à tour désappointés le *fiasco* du grand jubilé shakespearien et le gros livre de M. Victor Hugo, pourront se rabattre sur le curieux ouvrage de M. Rio : mais voyez comme il est difficile de pratiquer ce juste milieu qu'Horace recommandait aux poëtes de son temps et que Louis-Philippe a vainement essayé d'apprendre aux politiques du sien ! M. Hugo nous avait mystifiés en nous parlant aussi peu que possible de Shakespeare, et je serais tenté de croire que M. Rio est tombé dans l'excès contraire.

Qu'est-ce à dire? peut-on trop parler de l'auteur de *Hamlet* et d'*Othello*, créateur d'un monde immense, où le rêveur, l'artiste, le penseur, le fantaisiste, le dilettante, peuvent errer toujours sans se fatiguer jamais? Non; mais

[1] *Shakespeare*

à distance, au bout de trois siècles, quand les querelles religieuses sont apaisées, il semble que Shakespeare ne soit plus un personnage, mais un génie ; sa vie publique ou privée n'est rien, son œuvre est tout ; je ne vois plus en lui un contemporain d'Élisabeth, engagé dans les luttes de son époque, ami de celui-ci, ennemi de celui-là, représentant de telle réaction, victime de telle injustice, coupable ou repentant de telle faiblesse ou de telle erreur, mais un être immatériel, dont la pensée, pure désormais de tout alliage, plane dans les sphères lumineuses. Ce qui trahit l'esprit de parti ou l'esprit de système, est en désaccord avec l'idéal de majesté sereine que les années ajoutent à cette gloire séculaire. Dans le livre de M. Rio, tout est sacrifié à la question de savoir si Shakespeare était catholique et au plaisir de prouver qu'Élisabeth était un monstre. L'étude littéraire des chefs-d'œuvre du poëte y fait place à des rapprochements ingénieux entre certaines scènes ou certains vers de ses drames, et les persécuteurs ou les victimes que Shakespeare, en écrivant ces vers ou ces scènes, aurait voulu flétrir ou venger.

Il en résulterait, si l'on entrait dans le plan de M. Rio, que ces créations merveilleuses, ces trésors de passion, de poésie et de fantaisie, ces pensées à large envergure qui sont devenues le patrimoine de tout le genre humain, ne seraient que des *allusions*, et mériteraient, par conséquent, les reproches que nous avons si souvent adressés à la tragédie philosophique de Voltaire et au théâtre pseudo-classique des commencements de ce siècle. C'est pourquoi, tout en rendant hommage à l'érudition dé-

ployée par M. Rio, à la franchise et à la chaleur de ses convictions, à la sagacité de ses recherches, à l'importance de ses découvertes, à l'ingéniosité de ses inductions, à la vraisemblance de ses hypothèses, nous demanderons à faire nos réserves. Nous admettrons, avec l'auteur, qu'il est intéressant de savoir et précieux de démontrer que Shakespeare a été catholique; mais nous essayerons de prouver que Shakespeare, — le Shakespeare d'aujourd'hui, — serait en définitive amoindri, s'il fallait croire que ces magnifiques œuvres, *Hamlet* et *Othello*, *Macbeth* et le *Roi Lear*, *Jules César* et *Coriolan*, la *Tempête* et le *Marchand de Venise*, n'ont été que des machines de guerre, des protestations ou des anathèmes contre un odieux favori ou une reine sanguinaire. Peut-être même nous sera-t-il permis d'ajouter que ces abus d'une induction systématique et d'une préoccupation passionnée ont déteint sur le style, et y ont laissé des traces incompatibles avec les vraies jouissances littéraires.

N'exagérons rien : il y a dans le mystère qui environne la vie des grands poëtes un charme dont notre curiosité indiscrète ne tient pas assez de compte; cette obscurité légendaire d'où s'échappent leurs ouvrages comme des rayons de lumière, leur donne une ressemblance de plus avec Dieu, le souverain créateur, qui ne se manifeste que par ses œuvres; mais, pour Shakespeare, le mystère allait trop loin, et on pouvait dire, en parodiant le mot du Régent, que l'histoire le déguisait trop. Que savait-on ou que croyait-on savoir de lui, à l'époque où Chateaubriand, M. Villemain et M. Guizot commencè-

rent à nous habituer à l'idée qu'il n'était pas tout à fait un *sauvage ivre?* Qu'il avait été garçon boucher, et, qu'avant d'immoler un veau ou un mouton, il prononçait un discours et arrangeait une mise en scène, où préludaient les instincts du futur auteur dramatique; qu'un délit de braconnage l'ayant forcé de se réfugier à Londres, il y avait gardé les chevaux et les voitures à la porte du théâtre; puis, qu'il en avait franchi le seuii, était monté sur les planches, et avait figuré dans la troupe de Burbadge, en attendant qu'il écrivît pour ce grand acteur les beaux rôles qui ont associé son nom à celui du poëte. Ajoutez-y une brève mention d'un mariage inégal et malheureux qui comptait à peine dans l'existence de Shakespeare, et avait probablement contribué à le faire partir de Stratford, sa ville natale; vous aurez à peu près toute la somme de renseignements livrés à la curiosité des lecteurs enthousiastes de tant d'œuvres immortelles.

Avec M. Rio, Dieu merci! le cadre s'agrandit et l'horizon se relève. Quels que soient le piquant des contrastes et le mérite de la difficulté vaincue, il n'était pas absolument nécessaire, pour mieux admirer *Roméo et Juliette*, le *Songe d'une nuit d'été*, *Macbeth*, *Cymbeline*, etc., etc., de se figurer l'auteur de ces merveilles, à l'âge de ses premiers rêves, les manches retroussées jusqu'au coude, la taille ceinte d'un tablier rougi, un coutelas à la main, dépeçant sur un étal une chair saignante. J'aime mieux, pour ma part, apprendre que Shakespeare a pu, dès le berceau, assister à des spectacles, recevoir une éducation, vivre dans une atmosphère, qui

ne le forçaient pas d'avoir du génie, mais qui pouvaient au moins se concilier avec le culte de l'idéal, la création de figures sublimes ou virginales, l'éclosion de ces grandes pensées, accoutumées à planer sur les hauteurs, comme les aigles. Qu'il y ait eu dans la vie de Shakespeare, marié à une femme de six ans plus âgée que lui, bon nombre de ces désordres qu'expliquent les entraînements de la jeunesse, les ardeurs d'une imagination passionnée, les libertés du théâtre, on ne saurait le nier, et M. Rio ne le discute pas; on en trouverait d'analogues, — de plus coupables peut-être, — dans l'histoire intime de bien des artistes ou poëtes célèbres : Mais ces désordres épisodiques ne ressemblent pas à la dégradation morale; les égarements de la passion n'ont rien de commun avec la bassesse des habitudes. C'est cette nuance que M. Rio a rétablie d'après des documents qui nous paraissent sans réplique.

Au moment où s'ouvrit sa jeune intelligence, Shakespeare vit s'asseoir à son foyer la plus noble des pauvretés, celle que traîne à sa suite la fidélité religieuse dans les temps de persécution. Par sa mère, Marie Arden, il appartenait à une de ces familles catholiques, que le despotisme d'Élisabeth et la cruauté servile de ses agents condamnaient à la plus affreuse détresse et parfois aux plus horribles supplices. Il est clair pour nous que M. Rio, *Breton bretonnant*, Vendéen de cœur, fervent catholique, n'a pu se défendre d'une assimilation complète entre les atrocités commises par l'intolérance protestante à la fin du seizième siècle et les fureurs révolutionnaires de notre 93.

« Il y a encore, nous dit-il, dans nos provinces de l'Ouest, des vieillards octogénaires qui peuvent se souvenir du genre d'éducation qu'ils reçurent, de 1790 à 1795, dans des circonstances analogues, et qui savent mieux que d'autres l'influence qu'exercent de pareils souvenirs sur les sentiments de toute la vie. » — Dès lors, toute la carrière et toute l'œuvre de Shakespeare se déduiraient logiquement de cette initiation aux immortelles lois de la vérité et de la justice par la Muse des opprimés et des proscrits. Témoin des souffrances ou du martyre de ses parents et de ses amis, frappé du contre-coup de ces misères, jeté sur le pavé de Londres par des malheurs qu'avaient aggravés ses propres imprudences, assistant aux orgies courtisanesques de poëtes tels que Robert Green, George Peele, Lyly, Christophe Marlowe, Thomas Kyd, lesquels avaient fait du théâtre anglais de cette époque ou une école d'impiété absolue, ou un arsenal d'injures contre le catholicisme, ou un autel sacrilége qu'enfumaient, jour et nuit, les encensoirs payés par la *Reine-Vierge*, Shakespeare dut recevoir de cet ensemble de turpitudes, de bassesses, de spectacles hideux et sanglants, le *heurt* dont parle Chateaubriand, et qui préparait son génie à une réaction glorieuse.

Figurez-vous, au sortir de la Terreur, pendant ces alternatives qui, même après le 9 thermidor, tinrent longtemps en suspens les persécuteurs et les victimes, un jeune homme, royaliste et chrétien, échappé aux bourreaux, mais atteint dans la personne de ses proches, ulcéré par l'insolent triomphe de ses ennemis et la chute de

tous les objets de son culte, un André Chénier catholique et doué d'une invincible vocation dramatique, paraissant tout à coup au milieu d'une société fatiguée de meurtres et d'infamies, avide de réparations et de croyances, et là, dans ce moment unique, en face de ses indignes rivaux pâles de honte et réduits au silence, balayant le théâtre de l'Augias révolutionnaire, donnant à la foule le plaisir d'entendre le langage de la vertu sur les lèvres d'honnêtes gens, proclamant les maximes de l'honneur chevaleresque, de la foi religieuse, de la fidélité monarchique, et, pour les rendre plus vivantes et plus frappantes, les personnifiant en des héros que l'on ne peut plus oublier; — voilà Shakespeare, le Shakespeare de M. Rio, lorsque, aux adulations licencieuses d'*Alexandre et Campaspe*, de *Sapho et Phaon*, d'*Endymion*, du *Jugement de Paris*, aux horreurs sanguinaires de *Tamerlan*, de *Roland furieux*, de la *Bataille d'Alcazar*, d'*Hoffman*, de la *Tragédie espagnole*, il vint substituer ses premiers essais, *Périclès* et *Titus Andronicus*, en attendant *Hamlet* et *Jules César*.

Le rapprochement est séduisant, le tableau est spécieux ; mais n'y a-t-il pas des différences essentielles? Je n'ai, grâce au ciel, aucune raison pour me faire l'avocat de la reine Élisabeth, bien que les âpretés d'un réquisitoire deviennent parfois des tentations de plaidoyer. Il faut remarquer pourtant que les abominations de 93 sont, fort heureusement, tout ce qu'il y a de plus contraire au véritable esprit de la France, tandis qu'Élisabeth, par ses grands et ses mauvais côtés, a été, pour ainsi dire, l'*in-*

carnation royale de l'Angleterre. Ce n'est pas tout encore : Le poëte dramatique qui, sous la Convention et le Directoire, se serait fait l'interprète dela vérité et de la justice, de la foi et de l'honneur, nous apparaîtrait aujourd'hui comme placé à l'extrémité la plus éloignée de celle qu'occupent les dictateurs terroristes. Or Shakespeare étant la personnification la plus éclatante du génie anglo-saxon, Élisabeth ayant, à sa manière, représenté ce génie dans sa grandeur et sa rudesse, son énergie et sa dureté, il en résulte que le poëte et la reine semblent se donner la main ; et c'est probablement ce trait caractéristique, bien plutôt que quelques anecdotes apocryphes, qui a fait croire à un patronage amical entre Élisabeth et Shakespeare ; quelque chose de pareil aux relations de Louis XIV avec Racine et Molière.

Mais la thèse de M. Rio, si on voulait l'adopter complétement, soulèverait, selon nous, une objection plus sérieuse. Voilà une tyrannie comparable à celle de Tibère ou de Robespierre ; voilà un système de persécutions, de cruautés, de délations, qui nous fait remonter jusqu'aux bourreaux de la primitive Église ou descendre jusques au Comité de salut public : un jeune homme, sans argent, sans protecteurs, un *bohème*, comme nous dirions, un fils de *récusant*, comme on disait alors, arrive à Londres ; il se lie avec un autre *suspect* (Burbadge), fils de *récusant* comme lui, parent, comme lui, des suppliciés de Leicester et de Burghley ; ils se trouvent en face d'une cohorte de poëtes d'autant plus vaniteux qu'ils sont plus serviles, d'autant plus hostiles à toute supériorité de

talent ou de cœur, que leur vénalité et leur bassesse les rendent plus susceptibles d'une venimeuse jalousie. Comment admettre que, dans des conditions pareilles, ces deux jeunes gens, Shakespeare et Burbadge, aient pu accomplir la réaction la plus hardie, la protestation la plus énergique, la réforme la plus triomphante dont le théâtre ait offert l'exemple ; qu'ils aient obtenu, non-seulement l'impunité, mais le succès, non-seulement un auditoire, mais des protecteurs ; qu'ils aient lavé *jusques au marbre* où avaient touché les pas des vendeurs du Temple, sans que ces vendeurs furieux, aidés de la force brutale, aient arraché le balai de leurs mains et puni leur audace par des persécutions nouvelles ? Vous figurez-vous, sous Domitien, un théâtre chrétien qui aurait dénoncé à l'indignation publique les crimes de Domitien ? Sous Robespierre et Saint-Just, un théâtre royaliste, qui aurait signalé au mépris universel les atrocités de Saint-Just et de Robespierre ? Ici l'opinion de M. Rio peut être réfutée par un dilemme : ou les drames de Shakespeare n'ont pas eu ces intentions vengeresses, agressives contre toutes les puissances du moment, hérissées d'allusions formidables contre tout ce qui blessait en lui un sentiment et une croyance ; ou bien le régime où ces intentions étaient possibles et ces agressions permises, où ces dramatiques revanches retentissaient librement sur la scène, où ces allusions ne menaient pas leur homme en prison et sur l'échafaud, ce régime était moins tyrannique, moins odieux, moins horrible, que ceux auxquels M. Rio les a implicitement comparés.

Qu'y a-t-il donc d'exact dans la thèse plaidée par le savant écrivain? Qu'y a-t-il de vrai dans la situation de Shakespeare vis-à-vis la foi de ses pères, le gouvernement de son pays, les idées de son temps, sa propre conscience, la loyauté de ses amis et la perversité de ses ennemis? Peut-être ne serait-il pas impossible de le deviner : *ni si haut, ni si bas;* ni catholique dans l'acception réelle et pratique du mot, ni partisan de la religion nouvelle qui assurait son triomphe par de tels excès de cruauté et d'arbitraire; associant certaines licences de mœurs et de langage à ces croyances vagues où se complaisent les rêveurs, les artistes, les poëtes, amoureux d'idéal, altérés d'infini, mais incapables de formuler leurs aspirations dans un dogme et surtout de les soumettre à une règle de conduite; naturellement porté par l'élévation et la beauté de son génie à prendre parti pour la faiblesse, pour l'innocence, pour la justice, ponr la vérité, pour l'honneur, pour la clémence, pour la fidélité, et n'ayant pas à s'inquiéter de savoir si les maximes générales où il plaidait ces nobles causes n'étaient pas autant de traits redoutables contre le règne de leurs contraires; si, en défendant ces belles clientes, il n'attaquait pas leurs persécuteurs; se trouvant en présence d'une reine méchante, je le veux bien, criminelle, j'y consens, sanguinaire, je l'avoue, mais assez habile dans son métier de reine pour comprendre que ce jeune poëte, dont quelques scènes ressemblent à des défis, dont quelques vers font l'effet d'anathèmes, n'en sera pas moins une des gloires de son règne et passera auprès de la postérité complaisante pour

un des rayons de sa royale auréole ; fidèle enfin au rôle du poëte dramatique, au rôle que notre admirable Molière remplira quatre-vingts ans plus tard sur un théâtre différent, et qui consiste, hélas ! à acheter par quelques concessions partielles, quelques flatteries délicates, quelques capitulations de détail, le passe-port de ses hardiesses, de ses franchises et de ses succès.

C'est pourtant sous une forme dubitative que je présente cette objection à M. Rio ; je comprends le prix qu'il attache à recruter pour l'armée catholique la gloire du plus grand des poëtes modernes ; car Dante, l'égal de Shakespeare, a de moins que lui l'immense variété des créations et l'incomparable privilége de l'auteur dramatique, dont la pensée vibre au même instant dans des milliers d'âmes. Mais ce prix ne serait-il pas trop haut s'il fallait dédoubler l'œuvre et l'idée de Shakespeare, les priver de leur caractère de spontanéité, et par un laborieux effort, y chercher tour à tour ou tout ensemble la part de la poésie universelle et celle des passions du temps ? Quoi ! délicieuses ou pathétiques figures, Ophelia, Juliette, Desdemona, Cordelia, Miranda, Lear, Hamlet, Romeo, Arthur, vous ne seriez pas nées dans l'imagination du poëte comme des fleurs dans une terre féconde sous un radieux soleil ! Vous n'auriez été que les formes d'un ressentiment, d'une sympathie ou d'une colère, des moyens de protester ou de réagir contre des actes odieux ou des personnages abhorrés, une galerie de pseudonymes sous lesquels se cacheraient Élisabeth, Leicester, Essex, Burghley, Thomas Lucy, Southampton ! Ces êtres qu'une

employé dans le sens d'*exécution*, d'*éreintement*, rend à peu près inintelligible tout le passage relatif à sir John Oldcastle. Plus loin, 212. l'auteur, distrait comme presque tous les savants, nous parle de l'*indépendance de position* d'un gentilhomme de campagne, nommé sir Richard Baker, et, à la page suivante, ce pauvre Baker meurt dans la prison Fleetstreet, *le seul asile que lui eussent laissé les poursuites de ses créanciers*. Je lis, page 219 :

« ... Si *la Providence* choisissait toujours des instru-
« ments irréprochables pour ses vues de miséricorde, la
« gloire en reviendrait à eux, et non pas à Lui. » — Ce sont là des taches légères, qu'un bon *Erratum* suffira à effacer. Ce qui serait peut-être plus difficile à modifier, ce serait le caractère général du style : je me suis toujours figuré — par ouï-dire — la bonne prose comme ces tissus d'Orient qui, déployés, couvrent un grand espace, et que l'on peut faire passer par l'anneau d'une jolie femme : la prose de M. Rio ne pourrait passer que par le bague d'une géante.

N'importe ! de pareils ouvrages ont droit à nos plus respectueuses sympathies. En tout temps, le volume de M. Rio nous eût vivement intéressés ; arrivant après celui de M. Victor Hugo, il nous fait l'effet, pour Shakespeare et pour nous-même, d'une indemnité, d'une réparation et d'une revanche. Sans doute, notre opinion semblerait ridicule à M. Hugo : il nous décernerait toutes les agréables épithètes qu'il prodigue à la critique : il nous accuserait de préférer la médiocrité à l'immensité. C'est sa

faute, si en présence des divagations insensées de son livre et de l'érudition ingénieuse de M. Rio, nous préférons le bon emploi du talent à l'incroyable abus du génie.

VII

M. ALFRED DE COURTOIS[1]

Août 1864.

Avant de parler du livre, disons un mot de l'auteur, puisqu'il a bien voulu nous permettre de délier les cordons de soie de son masque diplomatique. M. Alfred de Courtois, que l'on pourrait prendre, d'après certains chapitres de son ouvrage, pour un diplomate de l'école grave, vêtu de noir, cravaté de blanc, vieilli autour du tapis vert des conférences, est un élégant et spirituel jeune homme, un mondain lettré, un de ces aimables civilisateurs, qui, disséminés dans les capitales étrangères, ne tardent pas à y faire aimer, en leur personne, l'esprit parisien et les grâces françaises. Il sait son de Musset sur le bout du doigt. Non content de lui ressembler au physique (j'entends le Musset de 1837), il le continue dans des pièces charmantes, que Paris applau-

[1] *Organisation sociale de la Russie.*

dirait demain, comme Saint-Pétersbourg les applaudissait hier, si Paris n'avait été subitement transformé en une Babel dramatique et musicale par la liberté des théâtres. Il y a entre autres, si je suis bien informé, une certaine *Guerre* ou *Victoire du Mari* (sachez que, pour *nos* maris, guerre est synonyme de victoire), jouée avec un très-grand succès sur le théâtre, fort peu barbare, qui avait eu la primeur d'*un Caprice* et d'*une Porte ouverte ou fermée*. Je n'ai pas eu l'honneur de voir *les Finesses du Mari*, de M. de Saint-Remy; je les tiens pour ravissantes, sur la foi de mes confrères du lundi, incapables de flatter les puissances de ce monde; mais je parierais volontiers que le *Mari* de M. de Saint-Remy n'est ni plus parlementaire, ni plus diplomate, ni plus fin que celui de M. Alfred de Courtois.

Et pourtant, malgré tout son esprit, M. de Courtois est un maladroit! Jugez-en : il a passé quelques années en Russie en qualité d'attaché ou de secrétaire d'ambassade; il a été reçu à bras ouverts par cette société brillante et polie qu'il faudrait *gratter* bien longtemps (le vilain mot!) pour y retrouver le Tartare; il n'a pas eu une seule fois l'occasion de dire comme Ovide :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

On l'a compris à demi-mot, accueilli et fêté dans les salons et sur la scène; il a eu à la fois les avantages de la maturité et les joies de la jeunesse; la confiance des hommes sérieux a pu lui faire croire que ses cheveux étaient gris, et le sourire des belles dames lui a rappelé

qu'ils étaient blonds. Jeune, c'est-à-dire léger, Français, c'est-à-dire indiscret, Parisien, c'est-à-dire moqueur, il n'en a pas moins été admis à observer le fort et le faible de ce gouvernement, de ces institutions, de ce pays, de ce régime. Quand il ne s'est pas contenté de ses propres lumières, les renseignements lui ont été fournis par des gens qui, en lui permettant de s'en servir, ne pouvaient pas lui défendre d'en abuser. Bref, l'hospitalité a été, des deux parts, aussi agréable, aussi cordiale, aussi confiante, aussi instructive, aussi sympathique qu'elle pouvait l'être; et voyez quelle gaucherie! M. de Courtois rentre en France; il écrit un livre sur la Russie, et, dans ce livre, il traite avec une modération bienveillante la nation dont il a été l'hôte; il lui dit ses vérités — pourquoi pas? Les Russes spirituels et sensés se les disent bien à eux-mêmes, — mais sans parti pris de dénigrement et de satire, en indiquant le remède à côté du mal, en cherchant avec bonne foi les moyens de féconder les intentions généreuses et de compléter les essais de réforme. En un mot, il a mieux aimé écrire un bon livre qu'un pamphlet amusant. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent parmi les hommes vraiment *forts*, qui veulent arriver à la célébrité par effraction et escalade; mais M. de Courtois ne vise pas à ce genre de *force*; il lui suffit d'être un galant homme et un homme d'esprit : chacun est ce qu'il peut.

Maintenant que je vous ai présenté l'auteur de l'*Organisation sociale de la Russie*, ouvrons ensemble son volume. Ce volume est de ceux qui ont fait dire de nous,

pauvres critiques *à tout faire* : « C'est en lisant le livre dont ils vont parler, qu'ils apprennent ce qu'il faut en dire. » Il y a du vrai dans cette malice. Sans l'accepter tout à fait, je crois que l'on peut diviser en deux groupes les ouvrages qui passent tour à tour sous nos yeux; ceux auxquels nous servons de mentors, et ceux qui nous servent de guides; nous jugeons les premiers en connaissance de cause, d'après notre expérience, notre goût, notre compétence; les seconds nous transportent en pays plus ou moins inconnu; et notre affaire alors, au retour du voyage, est de résumer nos impressions, de généraliser nos points de vue, de choisir dans le livre ce qui peut en donner une idée juste tout en glissant sur les détails, de ménager une audience entre l'auteur et le lecteur. Puis, une fois l'audience accordée, c'est à l'auteur à se faire agréer, et, quand il ressemble à M. de Courtois, l'agrément est hors de doute. Nous imitons ces *moniteurs* — très-peu universels — des écoles primaires, qui commencent par apprendre l'alphabet, et qui l'enseignent ensuite à leurs condisciples. Essayons aujourd'hui de l'alphabet russe; il doit être assez compliqué, si j'en juge par les mots que M. de Courtois écrit sans sourciller : « *Tschin*, *Mestnitchestvo*, *Stalbovaia*, *Tchinovniks*, *Oxalnitchi*, *Ratriadnyia*, » etc., etc.

J'entends beaucoup parler, depuis quelque temps, de l'influence des races, et peu s'en faut que l'on ne soumette le genre humain à des classifications aussi rigoureuses — et aussi humiliantes — que s'il s'agis-

sait des singes ou des mollusques. Sans contester ces influences, on peut pourtant risquer une remarque : dès que l'on regarde de près à l'histoire de tel ou tel peuple, il se trouve que les mêmes causes amènent les mêmes effets, que les événements et les caractères y sont soumis à des lois dont on reconnaîtrait ailleurs la visible empreinte. Voilà, par exemple, la Russie, et voilà Pierre le Grand ; il a du génie, et il se propose deux choses : sa propre grandeur et celle de son empire. Ces deux résultats, il faut qu'il les prépare et les obtienne en *opérant* sur un peuple neuf, à demi barbare, sans traditions, sans passé, dont la physionomie contraste absolument avec celle de nos races latines. Que fait-il ? à peu près ce que feraient à sa place ou plutôt ce qu'ont fait, dans des conditions analogues, Louis XI, Richelieu et Louis XIV. Il tend sans cesse à diminuer la noblesse qu'il regarde à la fois comme l'ennemie du progrès et comme sa propre ennemie ; et, pour l'amoindrir, il lui oppose des catégories de fonctionnaires, des échelons bureaucratiques qu'il nomme des *Tschins*, et qui, selon son bon plaisir, deviennent à leur tour des titres de noblesse. Ainsi se révèle en lui le penchant uniforme du civilisateur et du despote, qui, ne pouvant tout réformer et tout gouverner par lui-même, aime mieux déléguer ses pouvoirs à des créatures dont il est sûr et qui n'existent que par sa volonté, qu'à des privilégiés de naissance, trop fiers de leur nom pour se croire les obligés de la royauté. Pour moi, je n'ai jamais pu lire l'histoire du pâtissier Menstchikoff, popularisée par le théâtre et le

roman, sans songer à ces barbiers, à ces *hommes de rien*, parmi lesquels Louis XI choisissait ses favoris, ou à ces bourgeois de génie dont Louis XIV faisait des grands seigneurs, après en avoir fait des ministres.

Voilà les similitudes; voici les différences. Entre les premières tentatives de Louis XI pour substituer une monarchie bourgeoise à la royauté féodale, et le dernier mot de l'isolement monarchique chez Louis XIV, plus de deux siècles s'écoulèrent; une société nouvelle eut le temps de se former dans les couches inférieures, pendant que l'autre continuait de régner à la surface. La civilisation se fondait lentement et à coup sûr par l'initiation progressive de la classe moyenne aux secrets du pouvoir, aux jouissances de la fortune, aux exercices et aux plaisirs de l'esprit; car la bourgeoisie, qui ne sait pas toujours gouverner, excelle à civiliser. Il en est résulté que le terrain perdu par la noblesse n'est pas resté vide, qu'il a été occupé et cultivé par une puissance rivale, et qu'en somme l'éducation du pays était faite quand les événements et les hommes l'ont émancipé. Rien de pareil en Russie : on dirait un arbre fruitier, qui, surpris par un coup de soleil des tropiques, étale sur la même branche des fruits mûrs, des fruits verts et des fruits gâtés. Tandis qu'il annulait la noblesse, qui, perdant ses moyens d'action, était désormais condamnée aux frivolités et aux vices du désœuvrement, Pierre le Grand, en créant une aristocratie de bureaux, préparait des abus qui durent encore. Il avait affaire à des enfants : ces enfants, du soir au matin, cessèrent d'être innocents et

devinrent, pour la plupart, de jeunes vieillards sans expérience et sans vertu. On peut s'expliquer là-dessus en toute franchise, puisque les Russes les plus considérables et les plus éclairés en parlent et en gémissent, puisque la comédie s'en est emparée sur les lieux mêmes où se révèlent ces phénomènes, tantôt odieux, tantôt grotesques, de vénalité ou d'immoralité bureautique. M. de Courtois, sans donner un seul moment dans la *charge*, y a trouvé le sujet de quelques pages très-piquantes et très-fines; cette spirituelle esquisse des mœurs administratives en Russie nous a rappelé une anecdote à laquelle nous donnons ici une petite place, afin d'égayer un peu les tristes réflexions que suggèrent ces énormités.

Il y a quelques années, dans une modeste station de bains de la Méditerranée, nous eûmes pour aubergiste un ex-tapissier qui avait passé dix ans à Saint-Pétersbourg et se consolait de ses infortunes mobilières en pêchant à la ligne des poissons qui ne mordaient guère et en attendant sur sa porte des baigneurs qui n'arrivaient pas. « J'avais été chargé, me dit-il, de meubler pour un très-auguste personnage un appartement complet. Le czar (car c'était lui) fut si content de mon travail, qu'outre le prix convenu, il m'envoya une belle tabatière enrichie de diamants; le premier intermédiaire prit les diamants, le second prit la tabatière et le troisième prit le tabac... »

Ici j'arrêtai mon homme.

« Je comprends fort bien, lui dis-je, le premier voyage de cette tabatière du roi de Garbe : elle a pu voya-

ger sans diamants; mais comment le tabac a-t-il voyagé sans tabatière? — On n'a jamais pu le savoir, me répondit d'un air convaincu cette victime des *tschins*. » Toutes les convictions sont respectables quand elles sont sincères.

L'impératrice Catherine II, cette Messaline du Nord doublée d'un grand politique, essaya de remédier aux excès et de neutraliser le despotisme administratif de cette seconde noblesse en régénérant la première. Elle en fit une corporation sérieuse, et lui affecta une part notable dans le gouvernement intérieur. Vaine tentative! On ne crée pas une armée en traçant des cadres; on ne rend pas la vie à un corps gangréné en lui ordonnant de marcher et d'agir. Le pli était pris; la noblesse de race, l'aristocratie territoriale, habituée à se regarder comme inutile, resta ce qu'elle était, sauf quelques exceptions éclatantes. Elle n'avait plus ses racines dans le sol, sa place dans l'État, son emploi dans les institutions du pays : elle persista à s'éparpiller partout où l'appelaient ses plaisirs, où l'attiraient un air plus libre, une civilisation plus délicate, où ses qualités séduisantes, sa facilité de mœurs, sa souplesse d'esprit, ce don d'assimilation, si remarquable chez la race slave, lui créaient aisément une nouvelle patrie. Elle refusa d'imiter l'exemple d'Antée et de reprendre comme lui ses forces en touchant la terre.

Là encore, avons-nous besoin de chercher bien loin pour nous faire une juste idée de la situation? En faisant la part des différences d'éducation, de traditions, de couleur locale, n'est-ce pas l'histoire de toutes les noblesses,

alors que les événements, la marche des siècles ou les volontés d'un maître les dépouillent de leurs attributions héréditaires, détruisent les éléments de leur activité et les réduisent à l'état de plantes parasites, tombées avec les antiques murailles qui leur servaient de soutien? Voyez la noblesse française, et l'abandon où elle laissait ses vastes domaines à la veille de notre grande Révolution. Voyez-la, de nos jours, chaque fois qu'une révolution nouvelle vient déconcerter ses efforts pour rentrer dans l'ensemble de la société moderne, et donne au désœuvrement l'apparence d'une vertu!

Telles sont les deux plaies qui rongent ce grand corps et auxquelles M. de Courtois touche d'une main ferme et douce, sans pessimisme et sans complaisance. Au dehors, et d'après ce vieil adage : *major e longinquo reverentia*, ces deux plaies étaient à demi cachées par le prestige de la puissance et de la grandeur militaire, par l'ombre gigantesque que cet immense Empire projetait sur le reste de l'Europe. Quand je dis ombre, je devrais dire ombrage, puisqu'il arriva un moment où notre civilisation occidentale s'inquiéta de ces accroissements visibles et de ces ambitions probables. Imposant et alarmant mélange de lumière et d'obscurité, de faiblesse et de force, de sève juvénile et de caducité précoce, qui se personnifiait dans l'empereur Nicolas, figure grandiose plutôt que grande, suivant une bien heureuse expression de M. de Courtois. Nicolas, en effet, fut un Pierre le Grand manqué, une de ces énigmes vivantes qui ne disent pas leur mot, faute de pouvoir l'appliquer à leur

temps. Il eut la majesté et la tristesse des retardataires, emprisonnés dans le contraste de l'idée qu'ils représentent avec celle qui va triompher. Sa secrète envie, son rôle d'apparat, sa signification européenne, furent d'arrêter la Révolution, de sauver le principe des monarchies absolues, de tendre la main à l'ancien régime par-dessus les trente années qui le rendaient impossible, de faire de son épée et de son sceptre des contrepoids à la démocratie qui s'emparait de l'Occident. Mais il ne fut qu'un acteur éminent, jouant bien un rôle sans pouvoir faire vivre la pièce. Souverain pontife, il ne possédait pas le vrai pouvoir qui relève les âmes en les gouvernant. Législateur, il ne put ni avancer ni reculer : conquérant, il venait trop tard, et trouvait le monde fatigué à la fois et rempli par un de ces noms qui suffisent à l'éblouissement d'un siècle. L'empereur Nicolas était le contraire de Moïse : sa terre promise fut la terre perdue, et il mourut en la voyant s'enfuir dans les brumes du passé.

L'homme, l'idée, le prestige, tombèrent presque à la même heure. Que fit l'héritier de cette couronne appesantie? Recueillant la succession sur un terrain jonché de décombres, voyant démasquées par la défaite les faiblesses intérieures de son Empire, appelé à remplacer un souverain enseveli avec le système dont il avait vécu sans parvenir à le ressusciter, le jeune czar comprit l'œuvre qui lui restait à accomplir pour régénérer la Russie, qu'il fallait renoncer à agrandir. M. de Courtois met en relief et apprécie avec une remarquable justesse

cette mémorable mesure de l'émancipation des serfs, dont l'Europe, distraite, hélas ! par de sanglants spectacles et de douloureux martyres, n'a pas tenu jusqu'à présent assez de compte. C'est une ère nouvelle pour la Russie. A présent, que doit-on faire pour qu'elle soit féconde? Comment s'y prendre pour que le paysan émancipé profite de ce bienfait et arrive à figurer, comme force active, dans l'organisation générale, pour qu'une classe mixte se forme et se discipline entre ceux qui montent et ceux qui descendent, pour que la noblesse enfin redevienne nationale, territoriale, sédentaire, et cesse de sacrifier à de stériles plaisirs sa véritable influence? M. de Courtois nous le dit, et ce ne sont pas là les chapitres les moins intéressants de son excellent ouvrage. Peut-être, — la remarque n'est pas de moi seul, — aurait-il dû insister davantage sur la part qne la religion pourrait prendre dans cette régénération de la Russie par la liberté. Il ne s'agit pas de faire ici de l'intolérance ou du fanatisme ; mais il est difficile d'admettre que la liberté et la vérité puissent se dédoubler, que les intelligences puissent tirer parti de leur délivrance, quand les consciences restent asservies à un joug laïque. Il y a un fond de puérilité dans le schisme russe, et cette puérilité sénile est justement ce que l'on peut imaginer de plus contraire au développement des institutions nouvelles. Les mœurs ne s'épurent, les esprits ne se fortifient que quand les croyances s'affermissent; et pour que les croyances soient fermes, il faut qu'elles soient libres. M. de Courtois aurait là quelques pages à ajouter

à son livre. Tel qu'il est, avec cet heureux assemblage d'aperçus politiques et de qualités littéraires, nous sommes heureux qu'un Français l'ait écrit, et nous conseillons aux Russes de le lire.

VIII

M. CAMILLE ROUSSET[1]

Septembre 1864.

I

Quand on arrive tard, trop tard, pour parler d'un livre auquel n'a manqué aucun genre de succès, que reste-t-il à faire pour réparer le temps perdu et conserver encore une sorte d'à-propos? Essayer de découvrir quelque piquant ou savant chapitre qui ait échappé aux premiers critiques et au public? il est peu probable que des juges, tels que MM. Saint-Marc Girardin, Nisard, Sainte-Beuve, Cornélis de Witt, aient laissé derrière eux, sans y toucher, de pareilles découvertes : chicaner l'auteur et le prendre à partie sur tel ou tel point de son ouvrage? Mais, quand l'auteur est armé de toutes pièces, il aurait le droit de demander comment ceux qui abordent son

[1] *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, par M. Camille Rousset, 2e partie. (Pour la 1re partie, voir les *Nouvelles Semaines littéraires*, 1863.)

sujet du dehors en sauraient plus que lui, qui a pénétré, fouillé et exploré le dedans. Non ; ce qu'il y a de mieux pour faire excuser un retard, c'est de chercher à résumer une impression générale, de glisser sur les détails et d'arriver droit à ce qui reste en suspens entre l'écrivain, ses lecteurs et ses juges. Tout le monde est tombé d'accord sur les mérites de cette *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset : il n'y a eu qu'une voix pour déclarer que, par un privilége bien rare, M. Rousset avait su maintenir sa seconde partie au niveau de la première, et que cet immense travail n'offrait aucune trace de lassitude : nul n'a refusé d'applaudir à cette manière originale d'animer les événements et les personnages à force de les bien connaître, de réunir tous les avantages de l'érudition sans un seul de ses inconvénients, de se créer, après tant d'illustres historiens modernes, un genre à soi qui tient à la fois de l'histoire et des mémoires, qui est vivant comme les uns et sérieux comme l'autre. Quelques heureux épisodes, l'affaire de Strasbourg par exemple, puis la longue comédie jouée par le jeune duc de Savoie, ont été particulièrement remarqués, et mis au rang de ces pages qui semblent appeler le metteur en scène, les surprises et la curiosité du théâtre. Tout cela est acquis au procès et résolu en faveur de M. Camille Rousset. Un seul point demeure en litige, et ce point en vaut la peine : jusqu'à quel degré l'auteur de ce livre a-t-il été partial pour Louvois, injuste envers Louis XIV ? Que faut-il penser de cette bizarre alliance entre la royauté et le génie, que la mort seule a pu rompre, où le monarque et le

ministre travaillaient au même but, écoutaient la même ambition, obéissaient au même sentiment national, et qui n'eût été, au fond, qu'un duel clandestin où le serviteur ne réussissait pas à cacher sa supériorité blessante, où le maître cherchait à contenter son infériorité jalouse? M. Camille Rousset a-t-il eu tort, avait-il besoin de diminuer Louis XIV pour amplifier Louvois? La question est grande, plus grande que Louvois et même que Louis XIV. On pourrait, sans paradoxe, la rattacher à tout un ensemble : l'ensemble des rapports de la monarchie absolue avec les hommes qu'elle emploie; du bien et du mal qu'elle leur fait, suivant qu'elle utilise leurs aptitudes, surexcite leur émulation, centralise leur œuvre, double leur talent du désir de plaire, ou bien leur communique quelque chose de ses vices et les force de surenchérir sur ses propres excès. Là est Louvois tout entier, et par là s'explique ce que ses relations avec Louis XIV eurent de fécond et d'orageux, de puissant et de troublé, de grandiose et de funeste : par là peuvent s'éclaircir les doutes qui planent encore sur les vrais sentiments de Louis XIV pour son formidable auxiliaire : par là enfin, — et c'est ce qui nous intéresse le plus, — la responsabilité des fautes se partageant entre les institutions et les hommes, il est facile de déduire la moralité de cette histoire.

II

Le dix-septième siècle, ses personnages célèbres, et le grand roi lui-même, ont subi, depuis soixante ans, des

fortunes bizarres et diverses. Le souvenir qu'ils rappellent conserve, malgré bien des erreurs et des revers, un tel caractère de grandeur, que, toutes les fois que la société et le gouvernement veulent réveiller dans les âmes un idéal de majesté, d'ordre et d'autorité, Louis XIV et son règne reprennent faveur. C'est ainsi que, sous le consulat et au commencement du premier Empire, des écrivains à demi royalistes, à demi ralliés, purent entreprendre et mener à bien une tentative de réaction contre l'esprit philosophique, un essai de restauration intellectuelle en l'honneur du grand siècle. Ce mouvement se continua après la rentrée des Bourbons; car ce fut une des méprises de ces princes et de leurs fidèles serviteurs, de croire qu'il suffisait d'évoquer des souvenirs pour refaire des idées : les sociétés sont comme les fleuves; elles peuvent s'arrêter un moment à des barrages; elles ne remontent pas. La démocratie de plus en plus prépondérante, en inaugurant des mœurs nouvelles et un art nouveau, devait nous rejeter bien vite à mille lieues de ces grandeurs qui ont besoin d'être regardées à travers un voile, et qui perdent de leur prestige si l'on oublie, en les regardant, le sentiment du respect. Le respect! n'est-ce pas ce qui nous manque le plus, et qu'y a-t-il, en effet, de plus incompatible avec l'école moderne : avec le réalisme qui se complaît dans les petitesses et les taches, et la fantaisie qui substitue ses imaginations à l'histoire et ses paradoxes à la vérité? Dès lors nous avons eu, non-seulement, comme on l'a si bien dit de la méthode de M. Camille Rousset, la trame inté-

rieure d'une tapisserie dont nous ne connaissions que les dehors; mais chaque main, plus ou moins rude, hardie ou licencieuse, est venue salir encore cette trame en y ajoutant tout ce qu'elle trouvait dans le ruisseau des commérages d'antichambre et dans le bourbier des mémoires apocryphes. Louis XIV devait être particulièrement victime de ce système, sa majesté ne pouvant se soutenir sans un peu de cette convention permise à quiconque ne veut pas abaisser la nature humaine, et sa gloire étant de celles qu'il faut juger par l'extérieur et mesurer par les grandes lignes. Or, grâce à ce progrès historique qui remplace aujourd'hui l'admiration par la curiosité, peu s'en faut que l'histoire des conquêtes, des traités, des siéges, des monuments, de la politique, du cortége incomparable de Louis XIV, ne soit sacrifiée au journal de son médecin; peu s'en faut que l'épisode *de la fistule* ne soit préféré à Versailles et aux Invalides, au passage du Rhin et aux campagnes de Turenne, à l'agrandissement de la France et à l'abaissement des Pyrénées, aux fortifications de Vauban et aux oraisons funèbres de Bossuet : n'insistons pas : M. Michelet vous dira le reste.

Mais, parce qu'il y a là un excès humiliant pour l'esprit français, doit-on retomber dans l'excès contraire? Parce qu'il y a des gens plus préoccupés du nombre des médecines prises que des places assiégées, faut-il revenir au Louis XIV de cérémonial et d'apparat, équestre, héroïque, épique, olympien, flamboyant, demi-dieu dont on glorifie les faiblesses et les fautes comme s'il s'agissait des amours de Jupiter avec Alcmène ou Sémélé? Nous

cherchons vainement quelle cause aurait à gagner à ces obstinations d'apothéose, et, dans tous les cas, cette cause n'est pas la nôtre. Laisser croire que le prestige de la toute-puissance éblouit notre sens moral au point de trouver juste chez un monarque ce qui révolterait dans un particulier, approuver, au nom d'une raison d'État ou d'un faux intérêt national, ce que condamne la plus simple équité, avoir deux poids et deux mesures suivant que l'on juge les intempérances monarchiques ou les violences de la démocratie, ce serait faire trop beau jeu à ceux qui nous accusent de n'être que des parleurs de liberté et d'égalité. Dans cette période de cent ans dont une volonté spéciale de la Providence semble avoir fixé les deux extrémités, d'une part aux incendies du Palatinat, de l'autre à la prise de la Bastille, il existe trois points culminants sur lesquels se sont épuisées toutes les controverses, et dont l'exacte appréciation est pourtant encore à faire : le déclin du règne de Louis XIV, le règne des philosophes et les débuts de la révolution française. Tant qu'on en restera sur ces trois phases, qui s'expliquent et s'enchaînent mutuellement, aux lieux communs d'admiration ou de colère, d'assentiment ou d'invective, les questions qui nous divisent demeureront insolubles, et la réconciliation des esprits sincères sera indéfiniment retardée. Pour que le bien naisse du mal, pour qu'il soit prouvé que nos calamités et nos mécomptes nous ont servi à quelque chose, il faut arriver à ce degré d'équité suprême où les royalistes avoueront que l'intensité du régime monarchique chez Louis XIV préparait de légitimes

représailles ; où les chrétiens reconnaîtront que Voltaire, malgré sa fièvre d'impiété, a fait, en dépit de lui-même, une œuvre plus chrétienne que ne l'était la société ébranlée par ses sarcasmes ; où les contre-révolutionnaires déclareront que les premiers principes, revendiqués par la Révolution et odieusement défigurés plus tard, étaient plus près de l'Évangile que leurs antagonistes et leurs contraires. Renfermons-nous cette fois dans notre cadre, et remercions M. Camille Rousset de nous avoir donné, sinon l'exemple d'une impartialité parfaite, au moins le ton, le *diapason* historique, tel qu'il doit être désormais pour préluder aux jugements définitifs. Ainsi comprise, l'histoire, retrempée aux sources vives, riche d'informations nouvelles, de fouilles hardiment menées jusqu'au fond de la mine, ne peut plus être ni admirative ni sujette aux respectueuses réticences. Tout ce qu'on doit lui demander, c'est de n'être ni dénigrante comme la satire, ni calomnieuse comme le libelle, ni déréglée comme la fantaisie. C'est cette mesure que M. Camille Rousset a observée avec un tact remarquable. Sans doute il lui arrive de faire la part du blâme trop petite à Louvois, trop forte à Louis XIV, ou d'exagérer en sens inverse dans la distribution de l'éloge : mais du moins ces marques, assez rares d'ailleurs, de partialité et d'injustice, se maintiennent dans ces sphères élevées, politiques, royales, où un souverain illustre peut perdre quelque chose de ses proportions idéales sans devenir une sorte de Falstaff couronné, laissant aux *Saumaises futurs* le soin d'expliquer ses fautes par la grossièreté de ses appétits, le menu de sa table, le détail de

sa garde-robe et le bulletin de ses infirmités. Louis XIV ne nous y apparaît plus dans un ciel peint par Le Brun, en costume de triomphateur ou d'Empereur romain ; mais on ne nous le montre pas dans la robe de chambre et sous le bonnet de nuit du Malade imaginaire. Suivons un moment M. Camille Rousset à travers ces épisodes où Louis XIV et Louvois restent si indissolublement liés l'un à l'autre, que, s'ils se sont haïs de leur vivant, la postérité les punit en refusant de les séparer après leur mort. Essayons surtout de prouver que la question du plus ou moins de part de Louvois ou de Louis dans le bien ou dans le mal n'est, en somme, que secondaire ; qu'étant donnée, dans une monarchie absolue, une situation telle que celle qui mettait le roi et le ministre face à face et les plaçait tous deux en présence de l'Europe, les causes de leurs fautes doivent être cherchées plus haut que dans leur secrète rivalité, la violence de leurs humeurs et les vices de leurs caractères.

III

Toutes les imperfections de Louis XIV, — et elles sont nombreuses,— furent compensées par l'admirable accord de sa vocation avec sa destinée. Il naquit roi, comme d'autres naissent soldats, marins ou poëtes. Être roi, roi toujours, absorber dans cette royauté toute l'âme d'une grande nation, telle fut la pensée constante de cette longue et glorieuse vie ; l'histoire s'y est si peu trompée, que, rencontrant peut-être sur le trône ou sur les champs

de bataille de plus grands hommes, elle n'en a pas trouvé qui fussent plus rois. Comme pour donner à cette vocation souveraine plus d'éclat et plus d'essor, Dieu l'avait désignée pour un moment unique où il n'y avait pas de milieu : ou la déchéance de la monarchie, peut-être de la France, ou bien le développement excessif de l'idée et de la puissance monarchique. Que le prince adolescent n'eût ni le goût, ni la passion, ni les qualités, ni le *physique* de son royal métier, c'en était fait ; la royauté était renversée et le pays démembré. Entre deux malheurs, on eut le moindre et le plus lointain : voilà ce qu'oublient trop ceux qui, à l'aide de nos idées modernes, reprochent à Louis XIV d'avoir poussé jusqu'à ses dernières limites l'abus de l'isolement monarchique et de la *personnalité* humaine. Assurément cet abus devait produire et produisit des conséquences funestes, mais après avoir donné à la France un siècle de gloire que nous n'aurions pas eu, après avoir imprimé aux rouages du gouvernement une force, à l'unité nationale une vigueur, capables de résister à tout, même aux dissolvants du siècle suivant, même aux secousses du Samson révolutionnaire, ébranlant les colonnes de l'édifice au risque de s'écraser sous ses ruines.

Voilà donc un roi absolu dans un royaume délivré de ses discordes intérieures, vis-à-vis de l'Espagne affaiblie, de l'Europe attentive, convié par son propre penchant, par toutes les voix de la flatterie et de la renommée, par l'entraînement des circonstances et l'attente publique, à faire de grandes choses au dedans et au dehors, à occuper

ceux qu'il a domptés, à éblouir ceux qu'il a vaincus : il n'est peut-être, à y regarder de près, ni un héros, ni un homme de génie; mais il est de ces maîtres qu'un héros peut servir sans se rapetisser, et qu'un homme de génie peut célébrer sans s'avilir. Son éducation est fort incomplète; mais son ignorance est plus que rachetée par son aptitude à s'assimiler les talents de ceux qui l'entourent, de même que les lacunes de sa gloire se cachent sous les rayons des gloires d'autrui. Il supplée d'ailleurs à l'instruction qui lui manque par le goût du travail, l'instinct du grand et du beau, l'application aux affaires et un fond de bon sens dont on ne saurait donner une meilleure preuve qu'en rappelant que l'exercice de la royauté, telle qu'il l'a comprise et pratiquée pendant plus de soixante ans, ne l'a pas rendu fou. Tel que je me le représente, je le retrouve, ou peu s'en faut, dans la seconde partie du bel ouvrage de M. Camille Rousset comme dans la première : mais c'est ici que l'historien a eu besoin de redoubler de vigueur, de fermeté, de passion pour son sujet, afin de soutenir l'intérêt, de ne pas refroidir les nombreux lecteurs de ses deux premiers volumes, et d'échapper à cette triste impression du soir, qui s'étend avec l'ombre sur la fin des longs règnes comme sur celle des belles journées. Il en est des personnages historiques comme des héros de roman : ils ne devraient pas vieillir. Le roman a du moins la ressource de baisser le rideau quand ses héros se rangent, quand le mariage fait succéder son bonheur uniforme à l'ardeur de leurs passions et à la variété de leurs aventures. Mais l'histoire est obligée de conduire

ses acteurs jusqu'au bout, parfois même de mener le deuil de leur gloire avant de commander leurs funérailles, et il est rare que le déclin réponde aux splendeurs du commencement. Qu'il s'agisse de Charles-Quint ou de Louis XIV, de Constantin ou de Napoléon, il arrive presque toujours, dans ces existences démesurées, dans ces cerveaux tour à tour exaltés et enfiévrés par la toute-puissance, un moment où l'équilibre se rompt, où la mesure se perd, où les ressorts se tendent, où la fatigue se trahit par l'exagération de l'effort, où la verve d'agrandissement et de conquête se change en manie d'autocrate, et où la jeunesse qui éclairait tout n'est plus là pour tout excuser. Pour Louis XIV et pour Louvois, cette époque critique commence entre la paix de Nimègue et le traité de Ryswick, dans ces treize années qui se terminent par la mort du grand ministre et qui occupent les deux derniers volumes de M. Camille Rousset. Louis XIV n'est pas vieux, mais son règne n'est plus jeune : les galanteries brillantes qui finissent ou vont finir, préparent, en guise d'expiation, deux genres de malheurs et de fautes : les complications et les intrigues des bâtards légitimés, et cette dévotion intolérante qui croit réparer par des actes de rigueur les désordres des belles années. Tout est grand encore, plus grand que jamais, dans cet ensemble; mais la grandeur a des airs de menace ou d'inquiétude; la force devient violence; les faveurs de la fortune sont plutôt arrachées qu'obtenues; on lui demande trop pour avoir beaucoup à espérer de sa longue complaisance et n'avoir pas tout à craindre de son premier refus. Vous

diriez ces visages qui conservent les apparences d'une santé magnifique, pendant que les organes renferment déjà les germes d'une maladie dangereuse ; ces jours d'été où le ciel est tout d'azur et de flamme, tandis que l'atmosphère s'alourdit et qu'au loin des grondements sourds annoncent un orage. C'est l'instant où les relations de Louis XIV avec Louvois deviennent plus compliquées, plus difficiles, plus accidentées, plus exigeantes chez le souverain, plus pesantes pour le ministre.

Louis XIV, nous l'avons dit, excellait à reconnaître les talents, à en tirer parti, et, s'il ne possédait pas lui-même de supériorité spéciale, à s'en faire une avec celles qui l'environnaient : mais parmi ces talents, il y en avait, et le plus grand nombre, dont il s'applaudissait comme d'ornements pour son règne, sans avoir l'idée d'en être jaloux. Il ne pouvait être jaloux, par exemple, ni de Molière, ni de Racine, ni de Bossuet, ni de Vauban, ni de Rigaud, ni de Le Nôtre, ni de Mansard, ni même, quoi qu'on en ait dit, de Turenne ou de Luxembourg. Avec Louvois, c'était différent : politique de premier ordre, organisateur de première force, travailleur infatigable, passionné pour les grands établissements, les monuments et la *bâtisse*, Louvois devait se rencontrer constamment avec son maître sur un terrain où celui-ci apportait des prétentions légitimes, et où la différence n'était que du plus au moins. Lorsque Louis XIV lisait à Boileau des vers de sa façon, et que l'inflexible critique lui répliquait : « Sire, ils sont royalement mauvais ; » nous ne voyons pas que cette rude sentence ait brouillé le roi et le poëte.

Mais pour les traités et les sièges, vis-à-vis de Guillaume d'Orange, de Jacques II ou de Victor-Amédée, quand il s'agissait de l'affaire de Strasbourg ou de Casal, de la prise de Mons ou de Namur, de la répression des protestants ou de la création d'un palais, le contact, j'allais dire le conflit, était inévitable. Le roi et le ministre travaillaient ensemble à une œuvre commune; mais le point où finissait la tâche de l'un, où commençait la tâche de l'autre, restait indéterminé, ou plutôt l'arbitrage en était confié à l'orgueil d'un monarque absolu, surexcité par d'incessantes flatteries. Songez, en outre, à la quantité d'ennemis que faisaient à Louvois sa position, son pouvoir, sa fortune, son caractère dur, cassant et hautain; songez que, dans une monarchie sans contre-poids, ces inimitiés manquent d'air, d'espace, de soupapes de sûreté; qu'elles n'ont pour théâtre qu'une cour et pour point d'appui que le bon plaisir du souverain; qu'elles deviennent plus ingénieuses, plus actives et plus implacables par cela même qu'elles s'exercent dans des limites plus étroites et agissent sur un point unique.

Telle était la situation respective de Louis XIV et de Louvois : liés par une chaîne invisible, ces illustres galériens du pouvoir absolu et de la politique à outrance étaient fatalement forcés ou de s'aimer passionnément ou de finir par se haïr. C'était quelque chose de pareil à ces ménages où la nécessité de se voir sans cesse, la promiscuité des intérêts, les analogies même de caractère, amènent à la longue la haine à défaut d'amour. Que de tentations pour l'un! que de difficultés et de périls pour

l'autre! Il eût fallu qu'en même temps, à tout propos, à toute heure, il eût l'art de se faire reconnaître comme indispensable et de laisser croire que l'on pouvait se passer de lui ; il eût fallu que chacun de ses actes offrît à la fois les mérites de l'initiative et ceux de l'obéissance, et que l'honneur en restât publiquement au maître sans que le serviteur y perdît rien de son crédit et de son éclat. Pour lui les succès pouvaient être aussi dangereux que les revers : s'il réussissait trop et trop vite, si la part du lion se faisait attendre ou manquait au bon moment, une secrète rancune se cachait sous les compliments officiels, et cette rancune, devinée, exploitée, envenimée par les courtisans, s'amassait pour les temps d'orage. Voyez l'occupation de Strasbourg : y eut-il jamais affaire plus habilement, plus heureusement menée, où le génie de Louvois ait brillé sous un meilleur jour? — « L'Empire ouvert aux Français, dit excellemment M. Camille Rousset, l'Alsace fermée aux Allemands, tel était, en deux mots, le grand résultat, on peut presque dire la révolution accomplie par le génie de Louvois. Louis XIV lui en fut-il aussi reconnaissant qu'il devait l'être? Le roi s'était apprêté à jouer le rôle de conquérant : surpris par la rapidité de la conquête, il lui fallut se réduire au rôle de triomphateur, à la façon des empereurs romains qui triomphaient pour les succès de leurs lieutenants. »

Ici se place une anecdote, apocryphe peut-être, mais que la situation rend vraisemblable : « Le roi, dit Pellisson, reçut hier à son coucher les nouvelles que ses troupes étaient dans Strasbourg. Il y entra six bataillons, le

20 septembre après-midi, le reste devait entrer le lendemain; mais le roi dit, en riant, que ce jour-là même la sûreté devait être entière, parce que M. de Louvois y avait couché. » Entendez-vous d'ici les rires des *beaux esprits de cour?* Triste effet de ces royautés absolues, auxquelles il suffit d'un bon mot pour déprécier un grand service et mortifier un homme de génie!

Voilà, selon nous, ce que n'a pas assez indiqué M. Camille Rousset. Nous lui pardonnerions volontiers sa partialité pour Louvois : après tout, Louvois est le héros de son livre, et, s'il y en a de plus aimables, il en est peu de plus dignes d'attacher un homme aussi énergiquement doué que M. Rousset de la vocation et de la pénétration historiques. Seulement, on rencontre çà et là des pages où son récit a un peu trop l'air d'un duel entre Louis XIV et Louvois, duel où M. Rousset serait le témoin de l'un et l'adversaire de l'autre. Il eût été plus juste, plus conforme aux idées d'un écrivain libéral, de mettre, pour ainsi dire, hors de cause la personne même de Louis XIV, et de montrer ce que le pouvoir absolu devait logiquement faire, en bien et en mal, de la longue collaboration de ces deux hommes. Sans doute il la rendait plus efficace, d'une efficacité plus directe et plus prompte que s'il y avait eu des influences intermédiaires, des entraves légales et un contrôle gênant : mais ceci ne concerne que le succès extérieur et passager : au dedans, à ne consulter que ce drame intérieur qui a pour théâtre l'âme humaine, quoi de plus curieux que ce travail de perversion morale, continue, presque inconsciente, s'accomplissant jour par

jour dans une intelligence naturellement droite et de bonne foi, uniquement parce que, livrée à son seul caprice, habituée à voir tout plier devant ses moindres volontés, elle finit par faire de cette volonté souveraine la mesure même du juste et de l'injuste, et par croire que, tout lui étant possible, tout lui est permis? Quoi de plus instructif que cette fatalité qui oblige deux ouvriers d'une même œuvre à une sorte de méfiance réciproque et d'antipathie croissante, comme si ces existences hors nature devaient porter avec elles leur germe de destruction et leur châtiment? Quelle condamnation pour un régime tellement fermé au grand jour, si favorable au soupçon, aux rumeurs injurieuses, à la violence, à l'arbitraire, qu'un roi comme Louis XIV et un ministre comme Louvois semblent se dénoncer mutuellement à l'histoire, que la haine de celui-ci est presque accusée de la mort de celui-là, que tout devient suspect, même une attaque d'apoplexie, et que la plus douce création du plus suave des poëtes se transforme un moment en une satire sanglante! La révocation de l'édit de Nantes, les incendies du Palatinat, la capitulation de Mayence, la représentation d'*Esther*, quatre actes de cette tragédie plus tragique que la colère d'Assuérus et les alarmes du peuple juif; quatre épisodes que l'on peut choisir entre mille dans cette apoplectique histoire, et qui nous serviront à compléter notre pensée.

IV

M. Camille Rousset a parlé de la révocation de l'édit de Nantes avec tant de netteté et de sagesse, que nous di-

sons hardiment que, si les écrivains de l'école libérale avaient toujours tenu ce langage, les écrivains du parti contraire n'auraient jamais songé à plaider les circonstances atténuantes. C'est la mauvaise foi des réquisitoires qui fait la vivacité des plaidoyers. S'en prendre à la religion elle-même et aux catholiques de tous les temps de ce qui ne fut que l'erreur d'une conscience royale, égarée par un faux point de vue et abusée par de faux renseignements, c'était nous donner envie de répondre par des apologies paradoxales à des lieux communs envenimés. Aujourd'hui il est bien difficile de ne pas se ranger, sauf quelques *très-légères* nuances, à l'opinion de M. Camille Rousset. La révocation de l'édit de Nantes ne fut pas seulement un déni de justice, un acte rétrograde, l'oubli des sages maximes et des idées de tolérance qui avaient inspiré Henri IV et inauguré, après tant de déchirements et de malheurs, la liberté de conscience; ce fut encore une immense faute, la plus impolitique des mesures. Sous prétexte de sauver les âmes, on poussa les faibles à l'hypocrisie, les forts à la révolte, les sceptiques au sacrilége, les meilleurs à l'émigration et à l'exil. Le pays y perdit des populations entières, des familles énergiques et laborieuses, des industries productives. La religion n'y gagna rien; car tout ce qui remplace la persuasion par la force et l'erreur sincère par un faux-semblant de retour à la vérité, tourne finalement à mal et coûte à cette vérité beaucoup plus cher que ne valent ses dérisoires conquêtes. Tout ce qui abaisse la dignité humaine, tout ce qui affaiblit ou violente les consciences,

est un désastre pour la religion véritable, et ressemble à ces emprunts usuraires qui nous mettent un peu d'argent dans la main pour nous ruiner plus tard. En outre, comme le remarque M. Rousset d'après deux hommes bien différents, Vauban et Bayle, au déclin d'un long règne où les esprits observateurs et enclins à l'analyse avaient pu signaler le contraste de bien des respects extérieurs avec bien des scandales publics, quoi de plus funeste au catholicisme que de perdre cette espèce de contrefort, de n'avoir plus devant soi ces adversaires dont la contradiction et le contrôle tenaient en haleine ses docteurs, obligeaient ses ministres à plus de régularité et plus de zèle, exaltaient les fidèles, réchauffaient les tièdes et écartaient ou ajournaient ses plus dangereux ennemis, le doute et l'indifférence? Les fausses conversions, la brutalité, la licence ou l'indignité de la plupart de ces convertisseurs à main armée, ce régime d'hypocrisie, de terreur, de restrictions mentales et de rancunes implacables, la légèreté française jetant ses broderies et ses paillettes sur les robes noires de ces persécuteurs ou l'uniforme de ces dragons, tout cet ensemble désemparait la religion et lui apprêtait les redoutables épreuves de la Régence, de la Philosophie et de la Révolution.

Voilà la faute, telle que M. Camille Rousset la caractérise, et nous n'essayons d'en atténuer ni l'énormité ni les conséquences. Maintenant, comment fut-elle conçue ? Par quelle série de méprises arriva-t-on à la commettre et à l'aggraver? Quels furent les vrais coupables? Louis XIV et Louvois? madame de Maintenon ? La Vrillière et Châ-

teauneuf? les évêques? les généraux? Non; ce fut le gouvernement absolu; ce furent ces rouages administratifs, organisés de manière à faire remonter l'erreur de bas en haut, puis descendre de haut en bas, et à donner pour armes aux volontés du maître les passions de la multitude. « Dans le mécanisme de ce gouvernement, un, et si bien réglé à ce qu'il semble, dit M. Camille Rousset, on sent de bas en haut l'action d'une force perturbatrice et désordonnée. » — Cette force, que l'éminent historien renonce à définir, on pourrait l'expliquer par une espèce d'attraction mystérieuse entre les excès du pouvoir et les excès de la foule. Il n'existe pas de modérateur et d'intermédiaire : personne pour retenir celui qui peut tout et pour éclairer ceux qui ne risquent rien : sur ces deux échelons extrêmes, entre ces deux forces qui représentent toutes deux à leur manière la violation d'un droit, s'établissent des émulations fatales dont l'humanité a presque toujours à gémir. Voyez tous ces détails et toutes ces suites de la révocation de l'édit de Nantes. Il suffit, chez le souverain, d'un vœu exprimé, d'une première initiative, pour qu'il se trouve au fond des provinces un peuple, ce peuple qui, sous des drapeaux différents et au nom de partis contraires, ne manque jamais aux appels qui donnent à sa passion le soin de traduire une idée. Il pèse sur le clergé inférieur qui vit de sa vie, parle son langage et parfois le suit pour mieux le guider. Ce clergé influence les évêques, pendant que les subalternes agissent sur les intendants, pendant que ceux-ci trompent les ministres et que tous ensemble environnent le roi d'une atmosphère

d'illusions et de mensonges. Le roi, aveuglé par l'habitude de voir faire tout ce qu'il ordonne, réussir tout ce qu'il veut et approuver tout ce qu'il pense, croit extirper l'hérésie aussi aisément et aussi vite qu'il ramène à son opinion un courtisan de Versailles. Puis surviennent les déceptions, et, comme on ne veut ni s'être trompé, ni avoir trompé, on s'en prend à l'obstination ou au caprice de ceux que l'on espérait convertir en masse : ils n'étaient que des dissidents ; ils deviennent des factieux. De là aux redoublements de persécution, à l'emploi de tous les moyens de terreur, il n'y a qu'un pas, et le pas est franchi. Ainsi l'exagération de la force se change en une condition de faiblesse ; la monarchie, sans contre-poids et sans limites, d'autant plus dominée qu'elle domine tout, obéit à ce qu'elle croit gouverner.

Si tels sont les caractères distinctifs de cette lamentable affaire, M. Camille Rousset, après les avoir si bien mis en relief, aurait dû y trouver deux excuses pour Louis XIV, fût-ce aux dépens de Louvois. Si le mensonge et le mal, partant des provinces et des petits, allaient en s'aggravant, d'étape en étape, jusqu'à Versailles et aux grands, Louvois, qui était le dernier anneau de la chaîne avant d'arriver au roi, était, par conséquent, plus près de la vérité, plus en mesure de la connaître, moins exposé et surtout moins accessible à ces informations décevantes qui défiguraient l'état des choses pour mieux flatter le vœu du souverain ; il savait tout ou presque tout ce que Louis XIV ignorait ; il était donc plus coupable. Ce qui contribue encore à le rendre moins excusable que

Louis XIV, c'est qu'il était moins convaincu. L'intolérance et la persécution, pardonnables quand elles résultent d'une foi sincère, sont odieuses dès qu'elles rentrent dans la catégorie des calculs, des ambitions ou des cruautés vulgaires. Or, je crois à la religion de Louis XIV, alors même qu'il met ses désordres, son orgueil ou ses violences en contradiction avec l'humilité, la charité et la chasteté chrétiennes : je ne crois pas à la religion de Louvois.

Ce que nous disons de la révocation de l'édit de Nantes, on pourrait le dire, sur un tout autre terrain, des incendies du Palatinat. Ces incendies sont au droit des gens ce que la révocation de l'édit de Nantes est à la liberté de conscience : deux attentats de genre différent, mais explicables par les mêmes causes, ayant produit des effets analogues, et qui eussent été également impossibles, si le *crescendo* de l'esprit de conquête et de la monarchie absolue n'avait été servi, excité et surmené par des administrateurs et des généraux chez lesquels le désir de plaire au maître et d'aller au-devant de ses volontés avait perverti le sens moral. C'était, d'une part, l'intérêt de la religion mal compris, de l'autre, l'intérêt national odieusement interprété, dont on abusait ici pour engager dans une funeste entreprise la piété du roi, là, pour égarer ce patriotisme qu'il résumait en lui seul. Écoutons M. Camille Rousset : « L'histoire a vu des temps où ces dévastations pour le salut public se sont étendues à d'immenses espaces, où, pour arrêter et ruiner des envahisseurs, on a fait devant eux un désert aride, calciné, sans ressources; rien n'est grand comme cet holocauste d'un peuple qui

se sacrifie lui-même ; rien n'est beau comme ces inspirations et ces héroïques dévouements de la défense nationale. Mais lorsque, exagérant le droit de la guerre, si outré déjà par l'excès des contributions, Louvois et Louis XIV s'èn vont, pour éloigner l'ennemi du territoire français, saper, brûler, dépeupler de grandes villes et de grandes provinces qui ne sont pas les leurs, sera-ce du dehors seulement que viendra contre eux, vivants ou morts, l'imprécation des victimes ou le ressentiment de la postérité? Non ; le patriotisme français détestera plus encore d'avoir été si malheureusement compris et compromis. »

Louvois et Louis XIV ! Qu'est-ce à dire? Je lis dans un remarquable article de M. Nisard (*Moniteur* du 4 avril), que M. Camille Rousset, pour décharger Louvois de l'incendie du Palatinat, a essayé de mettre au compte de Louis XIV le plus odieux de cette barbarie militaire, et qu'il a été victorieusement réfuté par M. Saint-Marc Girardin. Rien ne m'étonne en fait de spirituel bon sens et de rectitude historique chez l'ingénieux écrivain du *Journal des Débats*. Mais ici j'avoue que je cherche en vain les torts de M. Rousset. — « Il ne fallait pas, nous dit-il, tant d'amorces pour tenter Louvois, ni tant d'efforts pour le pousser du côté où il avait sa pente. Il céda tout d'abord et tomba, entraînant Louis XIV dans sa chute. » — N'est-ce pas indiquer assez clairement que, là comme ailleurs, l'initiative appartient au ministre? N'est-ce pas le même effet produit par les mêmes causes, le même échange d'influences tour à tour subies et exer-

cées, des généraux à Louvois et de Louvois à Louis XIV? Prenons garde; ces apologistes du roi ne remarquent pas un détail qui a pourtant sa valeur; c'est qu'en présence de pareils actes, on ne peut justifier Louis XIV qu'en l'annulant; c'est que, si l'on prouve qu'il est innocent du mal commis en son nom, on arrive à réduire singulièrement cette grandeur, cette pleine possession de la puissance et de la responsabilité royales à laquelle il attacha tant de prix. Lui-même, s'il revenait au monde, serait médiocrement flatté de ce système de défense. Encore une fois, pourquoi ne pas simplifier le débat en le généralisant? Pourquoi ne pas élever la question en rappelant qu'au point où elle était amenée, en 1689, par les excès de l'ambition, de la conquête, du gouvernement personnel, lorsqu'on avait contre soi l'Allemagne et l'Europe, « la guerre continentale et maritime, la guerre implacable, universelle, de tous contre un, » ces cruautés, qui nous paraissent monstrueuses, n'étaient que la conséquence naturelle d'un état de choses où les institutions avaient encore plus de part que les individus, où les fautes de la veille obligeaient à celles du lendemain, où les caractères étaient sans cesse attirés, poussés, excités, enivrés dans le sens de leurs penchants et de leurs défauts? Prenez un homme à tempérament fiévreux et placez-le sous l'influence de certains climats, au milieu de certaines atmosphères; vous êtes sûr que cet homme, après un temps plus ou moins long, mourra de la fièvre. Maintenant, au lieu de science médicale, faites de la *psychologie politique*. Prenez Louis XIV et Louvois, et ajustez-les dans leur cadre; vous

ne vous expliquerez que trop aisément la révocation de l'édit de Nantes et les incendies du Palatinat.

Voilà les fautes, et nous sommes loin de les avoir mentionnées toutes. Que dire, hélas! des expiations? Nous n'aurions que l'embarras du choix; car, dans une vie comme celle de Louvois, l'expiation, c'est la vie elle-même; c'est cette lutte de tous les moments, cette alternative incessante entre l'inconvénient des succès et le péril des revers, la crainte d'être suspect si l'on hésite, la chance de déplaire si l'on réussit, la certitude d'être accablé si l'on tombe, ce rocher de Sisyphe de l'ambition et du pouvoir que jamais main plus vigoureuse ne souleva de sa base, et que jamais fatalité plus invincible ne fit rouler sur sa pente. Sous une monarchie tempérée, dans un gouvernement *au grand jour*, la capitulation de Mayence eût été acceptée comme un malheur inévitable dans une longue guerre, ou plutôt la guerre ne serait jamais arrivée à ce degré de fureur, d'acharnement et de barbarie qui redoubla l'horreur des représailles et qui rendit si poignants les détails de cette catastrophe. La responsabilité de Louvois eût été moindre. Moins puissant et moins redouté, il eût été moins haï; les esprits observateurs et chagrins n'étant pas forcés au silence, il n'y aurait pas eu dans cette cour taciturne et prosternée un honnête homme de génie, partial et passionné, qui, contraint d'ajourner ses colères et de faire de l'avenir l'exécuteur testamentaire de ses haines, grossit la somme des méfaits, exagéra ses griefs et décupla la dose de son fiel, comme ces avares prévoyants qui laissent dormir leur

capital pour que leurs héritiers le retrouvent avec les intérêts accumulés. Enfin, le plus charmant et le plus touchant épisode de ce déclin de règne, ce groupe de jeunes filles, orphelines des champs de bataille, recueillies et dotées par la reconnaissance royale, déclamant une tragédie enchanteresse avec Racine pour poëte, Louis XIV pour *impresario* et madame de Sévigné pour feuilletoniste, ne serait pas assombri, altéré dans sa pureté virginale par une ombre, un soupçon de complot contre le ministre abhorré. L'aimable muse d'*Esther* n'eût pas été accusée d'allusions meurtrières et sournoises contre un homme déjà tombé en disgrâce, ou du moins tous ces rapprochements entre Louvois et Aman, qu'envenima l'inimitié, auraient perdu leur importance.

On sait, au contraire, et M. Camille Rousset nous redit ce qui arriva après la capitulation de Mayence; ce déchaînement de haines qui n'attendaient qu'une occasion et un prétexte; ces explosions de satires et de chansons furieuses; ces accusations, non-seulement d'étourderie, de lenteur ou d'imprévoyance, mais de perfidie, de complicité avec l'héroïque marquis d'Huxelles, pour trahir le roi et la France. On sait ce que Saint-Simon a fait de cet ensemble de récriminations ou de calomnies, et comment il a dramatisé les bruits de la cour, les rancunes du pays, le courroux de Louis XIV. On sait le parti que les ennemis de Louvois tirèrent de la représentation d'*Esther*, et comment cette pièce qui, le 26 janvier 1689, avait été applaudie sans trop d'arrière-pensées malignes et appréciée par des juges délicats comme l'œuvre exquise d'un poëte

courtisan, devint tout à coup, en décembre 1689 et en janvier 1690, après les revers de cette campagne et les premières disgrâces du ministre, une machine de guerre, une arme à deux tranchants, un poétique anathème qui dénonçait à la colère du nouvel Assuérus les crimes du nouvel Aman. Triste spectacle, malsaine influence qui gâte les jouissances de l'esprit, se mêle aux ivresses de la gloire, corrompt l'exercice du pouvoir, altère le charme de l'innocence et de la beauté, propage le mensonge, paralyse la vertu, aggrave le vice, exalte la haine, et qu'on pourrait appeler la *mal' aria* des royautés absolues! Les dernières pages de la vie de Louvois sont tellement chargées de difficultés et d'embarras de toutes sortes, tellement traversées d'ombres ou de lueurs sinistres, que sa mort soudaine et terrible ressemble presque à une délivrance : « Il était tellement perdu, dit Saint-Simon, qu'il devait être arrêté le lendemain et conduit à la Bastille. » Sans admettre tout à fait cette affirmation excessive, on éprouve, en voyant tomber le géant foudroyé, un soulagement analogue à celui que ressentit Louis XIV : seulement, Louis XIV le ressentit pour lui-même, et c'est pour Louvois qu'on est soulagé.

A présent, si nous passons du renseignement historique à l'étude morale, quelle est, en définitive, l'impression que nous laisse ce récit? L'histoire des hommes a ses *fauves* comme l'histoire naturelle : on les admire de loin; on se figure aisément l'effet qu'ils ont dû produire dans les majestueux espaces qu'ils ont parcourus : on se dit qu'ils sont peut-être nécessaires dans l'ordre social et

politique, comme les lions et les tigres dans l'ordre de la nature. Cependant on aime autant ne plus être à portée d'entendre leurs rugissements et de sentir leur griffe formidable : on n'est pas fâché de vivre sous un ciel moins brûlant, en quelque fraîche clairière coupée de paisibles ombrages, l'œil fixé sur un honnête chien qui n'a jamais fait de mal, même aux perdrix, et de pouvoir n'admirer les fortes proportions, le magnifique pelage de ces grands *carnassiers* qu'à travers les grilles du Jardin des Plantes... ou de l'histoire. Que ce soit là notre conclusion finale, et la moralité du récit. Que l'envie de venger ou de défendre les gloires du passé contre de méchantes attaques ou d'imbéciles frayeurs ne nous rende plus injustes envers cet adoucissement des mœurs, ces progrès de l'intelligence, de la liberté, de l'égalité, désormais incompatibles avec de telles hypertrophies de pouvoir, quand même elles rencontreraient un homme pour les rêver et des courtisans pour les flatter. Surtout saluons de nos meilleurs hommages les écrivains tels que M. Camille Rousset, qui, sans engagement avec les divers partis, leur rendent à tous le raccommodement plus facile, et les apaisent en les instruisant. En même temps qu'il nous montre les grands services rendus, les immenses qualités déployées par un des plus illustres représentants d'un régime disparu, les germes d'activité féconde, d'organisation puissante qu'il a laissés et qu'on retrouverait peut-être encore, M. Camille Rousset nous fait voir ces germes étouffés ou viciés par d'incroyables abus, ces services compromis par leurs excès mêmes, ces qualités devenues plus nuisibles

à l'humanité que profitables à la France. Voilà la vérité, et nous l'écouterons tous, pourvu qu'elle parle, comme dans cette belle *Histoire de Louvois*, un digne et ferme langage. L'Académie française a maintenu à l'auteur de ce livre la plus légitime des récompenses. Elle a couronné le savant, le narrateur admirablement informé, l'écrivain consciencieux, l'habile metteur en scène de précieuses découvertes; elle aurait pu couronner aussi, en M. Camille Rousset, le précurseur de ce que notre génération, fatiguée de stériles querelles et de procès sans issue, doit désirer le plus : la réconciliation historique.

IX

M. CORNÉLIS DE WITT[1]

Octobre 1864.

Le gouvernement parlementaire, ou, si l'on veut, le parti libéral, ressemble quelque peu à ce pauvre homme dont il est question dans la parabole évangélique, qui, dépouillé et laissé pour mort sur la grande route, abandonné ou négligé par les prêtres et les lévites de sa religion, fut secouru par un Samaritain. C'est nous qui sommes les Samaritains du libéralisme ; suspects encore, selon toute apparence, aux docteurs de la loi et aux gardiens de l'arche sainte ; heureux pourtant de secourir le voyageur détroussé, *qui incidit in latrones*, et de panser ses blessures.

Qu'un écrivain de bonne foi et de bonne compagnie, de bon sens et de bon goût, nous parle un ferme et digne langage ; qu'il nous invite à rompre enfin avec cette poli-

[1] *La société française et la société anglaise au dix-huitième siècle.*

tique de routine, cette histoire de fantaisie et cette morale de convention, qui amnistient dans l'ancien régime ce qu'elles condamneraient dans le nôtre et excusent chez les monarchies absolues ce qu'elles ne pardonneraient pas aux démocraties; qu'il nous montre, ici, une liberté sage et réglée, désinfectant peu à peu la société, assainissant les mœurs, relevant les caractères et les mettant au niveau des lois; là, les excès d'un absolutisme imprévoyant et frivole conduisant un peuple aux excès révolutionnaires; nous ne lui refuserons ni notre adhésion ni nos suffrages. Si, en outre, son livre est d'un excellent style, plein d'aperçus ingénieux, de pages éloquentes, de pensées justes, fines et délicates, s'il révèle le voisinage et l'influence d'un homme éminent sans rien perdre de sa propre physionomie, nous trouverons à la fois dans cette lecture un enseignement et un charme. Telle est l'impression que m'ont laissée les Études de M. Cornélis de Witt sur *la Société française et la Société anglaise au dix-huitième siècle.* Je vais essayer d'en rendre compte, en y mêlant çà et là ce grain de contradiction et de taquinerie, qui est le sel de la louange. S'il m'arrive d'opposer à M. Cornélis de Witt quelques objections et quelques doutes, ce n'est pas que je sois, en politique, d'une autre religion que la sienne; c'est qu'il est jeune, et je suis vieux; c'est qu'il est fervent, et je suis tiède.

« La société française, nous dit M. de Witt, corrompue par le gouvernement capable et arbitraire de Louis XIV, puis conduite à la révolution par le gouvernement frivole et arbitraire de Louis XV, je ne sais pas de spectacle plus

propre à servir d'avertissement aux conservateurs absolutistes. La société anglaise, corrompue par les agitations révolutionnaires, puis réformée par le gouvernement régulier et libre, je ne sais pas de spectacle plus propre à servir d'avertissement aux libéraux révolutionnaires, et d'encouragement aux amis de la monarchie constitutionnelle. »

Ces quelques lignes renferment toute la pensée du livre : le plan en est très-net. On dirait un registre en parties doubles, où le *doit* et *avoir* des deux pays est établi en colonnes parallèles, et où la liberté se charge de grossir *l'actif* de l'Angleterre, pendant que le règne du bon plaisir aggrave le *passif* de la France. Ici pourrait se placer une première chicane ; j'admets que le gouvernement absolu, ou, pour parler plus exactement, *l'isolement* monarchique ait été la cause principale de la corruption et du déclin de la société française : puis-je admettre que l'agitation révolutionnaire ait été la cause unique du débordement des mœurs et de l'abaissement des caractères dans cette phase de la société anglaise, qui va de la chute des Stuarts à l'avénement de George III ? Je ne demanderais pas mieux que de le croire ; mais, franchement, je ne le crois pas.

Il nous semble que M. Cornélis de Witt a pris la cause pour l'effet, et réciproquement. Ce n'est pas la révolution qui a corrompu les caractères et les mœurs de l'Angleterre pendant la première partie du dix-huitième siècle : c'est la corruption préalable des mœurs et des caractères qui prolongeait et envenimait le malaise révolutionnaire.

Ce n'était pas une question politique, une différence d'institutions, un changement de dynastie, qui allaient décider, en bien ou en mal, les destinées du peuple anglais : c'était la question de savoir si le génie de ce peuple, consciencieux et grave, ferme et réfléchi, conservateur jusque dans ses désordres, fidèle à la tradition jusque dans ses ruptures apparentes avec le passé, digne d'arriver à l'esprit de liberté par l'esprit de nationalité, prévaudrait contre des licences et des vices, qui étaient, nous le croyons, passagers, factices, accidentels, d'importation étrangère, ou artificiellement greffés sur la vraie souche britannique. L'Angleterre de 1715 n'était plus celle de Cromwell, celle de la véritable époque révolutionnaire, où l'immoralité brillante et futile se trouvait du côté des *Cavaliers*, et la rigidité plus ou moins sincère du côté des républicains. Le contraste de ce puritanisme populaire avec les scandales d'une cour licencieuse, les mauvais exemples de Charles II, les ridicules de Jacques, plus tard l'influence française, propagée par de spirituels mécontents qui fuyaient la sombre et despotique tristesse de Versailles pour aller essayer à Londres un prélude de la Régence, le scepticisme de Saint-Évremond, associé aux monstrueux désordres des Buckingham et des Rochester, les copies s'efforçant, comme toujours, de renchérir sur l'original, tout cet ensemble explique comment les mœurs privées, réagissant sur les mœurs publiques, retardèrent l'éducation politique de l'Angleterre et empâtèrent de leur fange le ressort de ses institutions.

Si nous passons des mœurs aux caractères individuels,

nous trouvons encore une distinction à faire : ce ne sont pas les agitations révolutionnaires qui corrompent les caractères ; c'est, hélas ! l'envie et la difficulté de savoir qui recueillera, en définitive, les bénéfices de la révolution et restera maître du champ de bataille. On a bien souvent répété le mot de M. de Bonald : « Le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. » Ce mot ne s'applique qu'aux très-honnêtes gens, à ceux dont l'honnêteté peut aller au besoin jusqu'à l'héroïsme : au lieu de *devoir* écrivez *succès*, et vous expliquerez les variations, les défaillances, les apostasies, les visages à double masque et les consciences à double fond qui pullulent aux époques révolutionnaires. Marlborough, Russell, Godolphin, Shrewsbury, Sunderland, Walpole, pour nous en tenir aux noms les plus célèbres, cités par M. Cornélis de Witt, n'étaient si prompts à la tentation, si justement accusés de vénalité, de duplicité et de traîtrise, que parce qu'il y avait encore des chances pour le parti vaincu contre la dynastie nouvelle. Rapprochez les dates, rappetissez les cadres, tenez compte de l'amélioration des mœurs, de l'impossibilité de ces audacieux scandales dont Marlborough fut la personnification la plus éclatante ; peut-être trouveriez-vous encore des généraux, des hommes politiques à qui trente-sept ans de régime parlementaire n'avaient pas suffisamment enseigné le *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*, qui flairaient le vent au lieu d'écouter leur conscience, et chiffraient le taux de leur fidélité avant de se décider à être fidèles.

La corruption des mœurs, dans la société anglaise de

la première moitié du dernier siècle, ne doit donc pas être, selon nous, attribuée à une cause politique, intérieure, révolutionnaire, nationale, mais à des causes extérieures, accidentelles et passagères. Pourquoi n'en serait-il pas de certaines maladies morales et sociales comme des crises de certaines organisations ou des maladies de certains végétaux, qui durent un temps et se guérissent lorsque les forces de l'individu ou les lois de la nature reprennent le dessus? La médecine ou la science s'en attribue le mérite, et souvent n'y est pour rien. Cette fois, nous dit M. Cornélis de Witt, les médecins s'appelèrent George III, lord Chatham et Wesley. George, né en Angleterre, donna enfin à l'orgueil national un roi anglais; il fonda la monarchie constitutionnelle et balança par son honnêteté des bizarreries et des fautes qui devaient plus tard tourner en folie. Le premier Pitt releva de toute sa hauteur la politique de son pays, et la régénéra par l'enthousiasme patriotique. Wesley raviva la foi religieuse, sans laquelle il n'existe pas de morale solide et durable. Rien de plus vrai, de plus juste et de plus fin que le portrait de ces trois personnages, esquissé de main de maître par M. Cornélis de Witt. Mais ici je l'arrête encore. Prenez garde! si les institutions seules corrompent ou réforment les mœurs, cette influence devrait être impersonnelle. Donner trop d'importance à l'avénement d'un roi intègre, d'un ministre éloquent et habile, d'un apôtre zélé et convaincu, c'est avouer que, si le roi avait été vicieux, le ministre incapable et l'apôtre indifférent, la royauté, la religion, la politique et la société auraient pu attendre

longtemps encore leur régénération définitive ; c'est convenir que l'efficacité des institutions dépend de la valeur des individus.

Ne serait-il pas plus exact de dire que George III, Chatham et Wesley arrivèrent à leur moment, au moment où l'Angleterre redevenait elle-même, où, la cause des Stuarts étant irrévocablement perdue et le jacobitisme ayant exhalé ses derniers soupirs, les consciences versatiles ou vénales disparaissaient, faute d'emploi, dans l'ensemble du mouvement national et du sentiment populaire ? Les mœurs se dégageaient de cette imitation française qui avait dû souvent rappeler aux Anglais spirituels et sensés l'adage du fabuliste : « Ne forçons point notre talent ! » — Enfin l'aristocratie, cette aristocratie qui nous manque et nous manquera toujours, renonçait à des restaurations chimériques, rentrait dans sa véritable voie, réconciliait l'avenir et le passé, et fondait ce gouvernement qui dure encore, qui a résisté à de formidables épreuves, et dont la prospérité, comparée à nos perpétuels naufrages, s'explique moins par la différence des institutions que par celle des caractères, des hiérarchies, des traditions et des mœurs.

Je crains bien d'être ridicule en discutant avec M. Cornélis de Witt tel ou tel point de cette histoire d'Angleterre qu'il sait si bien, et que l'on a, tout près de lui, si admirablement racontée. En revanche, son beau chapitre sur la société française à la même époque ne peut, selon nous, donner lieu à aucune objection sérieuse. S'appuyant sur le témoignage de trois hommes bien différents, le

marquis d'Argenson, l'avocat Barbier et le duc de Luynes, M. de Witt s'est souvenu que c'est surtout dans la manière dont ils parlent des choses scabreuses que se reconnaissent les écrivains bien élevés. Il a eu l'art de ne taire aucun trait caractéristique, sans froisser aucun sentiment honnête, et d'être véridique sans être offensant. On demande parfois à quoi servent ceux qu'on appelle ironiquement les *gentilshommes de lettres?* A cela justement : à maintenir les droits du respect et de la décence dans ces tableaux où il est si facile d'oublier la décence et le respect ; à ne pas faire du récit des scandales et des désordres d'autrefois, quelque chose d'aussi immoral que ces désordres et d'aussi dégoûtant que ces scandales ; à y chercher le sujet de réflexions sages sur le moyen de dégrever l'héritage légué aux générations nouvelles par les générations disparues, et non pas le texte d'insultes venimeuses qui déshonorent à la fois le passé et le présent.

Mais ce qui nous a particulièrement charmé dans ce chapitre, ce sont les pages où l'auteur décrit les tristes effets du contraste entre la compression exercée par un régime caduc auquel personne ne croit plus, et l'esprit de système ou le goût de rêverie qui s'empare, sous ce régime, de certaines intelligences. Oui, M. Cornélis de Witt a dit vrai, et c'est là qu'il faut chercher le secret de bien des calamités ; l'émancipation intellectuelle est alors d'autant plus hardie, d'autant plus corrosive, que les abus sont plus visibles, les priviléges plus excessifs, la société soumise à des lois plus tyranniques et plus étroi-

tes. La volonté ne peut rien et le rêve peut tout. Les hommes d'imagination et d'initiative ont devant eux des espaces infinis, et près d'eux des servitudes irritantes. Ce sont des prisonniers qui se heurtent, en étendant la main, à la muraille de leur prison, et qui, en regardant à travers les barreaux de leur fenêtre, aperçoivent des horizons immenses où ils croient que tout est beau et que tout le monde est heureux. L'utopie règne de compte à demi avec le despotisme. Les audaces de la pensée s'accroissent de toutes les entraves de l'action. Les utopistes, les philosophes, les rêveurs n'ont pas même, pour les arrêter ou les avertir, les leçons d'une expérience qui corrige ou les chances d'une application qui intimide.

Maintenant, placez ces hommes séduisants et dangereux entre un gouvernement despotique et une société corrompue, vous aurez la philosophie du dernier siècle, opérant dans les idées une révolution trop radicale, créant entre le monde réel et le monde rêvé une trop prodigieuse distance, pour que cette distance pût être franchie, pour que la politique idéale pût passer dans les faits sans un déchirement terrible et de sanglantes catastrophes. Les erreurs de 89, les malheurs et les crimes de 93, c'est sans doute la conséquence des hésitations du roi, des fautes de la cour, de la pression extérieure, des excitations de la rue, de l'effroi ou des dissidences des honnêtes gens, de la perversité humaine trouvant un nouvel emploi et une nouvelle issue; mais c'est aussi et surtout la redoutable surprise, l'ivresse meurtrière d'une société sans Dieu, sans loi et sans foi, qui se voit tout à coup dému-

selée sans avoir eu le temps de se reconnaître, mise au pied du mur de ses utopies, et, sans transition, sans préparation active, invitée à pratiquer ses maximes.

Tout cela est vrai, et M. Cornélis de Witt a très-heureusement développé ces vérités éloquentes. Et pourtant !... Si, en Angleterre, il nous a paru impossible de tout attribuer aux institutions, rien aux hommes, que dirons-nous de la France? Jamais on n'empêchera les Français de *personnifier* leurs gloires, leurs prospérités et leurs malheurs. Je sais tout ce que l'histoire conjecturale offre d'illusoire. Toutefois, que serait-il arrivé, si le duc de Bourgogne avait vécu, si Louis XV eût été sérieux et prévoyant, Louis XVI ferme et énergique, Mirabeau vertueux, si Bonaparte, mis à la demi-solde après le 9 thermidor, fût parti pour l'Amérique? Je glisse, et j'arrive à une autre remarque, qui me servira à conclure : M. de Witt a pris la Révolution d'Angleterre pour point de départ de la société anglaise et notre Révolution pour point d'arrivée de la société française au dix-huitième siècle. S'il résulte du plan de son livre que sortir d'une Révolution soit le plus grand bien, qu'arriver à une Révolution soit le plus grand mal pour un peuple, qu'est-ce à dire? La Révolution de 89 a donc été purement et simplement une affreuse calamité? Oui, si l'on songe aux torrents de sang répandu, au régicide, à la Terreur, au triomphe des bourreaux, aux souffrances des victimes; non, si l'on considère les résultats obtenus, l'extinction des abus et des priviléges, l'avénement de la liberté et de l'égalité civiles, l'accession du plus grand nombre ou d'un plus grand nombre à la vie

politique, au bien-être matériel, à l'éducation intellectuelle, l'accroissement de la richesse publique, le développement des sciences et de l'industrie. Telle est, j'en suis sûr, l'opinion de M. Cornélis de Witt, et, si je m'avisais de lui faire la leçon à ce sujet, il me rappellerait la fable de Gros-Jean prêchant son curé. Mais alors voici ce que les esprits taquins, chicaneurs ou sceptiques, lui diront : « Le gouvernement absolu, — que nous détestons comme vous, — nous a conduits à une Révolution, qui, après sa période de crimes et de fureurs, a laissé au pays un ensemble d'œuvres discutables, mais proclamées comme des bienfaits par l'immense majorité de vos contemporains. Vous prouvez qu'elle était inévitable ; d'autres diront qu'elle était nécessaire ; ce dont tout le monde convient, c'est qu'elle avait sa raison d'être. Le gouvernement constitutionnel, au contraire, nous a menés à deux révolutions, fort inoffensives assurément et très-débonnaires si on les compare à leur effrayante aînée ; mais inutiles, fâcheuses, coûteuses, bonnes tout au plus à retarder les solutions désirables, à brouiller les cartes, à faire baisser les fonds, à ruiner quelques banquiers, et, qui plus est, en contradiction flagrante avec ces institutions mêmes qui devaient nous en préserver à jamais : ici, une fraction intelligente, éclairée, lettrée, éloquente, du pays légal, oubliant que, lorsqu'on veut défendre ou venger la Charte, on ne commence pas par en enfreindre l'article capital, qui garantit l'inviolabilité de la couronne ; là, en pleine paix, en pleine prospérité, sans le moindre prétexte, sans la plus légère infraction aux lois établies, un

roi, une dynastie, deux chambres, une armée, abîmés, renversés, détruits pour le bon plaisir d'une émeute de mélodrame, en présence de curieux qui applaudissent et d'une bourgeoisie qui abdique : Est-ce là le signe d'une éducation politique, je ne dis pas achevée, mais commencée ? Est-il permis d'invoquer, comme l'a fait M. Cornélis de Witt dans ses dernières pages, en l'honneur du gouvernement parlementaire et de la liberté constitutionnelle, le souvenir de ces trente-trois années, très-douces, très-libérales, très-légitimement regrettées, mais qui, deux fois en un tiers de siècle, nous ont offert le singulier spectacle d'une nation spirituelle, usant de la liberté dont elle jouit pour détruire le gouvernement qui la lui donne? »

Sommes-nous de l'avis de ces chicaneurs et de ces sceptiques ? A Dieu ne plaise ! L'expérience est à refaire, voilà tout ; parce que le but a été manqué deux fois, ce n'est pas à dire que l'on doive désespérer de l'atteindre, briser le fusil, jeter bas la cible et injurier le tireur; mais ce n'est pas une raison pour prétendre que le fusil était bon, le tireur adroit et le but facile. Je vois là, non pas un antécédent à rappeler, mais une revanche à prendre. Pour qu'elle ait de meilleures chances, que faut-il ? Commencer par voir clair dans le passé, faire de notre mieux dans le présent, tâcher d'apporter à l'œuvre commune cette bonne foi, cette fermeté de principes, cette finesse de tact, dont M. Cornélis de Witt nous donne un si excellent exemple. Il y a bien peu de livres, surtout dans notre triste temps, dont une critique chagrine ne

puisse dire le *qu'est-ce que cela prouve?* du géomètre sortant d'une représentation de *Phèdre*. Si, par hasard, quelque lecteur récalcitrant avait envie de répéter ce mot en fermant ces *Études sur la société anglaise et française au dix-huitième siècle*, M. Cornélis de Witt se souviendrait de Racine : que dis-je ? il n'aurait même pas même besoin de remonter si loin pour se consoler en bonne et illustre compagnie.

X

M. E. CARO[1]

Octobre 1864.

Lorsque apparaît une école philosophique qui menace la foi et les mœurs d'un pays, il est bon qu'elle rencontre sur son chemin trois sortes d'adversaires : ceux qui ont l'autorité, c'est-à-dire les évêques, les théologiens, les religieux, les docteurs ; ceux qui ont la science, ou, en d'autres termes, les laïques qui combattent l'erreur sur son terrain et se servent de ses armes ; puis les ignorants, comme vous et moi, qui n'ont rien que leur bonne volonté, mais qui peuvent se rendre utiles en essayant d'un métier qui a bien sa valeur en France ; le métier de vulgarisateurs.

Si j'avais à désigner le poste de ces trois groupes de combattants, j'indiquerais aux premiers la chaire, aux seconds le livre, aux derniers le journal.

Les premiers s'adressent plus spécialement aux chré-

[1] *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques.*

tiens, les seconds aux savants, les derniers aux gens du monde. Les premiers avertissent, les seconds réfutent, les derniers déblaient.

C'est avec une respectueuse appréhension que nous avons ouvert le livre de M. Caro, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*. Le talent et l'éloquence étaient hors de doute : nous connaissions déjà de longue date cette jeune et brillante physionomie de platonicien, éclairée d'un rayon de l'Évangile, destinée, semble-t-il, à consoler et à venger la philosophie spiritualiste de ses récentes disgrâces. Depuis 1855, époque où nous avions eu l'honneur d'entendre M. Caro, alors professeur à l'académie de Douai, réunissant autour de sa chaire les hommes les plus distingués et les plus charmantes femmes de la ville, et leur inspirant le goût des idées métaphysiques à force de clarté, de grâce et d'élégance, cette renommée si légitime et si pure n'avait cessé de grandir. M. Caro, entre autres qualités supérieures, possède, à un degré éminent, une faculté bien précieuse en temps de débordement philosophique ; la faculté d'exposition, non pas de cette exposition magistrale, superbe, légèrement suspecte de neutralité et d'indifférence, où excellait l'éclectisme, dont M. Victor Cousin nous a donné de si beaux modèles, et qui faisait dire, l'autre jour, par un homme d'esprit, que ce n'était pas une rue, mais un impasse qu'il eût fallu appeler de son nom ; mais de celle qui réfute en expliquant, et qui rend à ses antagonistes le plus difficile, le plus rare, le plus accablant, le plus inespéré, le plus foudroyant des services : elle les fait paraître clairs.

Cette qualité excellente, relevée d'un grand charme de style et du talent de persuasion qui recommande cette nature sympathique, nous l'avions admirée dans les précédents ouvrages de M. Caro : *Le Mysticisme au dix-huitième siècle* et les *Etudes morales sur le temps présent*[1]. Tout cela était d'avance acquis au procès. Mais comprendrions-nous son nouveau livre, nous qui avions tant de peine à comprendre en quoi M. Renan différait de M. Taine, et par quel trait caractéristique M. Vacherot se distinguait de M. Renan? Si, en posant exactement notre pied sur les traces de M. Caro, il nous était possible d'arriver jusqu'au bout de ce voyage à travers les erreurs contemporaines, pourrions-nous y attirer nos lecteurs? Y aurait-il moyen de leur donner une idée de ces magnifiques analyses sans grossir la pire espèce des pédants, celle des pédants qui commencent par ennuyer et ne finissent pas par instruire, et qui, tout fiers et tout étonnés d'avoir pu lire un livre savant, se donnent les airs d'enseigner ce qu'ils auraient grand besoin d'apprendre?

Voici le moyen terme que nous croyons devoir adopter pour échapper à ce péril et éluder une difficulté à peu près insoluble, celle d'analyser des analyses. Nous sortons du livre de M. Caro; nous vous invitons à y entrer, et nous vous disons les impressions que nous en avons rapportées.

Ne perdez pas de vue le point de départ : dans la nouvelle génération philosophique, M. Caro représente le

[1] Pour ces deux ouvrages, voir les *Causeries littéraires*, t. I et III.

spiritualisme, la grande tradition cartésienne, qui brilla d'un si vif éclat sous la Restauration, donna à la France Maine de Biran, Royer-Collard, Cousin, Damiron, Jouffroy, et mérita d'être associée aux espérances, j'allais dire aux illusions du parti sagement *libéral*. La mort prématurée et les mélancoliques aveux de Jouffroy, le long silence de Damiron, les galantes infidélités de M. Cousin, et, tout récemment, la mort d'un homme bien regrettable, M. Émile Saisset, telles ont été les causes visibles du déclin de cette école. Il faut, selon nous, en chercher ailleurs les causes réelles et profondes. Tout se tient, tout s'enchaîne dans les destinées et les tendances d'un pays. Ses variations intellectuelles s'expliquent par ses vicissitudes politiques, sa philosophie par ses mœurs publiques ou privées, l'état de sa littérature par son état extérieur et les aspects de sa vie mondaine. Telle forme de gouvernement, tel triomphe de la force, — que dis-je? moins encore, telle direction donnée aux idées de la jeunesse, tel dissolvant introduit dans ses études, tel défaut de proportion dans la prépondérance accordée aux sciences exactes, aux succès de l'industrie, aux intérêts positifs, aux embellissements matériels, pourraient nous servir à nous rendre compte de telle ou telle évolution de la pensée. Il n'est pas nécessaire d'être sorcier ou même savant pour comprendre que la métaphysique et le spiritualisme soient aujourd'hui fort délaissés : M. de la Palisse serait là-dessus tout aussi compétent qu'Aristote.

Dans un des plus beaux chapitres de son livre, le *Spiritualisme et ses adversaires*, M. Caro proteste, au

nom de ses doctrines, contre cette prétention des nouveaux philosophes, « qui voudraient bien confondre leur cause avec celle du progrès et celle de la liberté de pensér. » — « Il semble, nous dit-il, à entendre quelques-uns de ces écrivains, que seuls parmi nous ils représentent, dans l'abaissement des esprits, l'honneur et le droit de la pensée libre. » M. Caro n'a pas de peine à prouver tout ce qu'il y aurait d'injuste et de déraisonnable à mesurer la dose de liberté intellectuelle et morale par les excès de la négation et du doute. Seulement il est trop modéré, ou plutôt, par un scrupule qui l'honore, il s'est regardé comme trop intéressé dans la question pour aller aussi loin qu'il l'aurait pu. Nous dirions, nous, que ce sont les adversaires du spiritualisme qui, au grand détriment de la pensée libre, poussent à l'abaissement des esprits : non pas que des hommes tels que MM. Renan, Taine et Vacherot soient, comme dirait Philaminte, *des esprits d'un étage bas ;* M. Caro, dans tous les cas, serait trop poli pour le leur dire, et nous tâcherions d'imiter sa courtoisie ; mais combien de disciples intelligents et convaincus MM. Vacherot, Renan et Taine pourraient-ils, en se cotisant, grouper autour d'eux dans l'espace d'un siècle ? A combien de créatures pensantes, spirituelles et baptisées pourraient-ils inoculer, — au point d'en faire une doctrine et une foi, — celui-ci le dilettantisme élégiaque qui refait le *Pater* à son usage, demande à se réfugier dans le sein du *Père*, du *Père céleste*, de Dieu, et, tout doucettement, dépeuple le ciel, anéantit Dieu, supprime du même coup le Fils et le Père ; — celui-là le

naturalisme implacable qui transporte dans la psychologie les procédés de Bichat et de Cabanis, ne tient compte, chez l'homme, que des organes et de la machine, et confie à la nature inerte le soin de remplacer Dieu; cet autre enfin, le système qui, pour le bon plaisir de sa dialectique, place Dieu dans l'alternative ou d'être imparfait et borné, s'il est réel, ou, s'il est parfait et infini, de cesser d'exister ailleurs que dans notre idée?

Encore une fois, combien ces nouveaux Messies rencontreront-ils d'apôtres? Combien ces nouveaux apôtres susciteront-ils de catéchumènes, de confesseurs et de martyrs? Quelques esprits raffinés et blasés, quelques gourmets de scepticisme, heureux de se débarrasser à peu de frais de ces gros mots de matérialisme, d'athéisme, de panthéisme qui servent d'épouvantails aux maraudeurs d'idées, et qui ont inspiré à M. Caro de si charmantes pages sur l'idolâtrie de certains mots et la frayeur causée par certains autres; quelques femmes sentimentales et peu chrétiennes, qui trouvent piquant de voir les livres saints se changer en romans et s'ajuster sans effort à l'ensemble de leurs habitudes et de leurs lectures; quelques curieux, pour lesquels la démolition philosophique a cette sorte d'attrait que les démolitions de Paris exercent sur les badauds, et que l'aspect d'une nouvelle femme à séduire exerçait sur don Juan.

A part cette *élite* d'un singulier genre, savez-vous ce que l'immense majorité bâtira sur cette table rase? Tout, excepté la liberté vraie. Ce dogme de la fatalité substitué à l'action providentielle, qu'est-ce sinon la permission

tacite de tout oser, de tout faire, de ne reconnaître que sa passion ou son intérêt pour loi et pour arbitre, de sacrifier sans cesse à ces misérables mobiles la conscience, le devoir, l'âme, tout ce qui fait la dignité de l'être moral et libre? Cette manière de condamner Dieu à n'être qu'une abstraction ou à participer de notre imparfaite nature, à n'exister que par la grâce de l'homme, n'est-ce pas une excitation secrète à le remplacer, à devenir notre propre Dieu, à l'anéantir en nous pour n'adorer que nous-mêmes? De là à diviniser la matière, les sens, l'or, le succès, le fait brutal, la force; de là à livrer aux caprices de notre orgueil les variantes de notre catéchisme, il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt franchi par les moutons, changés en loups, des Panurges du naturalisme, de l'idéalisme et de la critique. A quoi bon argumenter d'ailleurs? Ne nous suffit-il pas de regarder ce qui se passe sous nos yeux? L'art, nous disent ces nouvelles doctrines, après avoir été, à l'origine, théocratique et hiératique, se dégagea peu à peu de l'élément religieux et divin pour vivre de sa vie propre : à présent, le cercle est parcouru; c'est la théologie à son tour, c'est l'idée de Dieu qui se fond et s'absorbe dans l'art. Mais, s'il y avait quelque chose de vrai ou seulement de spécieux dans ce rêve de quelques cerveaux orgueilleux, cet art, dernier reflet, dernière manifestation de l'idée divine, devrait garder quelque chose de sa beauté, de sa pureté, de son élévation, de sa grandeur.

Que voyons-nous, au contraire? Cette élimination de Dieu relégué dans les limbes de la pensée humaine a

son contre-coup dans les œuvres d'imagination, et elle essaye de nous passionner pour ces filles pédantes qui chicanent l'Évangile et pérorent sur le Purgatoire ; pour ces pères raisonneurs qui enseignent l'incrédulité à leurs fils, pour ces curés qui disent la messe sans y croire [1], pour ces stoïciens râpés qui se font une vertu de leur athéisme. Cette substitution violente de la Nature à la Providence, de l'organisme à l'âme, de la fatalité à la liberté, se communique à la critique littéraire, et elle produit cette *Histoire de la littérature anglaise*, qui n'est assurément pas une œuvre médiocre, mais qui subordonne toutes les variétés du talent, toutes les initiatives de l'esprit à des questions de tempérament, de race et de hasard, qui affecte, pendant dix-huit cents pages, cette tension de nerfs et de muscles qu'un Alcide du Nord ou du Midi ne supporterait pas pendant cinq minutes, et qui rappelle sans cesse au lecteur que *Taine* rime à *migraine*. Et remarquez que nous sommes ici à l'échelon supérieur. Que serait-ce, si nous descendions de quelques degrés? Une littérature d'antichambre, des mémoires de camériste et de courtisane, une demi-douzaine de théâtres devenus des cadres à décorations ou des prétextes à jambes, l'art se ravalant de plus en plus, des expositions annuelles signalées par un *crescendo* de nudités, des vices sans nom

[1] Voir le nouveau roman de George Sand, la *Confession d'une jeune fille;* mais ici l'antidote se trouve dans l'ennui, la fausseté ou la vulgarité prétentieuse des caractères, la décadence visible d'un grand talent, ses fastidieuses redites et ses digressions interminables.

prenant pied dans la poésie et dans la peinture, une effroyable production de journaux sans style, au service de consommateurs sans grammaire, partout le matérialisme moins la franchise, et le paganisme moins l'élégance, voilà ce que rencontrent nos regards.

Comment en serait-il autrement? Ces prédicateurs superbes de naturalisme et d'idéalisme, ces débitants prétentieux de corrosifs et de dissolvants, peuvent bien dissimuler de leur mieux leur origine hégélienne ; ils peuvent déguiser sous des mots la vraie portée et le vrai nom de leurs doctrines ; ils peuvent supprimer la métaphysique, mais non pas la logique : or, la logique, la voici : Au haut, des affectations mystiques, pseudo-chrétiennes, de respect ou de regrets ; d'ingénieux efforts pour concilier l'incompatible, esquiver l'inévitable, réparer l'irréparable ; de charitables appels aux masses, aux *parties simples* de l'humanité pour qu'elles persistent à croire ce que les *parties cultivées* ne croient plus ; des précautions d'infirmiers pour sauvegarder cette pauvre morale fort compromise par les disgrâces de Dieu, de la conscience et de l'âme ; des lambeaux d'Évangile, des parcelles de christianisme soigneusement conservées entre deux pages d'écriture, comme on conserverait dans un herbier la fleur sèche et morte que l'on aurait violemment détachée de sa tige ; tout cela recouvert de belles phrases, de formes douces et polies, de façons mielleuses et discrètes, vêtu de noir et cravaté de blanc, comme un professeur au collége de France, un employé de M. Gannal ou un ordonnateur de pompes funèbres : au bas, l'appli-

cation grossière de ces délicates rêveries; la traduction libre, et très-libre, de ces élégies doucereuses; les choses appelées par leur nom et pratiquées comme telles, la matière triomphante, les sens démuselés, l'homme déifié, et, dans l'homme, *la bête;* le succès, la force, et, au besoin, le despotisme, invités à fonctionner dans ce vide.

Oui, M. Caro dit vrai, la philosophie spiritualiste et la liberté sont sœurs : toutes deux naissent, prospèrent ou languissent selon que l'atmosphère extérieure est propice ou défavorable au développement de ces facultés morales qui affermissent l'intelligence, élèvent l'imagination, fortifient le sentiment de la responsabilité, et désintéressent l'homme de la vie matérielle ou du fait extérieur pour l'appliquer à l'étude de soi-même, aux problèmes de sa vie idéale et de sa destinée. Certaines époques produisent, cemme conséquences naturelles, les doctrines de MM. Vacherot, Taine et Ernest Renan, comme d'autres semblaient disposées tout exprès pour l'avénement des Thomas Reid et des Royer-Collard, des Dugald Steward et des Jouffroy, des Victor Cousin et des Damiron. Entre celles-ci et celles-là il y a la différence qui existe entre le jeune enthousiaste et le vieillard blasé. Par égard pour notre temps, n'insistons pas sur le parallèle.

M. Caro, Dieu merci! rompt la prescription, et son beau livre, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, aura contribué, nous l'espérons, à la défaite de ces parleurs, séparés seulement par des nuances insaisissables et des mots inintelligibles, des doctrines dont le monde s'effraye et a raison de s'effrayer. Rarement la philosophie

a parlé un langage plus net, plus clair, plus noble et plus pur que dans les chapitres où M. Caro, après avoir analysé en maître les œuvres et les systèmes de ses adversaires, les adjure tour à tour de conclure, et fait de cette conclusion vengeresse la plus terrible des réfutations. On y marche en pleine lumière; à mesure que l'on avance, il semble que les brouillards se dissipent, que les fantômes disparaissent, que le Rhin débordé rentre dans son lit, et l'on retrouve avec délices, au sortir de ce *tunnel* panthéiste, gorgé de vapeurs, sillonné de rouges éclairs, la vérité, le grand air, le jour, le ciel et le soleil. Mais les pages les plus belles, celles que les gens du monde liront avec le plus de profit et de plaisir, ce sont celles qui terminent le volume sous ces deux titres : *les doctrines récentes sur la vie future*, et *le Spiritualisme et ses adversaires*. Là, l'écrivain, le moraliste, dégagé des aspérités de la polémique, agite avec un admirable mélange de bonne foi, d'émotion, de sagacité et d'éloquence, ces questions mystérieuses qui nous touchent de si près, que nous regardons de si loin, que nul ne saurait négliger impunément, et dont la solution, préparée par le spiritualisme, s'achève aux pieds de la chaire chrétienne. *Admirable*, ai-je dit? Le mot n'est pas de moi, il est de Mgr l'évêque d'Orléans, et daté de Malines. Tombé d'une telle bouche, fixé par une telle date, ce mot est plus qu'un éloge; c'est une consécration.

Et cependant M. Caro permettra à notre frivolité mondaine d'aller un peu plus loin que ses démonstrations sérieuses et courtoises, et de prendre, en finissant, un autre

ton. Il rend hommage au talent de ceux qu'il réfute; il ne doute pas, il né veut pas douter de leur conviction réfléchie, de leur sincérité profonde. Sur ce dernier point, nous serons d'humeur moins accommodante. A l'époque où l'abbé de Lamennais rompit avec l'Église, une députation d'étudiants et d'ouvriers alla le féliciter. Des paroles vives furent prononcées, si vives que l'abbé, qui venait de déchirer sa soutane, mais qui la portait encore, crut devoir protester en quelques paroles *bien senties*, et faire du christianisme élégiaque à défaut de catholicisme apostolique et romain : sur quoi un des jeunes délégués s'approcha de lui, et lui dit d'un air goguenard : « Farceur ! » Cette brève apostrophe termina la conférence.

Farceurs ! c'est par cette épithète, risquée, mais expressive, que finira tôt ou tard la réaction si bien commencée par le livre de M. Caro.

XI

M. GUIZOT[1]

Novembre 1864.

C'est une tâche bien délicate, pour un laïque très-peu *autorisé*, que de rendre compte de l'œuvre d'un protestant illustre, sans être accusé par une orthodoxie sévère de pousser l'admiration jusqu'à l'hérésie. Pour nous mettre en règle avec nous-même et pouvoir ensuite payer librement notre dette de reconnaissance envers un livre dont nous avons ressenti non-seulement la beauté, mais le bienfait, il nous suffira d'établir une distinction qui nous est d'ailleurs indiquée par plusieurs passages des *Méditations* de M. Guizot. Il y a des époques où l'on est surtout forcé de considérer, chez le protestant, la dissemblance ; il y en a d'autres où l'on peut ne remarquer, chez le chrétien, que les points de contact et d'accord. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir, sourd pour ne

[1] *Méditations sur l'Essence de la religion chrétienne.*

pas entendre et muet pour ne pas déclarer que, nous sommes dans un de ces moments. La nécessité de s'unir pour repousser l'ennemi commun ne nous est jamais plus clairement apparue que dans la crise que nous traversons et dans le livre que nous venons de lire. Jamais appel plus éloquent ne nous fut adressé au nom de tout ce que croient, espèrent et adorent tous les hommes restés fidèles au titre de chrétien.

Nous n'avons ici ni concessions à faire, ni divisions à maintenir. Ce qui nous intéresse, ce qui nous semble à la fois très-évident et très-consolant, c'est qu'un pareil renfort, de la part d'un tel auxiliaire, offre plusieurs sortes d'avantages : il prouve aux agresseurs de la famille chrétienne qu'elle sait interrompre, en face de grands périls, ses procès domestiques et ses querelles collatérales ; il montre que la démolition de l'Église par l'hérésie, signalée comme un argument accablant par des gens qui n'ont pas même de quoi être hérétiques, a pourtant respecté les fondements et les murailles maîtresses. Étant données ces contradictions bizarres, ces secrètes révoltes de notre esprit, souvent enclin à douter de ce que lui enseignent ceux qui, par état, ne peuvent se dispenser de croire, et à faire de leur autorité même une raison de les suspecter, il fournit à la défense cette force, cette originalité particulières qui résultent du caractère, de l'indépendance, de la situation, de la physionomie du défenseur ; il ajoute au plaisir d'être persuadé cette émotion que nous cause l'enrôlement volontaire d'une grande intelligence au service de la vérité. Enfin, ce qui a bien son

prix pour un pauvre causeur littéraire, un peu désorienté au milieu de ces graves sujets, cet utile enseignement nous est offert sous la forme la plus exquise, dans le style le plus élevé, le plus pénétrant et le plus pur, dans des pages destinées à rester parmi les meilleures de cet homme infatigable, chez qui repos signifie travail et déclin signifié progrès.

Lorsque tant d'existences inutiles finissent par des vieillesses désœuvrées, n'y a-t-il pas quelque chose de touchant à voir M. Guizot, dans sa préface, diviser son œuvre en quatre parties et se proposer un plan dont les vastes proportions effrayeraient un homme de quarante ans? Dieu, nous l'espérons bien, lui permettra d'achever ce monument d'apologétique chrétienne. Aujourd'hui nous n'avons à nous occuper que de la première série. Laissons parler M. Guizot : « J'expose et j'établis, nous dit-il, ce qui est, selon moi, l'essence de la religion chrétienne, c'est-à-dire les problèmes naturels auxquels elle répond, les dogmes fondamentaux par lesquels elle résout ces problèmes, et les faits surnaturels sur lesquels ces dogmes reposent : la Création, la Révélation, l'Inspiration des Livres Saints, Dieu selon la Bible, Jésus-Christ selon l'Évangile. » Ces *Méditations* sont au nombre de huit ; elles s'enchaînent, s'expliquent et se fortifient l'une par l'autre.

Je vous recommandais récemment le livre de M. Caro, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*. Le souvenir m'en est encore trop présent, pour que je ne sois pas amené à rechercher en quoi la tâche choisie par M. Guizot se

distingue de celle du jeune et brillant professeur de philosophie. Cette différence éclate surtout dans la quatrième *Méditation*, *Les limites de la Science.* Ces *Méditations* ne sont pas, à proprement parler, un ouvrage philosophique. L'auteur n'est pas, dans le sens littéral du mot, un philosophe : je vois plutôt en lui un penseur, homme du monde, que la gravité de son caractère et de son âge, les épreuves de sa vie, sa connaissance profonde du cœur humain, la merveilleuse variété des études qui ont occupé tour à tour son intelligence, l'esprit même de sa religion, qui assigne au chrétien éminent et éprouvé des attributions presque sacerdotales, ont engagé à se recueillir en face de la science moderne et des périls qu'elle suscitait au christianisme, à réfléchir sur les principales questions que soulevaient ces polémiques, à revenir aux sources, à revoir les textes, et à nous donner le fruit de ses réflexions et de ses lectures. M. Guizot est un chrétien qui sait que la vraie philosophie ne peut que s'incliner devant sa religion. M. Caro est un philosophe qui sait que la religion n'a rien à craindre de sa philosophie. Aussi est-elle à ses yeux une science *sui generis*, une science dont il est aisé de faire l'alliée du christianisme, mais qui a ses droits à part, qui vit de sa vie propre et ne se confond pas avec le dogme. Son affaire, à lui, était de réfuter la fausse science, de défendre et de venger le spiritualisme; bien certain que, du moment où ce spiritualisme aurait repris pied dans les âmes, il les préparerait à reconquérir la vérité divine. Il avait d'ailleurs, pour appuyer cette certitude, la tactique même de ses ennemis,

aussi acharnés contre la philosophie spiritualiste que contre la religion chrétienne.

M. Guizot fait un pas de plus. Ces âmes délivrées des fumées du naturalisme, des visions du panthéisme et des dissolvants de la critique, il les conduit jusque dans le temple, j'allais dire dans l'église. Vienne maintenant un catholique, un grand évêque, un théologien à large envergure ; il aura à compléter, mais non pas à contredire ; il ne réfutera pas des erreurs, mais comblera des lacunes ; il montrera comment l'on se prive des arguments les plus forts, des meilleures armes défensives, en supprimant, dans le christianisme, ce qui lui donne prise sur les imaginations et les cœurs non moins que sur les âmes ; en émancipant l'esprit d'examen qui a été le précurseur et l'initiateur de la critique moderne ; en reléguant dans l'ombre ce personnage de la sainte Vierge Marie, sans lequel la religion chrétienne ressemblerait à un ciel sans rayon, à un visage sans sourire, à une fleur sans parfum ; en refusant de comprendre jusqu'au fond le divin mystère de la Cène, en ne l'acceptant que comme symbole, ce qui autorise à ne voir que des images là où nous voyons des réalités. Il rendra hommage à la sincérité, à la foi, à la droiture de l'illustre auteur de ces *Méditations*, mais il le comparera à un soldat héroïque qui, pour repousser un assaut, ne garderait qu'un tronçon d'épée.

Nous ne suivrons pas M. Guizot dans tous les développements de sa pensée. Bornons-nous à signaler ce qui, dans ce magnifique plaidoyer *Pour la maison de son père*, nous a le plus vivement frappé, le plus profondément

ému. C'est d'abord le chapitre où il traite du surnaturel, ce qui le conduit à fixer les limites de la science. Ce sont ensuite les pages où il explique le péché originel et le mystère de la Rédemption. Ce sont enfin les deux admirables commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament : Dieu selon la Bible, et Jésus-Christ selon l'Évangile.

L'opinion de M. Guizot sur les limites de la science, quoiqu'il nous cite une bien belle profession de foi du docteur Chalmers, philosophe et naturaliste de premier ordre, rencontrera probablement quelques objections, non-seulement auprès de ceux qui n'admettent rien hors du domaine des sciences naturelles, mais chez ceux qui veulent que la philosophie, admise, elle aussi, à l'état de science, ait la faculté d'expliquer et de résoudre ces redoutables questions de l'existence de Dieu, de la Révélation, de la divinité de Jésus-Christ, dont la Religion seule tient la clef. Il y aurait ici d'assez curieux rapprochements à indiquer. Je lis, dans le *Moniteur* du 22 août, un remarquable article de M. Ad. Franck sur le livre de M. Caro. Tout en prenant parti pour cet ouvrage contre l'école ou les écoles de MM. Renan, Taine et Vacherot, M. Franck proteste, au nom de la libre pensée, contre la prétention de M. Caro, qui, dans des pages modifiées depuis, avait cru pouvoir donner à la philosophie droit de solution théologique. M. Guizot, au nom du christianisme, oppose à la science le « tu n'iras pas plus loin ! » et, d'accord avec un des plus célèbres penseurs de l'Angleterre, établit une séparation rigoureuse entre les

sciences naturelles et la science des choses divines. « Plus nos connaissances dans toutes les sciences naturelles s'étendent, nous dit-il en traduisant le docteur Chalmers, plus elles doivent, au lieu d'ajouter à notre présomption, nous donner un sentiment profond de notre ignorance et de notre incapacité naturelles quant à la science des choses divines. » A son tour, M. Caro, dans la *France* du 25 octobre, réclame contre cette exclusion de la science, et revendique sa part légitime dans la démonstration des vérités religieuses. Nous constatons ces nuances, non pas, à Dieu ne plaise! pour en faire profiter le scepticisme, mais pour rappeler que la *foi du charbonnier* a du bon, et que la division de ces éminents et excellents esprits sur des questions importantes, au moment même où ils s'unissent pour combattre de meurtrières doctrines, doit nous faire chérir encore plus cette adorable sécurité catholique, qui associe dans un même *credo* les intelligences les plus inégales, et, une fois le *credo* récité, leur permet ou leur ordonne de se reposer à l'ombre de la Croix.

Ceci posé, je puis ne rien taire de mon admiration sans réserve pour les chapitres sur le Péché Originel et sur la Rédemption. Rarement ces deux mystères, aussi étroitement liés l'un à l'autre que la faute et le pardon, ont été expliqués, démontrés, rendus sensibles, par une argumentation plus puissante à la fois et plus sympathique, mieux appropriée à ces facultés que j'appellerai *mixtes* et que la Providence a placées en nous entre la raison et le cœur. Rarement une voix plus éloquente et plus douce, plus ferme et plus daternelle, nous avait fait comprendre

ce qu'il y a de juste dans cette hérédité de la première faute, et nous a fait aimer ce qu'il y a de divinement humain dans cette idée du sacrifice, dont la Rédemption est l'expression suprême et parfaite. Là, on n'a plus qu'à s'incliner et à dire hardiment : Lisez sans crainte et faites librement passer dans toutes les mains ce bel ouvrage qui répond à ce que nos âmes renferment de meilleur et de plus pur, et qui doit exciter surtout dans les âmes catholiques une sorte d'émulation généreuse. Lorsque parut un livre dont la vogue a été, après tout, plus attristante qu'effrayante, notre premier soin fut de nous demander à qui ce livre ferait du mal et à qui il ferait du bien, quels en seraient les périls et les avantages : parmi ces avantages, nous n'avions pas prévu celui-là; M. Guizot se rangeant, avec une énergie que les années semblent accroître, au nombre des défenseurs de nos dogmes menacés par une corrosive analyse; plaidant pour le surnaturel, pour les miracles et pour les mystères; disputant pied à pied aux inductions délétères de la critique cette *personnalité* du Dieu de l'Ancien Testament, le seul qui soit absolument distinct de l'homme et du monde fini, qui n'ait ni commencement ni fin, qui soit un et immuable, — et cette divinité de Jésus-Christ qui éclate en traits de feu dans chaque verset de l'Évangile. A cet avantage s'en ajoute un autre : l'ensemble des réflexions que doit suggérer, chez les catholiques, un pareil spectacle; c'est par là que j'ai commencé et que je veux finir.

Il y a, dans la belle préface de ces *Méditations*, une phrase qui m'a fait réfléchir : « Les catholiques, dit

M. Guizot, ont trop peur de la liberté; les protestants ont trop peur de l'autorité. »

D'autre part, un ami de M. Guizot et du duc de Broglie, savant hors ligne, moraliste aimable, causeur délicieux, un de ces hommes que l'on regrette de ne pas avoir pour coreligionnaires et compatriotes, tant ils honorent leur culte et leur patrie, M. de la Rive, nous disait un jour : « Restez catholiques, vous autres Français; sans quoi vous seriez sceptiques. »

C'est entre ces deux propos caractéristiques que je place mes réflexions finales.

Que les protestants aient trop peur de l'autorité, il est inutile de le prouver après l'aveu de M. Guizot : on sait d'ailleurs ce qu'ils y perdent en fait de certitude et d'unité; mais jusqu'à quel point les catholiques méritent-ils le reproche d'avoir trop peur de la liberté? Et, s'il y a quelque chose de spécieux dans ce reproche, comment pourraient-ils cesser de le mériter?

Mettons d'abord hors de cause la liberté de conscience; celle-là a coûté trop cher, son absence a trop longtemps retardé la réconciliation de la grande famille chrétienne, pour qu'il soit désormais permis d'y toucher sans évoquer de sinistres fantômes et raviver de cruelles blessures : peut-être n'en est-il pas tout à fait de même de la liberté de penser, telle que l'entendent ceux qui en abusent; l'on conçoit que les catholiques qui ont en main la plus grande portion de vérité divine qu'il soit donné à l'homme de posséder ici-bas, s'effrayent à l'idée de laisser entamer leur trésor, de laisser des âmes irrésolues et flottantes à

la merci d'enseignements corrupteurs et de dangereuses lectures. Cependant, si, comme nous le croyons, cette liberté est décidément acquise aux générations nouvelles, il y a un moyen de se dédommager du chagrin de la subir; c'est de se rendre capable de l'exercer; sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, le livre de M. Guizot doit être une date et un exemple.

Pourquoi M. de la Rive, un des protestants les plus éclairés et les plus conciliants que je connaisse, semblait-il croire que, pour les Français, il n'y a pas de milieu, catholicisme ou scepticisme? C'est que, chez nous, les bons s'accoutument trop aisément à s'en remettre sur d'autres des intérêts de leur conscience et de leur foi, et que les mauvais s'habituent trop vite à profiter du plus léger désarroi de leurs croyances pour faire table rase et ne plus vivre qu'au gré de leur caprice. Les Anglais, en rompant avec l'Église romaine, ont su s'arrêter au milieu de la pente et sauvegarder assez de dogmes pour que leur hérésie fût encore une religion, pour que les hommes tels que le docteur Chalmers pussent être proposés aux chrétiens comme des modèles, pour qu'il se conservât dans bien des âmes une nostalgie de vérité qui les ramène peu à peu au catholicisme. En Allemagne, les plus effrayantes hardiesses des Hegel, des Strauss, des Feuerbach, des Max Stirner, se contentent d'une espèce de vie métaphysique; elles restent volontiers contemplatives, et les erreurs plus ou moins sincères de quelques cerveaux grisés de science ne demandent pas à devenir un élément de la foi et de l'activité populaires. En France, rien

de pareil; les doctrines ne valent que par leur application immédiate et directe, par le joug qu'elles suppriment, par les devoirs dont elles dispensent, par les licences qu'elles donnent ou qu'elles promettent. Si le livre de M. Ernest Renan avait eu vraiment pour intention et pour résultat, ainsi que l'affirmait l'auteur, de sauver, dans la divine figure du Christ, ce qui pouvait être encore sauvé, de forcer à s'agenouiller devant cette grande image des hommes dont les genoux ne savent plus plier, il n'aurait eu, une fois la première curiosité satisfaite, ni succès, ni lecteurs, ni acheteurs. Ce qui a fait sa fortune, c'est que, sous ses formes élégiaques et mystiques, il réduisait à *zéro* ce que nous sommes obligés de croire, et, par conséquent, de pratiquer.

Voilà la situation : c'est pour conjurer les périls qu'elle crée, que nous voudrions voir l'éducation catholique se faire plus forte, plus virile, plus ouverte, moins redouter le grand air et le grand jour. On ne peut pas nous demander d'avoir le style, l'éloquence et le savoir de M. Guizot. De pareils dons ne sont accordés qu'à cinq ou six hommes par siècle. Mais ce qui est possible, ce qui est désirable, c'est que cette crise, une des plus graves, nous dit M. Guizot, qu'ait jamais subies la Religion chrétienne, nous fasse comprendre la nécessité de nous mieux armer pour la lutte, d'agir autrement que par des gémissements ou des anathèmes, et, sans nous ériger en docteurs, sans sortir de la ligne d'obéissance, d'emprunter aux protestants de l'école de M. Guizot un peu de ce talent de légitime défense, de cette bonne habitude de

veiller soi-même sur les plus chers intérêts de l'intelligence et de l'âme.

Ces mots amènent sous ma plume un rapprochement dont je ne puis me défendre. Ce sera une des gloires de la France du dix-neuvième siècle, que ses deux plus illustres ministres des affaires étrangères aient, à soixante ans de distance, écrit l'apologie du christianisme, l'un avant d'aborder la politique, l'autre après l'avoir éprouvée et épuisée. La différence des deux points de vue et des deux ouvrages peut donner une idée de la différence des temps. Cette science, qui s'appelle la critique religieuse, n'était pas née au moment où Chateaubriand prit la plume. Le paganisme frivole du dernier siècle, le paganisme républicain de la Révolution, les plaisirs païens du Directoire, avaient effacé jusqu'aux vestiges du christianisme. Une discussion savante, une démonstration théologique auraient trouvé amis et ennemis également incompétents : mais les imaginations malades, les cœurs déchirés par des calamités terribles, avaient soif de ces croyances mêmes qu'on disait mortes et qu'ils ne connaissaient plus : il fallait les réconcilier, non pas avec l'essence, mais avec le génie du christianisme. Chateaubriand, à son insu peut-être, écrivit son livre sous l'influence de ces courants magnétiques, de ces impérieux à-propos qui se rencontrent parfois entre certaines dates, certaines œuvres et certains hommes.

Aujourd'hui notre mal intellectuel et moral n'est plus le même ; nous n'avons plus ces ignorances désordonnées qui expliquent les péchés de jeunesse ; nous savons

trop, ou, ce qui est pire, nous croyons trop savoir; nos imaginations, après avoir savouré tout ce que la renaissance de l'art chrétien pouvait leur offrir de fleurs et de fruits, se sont dégoûtées de ces pures et douces saveurs; elles se sont habituées à la longue à jouer avec cet art comme la main du crime avec les vases de l'autel. Nos intelligences se sont laissé pénétrer par les subtiles vapeurs de l'analyse, qui, en rendant fluides et insaisissables comme elle toutes les vérités dignes d'occuper l'âme humaine, pousse sans cesse à l'affaissement, à l'amoindrissement de cette âme. C'est là qu'est la plaie : s'efforcer de la guérir, c'est travailler au salut du monde.

Eh bien! le livre de M. Guizot peut être, en 1864, pour les intelligences et les âmes, ce que le livre de Chateaubriand fut, en 1801, pour les imaginations et les cœurs. Il est écrit pour nous, les échappés des cours de Sorbonne, du romantisme et de l'analyse, les contemporains de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine, comme le *Génie du Christianisme* était écrit pour les échappés de la Terreur et du Directoire, pour les contemporains de Cabanis, de Parny, de Chénier et de Bonaparte. Dirai-je que le dernier de ces deux livres n'est en rien inférieur au premier? Il faudrait désespérer de l'humanité, si de tels hommes songeaient aux questions de vanité littéraire au lieu de penser au mal qu'ils peuvent réparer, au bien qu'ils peuvent faire.

XII

M. DANIÉLO[1]

Décembre 1864.

Mieux vaudrait un sage ennemi...

Il y a des secrétaires qui ne sont pas commodes. Je ne voudrais, à Dieu ne plaise! ni affliger cet excellent M. Daniélo, ni manquer de respect à la mémoire de son illustre patron; comment faire pourtant? Ce livre de quatre cents pages est plein de bonnes intentions, mais de ces bonnes intentions qui pavent l'enfer! et quels pavés! Il a fallu, pour les remuer, la patte d'un ours colossal, capable de viser une autruche sur le front d'un géant, et de tuer net le géant en manquant l'autruche.

Mais alors le mieux serait peut-être de n'en rien dire? Vous en parlez à votre aise; M. Daniélo ne l'entend pas ainsi; il veut, au contraire, faire autant de bruit que de bien; il m'engage par écrit à m'associer à son œuvre de

[1] *Les Conversations de M. de Chateaubriand.*

réparation, à venger avec lui la gloire de Chateaubriand, « indignement traité par Sainte-Beuve et compères. » — « Il y a déjà, me dit-il, une cabale montée et des attaques commencées contre mon ouvrage; on essayera d'étouffer votre livre, me disait M. Laurentie (?); voilà pourquoi, après le *Siècle*, j'ai voulu le mettre en lumière; Nettement fera le reste. » — M. Daniélo, on le voit, redoute avant tout la conspiration du silence. Allons, bien qu'il nous en coûte, tâchons de le rassurer.

Et d'abord un petit détail m'inquiète : « Tout sacrificateur, dit Confucius, doit avoir la conscience pure. » M. Daniélo, au moment où il s'apprêtait à égorge sur l'autel de son idole amis, ennemis, adversaires, sceptiques, catholiques, ultramontains, doctrinaires, la congrégation de l'*Index*, la société de Saint-Vincent-de-Paul, Joubert, Joseph de Maistre, MM. Veuillot, Nisard, Sainte-Beuve, Albert de Broglie, monseigneur l'évêque d'Orléans, etc., etc., etc., M. Daniélo, en se diposant à cette vaste hécatombe, s'est-il mis bien en paix avec sa conscience? Il annonce au public les *Conversations de Chateaubriand*. Ce nom magique, ce titre alléchant, s'étalent en gros caractères sur la couverture de son livre; or, je viens de le lire, d'un bout à l'autre, avec une attention héroïque, et voici le compte exact des conversations de Chateaubriand :

A la page 100, une page et demie.

A la page 107 et suivantes, cinq pages.

A la page 156, dix-neuf lignes.

Total, sept pages sur quatre cents : trois cent quatre-

vingt-treize pages de Daniélo pur, contre sept pages de dialogue entre Chateaubriand et Daniélo.

Il y a plus : chaque chapitre est précédé d'un sommaire, et je lis au sommaire du XXIII[e] chapitre : *Une Conversation de Chateaubriand*, page 297. Je cours à cette bienheureuse page 297, et je trouve..... une charge à fond contre Mgr Dupanloup : de Chateaubriand pas une syllabe.

Peut-être M. Daniélo répondra-t-il que cela revient au même; que peu importe qu'il nous donne de sa prose au lieu de celle de l'auteur des *Martyrs*, puisqu'il a été, — c'est lui qui nous le dit, page 27, — son collaborateur, sa béquille littéraire, quelque chose comme son *alter ego*. Je ne dis pas le contraire; mais le style de Chateaubriand et celui de M. Daniélo se ressembleraient-ils encore plus, le public n'aime pas qu'on le prenne pour dupe : on nous annonce *Les Conversations de Chateaubriand*; là-dessus notre imagination travaille; Chateaubriand chez lui, au coin du feu, en pantoufles, toutes portes closes, cessant de poser pour ses contemporains, comme à l'Abbaye-aux-Bois, ou pour la postérité comme dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*; ayant à ses côtés son fidèle secrétaire, et devisant avec lui librement, familièrement, sur les hommes et les choses, quelle aubaine! Et, en même temps, quels flots de lumière sur les énigmes de ce caractère, sinon discutable, au moins discuté!

La curiosité est à son comble; on court, on se précipite chez l'éditeur, on enlève à la force du poignet un exemplaire encore humide; on l'ouvre au hasard, et on lit avidement les phrases suivantes (page 111) :

« Où madame Sand a-t-elle écrit sur M. de Chateaubriand les belles choses que nous venons d'admirer? Je l'ignore : j'ai trouvé cela sans autre indication, mis en hachis dans la macédoine de Bavius (Sainte-Beuve), et au milieu de quoi?... Ça *l'apprendra* (sic) à être plus circonspecte, à ne pas aller secouer sa *crinoline* parmi ces *vieilles culottes*, et à ne pas écrire des méchancetés dignes d'être mises à la *Cloaca maxima*. »

Ou celles-ci :

« M. Joseph de Maistre. — Ce *gasco-savoyard*, si vaniteux, si creux, si léger, si arrogant, si superbe, comme tant d'autres enfants de l'honnête Savoie et de la hargneuse et vantarde Gascogne, ne fut jamais, malgré sa morgue, que fort peu ambassadeur; mais il fut toujours littérateur, et, qui pis est, artiste et déclamateur de profession. »

Ou bien encore :

« Ce n'est pas seulement aux riches de *l'âge mûr* que monseigneur d'Orléans prétend s'adresser, mais à certains jeunes gens des écoles et de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. S'il remplit ses lecteurs de ses antipathies et de ses *préjugés*, il ne leur aura pas rendu service, et il semblerait, en vérité, qu'il en *fût* ainsi. Il a signalé les hommes de lettres à leurs petites iniquités, en leur disant, *dans un français très-suspect* (le français de monseigneur Dupanloup ! ! !) mais *dans* une malveillance évidente, que les écrivains de profession ne sont que des *scribes*.

« Et les jeunes gens, sans en demander plus long, de

courir sus aux *scribes* et de vouloir faire la police littéraire dans Paris.

« M. About a été le premier à sentir leurs coups, et il a eu la faiblesse de se retirer devant eux, et de se condamner à un quasi-silence. » (Note du critique : En assistant à *Gaëtana*, on voyait bien que M. About n'était pas *Scribe*.)

Tout ce que je viens de transcrire est très-beau sans doute; aussi beau que Chateaubriand peut-être ; mais ce n'est pas tout à fait le même genre ; et puis je ne veux pas être trompé, même pour mon bien et mon plaisir. Si l'affiche du Théâtre-Français m'annonce *Maître Guérin*, et si l'on me joue *Mérope*, je suis vexé, malgré la supériorité de Voltaire sur M. Émile Augier ; si j'entre chez Tortoni, si je demande du café et si l'on m'apporte du chocolat, je réclame, quoique le chocolat ait bien son mérite. Donner autre chose que ce que l'on a promis! la peccadille serait légère chez un de ces pauvres sires que M. Daniélo a si vertement tancés. Mais chez un redresseur de torts, un don Quichotte, un preux, un stoïcien d'Armorique, un pèlerin du Grand Bé, chez la perle des secrétaires, chez un Blondel d'autant plus admirable que son maître n'était pas un richard, la faute est grave, le fait est louche.

M. Daniélo qui, dans sa verve d'*éreintements*, a *éreinté* Machiavel, serait-il plus machiavélique qu'il n'en a l'air? Se serait-il dit : La conspiration contre Chateaubriand est en permanence. Eh bien ! de deux choses l'une : ou les conjurés vont jeter les hauts cris, en voyant que, dans ces *Conversations de Chateaubriand*, Chateaubriand ne con-

verse pas; et alors quelle gloire pour lui! Ou bien, afin de mieux conjurer, ils se déclareront satisfaits de ce que je leur donne; et alors quel succès pour moi! Si l'on refuse cette explication, il ne m'en reste plus qu'une, que je déguiserai en apologue : M. Danièlo se pose en gallican effréné. Or, sous le premier Empire, après la rupture avec Rome, une vieille duchesse dévote, se trouvant, un vendredi, dans un salon officiel, vit un cardinal célèbre manger une tranche de pâté : — Voilà, s'écria-t-elle, une des libertés de l'Église gallicane. — Les libertés de l'Église gallicane! Je les croyais perdues avec les chaises de poste et les carlins; M. Danièlo, en homme charitable, les a recueillies. Son livre est une tranche de pâté dont il est difficile d'avaler la croûte.

Ainsi donc, premier délit : fausse qualification de la marchandise, pouvant abuser le client, qui achète d'après l'étiquette du sac; second délit : manque absolu de cette habileté mondaine que l'Évangile signale chez les intendants infidèles, et qui devrait se rencontrer chez les fidèles secrétaires. Ici, comme on pourrait m'accuser d'éloignement systématique pour M. Daniélo, je vais me rendre ridicule afin de me rapprocher de lui. Rien, en effet, de plus risible que de parler de soi, sous prétexte de critiquer autrui; mais M. Daniélo me rend cette tâche si douce, que je ne puis résister à la tentation.

Lorsque l'on plaide une cause et lorsqu'on fait de ce plaidoyer un réquisitoire, il est sage de se ménager des amis. Quel était le but de M. Daniélo? Ranimer le culte auquel il s'est si honorablement voué, ramener à Chateau-

briand ses admirateurs attiédis. Pour atteindre ce but, que devrait-il faire? Implacable, terrible, foudroyant à l'égard des déserteurs et des réfractaires, il devait être gracieux, suave, velouté, presque caressant envers ceux qui, à leurs risques et périls, avaient éventé le complot et subi le premier choc de l'armée ennemie. Aux uns, le fiel et le verjus; aux autres le miel et le sucre; ce partage était indiqué par les plus simples lois de la justice distributive et de la sagesse humaine. M. Daniélo a-t-il été aussi juste et aussi sage qu'il a été intrépide, chevaleresque, fin, élégant, spirituel et poli? Voyons:

« Je parle de vous, dans mon livre, m'écrit-il; mais je me plains *un peu* de votre *réserve;* j'ose même vous en *taquiner* pour vous en faire sortir... »

Maintenant, voici ce que M. Daniélo appelle *taquiner:*

« Il y a des académiciens au *Correspondant*, et naturellement le vicomte (pas de Chateaubriand, hélas! car c'est de moi qu'il s'agit), naturellement le vicomte voudrait bien aussi être de l'Académie.

« Or, le critique ingénieux (Sainte-Beuve, *alias* Bavius), grâce à une *femme aimable* (madame Récamier), et par elle à un homme (Chateaubriand), qui était *grand* et *auguste* alors, mais qui depuis sa mort n'est plus qu'un *comédien* portant masque; oui, grâce à tout cela, il est de l'Académie, il est critique de profession comme le vicomte du *Correspondant* et de la *Gazette*.

« Aussi le vicomte met-il ses gants les plus *jaunes* (couleur de mon rire!) pour se présenter devant son *co-critique*, et c'est avec la grâce la plus charmante qu'il lui

fait entendre qu'il n'a pas absolument dit la vérité.

« Ce vicomte si poli, si délicat, débute cependant par un manque de tact et de goût que je ne conçois pas dans un homme qui doit savoir son monde et connaître les convenances... » (Hélas ! c'est que je n'ai pas assez fréquenté M. Daniélo !...)

« C'est le plus froid, pour ne pas dire le plus *nul* des défenseurs... Quand il s'agit de M. de Laprade, il *va mieux* (surtout quand il a pris de la quinine) ; M. de Laprade est aussi de l'Académie, et de plus son coreligionnaire au *Correspondant*, deux puissantes causes de dévouement réciproque...

« ..... Qu'a gagné le vicomte à tant de ménagements, pour ne pas dire tant de petits soins ? Des railleries ; on a ri de ses lamentations, et à son tour il s'est vu criblé de traits méchants dans une *Causerie du lundi*. M. de P... ne cause plus que le samedi, *un jour maigre; cependant*, il cause rue du Coq-Héron, et en assez bon coq (non, en héron !) ce qui ne l'a pas empêché d'être plumé (et même un peu rôti) par le causeur de la rue de Valois, par l'*émouchet* du Montparnasse et du Panthéon, qui va faire ses razzias, ripailles et saints-lundis de volailles littéraires, sous la feuillée du *Constitutionnel*, cet autel de l'inexorable Minerve : *immitis ara Dianæ*. » — Ouf !

Et l'on assure que M. Daniélo occupe ses loisirs à élever en chambre trente-six douzaines de pigeons ! que serait-ce, grand Dieu ! s'il élevait des pies-grièches ?

Essayons pourtant de reprendre nos esprits et d'invoquer le droit de légitime défense : d'abord, ce manque

de tact et de goût que M. Daniélo me reproche si agréablement, c'est d'avoir *accolé*, en tête d'un article, *deux noms qui ne s'accolent pas*, Chateaubriand et M. Sainte-Beuve. Si humilié, si criblé et si plumé que je sois, j'avoue qu'il m'est impossible de me rendre compte de l'énormité de mon crime. Le plus fougueux admirateur de Racine se fâcherait-il si l'on intitulait *Racine et Pradon* l'épisode des *deux Phèdres ?* Le voltairien le plus enragé serait-il scandalisé d'une étude ayant pour titre *Voltaire et Fréron?* Enfin, pour passer du profane au sacré, l'écrivain qui, après avoir lu la *Vie de Jésus*, aurait intitulé sa réfutation: *Jésus-Christ et M. Renan*, serait-il traité de blasphémateur? Il est vrai qu'aux yeux de M. Daniélo, Sainte-Beuve est bien plus sacrilége que Renan, et, qui sait? avec ces diables de gallicans, il faut s'attendre à tout : Pour lui peut-être Jésus - Christ ne passe-t-il qu'après Chateaubriand.

Poursuivons : Qui dirait, en lisant cette terrible page de M. Daniélo, qu'il s'agit d'un article qui m'a valu de la part du principal intéressé d'inépuisables rancunes, qui m'a attiré de furieuses représailles formulées dans deux volumes des *Nouveaux lundis;* d'un article au sujet duquel M. de Montalembert, — qui ne passe pas, que je sache, pour trop débonnaire, — m'écrivait le 20 janvier 1861 : « Je rêvais une *exécution ;* je la voulais complète ; vous avez dépassé mon attente. »

Au lieu d'insister, je me résume : M. Sainte-Beuve, lui aussi, a si peu de tact et de goût, de finesse et d'esprit, que si, par hasard, il lit ces *Conversations de M. de Cha-*

teaubriand (sans Chateaubriand et sans conversations), il est capable de préférer, pour son usage particulier, les plus formidables injures de M. Danièlo à mes ménagements, à mes compliments, à mes douceurs et à mes petits soins.

A présent, croit-on que ce soit par dépit contre M. Daniélo que j'aie commis cette citation et cette réplique? Oh! non, mon humilité ne vas pas jusque-là; c'est dans un intérêt de pacification générale : les admirateurs de Joubert et de Joseph de Maistre, les catholiques du *Correspondant* et du *Monde*, les grands coupables dénoncés à l'indignation universelle, MM. Sainte-Beuve, Albert de Broglie, Nisard, Louis Veuillot, Mgr l'évêque d'Orléans et leurs amis, auraient pu être péniblement émus, si on leur avait dit : « Il vient de paraître un livre en l'honneur de Chateaubriand, et, dans ce livre, vous êtes affreusement maltraités. » — J'ai voulu leur montrer, à mes dépens, qu'il n'y a pas lieu de s'irriter ou de se plaindre. M. Daniélo est de très-bonne foi; je suis sûr qu'il est enchanté de ce qu'il a fait, qu'il ne voudrait rien en rabattre, et qu'il croit avoir rendu un immense service à la mémoire de Chateaubriand. Eh bien, il est évident pour moi, — et je tiendrais à populariser cette évidence, — que l'homme qui, au lieu de me faire simplement envoyer son livre par son éditeur, me l'a adressé lui-même en y joignant une lettre des plus engageantes, l'homme qui, intéressé, semble-t-il, à me bien disposer en sa faveur et convaincu qu'il n'avait pas manqué à ce soin essentiel, a préalablement accumulé dans une page tous les traits qui, s'ils étaient

présentés d'une manière moins grotesque, me seraient le plus spécialement désagréables; il est clair, dis-je, que cet homme respectable n'a pas une idée bien nette de ce qu'il veut, de ce qu'il écrit et de ce qu'il fait. Il est tout aussi manifeste qu'un auteur, un savant, un sexagénaire, qui s'attaque à des lettrés tels que MM. Veuillot, Albert de Broglie, Sainte-Beuve et Nisard, qui se déchaîne contre la *basse* littérature, qui nous donne à tous, en quatre cents pages, des leçons de français, et qui s'écrie, en parodiant trois vers d'*Athalie* :

> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
> Gros Veuillot? Quoi, toujours les plus grandes merveilles
> Sans entrer dans ta *boul'* frapperont tes oreilles!

Il est manifeste que ce savant, cet auteur, ce sexagénaire, par suite de quelque circonstance ignorée ou peut-être de la fréquentation trop assidue des pigeons pattus, a perdu certaines facultés de discernement littéraire; car enfin, il aurait vu que son élision était inutile et que le vers pouvait s'écrire ainsi :

> Sans entrer dans ta *boule* empliront tes oreilles!

Sérieusement, on ne glorifie pas le *Génie du Christianisme* en style de *Catéchisme poissard;* on ne passe pas par les halles pour arriver aux *Martyrs;* on n'imite pas *l'Homme aux trois culottes* pour mieux défendre *René*. Quand on se fait le panégyriste de M. de Chateaubriand, on tâche de n'avoir rien de commun avec M. Nicolardot et M. de Mirecourt.

Encore une fois, je me creuse la tête pour chercher le sens de cet étrange livre. Voici peut-être le mot de l'énigme : De nos jours et de tous les temps, les écrivains célèbres ont été accusés d'avoir des collaborateurs ; d'illustres personnages ont été soupçonnés d'être redevables à leur secrétaire d'une partie de leurs talents et de leur gloire. M. Daniélo, n'écoutant que son zèle, a voulu mettre Chateaubriand à l'abri de ce soupçon ; il y a réussi, mais à quel prix !

Son ouvrage, en définitive, n'aura fait qu'une victime, bien grande celle-là et bien digne de nos hommages ; et cette victime, c'est Chateaubriand lui-même : « Il faudra venir me voir sur le Grand Bé et être fidèle à ma mémoire. » — Telles sont, d'après M. Daniélo, les paroles que le grand homme lui a adressées comme dernier adieu : mais il y a plusieurs sortes d'infidélités, et celle qui consiste à compromettre follement un nom immortel n'est pas la moins désastreuse ; ce n'était point la peine d'accomplir un pèlerinage au Grand Bé pour inscrire sur la pierre tumulaire des injures d'énergumène. M. Daniélo nous dit ailleurs, — et ce détail nous a serré le cœur, — qu'il est prédestiné à l'hôpital, qu'il n'a pas à se louer de la munificence de M. de Chateaubriand, qui avait vaguement songé à lui assurer une pension viagère de deux mille francs... Ah ! si M. de Chateaubriand avait pressenti un pareil sinistre ! Certes, l'avarice n'était pas au nombre de ses défauts, ni l'économie au nombre de ses vertus : eh bien, il eût fait violence à son naturel, il eût retranché sur son nécessaire et même sur son superflu,

emprunté à ses amis, joué à la Bourse, thésaurisé comme Gobseck, amassé comme Grandet, liardé comme Harpagon, afin de pouvoir léguer à M. Danièlo une pension, non pas de deux mille francs, mais de vingt mille; deux mille pour le faire vivre, et dix-huit mille pour le faire taire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVEAUX SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition.	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface.	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition.	1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition.	1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition.	1 —
Dernières Causeries du samedi, 2e édition.	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition.	1 —
Nouvelles Semaines littéraires.	1 —
Dernières Semaines littéraires.	1 —
Nouveaux samedis, 1re série.	1 —
Le Fond de la Coupe, nouvelles.	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, 5e édition.	1 —
Contes d'un planteur de choux, nouvelle édition.	1 —
Mémoires d'un notaire, troisième édition.	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition.	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition.	1 —
r et Clinquant, nouvelle édition.	1 —
Les Brûleurs de Temples, nouvelle édition.	1 —

Sous presse :

Entre Chien et Loup.	1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

NOUVEAUX
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

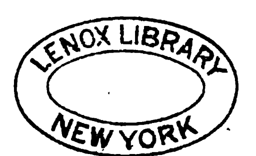
2

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866



LENOX LIBRARY
NEW YORK

NOUVEAUX
SAMEDIS

I

LA REINE MARIE-ANTOINETTE
ET SON GROUPE[1]

I.

Janvier 1865.

Ce ne serait pas comprendre la vraie marche de l'histoire que de se la figurer s'avançant à pas comptés, et de mesurer ses progrès d'après les années parcourues. Il y a des époques, des publications, des courants d'idées, qui lui font faire tout à coup un pas immense, et assurent aux événements ou aux personnages travestis par les pas-

[1] *Correspondance inédite de Marie-Antoinette*, publiée par le comte d'Hunolstein. — *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth*, lettres et documents inédits publiés par M. Feuillet de Conches. — *Marie-Antoinette et le procès du collier*, par M. Émile Campardon. — *La Princesse de Lamballe*, par M. de Lescure.

sions contemporaines les bénéfices du lointain. Je n'en voudrais pour preuve et pour exemple que ce qui vient de se passer, sous nos yeux, à propos de la reine Marie-Antoinette et de l'auguste groupe qu'elle domine. Dirai-je que cet exemple est consolant, que cette preuve doit réjouir les cœurs dévoués, de longue date, à ces grandes mémoires? Oui et non : oui, car toute réparation, même tardive, toute justice, même après coup, doit être accueillie avec reconnaissance, et peut offrir de sérieux avantages; non, car si l'irritation était permise quand il s'agit de ceux qui ont tout pardonné, on serait en droit de s'écrier avec une douloureuse amertume : Il est bien temps !

Il est bien temps de démontrer et de reconnaître, à l'aide de documents irrécusables, les intentions libérales et bienfaisantes de Louis XVI, l'innocence et la grandeur d'âme de Marie-Antoinette, les angéliques vertus et le charmant esprit de madame Élisabeth, la grâce incomparable de la princesse de Lamballe! Il est bien temps de déclarer que leurs lettres, les révélations spontanées et involontaires de leurs pensées les plus intimes, ne laissent là-dessus aucun doute et placent en pleine lumière ces chastes figures, deux fois souffletées par la révolution et par la calomnie! Malgré tout ce qu'ont de précieux ces aveux, ces déclarations, ces renseignements, ces évidences, peu s'en faut qu'on n'y trouve un sujet d'impatience et de colère, quand on songe à ce que la France a fait de ces destinées et de ces souvenirs qu'elle réhabilite aujourd'hui!

N'importe! commençons par offrir le tribut de notre sincère gratitude à tous ceux qui, après de longues années de recherches et d'études, ont fait passer de la vie privée à la vie publique ces trésors lentement amassés. M. le comte d'Hunolstein a donné le branle; et qui sait? Peut-être cet heureux précurseur a-t-il piqué au jeu et décidé à nous faire part de ses richesses, le plus célèbre, le plus riche des collectionneurs, l'autographe fait homme, M. Feuillet de Conches, qui, en voyant le feu ouvert, n'a pas voulu rester en arrière. Nous ne connaissions jusqu'ici, de M. Feuillet de Conches, qu'une excellente notice sur Léopold Robert, et les intéressantes *Causeries d'un curieux*. N'y aurait-il pas une piquante étude à essayer sur ce *curieux* par excellence, trop admirablement informé pour voir l'humanité en beau, causeur formidable, entre onze heures et minuit, pour les fausses vertus et les réputations usurpées, arrivant, dans ce recueil de lettres dont il est à la fois le possesseur, l'éditeur et le commentateur, à l'émotion par la curiosité, et infligeant un heureux démenti à l'opinion vulgaire, qui veut que la curiosité, élevée à l'état de passion, de science, presque de génie, finisse par dessécher le cœur? Quoi qu'il en soit, cette publication, dont nous n'avons encore que les deux premiers volumes, restera comme un monument expiatoire, bâti par les victimes.

N'oublions pas, dans ce dénombrement préliminaire, M. Émile Campardon, le savant archiviste, qui nous dit, pièces en main, le dernier mot de l'affaire du collier, et dont le livre, analysé par M. Gustave Chaix-d'Est-Ange

dans une série d'articles publiés par le *Moniteur*, achève de dissiper les nuages amassés par l'ignorance et la mauvaise foi. On le sait, l'épisode du collier signala d'avance dans les mœurs la révolution que le *Mariage de Figaro* annonçait dans les idées. A quelques mois de distance (1784-1785), un cardinal, un prince du Saint-Empire, un Rohan, dupe d'une intrigante issue de sang royal et soufflée par un imposteur habile à exploiter les crédulités d'un siècle incrédule, un prélat quinquagénaire et libertin, assez fou pour se croire aimé d'une jeune reine, assez corrompu pour n'écouter que sa passion ou sa vanité, assez aveugle pour compromettre avec lui tout ce qu'il aurait dû respecter, donnait la réplique au valet raisonneur, qui, sous la livrée du dernier des Scapins, laissait voir déjà l'habit noir du tiers-état. Il y eut, du côté de la cour, pendant et après l'instruction de cette funeste affaire, des maladresses commises ; qui en doute ? Mais faire subir à la reine le plus léger contre-coup, l'impliquer, de loin ou de près, dans ce mauvais roman qui préparait à l'histoire les tentations de la mauvaise compagnie, c'est exactement comme si l'on traitait de faussaire l'homme dont un fripon a contrefait la signature. Grâce au ciel ! il ne reste plus la moindre équivoque, et la responsabilité matérielle et morale de Marie-Antoinette est absolument dégagée. Lisez le livre de M. Campardon ; lisez les feuilletons si nets et si vifs de M. Chaix d'Est-Ange ; vous reconnaîtrez que le consciencieux archiviste a le droit de se vanter d'avoir atteint son but ; qu'il a bien réellement « vengé la reine des calomnies que ses con-

temporains ont répandues contre elle, et dont quelques historiens modernes se sont trop complaisamment faits les échos. »

Nous retrouverons, dans la correspondance de Marie-Antoinette (page 154 du premier volume de M. Feuillet de Conches), les traces et comme les vibrations douloureuses de cet épisode du collier. Nous verrons cette reine de France, encore dans tout l'éclat de sa puissance et de sa beauté, outragée par des misérables, mortellement offensée par le malheureux acquittement du cardinal et les complicités de l'opinion publique, écrire à une sœur, à une amie : « Je triompherai des méchants en triplant le bien que j'ai toujours tâché de faire; il leur sera plus facile de m'affliger que de m'amener à me venger d'eux. »

Et le lendemain : « Plaignez-moi, ma bonne sœur! Je ne méritais pas cette injure... mais ne croyez pas que je me laisse aller à rien d'indigne de moi; j'ai déclaré que je ne me vengerais jamais qu'en redoublant le bien que j'ai fait. » Ce passage si émouvant, si royal et si chrétien, nous aidera, comme beaucoup d'autres, à caractériser, dans ses phases successives, l'attitude de Marie-Antoinette, d'abord vis-à-vis de la France qui n'était pas encore la Révolution, puis vis-à-vis de la Révolution qui n'était plus la France.

Pour le moment, voici M. de Lescure : son livre sur la *Princesse de Lamballe* ajoute une page à ce dossier authentique qui replace les martyrs en présence de leurs bourreaux, non plus cette fois pour subir une odieuse sentence, mais pour exécuter à leur tour un arrêt immor-

tel. M. de Lescure et M. Feuillet de Conches ont concouru à la même œuvre par des procédés différents. Le premier a voulu savoir, pour justifier en lui ce qui n'était d'abord qu'un sentiment irrésistible; le second a commencé avec l'impassibilité d'un collectionneur : l'émotion, la *sensibilité*, la pitié, le respect lui arrivaient peu à peu avec les pièces qu'il accumulait. L'un a cherché, fouillé, trouvé, pour se convaincre qu'il avait eu raison de plaindre, d'admirer, d'aimer et de maudire : l'autre a plaint, admiré, pleuré, aimé, maudit, à force d'avoir cherché, fouillé et trouvé. Ainsi se complètent et se fortifient mutuellement, pour le plus grand honneur de leurs clientes et de leurs causes, l'écrivain chez qui l'attendrissement a précédé la certitude, et celui qui s'est attendri après s'être renseigné. Réunis, ces deux témoignages représentent tout ce qui peut se dire sur ces douloureux sujets pour émouvoir en éclairant, et pour ranger dans le même parti la raison et le cœur. L'avocat et le juge d'instruction se donnent la main.

Faut-il se borner à ces vues superficielles et rapides? Suffit-il de constater l'impression générale que nous avons gardée de ces diverses lectures? Assurément non : bien avant ces publications, dont nous ne contestons pas la valeur, la question morale était jugée. A cet ensemble de lettres et de documents qui font éclater au grand jour ces vertus et ces innocences, nous pouvions répondre comme le grand-maître des Templiers : « Je le savais! » — Il est donc évident que la discussion va changer de face, et c'est sur un autre terrain que nous devons l'ac-

cepter : il ne s'agit plus de repousser les mensonges dont on avait essayé d'entourer les royales victimes, comme ces fumées qui, dans les sacrifices antiques, dérobaient aux regards le couteau, le meurtre et le sang : non, mais si la question morale est résolue, la question historique et politique subsiste : que doit-on conclure de cette masse de renseignements authentiques et épistolaires pour ou contre les sentiments de Marie-Antoinette et de son entourage, en ce qui touche à la Révolution naissante, aux réformes entrevues et tentées, à la lutte prête à s'ouvrir entre le passé et le présent, entre le pouvoir et la liberté, entre le vieux monde et la France? Cette *Autrichienne* a-t-elle été Française? Cette Française d'adoption a-t-elle compris cette crise qui allait mettre en jeu tant d'intérêts et d'idées, tant de privilèges anciens et de droits nouveaux, tant de griefs et de colères? La Révolution a-t-elle été pour cette reine autre chose qu'une révolte, une sédition, un crime? Si elle a compris, si elle a deviné, si elle a prévu, a-t-elle attendu, pour tressaillir d'horreur et déclarer la guerre, que la Révolution se baignât dans le sang et devînt criminelle? Ses instincts de race, ses souvenirs d'enfance dominèrent-ils dès le début ou jusqu'au bout les inspirations qu'elle aurait pu trouver sur le trône au milieu des premiers frémissements de la société nouvelle? Est-ce la fille de Marie-Thérèse, est-ce la souveraine d'ancien régime, est-ce la compagne d'un roi libéral et réformateur, chargé par la Providence du soin de balayer les écuries de Versailles, — que nous reconnaissons dans ces pièces autographes et dans ces correspondances?

On le voit, le champ est encore assez vaste, et il reste beaucoup à dire, même après que l'on s'est incliné devant ces saintes et pures mémoires. Nous ne prétendons pas épuiser ce sujet inépuisable. Seulement, puisque des écrivains honorables, des critiques éminents, tout en rendant hommage à la beauté des caractères qui se révèlent dans ces lettres, ont cru devoir se demander si, à des points de vue purement politiques, elles ne prouvent pas une incompatibilité radicale entre la Royauté d'avant 89 et la Révolution d'avant 93, si elles ne renferment pas, par conséquent, une justification indirecte de cette révolution aux dépens de cette monarchie, nous voudrions les suivre dans cette voie, traiter la même question en la déplaçant, et demander, en toute franchise, si, à telle date, en face de tels problèmes, à travers de telles difficultés, en présence de tels épisodes, au milieu de telles lueurs sinistres sillonnant de telles ombres, il n'eût pas fallu joindre à une patience de saint, à une vertu d'ange, à un dévoûment de patriote, à un génie de grand politique, une divination de sorcier, pour penser autre chose que ce que Marie-Antoinette a pensé, pour écrire autre chose que ce qu'elle a écrit.

II

Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis la Révolution, et les jugements qu'elle a subis de la part de ceux qui ont souffert de ses excès ou réclamé le droit de les flétrir, peuvent se diviser en trois phases : la phase passionnée, celle que j'appellerais volontiers sentimentale, et celle où nous entrons, celle où, munis de documents nouveaux, mûris par d'autres épreuves, avertis par d'autres malheurs, nous tâchons de concilier le sentiment et la raison.

Tant que les blessures ont saigné, il eût été injuste et absurde de demander une impartialité, même approximative, à une génération décimée par cette prétendue bienfaitrice ou à des hommes dont l'enfance s'était passée à voir pleurer, souffrir et mourir. Le détachement de soi-même et de sa propre cause est honorable et possible quand il ne s'agit que d'intérêts ; mais quand toutes les fibres du cœur ont été brisées, lorsqu'on a également à protester contre d'intimes douleurs et contre une immense violation de la morale immortelle, trop de désintéressement ressemblerait à beaucoup d'égoïsme, et la modération elle-même serait aisément suspecte de défection, d'oubli et de sécheresse d'âme. Ce n'était pas sur des tombes scellées par le temps, sur des marbres usés par le soleil et la pluie, que s'engagèrent les premiers débats

touchant cette effroyable époque dont le martyre de Marie-Antoinette marque le point culminant. C'était sur des fosses encore ouvertes, sur des ruines toutes neuves, sur un terrain fraîchement piétiné par les vainqueurs et les vaincus, au milieu de fantômes chéris ou exécrés dont on ne savait s'ils étaient morts ou vivants, dont on croyait voir encore les fureurs ou les angoisses, le départ pour l'exil ou pour la prison, le regard désespéré ou implacable, le linceul humide de sang ou de larmes. Encore une fois, dans des conditions pareilles, pour bien des gens, sages d'ailleurs et sensés, sympathiques et débonnaires, mais qui se redressaient irrités à chaque apparition de ces funèbres souvenirs, la partialité était un devoir de cœur. La rigoureuse équité politique eût fait l'effet d'un crime de famille.

La distance s'agrandit entre ces souvenirs et nous ; les blessures devinrent cicatrices ; le lointain se forma ; les jeunes morts de la fatale époque vieillirent dans les mémoires oublieuses ; ceux qui avaient un intérêt immédiat dans la querelle moururent ou se turent ; une nouvelle ère commença ; mais alors, comme pour retarder la fin du procès, il se trouva que ce passé de la veille, au lieu de rester muet, de se laisser faire et d'attendre passivement ses nouveaux juges, se changeait, suivant les points de vue, en plaidoyer ou en réquisitoire, ressuscitait tout armé pour pousser les uns contre les autres les héritiers des deux sociétés et des deux politiques, et se chargeait de fournir aux jeunes recrues de la révolution ou de la monarchie leurs mots d'ordre et leurs cris de guerre. Il y

eut plus : le talent, le génie, l'imagination, la poésie, les méfiances et les rancunes bourgeoises ou populaires, l'esprit du siècle, un libéralisme trop bâtard pour aimer la légitimité, se liguèrent pour embellir ce qui ne pouvait se justifier et essayèrent d'expliquer ce qui n'avait pas d'excuse. C'est alors que nous opposâmes aux connivences de l'histoire, de la politique et de la poésie ce sentimentalisme royaliste qui, n'ayant plus l'ardeur de la passion et le frémissement du combat, risquait d'attirer sur ses élégiaques redites les railleries des moqueurs et des sceptiques. Chaque sophisme à réfuter, chaque idole à détruire, chaque anniversaire à fêter, nous voyaient invariablement reparaître, le crêpe au bras et la larme à l'œil, et traverser mélancoliquement ces odieux mensonges ou ces dates funèbres, en empruntant, pour le voyage, quelques phrases à Bossuet. C'était honorable, et même nécessaire. Il ne fallait pas laisser prescrire cette dette de respect, de justice et de piété ; mais, à la longue, il y avait à craindre que l'expression des mêmes sentiments à propos des mêmes souvenirs ne finît par contracter quelque chose de l'immobilité des tombeaux et de la monotonie des discours d'apparat. La lutte se transformait en cérémonial, la place de guerre en nécropole.

Aujourd'hui, — et les publications qui nous occupent y auront contribué pour leur part, — l'œuvre de réparation peut s'accomplir par des procédés différents. Nous entrons dans une période plus vivante et plus virile ; celle où l'on sait ce que l'on était forcé de croire, où la raison et la foi parlent le même langage, où les personnages

eux-mêmes, sortant de cette impassibilité douloureuse qui subissait tour à tour les insultes et les panégyriques, se mêlent aux groupes de leurs ennemis et de leurs fidèles, et se montrent dans toute la vérité de leurs caractères, dans toute la sincérité de leur âme, dans toute l'intimité de leurs pensées. Après avoir vu et entendu Marie-Antoinette, Louis XVI, la princesse Élisabeth, la princesse de Lamballe, tels que les font revivre leurs propres lettres recueillies et commentées par MM. Feuillet de Conches, Paul d'Hunolstein, de Lescure, il n'est plus permis de s'en tenir à l'éloge vulgaire ou à la récrimination banale. Les arguments prennent corps et refusent de se délayer en phrases. Arrêtons-nous donc un moment à cette halte décisive qui, si elle ne met pas fin aux controverses, doit au moins les déplacer et les restreindre. Plus tard, beaucoup plus tard, quand le bon sens et l'équité auront suffisamment exercé leurs droits, quand les derniers échos des passions contemporaines se seront éteintes avec notre siècle octogénaire, ces événements et ces personnages auront encore une transformation à subir. Après la polémique, le panégyrique et l'histoire, la poésie s'emparera d'eux, non plus cette poésie décevante ou déçue que nous avons vu idéaliser des crimes, colorer des horreurs et hisser des scélérats sur le piédestal de leur scélératesse, mais la poésie vraie qui n'a besoin que de l'éloignement des âges et de l'apaisement des cœurs pour reprendre son bien où elle le trouve. Elle réclamera comme siennes ces vertus et ces grâces, ces majestés et ces infortunes, ces Marie

Stuart sans Bothwell et sans Rizzio. Alors la question de savoir si Marie-Antoinette a parfaitement compris et adopté le sens de la Révolution, si Élisabeth, dans ses lettres à sa chère Raigecourt, a été, en politique, de la force d'un publiciste anglais de 1688 ou d'un patriote français de 1789, cette question perdra beaucoup de son importance ; les caractères et les âmes apparaîtront dans toute leur beauté morale. Nous n'en sommes pas encore là et, en fait de poésie, il faut nous contenter cette fois des admirables vers du royaliste Shakspeare, que M. Feuillet de Conches a eu l'heureuse idée de prendre pour épigraphe. Bornons-nous donc à chercher dans ces documents ce qui s'y rencontre à chaque ligne; de nouveaux motifs pour nous affermir dans notre tendre et douloureux respect à l'égard des vertus privées; de nouvelles raisons pour comprendre qu'il y ait eu des fautes, des hésitations, des incohérences dans le contact de ces vertus avec la vie publique et la Révolution; de nouvelles preuves pour reconnaître que la responsabilité de ces fautes appartient à la situation et au temps. Ce sera le sujet de cette étude.

III

La catastrophe finale, les suprêmes douleurs de la reine Marie-Antoinette, brisée par la démocratie nais-

sante, ne furent pas ses premières épreuves : avant d'en arriver là, nous avons à profiter d'une grande leçon politique.

Ne perdons pas de vue le point de départ ; cet intérieur, cette cour de Marie-Thérèse, où la bonhomie patriarcale des mœurs allemandes se combinait avec un sentiment si énergique de la majesté et de la puissance souveraine, que la jeune princesse de quinze ans, prédestinée à devenir dauphine, puis reine de France, ne pouvait, en commençant à penser et à regarder autour d'elle, comprendre les devoirs de la royauté que sous leur antique forme : les vertus et la bonté du souverain, seul adoucissement des institutions absolues.

Pour elle, — en supposant qu'elle pût réfléchir dès cette époque, — il s'agissait de rendre *ses* sujets heureux, de se faire aimer et bénir par *son* peuple, sans rien changer à un régime où un roi débauché ou méchant pouvait se faire détester et maudire. Elle devait, semblait-il, y procéder et y réussir d'après cet idéal un peu vague qui avait cours alors dans toute l'Europe, que l'on retrouve dans les écrits du temps, qui agitait les imaginations avant de se formuler en lois, et tenait de plus près à la vie privée qu'à la vie publique, à la morale qu'à la politique. Élevez d'un degré ce vertueux duc de Penthièvre, qui a inspiré à M. de Lescure, dans sa *Duchesse de Lamballe*, de si touchantes pages ; placez-le sur le trône, et donnez-lui pour premier ministre un Florian sérieux : vous aurez sans doute une idée du type caressé par la jeune archiduchesse, plus prête à goûter les doux

rêves de Bernardin de Saint-Pierre que les réformes positives de Turgot ou de Necker.

Voilà comment Marie-Antoinette, au début, pouvait et voulait être une bonne reine, une reine bienfaisante, affable et populaire : comment, dans quel sens pouvait-elle et devait-elle être Française? Ceci est d'une explication plus délicate.

Les meilleurs princes ne connaissent pas toujours complétement le pays qu'ils sont appelés à gouverner. Une étrangère, à peine adolescente, pouvait-elle connaître parfaitement la France, la France d'alors surtout, où le progrès, j'allais dire le ravage des idées et des utopies, créait, sous la société extérieure et régulière, toute une nation inconnue? Ce mot si peu précis, *le peuple*, ne représentait à l'esprit de Marie-Antoinette qu'une masse indéfinie d'individus qui se classaient confusément en quatre parts; la cour, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple proprement dit. Ses rapports avec la bourgeoisie devaient se réduire à quelques rapprochements de cérémonial, de tradition et de jours de fête: ses relations avec le peuple se bornaient, dans sa pensée, à des questions de bienfaisance, de charité, de dévoûment au bien public, et elle était décidée, sur ce point, à faire bonne mesure. La cour et la noblesse (remarquez que je ne dis pas l'aristocratie, mot qui n'est pas français dans le sens politique), la cour et la noblesse, c'étaient là ses premiers points de contact : c'est par là qu'elle allait commencer à être Française et aimer à l'être.

Sachons tout dire ; les publications comme celles de

MM. Feuillet de Conches et d'Hunolstein ont cela d'excellent, qu'elles en finissent avec ce *convenu* dont les partis ont tant de peine à s'affranchir. En profitant des avantages qu'elles nous donnent, acceptons les obligations qu'elles nous imposent. Il y a, dans ces révélations épistolaires, un attrait et comme une force de naturel qui ramène à la vérité. Elles nous autorisent — que dis-je? — elles nous engagent à faire, dans l'étude des effets et des causes, cette part de l'observation personnelle qui manque souvent à l'histoire, toujours au panégyrique, et, au lieu de juger d'après des lois exceptionnelles les princesses, les princes, les personnages historiques, à les rattacher à ces lois générales qui gouvernent et expliquent le cœur humain.

On résumerait, je crois, ce qu'eurent de spécial les malheurs de Marie-Antoinette, en remarquant que cette destinée fut broyée entre deux extrêmes, l'étiquette et la Révolution. Elle eut pour ennemis tous les abus de l'ancien régime, avant d'avoir pour persécuteurs tous les excès du régime nouveau. L'étiquette fit plus: elle se ligua un moment avec le vice contre cette Dauphine de quinze ans, qui repoussait, pour sa jeune innocence, les hypocrisies de la *forme*, dont se couvraient de vieilles turpitudes.

Que pouvait être la cour, que pouvait être la noblesse à cette date rapide de 1770, qui précéda de si peu l'avénement de Marie-Antoinette à un trône, que, par habitude, on appelait encore le plus beau de l'univers? Tout s'y réunissait pour ajouter aux périls et aux difficultés de

son rôle. Le vieux roi, après l'avoir accueillie avec la gracieuseté banale d'un libertin de bonne compagnie devant un charmant visage, ne sut pas même la respecter assez pour lui épargner la douleur et la honte d'être présentée à madame du Barry. C'est à sa mère qu'elle adresse, le 7 décembre 1771, cette pénible confidence, en termes d'une exquise sobriété : « Reste madame Dub... dont je ne vous ai jamais parlé. Je me suis tenue, devant *la faiblesse*, avec toute la réserve que vous m'aviez recommandée. On m'a fait souper avec elle, et elle a pris avec moi un ton demi-respectueux et embarrassé, et demi-protection... »

Quel triste contraste, ou plutôt quel rapprochement bizarre entre cet abandon des derniers restes de la majesté royale et le courroux des gens scandalisés de voir la Dauphine essayer, de temps à autre, d'échapper au joug suranné de l'étiquette : royale routine qui était à la vraie dignité ce que le masque est à la figure ! on la blâmait, on la taquinait, peu s'en faut qu'on ne la calomniât d'avance pour une robe de linon, pour une promenade au grand air, pour un bal dans les jardins de Saint-Cloud, pour l'essai d'une mode nouvelle, pour un effort de cet aimable naturel, cherchant à reprendre possession de soi-même et à alléger ses augustes servitudes. M. Feuillet de Conches accuse Louis XVI lui-même de n'être pas resté toujours étranger à cette opposition satirique qui devait prendre plus tard des proportions si meurtrières. C'est ici le moment de se rendre compte de ce caractère qui attriste l'admiration et impatiente le respect.

Au point de vue où nous sommes placés, Louis XVI, le Louis XVI de l'histoire, n'est et ne peut être que le martyr, le saint dont le testament sublime a effacé les irrésolutions et les faiblesses politiques; mais, si nous essayons de le détacher un moment de son auréole, nous trouvons, en 1770 et pendant les années suivantes, un jeune prince, retardé dans son développement intellectuel par une éducation étroite, honnête et timide, un peu lourd, un peu gauche, parfois taciturne et sombre, et que le sentiment de son infériorité vis-à-vis de cette belle et brillante dauphine prédisposait à un sentiment singulier, mais assez fréquent chez les hommes de ce caractère; un amour profond, mêlé de défiance et souvent de mauvaise humeur; une jalousie vague, sans objet particulier, mais prête à se formaliser d'un ruban, d'une coiffure, d'une étourderie, d'une fantaisie innocente. C'est sans doute dans un de ces accès d'humeur chagrine et de mécontentement de soi-même que le dauphin adressait indirectement à Marie-Antoinette ces épigrammes en action, dont M. Feuillet de Conches a peut-être un peu exagéré l'importance. N'est-il pas curieux de rapprocher ici deux hommes qui ne se ressemblaient guère, à propos de deux femmes qui ne se ressemblaient pas? Bonaparte, quand il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie, avait de ces crises nerveuses de dépit et de fureur jalouse, chaque fois que la trop aimable et trop sensible Joséphine s'exhibait, à un des bals offerts au jeune vainqueur par les municipalités italiennes, dans une de ces diaphanes robes

de mousseline, qui remontaient au temps d'Alcibiade et au dessus du genou ; il s'approchait alors de sa gracieuse compagne, et déchirait à coups d'éperon le peu d'étoffe qui trahissait ce qu'il aurait fallu couvrir. Ce même sentiment, exprimé d'une façon si diverse par deux hommes si dissemblables, mécontents des caprices de toilette de deux femmes si différentes, n'est-ce pas un joli chapitre de l'histoire des mœurs ou des modes, à écrire en marge de la grande histoire?

A côté du dauphin, Marie-Antoinette rencontrait ses deux frères, le comte de Provence et le comte d'Artois. Là encore, il faut s'abstraire des époques qui suivirent, et qui, finalement, nous montrèrent Louis XVIII si intelligent et si libéral, Charles X si aimable et si bon. Il y a, dans les premières lettres de la Dauphine (1771), quelques traits spirituels et vrais, qui peignent au vif ses deux beaux-frères : « M. de Provence, tout jeune qu'il soit, est un homme qui se livre peu et se tient dans sa cravate. Je n'ose pas parler devant lui depuis que je l'ai entendu, à un Cercle, reprendre déjà pour une petite faute de langue la pauvre Clotilde qui ne savait où se cacher. Le comte d'Artois est léger comme un page et s'inquiète moins de la grammaire ni de quoi que ce soit. »

Le fait est que le voisinage de ces deux jeunes princes offrait aussi ses inconvénients et ses périls : la supériorité intellectuelle du comte de Provence, la supériorité mondaine et galante du comte d'Artois, froissaient le Dauphin et contribuaient à lui donner ces allures d'hé-

sitation ombrageuse qu'il porta plus tard sur le trône. M. Feuillet de Conches pousse, selon nous, trop au noir, quand il nous représente, en 1771, *Monsieur* secrètement irrité du hasard qui l'avait fait naître après Louis XVI, lui qui se croyait plus capable de dominer les événements et de gouverner la France. Nous n'allons pas si loin. Le comte de Provence avait dès lors ce malheureux penchant des *lettrés*, qui est la marque distinctive de la *profession*, et qui consiste à se regarder comme plus importants que tout le reste du monde : ce pédantisme littéraire, en face du naturel charmant de sa belle-sœur, devait créer entre eux une antipatihie instinctive dont on retrouve la trace dans plusieurs de ses lettres. Quant au comte d'Artois, on sait que son élégance, sa réputation de prince à bonnes fortunes, sa légèreté peut-être, secondées par les mœurs du temps, entrèrent, hélas! pour une bonne part dans les calomnies qui ne tardèrent pas à se déchaîner contre Marie-Antoinette et donnèrent un sens odieux à ses récréations les plus innocentes.

Glissons sur les personnages secondaires, sur les filles du vieux roi, Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, dont la physionomie originale, les vertus et les défauts, aigris par la bizarrerie de leur situation, préparaient à la Dauphine une guerre de coups d'épingles trempées dans l'eau bénite. Ce ne sont pas là, Dien merci! les vrais coupables ; la faute remonte à la société même, ou plutôt à cette forme de gouvernement qui, en condamnant la noblesse de cour à n'être plus qu'une superfétation brillante, en la faisant tour à tour passer par les puérilités

majestueuses de la vieillesse de Louis XIV, par le dévergondage effréné de la Régence et par les voluptueux exemples de Louis XV, l'amenait fatalement à se complaire dans d'élégants commérages, de futiles taquineries, d'oiseuses questions de cérémonial, de formalité et de préséance, dans une sorte de fronde de salon et de boudoir, qui n'avait pas même la grâce cavalière, l'esprit aventureux et chevaleresque de l'ancienne fronde. Pour cette noblesse, les innovations de Marie-Antoinette, ses goûts de familiarité ou d'intimité, furent des scandales. Elle se partageait alors en deux fractions, et toutes deux, pour des raisons différentes, déployèrent une malveillance égale : la Dauphine se heurta chez l'une, à l'immobilité des idées ; chez l'autre, à la corruption des mœurs. Pour celle-ci, elle fut une jeune révolutionnaire de palais, de modes et d'étiquette, et la part qu'avait prise le duc de Choiseul à son mariage, la rendit à la fois suspecte aux dévots et aux courtisans ; pour celle-là, elle était jugée d'avance d'après la morale de l'époque et du règne, d'après les chances qu'offraient aux roués du haut parage cette beauté, cette inexpérience, ces premières étourderies, les grâces de ces quinze ans, associées à un prince sérieux et bon, mais dénué du don de plaire. On parlait la langue de Louis XV à l'oreille de cette fille de Marie-Thérèse, et, à chaque contre-sens, à chaque malentendu qui s'élevait entre cette honnêteté et ce libertinage, on le traduisait en satire en attendant qu'il se formulât en calomnie.

On retrouve quelques-unes de ces impressions dans la

première partie des lettres publiées par M. Feuillet de Conches : « J'ai été bien émue de la disgrâce de M. de Choiseul, car il a toujours été un ami de notre famille et m'a toujours donné, à l'occasion, de bons avis. On a beau être dauphine de France, on n'en est pas moins, quoi qu'on fasse, une *étrangère*. Je ne sais si je me trompe, mais autour de moi on a l'air de s'en souvenir.... »

Une *étrangère!* D'autres disaient : une Autrichienne ! Ainsi, avant que la Révolution eût donné signe de vie, le mot était prononcé par la cour et ne devait plus s'oublier. On ne négligeait rien pour hérisser de difficultés et de désagréments cette acclimatation française à laquelle Marie-Antoinette apportait des dispositions si gracieuses et tant de bonne volonté. Pour réussir à faire valider son adoption, à s'identifier avec cette nation capricieuse qui en d'autres temps l'eût adorée, il lui fallait combattre et vaincre, tout près de soi, des répulsions, des méfiances, des malices, des soupçons, des préjugés, des jalousies, des haines d'autant plus dangereuses qu'elles n'avaient pas de cause positive. Avant même que son affection pour sa nouvelle patrie fût éprouvée par d'incroyables malheurs qui devaient un jour lui montrer la France sous les traits d'un insurgé, d'un massacreur, d'un geôlier, d'un accusateur et d'un bourreau, on avait fait à l'extrémité contraire tout ce qu'il fallait pour la dégoûter de son métier de princesse française, et lui donner le droit de croire qu'il eût mieux valu rester à Vienne. Encore une fois, infortunée princesse, destinée à épuiser tour à tour

tout ce que les mœurs de l'ancien régime avaient de pire et tout ce que celles de la démocratie devaient avoir de plus horrible!

Et cependant, malgré ces tristes présages et ces fâcheuses influences, tel fut l'ascendant, tel fut le prestige de cette belle âme et de cette figure enchanteresse, qu'au bout de quelques années ces nuages semblèrent se dissiper. Quatre ans après l'arrivée de la Dauphine, Louis XV mourut : quoi de plus pathétique, pour qui connaît la suite, que les premières émotions du jeune et auguste couple sur qui la Providence allait faire peser le fardeau héréditaire de fautes commises par d'autres? Innocents comme Abel, victimes désignées comme lui, on eût dit qu'ils pressentaient déjà le crime de Caïn. Quoi de plus touchant que la lettre écrite, au premier moment, par Marie-Antoinette à sa mère : « Que Dieu veille sur nous!... Mon Dieu! qu'allons-nous devenir! Monsieur le Dauphin et moi, nous sommes épouvantés de régner si jeunes. O ma bonne mère! ne ménagez pas vos conseils à vos malheureux enfants! »

Et Louis XVI! quel tendre respect pour la mémoire de ce roi, qui lui léguait, avec de si affligeants souvenirs et une puissance si mal définie, de si cruels embarras! Lisez notamment la lettre n° 21 du recueil de M. Feuillet de Conches; et plus loin : « Je veux être aimé!... Il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre. Je ne veux pas oublier que je suis le roi de tous, grands et petits, et que l'art de se faire aimer est le moins coûteux de tous les moyens de gouvernement. »

Oui, il y eut, à l'aube de cette journée qui devait être dévorante, quelques heures matinales, pures comme ces âmes, belles comme cette reine. Si corrompu ou si affaibli que fût le sentiment public, nul ne put rester insensible à ce coup de baguette magique qui reléguait le vice dans l'ombre ou dans l'exil et plaçait sur le trône la beauté et la vertu. Ce fut comme une bouffée d'air vivifiant et frais, entrant par les fenêtres de Versailles et dissipant les miasmes. Bientôt d'autres craintes s'évanouirent; d'autres espérances se réalisèrent: Marie-Antoinette fut mère, et cette nouvelle couronne, qui lui préparait, hélas! d'inexprimables souffrances, rayonna sur son beau front, rasséréné par le sourire de ses enfants, par la tendresse de son mari, par l'allégresse de son peuple. Trianon devint le cadre naturel de ces joies de famille, qui ne coûtaient pas une larme, qui ne s'achetaient pas par une honte, et où la Reine, heureuse épouse, heureuse mère, avait enfin le droit de redevenir ce qu'elle voulait être, ce que les princesses sont si rarement, ce qui fut son péril et son charme, sa force et sa faiblesse, — une femme... Une femme! Ce mot délicieux qui seul vaut la peine qu'on vienne au monde et qu'on regrette la vie, elle le personnifiait dans toute sa liberté et toute sa grâce. Pour le bien comprendre, songez à ce qu'avaient été depuis deux siècles les reines de France! Médiocres ou équivoques, insignifiantes ou effacées; Catherine et Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, Marie Leczinska!... Quelle différence! la Royauté, qui allait mourir, se montrait, à cette heure suprême, sous sa forme la plus exquise;

comme ces sourires de malades qui brillent tout à coup sur une figure aimée, donnent à ceux qui l'entourent l'illusion de la santé et de la vie, et font passer, en un instant, sur ces traits décolorés, le reflet des lointaines amours et des joies évanouies.

Le rêve fut court, et nous ne sommes pas encore au premier tiers du premier volume de M. Feuillet de Conches, que déjà ces dates significatives, 1783, 1784, 1785, viennent nous rappeler de douloureuses réalités et d'effrayants réveils. C'est en 1778, au moment où venait de naître celle qui devait être Marie-Thérèse de France, que les joailliers de la couronne, Bœhmer et Bassange, conçurent la fatale idée de faire acheter par la reine le fameux collier dont l'histoire est une des nombreuses préfaces de la Révolution. En 1780, la grande Marie-Thérèse meurt emportant avec elle un lambeau de ce manteau impérial qui semble protéger les autres monarchies. En 1782, pendant la dernière maladie de la princesse Sophie, Marie-Antoinette écrit à sa sœur cette ligne prophétique : « On dirait qu'il y a sur nos têtes un mauvais ange. » — En 1783, apparaît, dans le recueil, une de ces signatures qui font frémir, en rappelant à la fois un trait de bonté du roi et un trait d'odieuse ingratitude, lié aux plus hideux souvenirs de 93 : c'est Gammin, qui, après avoir demandé et obtenu une pension, dénonça son bienfaiteur et son maître. Mais avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment à une lettre du roi, datée du 5 avril 1782, et qui est vraiment curieuse : il s'agit d'un pension accordée à la petite-fille de Racine : « J'ai toujours regretté que

les œuvres de ces grands génies qui deviennent l'honneur et le patrimoine d'une nation, laissent sans aisance leurs descendants *quand tant d'autres s'en enrichissent.* Ce que j'ai fait il y a cinq ans, pour régler les *droits des auteurs*, est loin malheureusement d'avoir obvié à tous les événements de ce genre. »—Ainsi, même sur cette question de détail qui n'a été résolue — et encore ! — que soixante-dix ans après la Révolution, Louis XVI voyait juste, et il rêvait une de ces nombreuses réformes qu'il a pressenties et désirées. On sait le prix qu'il en a reçu.

En 1784, le *Mariage de Figaro*, dònt nous regrettons de ne pas retrouver quelques traces dans les recueils de MM. Feuillet de Conches et d'Hunolstein. En 1785, l'explosion de l'affaire du collier, et déjà les premiers symptômes de l'inquiétude universelle. C'est là le point de séparation entre les deux phases de cette destinée ; celle où, la famille royale n'ayant pas encore à se défendre contre le dehors, Marie-Antoinette n'avait eu qu'à triompher de petites taquineries d'intérieur, à surmonter des préventions hostiles et de secrètes méfiances pour devenir, par droit de pacifique et gracieuse conquête, une princesse française, et se développer, malgré de sourdes haines, dans toute la beauté de son rôle de reine et de mère;—et celle où, forcée par les événements d'être un personnage politique, d'entrer en contact et en conflit avec des puissances inconnues, d'essayer de voir clair dans ses devoirs, ses affections et ses intérêts au milieu d'obscurités terribles, amassées par des inimitiés impla-

cables, elle eut chaque jour le droit de se demander où était la France, et si, pour rester Française, elle devait regarder autour d'elle, sous ses fenêtres, ou au delà de la frontière.

IV

J'ai lu avec soin les recueils de MM. d'Hunolstein et Feuillet de Conches, les livres de MM. de Lescure et Campardon : après quoi, j'ai essayé de me placer au point de vue le plus large et, pour ainsi dire, le plus *révolutionnaire* que puisse accepter un écrivain royaliste sans renier ses antécédents et ses doctrines. Eh bien! je l'avoue en toute humilité, je me demande comment aurait pu faire Marie-Antoinette, je ne dis pas pour aimer, mais pour comprendre la Révolution.

Rien de plus commode que de faire, à distance, de la politique rétrospective, et d'y apporter les expériences du passé et les enseignements de l'histoire. Aujourd'hui il suffit de quelque droiture d'esprit et de conscience pour savoir : premièrement, que, pendant ces années brûlantes qui vont du *Mariage de Figaro* à la prise de la Bastille, une révolution était inévitable; secondement, que cette révolution ne pouvait se contenter de réformes partielles, et qu'elle devait être radicale; troisièmement, que tels étaient alors le désarroi des institutions, la caducité du vieux régime, le désordre des esprits, l'état de

fièvre de la société, que la révolution ne pouvait pas venir d'en haut, mais d'en bas ; ce qui la condamnait d'avance à être violente, aveugle et meurtrière; enfin, qu'il n'y avait qu'un moyen de la forcer de faire plus de bien que de mal; c'était de se placer résolûment à sa tête, d'en prendre toutes les initiatives; de se tracer, dès le premier jour, un plan et une limite; d'exécuter l'un sans jamais dépasser l'autre, et d'être aussi ferme dans la répression des excès que large dans la correction des abus.

Voilà ce que nous comprenons maintenant : Mais Marie-Antoinette? Seize ans, à l'époque dont je parle, s'étaient écoulés depuis son arrivée en France. Pendant ces seize ans, quel avait pu être le but de ses efforts, le terme de ses succès? Vaincre quelques préventions de famille et d'entourage, rompre avec l'étiquette et les routines de cour, conquérir la tendresse du roi, se faire rendre justice par ses proches, confier à quelques précieuses amitiés le soin de la consoler de ses peines, être mère, être reine, être Française dans le vieux sens, dans le sens monarchique du mot? Y avait-il, dans cet apprentissage, qu'on lui rendit parfois si douloureux et si difficile, les éléments d'une éducation politique et d'une politique *divinatoire?* Lorsque, dès le début, elle se vit frappée à la tête et au cœur par la calomnie et la satire, lorsque, en 1786, dans une affaire où son innocence était évidente, elle put mesurer du même coup l'inimitié de la noblesse représentée par la maison de Rohan, l'indifférence de la cour, la malveillance du Parlement, la corruption de la

société tout entière[1], l'injustice du peuple qui, en applaudissant le cardinal, outrageait la reine, étaient-ce là des motifs bien puissants pour étudier avec amour le futur champ de bataille, pour s'identifier avec des intérêts si complexes, si contradictoires, dont aucun ne lui offrait la sécurité d'une affection ou la certitude d'une vérité? Deux forces étaient en présence, la monarchie et la nation : pour bien se rendre compte des exigences de l'une, il eût fallu pouvoir être sûre de l'appui de l'autre; pour entreprendre la guerre ou travailler à la paix avec de bonnes chances de réconciliation ou de victoire, il eût fallu que les périls de l'attaque fussent balancés par les ressources de la défense.

Ce n'est pas tout encore : les grands rôles politiques ne s'apprennent pas d'emblée et en un jour; on y arrive par initiations progressives. La première condition pour être capable de les bien remplir, c'est que cette aptitude soit tout d'abord reconnue et invoquée. Or, nous voyons, dans maint passage des lettres de Marie-Antoinette, que, jusqu'aux crises suprêmes, elle fut tenue en dehors du gouvernement et n'eut pas même voix consultative. Elle inspirait à Louis XVI plus de tendresse que de confiance. Le roi, d'ailleurs, comme beaucoup d'hommes faibles et irrésolus, n'aimait pas à trouver à ses côtés l'énergie qui lui manquait. Son indécision et sa faiblesse, en le désarmant vis-à-vis de ceux qui l'attaquaient, le rendaient ombrageux et taciturne à l'égard de ceux qui pouvaient le

[1] Voir le livre de M Campardon.

défendre. L'amour-propre a de secrètes bizarreries qui ne cèdent qu'à l'urgence. Un roi de France a beau se sentir insuffisant à sa tâche dans des circonstances redoutables, il lui répugne de se l'avouer à lui-même, et, ne sachant pas donner l'impulsion, il est mécontent de la suivre. Tout à l'heure, il se laissera arracher par les factions qu'il déteste une partie de ses prérogatives : en attendant, il refuse d'aliéner, au profit d'une femme qu'il chérit, une parcelle de son autorité. De toutes les abdications qui le menacent, celle qui le protégerait contre toutes les autres et qui coûterait le moins à sa puissance et à son cœur est celle qui coûte le plus à sa vanité. Il en est de lui comme de ces prodigues qui se laissent dévorer par des fripons plutôt que d'accepter un conseil de famille.

Faisons un pas de plus : nous voici en 1789; il est, à présent, bien convenu que 1789 a été aussi *bienfaisant*, aussi *débonnaire* que 1793 a été atroce et hideux. On sait gré à la première date de ses intentions, comme on demande compte à la seconde de ses crimes. Ce partage est sans doute très-spécieux, très-plausible dans un livre de politique ou d'histoire publié soixante-dix-ans après les événements; mais pour Marie-Antoinette, au jour le jour, la distinction était impossible, la nuance insaisissable : 93 commençait dès 89. La voilà, sans transition, sans gradation, transportée des douceurs de la vie d'intérieur où tout prolongeait sa minorité royale, en présence de ces épisodes précurseurs dont elle fut la première victime. Puis, par une nouvelle secousse, la voilà en face de la Révolution, son ennemie : quelle magnifique journée,

nous dit-on, que la prise de la Bastille! — Oui, pour nous, bourgeois de 1865, enchantés, je ne sais pourquoi, de la destruction d'une forteresse où l'on enfermait les grands seigneurs[1], et que M. Thiers a remplacée par une colonne, surmontée d'un génie ailé : mais, pour Marie-Antoinette, la prise de la Bastille, suivie de la mort de Foulon, de Berthier et de Flesselles, n'était et ne pouvait être que le premier coup de dent du tigre révolutionnaire. Quel court espace d'ailleurs entre cette journée et celle des 5 et 6 octobre, où l'imminence du danger ne fut égalée que par la violence de l'outrage ! « J'ai vu la mort de près ; on s'y fait, monsieur le comte! » écrivait-elle le surlendemain au comte de Mercy-Argenteau. Et plus tard, à son frère Léopold : « Oui, mon cher frère, notre situation est affreuse; je le sens, je le vois, et votre lettre a tout deviné, etc. » — Ainsi, dès cette époque, et sans la moindre de ces lunes de miel révolutionnaire qui auraient pu donner le change ou montrer de loin les

[1] Je ne puis résister au plaisir de rappeler une anecdote que raconte, d'une façon charmante, le spirituel vicomte d'Yzarn de F... Un de ses grands-oncles, le comte de S., très-bon gentilhomme, mais fort irascible, avait, dans un accès de colère, tué un de ses gardes. Condamné à mort comme assassin volontaire, il avait vu, grâce à sa naissance illustre, à de hautes influences et à l'odieux régime de priviléges qui indignaient alors les âmes sensibles, sa peine commuée en une détention perpétuelle à la Bastille. Il y était encore, — à peu près seul, — enfermé, le 14 juillet 1789. Ce comte de S... fut tout naturellement une des intéressantes et malheureuses victimes du despotisme et de l'arbitraire délivrées par cette première victoire de la Révolution, et, après avoir gémi dans les fers, saluant la radieuse aurore du règne de l'égalité. Qui donc était peuple, le garde assassiné ou le grand seigneur prisonnier?

conditions d'un accord quelconque, la Révolution n'était pour la reine qu'une ennemie furieuse et implacable : ennemie à plusieurs faces et à plusieurs têtes, suivant qu'elle la voyait envahir, l'insulte à la bouche, ses appartements, massacrer Varicourt et Miomandre, prendre les allures méticuleuses et sournoises des parleurs de réforme et de liberté, se glisser clandestinement jusque dans son entourage, et diminuer chaque jour cette portion d'air respirable nécessaire à toute royauté pour agir et pour vivre. Lisez les lettres de Marie-Antoinette et d'Élisabeth, écrites pendant ces derniers mois de 1789 : elles ne vous permettront ni un doute ni un blâme.

J'insiste sur ce point, parce qu'il m'a paru essentiel de bien constater que, pour Marie-Antoinette, la Révolution avait été toute d'une pièce ; qu'il n'y avait pas eu un moment où, avec beaucoup de clairvoyance, de dévoûment au pays et, comme on dirait aujourd'hui, de *libéralisme*, elle aurait pu admirer ces manifestations nationales au lieu d'en avoir horreur, s'y associer de cœur et d'âme, et les empêcher par une franche adhésion de s'envenimer et de la perdre. Non ; la question fut immédiatement posée d'une façon telle, que la reine ne pouvait voir dans cet ensemble qu'une minorité factieuse, méchante, perverse, poussée par quelques meneurs de haut parage, tandis que la majorité du pays, bonne et honnête, mais frappée de stupeur et d'impuissance, perdait de plus en plus la force et le courage de résister au torrent. Cette idée, qui a été, du reste, celle de tous les survivants de cette effroyable époque, éclate dans la plupart de ses

lettres à son frère et au comte de Mercy. — « On peut voir par là ce que serait le bon peuple et le bon bourgeois, s'il était laissé à lui-même... Mais tout cet enthousiasme n'est qu'une lueur, qu'un cri de la conscience, que la faiblesse vient bientôt étouffer » (10 mars 1790). — « La nature humaine est bien méchante et monstrueuse ; et cependant cette nation n'est pas mauvaise au fond, etc., etc. » (27 décembre 1790.)

Voilà la note dominante, la note juste, dans toute cette orageuse phase qui va de la prise de la Bastille à l'épisode de Varennes. Dès lors quelle était la pensée et quel était le devoir de Marie-Antoinette? Se faire l'alliée, la souveraine de cette majorité honnête, découragée et vacillante ; appeler à son aide une force, matérielle et morale. qui permît à la Royauté de traiter avec la Révolution au lieu de la subir. Fille de la grande Marie-Thérèse, sœur d'un puissant empereur, croyant — et la suite lui a donné raison — à une sorte de solidarité entre les principaux souverains de l'Europe, elle voulait, non pas attirer en France les armées étrangères, non pas se voir défendue contre les Français par les Autrichiens et les Russes, mais fortifier les résistances, hélas! trop faibles, de la conscience publique, en y ajoutant, de la part des puissances, une grande démonstration plus diplomatique que militaire. Elle voulait, pendant qu'il en était temps encore, mettre le parti violent de la Révolution dans l'alternative, ou de se voir à la fois renié par les honnêtes gens et menacé par l'Europe, ou d'abdiquer en faveur de la majorité modérée et de la laisser maîtresse

de régler enfin avec la monarchie des conditions de stabilité, de dignité et de paix. Toute la correspondance avec le comte de Mercy, laquelle tient une très-grande place dans les deux volumes de M. Feuillet de Conches, n'a pas d'autre sens. Qu'il y ait eu illusion, erreur d'optique, inconsistance d'idées résultant de la rapidité et de la mobilité des événements, c'est possible : il n'en est pas moins vrai que cette étrangère, ironiquement qualifiée d'Autrichienne avant que l'on fît de ce mot son arrêt de proscription et de mort, cette princesse maintenue en tutelle par des méfiances ou des traditions de cour, cette royale bergère de Trianon, n'aimant qu'à s'amuser et à s'étourdir, mal secondée, médiocrement conseillée, eut en somme l'honneur de juger sainement la situation, de comprendre le seul moyen de salut, de se tenir, malgré ses préventions et ses angoisses personnelles, également éloignée des réactions anti-nationales qui pouvaient servir de prétexte aux fureurs révolutionnaires, et des concessions absurdes ou coupables à une révolution qu'elle avait le droit de haïr.

C'est à cette idée principale que se rattachent, sauf quelques incidents de détail, presque toutes les pages significatives de cette correspondance, qui, dans le recueil de M. Feuillet de Conches, s'arrête, pour le moment, à la fin d'octobre 1791. Maintenant, faut-il s'étonner ou se plaindre si quelques-unes de ces lettres ne sont pas aussi *héroïques* qu'on le voudrait ? Deux reproches, si nous ne nous trompons, ont été adressés, de divers côtés, à certains passages qui nous montrent, dit-on, sous un

jour nouveau et douteux, la politique de Marie-Antoinette : elle fait trop bon marché de la bravoure et du dévoûment des émigrés, oubliant que c'est dans leurs rangs que se trouvent ceux qu'elle devrait regarder comme les vrais Français et ses vrais amis. Elle laisse entendre que, sur tel ou tel point, sa pensée intime est d'avoir l'air de céder tant qu'elle est la plus faible, sauf à se dédommager et à se venger quand elle sera la plus forte.

Héroïques, avons-nous dit : d'abord l'héroïsme et la politique marchent rarement ensemble; au moment où l'on se demande, ces nouveaux documents en main, quel a été le vrai rôle politique de la reine vis-à-vis de la Révolution, il serait parfaitement injuste de s'obstiner à la rejeter dans ce vieux moule de l'héroïsme, qui n'admet ni réflexions, ni calculs, ni demi-teintes, ni termes moyens. Son héroïsme, elle le réservait pour les heures suprêmes où elle devait se révéler dans toute sa grandeur, où, seule devant Dieu, elle n'avait plus qu'à suivre les inspirations de son cœur, à compter les étapes de son martyre : le Temple, la Conciergerie, l'échafaud. Mais, en 1789 et 1790, alors que la partie pouvait encore se gagner, il ne lui était pas permis d'être héroïque ; il fallait, avant tout, se souvenir qu'elle était reine, épouse et mère, qu'elle avait à défendre sa couronne, ses enfants, son mari, ses serviteurs, ses amis. Or, ses amis n'étaient pas tous dans le camp des émigrés, et, parmi ceux-là, elle en connaissait plusieurs, à commencer par les princes, dont elle n'avait pas eu à se louer.

Devait-elle se sacrifier à ceux qu'elle soupçonnait de

ne travailler que pour eux-mêmes, à ceux dont la fougue, l'étourderie, parfois l'arrogance, indisposaient les souverains, déconcertaient les diplomates, paralysaient les efforts tentés par les modérés et les sages? L'émigration, que je ne prétends ni blâmer ni juger, avait pour Marie-Antoinette cet inconvénient terrible que, si elle paraissait la désapprouver ou la maudire, elle semblait tirer sur les siens, et que, si elle lui accordait une marque d'adhésion ou de sympathie, elle justifiait l'accusation d'alliance avec les étrangers et les ennemis de la France : situation inextricable, dont elle allait être victime! Quoi d'étonnant si son langage trahit ces hésitations, ces incohérences, ces impatiences contre les équipées d'un zèle aveugle ou d'une présomption funeste, ce va-et-vient d'une intelligence droite, ferme, lucide, énergique, mais réduite à se débattre contre l'impossible et l'irréparable!

J'en dirai autant des rares passages où la reine semble cacher son jeu, exprimer des sentiments qu'elle désavoue, faire des concessions qu'elle retirera plus tard. Que les politiques qui n'ont pas encouru le même reproche, en ayant la même excuse, lui jettent la première pierre! C'est le privilége de la faiblesse, j'allais dire de la femme, et, cette fois, la faiblesse était placée en présence des plus horribles abus de la force brutale qui aient jamais légitimé la dissimulation et le subterfuge. Personne ne fut moins dissimulé que Marie-Antoinette; il n'y eût pas eu plus d'équivoque dans sa vie publique que dans sa vie privée si elle avait été aux prises avec une situation nette;

là, un grand péril, ici un grand appui; d'une part, des amis sûrs ; de l'autre, des ennemis déclarés. Mais la fatalité accumulait autour d'elle les incertitudes, les surprises, les obscurités et les ombres; elle marchait sur un terrain mouvant, au milieu de piéges, de mines et de contre-mines qui se dérobaient sous ses pas : elle était réduite à se méfier de ceux qu'elle aurait voulu chérir et à se servir de ceux qu'elle ne pouvait estimer. L'adversaire de la veille devenait l'allié du lendemain; on lui apprenait à attendre son salut de ceux qui avaient frappé les premiers coups et à craindre d'être achevée par ceux qui auraient dû la secourir. Sans cesse, le moyen se changeait en péril, l'obstacle en expédient, la promesse en mécompte. Elle finit par se ressentir, non pas d'un système de mensonge prémédité, mais des énigmes de sa destinée, des contre-sens de sa position, des contradictions de son rôle, de la variation des événements et des personnages qui la pressaient de tous côtés. Il n'est pas plus facile d'être sincère dans des circonstances problématiques, que de marcher droit dans la nuit.

N'oublions pas, d'ailleurs, de quelle nature sont ces nouveaux documents qui nous aident à étudier le caractère et les idées politiques de Marie-Antoinette. Ce sont des lettres, c'est-à-dire le déshabillé de l'esprit et du cœur, le premier jet d'une âme fière, ulcérée, méconnue, trop agitée pour se ressembler toujours, une série de sentiments, de pensées, de confidences, où s'exprimait, librement et au jour le jour, cet *en dessous* que nous avons tous et qu'il ne faut pas trop fouiller, si l'on veut rester

dans le diapason héroïque. La tragédie, l'épopée, l'histoire même s'emparent des grandes lignes et en forment le personnage. Les lettres servent à retrouver l'homme vrai, ce qui a bien son prix. Marie-Antoinette est vraie, toujours vraie dans cette correspondance, et cette vérité ne lui nuit pas. Elle prouve, — ce qui suffit à cette partie de notre étude, — qu'en fait de justesse de vues, d'esprit politique, de persévérance à rendre le bien pour le mal, d'attachement à sa nouvelle patrie, de pardon des injures, de fidélité à ses devoirs de reine, Marie-Antoinette, étant données son origine, son éducation, sa situation, son inexpérience, les injustices qu'elle avait subies, les calomnies qui l'avaient frappée, les souffrances qui la torturaient, a été tout ce qu'elle pouvait être.

La politique n'a rien ou presque rien à démêler avec les deux angéliques créatures qui ont mérité d'être associées au martyre et à la gloire de Marie-Antoinette : Madame Élisabeth et la princesse de Lamballe, la sœur et l'amie. C'est pour cela que nous les avons un moment laissées à l'écart, et que nous avons peu parlé d'Élisabeth, bien que ses lettres soient aussi nombreuses que celles de la Reine dans le recueil publié par M. Feuillet de Conches. Ces deux pures et adorables figures, Élisabeth et Lamballe, revivent tout entières, l'une dans sa correspondance, l'autre dans le livre de M. de Lescure. Ce sera notre dernière halte : halte douloureuse comme l'autre, mais où toute polémique se tait, tout esprit de parti s'efface en présence de tant de grâces, de douleurs et de vertus.

V

En groupant aujourd'hui autour de la reine les deux femmes que M. de Lescure nous représente « comme les plus illustres et les plus pures de toutes ces victimes rayonnantes qui forment, la palme à la main, le cortége de Marie-Antoinette montant au ciel, » nous ne pouvons nous défendre d'un rapprochement qui nous semble à la fois triste et consolant. Quelles furent les trois grandes persécutées de la Révolution française? La royauté, la noblesse et l'Église; je dis l'Église, et non pas la Religion, afin qu'on ne puisse se méprendre sur ma pensée.

Étaient-elles innocentes? Hélas! non : sans sortir de notre cadre, sans remonter plus haut que cette date de 1770, qui est comme le seuil de cette tragique histoire, que de désordres, que de fautes, et parfois que de scandales! Un vieux roi qui ne craint pas de faire souper la fille de Marie-Thérèse avec Jeanne-Veaubernier, un cardinal volontairement compromis dans une ignoble intrigue où il y a presque autant de honte à être dupe que fripon, de grands seigneurs calomniant Marie-Antoinette pour se dédommager de ne pouvoir la séduire, rien ne manque au dossier. Les débuts de la Dauphine à la cour et l'épisode du collier suffiraient à défrayer un long réquisitoire contre ces trois grandes puissances qui avaient dominé tout le passé. Les partisans les plus modérés des idées nouvelles pouvaient dire sans exagération pessi-

miste : l'Église est déchue, la royauté salie, la noblesse déshonorée.

Eh bien ! dans cette société tombée si bas, qui, en cessant de se respecter elle-même, donnait à ses ennemis le droit de ne plus la respecter, à la veille des catastrophes qui allaient tout expier et où de sublimes exemples devaient racheter toutes les fautes, Dieu, comme premier gage de rédemption, montra au monde trois figures féminines qui personnifièrent, dans toute leur noblesse et toute leur beauté, les types de la reine, de la princesse et de la chrétienne. Grâce à Marie-Antoinette, on put reconnaître qu'il y avait encore une reine, au moment où la monarchie allait périr : grâce à Élisabeth et à la princesse de Lamballe, on fut forcé d'avouer qu'à cette heure suprême où croulaient toutes les hiérarchies sociales, toutes les formes visibles du christianisme, il y avait encore une sœur de roi qui professait et pratiquait hautement la religion de saint Louis, une fille de prince qui, restée innocente et pure dans une atmosphère empestée, ne se souvenait de ses priviléges que pour se rappeler ses devoirs, et élevait jusqu'à la perfection, jusqu'à l'héroïsme, le dévoûment, la piété filiale, la charité et l'amitié.

Nous l'avons dit, le recueil de M. Feuillet de Conches contient un grand nombre de lettres de madame Élisabeth. Si ces lettres n'offrent pas l'intérêt historique et politique de celles de la reine, on y trouve, en revanche, je ne sais quelle originalité piquante, un mélange de malice contre-révolutionnaire et de ferveur catholique, un

esprit fin, vif, ingénu et mordant à la fois, une persistance à se tenir en dehors du *progrès*, des nouveautés, du courant des idées, des modes et des admirations du moment, laquelle, chez un homme politique, pourrait impatienter, mais, chez une femme, surtout quand nous songeons aux suites, nous touche profondément.

Ici plus d'alliage; plus de contact avec la Révolution pour essayer de la diriger ou de la fléchir; plus de ces expédients demandés à la sagesse humaine, au bon sens d'une nation en délire, à la conversion d'un factieux illustre, à des conseillers impuissants, à une de ces transactions qui sont nécessaires, mais où s'altèrent fatalement la grandeur et l'intégrité des caractères. Avec Madame Élisabeth, rien de pareil. Si l'on osait, si l'on pouvait s'abstraire de l'épouvantable dénoûment, on l'appellerait la *dévote* au dix-huitième siècle, la chrétienne des époques de foi, dépaysée dans un siècle de doute. Pour elle, Voltaire et Rousseau, le maréchal de Richelieu et le cardinal de Rohan, Condorcet et Sieyès n'ont pas existé ou n'existent pas. C'est sur la tablette de son prie-Dieu qu'elle lit les écrits du temps. C'est de son oratoire qu'elle date ses lettres à sa chère Raigecourt : lettres charmantes, un peu frustes, pieuses, moqueuses, où s'accuse cette nature pleine de franchise, de verdeur et de sève, cette physionomie de religieuse retenue sur les marches du trône par les pressentiments de sa tendresse fraternelle.

Ne lui demandez pas un mot de concession réfléchie aux opinions qui triomphent, une idée qui puisse servir

de trait d'union entre la révolution modérée et la monarchie menacée : ce n'est pas son affaire. Elle est, certes, trop intelligente pour ne pas voir où l'on va, vers quels abîmes l'on court ; mais elle ne fera pas aux démolisseurs l'honneur de les discuter, de les maudire, de laisser entamer par eux une parcelle, un atome de sa conscience, de son âme et de son cœur. A deux pas des clubs qui rugissent, des factions qui conspirent, du peuple qui hurle, des assemblées qui délibèrent, elle lève vers le ciel ses mains pures, et calme, intrépide, souriante, elle ne cesse de parler à son Dieu que pour causer avec son amie. Voyez ces quelques lignes, que je choisis au hasard entre mille : « Je t'écris dans un moment bien satisfaisant pour quiconque croit en Dieu et en son Église. Les curés intrus sont établis ce matin. J'ai entendu toutes les cloches de Saint-Roch. Je ne puis *vous* dissimuler que cela m'a mise dans une fureur affreuse ; et puis, je ne suis pas contente de moi. J'aurais dû me piquer de dévotion aujourd'hui, pour au moins réparer un peu tout ce que l'on fait contre Dieu : ne *v'là*-t-il pas qu'au lieu de cela j'ai été pis qu'une bûche ! Je ne sais pas comment le bon Dieu fera pour me sauver, car je ne m'y prête guère... »

Je pourrais citer une foule d'autres passages où éclate cette foi naïve, profonde, toujours prête à répondre par le dédain ou la raillerie aux spectacles qui l'affligent. Elle ne leur accorde pas même l'aumône de sa colère : n'étaient son frère, sa belle-sœur et ses neveux, elle ne ressentirait de ces événements et de ces crimes que ce que peuvent éprouver les habitants du ciel en assistant,

à travers les espaces, aux malheurs et aux folies de ce monde. Au milieu de cette lave et de cette boue, c'est une blancheur d'hermine, mais d'une hermine qui a des griffes, et s'en sert contre tout ce qui froisse son adoration et son culte. Cette belle âme, inaccessible à la crainte, au doute, à la haine, au scandale, saisit admirablement le ridicule. Ses lettres sont parsemées de remarques très-fines et souvent très-justes sur chaque détail qui prête à rire dans cet ensemble de cérémonies, de fêtes, de motions, de réformes, d'enthousiasmes, de sophismes, de sottises, dans toutes ces nouvelles figures qui se produisent au grand jour et représentent le bouleversement universel. Et à côté de ces traits malins, quelle onction ! quelle grandeur ! « Lorsque Jésus-Christ fut trahi, abandonné, il n'y eut que son cœur qui souffrit de tant d'outrages : son extérieur était calme et prouvait que Dieu était vraiment en lui. Nous devons l'imiter, et Dieu doit être en nous. »

Voilà le ton ; jamais d'emphase ; pas un point de contact avec les événements et les hommes ; un naturel céleste, un regard dans le ciel ; puis, quand elle retombe sur la terre, quand elle en mesure les iniquités, une résignation tempérée par un grain de malice. Je ne sais si je me trompe ; mais ce caractère tout d'une pièce, cette foi sans bornes, cette sainte qui plaisante agréablement avec une confidente digne d'elle, cette façon virginale et cavalière d'ignorer tout ce qu'elle ne veut pas savoir, de se refuser à comprendre tout ce qui trouble ses affections et ses croyances, ce détachement absolu de l'œuvre formidable

qui se fait sous ses yeux et qu'elle payera de sa vie, tout cela, rapproché des souvenirs du Temple et de la fatale charrette, est plus pathétique et plus grand que si madame Élisabeth, favorable à ce qu'offraient de juste et d'humain plusieurs des idées nouvelles, nous faisait assister, dans sa correspondance, aux hésitations d'un esprit flottant entre le présent et le passé. Si cette correspondance est une des précieuses originalités du recueil, c'est qu'elle peint au vif cette âme que M. Feuillet de Conches a appelée un diamant brut, dont les aspérités primitives alarmèrent un moment Marie-Antoinette et lui résistèrent, mais qui, une fois conquise par la Religion, se trouva au niveau de tous les devoirs et au-dessus de toutes les douleurs d'ici-bas.

J'appuie sur cette sainte *originalité* parce que c'est là le trait distinctif de madame Élisabeth. Madame de Lamballe a le *charme*, et M. de Lescure, son biographe, fait bien ressortir cette nuance. Nous ne connaissons rien de plus émouvant que l'histoire de cette jeune et belle princesse de Savoie-Carignan, désignée par Louis XV au choix du duc de Penthièvre pour devenir la femme de son fils le prince de Lamballe ; mariée à dix-sept ans, veuve à dix-huit, et ayant eu, dans cet intervalle si court, le temps d'épuiser tout ce que les vices de cette triste époque pouvaient infliger de douleurs à une innocente victime ; consolée de son veuvage par la tendresse de son beau-père, digne de contracter avec elle une longue alliance de charités et de vertus, et par l'amitié de Marie-Antoinette, heureuse d'oublier auprès

d'une pareille amie les ennuis et les tristesses de la royauté; se dévouant sans réserve à ces deux affections, charmante avec le pieux vieillard, toujours prête, avec la reine, à accourir quand elle est nécessaire, à s'effacer si on la néglige, et, dans ces alternatives de résidence chez le duc et de retour à la cour, ne consultant que les inspirations de son cœur; ne s'inquiétant que de savoir où elle a le plus de bien à faire, le plus de baume à apporter, le plus de souffrances à guérir; trop sincèrement vertueuse pour repousser les amusements honnêtes; gracieuse sans frivolité, élégante sans éclat; coquette seulement pour son beau-père et pour ses pauvres; semant de quelques fleurs ce sentier que sa destinée fit si âpre et où le malheur l'a laissée si douce. Arrivant ainsi, peu à peu, à l'immolation volontaire, au suprême sacrifice, dont les détails, racontés par M. de Lescure avec une sorte de réalisme passionné, glacent le sang dans les veines et font monter la rougeur au front; — d'autant plus admirable qu'elle n'est pas naturellement intrépide; que, pour qu'elle s'élève à la hauteur de son martyre, il faut que, par un effort de volonté, de résignation et de foi, son âme domine ses sens et ses nerfs.

« L'interrogatoire commence, dit M. de Lescure, et voici que maintenant, l'âme ayant dominé la chair, la femme qui se tordait et s'évanouissait tout à l'heure comme madame du Barry, devient et demeure l'héroïne digne d'Élisabeth. »

Nous disions, l'autre jour, que Marie-Antoinette, aux deux extrémités de sa vie en France, avait tour à tour

subi tout ce que l'ancien régime offrait de pire et tout ce que le triomphe de la démocratie a eu de plus affreux. Cette remarque s'applique à la princesse de Lamballe avec un surcroît de réalité poignante. Si la Reine, au début, avait eu à lutter contre des préventions, à surmonter des méfiances, à se voir jugée et calomniée d'après les mœurs du temps, tout se passa du moins dans une sphère élevée et idéale; le cœur et la conscience du Roi lui restaient, et elle eut bientôt, pour se rassurer, les caresses de ses enfants. De même, quoique son martyre dépasse tout ce qu'avaient pu rêver les inimitiés les plus atroces, il n'est pas sans précédent ni sans exemple. Charles Ier, Marie Stuart, Louis XVI, sont là pour lui servir de cortége. Si l'image de cette charrette, de ce *tombereau du crime*, indigne les cœurs les plus indifférents, elle partage ce sinistre véhicule avec tout ce que la noblesse et l'Église de France ont eu de plus vénérable et de plus pur. Il y a encore quelque chose au delà : le crime est complet, le sacrilége ne l'est pas.

Madame de Lamballe, dans toute la fleur de sa jeunesse, arrive en France; elle épouse un jeune prince, presque de son âge, et elle l'aime : or, telles sont les mœurs de cette société déjà condamnée à mort, que M. de Lescure invoque comme circonstance atténuante en faveur du prince de Lamballe, une fidélité de *deux mois!* un trimestre d'amour conjugal l'eût couvert de ridicule. Cet époux de vingt ans délaisse sa charmante femme pour d'indignes créatures, et, quand il meurt, le 6 mai 1768, ce n'est plus dans un livre d'histoire, mais dans un livre

de médecine qu'il faut chercher l'explication de sa mort précoce et de ses torts envers tant d'innocence et de beauté.

Vingt-quatre années s'écoulent ; nous voici en septembre 1792 : madame de Lamballe va mourir pour l'amusement de la démagogie en liesse. Qui la juge? Une Convention? Un tribunal révolutionnaire ou un semblant de tribunal? Non. Quelques hideux scélérats du plus bas étage, assassins gagés à deux écus par jour, ivres de sang et de vin, jugeant et égorgeant sur la borne. Son échafaud, c'est un monceau de cadavres sur lequel on la force de monter. Ses exécuteurs, ce sont ces cannibales qui joignent l'insulte au coup de hache, l'infamie à la férocité, la profanation à la mort, la mutilation au massacre. Son supplice... il est présent à toutes les mémoires. On le retrouvera, tout palpitant, dans le livre de M. de Lescure ; et nous l'avons trop bien lu pour avoir le courage de le retracer.

Ainsi, contre cette malheureuse princesse, dont le passage dans la vie n'avait été marqué que par des bienfaits, l'ancien régime recula les limites de l'immoralité ; la démocratie révolutionnaire recula les bornes de la barbarie. — « Cette civilisation qui s'était séparée de Dieu, dit M. de Beauchesne, dépassait d'un seul bond les fureurs des sauvages, et le dix-huitième siècle, si fier de ses lumières et de son humanité, finissait par l'anthropophagie. »

Faut-il en conclure, comme le prétendait récemment un des critiques de M. de Lescure, qu'il y ait plus d'in-

convénients que d'avantages à ranimer ces douloureux souvenirs, où chacun, en définitive, a eu sa part de fautes, où le paganisme élégant produisait des princes de Lamballe, où le paganisme démagogique enfantait des Charlot, des Grison et des Petit-Mamain? Nous ne le croyons pas. Si j'ai bien compris le sens de ces publications, si je n'ai pas trop dévié en suivant, dans les documents qu'ils nous offrent ou dans les scènes qu'ils retracent, MM. Feuil- et de Conches et d'Hunolstein, Campardon et de Lescure, il ne s'agit pas, il ne s'agit plus de nous rejeter les uns aux autres des récriminations stériles, de décider si la corruption des mœurs aristocratiques méritait, à la fin du dernier siècle, un châtiment, ou si les instruments choisis par la Providence pour ce châtiment terrible ont à jamais déshonoré la cause démocratique. Non, on ne reverra plus, nous en sommes sûrs, une société organisée ou plutôt désorganisée de façon à laisser ces *enfants des dieux*, comme dit la Bruyère, ne suivre d'autre loi que leur bon plaisir et repaître de scandales leur désœuvrement superbe : on ne reverra pas davantage, nous l'espérons, l'inertie des honnêtes gens ouvrir le champ libre à des orgies de scélérats déguisés en démocrates. Mais la eçon ne subsiste pas moins, et nous sommes de l'avis de M. de Lescure. De même que personne ne songe à regretter ou à ramener l'ancien régime, il est bon, pour ne pas trop humilier le passé, pour ne pas trop enorgueillir le présent, de rappeler à la société nouvelle sous quels auspices, au milieu de quelles scènes, au prix de quelles existences se sont inaugurées ses premières victoires.

Voilà pour la justice, la vérité et le bon sens, ces seuls survivants légitimes des longues querelles politiques : il est une impression plus mélancolique et plus douce, une pensée qui terminera cette étude, et que M. Feuillet de Conches nous suggère : « Soyons de notre temps, nous dit-il; le moule du vieux siècle est brisé, personne, à moins d'être fou, ne rêverait d'en reconstituer les débris. Personne non plus, à moins d'être injuste, ne refuserait quelque indulgence aux emportements vertigineux de l'action; mais ne troublez pas notre pitié par des accusations et des plaintes contre les victimes. Laissez-nous, du moins, notre respect pour les martyrs ensevelis sous les débris. »

Laissez-nous, ajouterai-je, à côté de la sombre et sévère histoire, cette légende destinée à se dégager de plus en plus de son sanglant alliage. Les années passeront ; les générations militantes iront rejoindre les générations disparues : alors Marie-Antoinette et ses deux compagnes, madame Élisabeth et la princesse de Lamballe, apparaîtront dans un nimbe lumineux, non plus avec leur sinistre cortége de bourreaux, de geôliers, d'accusateurs, d'insulteurs et d'assassins, non plus comme des sujets d'invectives et de discordes, mais comme trois beaux lis, moissonnés par l'orage et retrouvés sous les ruines.

II

M. CHARLES DE MOUY[1]

---

29 janvier 1865.

C'est un des devoirs de la critique, en ce temps de discussion universelle et d'analyse, d'offrir tour à tour au public les pièces du long procès qui s'instruit entre le présent et le passé. En étudiant les conséquences de toute idée poussée à l'extrême, nous arriverons tôt ou tard à cet état d'apaisement intellectuel qui prépare les réconciliations historiques et politiques. Les publications relatives à Marie-Antoinette, le martyre de la princesse de Lamballe, les frémissements de la reine en présence des calomnies et des factions déchaînées, nous ont fait comprendre comment les excès de la démagogie peuvent rendre la liberté haïssable, et comment les fureurs de la populace peuvent déshonorer le peuple. Aujourd'hui, prenant M. Charles de Mouy pour guide, nous

[1] *Don Carlos et Philippe II.*

reculerons de trois siècles, et nous contemplerons un tableau tout différent. Un épisode célèbre du règne de Philippe II nous montrera, dans son vrai cadre, cet absolutisme farouche qui ne précéda que de bien peu d'années les premiers bienfaits de la liberté de conscience, apportée à la France par notre Henri IV. Nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à refuser audience à M. Charles de Mouy, que, tout en condamnant le fanatisme et l'intolérance, l'inquisition et les auto-da-fé, il a su, grâce à d'heureuses recherches et à une impartialité d'homme d'esprit, dégager cette page d'histoire de l'appareil mélodramatique qui faisait de Philippe II un Othello couronné, meurtrier de son fils et peut-être de sa femme.

Remarquons-le tout d'abord : c'est là, et en d'autres siècles encore que le seizième, le châtiment inévitable de ces gouvernements absolus, qui ne peuvent se plaindre d'être dévalisés par la calomnie dans les *entre chien et loup* du pamphlet, du roman et du drame, puisqu'ils s'enveloppent volontairement d'une atmosphère de ténèbres et de mystères. La servitude qui chuchote en dit trois fois plus et vingt fois pis que la liberté qui parle. Un poëte a appelé Louis-Philippe « un roi de plein jour. » Cette monarchie espagnole, à dater de l'abdication et des singularités finales de Charles-Quint, fut une royauté de nuit. On dirait des fantômes errant dans une galerie éclairée de cierges funèbres, entre deux rangées de moines peints par Zurbaran et de damnés peints par Ribeira. Leur domination s'étend sur les deux mondes; mais ces dominateurs sont pleins d'appréhensions bizarres et de

ressaillements fébriles ; ils semblent avoir peur d'eux-mêmes, et se vengent, en torturant les âmes, des tourments que leur cause l'excès de leur pouvoir, aggravé des troubles de leur conscience. Ils ont des griffes de lion et des yeux de hibou : le jour et le bruit les effrayent ; ils passent leur vie à se réfugier dans des monastères ou à se bâtir des palais qui ressemblent aussi à des cloîtres, et qui portent le double caractère de leur grandeur sans bornes et de leurs clandestines angoisses. Leur vêtement est noir, leur visage est pâle, leur regard brille d'un feu maladif, que l'on pourrait prendre pour le reflet des bûchers. Ces intelligences vacillent, ces imaginations sont visionnaires. Neutralisée plutôt qu'anéantie par le génie de Charles-Quint, majestueuse encore chez Philippe II, la triste succession de Jeanne la Folle pèse d'un poids de plus en plus lourd sur leurs mélancoliques héritiers. Don Carlos est le premier anneau de cette chaîne, et ses infortunes ont de quoi nous attendrir, alors même qu'elles ne sont plus celles d'un héros de tragédie ou de roman.

Vous connaissez la légende, telle que l'ont recueillie les tragiques, Schiller en tête. Philippe II, vieux et morose, — il avait trente-trois ans, — déjà veuf de Marie de Portugal et de Marie Tudor,— épouse la jeune et charmante Élisabeth de Valois, une princesse de quinze ans, bercée au milieu des fêtes et des chansons d'une cour voluptueuse et galante. Aux côtés de son terrible époux qu'elle ne vit jamais sourire, Élisabeth trouve don Carlos, né du premier mariage de Philippe, paré de toutes les

grâces de la jeunesse, de tous les dons de l'intelligence, précurseur du libéralisme de Henri IV et de la tolérance de Fénelon, opposé de cœur et d'âme aux persécutions dont il est témoin, et prêt à lever dans les Flandres le drapeau de la liberté religieuse. Les deux jeunes gens sont du même âge ; ils s'aiment. Mari jaloux, tyran ombrageux, persécuteur acharné, Philippe II sacrifie don Carlos à ses griefs de souverain menacé dans son autorité, de catholique offensé dans sa foi, d'époux attaqué dans son honneur. Don Carlos meurt empoisonné ; Élisabeth de France le suit de si près dans la tombe, qu'un double soupçon plane sur ce dénoûment lugubre et que l'on peut croire la reine sacrifiée comme le prince.

Avant de rendre hommage à la vérité, telle que M. de Mouy la rétablit d'après des documents authentiques, plaidons en faveur des poëtes les circonstances atténuantes. La tentation était bien forte, ou plutôt ils n'avaient que le choix des tentations. Les personnages et les événements semblaient étiquetés tout exprès pour le roman et le drame : les trois principaux acteurs avaient, comme on dit en style de théâtre, le physique et l'âge de l'emploi. Si Boileau a pu écrire et si l'expérience de la vie nous prouve que le vrai n'est pas toujours vraisemblable, en revanche, le vraisemblable, surtout quand il plaît à l'imagination, peut être souvent pris pour le vrai. Il y a plus : pour un homme tel que Schiller, grand poëte, mais poëte révolutionnaire, ce royal et tragique *trio* représentait autre chose que le groupe ordinaire du mari, dé l'épouse et de l'amant. Il personnifiait la lutte des deux religions,

lutte dont ces sombres années marquaient la crise suprême, et où la Saint-Barthélemy allait s'encadrer entre les rigueurs catholiques de Philippe II et les cruautés protestantes de la reine d'Angleterre. Dans le rôle du marquis de Posa, dans la fameuse scène entre le marquis et don Carlos, Schiller use du droit des poëtes : il franchit à vol d'aigle les espaces et les années, et, dans ces âmes qui pouvaient à peine mêler quelques pressentiments vagues aux passions de leur temps, il nous montre des aspirations prophétiques vers un avenir de délivrance et de lumière.

A présent, voici la vérité historique : Philippe II était le petit-fils de Jeanne la Folle, et Marie de Portugal, sa première femme, était sa cousine-germaine. Il y avait donc deux raisons physiologiques pour que don Carlos fût infirme de corps et d'esprit. Nous ne voyons pas pourquoi les mariages entre cousins-germains, qui réussissent rarement aux simples particuliers, réussiraient mieux aux princes, et peut-être est-ce à cette cause qu'il faudrait attribuer l'appauvrissement de bien des races royales. Don Carlos, à peine au seuil de l'adolescence, fut pour son père, pour ses maîtres, pour son entourage, un sujet de graves inquiétudes. Maladif, contrefait, bizarre, irascible, presque toujours miné par des accès de fièvre qui mirent sa vie en danger et qu'aggrava, en 1562, une chute suivie d'accidents terribles, ce jeune prince, loin de menacer l'honneur et d'exciter la jalousie de son père, ne put jamais attrister que son orgueil. M. de Mouy énumère tous les moyens qu'employa Philippe II, toutes les

ressources médicales et scientifiques auxquelles il eut recours, tantôt pour la guérison, tantôt pour l'éducation de son fils. La tendresse paternelle la plus passionnée et la plus active ne pouvait faire plus. Pour ne pas trop nous appesantir sur un sujet triste et scabreux, il nous suffira de dire que ce roi dont l'*infortune conjugale* et les *fureurs jalouses* ont défrayé une douzaine de tragédies, fut constamment réduit à se demander et à demander aux médecins si don Carlos, au lieu de séduire les femmes des autres, serait capable d'en épouser une.

Cependant, vers 1561, le mariage de l'infant préoccupa sérieusement Philippe II et devint pour l'Europe une affaire, tant la monarchie espagnole avait de prestige! Elle touchait à son déclin; mais ce soleil couchant projetait encore sur le monde la grande ombre de Charles-Quint. Il fut successivement question pour don Carlos, alors âgé de seize ans, de sa tante Jeanne de Portugal, de la princesse Anne de Bohême, petite-fille de l'empereur Ferdinand, et enfin de Marie d'Écosse, de cette Marie Stuart, prédestinée, semblait-il, à toutes les ironies du sort, puisqu'à peine veuve du débile François II, elle faillit devenir la femme de l'infirme don Carlos. Sa beauté, son penchant, son imagination ardente et romanesque la réservaient à d'autres aventures et à d'autres malheurs. Tandis que la raison d'État et la diplomatie européenne essayaient de disposer de sa main sans s'inquiéter de son cœur, elle se mariait toute seule et épousait Darnley, en attendant pire. M. Charles de Mouy a très-bien raconté cet

épisode diplomatique, où les sentiments des principaux intéressés étaient, suivant l'usage, traités comme non avenus, et où le sort de trois charmantes princesses, leur bonheur, leurs préférences, ne furent considérés que comme l'enjeu d'une partie politique. Nous louerons aussi la manière vraiment touchante dont le jeune historien introduit et esquisse le personnage d'Élisabeth de Valois. Que dis-je? Ce n'est pas un personnage; c'est une ombre discrète et douce, compatissante aux malheureux, et, par conséquent, à Carlos. Elle ne marche pas, elle glisse dans une sorte de demi-jour crépusculaire, à travers cette cour morne où la gravité espagnole est assombrie par les tristesses du roi, la maladie de l'infant, les soucis du dedans et du dehors. Sa prétendue passion pour don Carlos dont l'enfance se prolongeait au-delà de la seizième année, ne fut que ce sentiment de pitié quasi maternelle que les femmes éprouvent pour les êtres faibles, disgraciés, souffrants; une intervention bienveillante entre un père souvent irrité et un fils toujours irritable. « Douce, délicate, timide, nous dit M. de Mouy, asservie à une étiquette qui réprimait toute initiative, Élisabeth a passé rapidement dans ce sombre palais de Madrid, sans laisser aucune autre trace que le souvenir vite effacé de ses grâces et de ses vertus. Elle a sa poésie, sans qu'il soit nécessaire de lui rien prêter du prestige qui s'attache aux passions ardentes et persécutées ; elle a le charme des femmes qui sont mortes jeunes après une vie morose; des mères que leurs enfants n'ont pas connues, des reines qui ont accueilli les grandeurs humaines

et la mort avec le même sourire mélancolique et résigné. »

Les projets de mariage avortèrent, et bientôt don Carlos, de plus en plus abandonné aux inégalités de son humeur, aux ravages de la fièvre, conçut pour son père cette haine étrange, tenace, maladive, qui, sous la plume de certains historiens et de tous les dramaturges, est devenue la sourde colère d'un rival secrètement aimé et la rancune d'un libre-penseur prêt à prendre parti pour la réforme. Il n'en est rien, et cette haine peut s'expliquer par des causes naturelles. Philippe II n'était pas tendre, et l'on doit ajouter qu'il n'était pas aimable. Les premiers chapitres de ce livre nous l'ont montré fort ambitieux pour son fils, ne négligeant rien pour que l'infant, entouré de maîtres illustres, ramené à la santé par de savants médecins, fût digne de sa naissance, digne de monter un jour sur ce trône qui, jusqu'à Louis XIV, n'eut pas d'égal en ce monde. A mesure que se dissipaient ses illusions et ses espérances paternelles, de graves symptômes éclatèrent. Don Carlos commit des actes d'enfant terrible, de furieux et de monomane; le mécontentement de Philippe II s'accusa par un redoublement de discipline et de sévérité. Le jeune prince, dans ses moments lucides, avait assez d'esprit pour s'exaspérer à la fois contre lui-même et contre ceux dont la volonté entravait ses caprices. Il devinait les déceptions de son père, et il lui en voulait tout ensemble de ce qu'il avait attendu de lui et de ce qu'il n'attendait plus. Puis survenaient de nouvelles crises qui ajoutaient aux emportements de l'un et aux

griefs de l'autre, comme les mouvements convulsifs d'un malade enveniment sa fièvre et ses plaies. Ce mélange d'omnipotence en perspective et de servitude présente, ces velléités d'impuissant, ces rêves d'halluciné, ces éclairs de raison qui rendaient la nuit plus sombre, ce penchant à se dire que l'on ne peut rien et que, quand l'homme qui est là n'y sera plus, l'on pourra tout, n'était-ce pas assez pour créer un antagonisme gorgé de fiel et de haine, pour expliquer une de ces situations qui donnent lieu à tant de tragédies bourgeoises, et qui cette fois empruntent à la grandeur des personnages plus de fascination et de vertige.

L'affaire des Flandres ne fut qu'un prétexte, la goutte d'eau qui fait verser le verre plein. On savait Philippe II décidé aux moyens de rigueur. Don Carlos avait tiré l'épée contre le duc d'Albe, le fidèle et redoutable exécuteur des volontés de son maître. Il n'en fallut pas davantage pour que le baron de Montigny, émissaire des grands seigneurs flamands, cherchât un appui auprès de l'infant, et nouât avec lui des relations qui devaient être fatales à tous les deux. Pour don Carlos, tel que nous avons essayé de le peindre d'après M. de Mouy, ces avances furent une vraie bonne fortune. A l'attrait du fruit défendu, elles joignaient l'espoir d'une délivrance et d'un rôle. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, une grande pensée politique et religieuse, une opposition libérale, telle que l'a faite ou simulée, dans des temps et des pays plus avancés, l'héritier présomptif de la couronne; mais une idée fantasque, agréable à un enfant

malade et rebelle, un rêve d'émancipation personnelle, le plaisir de contrarier son père, l'envie de prendre l'air et la clef des champs, assez excusable dans un palais qui sentait le renfermé et où les portes avaient trop de clefs. De là ces complots et ces tentatives d'évasion, qui, pour la politique de Philippe II, furent des crimes d'État. De là l'emprisonnement de don Carlos, scène nocturne et terrible, que M. de Mouy esquisse avec talent et qui dut produire sur cette imagination de fiévreux une impression meurtrière. Sa mort, arrivée six mois après, fut la conséquence logique de cette arrestation aux flambeaux, de cette captivité entrecoupée de crises et de délire. Le régime de la prison acheva ce que la nature avait commencé. Dans ce sens, on peut dire que Philippe II hâta la fin de son malheureux fils; mais cette mort ne fut ni la vengence d'un mari, ni celle d'un roi fanatique. Les joies mystérieuses d'un amour coupable, les aspirations réfléchies d'une politique tolérante et douce, n'ont rien à démêler avec ce tragique dénoûment. Toutefois, comment s'étonner de cette erreur légendaire? La reconnaissance des Pays-Bas, intéressés à faire de don Carlos une victime de leur cause et un compagnon de leur martyre, les détails de cette arrestation ténébreuse qu'on dirait exécutée par des spectres, la mort d'Élisabeth de Valois, qui suivit, à deux mois et quelques jours de distance, celle de don Carlos, tout devait concourir à propager l'interprétation la plus romanesque, la plus accablante pour la mémoire de Philippe II. Les préventions de quelques historiens et l'imagination d'un grand poëte ont fait le

reste. Chose singulière! En 1827, en pleine Restauration, Alexandre Soumet, poëte essentiellement religieux et monarchique, fit jouer, lui aussi, une *Élisabeth de France*, et il suivit la tradition de Schiller : tant il est vrai que la poésie a des moules, et que, quand une fois elle y a jeté ses figures, il lui est bien difficile d'y renoncer!

M. Charles de Mouy, en publiant son livre, a donc rendu service à ce que j'appellerais l'érudition populaire, si ces deux mots ne semblaient s'exclure. Il a refondu et restitué une pièce de cette monnaie courante que nous avons tous dans notre poche et qui passe de main en main. Peut-être aurait-il pu analyser avec plus de finesse et de profondeur le caractère ou plutôt le tempérament de don Carlos, se rendre mieux compte des effets de ce lointain mirage de la toute-puissance dans un cerveau fêlé. Peut-être, au lieu de chercher personnellement à se défendre contre tout soupçon de partialité en faveur de Philippe II, — soin superflu, soupçon impossible, — aurait-il mieux fait d'élever la question, de faire remarquer, d'une part, que l'analyse, la curiosité, l'esprit moderne, en un mot, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus contraire au génie de Philippe II, amène ici un résultat favorable à sa mémoire, puisque ses prétendus attentats contre la vie de la reine et de l'infant se bornent à un acte de rigueur trop conforme aux mœurs du temps; d'autre part, que Philippe II, dénoncé comme coupable de ce double meurtre par le poëte et par l'histoire, a porté la peine de ces exagérations d'absolutisme dont il a été un des plus formidables représentants. L'accusation est injuste, l'expiation ne l'est pas.

L'humanité n'accepte pas, sans bénéfice d'inventaire, ces pouvoirs démesurés, ces *individualités* excessives qui absorbent tout l'air respirable d'un siècle ou d'un pays, épaississent l'ombre et le silence au profit de leur despotisme, confisquent la liberté morale, et, sous prétexte de sauvegarder la vérité, la rendent oppressive et odieuse. Quand leurs contemporains ne peuvent pas les punir, la postérité se charge de cette punition tardive, et elle grossit le dossier pour que la peine soit plus forte. C'est une faillite royale, où de faux créanciers se présentent avec les véritables. Alors les mensonges de la poésie et de l'histoire, s'ils racontent un fait imaginaire, expriment une idée vraie; ils sont comme une variante de cette justice distributive qui ne veût pas que l'abus de la force soit impuni. On a raison de les réfuter et de les démolir ; car les droits de la vérité historique ne sauraient se prescrire; mais il sied d'ajouter qu'en dissipant l'erreur, on maintient la leçon, et que là aussi, s'il y a eu une fable, cette fable a sa morale. C'est pourquoi, malgré les deux ans écoulés depuis la publication du livre de M. Charles de Mouy, il nous a semblé utile de le rappeler à nos lecteurs.

Assurément, notre époque est fort différente de celle de Philippe II; mais il y a, dans tous les temps, des agents de servitude qui se déguisent en pasteurs de liberté, et des amis sincères de la liberté, que l'on signale comme dévoués au régime de servitude. Ceux-là ne doivent négliger aucune occasion de déclarer combien ils aiment deux choses dont furent privés les sujets de Philippe II : être libres et y voir clair.

III

M. MICHELET[1]

6 février 1865.

Ne rions pas, c'est trop triste. Ce vieillard monomane, qui fait de sa haine contre le christianisme et de son amour pour la gravelure quelque chose de pareil aux idées fixes qui peuplent Bedlam et Charenton, je l'ai connu jeune, éloquent, inspiré, savant, sympathique, chéri de ses élèves, qu'excitaient au travail cette physionomie heureuse, cette parole vibrante, cette science affable, ce mélange de passion et de douceur. Tous, ou presque tous, enfants de l'Université sous la Restauration, nous avons eu pour professeur ce brillant lauréat de 1816. Si j'appuyais trop fort, si j'exprimais en termes trop violents l'irritation nerveuse que cause une semblable lecture, les amis, les compères qui gémissent tout bas sans oser blâmer tout haut, ne manqueraient pas de m'accu-

[1] *Bible de l'humanité.*

ser d'irrévérence envers un sexagénaire illustre dont le seul défaut est de se griser de ses mensonges, comme Noé s'était grisé de son vin : ramenons donc la couverture; n'est-ce pas, d'ailleurs, ce que l'on fait pour les morts? et un auteur qui n'a plus ni talent, ni bon sens, ni style, n'est-il pas un mort en littérature?

Henri Heine, et, après lui, M. Émile Montégut, ont appelé M. Michelet un Hindou : ils ne croyaient pas si bien dire. Mais, pour que l'assimilation fût tout à fait exacte, il faudrait supposer un Hindou en qui se serait accompli un *avatar*, et dont la seconde existence serait incessamment occupée à infliger des démentis à la première. Notre Hindou aurait commencé par être Français et même à peu près chrétien; d'un christianisme vague, ondoyant, fluide, prêt à se fondre dans une religiosité mystique, laquelle, à son tour, serait disposée d'avance à toutes les métamorphoses. Un certain temps s'écoule, et, pendant ce temps, il passe de la religiosité à l'indifférence et de l'indifférence à la haine; puis tout à coup, par l'intervention d'un Brahma quelconque, le voilà changeant de patrie, d'origine, de race et de culte, mais sans oublier une seule de ses colères contre sa première religion. Au lieu d'adorer purement et simplement les divinités de l'Inde, — qui ne me paraissent ni simples, ni pures, — il fait de chacun de ses nouveaux articles de foi autant de griefs et d'armes offensives contre ses anciennes croyances.

Il ne se borne pas à chanter le Rig-Véda, à cultiver

Agni, à se régaler d'orge et de gâteau sacré, à réciter le Râmayana, à nourrir son dieu ou ses dieux de lait et de beurre; il faut encore que le Râmayana lui serve à *éreinter* l'Évangile, et que ce beurre divin lui fournisse des tartines contre le christianisme. En d'autres termes, un Hindou greffé sur un chrétien de l'*Opinion nationale*, se souvenant pour mieux haïr, mêlant à sa dévotion brahminique ses manies voltairiennes, appliquant tout ensemble à son apostolat de fraîche date les réminiscences de sa vie passée envenimées par sa passion actuelle, et cette faculté bizarre de l'imagination hindoue, qui trouverait moyen de changer les rochers en nuages et le granit en feu-follet, — voilà, autant qu'on peut toucher l'intangible, fixer l'insaisissable, raisonner l'absurde et définir l'impossible, le Moïse de cette *Bible de l'Humanité*; voilà le prophète inspiré qui écrit ces lignes foudroyantes : « Chose horrible qui fait frissonner un Père de l'Église : Saturne mangeait ses enfants!... Quel exemple pour la famille! » — Rassurez-vous, bonhomme. (Bonhomme! saint Jérôme ou saint Augustin!!!) Rassurez-vous, bonhomme. Il avale des pierres à la place. » En écrivant cette phrase, si difficile à avaler, pourquoi M. Michelet, toujours folâtre, oublie-t-il d'ajouter que c'est avec ces pierres, retrouvées par les savants, que l'on fait l'extrait de saturne?

Sérieusement, quelle est l'idée de ce livre *sacré*, comme l'appelle son modeste auteur? Quel en est le plan, quel en sera l'effet? Une analyse, même approximative et sommaire, serait bien difficile au milieu de ces fondrières et

de ce chaos. Essayons pourtant. Le travail est rude, mais peut-être aura-t-il sa récompense.

Dans la pensée de M. Michelet, l'avénement du christianisme a été un accident malheureux, qui a retardé d'une quinzaine de siècles les progrès de l'humanité. La Bible, ou, comme nous dirions, l'Ancien Testament n'est pas un livre à part offrant les caractères d'une inspiration exceptionnelle et divine, mais un fragment informe et suspect, un chapitre *inférieur* de la Bible universelle dont les vrais et grands prolégomènes appartiennent à l'Inde, à la Perse et à la Grèce. L'Inde adorait le feu (Agni) qu'elle nourrissait de beurre — j'avoue que ce beurre me semble un peu fort. — La Perse adorait l'eau; la Grèce adorait la terre : religions primitives qui ont précédé toutes les mythologies, et autrement raisonnables que celle qui nous ordonne d'adorer un Dieu que nous n'avons pas fait, et que, par conséquent, nous ne pouvons pas défaire. Ici nous sommes condamnés à citer : on ne nous croirait pas!

« C'est le caractère grandiose de cette race, la première du monde, qu'en adorant toujours, elle sait bien qu'elle a fait les dieux... Donc nulle superstition. Si le Dieu s'oubliait, devenait un tyran, voulait enténébrer l'imagination de terreurs serviles (à bon entendeur salut!) l'esprit, armé d'une telle langue, lui retrouvant ses origines, disait : « Qui t'a créé? c'est moi. » Noble culte, de haute et fière conception, qui en donnant tout garde tout. »

J'arrête un moment M. Michelet par un pan de sa robe de professeur, et je lui soumets une observation timide.

Ces religions fondamentales, sans dogme distinct, créées par l'homme qui conservait le pouvoir de les détruire, répondant à ses besoins et à ses instincts, devaient être essentiellement humaines, extraordinairement *libérales*. Ce Dieu occupant dans l'ordre surnaturel un rang analogue à celui qu'occupe dans l'ordre politique un roi constitutionnel, parfaitement sûr qu'à la moindre velléité de coup d'État ses sujets l'enverront méditer à la frontière sur le juste retour des choses et des divinités d'ici-bas, ce Dieu est, par métier et par goût, forcé de se montrer excessivement accomodant et débonnaire. Or comment se fait-il que ces religions si claires, si pures, si favorables à la liberté morale, n'aient été, en somme, que d'horribles ténèbres, sillonnées de lueurs sanglantes? Comment se fait-il que ces cultes si simples se soient compliqués de cérémonies stupides ou cruelles, quand elles n'étaient pas infâmes? Comment se fait-il que les hommes vivant sous ce régime salubre et vivifiant, libre et doux, soient arrivés, sous ces bienfaisantes influences, à d'incroyables excès de bestialité, de barbarie ou de luxure? Comment se fait-il enfin que ces peuples, assez heureux pour conserver « ce noble culte, de haute et fière conception, » soient tombés dans un tel état de dégradation et d'abaissement, que leur sombre immobilité dure depuis vingt ou trente siècles, que toutes les servitudes les aient trouvés prêts, et qu'aujourd'hui encore ces enfants de la lumière, ces dépositaires de tous les principes de vérité, de civilisation et de progrès, subissent le joug des malheureuses nations, retardées dans leur développement

intellectuel et plongées dans l'ombre fétide du moyen âge par ce désastreux accident qui s'est appelé le christianisme? Il y a là quelque chose d'inexplicable; mais qui prétendrait expliquer M. Michelet? Je le défie de s'expliquer lui-même.

Poursuivons. Sur ces religions élémentaires se sont superposées les mythologies, première altération du vrai culte, à laquelle on peut cependant pardonner, pourvu que l'on en pénètre le sens et que l'on ne s'arrête pas à de trompeuses apparences.

Exemple : peut-être vous est-il arrivé — les cléricaux sont capables de tout! — d'être un peu scandalisés des galanteries de l'Olympe et notamment de Jupiter. Eh bien! lisez M. Michelet, soufflé par un savant dont le nom m'échappe; il vous dira que « l'air supérieur, le Ciel, le père Zeus, Zu-Pitter, a nécessairement la plus haute place, le trône de la nature. *Il pleut*[1], il produit tout. » Et ce savant ajoute : « On ne s'offensait pas plus des mille hymens de Zeus et d'Aphrodite, qu'on ne songe aujourd'hui à trouver que l'oxygène est un débauché parce qu'il s'unit à tous les corps. »

Oxygène tant qu'on voudra! Cette explication scientifique ne change rien au scandale; elle n'empêche pas que, pendant trois mille ans, les amours de Jupiter et des autres dieux ou déesses, dont on veut faire aujourd'hui des gaz ou des éléments, n'aient servi de texte et de prétexte à toutes les licences érotiques du pinceau et de la

[1] Bélise dirait : « Voilà qui se conjugue : Je pleus, tu pleus, il pleut. » (Michelet, dernière manière.)

plume. Vous vous trompiez, nous dit-on : la lourdeur byzantine vous a enlevé la finesse de tact nécessaire pour bien comprendre le vrai caractère des ces fables. Eh! que m'importe? Lorsque ces fables ont entretenu dans la société et dans l'art tout un monde de libertinage, lorsqu'elles ont créé une poésie, une langue, un paganisme officieux survivant au paganisme officiel, que m'importe d'apprendre, après coup, qu'il y a eu erreur, que tout cela était du domaine, non pas de la poésie et de la morale, mais de la géologie et de la chimie? Est-ce vrai, d'ailleurs, et cette vérité nouvelle n'est-elle pas une nouvelle forme du vieux mensonge? Croyez-vous, par hasard, que si cette mythologie voluptueuse n'avait personnifié que des éléments ou des forces primitives; si, par ses formes, ses passions, ses écrits, ses symboles, elle ne s'était pas adaptée aux instincts matériels, aux sensuelles convoitises de notre pauvre humanité, elle aurait gardé sa puissance et son prestige, longtemps, bien longtemps après la chute des idoles et la ruine des temples?

Les poëtes païens du dix-huitième siècle étaient au moins de meilleure foi que nos modernes réformateurs. « Adorons-les, ces dieux faits comme nous! » s'écrie l'un d'eux, l'insipide Gentil-Bernard. — Ces dieux faits comme nous, ou ces dieux que nous avons faits, c'est exactement la même chose. Si l'on nous engage à les adorer, ce n'est pas en l'honneur de la chimie, c'est par complaisance pour nos vices, qui s'arrangent bien mieux avec les dieux faits par nous ou comme nous qu'avec le Dieu véritable. Vous le voyez, rien n'est nouveau sous le soleil, et ce

n'était pas la peine d'écrire une *Bible de l'humanité*, d'essayer la palingénésie du matérialisme pour copier les plus plats versificateurs de l'école Pompadour.

Toutefois, M. Michelet ne tient pas énormément aux dieux de la fable. Ce qu'il a à cœur, ce qui occupe une grande place dans son système, c'est la légende intermédiaire, à demi divine, à demi héroïque, d'Hercule et de Prométhée. Hercule et Prométhée symbolisent, l'un la réparation, l'autre la protestation de l'humaine et immortelle justice, compromises par les ravages des monstres et par l'immorale tyrannie de Jupiter. Laissons parler M. Michelet ; il a le singulier privilége de nous réjouir en nous irritant : « Ce flambeau de la vie, que nous nous passons en courant, un génie l'alluma et le remit à l'homme pour se faire créateur, héros, dieu. Durs travaux !. . Il n'importe ! Captif en Prométhée, il remonte au ciel en Hercule. » — Et recule en homme, ajouterait M. de Biévre.

Sous le nom de ces deux héros, — demi-dieux ou Titans, — c'est l'homme qui reparaît dans sa liberté et sa force, n'ayant plus besoin que de lui-même, détrônant ou remplaçant les divinités symboliques auxquelles il avait délégué sa puissance, et revendiquant les droits de l'humanité, en attendant que ces droits, proclamés par les stoïciens, fussent formulés dans la loi, expliqués par la jurisprudence. Telle est, si j'ai bien compris, — mais qui peut se flatter de comprendre ? — la gradation *biblique* découverte par M. Michelet. Premièrement, les forces élémentaires de cette bonne Nature, adorées suivant le

besoin particulier de chaque société naissante : le feu chez les Hindous ; l'eau chez les Perses ; la terre chez les Grecs ; les dieux helléniques, assez bonnes gens d'ailleurs et indignement calomniés par les cléricaux, mais ayant le tort d'offrir à l'adoration des âmes pieuses des personnages trop distincts, trop aisément confondus avec des êtres réels, et, par cela même, détournés de leur véritable sens ; Hercule et Prométhée, ne laissant pas prescrire les pouvoirs de l'homme, ses rapports directs avec la nature, ses droits à la vérité et à la justice ; les stoïciens, héritiers de Prométhée et d'Hercule, élevant leur vertu au-dessus des croyances d'une religion fragile et tendant la main aux jurisconsultes de la grande époque romaine, qui sauveraient le monde, installeraient sur les débris de tous les cultes un nouvel âge d'or, de paix et d'équité, si on leur en laissait le temps ; puis une éclipse immense, quinze ou seize fois séculaire, que M. Michelet intitule poliment *défaillance du monde ;* l'écrasement du moyen âge. Puis enfin, l'ère radieuse des Strauss, des Renan, des Michelet, renouant la chaine des temps, nous conviant à finir comme nous avons commencé, par Agni, Sôma, Mitra, Vârouna, Manou, Vichnou, Parosou, et nous ramenant à nos vraies origines, qui ne sont ni hébraïques, ni chrétiennes, mais hindoues, perses, chinoises, grecques et romaines.

Dans ce triomphal ensemble, que fait cette petite anecdote généralement connue sous le nom de christianisme ? Hélas ! ce que fait un intrus dans un salon où on ne l'a pas invité ; une bien triste figure. D'abord il se rattache

aux peuples du crépuscule, de la nuit et du clair-obscur, lesquels ne sont bons qu'à servir de repoussoirs aux peuples de la lumière. Ensuite il n'a été qu'une superfétation, un éteignoir, une chape de plomb, une herbe parasite qui a étouffé le bon grain, un mensonge de la Grâce qui a indéfiniment ajourné le règne de la Justice. On allait être heureux, équitable, chaste, honnête, pacifique; le monde ne demandait qu'à faire un pas de plus, à passer immédiatement de Papinien à Babinet. La ville des Césars, de Claude et de Néron, à laquelle les calomnies d'écrivains dévots, tels que Tacite, Juvénal ou Suétone, ne sauraient ravir notre estime, Rome était en train de purifier les mœurs, d'assainir les caractères, d'affermir les libertés, d'adoucir les codes, de préparer une régénération définitive de l'espèce humaine. Le christianisme a tout gâté, tout obscurci, tout opprimé, tout falsifié, et l'idée-mère qui se cache, se montre ou se déguise dans la *Bible de l'humanité*, c'est qu'il faut le considérer comme non avenu, sauter à reculons sur ses ruines, et reprendre le fil de la conversation au point où il l'avait brisé.

Par quels moyens oratoires et historiques M. Michelet défend-il cette thèse? Par des procédés qui prouvent, une fois de plus, que, chez les maniaques *l'idée fixe* ne manque pas, pour se satisfaire, de certaines ingéniosités. Si vous avez visité les établissements affectés à ce genre d'infirmités, vous aurez remarqué chez les pensionnaires qui croient être Talma, Napoléon ou Bovliar, des raisonnements subtils qui vous forcent à douter de votre pro-

pre raison. L'art de M. Michelet consiste à noyer tout ce qui se rattache au christianisme, — Ancien et Nouveau Testament, dogmes, mystères, personnages, mots consacrés, — dans les eaux bourbeuses des théogonies païennes, comme on noierait un objet imperceptible dans un lac immense. En parlant de tous ces cultes immondes ou grotesques, en se complaisant à les confondre avec les forces primitives de la nature et les premières inventions de l'homme, il se sert d'expressions présentes à toutes les âmes pieuses : communion, hostie, les deux espèces, Vierge, Sauveur, Passion, Passion maternelle, — afin qu'il soit bien constaté que le christianisme n'est qu'un atome perdu dans ces sphères lumineuses, un maigre petit ruisseau, détaché de ces larges sources qui descendent des cimes de l'Himalaya et où s'abreuve l'humanité. Ce système d'absorption de la religion chrétienne dans les autres religions qui n'en étaient à nos yeux que de pâles ou infidèles reflets, cette façon de mettre d'accord les progrès de la science moderne avec ce qu'il y a de plus monstrueux dans les superstitions antiques, pour faire de ces deux extrêmes deux meules assorties et broyer le christianisme dans le rapprochement de ces deux meules, voilà l'impression qui se dégage de cette lecture, au milieu d'un déluge de sophismes, d'erreurs, de bévues, de non-sens, de mensonges et de folies.

Tout est bon à M. Michelet pour faire avancer son *dada*. Il supprime ce qui le gêne ; il défigure ce qui le dément ; il inflige à ce qui le condamne une signification diamétralement contraire à l'évidence. Les persécutions, les mar-

tyrs ! Contes d'enfant ; inventions des détracteurs de Rome impériale. *Quelques chrétiens périrent* (textuel), et encore c'est qu'ils y mirent de la mauvaise volonté. Les catacombes n'étaient peuplées que de poltrons qui craignaient l'enrôlement ou refusaient l'impôt. Au fond, Rome était bien moins corrompue qu'elle n'en avait l'air ; la vraie corruption venait des chrétiens, de la substitution du régime de la Grâce au régime de la Justice. Caligula, Tibère, Néron, Domitien, valent beaucoup mieux que leur réputation ; ils avaient un faible pour la religion nouvelle ; ils étaient d'ailleurs trop *gentils* pour persécuter d'hon-nêtes gens, etc... On a parlé du procédé de réduction-Renan mais ce procédé était un verre grossissant, si on le compare à celui de M. Michelet. Jésus-Christ, chez M. Renan ; gardait encore une *personnalité* distincte ; il était, sinon fils de Dieu et Dieu lui-même, au moins une sorte de créature adorable, d'émanation divine. Dans la *Bible de l'humanité*, Jésus-Christ n'existe plus qu'à l'état de vapeur ; Il n'a pas vécu ; comme ces fantômes de lavandières qui remplissent les légendes bretonnes, il commence par se détacher sur le fond sombre de la nuit et finit par se perdre dans les brumes matinales. Il y a *crescendo* et surenchère ; les couronnes de M. Renan, tressées de lauriers et de billets de banque, empêchaient M. Michelet de dormir : son insomnie nous a donné la *Bible de l'humanité*, un songe de dormeur éveillé, un cauchemar de cinq cents pages.

Que serait-ce, si j'abusais de mes avantages, ou bien s'il m'était possible de transcrire ce qui, pour des raisons

faciles à comprendre, ne doit pas trouver place ici? L'épisode du singe-héros, Hansuman, chargé d'effacer la dernière distinction entre l'homme et la bête; le mythe Osiris-Isis, odieuse parodie de nos plus saints mystères; la légende du *cœur* dans un acacia, obscénité à peine déguisée; le pays où un mari se débarrasse de sa femme à l'aide d'un chameau, — ce qui se voit encore dans des sociétés civilisées... Restons-en là; on ferait un livre de ces citations incroyables, et, avec de bonnes intentions, ce serait un mauvais livre.

Cependant je veux, en finissant, citer quelques lignes encore. Afin de mieux prouver la défaillance du monde, l'écrasement du moyen-âge par le fait du christianisme, M. Michelet ajoute : « Pour bien savoir le néant de l'époque, en mesurer la chute, il suffit de connaître la pâle littérature d'alors. Un souffle de mourant, un dernier radotage de faibles et vagues paroles. Profonde pauvreté et définitive impuissance. Tout est flasque, mou, vieux, — et, qui pis est, ENFLÉ A VIDE, GONFLÉ D'AIR ET DE VENT, BIZARREMENT EXAGÉRATEUR. »

Eh! mais, il a du bon, M. Michelet, et il simplifie d'avance la tâche de son critique. En lui appliquant, mot pour mot, la phrase qu'il applique si judicieusement à saint Jérôme, je place au rang qui lui appartient notre nouveau Père de l'Église.

IV

MM. ED. BIRÉ ET ÉM. GRIMAUD[1]

---

15 février 1865.

Voici une idée heureuse, très-heureusement menée à bien. Deux hommes de talent et d'esprit, un prosateur et un poëte, laborieux, chercheurs, lettrés jusqu'au bout de la plume, assez provinciaux pour se donner le temps de réfléchir, assez Parisiens pour être au courant de ce qu'il faut savoir, ont regardé du côté de l'Académie française, et ils se sont dit : L'Académie est attaquée ; la poésie est abandonnée ; traitons par l'homœopathie ces deux illustres malades. Notre siècle n'est pas poétique, mais il est curieux ; ramenons-le à la poésie par la curiosité. Rendons-le poëte malgré lui, en évoquant ces images du passé, qui ne manquent jamais leur effet sur les générations vieillissantes : la nôtre n'ouvrirait peut-être pas un volume de Lemierre, de Thomas, de Raynouard, de Mil-

[1] *Les Poëtes lauréats de l'Académie française.*

levoye, de Victorin Fabre, de Soumet; mais il lui plaira de savoir que, telle année et tel jour, ces noms déjà perdus dans la brume lointaine furent synonymes de succès, de couronnes, presque de gloire; elle ne sera pas fâchée de rencontrer comme légende de ces médailles usées par le temps, des notices brèves, nettes, spirituelles, exactes, piquantes, qui lui apprennent à mettre au-dessous de ces noms, quand ils seront prononcés, une date, une idée, un fait, un souvenir. Et que sait-on? L'appétit vient en lisant. Une fois la connaissance faite ou refaite, on voudra voir comment versifiaient ceux que l'on avait oubliés et comment ont débuté ceux que l'oubli ne peut plus atteindre. Ainsi nous arriverons tout doucement, par la plus honnête des supercheries, à réaliser un prodige plus surprenant, en 1865, que la prospérité du Piémont et les résultats de la liberté des théâtres : à faire lire des vers.

Peut-être MM. Edmond Biré et Emile Grimaud ne se sont-ils pas dit tout cela; mais il suffit, pour leur succès, qu'on le pense en les lisant. Tâchons de donner une idée de leur plan; ce sera le meilleur moyen de recommander leur ouvrage.

C'est du 25 août 1671 que datent les prix de poésie décernés par l'Académie française. Quels prix, grand Dieu! quels sujets, quels lauréats, et quel contraste entre les admirables chefs-d'œuvre qui signalaient cette triomphale période du grand siècle, et les amplifications rimées que consacraient invariablement à la gloire de Louis XIV des concurrents tels que l'abbé Genest, du

Jarry, La Monnoye, d'Alibert, de Saint-Romain, l'abbé de Maumenet, madame Durand, de la Granche, Roy, Gacon, La Visclède, etc., etc. ! Quatre-vingts ans, de 1671 à 1751, pendant lesquels ils sont tous à peu près de la même force et de la même notoriété ! *Si j'en connais pas un.....* Avouons, pour être juste, que le cahier des charges académiques était alors de nature à refroidir le plus bouillant génie, à décourager l'inspiration la plus vaillante. Toujours l'éloge de Louis XIV ! et des textes dans le genre de ceux-ci : « Qu'on voit toujours Sa Majesté tranquille, quoique dans un mouvement continuel. » — « Sur la gloire que le roi s'est acquise en se condamnant dans sa propre cause. » — « Plus le roi mérite les louanges, plus il les évite. » — Je ne cite ni les plus longs ni les plus ridicules. Toujours le même pâté d'anguilles, pétri de la même façon, et cuit aux rayons du Roi-Soleil ! En lisant ces singuliers programmes, on comprend que, pendant cette première période, les chances ne fussent courues que par de pauvres diables ou par des hommes du monde, enchantés de faire à la fois acte de poëtes et de courtisans. Ne vous hâtez pas, sur cet échantillon, de crier à l'abaissement des lettres. Cette époque où les Maumenet, les Gacon, les du Jarry, les La Monnoye s'excrimaient en l'honneur des gloires, des grandeurs et des perfections de Louis, était justement celle où Molière écrivait *Tartuffe* et *le Bourgeois Gentilhomme*, Racine *les Plaideurs* et *Britannicus*, la Fontaine ses *Fables*, Boileau ses *Satires*, Bossuet son *Exposition de la foi catholique*, la Rochefoucauld ses *Maximes*. Ce *laid* idéal de la littérature

de convention, d'adulation et d'apparat était exactement contemporain des Lettres de madame de Sévigné.

N'y a-t-il là, en effet, qu'un contraste? Ne pourrait-on pas, en tout bien, tout honneur, et sans être accusé d'arrière-pensées amoureuses pour la plus illustre des douairières, y trouver le sujet de quelques réflexions rassurantes? Quel est le principal argument des détracteurs de l'Académie? Par quelles objections essayaient-ils, cet hiver encore, d'atténuer l'immense effet produit par les éclatants discours de MM. de Carné et Dufaure? L'Académie, disent-ils, est une institution aussi dépaysée dans notre siècle que le seraient les culottes courtes et les ailes de pigeon; elle s'éloigne de plus en plus de son origine et de son but; entre elle et la littérature vraie, vivante, celle dont le cœur bat, dont les yeux brillent, dont les lèvres parlent, dont l'âme se communique incessamment de l'élite à la multitude, il y a des abimes, ou, comme on dirait en langage de théâtre, des *loups* de plus en plus effroyables. Donc il faut en finir avec cette dernière épave de l'ancien régime; après quoi, notre maître et notre maîtresse, l'Art et la Liberté, nous accorderont, en guise de récompense, le privilége de ne plus faire que des chefs-d'œuvre.

Eh bien! voilà l'époque par excellence, celle où l'Académie était dans sa fleur, et semblait ne faire qu'un avec tout ce que la poésie et la littérature possédaient de plus éminent : ses prix offraient tout l'attrait de la nouveauté, et devaient être d'autant plus recherchés que la moyenne des auteurs était généralement plus pauvre. Pourtant

lisez ou essayez de lire les quarante-quatre éloges poétiques de S. M. Louis le Grand, et vous reconnaîtrez, entre deux bâillements, que le meilleur ou le moins mauvais est séparé des tragédies de Racine et des comédies de Molière par une tout autre distance que celle qui sépare, par exemple, le concours de 1817 des tragédies de M. de Jouy, et le concours de 1859 des comédies de M. Laya. Au dix-septième siècle, ce n'est ni la même poésie, ni la même langue, ni la même atmosphère. On dirait deux races distinctes, sans autre intermédiaire que Richelet et Chompré. Au dix-neuvième, les différences s'amoindrissent : ceux que l'Académie a couronnés la veille, le public les applaudit le lendemain. Chose singulière ! c'est l'année 1789 qui ouvre cette révolution, comme elle en a ouvert de moins académiques. Nous lisons dans le premier volume de MM. Biré et Grimaud : « 1789 : l'Édit de novembre 1787 en faveur des non-catholiques : Fontanes. » Ainsi, au seuil de la société nouvelle, sous les auspices de cette liberté de conscience qui avait encore à se faire acheter bien cher, c'était un élégant écrivain, un vrai poëte, qui préludait par un prix d'Académie à de plus sérieux succès ; et ce poëte a rempli, avec l'abbé Delille, tout l'interrègne qui va d'André Chénier à Lamartine. Dix-huit ans plus tard, le lauréat s'appelle Millevoye, à jamais sauvé de l'oubli par sa *Chute des feuilles ;* en 1815, Alexandre Soumet, Charles Magnin et madame Dufrénoy, trois noms d'une incontestable valeur. Le concours de 1817 est plus significatif encore. Là, comme une nichée de fauvettes qui, à l'aube d'un beau jour, se posent un

moment sur la même branche avant de se disperser, paraissent ensemble les futurs auteurs de *Marie-Stuart* et de *Picciola*, puis Casimir Delavigne, Charles Loyson, mort à vingt-neuf ans et dont le talent valait mieux que le nom; la princesse Constance de Salm, qui eut ses jours de succès et d'éclat, et enfin un enfant de quinze ans qu'on appelait alors l'*enfant sublime*, et qui aujourd'hui s'appelle Victor Hugo. Cette supériorité du présent sur le passé a persisté jusques aux concours les plus récents, jusques à mademoiselle Ernestine Drouet, l'auteur inspirée de *Caritas*.

D'où vient cette différence? MM. Biré et Grimaud nous le disent : de la servitude, ou, si vous l'aimez mieux, du servilisme d'alors et de la liberté d'aujourd'hui. Par conséquent, dire que l'Académie française représentait fidèlement, à cette époque, les aspirations de l'intelligence e qu'elle est maintenant rebelle à tous les instincts de l'esprit moderne, c'est exactement comme si l'on disait que la littérature servile ou courtisanesque est préférable à la littérature indépendante; qu'il vaut mieux chanter, quarante-deux fois de suite, les vertus d'un monarque absolu que célébrer l'indépendance de l'homme de lettres, le bonheur que procure l'étude, la découverte de l'imprimerie ou la Sœur de charité; en d'autres termes, qu'une Académie libérale, conservant une fière attitude et personnifiant de son mieux l'émancipation tout actuelle de la profession littéraire, est un débris de l'ancien régime, bon à jeter au garde-meuble des vieilles monarchies, et qu'une Académie prosterné

devant les puissances de ce monde serait un magnifique *specimen* de la société nouvelle. Est-ce là l'opinion de ses détracteurs? Nous le croirions volontiers en lisant leurs brochures.

On comprend que MM. Biré et Grimaud aient glissé rapidement sur ces premiers poëtes lauréats, qu'ils se soient bien gardés de transcrire leurs vers, et se bornent à faire luire un rayon de jour crépusculaire sur ces *oubliés* et ces *dédaignés*. Les notices! voilà ce qui fait l'agrément et ce qui fera le succès de leur livre. Ils le comparent modestement à cette salle du palais de l'École des beaux-arts, spécialement destinée à recevoir les toiles qui ont valu le grand prix de Rome à leurs auteurs. Pour que la similitude fût complète, il faudrait supposer, à côté de ces toiles où les noms de Girodet, d'Ingres, de Flandrin donnent la réplique à ceux de MM. Norblin et Larivière, un *cicerone* très-bien renseigné, qui, dans une causerie instructive et piquante, nous redît en abrégé l'histoire des progrès ou des défaillances, nous rappelât pourquoi les uns ont dépassé et pourquoi les autres n'ont pas tenu les promesses de leur premier succès. Ces deux volumes sont pleins d'informations puisées aux bonnes sources, de jolies surprises qui réveillent l'attention au moment où elle risquerait de s'assoupir, et qui, je le répète, mettent notre passion la plus vive, la curiosité, au service de notre goût le plus émoussé, le goût des vers

Voulez-vous quelques citations? Un de nos chroniqueurs racontait récemment l'histoire de ce jeune artiste,

(n'était-ce pas Bouginier?) dont le nez, devenu légendaire, était crayonné ou charbonné sur tous les murs de Paris. Les aimables inventeurs de cette *scie* d'atelier ne se doutaient probablement pas qu'ils copiaient, à cent soixante ans de distance, de bien illustres personnages, le duc et la duchesse du Maine et le duc de Bourgogne. Le second des lauréats par ordre de date (1673), l'abbé Genest, avait un nez de dimension si colossale, qu'en cherchant l'anagramme de son nom, Charles Genest, les princes trouvèrent ces mots : *C'est large nès.* Le duc de Bourgogne dessinait partout ce nez gigantesque ; sur ses cartons de dessins, sur les murailles, sur la glace de son carrosse, quand elle venait à se ternir... — Tant il est vrai que les facéties des petits qui s'amusent ne sont pas beaucoup plus spirituelles que celles des grands qui s'ennuient!

Ce qui est plus piquant, c'est d'apprendre que Voltaire, oui, Voltaire lui-même, le grand émancipateur des esprits, l'impitoyable railleur des hiérarchies sociales, concourut deux fois pour ce prix de poésie sans réussir à l'obtenir. En 1714, Voltaire, âgé de dix-huit ans, fut vaincu par un abbé Laurent Juilhard, dit du Jarry, dont le poëme (*le Vœu de Louis XIII*) ne devait pas être un chef-d'œuvre, si nous en jugeons par les vers suivants :

> Pôles *glacés*, *brûlants*, où sa gloire connue
> Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue.

Soixante-quatre ans après, Voltaire octogénaire concourut encore sous le nom du marquis de Villette, et le poëte d'*Irène* ne fut pas plus heureux que l'auteur d'*Œdipe* : il

n'arriva que le cinquième, et peu s'en fallut qu'il ne fût jeté au panier. Entre ces deux dates, en 1747, il composa sur le programme du concours : « La clémence de Louis XIV est une des vertus de son auguste successeur, » — une ode qui ne pouvait prétendre au prix, puisqu'il était alors un des quarante, mais qui se fit remarquer par sa fougue dithyrambique. « Voltaire, ajoutent nos auteurs, prétendait alors à un prix bien autrement précieux pour lui : la faveur de Louis XV. »

Ces petits détails m'ont paru bons à recueillir. Le Voltaire de la postérité, ou, pour mieux dire, de *sa* postérité, n'est pas du tout celui que connurent ses contemporains. On ne le voit plus aujourd'hui qu'à travers une sorte de nuage olympique, dans la grandeur d'un rôle qui le fait adorer ou maudire, suivant qu'on hait ou qu'on regrette ce qu'il a démoli, suivant qu'on repousse ou qu'on vénère ce qu'il a blasphémé. Le fait est que peu de grands hommes eurent plus de petitesses : peu de semeurs d'idées nouvelles furent plus enclins à flagorner les idées reçues; peu de libérateurs des intelligences eurent plus de penchant à s'incliner devant tons les brillants emblèmes des servitudes intellectuelles. Génie saturé de gloire, il disputait une médaille académique à un André de Murville, à un abbé Guéroult, à un L'Œillart d'Avrigny; il lui fallait à la fois les gros morceaux et les miettes. Défenseur de l'humanité, un sourire de Louis XV lui eût fait abandonner sa cliente. Il avait autant de vanité que d'orgueil, autant de goût pour les distinctions chères aux gens médiocres que pour les succès promis aux es-

prits supérieurs. Ce frondeur était courtisan; ce malicieux était flatteur; ce pourfendeur d'abus les eût applaudis, si on l'eût mis, pour les voir passer, à une fenêtre du palais de Versailles. Le sarcasme qui a dessiné l'indélébile pli de sa face se fût figé sur ses lèvres, si le roi de France avait traité en favori celui qui devait être un jour le roi Voltaire.

Revenons aux *Poëtes lauréats :* l'intérêt est plus vif à mesure qu'on avance. En 1754, l'Académie, débarrassée de ses langes marqués au chiffre de Richelieu et de Louis XIV, proclame (soit dit sans jeu de mots) la liberté des sujets. Dès lors se présentent des noms moins obscurs : Lemière, Marmontel, Thomas, la Harpe, Florian, Chamfort. Ces noms ne nous ont jamais inspiré un très-vif enthousiasme. Pourtant, si l'on veut bien se souvenir que les plus grands écrivains du dix-huitième siècle furent des prosateurs, on reconnaîtra que cette poésie académique nous donne, en abrégé, l'exacte mesure de toute la poésie de l'époque. N'oublions pas Rulhière et Gilbert, Gilbert surtout, que ses démêlés avec les philosophes avaient rendu suspect à l'Académie, et dont l'ode sur le *Jugement dernier* (1773) se termine par un vers admirable :

Sur les mondes détruits, le Temps dort immobile.

On sait que Gilbert, vaincu par la Harpe, lui fit payer sa défaite par ces vers présents à toutes les mémoires ;

C'est ce petit rimeur, de tous ses prix enflé,
Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,

Tout meurtri des faux pas de sa Muse tragique.
Tomba de chute en chute au trône académique.

N'oublions pas le poëte anonyme qui, dans une ode sur l'*Immortalité de l'âme*, couronnée en 1758, fit entendre des accents vraiment lyriques où vibre un écho des chœurs d'*Athalie* :

Grand Dieu, quand un rayon de ta clarté suprême
  Ne m'eût point révélé mon sort,
Mon âme chaque jour lit au fond d'elle-même,
Qu'en la formant ta main l'a soustraite à la mort.
Un instinct généreux, un cri de la nature
  Contre le néant me rassure.
Ce qui n'est point matière est immortel en moi :
Ma raison me l'apprend sans être téméraire,
  Et sur cet important mystère
Ne laisse ni combat, ni mérite à ma foi...

On le voit, nous sommes loin déjà des *pôles glacés, brûlants*, de l'abbé Juilhard. Pour compléter ce second chapitre, cueillons, avec nos auteurs ce vers tant de fois cité sur Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire...

Dix-neuf personnes sur vingt attribuent ce vers à Voltaire : il est de Gudin, fils d'un horloger comme Beaumarchais, et beaucoup moins célèbre par ce vers que par son amitié pour l'auteur du *Mariage de Figaro*.

Pourtant, tout ceci n'est, à vrai dire, qu'un prologue dans l'ouvrage de MM. Biré et Grimaud. Après le terrible intermède révolutionnaire, on vit l'Académie française renaître de ses cendres et proposer, dès 1803, de nou

veaux prix de poésie. Raynouard fut le premier lauréat de cette période ; sa pièce avait pour titre : *Socrate dans le temple d'Aglaure.*

C'est donc un espace de soixante années et de trente-deux concours poétiques que MM. Biré et Grimaud nous font traverser sans faiblir un instant et sans autre lacune que quelques vers de madame Louise Colet, qui se sont égarés (avec leur auteur). Avons-nous besoin de dire tout ce qu'il a fallu de soins, de patience, de démarches et de travail pour colliger, pour réveiller toutes ces pièces en-pormies soit dans les cartons des lauréats, soit dans les papiers de famille, soit dans les archives de l'Académie? Nous avons mentionné la plupart des noms qui furent révélés par ces concours. Ajoutons qu'autour de chacun de ces noms, à propos de chacune de ces existences tranchées avant l'âge ou heureusement prolongées jusqu'à nous, les auteurs de ce livre ont groupé tout ce qui peut rendre la vie à ces figures éteintes ou ramener nos regards sur ces figures vieillies. Ils ont fait preuve, dans cette partie de leur travail, d'un sentiment littéraire très-juste et très-fin : je ne crains ni de me tromper ni de me répéter en affirmant que, si les poëmes couronnés donnent quelques lecteurs aux notices, les notices en donneront beaucoup plus aux poëmes. Rien de plus judicieux, par exemple, que la page où MM. Biré et Grimaud, établissant la balance entre Alexandre Soumet et Casimir Delavigne, l'un si brillant, l'autre si sage, nous font remarquer avec regret que la liste de nos grands poëtes se serait enrichie d'un nom immortel si ces deux talents

incomplets et divers se fussent réunis dans un seul homme. Dans un autre genre, quoi de plus touchant et de plus vrai que l'hommage rendu au pauvre Édouard Mennechet, ce dévoué serviteur de la branche aînée des Bourbons, cet aimable poëte, ce lecteur délicieux, dont la vie, si heureuse d'abord et si douce, s'est achevée dans les luttes d'une pauvreté fidèle? C'est par là, par ces retours sur un passé d'hier, que ces courtes biographies méritent de prendre pied dans la critique et dans l'histoire littéraire.

Quant au succès, je suis tranquille : outre le mérite très-réel du livre, il est placé sous le patronage d'une foule de sentiments qui se chargeront de sa fortune. Les lauréats morts ont laissé une famille et des amis : l'amitié, la piété filiale vont accourir vers ces pierres tumulaires avec des branches de cyprès et des couronnes d'immortelles. Les vivants accueilleront avec joie ce regain inattendu qui s'épanouit tout à coup sur un sol ravagé par le malheur des temps. Tous ceux — et le nombre en est grand, — qui aiment à se frotter de littérature sans que la couche soit trop épaisse, trouveront dans cet ouvrage assez de noms propres, de dates, d'anecdotes, de citations, de bons ou de mauvais vers, pour en faire le sujet d'une agréable causerie entre honnêtes gens. On achètera ces deux volumes comme on va à l'Académie. S'il manque quelque chose à ces pièces de vers au point de vue de la poésie pure, le désavantage est racheté par cette sorte de poésie qui ne dépend pas d'un hémistiche ou d'une rime, qui ne se formule pas en odes ou en sonnets, mais qui se

réveille subitement dans nos âmes, chaque fois que l'on nous reporte vers de lointains souvenirs et qu'une pâle clarté illumine les débris de nos jeunes années. Combien de ces noms, Millevoye, Soumet, Delavigne, Victorin Fabre, nous rappellent nos premiers songes, nos premières lectures, nos soirées au Théâtre-Français, nos promenades au Luxembourg ! Le passé ! il est la poésie de ceux qui n'en ont plus d'autre et la jeunesse de ceux qui se font vieux. Et à ce propos un petit détail m'inquiète. J'ai dit que l'amour-propre des lauréats me répondait du succès du livre : en suis-je bien sûr ? Parmi ces lauréats, il y a des femmes, et ce livre nous dit leur âge ; passe encore pour celles qui sont mortes ; tous les morts sont à peu près du même âge ; mais madame Louise Colet ? Née le 15 août 1815 ! La cinquantaine ! c'est à brouiller toutes les *elles* avec tous les *eux !* Quel baume poétique pourrait guérir une pareille blessure ?

C'est pourquoi je propose à l'Académie, comme sujet du concours de 1866 :

« Le chagrin d'entendre parler de leur âge l'emporte-t-il chez les femmes-poëtes, sur le plaisir de voir relire leurs vers ? »

Mais *mon* concours serait nul parce qu'il faudrait des femmes pour le juger, et que, si elles font des académiciens, elles ne sont pas encore de l'Académie française.

V

PROUDHON

20 février 1865.

Un mois s'est écoulé depuis la mort de Proudhon : c'est trop pour un panégyrique ; c'est assez pour qu'il soit permis de se demander ce qu'il faut penser de ce *grand penseur*, ce que l'on peut écrire sur ce *grand écrivain*, sans être accusé de troubler un deuil public et de manquer de respect à un cercueil.

Et d'abord écartons, de grâce, les vertus de l'homme privé. S'il est vrai, comme on l'assure et comme nous aimons à le croire, que Proudhon ait été bon père, bon époux, homme de mœurs austères et d'inflexible probité, tant mieux ! Cela prouve que, dans certaines intelligences, le mal reste à l'état spéculatif et que de bons instincts peuvent prévaloir contre des idées perverses. Voyez l'Allemagne ! Regardez, au bord de ce ruisseau où croissent les *wergiss mein night*, sous cette tonnelle ta-

pissée de clématites et de houblons, cet homme jeune encore, au front pâle, à l'œil bleu, au regard songeur et débonnaire : il a passé dix ans à soupirer pour une Gretchen quelconque, devenue aujourd'hui sa douce ménagère. Il fume paisiblement sa pipe, entouré de jolis enfants qui grimpent sur ses genoux. Parfois il contemple le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa tranquille félicité. Jamais on ne vit plus complète image de la vie régulière; jamais la paix de l'esprit et du cœur, la soumission à l'ordre établi, l'intention de ne rien déranger dans un ensemble où l'on trouve une part suffisante de vérité et de bonheur, ne prirent une forme plus persuasive et plus rassurante. Eh bien ! interrogez cette idylle vivante, ce bon patriarche, sur ses doctrines religieuses, philosophiques, politiques et sociales. La plus sage a de quoi mettre Dieu en question, le monde en feu, la religion en cendres, le bon sens en charpie, la morale en miettes, la propriété en morceaux, la famille en pièces. Le bonhomme est un féroce utopiste. Sa métaphysique est sans cesse occupée à rendre à sa vie pratique les démentis qu'elle en reçoit.

La Providence permet ces contrastes : pour nous humilier de deux manières et nous montrer notre faiblesse en parties doubles, elle veut, de temps à autre, que les apôtres de la vérité compromettent, par leurs fautes, l'excellence de leur prédication, et que les missionnaires du mensonge contredisent par leur conduite la perversité de leurs leçons ; c'est une loi morale sans laquelle les bons seraient trop forts et les méchants trop faibles : l'âme et

la conscience ont besoin de ce contre-poids, afin que les luttes de la vie restent dignes de la méditation du sage et des efforts de l'homme de bien.

Or, de même que je laisse aux commis voyageurs, s'il y en a encore, et aux lecteurs du *Siècle*, — il y en aura toujours, — le plaisir de raisonner sur les imperfections de la religion chrétienne d'après celles de ses ministres, de même je refuse de m'incliner devant les vertus d'une vie privée qui ne s'est révélée au public que par des enseignements propres à changer toute vertu en duperie. C'est affaire des panégyristes de la première heure ; de quoi défrayer une épitaphe : encore, après le *bon père* et le *bon époux* de rigueur, faudrait-il ajouter : « Tous ceux qui ont lu ses ouvrages reconnaîtront qu'en restant vertueux, ce logicien impitoyable a complétement manqué de logique. »

Ce qui est véritable, ce qui est évident, c'est qu'un homme qui écrit pour le peuple, qui accumule à son profit — ou à ses dépens — livres, brochures, articles de journaux, projets financiers, rêves d'économiste, réformes sociales, cesse d'être lui-même pour s'absorber dans cet élément multiple, dans cette foule intelligente ou aveugle qu'il prétend diriger, éclairer, émanciper, enrichir. Ce n'est plus lui, un individu, que l'on doit juger ; c'est la masse d'idées, de sophismes, de passions, de chimères, de folies, de convoitises qui s'allument à la lecture de ses écrits. Ce sont les courants qui s'établissent entre cet esprit solidaire et ceux dont il fait ses disciples. Ce n'est plus Proudhon, mais ce que j'appellerais l'âme

proudhonienne, si Proudhon avait cru à l'âme. Dès lors, dans cette assimilation du précepteur, de la leçon et des élèves, je n'aperçois plus qu'intelligences grossières aux prises avec les excitations les plus dangereuses ; esprits violemment arrachés à toutes les croyances qui apaisent et consolent ; démagogie flattée dans ses vices les plus meurtriers, dans ses penchants les plus effroyables ; autorité matérielle et morale également désarmée ; catastrophe et ruine préparées à la société, si la société ne retrouvait, pour repousser le péril urgent, l'énergie et la clairvoyance qui lui manquent pour conjurer les dangers lointains.

Ceci posé, abordons la question : Proudhon était-il un grand penseur et un grand écrivain ?

Ici, je prévois l'objection. Vous n'appelez, me dira-t-on, grand penseur que celui qui pense comme vous, et grand écrivain que celui dont les opinions, exprimées dans un beau langage, vous donnent le plaisir de vous admirer vous-même dans la personne d'un homme de génie.

Eh bien ! on se trompe : j'appelle grand penseur et grand écrivain l'homme qui, par la profondeur ou la finesse de ses idées, par l'éclat et le charme de son style, apporte à une cause quelconque — bonne ou mauvaise — un appui tel, que désormais l'on puisse réfuter, redouter, maudire, exécrer, combattre, vaincre, anéantir le défenseur et la cliente, mais qu'on ne puisse plus ni les séparer, ni les oublier. Ne citons pas de noms propres, la nomenclature serait trop longue.

Mais surtout j'appelle grand penseur et grand écrivain celui dont on ne peut pas dire : Si les événements, la société et la politique avaient suivi leur cours naturel, si tel ou tel incident, inexplicable au point de vue puremen humain, n'était pas venu donner raison à tous les fous contre tous les sages, bouleverser les idées en irritant les passions, lancer le pays dans les aventures, le condamner à des régimes d'exception, d'expédient et de hasard, cet homme que l'on qualifie d'illustre aurait été obligé, ou de rester obscur, ou de penser et d'écrire tout autrement qu'il n'a pensé et écrit.

Maintenant, veut-on que, pour fortifier mon raisonnement, je lui donne la forme d'un dilemme ? Soit : de deux choses l'une : ou Proudhon a été créé et mis au monde par la circonstance, par le triomphe fortuit de la démocratie ; alors, comment se fait-il qu'il ait été plus funeste à son parti qu'une armée de réactionnaires ? ou il est de ceux que l'on doit juger et admirer en dehors de la cause qu'ils servent ; alors, comment se fait-il qu'il ne puisse y avoir contre lui de plus terrible argument que de se demander ce qu'il aurait été, si la bourgeoisie parisienne n'avait pas, dans un moment de surprise, présenté les armes à la république de février ?

Remontez un siècle, deux siècles ; choisissez les hommes les plus différents, au service des doctrines les plus diverses : Bossuet, Montesquieu, Voltaire, Joseph de Maistre, Bonald, Chateaubriand ; que trouvez-vous ? Des hommes qui représentent une idée, qui s'y attachent dans la défaite ou dans la victoire ; celui-ci, champion de

l'autorité, l'investit du droit divin, pour mieux la saluer chez le prince; celui-là, en face d'un régime dont les abus et les vices s'accusent de plus en plus, essaye la formule d'un gouvernement idéal qui se réalisera plus tard dans les monarchies représentatives; un autre, aimant à confondre des désordres passagers avec des vérités immortelles, fait de son merveilleux esprit le démolisseur universel, sans se douter qu'après ces démolitions vengeresses, Dieu saura retrouver dans les débris tout ce que sa créature a cru détruire; cet autre profite des calamités qui ont semé partout l'horreur et l'épouvante, pour essayer de renouer une chaîne brisée, de restaurer l'autorité des temps antiques, etc. — Je ne leur donne pas gain de cause à tous : les uns ont eu tort; les autres trop raison; ceux-ci ont propagé l'erreur, ceux-là ont surmené la vérité; mais enfin tous ont personnifié une idée, une foi, un grand intérêt intellectuel ou moral. De près ou à distance, on ne saurait les nommer sans songer aussitôt à ce qu'ils ont défendu ou attaqué, proclamé ou nié, créé ou détruit.

Est-ce tout? Pas encore; essayez, si vous le pouvez, d'imaginer un événement public, un accident imprévu, une crise sociale, une chute de souverain ou une révolte populaire, qui réduise à néant ou fasse changer de voie Bossuet, Voltaire, Montesquieu, de Maistre, Bonald, Chateaubriand : impossible : il y a là une force et une consistance qui vous défient, un je ne sais quoi qui résiste à toutes les hypothèses, et qui maintient l'homme, sa pensée et ses écrits, au-dessus de toutes les variations exté-

rieures. Sans doute, le *milieu* et le *moment*, pour parler comme M. Taine, ne sont pas sans influence sur les esprits le plus fortement trempés ; mais ce suprême accord entre l'action qu'ils exercent et celle qu'ils subissent, les rend plus puissants encore pour le bien ou pour le mal.

Appliquons à Proudhon ces lois générales ; de quelle vérité ou de quelle erreur s'est-il inspiré? quelle cause a-t-il servie ou voulu servir? qu'a-t-il été ou prétendu être? Révolutionnaire, démocrate, socialiste, je le veux bien ; mais si j'avais le moindre droit ou la moindre prétention à une de ces trois épithètes, je ressentirais contre Proudhon une rancune profonde, et je jetterais à sa mémoire d'inépuisables anathèmes. S'il a échappé à ce titre de malfaiteur de l'intelligence que l'on peut répéter après M. Guizot, c'est à force d'être nuisible aux sauvages théories qu'il essayait de répandre. Ménagé, bien que haï par les démagogues, tout étonnés qu'un homme remarquable fût né de leurs victoires, il a obtenu le bénéfice d'une foule de circonstances atténuantes auprès des *conservateurs*, ravis d'avoir, au fond, pour auxiliaire leur plus bruyant ennemi. C'est ainsi que s'expliquent la célébrité de Proudhon et les égards extraordinaires qu'ont eus pour lui des gens intraitables vis-à-vis de l'élite des *libres-penseurs* modérés. Cette célébrité bizarre et apocryphe se place entre ces deux termes : au début, le tapage qui s'est fait autour de quelques-unes de ses formules, et qui nous a tous rassurés par l'excès même des frayeurs dont il s'efforçait de nous frapper ; à la fin, le contentement

qu'il nous causait en réussissant à convaincre de mauvaise foi, de vanité stupide, d'erreur palpable, de contradiction grossière, tous ceux qui, sans être absolument de son avis, étaient diamétralement opposés au nôtre. Placez dans les phases intermédiaires quelques pamphlets saisis par la police et embellis de leur disgrâce, quelques rigueurs regrettables, quelques coups de boutoir savamment distribués à droite et à gauche, de manière à amuser la gauche et la droite, un peu de charlatanisme, des assertions mélangées de Babœuf et de M. de la Palisse, un certain nombre de dupes et de compères ; — et vous aurez ce que, de nos jours, on appelle un homme célèbre.

Singulière logique qui, pour être dans le vrai, a besoin d'imiter Saturne et de dévorer ses enfants ! Étrange parti où, afin de s'accréditer auprès des gens raisonnables, on prouve que l'on n'a pour amis que des fous, des hableurs ou des idiots, et que, si l'on n'était pas athée, on voudrait être ultramontain !

Ne vous y trompez pas : Proudhon est tout entier dans ces disparates, tout entier dans le scandale de ses commencements. Je me déclare incompétent vis-à-vis des pages qu'il a écrites sur les sujets d'économie politique ; j'ignore quelles peuvent être la valeur et la portée de ses gros livres ; ce que je sais, c'est qu'il n'a existé pour les masses, qu'il n'est devenu et n'est resté un type, un personnage populaire et légendaire, que par ses rapports directs avec la république de février, résumés dans les deux fameux aphorismes : — Dieu, c'est le mal, — la

propriété, c'est le vol, — et expliqués dans un journal qui s'intitulait, si j'ai bonne mémoire, *le Représentant du Peuple*.

De tout le bagage de Proudhon, je n'ai lu bien exactement que ce journal et le volume qu'il publia en décembre 1849, sous le titre de *Confessions d'un Révolutionnaire;* mais s'il suffit de deux lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre, un livre de quatre cents pages et une cinquantaine d'articles me suffisent d'autant plus pour juger Proudhon, que ses spécialités de savant, de financier et d'économiste n'ont rien à démêler avec cette étude de critique littéraire : je ne dois examiner que le penseur et l'écrivain.

Le journal de Proudhon était au premier rang de ceux qui causaient d'horribles insomnies aux bourgeois, stupéfiés de ce qu'ils avaient laissé faire. Un moment de réflexion nous tranquillisait. De pareils cauchemars tuent ou réveillent, et les gens bien réveillés sont plus difficiles à surprendre. En réalité, pas une idée sérieuse, féconde ou même destructive; des simulacres de pensées, des paradoxes apoplectiques, des fantômes sortant de chaque phrase comme les vapeurs d'un marécage, des audaces de maître d'armes muni d'un sabre de fer-blanc, des pantomimes de sauvage costumé dans la coulisse, une pratique de Polichinelle dans un trombone de régiment, un tonnerre de théâtre, des menaces en l'air, des blasphèmes en ballon, les foudres d'un Jupiter de foire, des contes de revenans récités à des quadragénaires; des histoires de voleurs débitées les mains dans les poches, un fond de

persuasion que *ce n'était pas arrivé et n'arriverait pas*, quelque chose que les enfants traduisent par les mots traditionnels : *pas pour de bon*, ou *pas pour de vrai*. Ce succès, je le répète, — si c'est là ce que l'on peut appeler un succès, — fut radicalement dû à ce frisson tempéré par un sourire, à cette collection de *puffs* trop énormes pour paraître vraisemblables, à la violence de ce piment qui commençait par brûler le gosier et finissait par un arrière-goût de tisane.

Dans tout cela, qu'y avait-il de sérieux et de sincère? Ce grand démolisseur était-il un halluciné, un maniaque ou un charlatan? Cet homme *fort* avait-il voulu pratiquer le *de plus fort en plus fort*, de chez Nicolet? Dans un moment où l'on ne pouvait se faire écouter qu'en cassant les vitres, son idée était-elle de casser quelques vitres de plus que son voisin?

Les avis furent très-partagés, et la popularité de Proudhon se fit de ce partage qui le représentait comme un Croquemitaine en bonnet de coton. Aussi, lorsque les vaudevillistes et les parodistes songèrent à exploiter la réaction, qui n'était pas hélas! beaucoup plus spirituelle que son contraire, ils n'hésitèrent pas; les autres physionomies républicaines leur parurent sans doute trop rébarbatives et trop farouches : ils allèrent droit à Proudhon, parce que cette figure énigmatique, inquiétante et amusante se prêtait mieux à ce genre d'interprétation grotesque, qui s'appelle la parodie. Ils traitèrent Proudhon comme on traite aujourd'hui les dieux de l'*Iliade :* le succès leur donna raison : or soyez bien sûr que, si la

société menacée avait pris l'original au sérieux, elle n'aurait pas ri de la copie, ni même de la caricature.

Du moins on rencontrait çà et là, dans ces pages contemporaines de la lune de fiel de la République de février, la verdeur et l'entrain d'un homme qui a le vent en poupe. Les *Confessions d'un Révolutionnaire*, publiées dix-huit mois après, démontraient toute la pauvreté et tout l'enfantillage de ces doctrines qui se mouraient d'inanition, faute de l'aliment journalier du club et de l'émeute. On oublie vite en France, et il y a des souvenirs si humiliants et si pénibles, que l'on espère se réhabiliter en les oubliant. J'aurais probablement l'air de procéder à des fouilles d'antiquaire en rappelant ce qui s'agitait alors dans les esprits et ce qui remplissait ce livre. C'est là que Proudhon exhiba sa formule de l'an-archie, très-différente, disait-il, de l'anarchie pure et simple, parce que l'une signifiait l'inconvénient, l'autre l'avantage de ne pas être gouverné. C'est là qu'au lieu de reconnaître, même pour le maudire, le grand mouvement qui emportait ses idoles, il attribuait les principales journées de mars, d'avril et de mai 1848, tantôt à une réaction de Louis Blanc ou de Ledru-Rollin, tantôt à une fantaisie d'Armand Marrast et de Bastide. Là s'étalait cette bizarre théorie d'après laquelle Louis-Philippe avait reçu du ciel une mission providentielle, celle de corrompre, d'organiser honnêtement la corruption politique; écuries de l'Augias parlementaire, qui devaient être, on le sait, balayées par le suffrage universel. Là, enfin, le profond publiciste prouvait le discrédit, le mépris, le dégoût qui avaient

submergé le « le roi des Français, » par un argument que je recommande aux détracteurs officieux de l'Académie. La preuve que Louis-Philippe était généralement reconnu pour un corrupteur, c'est que jamais les académiciens, dans leurs séances de réception, n'avaient fait l'éloge de l'infortuné monarque. Ce chef-d'œuvre de dialectique, relu en 1865, après les tentatives d'effraction académique dont on nous a donné le régal, inspire des idées qui seraient assez agréables, si elles n'étaient dangereuses.

En somme, ce volume n'offrait qu'une série d'excentricités puériles : désormais le penseur, l'écrivain était jugé. Deux ans d'épreuves au grand jour, — le grand jour, ce fléau des mauvais rêves! — lui avaient suffi à vider son sac. S'il a eu, avant sa mort, quelque regain de célébrité, ceci tient à des causes qu'il est peut-être assez difficile d'indiquer, et qui nous ramèneront à notre point de départ.

Journal et livre eussent été inexplicables et impossibles sans l'immense perturbation morale qui avait suivi la Révolution de février, et qui, détruisant d'un coup tous les points intermédiaires, nous précipitait vers les extrêmes. La conséquence logique de ce qui confondait également la raison de tous les hommes sensés, était de faire croire au génie de Proudhon. Le résultat infaillible de ce qui rendait inutiles les spécifiques des médecins était de faire accepter les drogues des empiriques; mais encore aurait-il fallu qu'il y eût une drogue, et Proudhon ne montrait que des fioles vides et des étiquettes.

Pour apprécier le bruit qui s'est fait autour de ses au-

tres ouvrages, il sied d'invoquer le vieux proverbe : « Les extrêmes se touchent. » — Là encore, l'œuvre, l'homme et le succès n'étaient possibles que dans des conditions anormales : la liberté, remplacée d'abord par l'anarchie, était plus tard vaincue ou ajournée par la force. Dans la seconde de ces phases, comme dans la première, les intelligences, jetées hors de leur route, obligées de s'ouvrir un passage à travers l'inconnu à défaut de leurs issues véritables, dépensent, en créations paradoxales, en fantaisies passagères, en idolâtries de circonstance au profit de dieux d'argile, les facultés dont l'emploi lenr manque, dont les objets habituels se sont égarés ou éclipsés. On dirait des arbres dont la séve est refoulée et où des branches de gui remplacent les végétations naturelles; des prodigues qui cachent sous un manteau pailleté l'indigence de leur habit; des malades dont l'estomac, trop fatigué pour supporter une forte et simple nourriture, ne vit plus que de caprices. La politique, la littérature, les mœurs, l'art, les modes même, tout, aux époques et dans les sociétés dont je parle, présente ces traits caractéristiques. Elles cultivent le superflu et méprisent le nécessaire. Elles caressent le sophisme et laissent grelotter le bon sens; elles amassent le clinquant et démonétisent l'or; elles agitent des utopies formidables où le poivre de Cayenne est mitigé par le sergent-de-ville, des témérités furieuses qui expirent au pied d'une caserne, des tempêtes dans un verre d'eau filtrée par la gendarmerie. Jamais on ne vit querelles aussi bruyantes et aussi oiseuses, luttes aussi tapageuses et aussi stériles, rodo-

6.

montades aussi superbes et aussi vides. Il est facile de deviner que le *quos ego* est là tout près, pour séparer les combattants qui se dévorent, pour arrêter le flot qui se courrouce, pour rassurer le bourgeois qui s'effraye, pour faire signe au parleur qui s'enroue et au brave qui s'expose. On nous accuse parfois d'être injuste envers notre temps, de le rabaisser au-dessous de ses mérites; nous l'aimons cependant, et en voici la preuve : c'est un hommage que nous lui rendons en essayant de réduire des hommes tels que Proudhon à leur juste valeur. Dans l'intérêt de son repos, de son honneur, de son orgueil, de sa place dans l'histoire, nous ne voulons pas qu'il soit dit que ce sont là ses grands hommes.

VI

MM. EDMOND ET J. DE GONCOURT[1]

---

27 février 1865.

Ce roman m'arrive, précédé ou escorté d'une de ces réputations orageuses qui attirent et qui effrayent. Pour les uns, il marque un éclatant progrès dans la manière de MM. de Goncourt. Pour d'autres, il représente une forte somme de talent mal employé et mal dépensé. D'autres, plus sévères encore, le signalent comme une triste surenchère à cet encan d'immoralité où les plus hauts prix avaient été tenus jusqu'ici par *Fanny* et par *Madame Bovary*. Abordons, à notre tour, *Germinie Lacerteux*, et commençons par ce dilemme : Ou les auteurs n'ont pas eu, en réalité, une intention immorale, et alors il n'est pas juste d'incriminer à la fois leur pensée et leur œuvre; ou ils ont voulu, eux aussi, après douze ans de travail, tâter de ce succès à outrance, pour lequel tous

[1] *Germinie Lacerteux.*

les moyens sont bons — hormis les bons : — et alors soyons bien certains que, plus nous crierons au scandale, plus notre pudeur effarouchée entassera de malédictions et d'anathèmes, plus aussi la vogue du livre y gagnera : plus MM. de Goncourt auront le droit de se frotter les mains, en disant : Le tour est fait !

Quant à moi, qui, après avoir fidèlement suivi depuis leurs débuts, à travers le roman, la fantaisie et l'histoire, ces courageux travailleurs, ces chercheurs infatigables, vais, cette fois, me séparer d'eux *carrément*, je ne refuse pourtant pas de prendre au sérieux leur préface et de les croire sincères. Une erreur d'optique, combinée avec les insurmontables tendances d'une école littéraire, qui, sans préméditation d'immoralité, est obligé de pratiquer le *de plus fort en plus fort*, les a égarés au point de donner un air de vraisemblance à toutes les épithètes injurieuses que subira leur ouvrage. Ils se sont trompés, et c'est parce qu'ils pourraient tromper avec eux bien des lecteurs plus ou moins naïfs, que nous sommes forcé de sonner l'alarme. Mais dussé-je faire rire anx éclats MM. de Goncourt et leurs amis, c'est à eux-mêmes que je voudrais, comme marque d'estime, dédier mon premier coup de cloche.

Qu'ont-ils voulu faire ? Leur préface nous le dit, et il est hélas ! plus commode de discuter leur préface que d'analyser leur roman. « Vivant au dix-neuvième siècle dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme (?), nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle les basses classes n'avait pas droit au Roman ; si ce

monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs, qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. »

Ici j'arrête net MM. de Goncourt; j'essuie les verres de mes vieilles besicles, en me demandant si j'ai bien ou mal lu. Le Roman du peuple ou pour le peuple! Mais on ne fait que cela depuis cent ans, depuis le *Paysan perverti*, de Restif de la Bretonne, jusqu'aux *Misérables*, de M. Victor Hugo! La démocratie, qu'il ne faut pas plus confondre avec le libéralisme que Barbe-Bleue (ou rouge) avec ses victimes, la démocratie a son roman comme la société polie a eu le sien. Il était naturel que le règne des belles contemporaines de Corneille et de Racine produisît la *Princesse de Clèves*, comme il est logique que notre régime d'égalité, avec intermèdes joués par la populace au bénéfice de la Révolution, ait enfanté *la Rabouilleuse*, *es Mystères de Paris*, *le Juif-Errant* et Gavroche. Les auteurs de *Germinie Lacerteux* ne peuvent donc ni se vanter d'une découverte, ni réclamer un brevet d'invention.

Maintenant, où est l'utilité du roman par le peuple et pour le peuple? Utilité morale? Utilité littéraire?

Utilité morale! mais, dans la société et dans la littérature, le roman est essentiellement un objet de luxe; seulement, dans les civilisations fortes, ce luxe est l'accessoire; dans les civilisations surmenées, blasées, maladives, il devient le principal. Or, demander pour le peuple le droit au roman, c'est revendiquer pour lui le droit au

luxe, le droit au superflu, avant de lui avoir assuré et amélioré le nécessaire. Et quel luxe encore? Le mauvais ou plutôt le pire; ce genre de luxe bien connu dans le quartier où MM. de Goncourt ont placé leur récit, et qui fait que l'on se prive de pain pour boire de l'absinthe, que l'on vend ses chemises pour porter de la soie et que l'on engage sa montre pour aller au bal masqué : voilà ce que serait le roman du peuple, le droit au roman accordé aux *basses classes;* et remarquez que nous ne discutons encore que les généralités; tout à l'heure, nous arriverons à l'application.

Utilité littéraire? Pour qui? Pas pour nous, j'imagine; sans doute pour le peuple, qui se trouverait ainsi, tout ensemble, le héros et le lecteur de vos récits. Admettons, pour un moment, l'invraisemblable et l'impossible. Supposons que ce peuple, illettré, ou à demi lettré, ce qui ne vaut pas mieux, n'ait plus besoin aujourd'hui de lectures saines et instructives et puisse, sans péril ou sans ridicule, arriver de plain pied au roman. Lequel? vous demanderai-je; car enfin, puisque vous lui décernez le droit au roman, vous devez le laisser maître de choisir. Êtes-vous bien sûrs de son choix? Non : il y a deux raisons pour la négative, et je vais vous les dire.

Théophile Gautier a très-judicieusement remarqué que, toutes les fois que de jeunes artisans ou de petits boutiquiers se réunissent pour jouer la comédie, ils se gardent bien de toucher au répertoire populaire : ils vont droit à *Alzire* ou à la *Mort de César :* de même, le roman du peuple, c'est *Mathilde ou les Croisades*, *Cœlina ou l'En-*

fant du mystère, *Victor ou les enfants de la Forêt*. Son progrès sera de lire, au lieu de ces histoires sentimentales et déclamatoires, le roman de cape et d'épée, les récits bourrés de grosses aventures, les grandes épopées du roman-feuilleton; *Monte-Cristo*, les *Amours de Paris*, les *Mousquetaires*, le *Fils du Diable*, les *Cavaliers de la Nuit*, toute cette littérature qui va d'Eugène Sue à M. Ponson du Terrail. Au fait, quoi de plus explicable? Nous l'avons dit , le roman est son luxe, et vous voudriez que son luxe le remît en préence de ses misères? Vous lui offririez un miroir au lieu d'un mirage? Le roman est pour son âme — non, pour son imagination, — ce que le vin bleu ou l'eau de vie est à son corps; un moyen de s'échapper à lui-même, de vivre pendant quelques heures dans un monde chimérique, de passer en un moment de ses réalités douloureuses ou brutales en des sphères enchantées. Et vous voulez que ce *kief* romanesque lui montre, pour toute récréation ou pour tout rêve, son établi, sa soupente, le garni à deux sous, le saladier de pruneaux rances ou de crème tournée, le torchon de sa ménagère, le nid infect de ses amours?

Nous-mêmes, les aristocrates (tout est relatif), s'il nous arrive de lire un roman, nous lui demandons de nous donner ou de nous rendre tout ce que nous n'avons pas ou n'avons plus : la jeunesse, le goût des aventures, la passion inspirée ou ressentie, un pâle visage souriant à nos chansons ou pleurant de no sélégies, et, pour tout cela, un cadre d'or, un ciel étoilé, un large horizon, de quoi renouveler en nous et surexciter le sentiment de la vie.

Nous serions fort attrapés si le roman nous demandait une audience pour partager avec nous notre brouet noir, pour chevrotter les jérémiades de nos cinquante ans ou de nos rhumatismes. Et notez bien que nous sommes ceux qu'on appelle les heureux de ce monde : que dire des deshérités ?

Voilà ma première raison; voici la seconde. Je vous cède tout; le peuple a droit au roman, droit à être relevé de l'interdit littéraire : ce droit lui est restitué, et ce roman, le sien, lui parle de lui-même, rien que de lui-même : soit; mais dans quel style? A ce peuple réintégré, héros et lecteur, il faut que vous parliez un langage qui soit d'accord avec son éducation, ses idées, ses goûts, qui ne lui fasse pas subir, sous une nouvelle forme, cet interdit littéraire, qui ne soit pas pour lui ce que la bouteille au cou long et étroit était pour le renard de la fable. Il est bien juste qu'écrivant sous son inspiration immédiate un roman qu'il remplit et qu'il doit lire, vous l'écriviez dans une prose qu'il puisse goûter et comprendre. Or c'est ici qu'il faut insister, car nous rentrons en plein dans la critique littéraire. L'école à laquelle appartiennent MM. Edmond et Jules de Goncourt, et où je ne leur reconnais plus de supérieur que Paul de Saint-Victor, a justement les qualités et les défauts les plus incompatibles avec le roman populaire ou le roman du peuple. Paul de Kock, s'il écrivait en français, Alexandre Dumas, s'il avait assigné ce but à ses facultés puissantes et si l'on pouvait aujourd'hui le prendre au sérieux, voilà quels pourraient être les introducteurs du peuple dans le

roman, les signataires du traité entre le roman et le peuple. Ils sont clairs, naturels, vivants; ils marchent vite et droit; ils n'ont pas et ne font pas de style : mais le réalisme sans simplicité et sans naturel n'est et ne peut être qu'une curiosité ou une friandise littéraire, comme ces toiles que l'on achète très-cher, parce que c'est, disent les marchands de tableaux, de la peinture *gourmande*. Cette école a des recherches ou des exubérances de palette, des miroitements de mots et d'images, des témérités d'analyse pittoresque, des digressions descriptives, des surcharges de couleur, des raffinements de ton local, qui s'adressent exclusivement aux artistes, aux lecteurs blasés, aux habitués des premières représentations, aux patriciennes de la rue de Bréda, à tous les spirituels parasites de la grande table d'hôte parisienne. Prenez un de ces enfants de Paris, de qui Victor Hugo a dit : « Il y avait de cet enfant-là dans Poquelin, fils des Halles : il y en avait dans Beaumarchais. » Lisez-lui la page suivante, que je cite, non pas pour en médire, mais pour vous aider à mesurer les distances :

« D'étroits sentiers, à la terre piétinée, talée et durcie, pleins de traces, se croisaient dans tous les sens. Dans l'intervalle de tous ces petits chemins, il s'étendait par places, de l'herbe, mais une herbe écrasée, desséchée, jaunie et morte, éparpillée comme une litière, et dont les brins, couleur de paille, s'emmêlaient de tous côtés aux broussailles, entre le vert triste des orties. On reconnaissait là un de ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs, et qui restent

comme un gazon piétiné par une foule après un feu d'artifice. Des arbres s'espaçaient, tordus et mal venus, de petits ormes au tronc gris, tachés d'une lèpre jaune, ébranchés jusqu'à hauteur d'homme, des chênes malingres, mangés de chenilles et n'ayant plus que la dentelle de leurs feuilles. La verdure était pauvre, souffrante et toute à jour; le feuillage en l'air se voyait tout mince, les frondaisons rabougries, fripées et brulées ne faisaient que persiller le ciel. De volantes poussières de grandes routes enveloppaient de gris les fonds. Tout avait la misère et la maigreur d'une végétation foulée et qui ne respire pas ; la tristesse de la verdure à la barrière ; la nature semblait y sortir des pavés. Point de chant dans les branches,. point d'insecte sur le sol battu ; le bruit des tapissières étourdissait l'oiseau ; l'orgue faisait taire le silence et le frisson du bois ; la rue passait et chantait dans le paysage. Aux arbres pendaient des chapeaux de femmes attachés dans un mouchoir avec quatre épingles; le pompon d'un artilleur éclatait de rouge à chaque instant entre des découpures de feuilles; des marchands de gaufres se levaient des fourrés ; sur les pelouses pelées, des enfants en blouse taillaient des branches, des ménages d'ouvriers baguenaudaient en mangeant du *plaisir*, des casquettes de voyous attrapaient des papillons. C'était un de ces bois à la façon de l'ancien bois de Boulogne, poudreux et grillé, une promenade banale et violée, un de ces endroits d'ombre avare où le peuple va se ballader à la porte des capitales, parodies de forêts, pleines de bouchons, où

l'on trouve dans les taillis des côtes de melons et des pendus! »

Bravo! voilà l'excellent échantillon d'un art que l'on peut discuter, mais qui n'est nullement méprisable. Pour nous. dont le sens littéraire est usé par un exercice trop réitéré, comme la sensibilité chez les infirmiers, ce style a du bon. — Mais pour les amis de Jupillon et de Gavroche, pour Gautruche, le peintre d'enseignes, pour les amoureux et les camarades de Germinie! je crois les voir se livrer à leur pantomime favorite, et il me semble que je les entends dire, entre deux hoquets, à MM. de Goncourt, pour les punir d'avoir essayé d'imiter leur argot: « Ohé! excusez! pus que ça de pot à couleur! Fallait donc le dire! on aurait mis sa pelure des dimanches! Vous avez donc acheté son fonds à l'artificier du 15 août! ou bien, c'est que vous êtes machinistes à la Gaîté, pour la partie des feux de Bengale ?... » — J'en reste là; je n'entends rien à ces pastiches, et je veux garder le droit de redire à MM. de Goncourt le vieil adage: « Ne forçons pas notre talent! »

« Ne forçons point notre talent! » ce sera là le résumé de ma critique; le moyen de la rendre d'autant moins offensante qu'elle sera plus sévère. Je pourrais, en passant de la préface au livre, prouver surabondamment aux auteurs que le livre ne justifie aucune des prétentions de la préface. Je pourrais leur dire que, lorsque l'on prétend racheter par une leçon morale ce que certaines peintures peuvent offrir de trop cynique et de trop cru, on ne choisit pas une monstruosité, un *cas pathologique* qui, faisant

descendre de l'Olympe païen dans le taudis du pauvre le dogme farouche de la fatalité, exclut toute idée de libre arbitre, et, par conséquent, rend toute moralité illusoire. De deux choses l'une : ou Germinie n'est pas responsable de ses actions, et alors son exemple ne peut profiter à personne; ou elle pourrait agir autrement, et alors elle est hideuse.

Je serais en droit d'ajouter que, lorsque l'on repousse avec horreur les succès demandés « à la photographie décolletée du plaisir, » — lorsque l'on annonce « la clinique de l'amour, » — il ne faudrait pas se tromper, nous offrir la clinique du vice, ni suggérer aux lecteurs bénévoles l'envie d'appliquer au roman lui même ce que MM. de Goncourt disent de leur héroïne : « Tout en elle, sa bouche, ses yeux, sa laideur même, avait une provocation et une sollicitation. Un charme aphrodisiaque sortait d'elle, etc., etc., etc., » que peu importe que l'on s'interdise « les nudités érotiques, » si, pour les imaginations curieuses, l'effet est à peu près le même.

Je pourrais dire aussi que lorsqu'on veut traiter certains sujets de manière à nous apitoyer sur les misères des petits et des pauvres, nous faire pleurer à l'aide des larmes que l'on pleure en bas, revendiquer les franchises de la science dont on s'est imposé les devoirs, montrer la souffrance humaine, présente et toute vive, qui enseigne la charité; — on donne à son ouvrage la forme adoptée par Parent-Duchâtelet ou Moreau-Christophe, et non pas celle qui doit infailliblement faire lire le livre par toutes les femmes entretenues, tous les viveurs, tous les

bohêmes, tous les artistes de Paris, avant d'arriver à un homme sérieux ou à une dame de charité; — laquelle, suivant toute probabilité, fermera le volume avant la dixième page.

Sans quoi Jupillon, Gavroche et Gautruche déjà nommés, diraient, dans la même langue, en recommençant le même geste : « Je la connais, celle-là, et je la trouve mauvaise! »

Mais, pour tout cela, il faudrait analyser *Germinie Lacerteux*, et cette analyse me présente des difficultés plus significatives que toutes mes critiques. J'aime mieux, d'ailleurs, revenir à mon texte et redire à MM. de Goncourt : « Ne forçons point notre talent! » Mon éloquent ami, Léopold de Gaillard a dit : Soyons toujours de notre temps, de notre pays et de notre parti. De leur temps? les auteurs de *Germinie Lacerteux* n'en sont que trop, puisque, engagés dans les jeunes troupes du réalisme le plus actuel, ils renonçent à leur poste d'éclaireurs pour venir trinquer avec les cantinières. De leur pays? non; je ne le crois pas, je ne veux pas le croire : ceci n'est ni le peuple, ni le pauvre; c'est l'immonde résidu des civilisations excessives et mauvaises, le personnel de ces couches ultra-souterraines qui ne s'exhibent que pour les émeutes, cet assemblage de figures qui font l'effet de cauchemars et qui forment le soussol des littératures comme des sociétés. De leur parti? Oh! non, et je n'en voudrais pour preuve que la sensation douloureuse que m'a causée leur ouvrage : il m'a semblé que je subissais à la fois le spectacle d'une

énormité et d'une défection. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de parti dans le sens nobiliaire ou politique. Laissons là les particules et les titres, mais restons de bonne compagnie; n'ayons pas de gants jaunes, mais ayons les mains propres! Que M. Ernest Feydeau écrive *Fanny*, M. Gustave Flaubert *Madame Bovary*, il n'y a rien là qui me choque; il existe entre les hommes et les œuvres de secrètes concordances. Un peu plus ou un peu moins de talent; au fond rien qui étonne ou qui détonne.

Tant vaut l'homme, tant vaut la belle,

disait une méchante épigramme de 1848. Quand l'auteur de *Madame Bovary* me présente un vieillard tombé en enfance, qui a été, dit-il, *un des amants de la reine Marie-Antoinette*, je hausse les épaules. Quand MM. de Goncourt écrivent : « A la messe qui précédait les chasses, celui qui devait être Charles X pressait l'officiant en lui disant à mi-voix : — « Psst! psst! curé, avale vite ton bon Dieu! » — je suis consterné; j'ai envie de crier à la trahison, ou de dire comme je ne sais quel personnage de vaudeville : On me les a changés au vestiaire. — Sérieusement, après nous avoir donné la pathétique *Histoire de Marie-Antoinette*, la *Femme au dix-huitième siècle*, *Sœur Philomène*, et même, sauf les réserves obligées, les *Hommes de lettres* et *Renée Mauperin*, MM. de Goncourt étaient dignes de ne pas écrire *Germinie Lacerteux*. Je ne puis plus leur prouver mes sympathies que par l'excès de ma

surprise, et leur rester fidèle qu'à force d'être en colère. Si je les ménageais, ils auraient le droit de me dire que je les insulte. Il faut absolument que ce roman soit pour eux le *nec plus ultra* après lequel on rebrousse chemin ; les colonnes d'Hercule du réalisme ; — les colonnes... Rambuteau. Je les attends avec confiance à leur prochain ouvrage, et, d'avance, je leur propose ce sous-titre : « La revanche d'un succès. »

VII

M. PROSPER MÉRIMÉE[1]

---

5 mars 1865.

Les Cosaques!... quel mot, et que d'images farouches ou fantasques, lugubres ou bizarres, terribles ou grotesques, ce mot éveille dans notre esprit! — Une plaine immense; un ciel bas dont les brumes glacées se confondent avec les lignes confuses de l'horizon : des corbeaux et des vautours planent dans l'espace. Au loin, sur la steppe à demi noyée dans l'ombre, passent de longues files de cavaliers qui semblent recrutés pour une œuvre sanglante par les démons scandinaves. Les chevaux courts, trapus et rapides, sont endurcis comme leurs maîtres à la faim, à la soif, à la fatigue, au carnage. Plus près de nous, la plaine est jonchée de cadavres qui n'auront pas de sépulture. Un des vainqueurs, séparé de sa troupe qui s'en va chargée de butin, est resté au premier plan

[1] *Les Cosaques d'autrefois.*

de cette scène sinistre : son bonnet de fourrure, ses petits yeux gris sous d'épais sourcils, son front bombé, son nez camard, déprimé par la saillie des joues et de la mâchoire, ses moustaches et sa barbe en broussailles, font reconnaître le type de cette race étrange que la France, hélas ! ne peut plus oublier. Avec le bois de sa lance, il écarte le corps de ses victimes ou fouille leurs vêtements : tout ce qu'il prend, il le place entre l'arçon de sa selle et les sangles, et il a tant pillé que, sur sa selle soulevée, il a l'air d'être debout. Tel qu'il est, la légende le dispute à l'histoire ; la sorcellerie côtoie sa religion ; la magie se mêle à ses traditions nationales ; les vampires voltigent à travers les solives de sa hutte ; les contes de nourrices l'empruntent aux récits de batailles. Dites : c'est le Cosaque ! tout le monde vous comprendra, depuis l'enfant à qui l'on fait peur de cette effrayante figure, jusqu'au vieillard qui se souvient de l'avoir vu, souvenir néfaste ! avaler des pots de pommade sous les arcades du Palais-Royal.

Ce peuple singulier a ses chroniques, sa poésie, ses héros. Il y a déjà bon nombre d'années que les prédilections de M. Mérimée, après avoir passé par l'Espagne, la Corse et l'Illyrie, penchent de ce côté-là. Il serait assez curieux de rechercher les motifs de cette préférence, dont nous sommes loin de nous plaindre, puisqu'elle nous a valu d'excellentes pages de critique, un introducteur éminent auprès de Poushkine et de Nicolas Gogol, *la Dame de Pique* naturalisée française par droit de conquête et de talent, et finalement l'intéressante histoire des *Faux Démétrius*. Est-ce l'attrait d'une littérature

neuve, de physionomies originales, de mœurs inconnues ou inexplorées, de couleurs locales qui ne se sont pas encore frottées sur toutes les palettes? Est-ce le plaisir d'exploiter une veine où l'auteur de *Colomba* peut, sans changer absolument de genre, sans renoncer à ses qualités de conteur, faire acte d'historien, d'archéologue et d'érudit, et échapper à ces frivolités du roman et de la littérature légère, peu dignes d'un sénateur? Serait-ce parce que ces épisodes où le narrateur n'est pas obligé de prendre parti et d'extraire une moralité quelconque entre gens qui se valent, se volent, s'égorgent, s'enivrent et exercent, dans toute sa violence, la loi barbare du plus fort, s'accordent assez bien avec la manière de M. Prosper Mérimée, qui a pris depuis longtemps pour devise le *scribitur ad narrandum, non ad probandum?* Je l'ignore, mais à quoi bon le savoir? Profitons de cette bonne fortune sans trop raisonner nos plaisirs. Un volume signé d'un nom célèbre qui, contrairement à tant d'autres, se prodigue trop peu, une prose nette, ferme, solide, sans surcharges, sans enluminures, tout en muscles et en nerfs, un récit qui va droit au but et où l'art ne se devine que par la façon dont il se cache, une page d'histoire arrachée à l'oubli et révélée à notre ignorance, un personnage aussi curieux qu'inconnu, tiré de son obscurité séculaire, le public français apprenant le cosaque sous la plume d'un académicien, n'est-ce pas assez pour piquer au jeu la critique littéraire? C'est si rare, aujourd'hui surtout, un livre intéressant, j'allais dire amusant, qui apprend quelque chose! C'est si peu

commun, un style simple, naturel et franc, qui ne nous force pas, à chaque page, d'écarquiller les yeux comme le singe de la fable, et de nous demander si nous n'avons pas été indignement volés par ceux qui nous ont enseigné notre langue !

Pourtant ces *Cosaques d'autrefois* méritent mieux ou plus qu'une louange banale. Je me trouve, à propos de ce livre, en présence de deux opinions différentes : les uns, après avoir lu cet épisode si bien raconté, applaudissent sans réserve : d'autres paraissent regretter que M. Mérimée, dans la maturité de l'âge, ait abandonné le roman, le conte, la nouvelle, où il excelle et où le succès ne l'a presque jamais trahi, pour écrire des ouvrages d'histoire où il réussit sans doute, mais avec moins de supériorité et de *maëstria*. Les premiers ont raison, les seconds n'ont pas tort ; un rapide coup d'œil jeté sur les *Cosaques d'autrefois* va me servir à expliquer pourquoi je suis de l'avis de ceux qui admirent et de ceux qui regrettent.

M. Mérimée nous dit, en commençant, qu'il ne manqua à Bogdan Chmielnicki, pour obtenir une renommée européenne, qu'un peuple moins barbare, et peut-être aussi un nom moins difficile à prononcer. Le motif est plausible : je crois cependant qu'il y en a un autre.

Vers 1645, au moment où l'Europe occidentale subissait ou allait subir une transformation nouvelle, où l'Angleterre préparait sa révolution, où la société et la littérature françaises achevaient de se civiliser au milieu des orages de la Fronde, Vladislas, roi de Pologne, eut l'idée qu'auront toujours ou qu'ont toujours eue

les royautés menacées et amoindries par une noblesse puissante, remuante et hautaine : s'appuyer sur les petits pour diminuer les grands; exploiter les griefs du peuple pour s'en faire une arme offensive ou défensive contre les exigences de l'aristocratie : jeu tentant, mais dangereux, où souvent l'arme se retourne contre la main qui l'emploie.

C'est l'Ukraine qui devait servir de théâtre à l'accomplissement de ces desseins. Les Cosaques ou Zaporogues, enrégimentés ou restés à l'état de simples paysans, avaient de plus en plus à se plaindre des grands propriétaires et des gentilshommes polonais. Dans ce pays lointain et barbare, les misères du servage, les exactions des seigneurs, l'oppression des classes pauvres, se compliquaient et s'aggravaient des vices de la constitution, des lacunes de la loi, des différences de nationalité et des querelles de religion. Le nombre même des Cosaques enregistrés, jouissant de quelques droits et armés de toutes pièces, variait selon le bon plaisir des maîtres. N'était pas Cosaque qui voulait, et, semblables à ce conscrit surnuméraire, fier d'être nommé soldat sur le champ de bataille, la plupart de ces malheureux aspiraient à être nommés Cosaques.

A une pareille situation il ne fallait qu'un homme : cet homme fut Bogdan Chmielnicki, que nous allons appeler Bogdan tout court, pour nous débarrasser de ce fouillis de consonnes qui a nui à sa célébrité Bogdan possédait toutes les qualités, et, ce qui ne vaut pas moins, tous les défauts de l'emploi. Son ivrognerie, dit excellemment

M. Mérimée, n'offusquait pas plus ses compatriotes que les galanteries de notre Henri IV n'ont choqué les Français. Assez brave pour avoir le droit de ne pas savoir lire, il était aussi instruit que s'il ne se fût pas destiné à la rude vie des Zaporogues : il parlait couramment cinq langues, sans compter la plus raffinée de toutes, celle qui se tait ou dit le contraire de ce qu'on pense. Il avait étudié chez les Jésuites de Gallicie, et son historien ajoute que c'est à leur école qu'il apprit probablement l'art de dissimuler sa pensée, de pénétrer celle des autres et de séduire les hommes. Les leçons ou les exemples des Jésuites n'eurent, je crois, pas grand'chose à faire : le *sujet* se suffisait à lui-même, et ce détail n'est pas nécessaire pour nous faire une idée juste de ce caractère à la fois fin, souple et sauvage, croisé de Grec, de Slave et de Tartare, chez qui la subtilité de l'esprit s'associait à la grossièreté des mœurs, qui savait couvrir d'un masque diplomatique son visage empourpré par l'orgie, guerroyait après boire, noyait sa politique dans des barriques d'eau-de-vie, et se retrouvait, après des prodiges d'intempérance, aussi capable de gagner une bataille que de tromper un ennemi. Il y avait déjà du Pierre le Grand chez cet ivrogne, qui conspirait le verre à la main, bravait tour à tour tous les excès et toutes les fatigues, s'abrutissait pour quelques heures sans rien égarer de ses plans ou de ses secrets, et aurait pu parfois, d'un bout de l'Europe à l'autre, en remontrer à Mazarin.

Chaque nation, chaque race a ses penchants, ses vertus et ses vices, qui peuvent, suivant les époques, s'ac-

centuer, se polir, se combiner de façons différentes, mais qui persistent. L'homme qui, à un moment donné, domine, pousse dans telle ou telle voie son pays et son temps, ce n'est pas celui qui triomphe des penchants, supprime les vices et personnifie les vertus : c'est celui, au contraire, qui résume cet ensemble de bien et de mal en y ajoutant assez de grandeur et d'énergie pour que chacun de ses contemporains et de ses compatriotes y reconnaisse une partie de lui-même dans un type plus héroïque et plus complet. C'est ainsi que se composent les physionomies des héros populaires. En haut, Alexandre, César, Charlemagne, Roland, Henri IV, Condé, Charles XII, Wallenstein; en bas, Robin Hood en Angleterre; Rienzi en Italie, Bogdan en Ukraine.

Bientôt ses aptitudes naturelles furent mises en jeu et envenimées par ses griefs personnels. Vladislas, trop faible pour mener à bien ses projets, écrasé par sa noblesse qui le devina, fut contraint d'abandonner Bogdan, à qui l'on venait de prendre sa femme, sa maison et tous ses biens. Dès lors, l'homme qui aurait pu être un médiateur entre la Pologne et les Cosaques, devint un chef de rebelles, un flibustier de haute volée; il ne demanda plus qu'à ses propres forces des revanches et des représailles qui eurent, comme presque tous les exploits de ce genre, leur période croissante, leur apogée et leur déclin. Une fois lancé sur cette steppe sans bornes, que sillonnent des ruisseaux de sang polonais, russien, zaporogue, tartare, que traversent de lourds chariots chargés d'armes, d'étoffes de soie, de liqueurs et de butin, où l'on défonce

des tonneaux d'eau-de-vie, d'hydromel et de bière, où des festins homériques alternent avec des scènes de carnage, le conteur nous mène à pas de charge, et, en présence de tant de bravoure, de gloutonnerie, de férocité et d'astuce, on se demande comment il pouvait y avoir des bras, des cœurs, des cerveaux et des estomacs assez robustes pour supporter un tel régime. Qu'elle était déjà grande et intrépide, cette Pologne si mal gouvernée, cette noblesse si superbe, si impérieuse, si brillante, si indocile, si magnanime, qui combattait Bogdan en le méprisant ! Ces grands seigneurs ne se doutaient pas que l'objet de leur mépris, en aliénant l'Ukraine, en introduisant la Russie dans le secret de leur faiblesse, préparait, cent ans à l'avance, le démembrement de leur patrie ! Quels hommes, Potocki, Wiszniowiecki, Jean-Casimir, Marko Sobieski, frère de ce Jean Sobieski, qui devait, peu d'années après, sauver la chrétienté et monter sur le trône ! Vaincus par Bogdan, tués, massacrés, suppliciés, ils ne fléchissent pas, et, si leur despotisme et leur orgueil offensent nos idées modernes, leur héroïsme plaide pour eux et obtient grâce.

Parfois la légende la plus fantastique se mêle aux réalités de cette sanglante histoire. Quand on descend quelques échelons au-dessous des grands seigneurs polonais, au-dessous de Bogdan et de ses lieutenants, la férocité prend un caractère bestial : les figures semblent baignées dans les ombres fauves de la mythologie slave ou tartare. Les chefs de Haïdamaks, tels que Ganja, Nebaba, Krivonoss, et tant d'autres, n'ont presque rien d'humain. —

« A ceux-là, nous dit M. Mérimée, les paysans ajoutent des monstres imaginaires, types dignes de ce temps d'épouvantable mémoire. Ainsi, les légendes populaires racontent les exploits et les crimes d'un Khan de Polovets, Choloudivoï Bouniak, espèce de vampire, mort depuis longtemps, mais ranimé par une puissance surnaturelle. Sous sa pelisse, disait-on, il cachait un cadavre en décomposition. Une fois par mois il prenait un bain, et le cosaque qui le servait voyait avec horreur à quel monstre il avait affaire. Bouniak ne manquait jamais de tuer ce témoin qui aurait pu être indiscret. Cela dura quelque temps, jusqu'à ce qu'il eût pour baigneur le fils d'une fameuse sorcière, qui devinait les vampires à la mine. Elle donna à son fils un gâteau fait avec son lait, et lui dit d'en faire manger au capitaine, dès qu'il serait au bain. A peine le vampire en eût-il goûté, qu'il s'écria : « Tu viens d'échapper à la mort ; nous sommes frères, à présent que nous avons goûté le lait d'une même mère. Quant à moi, je suis perdu ! » — En effet, il mourut dans le premier combat, et cette fois pour ne plus revenir.

On le voit, nous ne sommes pas bien loin de lord Ruthven, de Jean Sbogar, de la *Guzla*, de Charles Nodier, de toute cette poésie bizarre dont s'inspira, au début, le talent de M. Mérimée.

A présent, voici mes objections. Chaque genre de littérature a ses lois, et il n'est pas bon qu'elles empiètent l'une sur l'autre. En appliquant au récit purement historique la plupart de ses procédés de romancier et de conteur, l'auteur des *Cosaques d'autrefois* s'exposait à ren-

contrer des difficultés nouvelles dont il n'a pas toujours triomphé. Déjà, dans son beau temps, à l'époque de *Matteo Falcone*, de *Tamango* et de *Colomba*, un puritain politique qui faisait alors de la critique littéraire, M. Eugène Pelletan, lui reprochait d'aimer un peu trop les assassinats et les morts violentes, et il ajoutait malicieusement que, si on le traitait comme les enfants, si on lui retirait les couteaux, M. Mérimée perdrait son principal moyen de succès. Du moins ces couteaux dont se moquait M. Pelletan, M. Mérimée s'en servait avec une habileté et une sobriété rares. Il ne les exhibait qu'au bon moment; il en montrait tour à tour le manche, la lame et la gaîne, et il savait très-bien que la répétition des mêmes effets ne tarderait pas à user l'émotion et à fatiguer le lecteur. En d'autres termes, il profitait des immunités du roman qui, n'ayant pas à se heurter contre des faits inflexibles, leur emprunte tout ce qui éveille l'intérêt, leur laisse tout ce qui pourrait l'amoindrir, abrége les longueurs, rompt l'uniformité, développe ou imagine les détails qui lui plaisent, et, prenant son bien où il le trouve, le fait valoir à sa guise.

Dans l'histoire proprement dite, rien de pareil. Si les couteaux veulent reparaître à chaque page, il faut leur passer cette fantaisie sanguinaire. Si la part du roman est nulle ou imperceptible, il n'est pas permis de la grossir. Voyez, par exemple, ces *Cosaques d'autrefois*. Dans ce récit, dont je reconnais tous les mérites, il arrive un moment où l'on est tenté de dire : Assez ! assez de tueries, de gens égorgés, torturés, pendus, étranglés, écorchés,

ivres le matin, massacrés le soir, et, suivant qu'ils sont les plus forts ou les plus faibles, exerçant ou subissant les mêmes actes de férocité! Assurément, M. Mérimée, s'il lui avait plu de prendre cet épisode zaporogue dont Bogdan Chmielnicki est le héros, pour sujet d'une chronique romanesque dans le genre de la *Chronique du temps de Charles IX*, aurait distribué d'une tout autre façon l'ombre et la lumière, mis parfois des barrages à ces torrents de sang et d'eau-de-vie, tempéré la sombre horreur des scènes d'orgie ou de carnage par quelques-unes de ces éclaircies où glisse un rayon de tendresse et de pitié. Il eût tiré parti du personnage de la belle Domna Rosanda, fille du hospodar de Moldavie, qui sert d'enjeu à cette effroyable partie jouée sur un tapis rouge, et qui, après bien des vicissitudes, devient la femme, puis la veuve de Timothée, fils de Bogdan. Voilà, pour nous borner à deux ou trois détails, ce qu'eût fait M. Mérimée romancier. M. Mérimée historien avait les mains liées, et son cœur, qui n'est jamais bien bavard, était forcé de se taire. Ayant à pratiquer dans toute sa rigueur un de ses axiomes favoris : *le vrai est ce qu'il peut*, emboîtant docilement le pas à la suite de M. Kostomarof, le biographe original de Bogdan Chmielnicki, il s'est mis au pain sec, et nous a fait partager l'austérité de son régime. Dans son récit, la belle Domna Rosanda reste inaperçue. Cette fille de prince, cette chrétienne, a toute l'immobilité passive des femmes de l'Orient.

Oui, direz-vous ; mais en perdant les avantages du roman, on peut et on doit retrouver ceux de l'histoire. Sans

doute : ici pourtant la compensation n'est pas suffisante. et j'en ai indiqué la raison. Même en écrivant l'histoire, M. Mérimée est toujours conteur, et cette sècheresse que l'on a remarquée jusque dans ses chefs-d'œuvre, n'a plus, pour se déguiser, l'art exquis, la perfection de dessin, la netteté de contours, qui ont fait le succès de tous ses beaux récits, depuis le *Vase étrusque* jusqu'à la *Dame de pique*. On raconte qu'avant de publier ses premiers ouvrages, M. Mérimée les avait soumis au jugement de Stendhal, et que celui-ci, quinteux et humoriste, ne se doutant pas que son élève deviendrait un jour son maître, écrivait en marge de chaque page : *sec! sec!* — Je songeais à cette anecdote en lisant les *Cosaques d'autrefois*. Dans sa première manière, aux prises avec des réalités inventées, M. Mérimée dominait son sujet, et lui imposait ses qualités excellentes; dans la seconde, en face de la vérité historique, c'est son sujet qui le domine, et ce joug, comme toutes les servitudes, altère sa physionomie et gêne son allure. Voilà, encore une fois, ce qui explique la différence entre ses succès de romancier et ses succès d'historien. Après tout, peut-il s'en étonner ou s'en plaindre? Le public, lui aussi, est un souverain, et M. Mérimée, devenu homme de cour, sait bien que tous les souverains préfèrent la fiction à la vérité.

VIII

HISTOIRE DE JULES CÉSAR

12 mars 1865.

Si l'auguste auteur de ce livre avait publié un roman, un drame ou une œuvre de pure érudition, la politique aurait encore trouvé moyen de s'y introduire. Qu'est-ce donc, quand il s'agit d'un sujet, d'un personnage, d'une époque, qui donnent lieu à une foule de rapprochements, d'allusions, de parallèles, de débats, sans cesse ramenés du présent au passé et du passé au présent? Il ne faut donc pas s'étonner, si la politique s'est emparée tout d'abord de cette *Histoire de Jules César* et s'y est fait une part léonine, ne laissant que ses miettes à l'étude littéraire. — Tant pis, me dira-t-on, puisqu'il ne vous reste presque rien à dire. — Tant mieux, répondrai-je, puisque mon rôle est plus restreint, plus dégagé et plus facile.

J'y gagne une liberté d'allures que je n'espérais guère, et il m'est d'autant plus aisé de m'en tenir à la littérature,

que des juges plus compétents ont plus éloquemment présenté les objections soulevées par certains passages de la préface. Si, *quelque diable aussi me poussant*, j'avais envie de m'accorder les plaisirs du dénigrement et de la satire, je serais arrêté par trois raisons, que je crois bonnes. Premièrement, lorsque l'on rencontre, dans sa carrière de critique, un événement mémorable ou plutôt unique, qui fait d'un grand empereur le justiciable volontaire d'un petit écrivain, je dis qu'il y a là quelque chose de trop original et de trop piquant, de trop glorieux pour les lettres, de trop agréable à notre amour-propre, pour ne pas nous maintenir en bonne humeur et nous disposer à tout voir en beau : secondement, pourvu qu'on soit doué ou affligé d'un tempérament franchement littéraire, jusqu'*aux moelles*, comme dit Giboyer, il est bien plus héroïque de critiquer avec violence un auteur de profession, célèbre, vindicatif et venimeux, possesseur d'une tribune d'où ses représailles portent loin, qu'un souverain trop illustre et trop puissant pour ressentir les coups d'épingle. Enfin, tout critique est quelque peu pédagogue; tout pédagogue se soucie peu de redescendre au rudiment; et abuser de la licence qui nous est impérialement donnée, ce serait ressembler à des écoliers à qui leur maître permet de lui faire des niches pendant vingt-quatre heures, sauf à se rattraper le lendemain, en doublant le nombre des *pensums* et des *retenues*.

La première moitié de ce premier volume est plutôt une introduction qu'une histoire : elle remonte aux origines de la République romaine, en esquisse à grands traits les

siècles d'accroissement et de puissance, nous conduit jusqu'à l'année 695 après la fondation de Rome, et se termine, par conséquent, avant les deux principales phases de la vie de César ; celle de ses campagnes dans les Gaules, et celle qui va des bords du Rubicon aux pieds de la statue de Pompée. Tel qu'il est, pourtant, ce volume suffit pour nous faire apprécier d'avance tout ce qu'un pareil ouvrage peut offrir à la curiosité, à l'étude, à la discussion historique, politique et littéraire ; — l'érudition, le style et le plan, ou, en d'autres termes, le savoir, le talent et l'idée.

Si nous ne nous trompons, ce ne sera pas sur les points débattus par les érudits que se concentrera de préférence l'attention publique. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a jusqu'ici rien à démêler avec cette fougue d'empressement dont se réjouissent les libraires. Sur ces questions, d'ailleurs, quand même notre ignorance n'aurait pas à se récuser, nos hommages, nos éloges ou nos critiques risqueraient de s'égarer en chemin. Personne n'ignore et l'auguste historien n'a jamais songé à dissimuler que, pour la partie scientifique de cette œuvre, il y a eu des auxiliaires, des documents demandés, des recherches collectives, des spécialités consultées, quelque chose d'analogue à ces artistes inconnus qu'employaient à leurs travaux Raphaël et Michel-Ange, et dont le nom s'est perdu dans la gloire du maître. Ainsi, un compliment que l'on croirait adresser au souverain irait chercher un membre de l'Institut ; une objection, une taquinerie à l'aide de laquelle on penserait

faire acte d'indépendance vis-à-vis de la majesté impériale, atteindrait par ricochet un dignitaire de l'Université ou un professeur de l'École normale. Sur ce terrain, en un mot, il serait trop difficile de rendre à César ce qui appartient à César, et, si une matière aussi grave ne m'interdisait toute paillette, j'ajouterais que, cette fois, lorsqu'on craindrait de discuter avec un empereur, ce ne serait pas sans *sujet*.

Il y a un grand talent d'écrivain dans l'*Histoire de Jules César*, et ce talent, dont nous avions eu déjà bien des preuves, me suggère une remarque. Les simples particuliers qui se mêlent d'écrire, peuvent n'avoir qu'un style : si ce style est bon, on les lit ; on leur décerne les louanges qu'ils méritent ; on constate leur succès, et tout est dit. Les monarques, les hommes prédestinés à gouverner un Empire, ceux que l'Écriture appelle les pasteurs des peuples, sont obligés d'avoir deux styles, comme ils ont deux costumes; le vrai, le bon, et le style de représentation ou d'apparat. Pour frapper vivement l'imagination populaire, pour atteindre certains effets sans lesquels le gouvernement est impossible, la simplicité majestueuse de Bossuet, la grâce virgilienne de Fénelon, la vivacité spirituelle de Voltaire, ne suffiraient pas. On parle en même temps à des multitudes, à des minorités intelligentes, à d'immenses majorités d'esprits faux, vulgaires, mal cultivés, enclins à confondre le clinquant avec l'or et à préférer les images fortes aux idées justes. Il faut que le langage du maître soit approprié à cette infinie variété d'auditoires ; qu'il leur présente ses pensées à travers un

verre grossissant, qu'il donne volontairement à sa prose le caractère que les peintres donnent aux décors de théâtre et à la peinture murale. Il ne peut et ne doit pas avoir un style *sui generis*, homogène ; car alors son style n'aurait qu'un public, et il lui faut *le* public. Ce qui serait défectueux chez les autres, un peu d'emphase par exemple, ou de vérité trop vraie, — *truism*, disent les Anglais, — est une qualité chez lui. Ce qui aggrave, sous sa plume, la difficulté de bien écrire, c'est qu'il a été, de longue date, accoutumé à d'autres lois, à d'autres règles que celles qui font les grands écrivains.

Je n'en voudrais pour preuve que Napoléon Ier. C'est seulement après sa mort, après la captivité de Sainte-Hélène, que l'on a commencé à s'apercevoir que, chez lui comme chez César, l'écrivain était l'égal du législateur et de l'homme de guerre. Pourquoi ? parce que la draperie était tombée, parce que l'attitude théâtrale avait disparu avec le théâtre, parce qu'au lieu du Napoléon des proclamations et des mots historiques, entraîné dans un tourbillon héroïque où les idées et les mots devenaient plus grands que nature, nous avions enfin le Napoléon véritable. Le personnage avait cessé d'exister, l'homme survivait. Avec le sang de ses blessures, s'échappaient ses pensées les plus intimes et les plus chères, simplement habillées par son génie.

Si l'on accepte notre remarque, que doit-on conclure? Lorsqu'un souverain, cédant à une vocation antérieure, développée pendant les années d'adversité, vient prendre rang parmi les historiens et les écrivains de son temps,

et publie une œuvre littéraire, il en résulte, dans son livre et chez ses lecteurs, je ne sais quelle illusion d'optique. On sent qu'il a eu besoin d'un léger effort pour dégager sa prose relative de sa prose absolue ; et parfois l'on est tenté de se demander si telle ou telle phrase a sa place à la troisième page du *Moniteur* ou à la première. Hâtons nous de le dire, cette impression est fugitive ; ce vague malaise dure peu, quand on est aussi richement doué que l'historien de *Jules César* de ce don de la forme éloquente qui exprime, embellit, revêt ou déguise l'idée. C'est assez cependant pour que l'on s'explique comment, en reconnaissant dans ces pages magnifiquement imprimées des beautés indiscutables et des qualités éminentes, on n'y rencontre pas toujours cette unité, cette originalité de premier jet, qui donne au style une physionomie particulière, et permet de le distinguer entre dix autres, comme on distingue dans la foule une figure amie.

Ces réserves faites, rendons hommage à cette manière de penser et de dire, qui nous rappelle vite au sentiment de la grandeur ; et, à l'appui de notre éloge, citons la page suivante, que nous choisissons presque au hasard :

« Et cependant la cause soutenue par de tels hommes était condamnée à périr comme toute chose qui a fait son temps. Malgré leurs vertus, ils n'étaient qu'un obstacle de plus à la marche régulière de la civilisation, parce qu'il leur manquait les qualités les plus essentielles dans les temps de révolution : la juste appréciation des besoins du moment et des problèmes de l'avenir. Au lieu de chercher ce qu'on pouvait sauver du naufrage de l'ancien ré-

gime venant se briser contre un écueil redoutable, la corruption des mœurs politiques, ils se refusaient à admettre que les institutions auxquelles la République avait dû sa grandeur, amenassent alors sa décadence. Effrayés de toute innovation, ils confondaient dans le même anathème les entreprises séditieuses de quelques tribuns et les justes réclamations des peuples. Mais leur influence était si considérable, et des idées consacrées par le temps ont un tel empire sur les esprits, qu'ils eussent empêché le triomphe de la cause populaire, si César, en se mettant à sa tête, ne lui eût donné un nouvel éclat et une force irrésistible. Un parti, comme une armée, ne peut vaincre qu'avec un chef digne de le commander, et tous ceux qui, depuis les Gracques, avaient arboré l'étendard des réformes, l'avaient souillé dans le sang et compromis dans les émeutes. César le releva et le purifia. Pour constituer son parti, il recourut quelquefois, il est vrai, à des agents peu estimables; le meilleur architecte ne peut bâtir qu'avec les matériaux qu'il a sous la main. Mais sa constante préoccupation fut de s'associer les hommes les plus recommandables, et il n'épargna aucun effort pour s'adjoindre tour à tour Pompée, Crassus, Cicéron, Servilius Cœpion, Q. Fufius Calenus, Sulpicius et tant d'autres.

« Dans les moments de transition, lorsque le vieux système est à bout et que le nouveau n'est point assis, la plus grande difficulté ne consiste pas à vaincre les obstacles qui s'opposent à l'avénement d'un régime appelé par les vœux du pays, mais à l'établir solidement, en le fondant

sur le concours d'hommes honorables, pénétrés des idées nouvelles et fermes dans leurs principes. »

Bizarre rencontre! Je n'avais choisi cette page que pour donner une idée du style de l'*Histoire de Jules César*, et elle me ramène, malgré moi, sur le terrain même où s'est placé le débat. J'ai beau faire, j'ai beau me renfermer obstinément dans mes attributions littéraires : la littérature manque sous mes pas. La question de savoir si l'auteur de ce livre offre à l'érudition historique de nouvelles trouvailles, ou s'il a su maintenir son talent d'écrivain à la hauteur de son sujet, de son héros, de sa puissance, de ses antécédents et de son nom, cette question reste, pour le moment, secondaire. Ce qui passionne, ce qui fait d'un épisode littéraire un événement politique, ce qui surexcite, dans le public et chez la critique, cet invincible esprit de contradiction et de dispute qui éveillait avant l'aube le personnage chansonné par Rulhières, c'est le plan ou l'idée de l'ouvrage : c'est ce *transparent* historique, qui nous laisse voir des dates récentes sous des dates anciennes, un plaidoyer à travers une histoire, nos émotions d'hier sous nos souvenirs de collége, des noms nouveaux sous d'antiques noms, et des préoccupations présentes sous les récits du passé. C'est ce *de te historia narratur*, qui nous fait chercher notre propre enjeu dans la vérité comme dans la fable.

La vérité, ai-je dit? N'y aurait-il donc pas moyen de la trouver au milieu de ces dissidences et de lui faire sa part? Ce sont les jeunes curés, a écrit un charmant poëte, qui font les meilleurs sermons. — Je ne suis, hélas! ni

curé, ni jeune, et mes sermons ne valent rien. Mais, en face de ces questions brûlantes, les hommes politiques, à force de compétence, sont trop intéressés pour être infaillibles : j'ai donc envie de me faire un titre de ma frivolité même, qui me permet de passer à égale distance des partis extrêmes, et de donner mon avis sans être accusé d'opposition frondeuse ou de basse flatterie.

L'historien, j'allais dire l'historiographe de Jules César, s'est épris de son héros, ou plutôt c'est parce que César lui est apparu comme un type, une autorité et un modèle, qu'il a voulu écrire son histoire. D'ordinaire, dans les ouvrages de ce genre, les pièces justificatives sont rejetées à la fin du volume. Ici, la pièce justificative, c'était le livre même, et elle ne s'appliquait pas seulement au passage du Rubicon et à la dictature du vainqueur de Pharsale. Ce patricien élégant et héroïque, préludant à la conquête du pouvoir par d'innombrables victoires, arrivé à un moment où les vieilles institutions de Rome dépérissaient, où l'aristocratie et la liberté succombaient à la lassitude des lois et à la corruption des mœurs, profitant de cette phase transitoire pour s'allier avec le peuple, lui donner ce qu'il avait vainement demandé aux conspirations et aux émeutes, et finalement pour personnifier avec éclat, munificence et douceur l'alliance, aujourd'hui traditionnelle, de la volonté de tous et de l'omnipotence d'un seul, — de la démocratie et du despotisme, — ce personnage, ce sujet devait attirer d'augustes préférences. Les recherches savantes et la pensée politique ont marché de compagnie ; et peut-être, avant d'étudier César

et de l'approfondir, l'auteur, à son insu, s'était-il promis de trouver en lui tout ce qu'il y cherchait. A mesure qu'on avance dans cette instructive lecture, on comprend que le livre a été préparé et écrit *avec amour*, que les événements y sont présentés de façon, non-seulement à démontrer ce que M. Cousin, dans son beau temps de philosophie transcendante, aurait appelé *la nécessité de César*, mais à écarter de ce grand homme tous les nuages, tous les soupçons qui, depuis Salluste jusqu'à M. Duruy, avaient plané sur sa mémoire.

En maint endroit, si l'on osait, on arrêterait cet historien transformé en apologiste : on lui ferait humblement remarquer qu'il prend un soin superflu, qu'il risque de tomber dans une exagération dangereuse. De quoi s'agit-il, en effet? De prouver, quand il en sera temps, sinon la légalité, au moins l'opportunité de l'entreprise de César contre la liberté romaine. Ici l'innocence de César n'est pas nécessaire : quand les institutions ne se défendent plus, quand les aristocraties cessent de se respecter, quand la liberté, entraînée dans le désordre des mœurs, se fatigue et se dégoûte d'elle-même, à quoi bon plaider pour l'homme providentiel ou fatal qui profite de ce désarroi, achève ces institutions croulantes, absorbe ces aristocraties gangrénées, enterre ces libertés mortes, et, sur un amas de ruines qui lui servent de piédestal, passe un bail plus ou moins long avec ses deux complices, le soldat et le peuple? Les rares représentants des forces vaincues qui n'ont pas su prévoir et arrêter son triomphe, peuvent le condamner et le maudire; en appeler, s'ils sont chré-

tiens, à la justice divine ; mourir seuls et fiers, s'ils sont de la religion de Brutus et de Caton. L'histoire est moins sévère ; elle tient compte de tout ce qui explique ces gigantesques accapareurs d'un siècle, d'un pays, d'un monde ; elle ne se demande pas s'ils sont innocents, mais s'ils étaient nécessaires ; elle ne dit pas comme Brennus: *malheur aux vaincus!* mais malheur à ceux qui, laissant dépérir et se corrompre en leur personne une grande idée, ont préparé sa défaite !

Dans ce verdict, qui parfois reste en suspens pendant des milliers d'années, le plus ou moins de vertus ou de vices, de torts ou de raisons de ces favoris de la nécessité, n'est qu'un mince accessoire. Tout au plus nous est-il permis de nous réjouir — sans conséquence — si le légataire universel de ces puissances, de ces idées et de ces mœurs déchues, possède, en attendant pire, assez de génie et de bonté pour donner aux peuples un peu de bonheur et de gloire en échange des institutions qu'il renverse et des libertés qu'il tue.

Qu'est-il arrivé? Un résultat que l'auteur de ce livre n'avait assurément ni désiré ni prévu. En présence de ce César si parfait, si irréprochable, on a été tenté par un parallèle qui se présentait naturellement à l'esprit. Déjà Chateaubriand avait dit : « César est l'homme le plus complet de l'histoire ; car il réunit le triple génie du politique, de l'écrivain et du guerrier. » On est allé plus loin : on a sacrifié Napoléon à César. Ici je déclare nettement être d'un avis contraire. D'abord, à égalité de génie, un grand homme de l'ère chrétienne me paraitra toujours

préférable à un grand homme païen. Qui oserait comparer les mœurs immondes de ce César, que l'on ne caractérise qu'à moitié en l'appelant le mari de toutes les femmes, aux mœurs de Napoléon, qui détesta le libertinage et le scandale? On parle de difficulté vaincue; quelle difficulté plus grande que de créer un monde entre les rancunes de l'ancien régime et les violences du nouveau? Parmi les campagnes de César, si glorieuses qu'elles soient, y en a-t-il une seule que l'on puisse opposer à cette héroïque, poétique et radieuse campagne d'Italie où des soldats sans souliers et sans pain apprirent à devenir les vainqueurs de l'Europe? Enfin, puisque le débat se résume dans le plus ou moins de droits de César et de Napoléon sur la République romaine et la République française, quelle différence! Les plaies et les souillures de la République romaine étaient couvertes par six cents ans d'une grandeur sans bornes, d'une gloire incomparable. Pour la frapper au cœur, César avait à fouler aux pieds un trésor de traditions et de souvenirs, à commettre presque un parricide. Devant lui, il rencontrait des hommes dont l'histoire a pu enregistrer les fautes, mais qui n'en gardaient pas moins une immense valeur : Pompée, Cicéron, Crassus, Caton, Brutus, Cassius. On pouvait encore, sans trop d'illusion patricienne, croire qu'en de telles mains la vieille Rome avait des chances de salut.

La République française n'était plus qu'un haillon taché de sang et de boue. Les ignominies du Directoire se chargeaient de rendre ignoble ce qui n'avait été qu'horrible. Point de traditions, point de souvenirs ; rien de consacré

par le temps ou l'assentiment du pays; rien que des décombres, des bourreaux et des victimes ; une légalité hâtive, née avant terme, conçue dans l'utopie, allaitée par la guillotine. Tant que cette République aurait vécu, nul n'eût voulu croire à ses bienfaits ni accepter ses conquêtes. Elle était si chargée de crimes, que le seul moyen d'en tirer le peu de bien qu'elle pouvait rendre, c'était de l'anéantir. J'hésite à amnistier César condamnant à mort le génie de Pompée, l'éloquence de Cicéron, la vertu de Caton, le stoïcisme de Brutus : j'approuve et j'applaudis Bonaparte changeant des régicides en courtisans et me donnant le plaisir de mépriser ceux que je déteste.

Voilà où conduit, — et ce sera ma réflexion finale, — le culte de l'individualisme dans l'histoire. En assignant à un personnage le droit d'absorber en lui toutes les forces vives de l'humanité, on livre au jugement ou au caprice individuel ces célébrités excessives, que la conscience humaine ne se décidera jamais à déclarer bienfaisantes. Cette destitution de la Providence, de la société et de la morale au profit d'un seul, n'a que trop d'attrait pour l'esprit moderne. On la retrouve, à chaque pas, dans notre littérature, dans les créations les plus populaires du roman et du théâtre. Nous ne la croyons pas compatible avec l'équité et la gravité de l'histoire. Il y a eu un Messie divin; celui-là est venu à son heure, non-seulement pour laver notre tache originelle, mais pour sauver le monde en le disputant aux héritiers de César : il n'y a pas de Messies historiques : nul n'a reçu du ciel la mission de remplacer, en les écrasant, ces idées immortelles

qui seules valent la peine que l'on vive pour les défendre et les pratiquer. L'apothéose de ces faux Messies toucherait de bien près, si l'on n'y prenait garde, à l'idolâtrie, et ne laisserait aux sociétés menacées que le choix des périls. Nous ne savons, nous, ces choses-là que par instinct. Le souverain, qui lutte chaque jour contre les difficultés du pouvoir, les sait par expérience. Il sait, et il reconnaît, que le plus difficile n'est pas d'arriver à l'omnipotence, mais de *l'établir solidement*, avec l'appui de principes stables qui ne dépendent pas de tel ou tel fait, de telle ou telle existence. Alors même qu'il proclame la légitimité, la nécessité de l'avénement d'un César, de fréquentes épreuves l'avertissent qu'un gouvernement peut se créer à l'aide d'un homme servi par d'autres hommes, mais ne s'affermit que par les institutions, les croyances et les mœurs.

IX

M. VICTOR DE LAPRADE

25 mars 1865.

Il y a dans le Tasse, dont je préfère le clinquant à tout l'or de Boileau, une scène charmante. Clorinde, après une chaude journée de chevauchée et de combat, s'arrête dans une vaste clairière, au bord d'une source que surplombe un rocher tapissé de mousse, qu'ombrage un bouquet de vieux chênes. La belle guerrière ôte son casque et ses gantelets; ses cheveux retombent en boucles brunes autour de son noble visage; sa main essuie son front emperlé de sueur. Le soleil couchant glisse ses rayons à travers la feuillée et fait un cadre d'or à cette chevaleresque figure; toutes les fraiches harmonies du soir se réveillent autour d'elle, comme pour saluer cette halte de leur souveraine et de leur sœur. On entend au loin la chanson du pâtre; les fleurs et les oiseaux, avant

[1] *Les Voix du silence.*

de s'endormir dans leur calice et dans leur nid, écoutent ou redisent l'hymne des esprits invisibles, qui traverse la plaine et donne des voix au silence. Clorinde, sans briser son armure, la soulève pour mieux sentir les battements de son cœur et redevenir femme. Elle n'abdique pas, elle se repose ; et sûre de sa force, elle l'oublie un moment dans cet ensemble de douceur et de grâce.

Ce souvenir se représentait à notre esprit, pendant que nous lisions le nouveau volume de M. Victor de Laprade. Sa muse héroïque et militante, après être descendue dans l'arène et y avoir laissé, avec quelques gouttes de son sang et quelques morceaux de son écu, bien des traces de sa vaillance, revient aujourd'hui aux sources limpides, à la poésie pure. Ce n'est pas une retraite, c'est une trêve : en retrouvant le poëte au milieu des chênes qu'il a chantés, sur les sommets dont il aime à revoir les neiges virginales, on remarque des différences qui ont été déjà signalées. Tout conflit est aussi un contact ; dans ses déclarations de guerre contre une société faite exprès pour inspirer la satire, Victor de Laprade a perdu ces airs farouches qui nous le montraient dans une sorte d'éloignement et d'isolement volontaire. Pour flageller nos vices et nos faiblesses, il s'est rapproché de nous, et ce rapprochement a ajouté à son talent mâle et fier ce trait décisif qui fait dire d'un homme politique : il a passé par les affaires, — et d'un poëte : il est entré dans la vie. Heureuse chance! devenir plus sociable en cautérisant les plaies sociales, et s'humaniser en disant son fait à notre perverse humanité ! Cet enseignement pratique vaut la

meilleure des chaires, et l'on peut se consoler d'en avoir perdu une, quand on a conquis celle-là.

Vous devinez, d'après ce simple aperçu, ce que sont les *Voix du silence*, le charme que j'y ai trouvé, le succès qui les attend. On y sent encore çà et là le bouillonnement de lointaines colères qui s'ajournent ou s'apaisent; comme sur les beaux lacs de Suisse ou de Savoie, lorsque le ciel se rassérène, lorsque les bateliers se rassurent et qu'il faut se pencher au bord de la barque pour entendre le sourd murmure de la tourmente reléguée dans de vagues profondeurs. La corde d'airain vibre encore; mais tout juste ce qui convient pour que les autres semblent plus mélodieuses, pour que l'harmonie soit plus complète dans cette poésie tour à tour indignée de ce qu'elle a vu parmi les hommes et ravie de ce qu'elle retrouve auprès de Dieu.

Pour nous, ce retour est une fête, et nous espérons que cet aveu ne nous brouillera pas avec ceux qui ne regardent la littérature qu'à travers leurs passions, prennent un acte de courtoisie littéraire pour une velléité d'apostasie politique, préfèrent les injures de la haine aux sous-entendus de l'ironie, n'approuvent les coups d'épingle que sous forme de coups de trique, et n'ont consenti à reconnaître le talent de M. de Laprade que du jour où ils l'ont vu au premier rang dans la mêlée, frappant d'estoc et de taille. Nous aimons la poésie pour elle-même, ce qui est un des signes de l'amour vrai; et lorsque, pour populariser ses accents ou grossir son public, elle appelle à son aide des sentiments ou des idées qui ne sont pas spécialement et exclusivement de son domaine, il nous

paraît qu'elle est moins elle-même, si nobles que soient ces sentiments, si magnanimes que soient ces idées. Elle perd en délicatesse ce qu'elle gagne en intensité ; sa voix porte plus loin, mais le timbre en est moins pur ; son parfum est plus pénétrant, mais d'une qualité moins exquise : la petite chapelle est devenue une grande église ; mais l'encens qui fume sur l'autel n'a plus cet arome ineffable qui enlève les imaginations vers le ciel ; les fidèles, plus nombreux, sont moins recueillis, et leur visage, au lieu de rayonner d'une extase divine, s'assombrit de pensées terrestres ; sans compter que les amoureux sincères sont toujours un peu jaloux, un peu enclins à dénigrer leurs rivaux, et qu'en voyant l'objet de notre culte courtisé par des gens qui l'avaient dédaigné jusqu'alors, nous étions tenté de nous demander s'il n'était pas compromis par ses nouveaux adorateurs.

Quoi qu'il en soit, il suffit de constater que, dans les *Voix du Silence*, M. de Laprade a réuni ce que ses deux manières ont de meilleur, que le poëte de *Psyché* et des *Symphonies* y reparaît tout entier, avec je ne sais quoi de plus accessible, de plus souple, de plus familier et de plus doux. Il reste aussi élevé, mais il est plus attractif : ce qui, sans qu'il y perde rien, efface les distances. Le Druide, auquel on l'a parfois comparé et qu'il va chanter tout à l'heure en vers d'une sombre et puissante énergie, a bien pu se condamner à mort et monter sur un bûcher avec sa robuste lignée, au moment où tombait le dernier chêne et où passait dans le lointain la première locomotive. Mais à côté de ce pontife d'une religion morte, il y

avait le disciple et le poëte d'une religion vivante ; ils n'avaient de commun que leur amour pour la solitude, pour le libre espace, pour l'immensité des forêts, pour ces cimes et ces neiges où le regard, ne voyant aucune trace humaine, suit pas à pas la trace de Dieu. Le Druide est mort ; le poëte chrétien a survécu, et, en fouillant dans la cendre de son sauvage précurseur, il y a trouvé, non pas la faucille qui servait à de barbares sacrifices, mais la clef d'or qui ouvre les portes de l'idéal et de l'infini. Il est descendu de ses hauteurs, il s'est mêlé à nos foules, il nous a parlé sa langue, il a essayé la nôtre, et, de ses anathèmes contre les civilisations corrompues, de son courroux contre des types de servilisme et de bassesse, des souvenirs de sa patrie idéale, de l'ensemble de ses rêves, de ses douleurs et de ses joies, il a fait l'œuvre virile et charmante que nous saluons aujourd'hui.

Les *Voix du Silence!* La première pièce du volume vous explique cet heureux titre : les voix de tout ce qui ne dit rien et n'en parle que mieux au cœur, à l'imagination et à l'âme ! Réfléchissez un moment, et voyez comme ce titre est humain, compréhensif et sympathique. Quels silences et quelles voix tout ensemble, ces ciels nocturnes où des myriades d'étoiles éveillent en nous des mondes de pensées, ces heures mystérieuses qui planent dans l'espace comme de grands oiseaux de nuit, ou que nous entendons au dedans de nous-mêmes, muets reproches ou mélancoliques regrets du temps écoulé ! Quelles voix et quels silences, ces petites lumières que l'on aperçoit d'en haut à travers la plaine ou d'en bas à la fenêtre de quel-

que chambrette perdue sous les toits, et auxquelles notre fantaisie prête aussitôt un sens, un langage : l'amour qui attend, la misère qui frissonne, la douleur qui pleure, le travail qui lutte, le crime qui guette, la fièvre qui veille, la foi qui prie ! Quelles voix et quels silences, tous ces êtres créés, visibles ou invisibles, atomes ou brins d'herbes, hymnes vivants, cantiques taciturnes, bruits imperceptibles que l'on saisit, que l'on entend à l'aide de ces organes innommés, qui n'ont pas besoin des sens pour communiquer avec l'âme ! Oui, c'est à peine si je croirais risquer un semblant de paradoxe, en affirmant que la prose est tout ce qui parle, la poésie tout ce qui ne parle pas, — pourvu qu'un vrai poëte se charge du rôle d'interprète, et dise : « Parlez ! »

Esprits cachés, esprits sans nombre.
Arbres émus, cœurs palpitants,
Qui murmurez tout bas, dans l'ombre,
Des accords discrets que j'entends,
Terre qui vit, âme qui pense,
Soupirs de partout rassemblés.
Voix fécondes, voix du silence
Dont les lieux déserts sont peuplés,
Parlez !

Ainsi s'annonce, — et il ne pouvait mieux s'annoncer, — le dessein du poëte. La pièce qui suit et qu'il intitule la *Trêve de Dieu*, précise d'une façon plus nette et plus large cette idée heureuse, cette impression d'apaisement et de relâche dans une vie de luttes austères. Déjà, dans les *Idylles héroïques*, Frantz et Herman nous avaient offert le

spectacle de ces esprits superbes ou stoïques, ramenés à un idéal de paix, de travail et de famille, ou retrempés dans les grandes scènes de la nature alpestre avant de recommencer la lutte contre les vices et les misères de ce monde; mais Herman et Frantz étaient des personnages : ici c'est le poëte lui-même, entouré de sa jolie couvée : il lui donne, il prend avec elle une journée de vacances; et quels ébats, quels gazouillements, quelle cueillette de fruits et de fleurs à travers ce frais paysage qui n'a pas la grandeur écrasante des Alpes, qui ne nous absorbe pas dans les gouffres de l'infini, mais qui se familiarise, reçoit et rend les sourires, et nous fait boire, nous aussi, à cette veine si franche d'honnête joie et de poésie! La *Trêve de Dieu* sert d'avenue à la *Tour d'Ivoire*. La *Tour d'Ivoire* marque, dans ce volume, comme dans le talent du poëte, quelque chose de pareil à ces points culminants où se résume un site grandiose, qui lui donne sa signification complète et vers lesquels tout ramène le regard. Figurez-vous ces pièces émouvantes ou suaves, *Resurrecturis*, *Un entretien avec Corneille*, *le Dernier Druide*, *la Première neige*, *Petite fleur sur ma fenêtre*, *le Nid de la Muse*, comme de beaux massifs d'arbres et d'arbustes en fleurs, des clochers rustiques, vêtus de clématite et de lierre, d'épaisses futaies, des touffes de nymphœas baignées dans une eau transparente, que dominerait une ruine éloquente, l'ombre encore vivante d'un château-fort, peuplé de souvenirs légendaires, une tour si majestueuse et si belle qu'on refuserait de s'éloigner avant d'en avoir interrogé les beautés et les secrets.

Qu'est-ce donc que la *Tour d'Ivoire?* Un grand poëte, Alfred de Vigny, était accusé de s'y enfermer trop obstinément. On a quelquefois reproché à M. de Laprade de trop s'efforcer pour l'atteindre, et d'oublier dans ce visible effort ce que la poésie, pour réaliser le *dulcia sunto*, doit garder de tendre, d'humain et de *bon enfant*. Cette fois, l'on ne se plaindra pas : ce voyage à la *Tour d'Ivoire*, en compagnie d'un chevalier-poëte, d'un de ces chercheurs du Saint-Graal, qui étaient aux chercheurs de la pierre philosophale ce que le ciel est à la terre, ce que l'extase est à l'ivresse, ce que l'idéal est à la matière, ce que la soif de l'infini est à la soif de l'or, — ce voyage nous a valu un poëme de cent pages, qui comptera, selon nous, parmi les plus exquises créations de la poésie moderne, et dont rien n'égale la grâce virginale, l'amoureuse chasteté. Les gens qui s'obstineraient à regarder cette chasteté comme synonyme de froideur, feront bien de s'installer, le soir, devant les vitrines des librairies du boulevard, et de s'y livrer à des méditations transcendantes entre les *Vieux Polissons* et les *Treize Nuits de Jane*. Mais, pour ceux qui ne se sont pas abrutis dans l'auge réaliste, pour ceux qui préfèrent, en musique, la *Flûte enchantée* à la *Gardeuse d'Ours*, ce mélange de mystérieuse ardeur et d'héroïque vertu, cette lutte poétique du rêve divin contre la convoitise humaine, ce dialogue entre les esprits impurs de la terre et les visions célestes, ce rosaire qui s'interpose entre un cœur qui bat et une main qui tremble, tout cela est œuvre de maître et offre un attrait singulier, indéfinissable, plus vif que l'émotion

mystique, plus pur que la sensation de volupté. Nous comparons cet ensemble aux feux qu'allument les hardis voyageurs parvenus aux plus hauts glaciers du Mont-Blanc : de près, ils réchauffent, raniment et répandent leurs ardents reflets sur les glaces et les neiges ; de loin, ils font l'effet d'une étoile levée sur ces blanches solitudes et baignée dans les profondeurs du ciel.

On rencontre là ce quelque chose de plus en plus rare dans nos littératures surmenées et fatiguées, ce quelque chose qui n'a pas encore été dit, ou qui du moins rajeunit un vieux thème par le charme et l'originalité de la forme. Le tempérament poétique de Victor de Laprade s'y accuse dans toute sa vigueur et toute son élégance. Élégance, ai-je dit? Je me souviens d'avoir jadis, en parlant de lui, exprimé le regret qu'au milieu de tant de beautés de l'ordre le plus élevé, il n'eût pas, dans son répertoire, quelques-unes de ces pièces qui reviennent de droit aux anthologies, que les délicats placent avec amour dans leur écrin à diamants, et qui vivent par la perfection, le fini du détail, la justesse du sentiment, par une grâce souveraine, toute-puissante sur le cœur et sur la mémoire. Ces *pièces-perles* ne sont pas communes dans la poésie française, et leur nombre va diminuant chaque jour, à mesure que redoublent les difficultés et les exigences. Ce sens poétique que nous avons tous ou que nous devrions tous avoir, qui les choisit, les fixe et les immortalise, on dirait qu'il s'alourdit, qu'il s'enfonce plus avant dans le sol. Pour le soulever, il suffisait autrefois d'une chiquenaude du débile Millevoye ; aujourd'hui, il faut le levier

formidable des *Contemplations* ou de *la Légende des Siècles*.

N'importe! ces pièces courtes et exquises, qui se gravent et que l'on n'oublie plus, abondent dans *les Voix du Silence*. Je n'ai que l'embarras du choix : voici un fragment de cette adorable *Tour d'Ivoire*, le chœur des Sylphes. Mettez-vous à votre piano; ouvrez la partition d'*Oberon;* souvenez-vous de Chopin effeuillant sur le clavier les notes de cette musique, comme des pétales de roses humides des larmes du matin. Puis, reprenez le livre, et dites-moi si notre poëte ne rivalise pas avec ces souvenirs :

A l'heure où le ciel se colore
Des premières roses du jour,
Où le cœur s'éveille et s'ignore,
Tâchez d'éterniser l'aurore!
Restez au matin de l'amour!

A l'heure où le flot, sur la grève,
S'enfle et meurt sous un rayon d'or,
Où la fleur s'ouvre et se soulève,
Où l'esprit n'est plus dans le rêve
Sans être dans la vie encor;

Où l'avenir a des mirages,
Où l'horizon riche et lointain
Se prête aux plus folles images,
Où l'œil bâtit dans les nuages,
Où l'âme arrange le destin;

Restez dans l'aube, à l'heure fraîche
Où la fleur garde son velours,
Laissez son duvet à la pêche;
Fi du glouton qui se dépêche
De la flétrir sous ses doigts lourds!

N'abrégez pas la saison verte
Où nul frêlon n'a dérobé
Le miel de la rose entr'ouverte,
Où dans la vigne encor déserte
Nul fruit des rameaux n'est tombé,

Où, pur de tout désir profane,
L'amour est sauvé des douleurs,
Et peut, d'une aile diaphane,
Toucher au lis sans qu'il se fane,
S'y poser sans courber ses fleurs;

Où, dans son indécise enfance,
On ne sait de quel nom charmant,
Pudeur, amitié, confiance,
Sous cette robe d'innocence
Baptiser ce doux sentiment;

Où l'on se cherche sans mystère,
Où l'on se rencontre sans peur;
Où chaque soir, dans sa prière,
L'un peut dire à Dieu : c'est mon frère,
Quand l'autre lui dit : c'est ma sœur.

A l'heure où le ciel se colore
Des premières roses du jour,
Où le cœur hésite et s'ignore,
Tâchez d'éterniser l'aurore;
Restez au matin de l'amour!

Il y a, nous l'avons dit, dans les *Voix du Silence*, un autre délicieux petit poëme que nous aurions pu citer concurremment avec celui-là, et qui s'appelle *Petite fleur sur ma fenêtre*. Cette *Fleur sur ma fenêtre*, n'est-ce pas une touffe de beaux vers s'épanouissant sur la marge de mes prosaïques pages? Au dedans, tout est sombre : avril a des rigueurs de février et des giboulées de mars; le givre grince contre la vitre : triste et morose, le front

pensif, la figure renfrognée, le vieux critique tisonne son feu qui s'éteint et ses idées qui se refusent. Tout à coup, voici que la poésie, comme une belle jeune fille ne sachant plus où reposer sa tête, trop pauvre pour avoir de quoi payer son terme, trop sage pour se loger aux dépens de sa vertu, vient frapper à la fenêtre ou à la porte, et demande timidement au critique de partager, en tout bien tout honneur, sa modeste mansarde : aussitôt tout sourit et s'illumine ; le feu se rallume de lui-même ; un rayon de printemps se glisse à travers les rideaux ; le bouvreuil chante dans sa cage ; la giroflée se ranime sur sa tige : le jour se fait dans cette ombre, la joie brille dans cette tristesse, et l'humble logis se met en fête. Premier triomphe du poëte ! Ce ne sera pas le seul : *les Voix du Silence* nous parleront à tous un langage irrésistible ; et qui sait ? ces poëtes ne doutent de rien et ces satiriques n'épargnent personne : Victor de Laprade est capable d'enlever un grand succès à la pointe de ses vaillants hémistiches, entre *l'Histoire de Jules César* et les *Mémoires de Thérésa !*

X

M. LOUIS RATISBONNE[1]

9 avril 1865.

Nous sommes vieux, et, à mesure que nous avançons, nous avons devant nous des ombres, derrière nous des souvenirs : dans ces souvenirs déjà voilés par les brumes du soir, que cherchons-nous de préférence? Qu'aimons-nous à retrouver? Des figures jeunes. Figures jeunes, ces premiers camarades d'enfance, voués par nos cœurs naïfs à d'éternelles amitiés, et qui n'ont pas tardé à être séparés de nous par les empressements de la mort ou les hasards de la vie! Figures jeunes, ces pensionnaires du couvent où nous avions une sœur, que nous entendions, sous les fenêtres du parloir, gazouiller, jouer et courir, avec de frais éclats de rire ou de petits cris d'oiseaux familiers! Figures jeunes, ces groupes en robe blanche, ceinture rose, fleurs dans les cheveux, souliers

[1] *Les Figures jeunes.*

de satin, chastes corsages baignés dans la mousseline, visions de notre premier bal, héroïnes de notre premier roman, fantômes de notre premier rêve, à qui nous demandions timidement et d'une voix tremblante une contredanse ou une valse! Figure jeune, l'objet de cet amour mystérieux qui fut le supplice et l'ivresse de notre adolescence, ignoré de celle qui l'inspira, pleuré, avant d'avoir vécu, par celui qui le ressentit, amour resté dans les limbes, qu'un homme de génie a comparé à ces enfants morts à la mamelle, dont on n'a connu qu'une larme et un sourire !

C'est donc là un heureux titre : *les Figures jeunes;* et s'il est vrai que ce soit faute de jeunesse que nous ayons cessé d'aimer la poésie, n'est-ce pas habile de nous rajeunir pour ranimer en nous l'ancien culte et l'ancienne tendresse? Ce titre convenait à M. Louis Ratisbonne mieux qu'à tout autre. Ceux qui le connaissent ou qui l'ont entrevu dans l'aimable cadre qu'il s'est choisi et qu'il s'est fait, ne peuvent plus l'imaginer qu'au sein d'une atmosphère printannière, dans toute la coquetterie d'une jeune paternité, entouré d'une délicieuse *nichée* qui tantôt grimpe sur ses genoux, tire ses cheveux, défait sa cravate, promène sur ses joues une lèvre vermeille, tantôt prend son vol et va s'abattre sur le sable d'une allée, avec la corde et le cerceau : tableau qu'on ne peut oublier quand on l'a regardé une fois, et qu'on évoque, en lisant ce volume, comme une sorte de vivant commentaire, d'*illustration* d'après nature. Ah! les commentaires d'un jeune père à qui les joies de la famille

se révèlent en de jeunes visages, valent mieux que les *Commentaires* de César !...

Si nous passons de la personne à l'œuvre, nous y découvrirons le même caractère. Abstraction faite de très-remarquables travaux de critique et de littérature, quels sont les deux ouvrages qui ont signalé l'avénement de M. Louis Ratisbonne dans le monde des lettres et fixé sa physionomie ? Les deux extrêmes, la *Divine Comédie* et la *Comédie Enfantine*. Les deux extrêmes, ai-je dit ? C'est qu'alors le proverbe a raison, et que les extrêmes se touchent. Rien n'est plus près de Dieu que l'enfant, et lorsque ce Dieu de bonté a dit : « laissez-les venir à moi ! » il rappelait, il rendait visible cette proximité intime entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, entre celui qui peut tout et celui qui ne peut rien. Quand l'enfant entre dans la vie ou pendant ces années heureuses qui forment le sursis accordé à son innocence, rien ne sépare encore l'œuvre de l'ouvrier, la créature du créateur. L'empreinte du doigt divin est intacte sur ce corps sans souillure et cette âme sans tache. Aucun souffle terrestre, aucune maligne influence n'a passé sur ce limpide miroir, le plus pur que Dieu ait donné aux hommes pour y contempler sa lointaine image.

Doué de belles facultés poétiques, s'étant dès l'abord imposé, comme étude préliminaire, la traduction du plus grand et du plus profond des poëtes, ayant mis dans sa vie et devant ses regards cette joie domestique qui est la meilleure des Muses, Louis Ratisbonne a donc suivi une pente naturelle en allant de la *Divine Comédie* à la

Comédie enfantine, de l'enfer au paradis. Remonté du fond de l'abîme à la paisible surface de son doux lac de poésie, sorti des sept terribles cercles où gémissent l'expiation et la douleur, il n'a eu qu'à regarder autour de lui pour que son œil, ébloui de ces visions redoutables, se reposât sur le sourire d'un enfant. Mais à deux pas de l'enfance il y a la jeunesse, et les *Figures jeunes* sont, si je ne me trompe, un anneau intermédiaire, une halte où le poëte, suivant que son inspiration est joyeuse ou mélancolique, se tourne successivement vers le gouffre dantesque ou vers l'oasis enfantine. Dans *Béatrix*, dans *Il le fallait!*, dans *Au pays des âmes*, dans l'*Ame vide*, vous trouvez un reflet ou un sourire du Dante : le disciple revient à son premier maître ; l'obligé paye à son bienfaiteur les intérêts de sa dette. La charmante dédicace *à Louise*, *la Source*, *la Valseuse*, *Comment l'aimez-vous? Prima vera*, sont comme ces premières bouffées de tristesse, soupirs vagues, nuages dans l'azur, perfidies des soirées d'avril, qui avertissent l'enfant qu'il touche à l'adolescence, l'adolescent qu'il approche de la jeunesse, le jeune homme qu'il a franchi le seuil de la vie. Je ne sais quoi de plaintif et d'inquiet se mêle aux douceurs matinales ; on ne souffre pas encore, mais on a le pressentiment de la souffrance, et il semble que les mains caressantes qui se glissent sur le front et sur le cœur y cherchent d'avance la place des blessures. Si, en outre, le jeune père de famille veut ajouter une leçon à ces présages, si, tout en berçant sur ses genoux sa jolie couvée, il prête l'oreille aux cris de désespoir d'un peuple

héroïque, au gémissement étouffé où se révèle l'inégalité des conditions humaines, l'horizon poétique s'agrandit et s'assombrit, et nous avons la *Robe de Miss*, les *Lamentations de Varsovie*, *Dieu viendra* et le *Supplice du Bourreau*.

Il me serait difficile et il ne me paraît pas nécessaire de déterminer à quelle école appartient M. Louis Ratisbonne. Si quelque chose peut nous consoler du déclin de la poésie, c'est qu'elle échappe aujourd'hui à ces classifications factices, à ces querelles de partis, qui n'admettaient que dénigrement ou fanatisme, et où s'altéraient la franchise de l'inspiration et le naturel du style. La glorieuse et précieuse amitié d'Alfred de Vigny donnerait à penser que M. Ratisbonne est un romantique, si ce mot avait encore un sens; mais il n'existe plus à présent que deux hommes qui croient au romantisme: M. Auguste Vacquerie pour le galvaniser, et M. Viennet pour l'occire. Nous inclinons d'ailleurs à croire que les affinités entre M. Ratisbonne et Alfred de Vigny étaient plutôt morales que littéraires. Le goût de l'idéal les avait rapprochés; ils s'étaient serrés l'un contre l'autre comme se serrent les fidèles d'une cause vaincue, d'un autel délaissé. Mais l'idéal, chez Alfred de Vigny, restait à des hauteurs où le sentiment humain avait peine à atteindre. Il se plaçait presque constamment en dehors de ce sens pratique, de ce mouvement de la vie, qui, s'il n'est pas la poésie, n'en est pas non plus la contradiction permanente. Si je ne craignais de tomber dans des distinctions subtiles, je dirais que, chez lui, l'âme parlait plus que le

cœur, parce que l'âme, toujours portée vers les cimes, ne risquait pas d'y rencontrer le vulgaire, tandis que bien des affections du cœur sont nécessairement partagées par le commun des hommes. L'âme même, qui éclaire plutôt qu'elle n'échauffe l'œuvre exquise du poëte d'*Éloa*, n'est humaine que par un côté : l'autre plonge dans un mystique azur où les objets perdent de leur consistance, où la vue peut être abusée par de célestes mirages. Vous diriez ces sanctuaires où l'on allume une lampe avant que la fenêtre soit close et la nuit venue : les deux lumières luttent, se combinent, et, parfois, produisent un jour faux : et puis, si je voulais achever de fixer les différences, je me souviendrais du célèbre passage de Shakespeare, et j'appliquerais à Alfred de Vigny, bien que dans un sens beaucoup moins tragique, ce que Malcolm dit de Macbeth : « Il n'a pas d'enfants ! »

Tout est humain dans le talent et dans l'œuvre de M. Louis Ratisbonne. Tout s'y rattache à ce que j'appellerai la petite famille ou à la grande ; tout y interprète ou les voix du foyer ou celles de l'humanité. Le poëte n'est ni classique, ni romantique, il est vrai. Il ne faut plus considérer le romantisme que comme un épisode de notre histoire littéraire. Ainsi que d'autres révolutions ou d'autres invasions plus sérieuses et plus meurtrières, il faut le juger, moins par ce qu'il a créé que par ce qu'il a détruit. Ses antagonistes, dans leurs classiques fureurs, le comparèrent à une irruption des Barbares : il y eut au moins ce point de ressemblance, que, comme Attila et Genséric, il déblaya, fit la place nette, débarrassa la poésie et l'art

d'une foule d'abus, de conventions, de partis pris, de formules, d'ornements faux, de grâces caduques, qui, semblables à la parure d'une femme âgée, ne réussissaient qu'à accentuer l'outrage du temps au lieu de le déguiser. Il a promené le fer et le feu à travers les plantes parasites qui gênaient ou étouffaient la végétation véritable, au milieu des vieilleries neuves d'une architecture néo-grecque, qui encombraient le temple et en surchargeaient les sveltes élégances. Grâce à lui, à ses salutaires ravages, un jeune poëte tel que M. Louis Ratisbonne n'a plus à se préoccuper de questions de forme : il peut marcher droit devant lui, aspirer de bonnes gorgées d'air, remonter aux sources vives, s'amuser aux gracieux méandres de la poésie buissonnière, cueillir à son gré le myosotis ou la rose, la scabieuse ou la marguerite, sans crainte de faire quelque mauvaise rencontre, de se trouver nez à nez avec une dryade qui lui dispute son arbre, une naïade qui réclame sa source, un faune aposté derrière les buissons, ou quelque délégué de Flore et de Zéphyre, qui lui mesure l'air et lui arrache la fleur.

A présent, je voudrais citer : car, encore une fois, la poésie ne se discute pas, elle se montre. Tout, avec les prosateurs, peut être sujet d'analyse ; on raconte en cinq colonnes un roman de cinq cents pages ; on s'empare des idées principales d'un ouvrage de philosophie, pour les éclaircir ou les réfuter ; on écrit en marge d'un livre d'histoire l'abrégé des réflexions que suggèrent les événements et les personnages : mais les poëtes ! Il n'y a pas

de milieu : ils sont ou ils ne sont pas. Le meilleur moyen de prouver qu'ils sont, c'est de les citer.

Mais que choisir ! *La Valseuse* est charmante ; elle me plait trop, et j'en garde un scrupule ; je crains que cette poésie ne soit plus ingénieuse qu'inspirée ; et puis les quatre vers qui forment le refrain, la note dominante, quelque chose de pareil à cette mélodie préférée qui revient d'acte en acte dans les partitions de maitres, ces vers méritent un reproche qui semblera peut-être singulier sous ma plume : les deux rimes masculines, *galant* et *tournant*, ne sont pas assez riches. Si le cœur humain en général et celui des critiques en particulier n'étaient pas un tissu d'inconséquences et un abîme de contradictions, on s'étonnerait sans doute de voir un critique spiritu....aliste attacher tant de prix à la richesse des rimes, cette conquête, cette recherche, cette manie de l'école contraire. C'est une faiblesse, j'en conviens ; mais qui est fort aujourd'hui ? pas même les Turcs. Réminiscence de méridional, dernier luxe d'homme ruiné, hochet de vieil enfant gâté, que sais-je ? la rime riche me séduit, me captive, m'enlace de ses trois syllabes, et me livre, pieds et poings liés, à Victor Hugo et à Théophile Gautier. Il en est d'ailleurs de cette richesse-là comme de l'autre ; on n'y songeait guère avant d'y avoir goûté ; on ne peut plus s'en passer après en avoir joui. La nouvelle école nous a accoutumés sur ce point à de telles magnificences, que maintenant la médiocrité nous semble misère. Sérieusement, que reste-t-il à la versification française, si on lui ôte ce luxe ? Le rhythme est à peine sensible, la

prosodie est nulle, l'hémistiche et la césure risquent de blesser l'oreille s'ils sont irréguliers, ou de l'ennuyer s'ils sont monotones. La rime est le coup de cloche qui réveille l'attention assoupie, l'anse qui sert à porter cette coupe d'or. Laissez à la cloche toute sa sonorité, pour que le sommeil se tienne à distance ; à l'anse toute sa dimension, sans quoi la coupe fragile vous tombera des mains.

Rien de plus suave que les vers dédiés à *Louise*, de plus pathétique que les strophes inspirées par les douleurs de Varsovie, de plus émouvant que la *Robe de Miss*, légende d'une pauvre ouvrière de Londres, qui meurt d'épuisement et de fatigue en travaillant à la robe attendue avec une aristocratique impatience par une de ces terribles Anglaises, machines de Birmingham habillées de velours et de satin. Rien de plus touchant que la *Petite Femme*, de plus souriant que le *Renouveau*, de plus poétique que les *Nuages et les Jours ;* mais il faut se décider et je me décide pour les *Noces glorieuses :*

Ceux que l'amour a joints, tôt ou tard vont ensemble,
Et Dieu veut que la terre ou le ciel les rassemble.
Amants, ne pleurez plus ! Dieu, je vous le promets,
Un jour vous donnera votre amour à jamais.

Pierre et Marthe s'étaient aimés sans espérance :
Ne pouvant être unis, ils se dirent adieu.
Les étrangers ligués se ruaient sur la France :
Pierre se fit soldat, et Marthe épousa Dieu.

Pierre fut un vaillant, Marthe fut une sainte.
Un jour qu'il s'élançait au-devant du canon,
La mort désigna Pierre. Il expirait sans crainte
Et regardait le ciel en murmurant un nom.

Et voilà qu'à ce nom répondit la voix chère!
L'heureux Pierre vit Marthe entre la mort et lui.
Ils se retrouvaient là, sur le champ de la guerre :
Dieu dit : « Que ces enfants soient unis aujourd'hui ! »

Et, comme elle essayait de le rendre à la vie
Et pansait en pleurant ce cœur ensanglanté,
Une balle de Dieu, bienfaisante ennemie,
Coucha près du soldat la sœur de charité.

Dans un humble cadre, Marthe fut la Béatrix de Pierre. Voici maintenant, dans un sonnet qui nous semble bien près de valoir un long poëme, la Béatrix véritable, celle que le traducteur de Dante ne pouvait oublier :

Une enfant traversait la cité florentine ;
Elle allait regardant, pudique, devant soi,
Les bras dévotement croisés sur sa poitrine
Où son cœur innocent reposait sans émoi.

Mais une voix s'élève en cette âme enfantine :
Ne baisse plus le front ! porte-le comme un roi !
Car la terre entendra de toi, femme divine,
Ce que l'on n'aura dit de nulle autre que toi !

Vase d'élection, tu seras immortelle !
L'enfant eut peur : hélas ! à quel prix, pensa-t-elle,
Tant de gloire ! Où monter, par quels chemins ardus ?

— Il ne faut, dit la voix, que faire un pas de plus.
Rien d'autre, ô Béatrix ! — La vierge palpitante
Fit un pas en avant. Alors passa le Dante !

Je finis cet article plus tristement que je ne l'avais commencé[1]. Après avoir eu le plaisir bien rare de sa-

[1] Cet article a paru vingt-quatre heures après le scrutin académique, qui écartait MM. Autran et Jules Janin, contrairement à l'attente générale.

vourer un poétique volume et de lui rendre un sincère hommage, j'espérais retrouver la poésie sur un autre terrain et la féliciter d'un autre genre de succès. Le nom de Louis Ratisbonne avait naturellement évoqué celui d'Alfred de Vigny; il me semblait qu'entre le noble poëte des *Destinées* et la noble Muse des *Poëmes de la Mer* existaient ces affinités, ces convenances qui ne sont pas toujours sans effet sur les suffrages de l'Académie française. *Dis aliter visum!* Loin de nous toute idée de plainte ou de blâme! Nous ne manquerons pas de respect aux dieux ; cela porte malheur : nous ne dirons pas qu'en écartant M. Autran, qu'elle avait presque nommé en 1862 et en 1864, l'Académie s'est, en quelque sorte, déjugée : nous ne rappellerons pas que, sans la mort subite du vénérable M. Biot, deux jours avant l'élection, M. Autran était élu dès sa première candidature : qu'avec une abnégation qui ne paraît pas avoir fait école, il s'était spontanément dessaisi de ses droits et de ses chances entre les mains de M. Octave Feuillet, qui, par ses succès de théâtre et de roman, lui semblait plus spécialement désigné à la succession de M. Scribe ; enfin, — ce que personne n'ignore, et l'Académie moins que personne, — que s'il y avait eu, l'an dernier, un onzième tour de scrutin, un des plus spirituels académiciens était décidé à voter pour M. Autran, et complétait ainsi la majorité absolue. Non : tout ceci est du détail académique, et nous ne voulons pas sortir de la critique littéraire.

L'Académie a-t-elle été, comme on le prétend, influencée par quelques épigrammes de la petite presse sur le

plus ou moins de *notoriété* de M. Autran? La petite presse, nous le savons, est une puissance, surtout depuis que l'on a rogné les ongles à la grande. Seulement nous ferons remarquer un contraste qui s'accorde assez bien avec les allures frondeuses de ces tirailleurs d'avant-garde de l'esprit français. Une de leurs tactiques, pour chercher noise à l'Académie, consiste à dresser, de temps en temps, une contre-liste, à aligner les noms de quarante écrivains qui ne sont pas académiciens, à les opposer aux quarante immortels, et à nous dire : « De quel côté y a-t-il le plus de talent? Concluez! » — Or, avant que M. Autran fût candidat, son nom était toujours un des premiers sur cette liste d'académiciens *in partibus*. Célébrité et talent en deçà de la candidature, ombre et médiocrité au delà. En conscience, l'Académie aurait eu seule à se reprocher cette étrange métamorphose — et à la réparer.

Quant à la *notoriété*, il faut s'entendre, et cette question suffirait à défrayer un long chapitre. Un des malheurs, un des vices de notre temps, est de prendre l'excès de *notoriété* pour la gloire et de confondre le bruit que l'on fait avec l'estime que l'on mérite. De là ces réputations à coups de tamtam, ces célébrités en plein vent, ce je ne sais quoi de théâtral et de tapageur, ces manies de se mettre en scène et de parler de soi, ces hypertrophies de succès, ces apoplexies de renommée, qui font de certains de nos illustres des acteurs plutôt que des personnages, et des personnages plutôt que des hommes. Ce n'est pas assez que l'on admire l'œuvre; il faut

que l'on connaisse la vie, que l'on voie la figure, que l'on contemple le front, j'allais dire le casque. Il est évident qu'à ce compte M. Autran est moins fameux que ne l'était Mengin de son vivant et que ne le sont les idoles du succès populaire. Mais prenez garde! une fois sur cette pente, vous ne vous arrêterez pas; il y a, tous les soirs, à la porte des *artistes* des théâtres de mélodrames et de l'Alcazar, une *queue* de fanatiques qui attendent, à leur sortie, les chanteuses et les *premiers rôles*, et leur font cortége avec des cris de triomphe : glorieux moment où les divinités de la chanson et du *merci, mon Dieu!* ont le droit de dédaigner, du haut de leur Olympe, ces inconnus, ces pauvres hères qui se sont appelés ou qui s'appellent André Chénier, Alfred de Vigny, Auguste Barbier, Brizeux, Victor de Laprade et Joseph Autran!

Voilà où mènerait le culte de la notoriété *quand même*; mais ceux qui le feraient prévaloir auraient préalablement à poser comme dogmes supplémentaires la suppression radicale de la poésie pure et la destruction de l'Académie. Que certaines gens y poussent, que la société moderne y tende, faut-il s'en étonner? Mais si l'Académie française, en éloignant la poésie, se faisait complice de ces tendances, nous aurions à rappeler une formule célèbre et à écrire au bas de cette page : « Comment les institutions finissent. »

XI

ROME[1]

15 avril 1865, Samedi-Saint.

La semaine-sainte à Rome! N'est-ce pas le rêve de tout chrétien doué de ces facultés que le christianisme, Dieu merci! n'exclut pas, et qui, élevées à une certaine puissance, font le poëte, le penseur et l'artiste? Mais les temps sont durs, la route est longue, et tout chemin, quoi qu'on en dise, n'y mène pas. L'imagination est un oiseau captif dont la réalité ferme la cage et coupe les ailes. La vie a ses exigences, la famille ses attaches, l'argent ses absences, Paris ses servitudes, le travail ses échéances. Comment faire? s'indemniser à la façon des gens sédentaires; se donner la représentation de ce que l'on ne peut pas voir, évoquer Rome à Paris, faute de pouvoir aller de Paris à Rome. Seulement, il y a deux représentations : l'une pour

[1] Par un auteur inconnu.

les sens, l'autre pour l'esprit; il y a le squelette de Rome et l'âme de Rome.

Un heureux hasard nous a permis de recueillir, à quelques jours de distance, cette double indemnité. On montrait récemment, boulevard des Capucines, les principaux monuments et les plus beaux points de vue de la vieille Reine du monde, non plus reproduits par le dessin ou la gravure, mais rendus à leurs dimensions véritables et aux effets du diorama par de nouveaux procédés de photographie et de stéréoscope. Des alternatives de jour et de nuit, habilement ménagées, rompaient l'uniformité de cette sensation artificielle. Les vues étaient exactes, les aspects grandioses, l'illusion suffisante; pourtant nous sommes resté froid. La vie manquait, même cette vie des ruines, si admirablement appropriée à la nature de l'homme, que parfois ces mélancoliques témoins de la fuite des années lui semblent sa vraie demeure. L'âme était absente, cette âme qui se dégage incessamment des monuments et des paysages consacrés par la religion et par l'histoire. Ce simulacre de Rome n'avait parlé qu'à nos regards, et nos regards eussent préféré une œuvre d'art où la ressemblance matérielle eût été moindre, mais où l'interprétation intelligente eût remplacé la traduction littérale.

L'âme de Rome! elle est tout entière dans le livre que j'annonce et dont l'auteur m'est inconnu. C'est à peine si quelques similitudes de physionomie et de format, quelques indiscrétions d'éditeur, quelques airs de parenté morale et idéale m'ont mis sur la trace d'un autre volume que je crois écrit de la même main, et qui parut, il y a

deux ans, sous ce titre singulier : *Le Prisme de l'âme.* A cette époque, un de nos plus éminents critiques, Émile Montégut, en parla comme il parle de tout ce qui est le contraire de la vulgarité, de tout ce qui répond à ce penchant un peu mystique, si difficile à conserver au milieu des malices de l'esprit français et des dissolvants de l'analyse. A ses yeux, comme aux nôtres, *le Prisme de l'âme* rachetait amplement quelques exubérances et quelques bizarreries par la flamme intérieure, l'inspiration éloquente et ces ingéniosités subtiles qui, depuis les Pères de l'Église jusqu'à madame Swetchine, ont presque toujours assaisonné les imaginations pieuses : « Ouvrez le livre, disait-il, et lisez en conscience : vous serez récompensés par la quantité de pensées fines et délicates que vous rencontrerez, et par les beaux cris qui vous surprendront à l'improviste... Vous y reconnaîtrez que, si l'auteur est inexpérimenté dans certaines questions à demi matérielles de procédés littéraires, il ne l'est pas, en revanche, dans la science du monde, dans la connaissance des passions et dans l'observation de l'âme humaine. Plus d'un cœur pourra y retrouver ses propres erreurs. Plus d'un noble esprit tourmenté pourra y faire, avec l'auteur, le voyage étrange dont parle saint Augustin avant sa conversion, ce voyage à travers les créatures et les œuvres de Dieu, au terme duquel on parvient enfin, au dire du saint docteur, jusqu'à son âme. »

Pour qui sait lire, bien des pages du premier ouvrage pourraient servir de préface au second ; maint chapitre du *Prisme de l'âme* trace d'avance une sorte d'itinéraire

qui devait aboutir à la Ville éternelle. Cette recherche du beau, de l'idéal et du divin, qui, dans sa lutte contre les passions mondaines, se traduit en souffrances, ne pouvait trouver d'apaisement et de satisfaction légitime que dans la ville où les grandeurs déchues, les illusions trompées, les grandes douleurs, les rêves inassouvis, ont, de tout temps, cherché une consolation et un refuge. Ici, l'auteur inconnu reprenait tous ses avantages : Émile Montégut avait signalé son inexpérience ; mais l'expérience la plus consommée, l'art le plus profond, la science la plus raffinée du procédé littéraire, eussent échoué dans ce sujet immense, créé, pour ainsi dire, par l'auteur lui-même, suspendu entre le ciel et la terre, sans limites précises, sans classifications possibles, et où les couleurs du prisme, les traits de lumière irisée avaient à sillonner de larges masses d'ombres. Je suis forcé d'appliquer à la psychologie une locution familière de la médecine. Quand les médecins engagent un malade, un convalescent, à ne jamais souffrir que son estomac travaille *sur lui-même*, ils redoutent pour lui cette surexcitation nerveuse, cette contraction fébrile qu'amène la faim trop longtemps endurée. Or, l'auteur du *Prisme de l'âme* et de *Rome* (je m'obstine à les confondre) est évidemment tourmenté d'une faim sublime : il est affamé de Dieu. Soumis, comme nous tous, aux misères de la vie, retenu au milieu des hommes, témoin, victime peut-être de leurs méchancetés ou de leurs petitesses, il se dédouble, pour ainsi dire, et fait deux parts de son intelligence : l'une, la moindre, pour nos tristes réalités ; l'autre, la meilleure, pour cette nostalgie céleste

qui est le privilége et le glorieux supplice d'un petit nombre d'âmes. Mais, dans le livre de 1863, il n'avait eu, pour se nourrir, que son propre rêve; il s'était donné en pâture à son imagination avide, et celle-ci, dans ses caprices de millionnaire malade, avait exigé à la fois le possible et le chimérique, le beau et le bizarre, le vrai et le fantasque, le naturel et le merveilleux, l'idéal du chrétien et le songe du mystique.

A Rome, rien de pareil : plus de conflit entre l'âme et le vide; plus de ces agapes fantastiques, semblables à celles des pâles rôdeurs que nous voyons, le soir, penchés sur les grilles des restaurateurs célèbres, aspirer de gastronomiques odeurs et dîner de fumée. L'âme prend pied et se retrouve en terre ferme. L'aliment divin est là, à portée de la main, des yeux et des lèvres. L'auteur a beau inscrire en tête de son volume la parole de saint Augustin : *Semper pleni, semper avidi,* « toujours rassasiés, toujours affamés, » cette faim aura de quoi s'assouvir. Nulle part, si ce n'est au Calvaire et à Bethléem, le ciel n'est plus près de la terre ; mais le Calvaire et Bethléem semblent porter encore le deuil du Dieu fait homme qui a voulu y naître et y mourir. La plainte de l'enfant et du Crucifié est venue s'achever à Rome dans un hymne de triomphe. La tristesse des monuments et des décombres, la mélancolique poésie du passé, y gardent le calme de la force et la sérénité d'une victoire immortelle. Les souvenirs y rayonnent d'espérances; tout ce qui meurt y parle de tout ce qui ne peut pas périr : Dieu y est chez lui. Dans les pays froids, brumeux, couverts de neige,

par de sombres journées de novembre, le ciel est bas, et l'on dirait qu'il suffit d'étendre les bras pour le toucher. A Rome, c'est le phénomène contraire : le ciel est haut; mais, au lieu d'être attiré par les nuages et les brouillards de la terre, c'est la terre qu'il attire vers son limpide et souriant azur. Pour rendre l'ascension plus facile, il prodigue les points intermédiaires; il a des relais vers l'infini. On s'attend, à tous moments, à voir surgir de cette poussière sacrée quelque nouvelle échelle de Jacob, prête à nous conduire au terme du mystérieux pèlerinage. En attendant, les échelons nous apparaissent, déguisés en œuvre d'un art admirable, guidé par la Papauté et inspiré par la Foi.

Voilà ce qui éclate à chaque page, à chaque ligne de ce nouveau livre sur *Rome*; voilà ce qui prête à cette œuvre un charme ineffable : ce n'est pas un *Guide*; ce n'est pas un ouvrage d'érudition; ce n'est pas même, à proprement parler, malgré les ardentes convictions de l'écrivain, une œuvre de piété; c'est quelque chose de moins et de plus, quelque chose de mieux; c'est Rome vue, savourée, comprise, aimée, sentie, exprimée, reflétée par un noble et religieux esprit, si bien préparé à ce qu'il voit et si bien approprié à ce qu'il retrace, que l'impression personnelle se combine sans cesse et se fond avec celle des objets extérieurs : effet comparable à celui d'un spectacle où il nous serait donné de suivre en même temps ce qui se fait ou se dit sur la scène et ce qui se passe dans l'âme du plus digne et du plus ému des spectateurs.

Vous lisez le titre des chapitres : — *La Campagne ro-*

maine; — *Les Églises de Rome;* — *La Semaine-sainte;* — *Genzano et Nemi;* — *Le Ghetto;* — *Tivoli*, etc., etc..... Vous trouvez tout ce que ces titres annoncent, et bien des pages descriptives rivalisent de magnificence avec les meilleures inspirations de nos écrivains paysagistes; mais vous y trouvez aussi la personne, l'âme : une âme enthousiaste, vaillante, à la fois virile et délicate, affermie par ses épreuves mêmes, semblable à ces combattants intrépides qui, sur le champ de bataille, s'enivrent de leurs blessures. Vous la suivez à travers ces galeries peuplées de chefs-d'œuvre, devant ces collines qui dessinent à l'horizon leurs poétiques contours, en face de ces édifices, de ces statues, de ces colonnes, de ces débris, qui ont épuisé l'admiration de vingt siècles, dans ces églises qui se sont enrichies des dépouilles du paganisme sans rien perdre de leur sainte majesté; et bientôt vous ne savez plus si ce sont ces beautés que vous contemplez avec elle, ou si c'est elle que vous regardez au milieu de ces merveilles. Elle se communique à tout ce qu'elle touche, comme un parfum vague, insaisissable, un peu subtil, qui, au lieu de porter à la tête, éveille et surexcite nos meilleurs sentiments et nos meilleures pensées. Il nous faudrait d'incroyables finesses d'analyse et de rares hardiesses de style pour rendre cet effet magnétique, cette double électricité qui va du sujet au livre et de l'écrivain au lecteur. Mis en regard des autres récits ou esquisses de voyage ou de séjour à Rome, ce volume est comme une œuvre de poésie lyrique, comparée à une narration, à une description en prose ou en vers. L'auteur possède,

à un haut degré, cette faculté de vibration qui caractérise les lyriques. Spectacle ou événement, émotion du dehors ou du dedans, tout fait tressaillir en eux la corde sonore. Interprètes de l'âme humaine, âmes vibrantes, ils expriment pour nous ce que nous sommes capables de ressentir, après avoir ressenti ce que nous sommes incapables d'exprimer.

Je voudrais donner une idée de cette manière originale et charmante d'intervenir dans le tableau que l'on peint, de nous intéresser en mettant du sien dans ce que l'on raconte, de *passionner* un souvenir, comme certains orateurs *passionnent* un débat. Essayons. L'auteur nous a conduits à la villa Ludovisi : nous voici en pleine beauté, en pleine lumière, en pleine ivresse, si riches d'admiration et de poésie que nous poétisons même la terrible épouse de Claude. L'auteur fait un pas de plus, et se trouve en présence d'un satyre. L'ombre gigantesque de Michel-Ange plane sur cet ensemble comme l'aigle sur son aire.

Alors il semble que le satyre de marbre s'anime et que sa chair palpite sous ces yeux, dans cette imagination douée d'une telle vie qu'elle vivifie la mort et idéalise la matière. Entre le promeneur et la statue s'établit un dialogue qui résume l'immortel antagonisme, le duel implacable du bien et du mal, de l'âme et des sens, de l'esprit de clarté et de l'esprit de ténèbres, du christianisme et du paganisme. Le contemplateur s'exalte, nous enveloppe de sa flamme, nous enlève dans son étreinte, et le dialogue finit par cette apostrophe vraiment magnifique.

« Représentant vieilli des dieux anciens, doué d'une immortalité railleuse par le caprice d'un grand artiste, cède le pas au *devenir*, ce singulier idéal d'une dangereuse école allemande, qui passera plus vite que toi encore ; car il est moins séduisant et moins gai que tes pareils. A ton tour, écoute un bon conseil ! Avant de chercher à convertir à ta doctrine, dont un rire forcé ne voile pas assez le néant, les âmes qui aspirent à se vaincre elles-mêmes et à faire régner l'esprit sur la matière, secoue la mousse qui s'attache à tes bras nerveux, remplace par un éclat de jeunesse la teinte de vétusté qui envahit tes traits de marbre... Jusque-là, fils de Satan, arrière ! Tu t'es appelé Bacchus, Faune, Satyre ; je pourrais te saluer de bien des noms encore ; mais je les résumerai tous en un seul : tu es le Péché ! Pauvre radoteur, l'âge t'a fait perdre la mémoire, et tu oublies que, si la terre que nous foulons a été livrée aux païens puissants et corrompus, aux bacchantes émérites, elle a été lavée par le sang des martyrs, elle a vu vivre les saints, elle a entendu le grand Nil parler avec une éloquence orientale de la séduction de la faute à commettre et de la laideur triste de la faute commise. La tentation, belle et parée de fleurs, s'entoure, en effet, de voiles coquets qui semblent discrètement cacher au vulgaire des félicités mystérieuses, avant de nous ouvrir ses bras perfides ; mais, par la bonté toute miséricordieuse de Dieu, en aspirant à nous perdre elle nous prépare une récompense plus haute. Où serait le mérite de la résistance et quel droit aurions-nous aux joies ineffables du Paradis, si la tentation se montrait la

veille ce que nous la verrons le lendemain? Malheureux invalide du Paganisme, soldat blessé de la grande bataille que le Démon livrera à Dieu dans le cœur des hommes jusqu'à la fin du monde, tu voudrais bien mourir; mais la mort sera le dernier vaincu, et tu es condamné à trembler sous le regard affermi de tout vrai chrétien. Oui, la terre d'Italie est belle; oui, elle parle de bonheurs infinis; mais comment de tels bonheurs appartiendraient-ils à un monde où tout passe? Courage! les splendeurs qui nous enivrent ne sont que le pâle mirage de la patrie immortelle que nous devons conquérir! »

Voilà de l'éloquence! On dirait un fragment des *Lettres d'un Voyageur*, écrit par un George Sand catholique.

Je pourrais citer bon nombre de pages aussi éclatantes. J'aime mieux remarquer que ces effusions lyriques n'ôtent rien à la rectitude des jugements de l'auteur dès qu'il aborde les questions brûlantes contenues dans ce mot si court, dans ce nom sacré et magique tout ensemble : Rome! Rarement l'angélique figure de Pie IX a été contemplée avec plus d'amour et esquissée avec plus de justesse. Lorsque Scheffer exposa son tableau de *Saint Augustin et Sainte Monique*, on signala, dans les deux têtes, une sorte de gradation mystique : celle d'Augustin appartient encore à la terre; celle de Monique est déjà dans le ciel. Cette transfiguration préventive, je la reconnais dans les traits de l'auguste martyr dont la tiare s'est changée en couronne d'épines. L'auteur de *Rome* a admirablement exprimé cette nuance, et je lui sais d'autant plus de gré de ses respectueuses tendresses pour le Pon-

tife, pour le saint, que plusieurs passages de son beau livre révèlent un esprit libéral, largement ouvert, et capable de comprendre les légitimes exigences des sociétés nouvelles. Ses sympathies pour la haute intelligence du cardinal Antonelli ne l'empêchent pas de rendre hommage à la mémoire de l'infortuné comte Rossi. Le curieux chapitre intitulé : *Ce qui manque à Rome*, indique, dans une parfaite mesure, les impressions d'un Français du dix-neuvième siècle, catholique fervent, mais résigné à juger Rome un peu trop fermée aux souffles du dehors, se suffisant un peu trop à elle-même, vivant de sa propre tradition et de sa propre vie sans s'occuper assez de ce qui se passe à l'extérieur, de ce que les conditions mêmes de l'humanité mêlent de changeant et de progressif, non pas aux dogmes divins et aux vérités éternelles, mais aux institutions purement humaines. Cette opinion rend plus persuasifs et plus touchants encore les témoignages que l'écrivain prodigue à la Papauté et à l'Église, les beaux accents de douleur et d'angoisse que lui arrachent le spectacle des souffrances et des périls du Saint-Siége, l'idée d'un abandon possible et du déshonneur qui en rejaillirait sur notre pays. Chaque fois que reparaît cette douloureuse image, la pensée et le style ont des frémissements d'armures, et nous sommes tenté d'attribuer le livre à quelque héritier de ces races héroïques où les actes de foi ressemblaient à des cris de guerre.

Ceci amène une question finale : de qui est cet ouvrage? Un homme de cœur, un soldat lettré, à l'âme chevaleresque et pieuse, serait fier d'avoir écrit plusieurs de

ces chapitres. D'autre part, des nuances délicates, une finesse de main gantée, une faculté d'exaltation que les hommes possèdent rarement, certaines colères contre les femmes vulgaires et les amours sensuelles, trahissent peut-être une plume féminine. Je me suis heurté, page 194, à deux lignes qui m'ont donné à rêver : « Le *frôlement* de mes vêtements contre les étroites parois mortuaires avait couvert mon corps de saints frissons. » — Ce *frôlement* me chiffonne et convient mieux, semble-t-il, à une robe de soie qu'à un paletot. Qu'importe, après tout? J'ai abusé, dans cet article, d'un mot qui m'était nécessaire, — le mot *âme*, — et je répète en finissant : Ce livre est une âme; or, une âme n'a pas de sexe : celle-ci est forte et charmante, courageuse et douce: voilà tout ce que j'en sais et tout ce que j'en veux savoir. Un peu de mystère sied bien à ces œuvres bienfaisantes qui sont aux autres bons ouvrages ce que la charité est aux autres vertus. Le mystérieux et le mystique sont deux frères qui gardent, l'un les secrets de la terre, l'autre les secrets du ciel. N'essayons ni de les pénétrer ni de les trahir : je n'ai pas besoin de connaître l'auteur de *Rome* pour l'aimer, et cette fois le suffrage du critique se confond avec le remercîment du lecteur.

MM. WEISS ET CUVILLIER-FLEURY

XII

M. J. J. WEISS[1]

---

25 avril 1865.

Quoi! dira-t-on, un article sur des recueils d'articles? c'est justifier la médisance; c'est donner raison à ceux qui s'étonnent que nous ayons le courage de disputer à l'oubli ces feuilles légères, destinées à vivre avec les épines et à mourir avec les roses. Remarquez, en effet, mon cher monsieur, que votre article sera sans doute mis à son tour dans un volume; que ce volume aura la prétention d'occuper vos confrères, et ainsi de suite; c'est tourner dans le même cercle, et, comme les journalistes ne brillent pas par la vertu, ce ne peut être qu'un cercle vicieux.

Soit : mais, vous aussi, prenez garde. Chaque époque

[1] *Essais sur l'histoire de la littérature française.*

littéraire a ses traits distinctifs, et ce sont justement ceux-là qui doivent fixer l'attention de la critique : or, il y a eu, en d'autres temps, des romans intéressants, de belles poésies, d'amusantes ou émouvantes pièces de théâtre, de bons livres de philosophie ou d'histoire : mais ce qui appartient bien à notre siècle, j'allais dire à notre moment, c'est cet art d'éparpiller ses idées en concentrant celles d'autrui, de se faire une physionomie littéraire en regardant celle du voisin, de saisir au passage tous les signes de vie intellectuelle en y mêlant un souffle de sa propre vie, d'aller droit aux ouvrages de l'esprit, d'en pomper le suc et la séve, d'y mettre un peu du sien, d'y ajouter son étiquette, et de servir le tout, sous un très-petit volume, au public trop pressé pour *opérer lui-même*. Le métier est rude, et il faut pardonner à ces pauvres abeilles, si elles ont parfois plus de dard que de miel.

Donc, en accordant une place aux critiques, ou, si on le veut absolument, aux faiseurs d'articles, dans cette galerie mobile où passent, à tour de rôle, les conteurs et les fantaisistes, les historiens et les biographes, les poëtes et les moralistes, les penseurs et les songeurs, ce n'est pas seulement M. Weiss ou M. Cuvillier-Fleury que nous mettons en scène ; c'est une somme d'idées qu'ils ont monnayée et qu'il nous plait de faire passer de main en main : c'est tel ou tel épisode de la littérature française commenté par deux bons et brillants esprits, et devenant, dans ce commentaire, une littérature originale, écrite en marge de l'autre. Miroir à deux fins : le critique se reflète

dans les œuvres dont il parle, et ces œuvres se réfléchissent dans les pages qu'elles inspirent. Pensez-vous maintenant que cette étude puisse offrir quelque utilité et quelque charme?

Voici, par exemple, M. Weiss. Jamais chambellan d'idées n'eut moins de clefs dans le dos, c'est-à-dire moins de pédantisme, de préjugés et de servitudes, et ne s'acquitta mieux de ses fonctions. Il faut tout d'abord signaler chez M. Weiss deux mérites dont il semble presque impoli de s'étonner et qui sont pourtant devenus des raretés. Il est très-Français et très-indépendant. Lorsque, au début de son livre et à propos d'un ouvrage, plus estimé que lu, de M. Eugène Gérusez, il esquisse ou résume, en quelques pages, le *Caractère original de l'esprit français*, il est dans son élément, et l'on peut reconnaître en lui la plupart des traits qu'il découvre parmi ses ancêtres littéraires. *Français* et *original!* Les deux mots vont bien ensemble, et nous aimons à les rapprocher. Tant d'écrivains aujourd'hui s'essoufflent à poursuivre l'originalité! Ils la cherchent partout, dans la violence des effets, dans les excès de la couleur, dans les prodigalités du style, dans l'esprit de système, dans la saillie des muscles et des nerfs, dans le cliquetis des mots, dans la hardiesse des paradoxes, dans une façon particulière de penser ce que personne n'oserait dire et de dire ce que personne ne pense : effort malheureux qui a réussi à créer le genre des *fatigants*, presque aussi redoutable que celui des ennuyeux! Ils ne gagnent, à ce triste jeu, que l'honneur de ressembler à des Allemands mal traduits, et d'altérer de

plus en plus la vraie physionomie de l'esprit français. Dans cette troupe de chercheurs d'aventure, pareils à ces châtelains du moyen-âge dont on prenait le château et les terres pendant qu'ils guerroyaient au dehors, je vois, au premier rang, les systématiques ; au second les excentriques et les fantaisistes ; au dernier les grotesques ; nulle part, les originaux.

Être Français en France, voilà l'originalité véritable, et c'est celle que possède M. Weiss. Il a le naturel, la simplicité relevée par la finesse du trait, l'abandon aimable, l'élégance sans prétention, la justesse des aperçus, l'heureux accord de l'expression et de l'idée, et le courage d'être franchement de son propre avis. Ceci est à noter en un temps où l'esprit de parti, les amitiés, les passions de secte et de petite Église, les cahiers des charges acceptés ou imposés, les conventions, les transactions et les sous-entendus de toutes sortes tiennent une si grande place dans la critique et dans l'histoire littéraire. M. Weiss est un indépendant, et j'aurais pu dès lors me dispenser de le traiter d'original, ce qui ressemble à un pléonasme. Rien de plus délicat à définir et de plus difficile à pratiquer que la véritable indépendance. On croit avoir tout dit et tout fait, quand on a effacé de sa vie ou éloigné de son chemin tout ce qui porte les signes traditionnels d'un servilisme quelconque, quand on a rejeté avec une sainte horreur ou un dédain superbe certain collier qui explique pourquoi le chien est si gras et le loup si maigre. Hélas ! sans parler politique, il y a, en littérature, une infinie variété de ces colliers, que j'appellerai supplé-

mentaires; et voyez le guignon! on est aussi maigre que le loup, et on risque d'avoir le cou presque aussi pelé que le chien.

On ne dépend pas d'un gouvernement, d'un ministère, d'un chef de division : on n'est pas forcé de changer le fruit défendu en fruit commandé, de se pâmer d'aise quand le maître sourit, de suer quand il a chaud, de geler quand il a froid, d'être l'insulteur d'un succès ou le claqueur d'une chute; mais on dépend d'un salon, d'une coterie, d'un boudoir, d'une académie : point de joug apparent, mais d'invisibles contraintes; point d'esclavage officiel, mais une foule de servitudes officieuses, clandestines, caressantes, sournoises, dont les mailles imperceptibles sont parfois aussi puissantes que des chaînes. On est d'une boutique, et défense de rien écrire qui puisse achalander la boutique voisine; on est d'une chapelle, et défense de paraître remarquer ce qui se passe dans la chapelle d'à côté. On n'est le valet de personne; on est l'esclave de tout le monde, à commencer par soi-même. Pour vous, la république des lettres ne se partage pas en hommes de génie, de talent, d'esprit, en hommes médiocres et en imbéciles, pas même en bons et en méchants, mais en ennemis, adversaires, amis, indifférents, utiles, dangereux, inutiles et nuisibles : Toutes ces fractions, toutes ces nuances sont autant de servitudes, puisqu'elles entravent votre libre arbitre, balancent votre goût, font taire votre conscience, vous obligent à médire de ce que vous voudriez admirer et à admirer ce dont vous avez envie de rire. Il y aura, ce soir, une lecture chez Éliante;

l'œuvre est soporifique, le lecteur radote, et vos nerfs irritables se crispent d'avance à l'idée de ces applaudissements de commande : mais Éliante a de l'influence, vous rencontrerez là des illustres ; allons, ô le plus libre de mes amis, mettez votre cravate blanche et taillez votre plume ! Oronte est ridicule, et ses sonnets ont six cents vers ; mais Oronte a su faire du ridicule une puissance, et il faut avoir l'air de prendre ses sonnets au sérieux, sous peine de manquer aux bienséances et de compromettre le plus grave de vos intérêts littéraires. O néant des vanités et des libertés humaines ! encore une fois, nul ne vous tyrannise, et vous obéissez à tout : à la consigne de celui-ci, au mot d'ordre de celui-là, au petit billet du matin, à la grande réception du soir, au vent qui souffle, au nuage qui passe, au succès qui reluit, au compliment qui grise, au sourire d'une femme, au caprice d'un éditeur, au tapage d'une réclame, au prestige d'un nom, à l'attrait d'une épigramme, à vous surtout, à votre féroce amour-propre, à qui vous faites, dans une heure, plus de sacrifices que n'en font, dans un jour, le serf au suzerain, le serviteur au maître et le courtisan au despote !

Et puis, savez-vous ce qui arrive? On a de l'esprit, et le diable n'y perd rien. On garde, en dépit de soi et des autres, un sentiment assez vif du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste ; on reste capable de distinguer ce qui sonne creux et de séparer l'ivraie du bon grain : dans ces abdications partielles du francparler et des facultés de discernement, on s'accoutume

peu à peu à un état intellectuel qui n'est pas sans charme, et qui consiste à protester secrètement contre ce que l'on écrit, à se créer deux sortes de vérités, deux ordres d'idées et de croyances, l'un pour soi, l'autre pour le public et les amis. Cette vie littéraire en parties doubles ne va pas sans un vague malaise, sans des révoltes intérieures, sans des alternatives de mauvaise humeur et de raillerie muette, également dangereuses pour le détail que l'on sacrifie et pour la grande ligne qu'on voudrait laisser intacte. On s'en prend, non pas à sa légèreté ou à sa faiblesse, mais au parti que l'on sert, à la cause que l'on défend, au dessous des cartes que l'on joue, au revers des médailles que l'on montre. Rien n'est épargné de ce qui relève la dignité et sauvegarde la moralité des lettres. On s'amusait de ces jolis mensonges en miniature, se promettant bien de ne jamais leur livrer que les avant-postes; et, tout à coup, voilà l'ennemi dans la place; l'ennemi, c'est-à-dire le doute, le scepticisme, l'indifférence, l'envie de brûler ce qu'on a adoré et d'adorer ce qu'on a brûlé. Maintenant, généralisez ces dispositions maladives; qu'au lieu de se renfermer dans des questions de goût, elles s'appliquent à l'ensemble des habitudes sociales : vous comprendrez comment la critique se désarme, comment la littérature se déprave et comment la société s'abaisse.

C'est pourquoi l'on doit louer chez M. Weiss, comme une qualité essentielle et rare, cette franchise d'accent et d'allure où se révèle la parfaite indépendance, — et un don plus difficile que celui de bien défendre ses opinions ;

le don de se préserver de tout ce que ces opinions suggèrent aux sots et aux violents. Si Gresset lui plaît, il le dit: s'il aperçoit un rapport entre *Gil Blas* et le *Traité des Études*, il le signale. Si M. Scribe, aujourd'hui vilipendé, sous prétexte d'orthodoxie grammaticale et littéraire, par quelques-uns de nos esprits superbes, lui paraît encore avoir du bon, il le déclare : il ne craint pas de se faire regarder de travers dans certaines rues du quartier latin, en risquant les lignes suivantes, auxquelles nous souscrivons de grand cœur : « Tant pis si on le trouve mauvais! Je ne sifflerai pas M. About. Je ne renverserai pas M. Nisard de sa chaire. Je supplierai au besoin M. Sainte-Beuve de remonter dans la sienne, où, par le temps qui court, il ne serait pas de trop. » En dépit des fanatiques d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, pour lesquels rien n'existe plus hors de Shakespeare et de Gœthe, il exprime avec une sincérité communicative et un grand bonheur de langage cette sensation de fraîcheur et de délicieux bien-être que l'on éprouve en se retrouvant en présence des créations de l'esprit français, de celles qui en gardent le caractère original et charmant. Oui, M. Weiss a raison : admirons, tant qu'on voudra, *Faust* et *Hamlet*, Ophélia et Marguerite; mais que notre goût les admire, comme notre patriotisme admire Wallenstein et Nelson, en leur préférant Turenne. Convenons que, pour nous qui ne savons pas ou qui savons mal l'anglais et l'allemand, ces touchantes figures restent toujours un peu indécises, tandis que Pauline, Monime, Victorine, Rosine, Manon, Virginie, Silvia, vivent, pour ainsi dire, de notre vie même et nous offrent

l'expression la plus variée, la plus délicate, de notre propre génie. M. Weiss a écrit là-dessus quelques pages exquises, qui, en se développant, feraient un livre. Je ne puis m'y arrêter, entraîné que je suis par l'envie d'échanger avec M. Weiss quelques pensées ou quelques rêves à propos de ce dix-huitième siècle qu'il ne s'agit, bien entendu, ni de glorifier ni de maudire, mais qui doit être, pour tout esprit chercheur, ce que l'*odor di femina* est pour don Juan, ce que le tambour est pour le soldat et le clairon pour le cheval de bataille.

Le grand ouvrage de M. Nisard et la *Correspondance inédite* de madame du Deffand et de madame de Choiseul, tels sont les deux points de départ de M. Weiss, tenté, comme nous, par un voyage à travers la littérature et la société du siècle dernier.

Avec tous les respectueux ménagements dus à un ancien par un jeune, et à un maître par un disciple, il a fait clairement entendre que le quatrième volume de M. Nisard est à peu près manqué, et qu'il ne pouvait guère en être autrement. Dès l'instant que l'ingénieux académicien s'obstinait à rechercher le progrès et la décadence de l'esprit français et de la littérature française dans une classification inflexible des divers genres, il était évident que son registre des *profits* et des *pertes* se traduirait en un passif effrayant, et que les véritables supériorités intellectuelles et littéraires du dix-huitième siècle déborderaient ou disparaîtraient de ses cadres. Certes, *Rhadamiste* ou *Alzire* après *Phèdre*, Florian après la Fontaine, la *Métromanie* après le *Misanthrope*, Terrasson après Fénelon,

Duclos après la Bruyère, le P. Guénée ou l'abbé Poulle après Bossuet et Bourdaloue, ce n'était pas du déclin, c'était de la débâcle. Mais, grâce à Dieu ou au diable, le vrai dix-huitième siècle n'est pas là; il n'est pas même dans ses chefs-d'œuvre classiques, *l'Esprit des lois*, par exemple, ou l'œuvre monumentale de Buffon : il est dans cet incomparable mouvement d'idées, dans cette immense crise intellectuelle qui fut sa force et sa faiblesse, son péril et son charme, son malheur et sa gloire. C'est à ce point de vue que se place M. Weiss; dès lors, il a raison de penser que ce siècle n'est pas inférieur au précédent, et encore plus raison de le dire, puisqu'il le pense.

Cette sympathie, d'ailleurs, ne l'aveugle pas, et je n'en voudrais pour preuve que la distinction qu'il établit entre les deux siècles; l'un, grandi au milieu des discordes civiles et ayant acquis, dans ces orageuses leçons, non pas le sentiment des droits, des intérêts, des besoins collectifs de l'humanité, mais la connaissance profonde de l'âme humaine; se souciant peu de réforme ou de régénération sociale, mais n'ayant plus rien à apprendre sur le cœur de l'homme; l'autre, né dans la paix, y perdant l'occasion ou l'envie d'étudier à nu le cœur humain, mais frappé des vices de la société et élevant en idée tout un nouvel édifice sans s'inquiéter de savoir s'il bâtit sur le roc ou sur le sable, si l'homme réel est assez fort ou assez pur pour soutenir cette république idéale : inconséquence mémorable, qui nous valut tant de pages spécieuses, d'ivresses d'esprit, de beaux rêves, de cruels mécomptes, et finalement sépara par de tels abîmes la

métaphysique et la pratique révolutionnaire! Là encore il y aurait le sujet d'un livre, et M. Weiss serait d'autant plus capable de l'écrire, que nulle part l'indépendance n'est plus nécessaire pour arriver à une solution possible, à une réconciliation désirable. Je ne discute pas, j'indique.

C'est surtout au dix-huitième siècle que la société et la littérature s'expliquent l'une par l'autre. M. Weiss a profité de l'ouvrage de M. Nisard pour dire son mot sur la littérature, et de la correspondance de madame du Deffand pour dire son mot sur la société. Il n'a été ni trop indulgent pour l'esprit nouveau qui allait détruire ce vieux régime, ni trop sévère pour ce monde aimable, vicieux et futile, qui désarme l'anathème par ses grâces et par ses malheurs. « J'ai peur, dit-il, d'être un peu comme Babouc. » — Et il se compare, en effet, au Babouc de Voltaire, à ce vertueux Scythe qui, chargé par l'ange Ithuriel de savoir s'il faut, oui ou non, détruire Persépolis, est d'abord scandalisé, indigné, irrité de tout ce qu'il y voit, et finit par se laisser fléchir en reconnaissant qu'un peu de bien se mêle à tout ce mal et un peu de sagesse à toute cette folie. C'est raisonner en homme d'esprit, mais c'est encore laisser la question en suspens. N'y aurait-il pas moyen d'avancer, et ne serait-il pas curieux que l'exemple en fût donné par ceux-là mêmes que l'on a si longtemps accusés de trop aimer ce que haïssent les amis de M. Weiss et de trop haïr ce qu'ils aiment? On a récemment attribué à un des plus illustres et des plus éloquents défenseurs de la religion et de l'Église un propos dont il

est difficile de mesurer tout d'abord la portée, mais qui a de quoi séduire les hautes intelligences, les âmes ardentes à s'affranchir des servitudes de parti : « Il faudrait désormais, aurait-il dit, que la liberté fût défendue par les catholiques et l'Église par les libéraux. » Eh bien! cette façon, plus apparente que réelle, d'intervertir les attributions et les rôles, je la voudrais appliquer au dix-huitième siècle, à ce qu'il a détruit et à ce qu'il a fait. Je voudrais voir et entendre plaider par des libéraux tels que M. Weiss les circonstances atténuantes en faveur de la société d'avant 89, et je voudrais que le mouvement d'idées personnifié dans Voltaire, Jean-Jacques et leur groupe, fût, sinon lavé de tout reproche, au moins expliqué, et, dans une certaine mesure, réhabilité par nous. L'esprit même du christianisme se retrouverait dans ce plaidoyer mieux que dans des récriminations stériles : cette fois, par extraordinaire, les avocats, au lieu d'achever de brouiller leurs clients, les rapprocheraient. Et puis, quel bon tour à jouer à Voltaire! Répéter tout ce qui a été dit ou écrit contre lui, la belle affaire! il en rirait s'il revenait au monde; on ne réussit qu'à perpétuer son influence en prolongeant le malentendu. Mais lui prouver qu'il a été, à son insu et malgré lui, le vrai chrétien de son temps, qu'en contribuant à détruire ce qui était la négation vivante et visible du christianisme, il a puissamment servi les desseins de l'*infâme* au moment même où il croyait l'*écraser*, voilà ce qui est de bonne guerre. Voltaire serait furieux, et ses fanatiques n'auraient rien à dire.

Ce sujet perfide et charmant m'entraîne trop loin et prendrait aisément sous ma plume des proportions démesurées. Ce n'est pas impunément que l'on enfourche son *dada*, que l'on touche à une idée dominante, obstinée, prête à se changer en monomanie dans une pauvre cervelle moins faite pour les méditations que pour les songes. J'aurais pourtant voulu rendre hommage à un chapitre bien spirituel sur l'*Époque actuelle*, et surtout à des pages vraiment émouvantes inspirées par le souvenir et les lettres de madame la duchesse d'Orléans. Ces pages éloquentes forment une sorte de pendant à celles que M. Cuvillier-Fleury, dans ses *Études et Portraits*, a consacrées à la mémoire de madame la duchesse de Parme. Elles nous serviront de transition pour passer d'un livre à l'autre. Douloureux et précieux souvenirs! Pieuses et suaves figures qui changent les passions des partis en regrets unanimes, en émulations de respect! Modèles de douceur vaillante, de bonté souveraine, de tendresse maternelle, de nostalgie française, de soumission à la Providence, d'adversités courageusement supportées! Nobles âmes, âmes d'élite séparées dans la vie, réunies dans la mort! Quels beaux exemples à évoquer! Quels beaux noms à écrire en tête d'un traité de paix entre toutes les intelligences longtemps entraînées par des courants contraires, mais aspirant à se rencontrer dans un même idéal de liberté chrétienne et de dignité morale!

XIII

M. CUVILLIER-FLEURY[1]

30 avril 1865.

On s'est souvent moqué de ce personnage, réel ou imaginaire, à qui l'on reprochait de ne dire du mal que de ses amis intimes, et qui répondait : « Que voulez-vous? ce sont ceux que je connais le mieux. » — Dans un temps où la littérature ne peut pas, quoi qu'on fasse, s'abstraire de la politique, nous ne devons point, à Dieu ne plaise! médire de nos amis; mais il est bon parfois de nous examiner en songeant à nos adversaires, de mesurer la distance qui nous sépare, de nous demander à qui la faute si cette distance augmente, à qui le mérite si elle diminue. Quand une situation se prolonge au delà des limites prévues, quand une vie littéraire compte déjà de longues années de service, nos amis n'ont plus rien à nous enseigner, et nous n'avons plus rien à leur appren-

[1] *Études et Portraits*.

dre : nous les savons par cœur, et ils nous connaissent trop bien. Cette exacte conformité d'opinions finit par nous impatienter, comme on s'impatiente, à Naples ou à Madère, d'un ciel toujours bleu, d'une sérénité implacable. Nous souhaitons vaguement un nuage : souhait imprudent, trop facile à réaliser entre gens d'humeur quinteuse, ombrageux, irascibles, aux nerfs tendus par le travail, agacés par le malheur, aigris par l'ennui d'espérer toujours ce qui n'arrive jamais. Le nuage survient ; un gros nuage, chargé de tempête et de pluie ! On s'exaspère d'autant plus, que l'on ne peut pas se séparer ; on s'adore et on se déteste ; on déguise ses grimaces en sourires ; on se caresse à coups d'épingle ; on se complimente jusqu'au sang ; on s'emmielle de verjus ; on se mord à chaque embrassade, on s'assassine de tendresses, et finalement cette belle amitié tourne aux dépens de l'idée que l'on défend ensemble.

Parlez-moi d'un bon adversaire ! Et, par ce mot, je n'entends ni un ennemi, ni un contradicteur *quand même*, mais un homme de talent, d'esprit et de cœur, un *galant homme*, comme nous disions à l'époque où cette épithète n'était pas naturalisée piémontaise ; un écrivain consciencieux et élégant, ingénieux et sensé, parti d'un point opposé à ce qui fut notre point de départ. Au début, quelle distance ! Des immensités, des océans, des mondes ! Les souvenirs sont récents, les blessures saignent, les idées ont une cocarde, les opinions se personnifient, les rancunes portent des noms propres. Des années s'écoulent, et le lointain se fait : en même temps,

un travail intérieur s'accomplit par gradations insensibles dans les intelligences sincères. La passion devient sentiment, la blessure cicatrice, la colère tristesse. Ce qu'il y avait d'actif, de militant, j'allais dire de matériel dans l'esprit de parti, s'idéalise et passe de la politique à la métaphysique. Les questions de personnes, toujours chères et sacrées, perdent de leur saillie, et contractent dans l'éloignement une physionomie légendaire. On dirait ces lavandières bretonnes qui, de près, sont des femmes, et, de loin, se confondent avec les blanches vapeurs du matin. Désormais, la distance s'amincit entre les deux adversaires de la veille, et la différence n'existe que du plus au moins. Tous deux, pour se dédommager de leurs mécomptes, se vouent à la défense des mêmes vérités, des mêmes intérêts, de la morale, de la conscience et du goût : seulement, le plus engagé, le plus compromis, celui qu'on eût appelé autrefois l'écrivain de l'extrême droite, y met plus de vivacité, d'amertume, de véhémence : il fait un pas de plus sur la même route, il frappe un coup de plus sur le même livre. Il dit que Rollet est un fripon, au lieu de faire finement entendre qu'il n'est pas impossible que Rollet soit un malhonnête homme. Là où son compagnon d'armes discute, il tonne; là où son confrère persifle, il rugit; là où son émule effleure, il déchire. Ses férules sont des massues, ses malices sont des anathèmes, ses sermons sont des foudres. Il est plus violent, en un mot, et peut être moins utile. Il persuade peu de gens, et ne convertit personne.

Mais le temps marche toujours; nous voici au bout

d'une nouvelle phase : qu'avons-nous gagné à ces violences? quelques balafres, peu de chevrons et beaucoup de rhumatismes. On se lasse de tout, même de s'irriter dans le vide, de manger du voltairien et du révolutionnaire (triste régal!) et de montrer le poing à des gens qui vous rient au nez. On se demande s'il n'y a pas eu, dans ces aventures, plus d'humeur que de réflexion, plus d'ivresse que de raisonnement, plus de bile que de sang, plus de fièvre que de vie, plus de crise nerveuse que de dévoûment à la vérité; on se répond que, s'il n'est pas sage de se griser avec du Médoc, il est absurde de se griser avec de l'encre. On s'avoue que la modération pourrait bien être la forme la plus persuasive, la plus aimable, la plus efficace, la plus décisive, du vrai et du bien. Alors on regarde à ses côtés; et qui aperçoit-on? L'adversaire devenu le confrère, le confrère devenu l'ami, l'ami devenu le voisin. Bonjour, voisin!

Il me semble, sauf erreur et variante, que je viens de raconter quelque chose d'analogue à mes relations littéraires avec M. Cuvillier-Fleury. Trois fois, à des intervalles à peu près égaux, en 1854, en 1860 et aujourd'hui, j'aurai eu à recommander à mes lecteurs les travaux de cet éminent critique; et, par le seul effet du temps, sans qu'il y ait eu, de sa part ou de la mienne, concession réfléchie ou rapprochement prémédité, les situations se sont modifiées d'elles-mêmes. En 1854, peu après l'éclatant succès des *Portraits politiques et révolutionnaires*, au lendemain des premières *Études historiques et littéraires*, il fallait expliquer comment la Révolution de

Février et le coup d'État du 2 décembre avaient pu faire d'anciens antagonistes deux soldats d'une même armée, deux factionnaires d'un même poste, mais en laissant un certain espace entre les deux guérites.

En 1860, lorsque parurent les *Dernières Études historiques et littéraires*, il n'y avait plus qu'à maintenir les nuances entre la critique qui se qualifiait elle-même de *défensive*, et celle qui voulait et qui méritait qu'on la traitât d'*offensive*. Aujourd'hui, les guérites se touchent; l'uniforme seul est différent.

Dans ces *Études et Portraits*, qui forment le onzième volume de l'œuvre de M. Cuvillier-Fleury, — et vous osez dire qu'il n'a pas fait de livres! — je ne vois plus qu'un chapitre qui me rappelle ces anciennes différences du plus au moins. C'est l'étude sur *le Maudit*, qui allait être suivi de *la Religieuse*, *du Jésuite* et *du Moine* : non pas que M. Cuvillier-Fleury l'ait précisément flatté, ou même ménagé! Mais à ce mauvais pauvre, à ce mendiant enrichi de ses fausses plaies et pressé de se tailler une sacoche dans les morceaux de sa fausse soutane, il a fait l'aumône de sa belle prose, de son fin sourire, de son ingénieuse malice. *Le Maudit* est un de ces livres qu'il faut traiter à coups de pieds dans le *verso*. Ce ne sont pas des gants qui conviennent, mais des pincettes : à le toucher de trop près, on s'expose à trouver autre chose que les orties auxquelles l'anonyme a jeté son froc. Mais, Dieu merci! cet autre chose me mène droit aux pages charmantes que M. Cuvillier-Fleury a intitulées : *Le mot de Cambronne*; brillante revanche de l'esprit, de l'atticisme, du bon sens

et du bon goût contre l'impénitence réaliste d'un grand poëte décidé à ne pas mourir en odeur de sainteté !

Les Misérables ont porté bonheur à M. Cuvillier-Fleury : gêné peut-être par une de ces servitudes de journal ou de parti dont je parlais récemment ; il s'est tiré d'embarras en ne rendant compte que des deux premiers volumes, qui sont les meilleurs. Deux mois plus tard, le *mot de Cambronne* lui a servi à nous faire sentir ce qu'il pensait de tout le reste. Sous une forme excellente, cette critique des *Misérables* est un modèle de cet art sans lequel notre dur métier deviendrait impossible, et qui sous-entend ceci : — Manquez-vous absolument d'esprit? alors ne cherchez rien au delà du texte. Prenez au pied de la lettre tout ce que je dis de cette œuvre monstrueuse qu'un homme de génie pouvait seul écrire, et figurez-vous que le génie m'a caché le monstre. — Êtes-vous spirituel? alors devinez à demi-mot, entre idée et phrase : comprenez ce qu'un lettré, un Athénien, un classique habitué au plus pur miel de l'Hymète, à l'eau limpide des fontaines chantées par Horace, a dû souffrir devant ce festin de Cyclope, où les hors-d'œuvre suffisent à décourager le plus robuste appétit, où s'accumulent les viandes saignantes, les bourriches de gibier, les plats de gargote, le nectar des dieux, *l'eau-d'af* des vidangeurs, l'ambroisie de l'Olympe, la gibelotte de barrière, le poisson trop cru, le faisan trop cuit, le perdreau trop fait, les sauces poivrées, les crèmes tournées, le tout servi pêle-mêle dans des coupes d'or et des écuelles de bois : festin formidable où les prodigalités de l'Amphitryon semblent calculées de manière à rassasier

ses convives avant de les nourrir, où la fumée des cuisines envahit la salle à manger, où le johannisberg a un arrière-goût de vin bleu, où les assaisonnements portent à la tête, où la faim coudoie l'indigestion, où la satiété touche au vertige, où la friandise finit en migraine, et d'où on sort moulu, brisé, ahuri, écrasé, hébété, courbaturé, comme d'un cauchemar ou d'un opéra de Wagner. Un an après, quand le tapage des réclames s'est éteint, quand les actions sont au-dessous du pair, M. Cuvillier-Fleury, dans de jolies pages qu'il intitule : *Le dernier des romantiques*, et où il plaisante agréablement M. Auguste Vacquerie, clot le débat et résume la question avec autant d'autorité que de justesse : « Le *romantisme*, dit-il, élève à grands frais des monuments gigantesques autour desquels la curiosité des oisifs s'affole un instant, où le cœur du public n'est plus, comme au temps de *Notre-Dame de Paris* et de *Marion de Lorme*. Les noms sont célèbres, le génie n'est pas contestable, les œuvres sont vigoureuses. On dirait que l'air manque autour d'elles et qu'elles s'éteignent, après avoir jeté un immense éclat, dans une rapide et irrévocable éclipse. » — On ne saurait mieux dissimuler ou annoncer plus poliment un enterrement de première classe.

Remarquons encore, dans cette partie du volume, sous le titre de *Mœurs parisiennes*, une de ces études d'ensemble, où M. Cuvillier-Fleury s'empare des plus récents succès du roman et du théâtre, pour y chercher, soit une analogie, soit un contraste avec telle ou telle variation de la société actuelle. *Mademoiselle Cléopâtre*, *Madelon*,

l'Échappé de Paris, le Mari de la danseuse, Renée Mauperin, les bonnes Fortunes parisiennes, défilent devant le critique qui leur demande, avec un aimable mélange de bonhomie et de malice, de cordialité et de finesse, ce qu'il faut penser de la société, si elle leur ressemble; de la littérature romanesque, si elle s'obstine à présenter aux honnêtes femmes des miroirs de courtisanes; et comment on doit s'y prendre pour concilier les disparates ou expliquer les ressemblances. Ces analyses collectives, qui vont au delà d'un livre pour arriver à l'étude de mœurs et pénétrer jusques au cœur humain, donnent, on le comprend, à un ouvrage tel que celui-là, un sens, une portée, une valeur fort différente de celle d'un article plus ou moins réussi. L'*articlier*, comme disait Balzac, est monté d'un cran et devenu critique; le critique, à son tour, avance en grade et fait acte de moraliste; or, dans la littérature française, les moralistes ne sont inférieurs à personne.

Pourtant le principal intérêt des *Études et Portraits* réside moins dans ces délicates esquisses que dans celles qui nous ramènent à la politique et à l'histoire. Avec M. Thiers, historien de l'Empire, c'est Napoléon, le Napoléon de Waterloo et de ces crises suprêmes qui semblent racontées par Thucydide sous la dictée d'Eschyle. Avec M. Guizot et ses *Mémoires*, ce sont les souvenirs de la monarchie de 1830 et du gouvernement parlementaire qui trouvent toujours en M. Cuvillier-Fleury un avocat éloquent, un panégyriste ému, sûr de faire de nos résistances mêmes ou de nos réserves un titre de plus à notre

estime. Avec M. d'Hunolstein et M. Feuillet de Conches, c'est la reine Marie-Antoinette « peinte par elle-même, » c'est-à-dire présentée au public, non plus d'après telle donnée historique ou légendaire, telle tradition de respect ou de haine, d'admiration ou de doute, de pitié ou de colère, mais d'après ses propres lettres, sa correspondance, la plus intime et la plus sincère expansion de son cœur et de son âme.

Cette étude sur Marie-Antoinette, en dehors de tout sentimentalisme monarchique, est de main de maître; elle aboutit à ces mots significatifs, où nous reconnaissons pourtant une de nos nuances d'autrefois : « Le *patriotisme* l'accusait; la démagogie l'a condamnée; l'humanité l'absout. » Au lieu du patriotisme, nous dirions la Révolution, ce qui n'est pas la même chose. Selon moi, tout le débat est là, j'entends le débat possible entre gens qui échangent des raisons et non des injures. L'impossibilité, pour Marie-Antoinette, de comprendre la France révolutionnaire autrement que comme le contraire de la vraie France, de concilier ses devoirs de reine, d'épouse, de mère, avec sa dette envers une patrie représentée par une faction de hideux et féroces créanciers, voilà l'idée qui, pour nous, domine, inspire, justifie les lettres, même les plus véhémentes, de la Reine au comte de Mercy ou à tout autre de ses confidents : voilà son *absolution* véritable; celle que lui décerne l'humanité n'est que supplémentaire, et à toutes deux je donnerais un autre nom, plus accablant pour les bourreaux, plus glorieux pour la victime.

N'importe! c'est à peine si j'ai le courage de signaler cette légère dissidence, et je suis loin de m'en plaindre. En maintenant les situations respectives, elle ajoute encore plus de prix à tout ce que le livre de M. Cuvillier-Fleury renferme de sympathies et de tendresses pour d'admirables vertus, pour d'augustes infortunes. J'ai parlé de Marie-Antoinette. Sa petite-nièce, la duchesse de Parme, a mérité et obtenu de son vivant et après sa mort des hommages bien éloquents, de bien touchants panégyriques. Je n'en connais pas de préférable au souvenir que lui consacre, dans les *Études et Portraits*, ce fidèle et dévoué serviteur d'une autre dynastie, cédant, lui aussi, à l'émotion commune, aux pures séductions de cette noble figure, et écrivant sur un tombeau la plus sincère, la plus pathétique des oraisons funèbres. Je n'en connais pas qui ait eu plus de retentissement dans le monde des courtisans de l'adversité, ce monde qui, depuis près d'un siècle, a tant d'occasions de séparer la fausse monnaie de la bonne, de comparer les faux amis aux généreux adversaires, et, finalement, d'honorer les siens dans tous les rangs et dans tous les partis. Je n'en connais pas qui soit allé plus profondément au cœur de ceux-là mêmes qui avaient eu tous les droits et tous les honneurs de l'initiative auprès de cette courageuse vie, de cette sainte mémoire. Ils se sont inclinés devant ce panégyriste de la onzième heure, qui, dans un journal peu habitué à se passionner pour les faibles, leur apportait une force nouvelle et ratifiait, au nom de l'impartiale histoire, ce que les malveillants auraient pu regarder comme l'expression d'un sentiment exalté.

M. Cuvillier-Fleury s'est appuyé sur l'émouvante notice de M. Léopold de Gaillard, sur le beau livre de M. Henri de Riancey. Il relève aussi le témoignage de lord Clarendon, des grands journaux de Londres, de Turin, de Florence, des juges les moins suspects, que dis-je? les plus enclins à atténuer la vérité, si elle n'avait ici ce caractère impérieux qui en fait une question d'honneur. Chacun ajoute un coup de crayon, un mot, une date, une anecdote, et, avec ces divers traits, l'éminent écrivain retrouve la figure; il la recompose, la met en saillie, complète la ressemblance, comme s'il eût vécu dans l'intimité de la princesse pour laquelle il n'avait été jusque-là qu'un respectueux étranger. L'esprit critique sert donc à quelque chose, puisqu'il permet de deviner, de voir, de saisir, de reproduire, à travers telle ou telle lecture, une physionomie inconnue! Il aura suffi d'aimer la vérité, de savoir bien lire, et, comme disent les peintres, de *faire ressemblant*, pour parler de la duchesse de Parme comme en ont parlé ses fidèles, et pour *pleurer* avec eux comme si l'on était de leur *paroisse!* Encore une fois, quelle consolation ou quelle louange pourrions-nous préférer à celle-là?

Citons quelques lignes; essayons, à l'aide d'un seul détail, d'indiquer cette sensation, plus délicate et plus raffinée que celle que nous donnent en pareil cas les livres de nos trop bons amis : « On m'a raconté qu'un soir, dans je ne sais plus quelle auberge de village où la princesse avait été obligée de s'arrêter avec sa suite, il s'agissait de moucher la seule chandelle qui les éclairât. Personne ne

le savait. La princesse prit gaîment les mouchettes : « C'est ma tante (la fille de Marie-Antoinette), qui m'a « appris à m'en servir. *Elle le savait du Temple.* »

Racontée par un de nous, cette historiette produirait peu d'effet ; on la reléguerait peut-être parmi les *anas* de la sensiblerie royaliste. Dans cette page de M. Cuvillier-Fleury, elle nous a fait monter aux yeux une de ces larmes bénies qui rachètent en un moment bien des heures de découragement, d'amertume et de lassitude. Rien ne manque à ce tableau, refait d'un trait de plume et embrassé d'un regard. L'esprit évoque et revoit, à cette clarté fumeuse, sous des voiles de deuil, dans une sorte de nimbe lumineux, les pâles visages de la Reine, de Marie-Thérèse de France, de l'héritière de leurs vertus et de leurs malheurs. On interroge les abîmes de cette douleur : on parcourt en idée les stations de ce triple martyre ; puis on se recueille avec ses souvenirs, et ce qui tout à l'heure était un fardeau, devient un trésor.

Mais je voudrais finir par une plus souriante image. En lisant le sérieux et charmant volume de M. Cuvillier-Fleury, en retrouvant, à propos de Napoléon et de M. Thiers, de M. Guizot et de ses *Mémoires*, de M. le duc de Fezensac et de ses *Souvenirs militaires*, de Malherbe, de Corneille et de madame de Sévigné, tant de pages ingénieuses et piquantes, tant de pensées fines, solides, délicates, se jouant avec grâce sous le ferme et souple tissu d'un excellent style, il m'arrivait de faire un rêve, qui est, hélas ! comme ceux de M. de Pourceaugnac, de la nature des rêves. Je viens de nommer Léopold de Gaillard et

Henri de Riancey : j'associais en idée quelques noms amis à ces noms qui nous sont chers. Par ces beaux jours de juin dépaysés en avril, sous quelque frais ombrage d'Auteuil ou de Passy, où la verdure printannière contraste avec le soleil d'été, on se réunissait, on formait une sorte d'académie, très-française aussi celle-là, chargée non pas de terminer un interminable dictionnaire, mais de réconcilier les esprits capables de s'entendre et de faire tourner cette réconciliation idéale au profit d'illustres disgraciés, le goût, le bon sens, la dignité des lettres, le mépris des succès vulgaires, la liberté, la bonne compagnie, la langue et la vérité. Le ciel souriait ; l'horizon était pur ; un souffle tiède, un parfum vague, une balsamique influence circulaient dans l'espace ; les rumeurs de Paris nous arrivaient à peine, adoucies et comme assainies par le lointain. Devant nous s'étalait le magnifique rideau des sycomores et des marronniers de la Muette, nous rappelant, avec le beau nom d'Érard, des souvenirs d'harmonie. Tous les honnêtes gens étaient d'accord et tous défendaient avec le talent de M. Cuvillier-Fleury une cause désormais commune. C'est un rêve, je le sais ; mais si Hamlet craint de ne pouvoir dormir sans rêver, l'auteur des *Études et Portraits* m'a très-heureusement et très-spirituellement prouvé que l'on peut rêver sans dormir. L'écrivain et le livre ajoutent d'ailleurs à ce rêve quelque chose de moins décevant qu'une illusion et de moins triste qu'un regret.

XIV

M. JULES BARBEY D'AUREVILLY[1]

Mai 1865.

M. Barbey d'Aurevilly, si peu prétentieux d'ordinaire, paraît avoir attaché une grande importance au *Prêtre marié*. Il a marqué la première page de sa griffe léonine, sous forme de signature à l'encre rouge. Il a dédié son roman à Marie-Ange-Soukhowo-Kabillin, née de Bouglon : créature angélique, nom bizarre, dédicace originale, qu'un certain Balzac avait copiée vingt ou trente ans d'avance, en tête de *Seraphita*, de *Louis Lambert*, de *Modeste Mignon*, et de plusieurs autres ouvrages. Les amis de M. Barbey d'Aurevilly parlent ou ont parlé d'*un Prêtre marié* comme d'un événement littéraire. Ils gourmandent les lenteurs de la critique, trop peu pressée d'annoncer *urbi et orbi* le nouveau chef-d'œuvre et

[1] *Un Prêtre marié*.

sujette à ourdir contre l'auteur la conspiration du silence.

Cette conspiration, je l'avoue, me semble aussi peu prouvée que celle des Quarante. Depuis la *Vieille maîtresse* jusqu'au *Prêtre marié*, rien, au contraire, n'a été négligé pour faire autour de M. Barbey et de ses livres tout le bruit possible. On l'a comparé à Dante, à Balzac, à Byron, à Don Juan, à Brummel. On a multiplié ses portraits en pied et en buste. On s'amuse à le reconnaître dans tel ou tel de ses héros : on veut que les singularités, naturelles ou cherchées de sa physionomie, de son costume, de ses allures, tournent au profit de ses œuvres. Si le public refuse de mordre à toutes ces amorces, si une *Vieille maîtresse*, l'*Amour impossible*, l'*Ensorcelée*, un *Prêtre marié*, malgré les efforts d'une coterie dévouée et les appréciations d'une critique attentive, n'ont pas eu ou sont sûrs de ne pas avoir autant d'éditions que les romans en vogue, c'est au public qu'il faut s'en prendre. Or le public se trompe souvent, mais pas toujours. A-t-il tort ou raison cette fois? Faut-il décidément ranger M. d'Aurevilly parmi les martyrs de l'indifférence, de l'injustice ou du mauvais goût de leur temps? Pour résoudre cette question qui domine tous les intérêts de la société moderne, nous n'aurons pas besoin de ratiociner comme le docteur Pancrace, de nous livrer à des prodiges de dialectique, à des subtilités d'analyse : il nous suffira de chercher ce que l'on pouvait faire du sujet choisi par M. Barbey d'Aurevilly, et de trouver ce qu'il en a fait.

Ce sujet n'est pas neuf. Il y a quarante ou cinquante ans, un ami de Charles Nodier, le comte de Poligny, publia, sous le même titre, un de ces romans à la mode de 1820, dont le succès bruyant, bientôt suivi d'un oubli absolu, doit suggérer des réflexions mélancoliques aux auteurs favoris de nos modernes cabinets de lecture. Ce genre de roman, dont l'*Homme sans nom* de Ballanche et l'*Adolphe* de Benjamin Constant sont restés les types les plus remarquables, avait au moins l'avantage d'être court. Mais tout s'y passait dans un monde de convention, à l'aide de personnages qui semblaient tous sortis du même moule : tout s'y racontait dans un style qu'on dirait être devenu vieux sans avoir jamais été jeune. Bref, nul ne se souvenait de ce *Prêtre marié*, lorsque, en 1863, M. Techener s'avisa de le ramasser dans le coin aux oubliettes. Il le dérouilla, l'épousseta, le remit tant bien que mal sur ses pieds, et nous l'offrit rajusté, rajeuni et embelli par une de ces merveilles de typographie dont il a le secret. Vaine tentative! Ce ne fut pas une résurrection, mais tout au plus un embaumement. La curiosité du bibliophile n'a rien de commun avec la réparation du critique. L'un exhume, l'autre ranime. L'œuvre du comte de Poligny y gagna un joli tombeau de marbre artistement sculpté au lieu de la croix de bois noir de la fosse commune; rien de plus: elle n'en resta pas moins morte. J'aurais pu l'opposer au roman de M. Barbey d'Aurevilly et m'accorder le plaisir paradoxal d'accabler le nouveau venu sous le livre de son ancien. A quoi bon ? De pareilles malices ne sont à peu près permises que quand elles

sont nécessaires, et M. Barbey s'est arrangé pour les rendre superflues.

A présent, voici le sujet, tel que je le comprends, Jean Gourgue, *dit* Sombreval, fils d'un cultivateur normand, s'est fait prêtre : il est doué d'une haute intelligence, d'une âme énergique, d'un tempérament et d'une volonté de fer. La Révolution arrive, la grande! Sombreval n'a pas une foi assez fervente pour résister aux tentations de cette terrible libératrice. Il part pour Paris, jette sa soutane dans ce gouffre bouillonnant, devient un savant de premier ordre et épouse la fille d'un autre savant que la chimie a fait millionnaire. Mais cette héritière du rival de Fourcroy et de Berthollet est pieuse comme un ange; elle découvre le fatal secret, et elle en meurt après avoir mis au monde une fille destinée à représenter, pour son père, le châtiment ou la rédemption. C'est ici, à proprement parler, que le roman commence. Calixte Sombreval,—c'est le nom de la jeune fille,— est une créature céleste, et le romancier peut se montrer prodigue, puisque cet ensemble de beautés presque surhumaines doit concourir à rendre l'idée du livre plus frappante. Elle sait ce qu'a été son père, et tout d'abord, avant de pouvoir mesurer la portée de son sacrifice, elle s'offre à Dieu pour racheter l'âme du grand coupable.

Jean Sombreval et sa fille viennent s'établir dans un pays quelconque, et M. Barbey d'Aurevilly avait parfaitement le droit de choisir la Normandie, qu'il connaît si bien, qu'il excelle à peindre, qui lui a fourni déjà, au début de l'*Ensorcelée*, des pages dignes de servir de pro-

logue à un chef-d'œuvre, mais ayant manqué leur vocation. Avec l'argent de son beau-père le chimiste, Sombreval achète un château et y installe quelques-unes des élégances parisiennes. Un jeune gentilhomme du voisinage, Néel de Néhou, — je préférerais un nom plus simple, — voit Calixte et ne tarde pas à l'aimer éperdûment. Fils d'un émigré et d'une Polonaise, sentant courir dans ses veines toutes les ardeurs de ce sang slave qui rime si richement à lave, passionné, fougueux, intrépide jusqu'à la démence, ne sachant que faire de ce trop-plein de force, de poésie et de jeunesse condamnées à l'inaction par le malheur des temps, Néel met dans son amour pour Calixte tous les transports, toutes les flammes de son impétueuse nature. Le drame s'engage entre ces trois personnages : Sombreval, athée, homme de génie, sait très-bien que sa conversion seule pourrait rendre à sa fille cette paix du cœur sans laquelle sa tendresse pour Néel ne peut être pour elle qu'un nouveau supplice. Calixte, s'interrogeant avec angoisse, comprend toute la portée de cet amour qui désormais la dispute à Dieu, et son imagination virginale se débat dans l'horrible alternative : ou une cellule de religieuse, troublée par un sentiment profane, ou une alcôve nuptiale souillée d'avance par un parjure. Néel devine qu'il y a là une énigme, et je n'ai pas besoin de dire tout ce qui doit jaillir de cette âme de feu se brisant contre cette énigme comme le lion contre les barreaux de sa cage.

Voilà tout le roman : je ne me charge pas, bien entendu, d'en inventer les épisodes, d'en régler les détails,

d'en indiquer le dénoûment. Mais je crois que, plus l'exécution aurait été simple, plus l'effet serait puissant. Une large place devant y être donnée à l'analyse psychologique, un volume suffisait : un volume suffira toujours, et au delà, à tout récit qui ne demande pas son succès aux coups de théâtre et à la complication des aventures. Ce qui importait surtout, c'était de ne pas forcer le ton et de ne rien exagérer. Car remarquez que, dans les romans ordinaires, on peut souvent, sans grand inconvénient, surfaire les passions, les sentiments, les caractères, les situations, la mise en scène. Nous vivons dans le monde réel ; on nous montre un monde chimérique, où nous retrouvons pourtant quelque peu de nos illusions, de nos souvenirs et de nos rêves. Si la différence est trop forte, si la distance est trop grande, nous sommes disposés à l'amoindrir, pour une heure ou deux, au moyen d'un léger effort d'imagination. Mais, dans ce *Prêtre marié,* — le titre nous en avertit, — l'exception règne en souveraine. L'échelle de proportion entre l'idéal et le vrai est difficile à saisir. Les lecteurs ont peine à se rendre un compte exact de tout ce qui met hors la loi commune Sombreval, sa fille et le jeune homme épris de Calixte. Pour nous intéresser à cette appréciation délicate, pour rétablir la circulation nécessaire entre le public et le sujet, que fallait-il? Les qualités dont M. Barbey d'Aurevilly est le plus radicalement dépourvu : légèreté de main, sobriété de ton, finesse de touche, simplicité de style, justesse, mesure, naturel, vraisemblance, et cet art des maîtres qui obtient beaucoup en demandant peu,

qui n'avance que ce dont il est sûr, et qui, pour nous émouvoir de ce qu'il raconte, commence par nous y faire croire.

Hélas! la méchanceté la plus noire, la haine la plus acharnée, la perfidie la plus raffinée, l'habileté la plus machiavélique, seraient moins accablantes pour *un Prêtre marié*, que cette simple énumération des qualités que l'auteur devrait avoir et qu'il n'a pas. Il a pris plaisir à entasser, non-seulement les invraisemblances, mais les impossibilités; il a multiplié ses *ut dièze*, exagéré ses exagérations, dépassé cent fois le but au lieu de l'atteindre, et constamment oublié que l'impossibilité et l'émotion sont deux éléments réfractaires, inconciliables, rebelles à tous les efforts des chimistes du roman, seraient-ils aussi savants dans leur genre que Jean Sombreval dans le sien. Bizarre contraste, cette imagination vigoureuse et ce défaut de goût poussé jusqu'à l'aveuglement! cet instinct de la grandeur, sans cesse fourvoyée par un simulacre! cette chasse aux géants, ne réussissant qu'à attraper des fantômes! cet abus de la force s'exerçant sur la *tête de Turc*, au lieu de saisir et d'étreindre l'idéal et le vrai!

Aussi, qu'arrive-t-il? Bien que M. Barbey d'Aurevilly se soit livré à des efforts inouïs pour extraire de son sujet toute la pitié, toute la terreur, tous les pleurs qu'il croyait y trouver, on ne pleure pas. On traverse péniblement les six cents pages de son formidable roman sans que les paupières se mouillent d'une seule de ces petites larmes dont parle madame de Sévigné : larmes faciles, qui ne demandent qu'à couler, et que nous avons tant de fois

accordées à des récits de second ordre, la *Dot de Suzette*, *Claire d'Albe*, *Adalbert de Montgelas*, *Suzanne d'Estouville*, *Emmeric de Mauroger*, *Mademoiselle de Clermont*, et beaucoup que j'oublie ! Ce *Prêtre marié* est un cauchemar en deux volumes; mais avec cette différence que tout lecteur, en pareil cas, est maître d'interrompre son cauchemar autant de fois qu'il le veut. J'ai usé et abusé de cette licence hygiénique, et il en est résulté que j'ai mis quinze jours à lire l'ouvrage de M. d'Aurevilly avec pauses, stations, haltes, essoufflements, intermittences et temps de repos. Mauvais symptôme ! Il ne faut que deux heures pour lire *Colomba* et *Manon Lescaut*, une heure pour la *Mare au Diable* et la *Femme de Quarante ans*, une demi-heure pour la *Frédérique* et les *Célibataires*, cinq minutes pour le *Mouchoir bleu* et l'*Enlèvement d'une Redoute*.

Parcourons à vol de pie-grièche ou de critique les énormités qui ont aidé cet incontestable talent à gâter ce sujet magnifique.

Assurément, ce n'est pas moi qui atténuerai la faute, que dis-je? le crime du prêtre marié : mais M. Barbey d'Aurevilly a commis deux erreurs de perspective : d'une part, il s'y est si bien ou si mal pris que son Jean Gourgue-Sombreval nous paraît très-intéressant; de l'autre, il a entouré ce personnage d'une auréole de réprobation, d'un appareil d'horreur, d'une atmosphère de pestiféré et de *maudit*, qui font l'effet d'une gageure contre toute vraisemblance. C'est à peine si l'on admettrait qu'un *pataud*, prêtre renégat, Vendéen déserteur et traître, com-

plice volontaire de Carrier, trempé jusqu'au menton dans le sang des martyrs du Bocage ou de Nantes, et assez osé pour revenir, après la Terreur, faire métier de propriétaire et de châtelain sur le théâtre même de ses crimes, pût soulever ces haines, exciter ces colères, être abreuvé de ces affronts et de ces insultes, vivre dans cet isolement de lépreux ou de bête fauve. Mais un homme qui n'a pas versé une goutte de sang, dont le seul tort est d'avoir renié un Dieu auquel ses contemporains ne croyaient plus, et imité des apostats célèbres, devenus ministres ou sénateurs, cet homme vient paisiblement se fixer en Normandie avec sa fille; il est riche, puissant, savant, redoutable, doué d'une vigueur athlétique: il vit au milieu de cette population normande, renommée, entre toutes, pour sa prudence et son esprit pratique: les choses se passent au lendemain d'une révolution qui n'avait eu qu'à détruire les églises, à la suite d'un siècle qui démolissait l'Église; et vous voulez que je croie à cet ostracisme mélodramatique? Impossible! Nous ne sommes qu'à la vingtième page, et me voilà déjà en méfiance.

Je glisse sur l'entrée en scène de Néel de Néhou, sur les détails accumulés pour mettre en relief l'intrépidité brillante et l'ardeur chevaleresque de ce jeune héros sans ouvrage. Que dire de ses amours avec Calixte Sombreval? C'est pour ce tableau sans doute que M. Barbey d'Aurevilly réservait toutes ses forces. Je le crois bien, il a crevé la toile.

Ici, je conjure mes belles lectrices de ne pas m'accuser de sensualisme; non; mais de même qu'en philo-

sophie l'illuminisme mal entendu, les débauches de spiritualisme et de mysticisme conduisent, en définitive, au triomphe de la matière, de même, dans le roman, on ne saurait assez se méfier de ces métamorphoses de l'idée de beauté, qui, sous prétexte de laisser à l'âme sa toute-puissance, la font régner dans le vide. M. Barbey nous présente son Néel de Néhou comme un jeune homme ardent, un Polonais transplanté dans les environs de Coutances. A tous moments; il nous parle de la fougue de son sang et de ses sens, de l'impétuosité de ses désirs, etc., etc., etc. — Néel a pour quasi-fiancée Bernardine de Lieusaint, une belle et fraîche Normande, une touffe de roses dans une jatte de lait chaud, une de ces rares jeunes filles chez lesquelles la splendeur des formes n'attend pas le nombre des années et n'exclut ni la passion, ni l'intelligence; faite comme la Vénus de Milo, avec des bras qui ne demandent qu'à étreindre Néel en de chastes caresses : et il la délaisse pour cette Calixte Sombreval, fille du prêtre défroqué; laquelle a une croix rouge sur le front et des attaques de catalepsie; émaciée comme une statue de spectre sculptée par un revenant sur l'ombre d'un sépulcre: arrivée à cet état de maigreur diaphane qui fait la gloire des ascètes et le désespoir des couturières! Je sais bien que M. Barbey d'Aurevilly fatigue son pinceau et épuise ses majuscules pour rendre Calixte adorable : elle est la Mystique, la Débile, la Voyante, l'Expiante; elle est hantée, hallucinée, visionnaire, somnambule, inspirée, illuminée, thaumaturge. Le moindre grain de beauté et de grâce féminines ferait bien mieux notre affaire

Calixte ne vit pas, elle ne peut pas vivre; elle n'est pas de ce monde. Tout ceci ne forme que l'invraisemblance physique : que dirai-je des autres? Calixte est carmélite, — oui, carmélite malgré sa robe de mousseline blanche et ses bras nus : seulement, son évêque l'a autorisée à vivre dans le monde afin d'être plus à portée de convertir son père et de racheter cette âme. Or cette Carmélite, — le plus sévère de tous les ordres monastiques — passe son temps à courir les champs avec un beau jeune homme dont elle connaît la passion sans la partager. Elle se compromet publiquement et devient un sujet de scandale, parce que, dit-elle, la *fille du prêtre marié* n'a plus rien à sauver ou à défendre en fait de réputation : comme si, dans une âme pure, la pudeur et la dignité morale ne suffisaient pas, en dehors de tout calcul, de tout contact avec l'opinion et le monde!

Est-ce tout! Pas encore. Comment M. Barbey d'Aurevilly n'a-t-il pas compris qu'en faisant de son héroïne une carmélite, en ne se bornant pas à ce vœu plus ou moins vague, qui, depuis *Atala*, est du domaine de la littérature romanesque, il fermait toute issue à ses héros et détruisait l'intérêt de son récit? Tout roman doit laisser une chance à la passion; ici je n'en vois plus. Calixte Sombreval, carmélite, ne pourrait plus épouser Néel, sans être, à l'instar de son père, une *religieuse mariée*. Si elle aime Néel, cet amour de nonne m'offensera; si elle ne l'aime pas, cette froideur de jeune fille me révolte. L'auteur a multiplié les écueils, et il a sombré contre presque tous.

Et le dénoûment? Et ce père qui déterre sa fille? et cet entassement d'horreurs qui changent l'émotion en nausée? Vous voulez que je pleure, et vous me donnez le mal de mer! Vous oubliez que la délicatesse des sentiments se perd dans la violence des sensations! Vous m'annonciez une chapelle ardente et vous me montrez l'amphithéâtre, la morgue et le charnier! Et vous viendrez ensuite reprocher au réalisme ses brutalités! Vous avez enterré votre roman en déterrant votre héroïne.

J'ai presque fini, et je n'ai encore rien dit du style. Il convient de se punir par où l'on a péché: ayant eu le tort de laisser entendre que M. Barbey d'Aurevilly manquait un peu de goût, je me suis attiré cette triomphante réplique : « Parlez de votre goût personnel, et non pas du goût. » C'est pourquoi je dois faire pénitence, et, pour bien prouver que je m'humilie et me récuse, je vais procéder, non par des critiques raisonnées, mais par de simples citations. Je n'ai lu, le crayon à la main, et profané de notes marginales qu'une cinquantaine de pages. Or voici quelques échantillons de ma récolte :

« Et la femme, comme la fleur délicate du cactus, qui brise l'enveloppe épineuse de son feuillage, faussait de son doux sein fragile, apte à la blessure, la cuirasse impénétrable du séraphin. . »

« Il s'était dit aussi, pourtant, que cet amour, monstrueux comme tout sublime qu'on déplace, était peut-être une voie secrète, le filet tissé par les mains d'un enfant pour prendre le Léviathan des mers révoltées.... »

« Et quand une larme qu'il y faisait naître se montrait

dans ces yeux, violette des bois tremblant dans la rosée, il ne s'en apercevait pas... »

« Il s'en alla avec Sombreval, qui lui dit avec cette amabilité joyeuse que la pensée de Calixte faisait toujours fleurir dans les anfractuosités de cet homme, bâti, semblait-il, dans ce chêne dont il disait que le cœur de son père était fait. »

« Oui, j'aurais voulu qu'elle vous aimât!! L'amour heureux aurait une influence sur le plexus nerveux de cette enfant, victime d'une sensibilité morbide et que je ne puis comparer qu'à une harpe éolienne dont les cordes saigneraient en résonnant au moindre souffle... »

« Je savais quel orient magnifique et charmant s'étendait d'une tempe à l'autre de ce front de vestale, où le feu sacré de l'intelligence menace, à certains moments, de dévorer les cloisons délicates dans lesquelles il est renfermé... »

« On sentait, à travers le bandeau, la voûte élargie de ce front qui avait pris l'ampleur qu'il faut à une pensée heureuse, et, à sa manière de le porter, on aurait dit qu'elle s'élançait du sommet de quelque calvaire, et que, d'ange résigné passée archange triomphant, elle montait d'un degré de plus dans l'éther de la vie et dans les hiérarchies du ciel... »

« Mais, contradiction de plus avec l'expression malade de sa physionomie et la langueur de sa pose, ce costume de la Force armée (Oh! oh! les gendarmes!) paraissait davantage une dérision de son destin... »

Çà et là, il est question d'une imagination qui corporise

tout ; de la vision dont Calixte avait eu la conscience et le cabrement : Dieu devient le divin Oculiste ; Néel appelle sa mère un poëme de tendresse inédit ; ailleurs il parle de la peau de sa mère. J'aimais encore mieux la croix : d'honneur ! ce style figuré dont on fait vanité nous mène droit aux Petites-Maisons en passant par les grandes phrases.

Je me garderai bien de remarquer, en guise de correctif, que j'ai méchamment choisi les passages les plus étranges. Ce sont très-probablement ceux que M. Barbey d'Aurevilly préfère, et si j'ajoutais que tout le roman est écrit de la même prose, il me répondrait avec cette carrure et cette cambrure que rien ne déconcerte : Je le crois parbleu bien ! Soyons sérieux, si c'est possible. Arrivant après le *Chevalier des Touches*, où les qualités de l'auteur s'accentuaient mieux et où ses défauts étaient moindres, le *Prêtre marié* annonce une rechute. Cette rechute sera-t-elle irréparable ? M. Barbey d'Aurevilly, pour avoir enfin la joie de réussir, n'essayera-t-il jamais d'un procédé contraire à celui qu'il emploie ? On le dit plein d'esprit : ne lui prendra-t-il pas quelque jour envie de se moquer de lui-même ? Ces affectations, ces efforts, cette pose, ces attitudes, cette perpétuelle tension des nerfs et des muscles, cette combinaison de la grammaire avec la corde roide, tout cela est si peu français ! C'est si simple d'être naturel. C'est si naturel d'être simple ! Et pourtant M. d'Aurevilly, je le crains, écrira encore vingt romans comme *Un Prêtre marié*, avant de s'apercevoir de cette vérité, si simple et si naturelle.

XV

M. GUIZOT[1]

Mai 1865.

Si j'avais à contredire ou à quereller un grand peintre, mais si ce peintre avait admirablement réussi le portrait d'une personne placée très-haut dans mes plus tendres admirations, que ferais-je? Je mettrais cette précieuse image à portée de mon regard et de ma main, afin d'adoucir d'avance la contradiction ou la querelle. Voici le portrait de M. Berryer par M. Guizot :

« M. Berryer seul pouvait, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, suffire à la situation de son parti et à la sienne propre. Ce n'est pas seulement par l'élévation et la souplesse de son esprit, par l'entraînement et le charme de son éloquence qu'il a si longtemps surmonté les insurmontables difficultés d'un rôle couvert et extra-légal dans un régime de légalité, de publicité et de liberté.

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tome VII.

Il puise à d'autres sources encore sa populaire puissance. Quoiqu'il ait vécu en homme de parti, M. Berryer sent en patriote : il n'est étranger à aucun des instincts, à aucune des émotions et des aspirations de son pays. Non-seulement il comprend, mais il partage les joies et les tristesses nationales : il a soutenu les droits et les traditions des temps anciens, et il est, autant que personne, homme du temps actuel, et attaché aux droits que les générations modernes ont conquis. Il a combattu le gouvernement le plus libre qu'ait jamais possédé la France, et il aime, il veut sincèrement la liberté. Nature large, prompte, facile et sympathique, il peut concilier dans son âme des sentiments très-divers, et conserver, à travers toutes les vicissitudes politiques, l'unité de sa vie et la fidélité à sa cause, sans jamais inspirer, aux adversaires qu'il combat le plus vivement, des colères et des haines qu'il ne ressent pas lui-même envers eux... »

Maintenant, je me sens plus libre de cœur et d'esprit pour parcourir ce septième volume qui n'est plus séparé de la catastrophe finale que par quelques années et quelques centaines de pages.

Il y a sept ans, presque jour pour jour, que M. Guizot commença la publication de ses *Mémoires*. Nous l'avons fidèlement suivi à travers les diverses phases de son récit, et, sauf une légère lacune, on retrouverait, en remontant le long de nos Causeries littéraires, non pas une étude approfondie ou une discussion détaillée, mais les impressions que nous laissaient, d'un volume à l'autre, ces intéressantes lectures. L'œuvre approche de son dé-

noûment; les événements ont marché; des questions assoupies se sont réveillées; des passions ranimées se sont éteintes; la mort a fait de nouvelles trouées parmi les survivants de ces luttes retracées par M. Guizot, et nos impressions sont restées les mêmes. Ce nouveau volume leur servirait, au besoin, de pièce justificative.

On pourrait le diviser en deux parts, sans trop tenir compte de la succession des chapitres et de l'ordre chronologique : dans l'une, l'histoire a décidément prévalu sur la politique; dans l'autre, la politique résiste encore à l'histoire. Je m'explique. Quand M. Guizot esquisse à grands traits les vicissitudes de nos guerres d'Afrique, nos progrès en Algérie, les succès ou les lenteurs de notre colonisation, les affaires du Maroc, les agitations, les mécomptes, la permanence révolutionnaire de la Grèce *régénérée*, lorsqu'il peint en maître la figure fine de M. Colettis ou la martiale physionomie du maréchal Bugeaud, lorsqu'il nous fait assister au pittoresque défilé des Musulmans à Paris, de 1845 à 1847, les objections ne pourraient s'adresser qu'à des détails secondaires. La controverse ne se rallume plus au contact d'événements et de personnages qui ont pris dans le passé leur place, leur inscription et leur date, comme des défunts dans une galerie funèbre; l'autorité du narrateur est fortifiée plutôt qu'amoindrie par les souvenirs du témoin, de l'acteur qui a joué un des premiers rôles pendant toute la durée du spectacle. On peut, sans arrière-pensée importune, rendre hommage aux qualités qu'il déploie, à la justesse de son crayon, à la souplesse de ce

talent qui trouve moyen de varier un sujet monotone, de mettre en relief ce qui s'effaçait dans l'ombre, de nous rendre, dans toute la vivante ressemblance de leurs traits, de leur pose, de leurs attitudes familières, des hommes que nous allions oublier... Et vous aussi que nous n'oublierons jamais, Lamoricière, Bedeau, Changarnier, Cavaignac! Dans cette partie du livre, ce sont bien des Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps; que dis-je? C'est de l'histoire déjà, comme les études faites sur place par un artiste éminent sont déjà de la peinture : c'est de l'histoire toute préparée pour ceux qui, arrivant après nous, placés vis-à-vis de notre époque à la distance qu'exigent les perspectives historiques, absolument désintéressés de tout ce qui nous intéresse encore, n'auront plus qu'à apposer en marge ou au bas de ces pages le *pour copie conforme* de la postérité; métamorphose définitive du souvenir personnel en tradition nationale.

Mais ce n'est pas sur ces chapitres que se portera de préférence la curiosité des lecteurs. Il en est d'autres qui rouvrent la discussion en ayant l'air de la fermer. Faut-il s'en prendre à M. Guizot ou à nous-mêmes? Est-ce la faute de l'illustre écrivain, trop enclin à se tenir pour satisfait de son propre témoignage? Est-ce l'effet de notre faiblesse, de notre malice peut-être, trop sujette à se souvenir de ce qu'on nous semble trop oublier? Les objections que soulèvent certains passages du volume s'accroissent-elles de cet antagonisme entre les obstinations de notre mémoire et ces apparences d'oubli? On comprend tout ce qui me manque pour aborder ou résoudre ces

questions délicates, et combien une critique purement littéraire a mauvaise grâce à s'aventurer sur ce terrain. J'essayerai pourtant, et afin de limiter le débat, j'indiquerai les trois points qui, dans ce septième volume, doivent particulièrement fixer l'attention : la mort du duc d'Orléans et la loi de Régence — l'affaire Pritchard, — et surtout les Jésuites, la cour de Rome et la liberté d'enseignement.

J'admets, s'il le faut absolument, que M. Guizot demeure imperturbable, qu'il ait conservé toutes les idées qui dirigeaient alors sa politique. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne les *contrôle* que d'après les faits qu'il retrace, les probabilités, les appréhensions ou les espérances de 1845, jamais d'après les accidents ultérieurs dont il est désormais impossible de les abstraire. Les épisodes qui se succèdent dans son livre sont séparés de nous par des abîmes, et je me sers à dessein de cette vieille métaphore. Or l'histoire n'accepte pas d'abîmes infranchissables, et cela pour une raison que m'envierait M. de la Palisse : c'est que, si larges qu'ils soient, hommes et choses, bon gré, mal gré, les franchissent. Il y a, d'un bord du gouffre à l'autre, des points de communication ou de repère, des *passerelles* improvisées pour la circonstance ou tenues en réserve par la Providence pour corriger le succès des fous et confondre l'habileté des sages. Il y a des changements d'aspect qui éclairent l'obscurité, obscurcissent la lumière, centuplent la valeur ou la saillie de tel objet, relèguent tel autre au dernier plan, donnent raison à ceux qui avaient tort, donnent tort à ceux qui avaient raison,

créent, en un mot, une politique nouvelle, non pas pour justifier des apostasies, non pas même pour imposer des conversions, mais pour nous forcer à un triage entre ce qui peut encore servir et ce qu'il faut mettre au rebut.

Eh bien! ces points de communication, ces changements d'aspect, ces triages, je les cherche en vain dans le livre de M. Guizot : j'y vois une apologie spécieuse, souvent éloquente, du système et du ministère qu'il a personnifiés avec éclat : un beau récit entremêlé de documents, de lettres, de discours qui nous apprennent ou nous rappellent ce qu'ont fait M. Guizot et ses collègues pendant cette laborieuse période, ce qui explique leur politique alors calomniée par les licences de la presse ou les passions de parti ; je n'y vois pas assez ce que de terribles expériences, suivies de réflexions sérieuses, devraient suggérer à un esprit mûr, ferme, supérieur, en présence de tout ce qui a, sinon condamné, au moins exécuté cette politique et ce gouvernement. Dès l'instant que, par l'élévation et la sérénité de son talent, par son penchant aux idées générales, l'auteur se refusait à remplir les conditions familières, intimes, personnelles, malicieuses, anecdotiques, des *Mémoires*, il arrivait à être historien, et l'historien de ce passé d'hier avait une dette à payer au présent.

Quelle dette, direz-vous? Une confession? l'aveu de certaines erreurs ou de certaines fautes ? l'abandon de quelques-unes de ces vérités relatives que l'événement a changées en illusions, de quelques-unes de ces idées qui ont eu leur réveil comme des songes? La déclaration que,

tel jour et à tel moment, on s'est trompé, que, si c'était à recommencer, on agirait autrement? Rien de tout cela, et quelque chose de cela : un mot, une phrase, une page, qui, de temps à autre, nous révélerait l'état intellectuel et moral de M. Guizot, affermi, éclairé, renseigné par dix-sept années de méditations et de retraite. Ici la discussion m'est trop difficile et serait trop inégale : j'aime mieux procéder par des exemples. Voici la mort du duc d'Orléans : ce n'est pas nous qui reprocherons à l'illustre écrivain d'avoir parlé de ce coup de foudre en termes trop pathétiques; nous le trouverions plutôt trop sobre; il ne nous a donné que le strict nécessaire; mais ce strict nécessaire a son eloquence, et l'on comprend le peu de goût des hautes intelligences pour les exagérations sentimentales. Après le deuil de famille arrive la raison d'État, et c'est alors que commence la mémorable discussion sur la loi de Régence. M. Guizot regarde-t-il encore comme utile et vrai ce qui lui semblait vrai et utile en juillet 1842? Croit-il qu'il suffise aujourd'hui de rendre hommage au talent déployé, dans cette circonstance, par MM. Berryer, Lamartine, Thiers, Dupin, et par lui-même? N'y avait-il pas un autre parti à tirer de cette catastrophe, de l'émotion générale, de tous les instincts de conservation réveillés dans la bourgeoisie et dans les masses devant le cercueil de ce prince de trente-deux ans? Un appel à la nation, hardiment risqué, habilement soutenu, ne pouvait-il pas en finir avec cette situation fausse, avec cette fiction du *pays légal* sous laquelle a succombé la monarchie de 1830?

M. Guizot esquisse un bel éloge de Lamartine orateur, et il ajoute : « Il soutint brillamment la cause de la régence maternelle qu'il devait un jour faire si tragiquement échouer. » — Tragiquement ! l'adverbe n'a rien de bien offensant, surtout pour un poëte. Mais cette page formidable de la vie politique de Lamartine n'était-elle pas modifiée d'avance, s'il avait réussi, en 1842, à faire triompher sa cliente? Nous avons cité en entier le beau portrait de M. Berryer. L'ensemble est splendide; pour le détail, il y aurait à dire. Si M. Berryer a paru et a été toujours libéral *en combattant le gouvernement le plus libre* qu'ait possédé la France ; si, vivant en homme de parti, il a senti et parlé en patriote; si, constant adversaire du gouvernement, il a constamment plaidé pour les causes et les grandeurs nationales, qu'est-ce à dire? Faut-il uniquement attribuer ces prétendues anomalies aux qualités d'un caractère sympathique, aux prestiges d'une merveilleuse éloquence? Ou bien est-ce qu'en réalité cette liberté et cette grandeur, sous le régime combattu par M. Berryer, n'étaient pas toujours de celles qui élèvent l'âme, parlent à l'imagination, contentent les ambitions et les fiertés légitimes d'un peuple? Je pose les questions; je ne me charge pas des réponses, et je regrette que M. Guizot ne m'ait pas ôté le droit de questionner ou fourni le moyen de répondre.

Ceci m'amène aux affaires Pomaré et Pritchard. Écoutons M. Guizot et remercions-le de couvrir de son autorité magistrale une vérité qu'il ne serait peut-être pas prudent de trop déshabiller : « C'est l'un des inconvénients du

gouvernement parlementaire, que les événements et les questions, au moment où ils apparaissent et tombent dans le domaine de la discussion, grandissent démesurément et prennent, aux yeux du public, une importance hors de toute proportion avec la vérité des choses et les intérêts du pays. Je me hâte de dire que je préfère beaucoup ce mal à la légèreté insouciante et imprévoyante des gouvernements absolus qui soulèvent des questions et font des entreprises énormes sans se douter de leur gravité, qu'ils s'efforcent ensuite de dissimuler au public chargé d'en porter le poids. Les difficultés qui pèsent sur le pouvoir sont moins fâcheuses que les fardeaux qui tombent sur le pays. »

Admirablement pensé et admirablement dit! Oui, M. Guizot a raison, cet épisode des îles Marquises, qui fit couler des *flots d'encre et d'injures*, eut un côté puéril et grotesque. Pour nous tous qui en abusâmes, il est humiliant de songer que la nation la plus spirituelle du monde s'est passionnée à ce point pour une tempête dans un verre d'eau, très-peu salée, de l'océan Pacifique. Prenons garde pourtant! L'affaire n'était rien, le symptôme était grave: il faudrait, en dépit de M. Guizot, condamner les gouvernements libres, s'il restait prouvé que, faute de griefs sérieux, on s'y empare des prétextes, et que ces prétextes, grossis, aigris, exagérés, envenimés par les journaux et la tribune, suffisent à agiter le pays, à menacer la sécurité publique, à exaspérer les multitudes, à compromettre le pouvoir et à le rapprocher des révolutions. Comme cet arrêt, heureusement très-paradoxal,

nous blesserait dans nos opinions les plus chères, force est de chercher autre chose; force est de penser que ces prétextes misérables ne sont si ardemment saisis, si mortellement exploités, que lorsqu'ils répondent à un fond de mécontentement et de malaise. Il y a des tempéraments robustes qui résistent à un coup de massue ou à une fièvre maligne. Il y a des organisations débiles pour lesquelles un rhume est une maladie dangereuse. Sous un régime populaire, enraciné, pourvu de garanties de durée, les griefs restent à la surface : ils s'écrivent sur le sable, et sont vite effacés par le véritable sentiment national. Sous les gouvernements affaiblis par les conditions mêmes de leur origine et de leur existence, les plus légers malentendus s'aggravent; les nuages deviennent des tourmentes. La nation est exigeante, quinteuse, susceptible, tracassière, irritable, comme une femme liée par un mariage de raison ou de surprise.

La raison ! M. Guizot l'invoque ; mais suffit-il, en France, de l'avoir pour soi? Les peuples, comme les individus, n'ont-ils pas d'autres facultés, plus hautes, plus brillantes, plus dangereuses, peut-être, dont il sied de tenir compte? J'en appelle aux souvenirs de tous ceux qui ont vécu pendant ces années bizarres, à la fois prospères et alarmantes, tranquilles et inquiètes, heureuses et troublées. On offrait au peuple des représentations de gloire; on ne lui en donnait pas les réalités ; on surexcitait en lui des appétits guerriers qu'on évitait de satisfaire; on lui faisait manger son pain pacifique à la fumée des réminiscences

martiales. De là ce sentiment complexe, ces accès ou ces crises de patriotisme ou d'anglophobie rentrée, qui, pour s'exhaler en invectives, saisissaient toutes les occasions et profitaient de toutes les issues. Je glisse; mais un penseur, un historien tel que M. Guizot ne pouvait-il rencontrer là le sujet d'une de ces études politiques et morales qui élèvent les questions et se servent des clartés nouvelles pour illuminer un vieux récit?

Cette affaire Pritchard m'a mené plus loin que je ne le voulais; car, je le répète, au fond ce n'était rien ou presque rien. Que dire du chapitre sur les Jésuites et la cour de Rome? Le mieux est de me taire : un critique est ou doit être un guide à travers un livre, et tout guide qui ne se reconnaît plus dans le pays qu'il parcourt n'a qu'à se récuser. Si les idées ont marché depuis 1845, si le bien et le mal se sont mieux dessinés, si des hommes alors hostiles à la liberté d'enseignement se sont rangés parmi ses plus éloquents défenseurs, si enfin des religieux, alors proscrits et méconnus, ont été rétablis dans le droit commun, tout cela méritait, ce me semble, une mention, une remarque, une sorte de parallèle entre les préventions dissipées et la justice tardive. Raconter isolément toute cette négociation relative à la dispersion des Jésuites, rappeler les hésitations et les angoisses de ce vieux Pape, de ce moribond mis en demeure ou de se brouiller avec la France ou de consentir à tirer sur ses propres troupes, ne pas ajouter une ligne qui signifierait : « Voilà où nous en étions avant que l'expérience nous éclairât! », c'est contraindre les points d'interrogation à se dresser sous

ma plume, comme se dressent des sentinelles endormies en entendant battre le rappel. Je n'insiste pas : dans un de ses plus beaux discours de cette époque, M. Guizot, je m'en souviens, parlait magnifiquement des *deux patries* de nos marins ; celle qu'ils emportaient à bord, dont ils protégeaient l'honneur, dont ils partageaient les susceptibilités, et celle qu'ils laissaient au rivage et dont ils devaient respecter les intérêts et le repos. Il y avait donc aussi, pourrais-je dire, il y avait, mais dans un tout autre sens, deux patries pour nos religieux français ; l'une où ils représentaient, au péril de leurs jours, au milieu de contrées lointaines et sauvages, le progrès, la civilisation, le génie de la France, la lumière et la douceur du christianisme ; l'autre où ils étaient traqués, mis hors la loi, signalés comme les éteignoirs de cette lumière, comme les ennemis de ce progrès, comme les entraves de ce génie ? Il y avait donc aussi deux patries pour ces fils de familles catholiques, que l'on forçait ou de recevoir un enseignement suspect à leurs parents et à leur conscience, ou d'aller chercher, de l'autre côté de nos frontières, une éducation suspecte à notre patriotisme ? Si j'étais à court d'arguments, je sais bien qui j'appellerais à mon aide : je prierais l'auteur des *Méditations sur la Religion chrétienne*, de *l'Église et la Société chrétiennes*, de m'aider à combler cette lacune dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* — d'un autre temps !

Oui, d'un autre temps, et c'est ce que nous ne devons pas oublier : c'est ce qui doit, quand nous engageons ainsi un duel à armes courtoises avec nos plus illustres con-

tradicteurs, nous faire mettre un crêpe à la poignée de notre épée. Il y a, dans le livre de M. Guizot, des accents d'une tristesse pénétrante, d'une grandeur pathétique, qui nous placent tout à coup en face, non plus de nos dissidences passées ou présentes, mais de la vanité de toutes choses et du néant de la vie : « Je rouvre des tombeaux, dit-il ; je réveille ceux qui y reposent ; je les fais penser et parler comme s'ils étaient encore vivants et présents, avec leurs travaux, leurs desseins, leurs craintes et leurs espérances. Rien de tout cela n'est plus : ils sont tous morts. » Morts, et, avec eux, mortes leurs illusions et les nôtres ! Cette communauté de naufrages doit nous inspirer sympathie et respect pour ceux qui, à la nuit tombante, vont ramasser sur le bord les débris de leur navire et leurs planches de sauvetage. On ne fait pas de bruit dans la chambre des morts : si nous avons des objections à échanger, que ce soit donc à voix basse. Songeons à la génération qui nous suit, qui nous remplace. Ne lui donnons pas le triste spectacle de fantômes se querellant sur des tombeaux.

XVI

JEAN REBOUL[1]

Mai 1865.

Pendant les vacances de 1863, deux auteurs parisiens visitaient, le lorgnon dans l'œil, les antiquités de Nîmes. Ils avaient pour compagnon et pour guide un confrère, qui aura compté, parmi ses innombrables malheurs littéraires, celui d'être un peu trop Parisien pour la province et un peu trop provincial pour Paris. Tout à coup, près de la fontaine monumentale de Pradier, ils rencontrèrent un groupe qui commandait l'attention.

C'était un homme plutôt vieilli que vieux, dont les traits, fortement accentués, faisaient songer à ces horizons des tropiques où il n'y a pas d'intervalle entre le soleil et la nuit. Le mouvement de la marche ballottait sur sa poitrine son visage amaigri, qui semblait obéir à une impulsion machinale. Un sourire d'enfant errait sur

[1] *Dernières Poésies.*

ses lèvres, pendant que son regard trahissait une vague inquiétude, et l'on se sentait le cœur serré par ce désaccord entre les yeux et la bouche.

Il était soutenu, avec une gravité pieuse, par un homme, dont la maturité vigoureuse, les larges épaules et la figure énergique dénonçaient un des vaillants athlètes de nos luttes politiques. La ville de Nîmes saura de qui je veux parler.

Je me découvris avec respect. « Quelle ruine! s'écrièrent mes Parisiens. — Oui, mes bons amis, répliquai-je, une ruine comme celle des Arènes ou de la Tour Magne. Vous avez beaucoup d'esprit; votre nom fait *prime* au théâtre et chez le libraire à la mode; vous serez à Paris dans huit jours. Eh bien! promenez-vous, tous les matins, de la Madeleine à la Bastille; arrêtez-vous à tous les cafés littéraires; récoltez des *mots* qui n'aient jamais servi; affichez la centième représentation de vos pièces et la quinzième édition de vos romans; tutoyez des académiciens et des auteurs décorés; enterrez les grands hommes de la veille et inventez ceux du lendemain; percez des boulevards, plantez des squares, bâtissez des palais, alignez des rues; je vous défie de faire une ruine comme celle que vous venez de voir et que je viens de saluer!...

Aujourd'hui, cette ruine est une tombe; cet homme était Jean Reboul.

Si je me permets de rappeler cette espèce d'éclipse intellectuelle et physique qui précéda d'un an ou deux la mort de notre cher poëte, c'est que j'y trouve un témoi-

gnage de plus en l'honneur de cette noble mémoire. Par quelles racines profondes la gloire de Reboul tenait au cœur de son pays, avec quel soin jaloux ses amis veillaient sur cette lampe d'albâtre dont la flamme vacillait au vent, de quelle admiration tenace, de quelle filiale ou fraternelle tendresse on entourait ce nom, ce caractère, ce génie, cette œuvre, cette vieillesse précoce, cette âme malade, ces nerfs irritables, ces alternatives de lumière et d'ombre, voilà ce que l'on n'aurait jamais su, si ces admirations et ces amitiés n'avaient eu à subir de douloureuses épreuves ; voilà ce que nous avons pu constater un peu plus tard, quand on a bien voulu nous admettre dans le petit *Cénacle* où se préparait le volume que nous annonçons aujourd'hui.

Figurez-vous des avares inventoriant un trésor, mais sans se laisser un moment aveugler par leur avarice, et en se faisant assister par un contrôleur de la Monnaie. Cette critique de détails, de mots, d'hémistiches, de rimes bonnes ou mauvaises suivant les nuances de l'accent, toutes ces vétilles que nous négligeons comme surannées, on s'y livrait d'avance pour corriger tout ce qui n'était que bon, pour éliminer tout ce qui n'était pas excellent. Le *pour* et le *contre* de chaque pièce se discutait avec toute la sagacité de l'indifférence et toute la ferveur de l'enthousiasme. Jamais on ne vit, tout ensemble, tant de foi et de méfiance, tant d'ardeur et d'analyse, tant d'éblouissement et de clairvoyance ; jamais on ne jugea mieux et l'on n'aima davantage. Souvent, au milieu de ces discussions amicales et charmantes, un nom, un in-

cident, une date, une rature, une tache d'encre, un manuscrit plus jaune et plus usé que les autres, éveillaient un souvenir. Ce n'était plus la poésie de Reboul, c'était sa personne, sa physionomie, son geste, c'est-à-dire sa poésie encore sous une forme plus familière et plus vivante. Il nous semblait alors que Reboul était là ou qu'il allait venir réchauffer à ce foyer ses mains tremblantes, au feu de ces âmes les frissons de son cœur. Chacun essayait de rajuster ces traits, de ranimer ce profil dessiné en noir sur un fond de lumière, de recomposer cette figure populaire et bénie, non plus pour les grandeurs du panégyrique, mais pour les douceurs de la causerie. C'est ainsi, j'en suis sûr, que l'éloquent biographe de Reboul, l'abbé de Cabrières, a conçu l'idée du travail placé en tête de ces *Dernières Poésies*, et que, dans cet art si difficile de combiner le détail biographique et personnel avec l'étude littéraire, il a réussi à atteindre une justesse de ton que lui envieraient les maîtres du genre.

Cette notice est digne du sujet, de l'auteur et du livre. Reboul ne pouvait être ni mieux raconté, ni mieux peint. Remarquez, en effet, qu'ici la ressemblance ne suffisait pas ; il fallait que le portrait fût à l'original ce que l'extrême propriété de l'expression est à la pensée : il fallait écrire sous la dictée de Reboul lui-même, c'est-à-dire ne rien hasarder qu'il n'eût inspiré ou approuvé ; il fallait un parfait accord entre le langage du biographe et cette vie dont il retraçait le détail et l'ensemble. Est-ce tout ? Pas encore. Ce biographe était prêtre, et dès lors une nuance plus délicate, plus facile à indiquer qu'à définir,

se présentait à l'esprit. On pouvait craindre ou que le sacerdoce, ce joug divin, ne pesât trop sur la littérature, ou que la littérature, cette reine ombrageuse, ne prît le pas sur le sacerdoce. Pour louer convenablement Reboul, chrétien poëte, et poëte chrétien, l'écrivain et le prêtre, au lieu de se nuire, devaient se compléter l'un par l'autre, et le lecteur, suivant ses préférences sacrées ou profanes, avait à se dire tout bas: « Il y avait là une vocation littéraire, que la vocation ecclésiastique a purifiée sans l'éteindre et dominée sans l'anéantir. »

Je ne rends, hélas! que bien faiblement et par à peu près l'impression que me laissent ces cent trente pages, tour à tour sérieuses et piquantes, affectueuses et familières, grandioses et intimes, tenant à la fois du tableau d'histoire et du tableau d'intérieur, caressantes comme la poésie, persuasives comme la foi, pénétrantes comme la Grâce, vivant tantôt au dedans, tantôt au dehors, demanière à nous faire également comprendre, chez Reboul, l'homme, le citoyen et le poëte; le suivant dans sa vie privée, dans sa vie publique, dans sa vie morale, et, pour expliquer les visites de la Muse dans cette chambrette d'artisan, l'ouvrant du côté du ciel.

Oui, Reboul tout entier nous est rendu dans cette préface. A l'accent de vérité de sa biographie, je reconnais cette âme, ce talent, ce caractère, où tout était loyauté et droiture. Une exagération, un artifice, un déguisement, une réticence, un mensonge l'eussent amoindri et défi-

guré, comme s'il les eût commis lui-même. Un éloge banal, une flatterie vulgaire, un lieu commun académique, eussent fait l'effet d'une couche de fard sur une figure virginale. Ici rien de pareil. Si, parmi les papiers légués par le poëte, on rencontre une lettre signée d'un nom illustre, où la louange et le blâme s'entremêlent, on la recueille, et il se trouve, en définitive, que, par la manière dont Reboul a reçu cette leçon, elle fait plus d'honneur à sa belle âme que de tort à sa gloire poétique. Si le mouvement du récit amène, sous la plume de M. de Cabrières, le nom d'un homme remarquable qui voulut être le Boileau de ce Racine, le Fontanes de ce Chateaubriand, qui fut plus soigneux de son génie que de ses nerfs, le glorifia la férule à la main, l'admira avec frénésie, le critiqua avec fureur, et parfois le rendit malheureux pour le rendre plus parfait, le souvenir de cette amitié *persécutrice* sert à constater tout ce que les beaux chœurs de *Vivia*, publiés dans le présent volume, mais supprimés en 1850, auraient ajouté à l'ampleur du drame, à l'émotion du spectateur, à l'auréole du poëte, à l'éclat de la représentation et à la vivacité du succès. J'abrége ; M. l'abbé de Cabrières m'en voudrait de trop parler de lui et de ne pas garder assez de place pour Reboul.

Le morceau capital, ce que j'appellerais volontiers la *pièce de résistance* de ce dernier recueil, c'est le nouvel *Art poétique*, que Reboul a intitulé *Homélie poétique*. Ce titre assez bizarre a au moins le mérite de nous faire immédiatement deviner en quoi l'œuvre de notre poëte

diffère de celle de Boileau, et comment il a pu, sans la moindre outrecuidance, essayer un poëme didactique sur un sujet traité par le *législateur du Parnasse*. Il ne s'agit pas, bien entendu, de recommencer ici contre Boileau une guerre qui ne serait pas sûre pour les tirailleurs : ils seraient obligés de se servir de fusils chargés en 1829, et qui, par conséquent, repousseraient. Ce qui nous suffit, sans manquer de respect à une perruque illustre, c'est de constater les différences ou plutôt les contrastes.

Boileau, arrivant à une époque où la prosodie, la langue, le style poétique avaient à se former, et où la poésie, les lettres, l'art, la société tout entière, échappant à une série de rudes épreuves, célébraient une sorte de lune de miel avec la monarchie absolue, Boileau, satirique optimiste et censeur courtisan, a abordé sa tâche par le côté extérieur : il a indiqué le procédé technique, étiqueté les divers genres, distribué quelques épigrammes à fleur de peau, pris sur différents points l'initiative de ce triage que les contemporains ne font jamais d'une façon bien exacte et où la perfection du goût ressemble presque à une faculté prophétique. Mais ce goût qui remplace, chez Boileau, tant de qualités absentes, n'est que le bon sens appliqué aux questions de poésie et de littérature : il ne va pas plus haut; il ne connait pas ce goût supérieur qui fait partie de la conscience, touche aux grandes lois morales et rend solidaires les unes des autres les idées et les mœurs, les imaginations et les âmes.

Boileau était le contraire d'un mécontent, et on a beau

afficher de furieuses colères contre les Chapelain et les Pradon, il y a un fond d'optimisme qui résiste : on remet les mauvais poëtes à leur place, on proteste contre quelques erreurs de la mode, et tout est dit. Les rayons du soleil sont si magnifiques, que l'on serait ébloui, aveuglé peut-être, si l'on regardait au-dessus de la tête des auteurs ennuyeux ou ridicules. C'est pourquoi l'*Art poétique* est absolument le contemporain des satires du *Mauvais Dîner* ou des *Embarras de Paris*, du *Passage du Rhin* ou de l'ode sur la *Prise de Namur*, de même que l'admirable *Épître aux Pisons* est bien la contemporaine du *Cœlo tonantem* et des *Bucoliques* de Virgile.

Marquons ici une gradation. Il y a dix ans, Brizeux, déjà bien près de sa fin, publia, lui aussi, un *Art poétique*, qu'il appela *Poétique nouvelle ;* titre ambitieux, sur lequel on aurait pu se méprendre : Brizeux, après avoir rendu hommage à Horace et à Boileau, résumait ainsi l'idée de son poëme :

Ils ont donné la forme, et j'indique le fond.

Ce *fond* cessait d'être didactique dans l'étroite acception du mot pour se transformer, sous la plume d'un vrai poëte, en une succession d'*exemples* de poésie, de tableaux charmants ou grandioses qui plaçaient tour à tour le disciple en présence de la Nature, de la ville et de Dieu : c'était une inspiration analogue à celle de M. de Laprade dans ses *Symphonies ;* un nouveau pèlerinage aux vraies sources poétiques proposé par un homme qui s'y connaissait à une génération qui commencait à les ou-

blier. Le modèle remplaçait la règle ; le *magister* faisait place au maître. Le didactique s'élevait et s'absorbait dans l'idéal ; mais tout restait encore dans le domaine de la poésie pure. L'auteur du nouvel *Art poétique* était bien le contemporain de Laprade : le Laprade de 1854, avant les *Satires*.

Reboul et son *Homélie*, qui n'est pas celle de l'archevêque de Grenade, nous font faire un pas de plus. A tout moment, dans ces vers d'une mâle hardiesse, d'invincibles affinités semblent s'établir entre les conseils du maître et les tendances du siècle. Le précepte s'aiguise en épigramme ; la conscience est appelée au secours du goût : on sent que la main vaillante qui trace ces leçons a préalablement effleuré nos plaies littéraires et sociales. Noble et immaculé pessimiste, Reboul ne peut renseigner ou avertir un jeune poëte sans peindre ce qu'il voit et sans s'indigner de ce qu'il peint :

Par un esprit sceptique axiome inventé,
Apprends que *l'art pour l'art* est une impiété ;
Car c'est le blasphémer au ciel et sur la terre,
Que de lui dénier le sacré ministère
De propager le bon par le moyen du beau,
En lui donnant un prisme en place d'un flambeau !

Voilà le précepte : le style n'en est pas irréprochable : c'est le *quandoque bonus dormitat Homerus ;* mais écoutez ! Si Reboul a un peu dormi, et même un peu ronflé, le voici qui se réveille : en deux bonds, d'une page à l'autre, ce précepte, prosaïque et incorrect dans sa

forme première, monte, grandit, franchit les espaces, se transfigure; il a des ailes, il est au ciel; le maître discutable est devenu un irrésistible apôtre :

Mon âme n'était point faite à cette amertume.
Mais j'ai bu tant de fiel que ma lèvre en écume;
J'ai vu tenir pour faux, presque pour criminel,
Ce qui me fut appris sur le sein maternel!
J'ai vu honnir le Dieu qu'ont adoré mes pères,
Le Dieu consolateur de toutes mes misères,
Et sans qui mon esprit, accablé de son poids,
Se serait sur lui-même affaissé mille fois.
Des majestés selon mon cœur et ma doctrine
J'ai vu le front saigner sous la boue et l'épine.
Et tomber sous le coup d'un ignoble couteau
Des martyrs bafoués jusque dans leur tombeau!
Et je n'ai pu tenir à l'immense déboire
De voir toute ma foi sous l'arche du prétoire...
Avec trop de fureur le flot monte et s'abat.
Pour ne pas nous lier fortement à ce mât,
Et ne pas tenir loin de notre oreille infime
Les sirènes du mal qui chantent sur l'abîme.
Si ta nef s'égarait ou sombrait en chemin,
L'Église serait là pour te tendre la main.
Au-dessus des vapeurs que l'orage amoncelle,
Le ciel, obscur pour nous, est toujours clair pour elle
J'ai vu des malheureux, de ses rigueurs jaloux,
Faire tous leurs efforts pour provoquer ses coups,
Et porter à leur front, ainsi qu'un diadème,
Le sillon désastreux qu'y laissa l'anathème!
Garde-toi d'échouer sur un si triste écueil;
La gloire s'enrichit des pertes de l'orgueil.
La foi te ravira dans ces régions pures
Où nul charme mondain ne ternit les figures;
Où, sans rien abdiquer de l'idéalité,
La grâce virginale est avant la beauté.
L'Olympe peut lancer son aigle dans l'espace.
Celui du Sinaï dans son vol le dépasse,

Et trempant ses regards dans les divins éclairs,
Sous son essor puissant il met tout l'univers.
Son cri n'est point jeté pour un peuple, une aurore,
Mais pour tout ce qui vit et ce qui doit éclore.
Alors qu'il prend sa source à l'Océan divin,
Le ruisseau ne saurait se changer en ravin.
Filles des eaux du ciel, les fleurs de ses rivages
De leur beauté suprême enivreront les âges,
Et des siècles futurs les soleils passeront,
Sans nuire à leur parfum et sans courber leur front.

On le voit, il y a loin de là au *gardez qu'une voyelle...* et au *d'ornements égayés ne sont pas susceptibles;* vers désastreux d'un poëme qui en contient un bon nombre de cette force, et où Boileau, en exerçant le droit du triage, a souvent mérité de le subir.

L'*Homélie poétique* justifie donc son titre : elle finit comme un sermon embelli des prestiges de la poésie, et prononcé sur quelque sommet sacré, entre l'Horeb et le Sinaï. Maintenant, en regard de ce fragment, placez la pièce adressée *aux Rois :*

O pasteurs revêtus des attributs suprêmes,
Vous allez à la mort vous offrir de vous-mêmes,
Et par un stratagème inconnu jusqu'à vous,
Pour sauver le bercail, ouvrir la porte aux loups, etc.

Et vous aurez le Reboul de la dernière manière, celle qui s'accorde avec cette page de l'abbé de Cabrières :

« Il concevait la poésie comme une guerre et une conquête. Ni les idylles, ni les élégies ne le tentaient

plus à la fin : les *Épîtres* doctrinales lui semblaient seules dignes de répondre à la grande investiture du talent.

« Il avait encore, en 1836, comme il le dit lui-même, des rêves d'amour et de gloire, douces illusions qui se bercent mutuellement dans l'oubli de la fin dernière : dix ans après, il cherchait à « compenser par la force de la « raison ce qu'il avait perdu des jouissances du cœur. » et cette force de raison, soutenue par l'expérience de plusieurs révolutions, l'amenait, en 1857, à ne se préoccuper que d'apporter « ses faibles secours à l'ordre so- « cial menacé. »

Au moment où ce livre, ce poëte, ce groupe d'exécuteurs testamentaires, ce biographe pieusement inspiré, viennent s'offrir au respect d'un public d'élite et à la reconnaissance d'une province, j'aurais honte de mêler un atome de doute à tant de foi, une velléité d'analyse à tant d'enthousiasme, un grain de critique à tant de poésie. Plus tard peut-être, beaucoup plus tard, sera-t-il permis de se demander si Reboul, dont l'instrument poétique n'était pas d'une intonation toujours sûre, qui déconcertait parfois l'admiration par de brusques inégalités et qu'envahissaient les premières ombres de la nuit à mesure qu'il se haussait vers les clartés immortelles, avait raison d'amplifier ainsi ses cadres, de grossir le ton, d'abandonner le genre plus modeste, mais d'un attrait plus universel et moins discutable, où il avait cueilli ses plus jeunes et ses plus vivaces couronnes. Oui, répondrons-nous, *quia nominatur leo*, parce qu'il s'ap-

pelait Reboul, parce qu'il était une exception, parce que son caractère, sa vie, la fermeté de ses convictions, l'ardeur de ses dévoûments, la beauté de son âme, étaient préférables à tout, même à ses vers; mais en thèse générale, il ne faudrait pas croire que le déplacement des facultés poétiques, même pour viser plus haut que le but de leur premier élan, marque toujours un progrès sérieux, un surcroît d'autorité morale et d'influence. Il ne faut pas supposer qu'une élégie exquise, telle que *l'Ange et l'Enfant* ou une autre, — car je persiste à dire qu'il est injuste de réduire à *l'Ange et l'Enfant* le répertoire de Reboul, — une pièce qui, dans un petit cadre et sous une forme suave, renferme tout ce qui peut charmer, attendrir, purifier et pénétrer le cœur, ne puisse pas, en définitive, atteindre les mêmes effets qu'une grande épître aux monarques ou aux peuples. L'art, quand il exprime les meilleurs sentiments de l'homme et quand il approche de la perfection suprême, est peut-être un moraliste plus puissant et mieux écouté que quand il accepte une mission politique: car il s'adresse à un plus grand nombre d'âmes; il leur parle de plus près; il n'éveille pas de sujets de dissidence, et les cordes qu'il fait vibrer ne sont pas de celles qui se tendent ou se brisent au gré des événements. Tout cela, je le répète, serait peut-être vrai pour d'autres, mais non pour Reboul. Appliquons à sa poésie ce que l'on disait de sa personne dans sa ville natale: on l'aimait tant que tout le monde semblait être de son avis. Aujourd'hui, d'ailleurs, je n'ai voulu indiquer une ob-

jection possible, que pour ajouter que je m'en abstiens. La critique pourra venir plus tard : qu'elle attende! Il m'a suffi, cette fois, d'annoncer, de citer et d'applaudir.

XVII

AMÉDÉE ACHARD[1]

Mai 1865.

On a souvent énuméré les inconvénients de la critique : on me permettra de compter, parmi ses avantages, celui d'encourager, de temps à autre, et d'engager à la persévérance les écrivains qui restent sur la brèche, se multiplient sans s'amoindrir, moralisent sans prétention, amusent sans trivialité, intéressent sans violence et éveillent la curiosité sans solliciter le scandale. Voici plus de dix ans que M. Amédée Achard s'est placé au premier rang de nos conteurs. De la *Robe de Nessus* au *Duc de Carlepont*, quelle riche moisson déjà ! Que d'émouvants récits ! que de piquantes nouvelles ! que de gracieuses ou poétiques figures ! que de fantaisies charmantes, faites d'une larme ou d'un sourire ! *Madame Rose*, *Maurice de Treuil*, *l'Ombre de Ludovic*, *l'Eau qui dort*, *les Pre-*

[1] *Le duc de Carlepont*, *etc. etc.*

mières Neiges! hier l'*Histoire d'un Homme!* aujourd'hui le *Duc de Carlepont!* Il est difficile, on le comprend, de s'arrêter à chacune de ces haltes où nous invite un hôte aimable, prêt à nous faire passer quelques bonnes heures dans une agréable maison ouverte sur de riantes perspectives. Mais, à certains intervalles et à chaque œuvre considérable, mesurer le chemin parcouru, constater le progrès et le succès, prouver au travailleur courageux et fécond qu'il n'est pas seul, qu'on le suit du regard, que l'on pourrait, au besoin, raconter après lui ce qu'il raconte si bien, c'est un devoir dont on aime à s'acquitter, un plaisir qui rachète bien des ennuis.

Il y a presque toujours une idée morale au fond des romans d'Amédée Achard. Dans le *Duc de Carlepont*, qui pourrait servir de pendant à l'*Histoire d'un Homme*, il effleure en se jouant et sans ralentir son récit, plusieurs problèmes de la société moderne, surtout celui qui, sous le joug ou le niveau de notre égalité démocratique, place l'homme d'un grand cœur, héritier de nobles traditions et d'une race illustre, dans la cruelle alternative ou de se gaspiller follement ou de s'imposer une série de luttes, d'austérités et de sacrifices pour restaurer son blason et retremper son armure. Autrefois un duc, instituteur volontaire de son fils unique, se fût proposé d'en faire *un gentilhomme*. Aujourd'hui ses efforts doivent tendre à en faire simplement *un homme*. Cette nuance de langage marque le changement des mœurs et la différence des temps.

Arrivé à la maturité de l'âge, le duc de Carlepont s'accuse d'avoir mal vécu : non pas que sa vie ait été mau-

vaise! mais elle a été inutile. Prodigalités, aventures, duels, campagnes ou équipées en lointains pays, fugitives amours, chasses gigantesques, festins homériques, le duc de Carlepont a tout épuisé, et de tout cela il ne lui reste qu'un fils, fruit d'une union bizarre et orageuse avec une femme qui méritait mieux. Le roman est si riche, et, comme on a dit de la partition de l'*Africaine*, si touffu, que ce premier épisode, cette originale et paradoxale figure de Philiberte de Montmeillan, belle dans sa mystérieuse pâleur, attrayante comme une énigme, trahie dans son premier amour, devenue sans illusion et sans enthousiasme duchesse de Carlepont et forcée, pour guérir l'âpre blessure de son cœur, de le consacrer à Dieu, ne forment, à proprement parler, que le prologue du récit.

Nous voici entre le duc et son fils Henri, à la Cormelle; un château? Non pas même une villa; une ferme, presque une chaumière; le strict nécessaire relevé de quelques détails où se révèlent les goûts et les habitudes des maîtres. C'est que le riche gentilhomme est ruiné ou s'est fait pauvre, et je ne suis pas d'humeur à m'en plaindre, puisque nous y gagnons un joli tableau, une fraîche idylle, toutes les scènes de la vie laborieuse et rustique, où Henri commence cette éducation virile qui s'achèvera plus tard sur de plus redoutables théâtres. Le hasard et la charité donnent à M. de Carlepont un second fils, un fils adoptif, Gilbert de Lanta, qu'il associe fraternellement aux jeux et aux études de son cher Henri. Les deux jeunes gens grandissent au milieu de cette saine atmosphère,

dans ce paisible cadre qu'animent d'honnêtes visages; un ami dévoué, M. de Bléré; une servante du bon vieux temps, la Bigorne, et ces fidèles compagnons de toutes les enfances passées à la campagne, le chien qui veille, le chat qui dort, la vache qui rêve, la chèvre au petit cri grêle, les poules pressées autour du tablier d'où tombent les poignées de grain. Il y a là des pages qui font du bien, qui sentent bon, que traverse un souffle chargé d'agrestes odeurs, et dont nous reconnaissons tout de suite la vérité et la franchise, nous autres paysans égarés sur le boulevard. Patience! nous allons entrer dans la saison des orages : Jules Breton et Corot vont faire place à Schreyer le terrible, à Protais le doux rêveur des batailles.

Henri et Gilbert ne sont déjà plus des adolescents. M. de Carlepont a promis à Philiberte de faire de son fils un homme. La Cornelle ne suffit plus; il faut subir le baptême du feu; il faut doubler le cap des tempêtes; voilà Gilbert et Henri à Paris; tous deux ardents, fougueux, intrépides, prêts à dépenser les trésors de leurs vingt ans, l'un en bloc, l'autre en menue monnaie; l'un sous l'étreinte d'une de ces passions qui brisent une âme et décident d'une destinée; l'autre sous les caresses légères de ces amourettes qui glissent sur le cœur sans laisser de trace. Un pas de plus, nous sommes en plein dans la vie parisienne. Amédée Achard est du très-petit nombre des écrivains qui savent toucher à certaines plaies de la société actuelle sans y salir leurs mains et les nôtres. La liaison d'Henri de Carlepont et de madame d'Albreuse est retracée

avec une vérité photographique, purifiée et corrigée par une main d'artiste. Et comme ces détails sont observés, pris dans le vif, saisis sur le fait!

« ..... Les poëtes parlent de ces spirales sombres qui unissent entre eux les cercles de l'Enfer : ils commencent dans la lumière et finissent dans les ténèbres. Ainsi du monde de Paris. Des salons les plus brillants où rayonne, entourée de grâce et de respect, une élite de femmes, la spirale s'enfonce par degrés dans les obscurités fangeuses où s'agite une bohème vouée à toutes les hontes et à tous les besoins. Le premier échelon franchi, on descend toujours; les cercles vous attirent, et chaque chute nouvelle en promet de plus profondes et de plus irréparables. On était au sommet parmi les plus respectées ; on est tout en bas, dans la foule des plus avilies. Il n'a fallu qu'un pas, et l'abîme vous attend... »

Mais voici qui est plus vrai, plus actuel encore. On dirait une page rapportée des courses de Chantilly, une indiscrétion écoutée sous les fenêtres du Pavillon d'Henri IV :

« ..... J'aperçus dans la mêlée, — car de quel autre nom appeler cette foule? — une grande dame étrangère à laquelle on m'avait présenté l'an dernier, et auprès d'elle, séparée seulement par l'épaisseur d'une portière, une personne dont les petits journaux s'entretiennent volontiers. Elles portaient les mêmes étoffes; leurs robes semblaient taillées par la même faiseuse, et je surpris sur leur bouche les mêmes expressions. Pour achever de rendre cette ressemblance plus singulière et plus cho-

quante, les mêmes jeunes gens allaient de l'une à l'autre, et de l'une à l'autre ne baissaient pas la voix.

« — Cela t'étonne, me dit Gilbert : apprends donc que la seule préoccupation de la grande dame est de rappeler par son attitude et les modes qu'elle accepte l'étrange personne autour de laquelle tant de cigares s'agitent. Elle tolère cette rivalité; que dis-je? elle la provoque. Là-bas on invente les modes; là-haut on les adopte, quelquefois même on les exagère. Les conséquences de cette confusion où le sentiment de la dignité se perd, tu les devines. Si d'aventure tu m'accuses de paradoxe ou de misanthropie, promène-toi un jour de soleil, à pied, sur le boulevard, à cheval, aux Champs-Élysées, et je te défie, à moins de les connaître par leurs noms, de distinguer celles qui flottent à la surface de Paris. Les voitures roulent pour tout le monde : la procureuse est pareille à la marquise ; la femme du spéculateur enrichi à la Bourse est semblable à l'actrice en renom : elles sont égales par la grâce de la dentelle et le droit du velours. Il n'y a plus ni classes, ni rangs, ni traditions. C'est la démocratie dans le luxe; partant, même appétit, même aptitude à mal faire, mêmes convoitises, mêmes visées. Le diable tient le violon, et Paris danse... »

Avec un peu d'aide, et non sans y laisser quelques plumes de ses ailes, Henri de Carlepont échappe aux jolies griffes de madame d'Albreuse. Allons, un temps de galop! nous retrouvons les deux amis, engagés volontaires dans la guerre du Caucase ; et quels beaux coups d'épée, à faire venir l'eau à la bouche de M. de la Guerche ! On se bat,

on se tue, on danse, on chevauche, on aime, on étanche le sang des blessures avec des mouchoirs de dentelle; on traverse, pour un rendez-vous de valse, des landes plantées de canons de fusil; on se familiarise avec cette coquetterie slave, où il y a de l'ange et de la sirène, de la princesse et de la courtisane, de la chatte et de la tigresse; souple, câline, caressante, despote au regard d'esclave, féroce avec des yeux de gazelle, prête à sacrifier un régiment pour un caprice, jouant, les ciseaux à la main, avec la vie humaine comme avec un peloton de soie; humble et superbe, agenouillée et terrible, mystique et sensuelle, voluptueuse et meurtrière. Nos quatre héros, — car le duc et M. de Bléré ont voulu être de la partie, — se tirent vaillamment de ces périls de plusieurs sortes, et bientôt nous voyons poindre à l'horizon, entre deux nuages, une pure et blanche étoile, Léopoldine de la Morlaie, qu'un souvenir d'enfance attache obstinément à Henri de Carlepont. Ici le roman se complique, et il faut revenir un moment sur nos pas.

Au temps de sa plus folle jeunesse, le duc, chassant les grands fauves en Afrique, avait eu pour compagnon un beau jeune homme, Paul de Cipière, qui s'était tué sous ses yeux, par désespoir amoureux, à l'instant même où arrivait de France le consentement de sa mère à son mariage avec une jeune fille adorée. Afin d'épargner à cette mère un éternel remords, le duc de Carlepont, l'homme aux inspirations héroïques, s'était arrangé pour qu'elle crût à un duel où il aurait été le meurtrier et Paul la victime. Madame de Cipière a survécu à cette catastrophe;

son deuil s'est sanctifié dans l'aumône et la prière ; elle s'est faite l'amie, la mère de cette jeune personne qu'elle avait longtemps repoussée ; et un peu plus tard, quand cette personne se résigne, par dévouement de famille, à devenir madame de la Morlaie, la marquise de Cipière, marraine de sa fille Léopoldine, exerce dans cette maison une autorité quasi souveraine. Comprenez-vous maintenant les obstacles que va rencontrer l'amour d'Henri, fils de l'homme que la marquise regarde comme le meurtrier de son malheureux Paul?

Cette fois, j'arrête Amédée Achard ; j'essuie une ou deux petites larmes, et je dis : le nœud est fortement serré, la situation est émouvante, le conteur est habile ; mais est-il bien sûr de n'avoir pas dépassé le but, de n'avoir pas commis cette faute si souvent reprochée au roman ou plutôt à l'ensemble de nos mœurs, de nos idées, de nos imaginations modernes ; cultiver le superflu et négliger le nécessaire? Le mensonge du duc a été, en son temps, très-chevaleresque et très-noble ; mais doit-il le soutenir vingt-cinq ans après, lorsqu'il s'agit du bonheur de deux êtres innocents? Qui veut-il épargner en la personne de madame de Cipière? La chrétienne ou la mère? Mais, pour la chrétienne, j'allais dire la religieuse, — elle s'appelle Angélique de la Pitié, — le duel est un péché presque aussi grave que le suicide. La mère, dévorée depuis un quart de siècle par une pensée unique, a dû bien des fois se dire qu'elle n'en avait pas moins causé la mort de son fils, puisqu'il lui suffisait de consentir un peu plus tôt à son mariage pour empêcher

son départ. Enfin on éprouve un sentiment pénible en voyant cette sainte femme, vouée à une vie de macération et de bonnes œuvres, refuser la plus méritoire, la plus belle des aumônes, le pardon, non-seulement au coupable, mais à l'innocent; non-seulement à l'innocent, mais à cette chère et charmante Léopoldine, dont le bonheur dépend de ce mariage.

Felix culpa! me dira-t-on : de cette situation un peu forcée l'auteur a tiré d'excellents effets, et l'on a besoin de réagir contre une émotion irrésistible pour parvenir à extraire une critique des cent dernières pages de son livre. L'intervention de la vieille servante, la Bigorne, est saisissante. Cette nature rude, droite et franche, ne voulant pas que son pauvre Henri meure de douleur, et allant droit au fait pendant qu'un faux héroïsme persiste dans le mensonge, voilà le vrai, et le dénoûment du *Duc de Carlepont* a de quoi contenter les plus difficiles. Aussi, remarquerais-je à peine ce détail chez les excessifs, chez ceux de nos conteurs qui vivent publiquement avec l'exagération et l'invraisemblance. Mais Amédée Achard a le tact, la délicatesse et la mesure. Chez lui, la folle du logis n'empêche pas le logis d'être clair, bien distribué et bien aéré. Il marche droit et ferme, à égale distance des gens qui viennent nous dire : Prenez! lisez! dévorez! je suis trop pressé pour savoir si ce que je vous raconte a le sens commun; mais quelle verve! quelle invention, quelle richesse! quelle inépuisable variété de fictions et d'aventures! — et de ceux qui nous disent avec toutes les prétentions de la stérilité, toutes les mièvreries de l'impuis-

sance et tous les subterfuges de la lassitude : je n'écris, Dieu merci ! qu'un petit volume tous les dix ans ; mais quelle perfection ! quelle merveille ! une perle enchâssée dans de l'or ciselé ! comme tout est prévu, choisi, correct, fin, ouvragé, fouillé, peigné, lustré, limé, élégant, exquis, suave ! — J'en suis bien revenu, de cette école des *sobres* par épuisement et des *rares* par pauvreté ! Il était de mode, il y a vingt ans, dans une petite Église, de les opposer, comme modèles et bons exemples, à ces grands producteurs qui abusaient, j'en conviens, de leur imagination puissante. Or il s'est trouvé, en somme, qu'avec tous leurs défauts, les géants du roman ont creusé des traces profondes, que plusieurs de leurs créations, d'Artagnan, Porthos, Mercédès, Rigolette, Pipelet, Jacques Ferrand, Saint-Rémy, le Vendéen de la *Closerie des Genêts*, Diane de Chivry, sont restées vivantes ; que Balzac tout entier a résisté à de folles apothéoses et à d'injustes attaques,— tandis que les œuvres de ces rarissimes héros des jours de jeûne romanesque et littéraire, relues à quinze ou vingt ans de distance, semblent contemporaines du « tyran couvert d'une toque ombragée de plumes noires, du chef de brigands hérissé de pistolets-tromblons, du geôlier à bonnet fourré, du bon pèlerin bardé d'écailles, du voyageur à carrick, du chevalier habillé en troubadour de pendule, » qu'un charmant critique évoquait récemment à propos d'un vieux mélodrame.

Amédée Achard marque entre ces deux extrêmes une très-heureuse nuance. Qu'il écrive le roman de cape et

d'épée comme dans *M. de la Guerche*, qu'il aborde la fantaisie comme dans l'*Ombre de Ludovic*, qu'il se borne à l'analyse d'un sentiment, à l'étude d'un caractère, comme dans l'*Eau qui dort* et dans sa charmante *Madame de Sarens*, ou bien qu'il agrandisse son cadre, multiplie ses figures, se fasse à la fois paysagiste, observateur et conteur, mette la passion aux prises avec l'infinie variété des incidents et des aventures, et nous donne des romans tels que *Maurice de Treuil*, l'*Histoire d'un Homme* ou le *Duc de Carlepont*, il est toujours maître de son invention et de son style : il sait ce qu'il fait et où il nous mène; il ne demande pas au goût public et à la morale mondaine plus qu'on ne peut en exiger; mais il ne concède rien à cette curiosité perverse qui fabrique, dans les lettres, le succès de certains livres, comme elle assure, dans le monde, la vogue de certaines femmes. Il reste toujours écrivain, toujours littéraire; il a l'art de s'arrêter à temps, à la limite où le roman cesse d'être de la littérature pour devenir l'amusement frivole ou grossier des lecteurs blasés, incultes ou oisifs.

Que de traits manquent à cette rapide esquisse ! Comment oublier toutes ces pages légères qu'Amédée Achard a écrites d'une plume élégante et facile; tantôt chroniqueur et recueillant dans l'héritage de madame Delphine de Girardin mieux que la question du *Supplice* pour faire suite au supplice de la question ; tantôt voyageur, et nous racontant, ainsi qu'il vient de le faire dans un aimable volume, ses impressions de touriste, de curieux et d'homme d'esprit à Rome et à Naples, à Londres et à

Epsom, à Venise et à Vérone, à Prague et à Salzbourg : tantôt descriptif et associant sa fine prose au crayon des maîtres pour nous donner le paysage dans un fauteuil, le plaisir d'une excursion ou d'une promenade aux bords du Rhin, dans les sentiers de la Forêt-Noire, à travers les salons de Bade ou sur le lac chanté par Lamartine! Tout cet ensemble forme une physionomie sympathique, un œuvre riche et varié, une vie active et heureuse où le travail s'offre sous une forme souriante, entre une corbeille de fruits et une gerbe de fleurs. Si, depuis les débuts d'Amédée Achard, il a entendu des noms faire plus de bruit que le sien ; s'il a vu des livres obstruer plus que les siens la voie publique et s'imposer plus violemment à l'empressement des badauds ; si, tous les trois mois, une coterie ou un journal dresse une liste de grands hommes où il brille par son absence, il n'a pas à s'en émouvoir. Le scandale s'épuise, les feux d'artifice s'éteignent, le galimatias fatigue, le réalisme à outrance dégoûte, les écoles s'émiettent, les grandes affiches se déchirent, les célébrités de carton peint résistent mal au vent et à la pluie, les succès de surprise et de huis clos pâlissent à chaque récidive du triomphateur : en définitive, la meilleure part reste à ceux qui se contentent d'écrire en français et d'intéresser honnêtement les honnêtes gens.

XVIII

M. CHARLES DE MAZADE[1]

Juin 1865.

Vous figurez-vous bien ce contraste, où l'on retrouve l'abrégé des disparates de la vie humaine? Le roman avant l'histoire; rien n'y manque, même la formule obligée : Par une belle matinée de printemps, dans un parc dessiné à l'anglaise, devant la façade d'un palais dont le nom rappelle à l'imagination les souvenirs de la tragédie antique, deux jeunes gens, l'un de vingt-cinq ans, l'autre de dix-huit, se promènent familièrement, en échangeant leurs idées, — leurs rêves peut-être, — sur le bonheur des peuples, les droits de l'humanité, les moyens de faire triompher la liberté et la justice. De temps à autre, pour compléter l'illusion romanesque et poétique,

[1] *La Russie et la Pologne contemporaines*, correspondance et conversations d'Alexandre I[er] et du prince Czartoryski, publiées par M. Charles de Mazade.

une princesse de seize ans vient à leur rencontre et sourit aux promeneurs, amicalement au plus âgé, amoureusement au plus jeune. Quoique nous soyons dans un pays froid, sous un climat rude, avril a réveillé cette nature septentrionale dont le sommeil est si long, mais dont le réveil est si doux. La verdure se ranime, le ciel est pur ; les horizons plats des environs de Saint-Pétersbourg empruntent une sorte de *beauté du diable* à l'agrément de la saison et surtout au charme de ces amitiés printanières. Regardez bien, car jamais peut-être pareil spectacle ne s'offrira au monde, et les poésies du roman rendent plus frappantes les leçons de l'histoire. Cette princesse de seize ans est la grande-duchesse de Russie : le plus jeune des promeneurs est le petit-fils de la grande Catherine, et s'appellera un jour Alexandre I[er]. Le plus âgé est le prince Adam Czartoryski, type du patriotisme polonais, Polonais de sang et de cœur, celui qui, après avoir été l'ami et le ministre d'un tzar, est venu terminer en France une longue vie de dévouement, d'espérances, de mécomptes, de douleur et d'exil.

M. Charles de Mazade, dans son livre sur la *Pologne contemporaine*, avait déjà consacré un de ses plus intéressants chapitres à ce bizarre épisode, aimable préface d'une œuvre poignante. C'est lui qui sert aujourd'hui d'introducteur au recueil des Correspondances et des Conversations d'Alexandre et du prince Czartoryski, pendant la période qui va de 1801 à 1823 ; recueil où se dévoilent à nu les deux âmes, et auquel la situation actuelle de la Pologne prête un intérêt plus vif et plus pa-

thétique encore. Tout ce qu'un esprit délicat, judicieux et fin, dévoué à la plus noble et à la plus juste des causes, pouvait trouver à dire à propos de ces mélancoliques souvenirs, qui embrassent un espace de soixante-dix ans et qui commencent au palais de la Tauride pour aboutir à l'île Saint-Louis, Charles de Mazade l'a dit avec un accent de vérité, avec un mélange de conviction et d'émotion que nul ne peut méconnaître et qu'on ne saurait assez louer. Je reste à ses côtés, sur ses traces, pour étudier un moment avec lui ce qu'il y a eu de naturel dans ces bizarreries, de logique dans ces contradictions apparentes ; ce qui, dans cette partie perdue d'avance et dont un peuple était l'enjeu, doit être attribué aux inconséquences du cœur humain, aux singularités du caractère, au caprice des événements et aux exigences de la politique.

En lisant ces premières pages de la vie d'Alexandre, on est étonné d'abord d'y rencontrer, tout autrement que sous forme d'anathème, la date de 1789, et l'on se dit qu'une date, moins formidable pourtant, celle de 1830, n'a jamais trouvé le même accueil auprès de l'empereur Nicolas. C'est que, s'il existe entre les deux frères d'immenses différences, il y a des abîmes entre les deux époques. La fin du dernier siècle offrait ce trait particulier, que les idées françaises, philosophiques, révolutionnaires, firent leur tour d'Europe, et obtinrent un succès de curiosité, de tentation, presque de sympathie, auprès de ceux même qui devaient en être les ennemis naturels et en redouter les contre-coups. En Russie, d'ailleurs, les

contre-coups n'étaient pas à craindre. Le lointain était tel, la politique de Catherine s'était si profondément enracinée dans le sol, l'autocratie impériale, l'obéissance des sujets, l'ignorance des masses formaient un tout si compacte, si impénétrable aux dissolvants, que l'on avait pu assister de loin à la Révolution française comme à un spectacle émouvant et tragique où les spectateurs étaient séparés de la scène par une rampe de 800 lieues, bordée de steppes, de Cosaques et de neiges. La Terreur même avait laissé leur vague prestige aux idées de liberté, de réforme, de régénération sociale. On avait peur, mais ce frisson n'était pas sans charme. Il ressemblait à celui qu'éprouvent les Espagnoles en voyant du fond de leur loge un taureau éventrer un toréador, ou les habitués des exécutions en regardant d'une fenêtre passer un homme pâle, dont la tête va tomber.

Pour Alexandre, en dehors de ses préférences personnelles, la ligne à suivre semblait tracée. Le vieux parti russe, groupé autour de l'impératrice septuagénaire, représentait la tradition, la conquête et la force. La raison altérée et la physionomie sinistre de Paul appelaient d'avance un de ces drames mystérieux qui ont si souvent dénoué, en Russie, les révolutions de palais. Alexandre était donc tout naturellement destiné à personnifier cet avenir où l'imagination se fait toujours sa part aux dépens des réalités du présent. Chez les individus, cette part se nomme rêve; chez les souverains ou les peuples, elle se nomme utopie. L'utopie, c'est le songe, collectif ou concentré dans une tête couronnée, des âmes mécontentes

de ce qu'elles ont et éblouies de ce qu'elles espèrent. Le jeune prince devait d'autant plus accepter cette situation, d'autant mieux remplir ce rôle, qu'il répondait à tous les penchants de son esprit et de son cœur. Rêveur, mystique, plus illuminé qu'éclairé, Alexandre attirait ceux qu'il ne devait pas satisfaire, et remplaçait par les grâces de la finesse et de la faiblesse la supériorité qui lui manquait. Il possédait cette subtilité grecque, orientale, slave, si dangereuse, mais si séduisante chez les souverains et chez les femmes ; deux puissances qui se ressemblent en ce qu'elles sont forcées de nous tromper pour mieux régner. En théorie et dans la causerie familière, il dépassait, sauf à défaillir dans la pratique, les idées de ceux qui lui parlaient humanité, équité, liberté. Amoureux platoniqne de ces trois pures idoles, il exagérait leur culte en négligeant leurs préceptes, et ne cessait de les adorer en oubliant de les servir. Sa bonté, sa douceur, ses vertus, ses qualités aimables luisaient faux comme un paysage à la lueur des verres de couleur ou des feux de Bengale. Il y avait en lui du mirage. En passant près de cette âme, on apercevait ou l'on croyait voir, flottant à la surface, les notions du droit et de la justice ; mais elles ne s'y gravaient pas, faute d'un fond solide. Cette âme ondoyante échappa presque constamment à qui croyait la tenir, même à cet ami dont Alexandre avait fait le confident de sa jeunesse, dont il fit le conseiller de son trône, et que, par une dernière inconséquence, il aurait voulu conserver en le désespérant. Il essayait, en 1795, de la politique et de la philoso-

phie avec le prince Czartoryski, comme il essaya, en 1815, de la religiosité et du mysticisme avec madame de Krüdner.

Ce n'est pas tout encore : le rôle indiqué à l'héritier présomptif de la couronne, son penchant qui s'accordait avec ce rôle, eurent pour complice l'esprit du temps : moment critique où un futur tzar avait pu être plus libéral — on dirait aujourd'hui plus socialiste — qu'un patriote polonais ! On ne voyait pas encore bien clair, surtout en Russie, dans les démentis infligés par la France de 1793 aux maximes généreuses, aux abdications d'autorité et de priviléges, aux évocations de la loi naturelle qui avaient précédé le règne des terroristes; c'était un orage, rien de plus; le prologue survivait à la pièce. Robespierre avait détrôné Louis XVI, mais non Jean-Jacques. Pour Alexandre, cette revanche de la nature contre l'arbitraire, de l'humanité contre l'oppression, avaient deux vivants commentaires; auprès de lui, ce jeune et illustre Polonais qui lui inspirait une franche amitié; en perspective, la résurrection de la Pologne, reconstituée à l'état de royaume et devenant, non plus la victime, mais la sœur de la Russie.

La suite a prouvé que cette pensée d'Alexandre n'était ni bien ferme, ni bien réfléchie. Au début, il fut sincère. Il en est de l'amitié des princes comme de leurs amours; ils peuvent les sacrifier tôt ou tard aux raisons politiques, cesser d'être des hommes pour devenir des personnages : mais ce serait aggraver encore les charges de leur grandeur, que de défendre à leur cœur de battre, que de leur interdire même la primeur de ces sentiments qui les rat-

tachent à la condition humaine. Le prince Adam plut au jeune tzaréwich par la noblesse de son attitude, par la dignité et le calme avec lesquels il supportait cette position paradoxale d'un exilé, d'un vaincu, d'un interné, d'un otage craignant d'être inutile ou nuisible à son pays s'il résiste à d'amicales avances, presque certain, s'il cède, d'être accusé de vanité, d'infidélité ou de faiblesse. Leurs intelligences crurent s'entendre parce que leurs cœurs s'attiraient. Cette illusion fut si forte, elle était si douce au souverain, elle pouvait devenir si précieuse au proscrit, qu'elle durait encore, lorsque Alexandre fut violemment élevé au trône par la mort tragique de Paul Ier.

Son premier soin fut d'appeler son ami, le prince Adam, à ses côtés, et d'en faire son ministre. Brillante aurore qui n'eut pas de jour !

Ministre des affaires étrangères et curateur de l'Université de Wilna ! maître des relations extérieures et de l'éducation des jeunes gens, c'est-à-dire de l'espace et de l'avenir ! quelle puissance pour faire le bien, pour régénérer la Pologne, pour guérir ou cicatriser ses récentes blessures ! La volonté était encore meilleure : et cependant puissance et volonté échouèrent contre la force des événements, la faiblesse d'Alexandre, contre la fatalité qui, depuis un siècle, a rendu également funestes à cet illustre et malheureux peuple les abus du despotisme et les excès de la liberté !

M. de Mazade a parfaitement raconté et expliqué ces péripéties, que l'on retrouve, année par année, dans la correspondance et les conversations d'Alexandre et du

prince Czartoryski. Pendant quinze ans, la Pologne fut sans cesse ballottée entre les victoires et les revers de Napoléon, entre les défaites et les succès d'Alexandre. Française de cœur et d'instinct, trop cruellement déchirée et démembrée pour ne pas vouer à la Russie une méfiance et une haine implacables, ramenée pourtant ou contenue par sa confiance en Czartoryski, dont elle ne suspecta jamais le patriotisme, écoutant tour à tour les pas de la grande armée et le tocsin de l'incendie de Moscou, leurrée et abusée par l'un des empereurs, abandonnée ou opprimée par l'autre, la Pologne put reconnaître ce que pèsent les droits d'une nation dans la main de ces grands pasteurs d'hommes qui, à force de se croire maîtres de leur troupeau, ne le comptent plus que pour le tondre. Sous deux faces bien différentes, l'allié chimérique et le voisin dévorant, le génie de la conquête et la tradition autocratique, l'on vit à quel point le despotisme est stérile, combien il lui répugne de s'oublier un moment pour rentrer dans la loi commune et y faire rentrer avec lui les faibles et les opprimés. Dans son propre intérêt, Napoléon, au lieu de l'illusoire et provisoire duché de Varsovie, aurait pu et dû faire de la Pologne un royaume ; oasis française à portée des provinces russes, point de repère où la France eût été chez elle, maîtresse de choisir son temps pour attaquer sa gigantesque ennemie. Au lieu d'une nation restaurée, il aima mieux en faire une étape, un passage où il ne s'arrêtait que tout juste l'heure nécessaire pour recruter des soldats dignes — et c'est tout dire — de combattre au même rang que les siens. La

Pologne fut un champ de bataille; lacérée, piétinée, écrasée, sanglante, pareille à ces blessés, qui, sentant des flots de combattants leur passer sur le corps, ne savent plus distinguer leurs compagnons de leurs adversaires, et ne sont plus sûrs que de mourir.

Et Alexandre? Et Czartoryski? Il y avait, dans leurs rapports, des variations bien honorables pour l'homme éminent qui, loin de voir dans l'affection d'un grand monarque une satisfaction de vanité, n'y avait jamais vu qu'une chance de salut pour son pays, un moyen d'action pour son patriotisme. Quand la fortune des armes trahit l'empereur de Russie, quand Napoléon semble près de l'absorber dans sa conquête après l'avoir écrasé de sa gloire, le prince Adam se rapproche : l'ami, le confident des radieuses et lointaines années de la jeunesse, fouillant au-dessous de ses déceptions récentes, y trouve de vieux trésors de tendresse et de confiance ; comme ces voyageurs qui, égarés dans la nuit, voient, en se retournant, une zone lumineuse marquer la place qu'ils ont quittée ; comme ces amants trahis qui, en ouvrant un tiroir pour y rassembler les preuves de leur infortune, rencontrent au fond les lettres, les fleurs, le portrait, toutes les reliques et tous les parfums d'un temps plus heureux. Quand Napoléon chancelle ou succombe, quand sa défaite chatouille d'Alexandre l'orgueilleuse faiblesse et lui donne le plaisir d'ajouter à son titre de tzar celui d'arbitre des destinées européennes, Czartoryski s'éloigne; il observe; il attend; ou bien, dit excellemment M. de Mazade, « il se tourne vers Alexandre ; il insiste plus que ja-

mais auprès de lui pour être libre de tout lien, se rattachant à son pays avec une énergie ravivée par le malheur et revendiquant une solidarité entière avec ses compatriotes menacés. » — Il faut lire ces lettres de 1812 et de 1813. On a dit qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui d'une grande âme aux prises avec l'adversité. Il en existe un, plus intéressant encore : c'est une âme pure et droite, se débattant contre une situation complexe où la conscience n'est pas toujours du même avis que le cœur, où l'on est sans cesse obligé d'opter entre le penchant et le devoir, où le devoir même se dédouble et nous tient en suspens entre deux contraires. Quelle fermeté ne faut-il pas pour rester fidèle au malheur sans être ingrat envers la puissance, et quel plus bel éloge à faire du prince Czartoryski, que de dire qu'il ne donna jamais à son pays le droit de douter, au tzar le droit de se plaindre?

Vous savez ce qui suivit. Si Alexandre ne tint pas ses promesses, s'il trompa bien des espérances, il s'efforça du moins d'obtenir pour son ami, présent au congrès de Vienne, un semblant de réparation; ce que le prince Adam lui-même appelait *une fin passable*. Mais, là encore, le programme arraché à la diplomatie devint, dans l'application, un mensonge. Alexandre avait eu l'air de créer le royaume de Pologne; son frère, le grand-duc Constantin, en refit une province russe. Toutes les rigueurs du despotisme militaire, toutes les servitudes d'un pays conquis se cachèrent ou se trahirent sous un simulacre de constitution nationale et libérale.

Les bonnes intentions d'Alexandre n'avaient pas changé; mais Alexandre était loin, Constantin était près. C'est là le texte des lettres du prince Adam pendant cette dernière phase. Il signale à l'empereur ce contre-sens perpétuel, cette triste comédie qui défait à chaque instant son ouvrage, livre aux sarcasmes ou aux caprices du grand-duc et de son état-major toutes les garanties octroyées à la Pologne, et, dans ce pays dont les plaies saignent encore, qu'il faudrait acclimater à ses nouvelles institutions, ne rend possibles que deux extrêmes : le joug étranger qui opprime et la révolution qui conspire. Les lettres du prince restent sans réponse ou sans effet. L'affection et la confiance se détendent peu à peu entre ces deux âmes ; l'une est lasse de demander, l'autre s'est fatiguée de promettre. Le silence se fait, et, en 1823, s'échange le dernier et funèbre adieu des gens qui se sont aimés, qui ne peuvent plus s'entendre et qui ne se reverront plus. Le temps marche, les événements se pressent ; Alexandre meurt à Tangarog. La Pologne n'attend plus rien que d'elle-même : le rôle du conciliateur patriote est fini. Quelques années après, quand la Révolution, victorieuse à Paris, commence en Europe une nouvelle tournée, elle trouve les Polonais prêts à l'accueillir avec ivresse et à s'insurger sous ses drapeaux ; mais elle trouve aussi un tzar très-différent de celui qui avait si longtemps flatté de ses décevantes caresses les idées de réparation, de liberté et de paix. Au moment où l'Europe occidentale fermente, se fait révolutionnaire et libérale, la pensée favorite de l'empereur Nicolas est de personnifier avec éclat le principe contraire,

de montrer au monde un type d'omnipotence et de démentir ceux qui ont dit ou qui vont dire : « Les rois s'en vont ! » Il n'y a plus, il ne peut plus y avoir qu'une lutte sanglante, une guerre à mort. La Pologne meurt de nouveau, pour renaître encore ; l'ami, le ministre d'Alexandre ne peut plus être, sous Nicolas, qu'un proscrit. Le prince Adam Czartoryski devient le chef vénéré de l'émigration polonaise. Cette noble figure, cet octogénaire qui, dans les occasions solennelles, faisait à la Pologne et à la France les honneurs de l'hôtel Lambert, qui de nous pourrait l'avoir oublié? Rendons hommage à ceux qui remettent aujourd'hui sous nos yeux les pensées de cette belle âme, les souvenirs de cette belle vie.

Oui, une belle vie, quoiqu'elle se soit débattue contre des difficultés invincibles et terminée dans l'exil sans avoir accompli son œuvre, avec le chagrin de la voir ou de la croire indéfiniment ajournée. Le prince Adam, jusque sur son lit de mort, ne désespérait pas ; il croyait à son pays, à l'avenir, à la justice, et il se confiait en Dieu. Le Dieu de la Pologne est le nôtre ; rien de ce qui la frappe ou la déchire ne peut passer loin de notre cœur. Il y a là un culte, une patrie, une tendresse, une fraternité mystérieuse qui nous lie, comme s'il s'agissait de compatriotes ou de frères. C'est pourquoi nous remercions du fond de l'âme le prince Ladislas et M. Charles de Mazade, pour nous avoir ramené vers cette illustre mémoire. L'un a fait œuvre de piété filiale; l'autre, en s'associant à cette publication, ajoute une page à l'ensemble de ses écrits sur l'Italie, sur l'Espagne, sur la Pologne, où l'élévation du

sentiment, la justesse des idées, le charme du style, triomphent des dissidences partielles, et intéressent à la fois la politique et la littérature.

Lisez M. de Mazade, pénétrez avec lui dans le secret de cette âme d'Adam Czartoryski, telle que nous la montrent ses conversations et ses lettres ; vous serez frappés d'une pensée qui va me servir à conclure : nous avons tous du génie, c'est convenu : notre époque regorge d'ouvrages sublimes, flamboyants, étincelants, inspirés, fatidiques, magiques, olympiens, énormes. C'est pourtant bon à rencontrer, un livre honnête, sensé, utile, humain, où se reconnaît une plume ingénieuse, guidée par un esprit juste ! — Notre temps est peuplé de héros sans cesse occupés à dépasser l'idéal du bien, à aller au delà du devoir, au delà du catéchisme et de l'Évangile, à se dévouer au genre humain, à refaire Dieu à leur image, à mépriser le nécessaire en fait de croyance et de vertu. C'est pourtant beau, rare et d'un salutaire exemple, une âme de chrétien et d'honnête homme, qui aime Dieu, sa patrie et ses amis, qui fait le bien simplement, se dévoue sans faste, se sacrifie sans bruit, et, pendant de longues années, ne se trompe pas une seule fois dans la part qu'elle fait à une auguste amitié, à un austère devoir !

XIX

M. ÉDOUARD DE BARTHÉLEMY[1]

11 juin 1865.

Madame Delphine de Girardin, — que je m'obstine à regarder comme le véritable auteur du *Supplice d'une Femme*, — écrivait jadis quelques pages charmantes sur les souffrances d'un homme bien élevé dans notre siècle démocratique. Il y a, de cela, vingt-cinq ans : que diraitelle à présent? Les épines d'alors seraient aujourd'hui des plis de rose. De quoi s'agissait-il, si j'ai bonne mémoire? Moins que rien : un cigare fumé dans un salon ; un morceau de sucre introduit, sous le pseudonyme de *canard*, dans une tasse de café offerte à une femme ; le chapeau trop obstinément gardé sur la tête, etc., etc. Maintenant, c'est bien autre chose : les rudesses ont pénétré de la surface au fond. Ce qui n'était, en 1840, que

[1] *Les Amis de la marquise de Sablé.*

le début, le coup d'essai d'un *sans-gêne* américain ou britannique, naturalisé par les révolutions et acclimaté par les clubs, a pris des allures officielles et publiques ; ce qui n'était que toléré, s'est légalisé. De nos jours, un homme qui fume en donnant le bras à une femme ne craint plus de la déclasser... ou de la classer. C'est tout au plus s'il donne lieu à un doute offensant pour l'état social ou moral de sa compagne. Hélas ! la ressemblance ne s'arrête pas à ce détail innocent : toilette, jargon, curiosité, plaisir, cosmétiques, tout rapproche le demi-monde et le monde entier ; tout permet de confondre ce qui ne devrait pas même se connaître. Aux premières représentations, une duchesse a pour voisine de loge une célébrité du bal Mabille ; aux courses, les roues d'une calèche armoriée et celles d'un *huit-ressorts* patenté se touchent d'assez près pour que les bouchons de vin de Champagne, bu dans l'un des deux véhicules, sautent dans l'autre. La patricienne du faubourg Saint-Germain se croise, dans l'escalier de Worth, avec l'élégante du quartier Bréda. Les propos débités dans le camp des irrégulières sont recueillis sous la tente des réguliers. Que peuvent devenir, dans ce pêle-mêle, l'urbanité, les nuances, la distinction des manières, la délicatesse du langage, ce je ne sais quoi qui est à l'esprit ce que le duvet est à la pêche, ce que le velouté est à la fleur? Que devient le dialogue à voix basse au milieu du grincement des machines, le gazouillement de l'oiseau sous le coup de sifflet des locomotives, le soupir du hautbois dans le déchaînement des trombones, le scintillement du mot fin

dans le ton criard des farces de tréteau? Donc, parmi les victimes de nos immortelles conquêtes de 89, figurent, au premier rang, la causerie, cette lettre parlée, et la lettre, cette causerie écrite.

Si vous me demandez pourquoi ces préliminaires, je vous répondrai : pour mieux exprimer le charme que l'on ressent, lorsqu'au sortir de nos modernes cohues on se retrouve en présence des maîtres et des disciples de la *Société polie;* pour réparer d'anciens torts envers la brillante époque et les aimables esprits que M. de Barthélemy nous rend sous une de leurs formes les plus attrayantes et dans toute la gracieuse intimité de leurs correspondances. Hélas! oui, il y a, comme cela, dans la vie du critique, des jours de mauvaise humeur et de pluie, des heures d'ennui contagieux et de susceptibilité nerveuse. On se dit : c'est fastidieux à la fin ! toujours ce dix-septième siècle ! toujours cet hôtel Rambouillet ! Encore ces grandes dames nous humiliant de leurs élégances, nous accablant de leurs dédains, et demandant à leurs laquais consternés comment ils ont laissé arriver jusqu'à elles des rustres de notre espèce ! Encore ces héroïnes si séduisantes, qu'elles troublent, après deux siècles, le sommeil des philosophes et qu'on les préfère mortes à nos plus belles vivantes ! Madame de Longueville et son chevaleresque cortége ! Madame de Chevreuse et ses galantes équipées ! Le salon bleu et ses habitués, tressant des guirlandes de vers autour du front d'une pédante ! Le chevalier de Méré chassant aux syllabes ! Le bel esprit tirant son feu d'artifice ou allumant son feu

d'amiante dans un monde de convention, où les palais sont en carton, où les arbres sont en zinc, où les fleurs sont en soie, où les passions s'apprennent comme des thèses, où les sentiments se récitent comme des leçons, où, sous prétexte de corriger la langue, on la torture, où les noms propres signifient autre chose que ce qu'ils disent, où la vie, la causerie, l'histoire, les relations mondaines se changent en logogriphes, en charades et en rébus ! Décidément j'ai assez de ce pâté d'anguilles ; rendez-moi mon morceau de pain noir frotté d'ail démocratique et réaliste ; ramenez-moi à ma brasserie ; laissez-moi reprendre ma vareuse et ma pipe.

Lorsque l'on a subi Voiture et Scudéry,
On admire Manet, on aime Champfleury !...

On dit tout cela, et bien mieux ou bien pis encore : puis l'on réfléchit ; le ciel se met au beau ; les nerfs se détendent ; un rayon de soleil vient égayer l'étagère et caresser la table de travail ; on regarde autour de soi : les yeux rencontrent, accrochées à la cloison, posées sur des coussinets de taffetas fané, des images du bon vieux temps, des pastels ou des ivoires qui ont pâli dans leur cadre, des portraits qui vous sourient, de ce sourire des morts où se révèle une autre vie ; souvenirs de ce que l'on veut oublier ; reliques de ces pauvres siècles que nous traiterions volontiers avec une ironie cavalière ou une railleuse rancune, comme on traite, au coin de l'âtre ou au bout de la table, l'aïeul tombé en enfance, le vieux prodigue devenu une charge pour sa famille. Alors l'on s'aperçoit

qu'on a fait fausse route, qu'on a tiré sur les siens, que la querelle n'est pas finie, mais qu'elle s'est déplacée. Elle n'est plus entre l'ancien et le nouveau régime ; on n'a plus à garantir l'un contre le retour de l'autre, à protéger celui-ci contre les insultes de celui-là : la question n'est plus sociale, mais sociable ; il ne s'agit plus d'institutions, mais de mœurs, de manières, de langue. Le règne du bon plaisir n'a qu'un temps ; la politesse, la courtoisie, l'élévation des pensées, la pureté du langage, devraient les avoir tous. Déserter leur cause dans le dix-septième siècle, c'est la trahir dans le nôtre. Leur donner tort, quand elles se présentent sous les traits de la marquise de Sablé ou de madame de Hautefort, sous le costume de la Rochefoucauld ou de l'évêque de Vence, sous le masque d'Arténice ou de Cyrus, c'est donner raison à qui nous offre leurs contraires en paletot ou en crinoline.

L'essentiel est de bien déterminer les nuances, de bien se rendre compte des dates, de bien comprendre ce mouvement d'action et de réaction qui a tourné, en définitive, au profit de la littérature et du goût. A ce point de vue, nous ne saurions assez recommander l'introduction de M. Édouard de Barthélemy, qui nous semble un excellent morceau d'histoire littéraire. La question des Précieuses, qui ne furent pas toutes ridicules, s'embrouille immédiatement et fatigue comme les procès sans issue, si l'on confond les modèles avec les copies, si l'on s'obstine à approuver tout ou à tout dénigrer. Voyez plutôt ; — et ici je me borne à abréger, à gâter peut-être, les

judicieuses et ingénieuses pages de M. de Barthélemy.

Les mœurs, les lettres, les manières, — le fond, la forme, la surface, — n'existent et ne peuvent exister, en France surtout, que par les femmes : mais il y a, dans leur empire, des variations qui expliquent les vicissitudes, le progrès, la grandeur et la décadence de la société polie. Par goût, elles seraient absolues, et elles ont bien raison, sûres qu'elles sont de faire aimer leur despotisme, de l'embellir en l'exerçant, de le tempérer par des lois charmantes, comme ces bons princes que l'on voudrait omnipotents, pour faire encore plus de bien. Mais cet âge d'or des dictatures féminines, on n'y arrive pas tout d'abord, et on ne s'y maintient pas jusqu'à la fin. Au début, une grossièreté mêlée de licence ; au déclin, un libertinage impertinent et blasé; plus tard, un matérialisme pratique, hérissé d'arithmétique et de *sans façon*. Or les femmes sont si bien persuadées de la nécessité de leur règne, elles tiennent si fort aux honneurs du gouvernement, que l'idée d'abdiquer les révolte. Plutôt que d'être négligées ou délaissées, elles entrent dans la voie perfide des concessions: elles étaient absolues, elles se font parlementaires ; elles passent de la monarchie pure au régime représentatif, de l'extrême droite au centre droit, du tiers parti à la gauche, et de la gauche à la révolution. Croyez-vous, par hasard, qu'il leur plaise que l'on fume en leur présence, qu'on leur apporte l'argot des petits théâtres et des cafés chantants, qu'on leur redise les échos des boudoirs interlopes? Croyez-vous que l'odeur de l'écurie leur semble meilleure que la verveine

ou le patchouli, et qu'elles préfèrent sérieusement un jockey à un académicien? Non; elles aimeraient bien mieux s'en tenir à leurs grâces, à leurs plaisirs, à leurs délicatesses d'autrefois. Un homme d'esprit leur paraît encore préférable à un cheval; mais que voulez-vous? C'est le contraire de Richard III; un cheval pour un royaume! Périssent les bonnes manières plutôt que notre royauté! Enfumez-nous, mais restez! Tout, plutôt que d'être détrônées!... Vous nous donnez d'indignes rivales: nous allons nous habiller ou nous déshabiller comme elles. Avec elles nous allons concourir pour le grand prix de peinture, dussions-nous être *exposées* comme elles le sont! Nous déguiserons, pour vous plaire, le fruit permis en fruit défendu! Pour vous rappeler, pour vous retenir, pour que notre cour nous soit fidèle, nous sommes décidées à tout, même à ne plus avoir l'air d'être des honnêtes femmes.

Et c'est ainsi qu'elles vont, les souveraines menacées, l'œil au guet, le nez au vent, écoutant les vagues rumeurs qui leur viennent des zones torrides, surveillant leur cortége indiscipliné, regardant à travers les stéréoscopes de la vie à outrance, posant leur pied mignon sur d'étroits sentiers où il suffirait d'un faux pas pour rouler dans le précipice; le tout par dévouement, par héroïsme, pour qu'il ne soit pas dit qu'elles cèdent la place sans résistance et le sceptre sans lutte, pour que leurs sujets — de mauvais sujets! — aient encore un refuge, une étoile, une bouffée d'air pur, un nom de baptême à épeler au milieu de noms païens, un ange à

invoquer à travers leurs diableries, un arrière-goût de bonne compagnie au fond de leurs verres de Bohême !

Appliquez maintenant cette vérité à l'époque qui nous occupe; vous y trouverez notre aimable guide, M. Édouard de Barthélemy. Un moment, sous François Ier, aux voluptueuses clartés de cette Renaissance qui ranimait les arts, les lettres, la galanterie raffinée, les joies de l'imagination et du bel esprit, on put croire que la société polie commençait, que les femmes inauguraient leur règne. Cette ère brillante fut ajournée par les discordes civiles, les guerres de religion, le cliquetis de l'armure des Guises froissant le velours efféminé des Valois. Survint Henri IV, le vert galant ; un peu trop vert ! Entre les furies de la Ligue et les cavalières amours du Béarnais, il n'y avait réellement pas de place pour cette galanterie héroïque, savante, quintessenciée, sentimentale, qui devait assurer l'influence des femmes en purifiant le désir de leur plaire. Henri IV était mieux fait pour inspirer la chanson d'Alceste que pour dicter le sonnet d'Oronte. La carte du tendre ne pouvait prospérer sous le règne de cet amateur de la ligne droite et des routes faciles. Mais, après lui et grâce à lui, la royauté nationale était fondée: les troubles s'apaisaient ; les haines s'éteignaient ; les grandes familles, divisées par l'hérésie et la guerre, se rapprochaient; la société se reforma, et cette fois dans des conditions excellentes. Un roi mélancolique et chaste, puis un monarque enfant sous une régente dont les faiblesses, soupçonnées plutôt que prouvées, se voilèrent d'ombre et de mystère, n'était-ce pas le patronage le

plus favorable au développement de cette science mondaine qui allait mettre la chevalerie à pied et l'introduire dans les salons, polir les mœurs, former et clarifier la langue, ennoblir l'amour, aiguiser le sentiment et l'esprit, placer les femmes assez haut pour que les hommes fussent obligés de s'élever en les aimant? Nous voici au seuil de l'hôtel Rambouillet, et voici les Précieuses!

C'est une réforme: elle eut, comme toutes les réformes, ses inconvénients et ses avantages; elle eut ses beaux jours, ses plagiaires, ses parodistes et ses excès. M. de Barthélemy énumère les services qu'elle a rendus à la langue, les expressions heureuses qu'elle a créées, les souillures qu'elle a lavées, les scories qu'elle a balayées. Mais en proscrivant le grossier, elle risquait de nous conduire à l'excès contraire et de tuer le naturel. Dieu merci! le naturel eut pour sauveurs les plus admirables génies ou les esprits les plus sensés qui aient jamais empêché une réaction, d'abord salutaire et nécessaire, de devenir malfaisante et ridicule. Ces sortes de sauvetages ne s'opèrent pas sans quelques violences. Pour tirer de l'eau un homme qui se noie, on ne se fait pas scrupule de le saisir par les cheveux ou de déchirer ses habits. Dans cet imminent péril du naturel, c'est-à-dire du bien le plus précieux qu'ait possédé l'esprit français (le possède-t-il encore?), Molière et Boileau furent des chiens de Terre-Neuve qui mordirent. Quinault, Saint-Amand, Chapelain, Scudéry, d'Urfé et quelques autres hommes de mérite, furent les mèches de cheveux et les collets d'habits arrachés dans l'opération.

Entre le grand comique et les Précieuses, entre l'ingénieux satirique et les précieux, il y eut les éclectiques, qui, suivant qu'ils penchaient à droite ou à gauche, résistèrent ou succombèrent à la contagion. Peut-être, sans les Précieuses, madame de Sévigné n'eût jamais écrit ses lettres, madame de Lafayette sa *Princesse de Clèves;* mais, grâce à leur adorable naturel, elle méritèrent d'être rangées du côté de Molière et de la Fontaine, et non pas de Voiture et d'Arténice. Il y a des tempéraments si bien doués qu'un air insalubre les fait vivre, qu'une nourriture malsaine les fortifie.

Cette lune de miel dura peu: deux causes contribuèrent à la décadence, en dehors même des circonstances matérielles et de la fermeture du fameux salon bleu; les mauvaises copies qui, en se multipliant, discréditèrent l'original pour le public du dehors; et la prise de possession, par le grand roi, du premier plan de la scène ou plutôt de la scène tout entière, du rôle décisif qu'il joua jusqu'à la fin; trop impérieux d'abord et trop docilement obéi, trop souverain et — pourquoi ne pas le dire? — trop sensuel pour se plaire aux subtilités sentimentales; trop pieux ensuite, trop sombre, trop tristement ramené à Dieu, pour que la *préciosité*, au déclin de son règne, ne devînt pas la dévotion: dévotion royale, hypocrisie de cour, qui prépara la Régence!

Voilà le cercle parcouru pour arriver de Rabelais au cardinal Dubois. M. Édouard de Barthélemy a très-exactement et très-finement étudié ces gradations et ces nuances. Il ne pouvait ni mieux préparer ni mieux inté-

resser ses lecteurs au recueil des lettres de la marquise de Sablé et de ses amis, aux courtes et piquantes biographies de ces personnages : Montausier, Godeau, Arnauld d'Andilly, Arnauld de Pomponne, Scarron, Jacques Esprit, d'Hacqueville, l'abbé Singlin ; de ces femmes illustres, Mademoiselle, la comtesse de Maure, la maréchale de Schomberg, la mère Angélique, Éléonore de Souvré, Marthe du Vigean, madame de Saint-Ange ; princesses, frondeuses, pécheresses, religieuses, doux et mélancoliques fantômes qui se glissent dans l'ombre, le sourire aux lèvres, les larmes aux yeux, les perles ou le voile au front, entre le salon et le cloître. Les lettres ne s'analysent pas ; je ne puis que vous engager à les lire ; vous y reverrez, comme dans des morceaux de miroir brisé par le temps, des visages héroïques ou charmants, d'élégantes ou spirituelles figures ; vous y aspirerez l'aristocratique parfum d'un temps qui n'a pas d'égal, au moins dans son genre, d'une société dont les défauts mêmes sont curieux, et qui marqua l'apogée de la politesse lettrée. La France moderne a, dans l'espace de deux siècles, compté trois de ces moments où l'on dirait que les esprits se renouvellent, où ils se sentent saisis d'une surabondance de vie, d'une exubérance d'idées, qui les pousse au-devant de l'inconnu et leur communique les joies et les crises d'une gestation mystérieuse. Le premier, celui vers lequel nous ramènent la publication de M. de Barthélemy et le nom de madame de Sablé, accomplit la réforme des mœurs, des manières et de la langue. Le second, celui qui précéda 89, prépara la réforme politique

et sociale. Le troisième, que nous avons vu éclairer de ses rayons les belles années de la Restauration, réforma et ressuscita la poèsie et l'art. Ces trois moments offrent à la critique et à l'histoire des textes inépuisables. On peut nous en reparler sans tomber dans les redites, et tout nouveau document qui nous arrive est accueilli comme un souvenir d'ancêtre, comme un message d'ami. M. Édouard de Barthélemy a eu donc bien raison de ne pas nous croire, quand nous lui avons dit que ce sujet était épuisé. Le recueil qu'il vient de publier, l'introduction qu'il vient d'écrire, nous prouvent fort heureusement le contraire. Il y a, de son *la Rochefoucaud* à sa *Marquise de Sablé*, un progrès remarquable. Encore un pas, un effort, un peu moins d'éparpillement littéraire, plus de persistance à éviter les négligences de style; M. de Barthélemy achèvera de préciser sa physionomie, et de réconcilier, en sa personne, trois types qui ne sont pas toujours d'accord : l'érudit, l'écrivain et l'homme du monde.

XX

M. VICTOR COUSIN

18 juin 1865.

Nous sommes loin, Dieu merci ! de l'époque où Richelieu et Mazarin étaient jugés d'après les idées de l'école voltairienne ou les haines et les pamphlets de leur temps. Singulière inadvertance du parti révolutionnaire ou démocratique, acharné contre deux hommes qui, en déblayant le terrain autour de la Royauté, ont préparé la Révolution ! Et remarquez que cette erreur d'optique n'a pas été commise seulement par les esprits vulgaires. Alfred de Vigny, le plus élevé, sinon le plus complet de nos poëtes, n'a pas manqué de représenter Cinq-Mars et de Thou comme martyrs d'un despote odieux et cruel. Victor Hugo a terminé *Marion Delorme* par ce vers de mélodrame :

Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !

[1] *La Jeunesse de Mazarin.*

Richelieu était le tigre; Mazarin était le renard. L'un, Éminence rouge doublée d'une Éminence grise, — le Père Joseph, autre calomnié de l'histoire, — ne songeait qu'à affermir sa redoutable omnipotence aux dépens d'un roi débile, d'une noblesse décimée, d'un peuple opprimé. Quiconque lui portait ombrage était condamné d'avance, et les têtes les plus hautes étaient les plus sûres de tomber. Lui disputer un moment la faveur du souverain, briller à la cour ou dans les camps, inquiéter son ambition, froisser son orgueil, blesser son amour-propre, autant de griefs, autant d'arrêts de mort, et il est étonnant que Corneille ne soit pas monté sur le même échafaud que Cinq-Mars. Le sentiment de la grandeur nationale, le colosse bicéphale de l'Autriche et de l'Espagne entamé et frappé au cœur, la France glorieuse, les factions vaincues, la monarchie arrachée aux griffes léonines de la féodalité, tout cela était compté pour rien, et Richelieu restait dénoncé comme un génie malfaisant, inhumain et funeste.

Mazarin, moins sanguinaire, avait des vices plus bas; nature féline, câline et pateline, là où son prédécesseur avait tranché, il trichait. Le premier fit des victimes, le second des dupes. Il abaissait le sentiment national en le trompant; il accoutumait ses contemporains et son entourage à pratiquer la ruse à force de la subir. Il insinuait dans la politique et les mœurs françaises l'astuce italienne; il jouait avec les finances, les consciences, les intérêts, les affaires, avec l'âme, l'esprit et la malice de la France, comme un jeune chat avec un

écheveau de fil. Monter successivement tous les échelons de l'échelle, un masque de velours sur le front et un sac d'argent sur le dos, amasser des trésors, enrichir sa famille, doter et marier ses nièces, prélever un impôt sur toutes choses, même sur les chansons qui se moquaient de lui, tout ramener à soi, n'admettre comme mobiles des actions humaines que ceux dont peut avoir raison un écu, un sourire ou un mensonge, tromper ceux qu'il voulait séduire, corrompre ceux qu'il n'espérait pas tromper, mystifier ceux qu'il dédaignait de corrompre, affadir Machiavel dans un flacon d'eau de rose, voilà à quoi se réduisaient ce caractère, ce talent et ce pouvoir. La politique de cet Italien *francisé* ne regardait pas en face; sa diplomatie avait des cartes biseautées; son gouvernement était morganatique : il régnait et aimait de la main gauche. Notre pays, qui a le droit d'être difficile, pouvait le classer parmi ses personnages historiques, peut-être parmi ses hommes utiles, jamais parmi ses grands hommes. C'était une curiosité, mais non une gloire.

Voilà, si je ne me trompe, un Richelieu et un Mazarin à mettre sous verre tricolore, sur la cheminée d'un rhétoricien d'il y a quarante ans, lecteur de Dulaure et de M. Jay. Nous avons changé tout cela, sans recourir à Sganarelle. M. Cousin — c'est un de ses meilleurs titres — aura vaillamment contribué à rectifier nos erreurs, à réparer nos injustices, et il faut lui en savoir d'autant plus de gré, qu'il ne s'agit plus ici de grandes dames et d'illustres héroïnes. Ce qui, à propos de madame de

Longueville ou de madame de Chevreuse, pouvait être de la galanterie, n'est plus, avec Richelieu et Mazarin, que de la justice et du patriotisme. Or la galanterie rétrospective étonne comme un paradoxe en retard. On est tenté de sourire, — et l'on n'a pas résisté à la tentation, — lorsque l'on voit un vivant se passionner pour des mortes, prendre feu devant des tombeaux, et refaire ardemment des figures de femmes, non pas, comme des sculpteurs, avec de l'argile ou du marbre, mais avec des cendres refroidies depuis deux siècles. Il n'est jamais trop tard, au contraire, pour être juste et pour aimer son pays. M. Cousin a fait mieux encore : il ne s'est pas contenté de rétablir la vérité, il nous en a donné le goût. Je m'explique.

Nous étions tous plus ou moins enclins, depuis le collége, à faire bon marché des prouesses guerrières de l'ancienne France. L'Épopée impériale nous avait jeté tant de poudre aux yeux, nous étions tellement éblouis par le soleil d'Austerlitz et de cent autres victoires, il y avait, à vrai dire, une telle magie dans cette nouvelle façon de concevoir et de pratiquer l'art de la guerre, d'emmener la France avec soi dans les fourgons d'une armée, de se porter précipitamment sur le point choisi par un coup d'œil d'aigle et d'y éclater comme la foudre, que les batailles et les siéges d'autrefois, avec leur lenteur, leur pesanteur, leur cérémonial militaire, nous faisaient l'effet de parades montées sur des chevaux de Van der Meulen, promenées autour des bassins de Versailles, commandées par des colonels habiles à broder au tam-

bour et inspectées, du fond d'un carrosse, par un roi légèrement assoupi à la suite d'un bon dîner.— « L'archiduc Charles et le feld-maréchal Kalkreuth sont toujours, n'est-ce pas, les deux plus grands tacticiens de l'Europe ? » dit, dans une saynète de Mérimée, un vieil émigré ridicule à un jeune capitaine bonapartiste. — « Je ne connais pas ces *olibrius*, » répond le capitaine. La saynète est de 1829 : c'était là notre diapason.

Eh bien ! M. Cousin est au premier rang de ceux qui ont fait justice de cette absurdité. Il a réconcilié des héritiers ingrats avec ces vieux louis qui valent des napoléons, avec ces argenteries massives qui, pour n'être pas de l'orfèvre à la mode, n'en sont que plus précieuses et plus solides. Cette vie, cette flamme, cette verve, cette puissance d'artiste, qui lui ont servi à évoquer de romanesques fantômes et des figures féminines, à les ressusciter, à retrouver et à nous rendre le rayonnement de leur beauté, le feu de leur regard, la blancheur de leur front, le battement de leur cœur, il les a transportées sur les champs de bataille, sous la cuirasse des maréchaux de France, dans les conseils de la couronne et jusque dans l'âme de ces hommes d'État que l'on accusait de n'avoir point d'âme. Il est royaliste, patriote, ministre, général, stratégiste, avec les personnages qu'il peint. Il *réhabilite* Rocroy et Lens, Condé et Créquy, Montmorency et Schomberg : il nous fait rentrer avec lui dans le grand siècle, et il ne nous lâche que quand nous avons aimé ses patriciennes, quand nous avons admiré ses héros, quand nous avons cru lire ses écrivains en le lisant. Il rallume

ses clartés lointaines que nos yeux, fatigués de récents prodiges, ne voyaient plus ou refusaient de regarder. On dit que, le jour de la bataille de Senef, un jeune officier s'écria avec une sorte d'ivresse : « Ah! je vais donc voir le grand Condé l'épée à la main! » — Je ne saurais rendre par une image plus fidèle l'impression que me causent les récits de M. Cousin : il me fait voir le grand Condé l'épée à la main et partager, après plus de deux cents ans, l'émotion de ce spectacle.

Dirai-je à qui je le compare? A un grand acteur, à un Talma, qui, s'emparant d'un répertoire vieilli, joué par des comédiens vêtus à la mode de Baron ou de Lekain, rendrait tout à coup aux décors leur couleur locale, aux personnages leur costume, aux figures leur physionomie, aux drames leur mouvement et leur vie, et rapprocherait de nous, à force d'art, de chaleur et de pantomime, des scènes reléguées dans le passé ou endormies dans les bibliothèques.

Je dois cependant signaler le revers de ces médailles d'or, admirablement frappées à l'effigie d'un grand roi ou d'un grand siècle. Toute passion est absorbante; toute préoccupation trop vive ou trop absolue risque de donner le change aux meilleurs esprits, tantôt sur la nuance, tantôt sur la mesure. La nuance! M. Cousin, selon nous, l'avait un peu perdue de vue, lorsque sa légitime admiration pour la société chevaleresque et polie de 1640, son enthousiasme pour Condé, madame de Longueville et madame de Hautefort, l'entraînaient à glorifier le bel esprit d'alors, les afféteries sentimentales

et galantes, les romans et la littérature de mademoiselle de Scudéry. La mesure! Il vient, je le crains, de la dépasser en consacrant un volume de six cents pages à la jeunesse de Mazarin.

Un livre d'histoire est une œuvre d'art. Une œuvre d'art est soumise à des lois que le plus éminent écrivain ne saurait méconnaître sans y perdre une partie de ses avantages. Assurément, il serait absurde d'imposer à l'histoire les mêmes règles qu'au drame et au roman. La gradation est tout indiquée, et je n'ai qu'à la rappeler. Le drame historique, vivant en contact avec le public, ne garde, dans l'épisode qu'il met en scène, que ce qui rend ce contact plus saisissant et plus vif; il élague les portions intermédiaires, il supprime ce qui ferait longueur, il abrége les événements en maintenant les caractères; il *localise* les figures dans un espace étroit, et il faut que, dans cet espace, elles parlent et agissent de façon à conserver les traits et l'expression déterminés par l'histoire. Le roman n'est pas obligé d'aller aussi vite. S'adressant aux lecteurs qui peuvent poser un moment le livre pour rêver et réfléchir, il lui est permis de s'attarder avec eux, d'aider leurs réflexions et leur rêverie. Il n'a pas besoin de sacrifier les scènes secondaires et les détails de transition. Pourtant, comme son but est d'intéresser, M. de la Palisse serait le premier à lui conseiller de donner plus ou moins de valeur et de dimension aux diverses parties de son récit, suivant qu'elles offrent d'avance plus ou moins d'intérêt.

L'histoire n'est pas sujette aux mêmes servitudes : elle

en a d'autres. Esclave de la vérité, son droit, son devoir est de raconter tout et de dérouler les petits anneaux de la chaîne, comme les grands : mais enfin elle doit, elle aussi, songer aux proportions, et se souvenir que, dans le passé des peuples comme dans la vie des individus, comme dans les tableaux créés par la nature ou reproduits par les artistes, il y a des alternatives de lumière et d'ombre. Si, pour fixer d'un trait la gloire de Walter Scott, on a dit qu'il était plus vrai que l'histoire, c'est faire un bien séduisant éloge d'un ouvrage d'histoire, que de l'offrir comme aussi intéressant qu'un roman. Cette louange, peut-on la décerner au livre de M. Cousin? Hélas! c'est la seule, au contraire, que je sois forcé de lui refuser. Est-ce sa faute? est-ce la nôtre? Voyons.

La jeunesse de Mazarin! Le titre est attrayant : nous sommes ignorants, superficiels et frivoles; nous savons vaguement que Mazarin n'a jamais été prêtre, qu'il avait commencé par le métier des armes, qu'il était beau, souple, spirituel, qu'il possédait, avec le génie de l'intrigue, le don de plaire et de se faire aimer : Quel texte, et vous figurez-vous ce jeune et charmant cavalier, brave et adroit, hardi comme un page, fin comme l'ambre, léger d'argent et de scrupules, résolu à faire fortune, confiant en sa bonne étoile, lancé à travers l'Espagne et l'Italie, courant les aventures, politique en herbe tendre, diplomate en fleur, et déjà obligé d'avoir plus d'esprit que ses maîtres? Ces commencements rappelleront à toutes les mémoires un livre qui a bien son prix quoiqu'il soit un roman, un héros qui a bien son charme bien qu'il

ne soit pas historique. Mazarin à vingt ans, c'est Gil Blas : un Gil Blas italien, plus voisin du Vatican que de l'archevêché de Grenade, très-capable de s'acclimater en France, aspergé, au départ, de quelques gouttes d'eau bénite, et destiné à se servir un jour à lui-même de comte de Lerme et de duc d'Olivarès. Pour le moment, quelle flexibilité d'esprit, de langage et de manières! quelle habileté à tirer parti des événements, des qualités de ses protecteurs et surtout de leurs défauts! quelle bonne humeur et quel heureux noviciat dans cette science mondaine qui prépare à la politique! quelle aptitude à se lier avec les grands, dont la vanité accepte ce supérieur, parce qu'elle n'a pas à le traiter en égal! C'est une jolie plante grimpante, à la tige vivace, aux campanules violettes, aux racines légères, aux feuilles avides de soleil. Plantez-la aux portes d'un palais, et, peu de temps après, regardez en l'air; vous la verrez accrochée aux fenêtres du premier étage, et, pourvu que les fenêtres s'entr'ouvrent, elle entrera dans le salon.

Ce que promettait la jeunesse de Mazarin, ce qu'elle a donné, M. Cousin ne nous le donne pas; ce que nous avions rêvé d'après son titre, il nous le refuse. L'obligeance de deux grands seigneurs romains, le prince Barberini et le duc de Rignano, l'a mis en mesure de puiser dans la précieuse correspondance de Mazarin avec le cardinal Barberini, un de ses patrons. Il a trouvé d'autres trésors dans les archives de notre ministère des affaires étrangères; mais ces documents originaux, dont nous sommes loin de contester l'importance, ne nous livrent

que le Mazarin diplomate et politique. M. Cousin nous répondra qu'il n'en voulait pas d'autre; que le Mazarin romanesque et amoureux, mystérieux et galant, familier et joueur, n'était pas digne de lui; que, pour nous plaindre ainsi, il faut que nous ayons été bien profondément pervertis par une des épidémies régnantes, le goût des indiscrétions intimes, des confidences à huis clos, des représentations en déshabillé; qu'enfin c'est une sotte malice que de demander à un auteur ce qu'il n'a pas voulu faire : — Oui, répliquons-nous; mais alors pourquoi six cents pages? Le sujet, tel que l'illustre auteur l'a traité, ne les comportait pas.

Le premier chapitre est engageant, vivant, plein de jeunesse et de lumière; pourquoi? Justement parce que Mazarin nous y est montré dans toute la grâce et tout l'entrain de ses vingt ans. Il joue, il gagne, il aime, il passe par toutes les joies et toutes les misères de l'échelle de soie et du coup de dé, de l'amour et du hasard: son cœur bat, son visage sourit, ses lèvres parlent; il compte les cheveux de l'occasion, il tâte les poches de la fortune; puis, quand le cadre s'agrandit, quand s'ouvre le champ de la diplomatie et de l'intrigue, nous retrouvons les mâles accents de l'histoire. Un beau portrait de Philibert-Emmanuel, une esquisse de la politique traditionnelle des ducs de Savoie, nous offrent un tel air de vérité, j'allais dire d'actualité, que nous n'avons pas besoin de remonter deux siècles pour être assurés de la ressemblance.

Mais, à dater de la centième page, une fois que nous

sommes pris par la grande affaire de la succession du duché de Mantoue, une fois que l'intérêt se concentre dans la Valteline et que Mazarin, déjà excellent dans un rôle encore secondaire, devient un des innombrables acteurs de cette comédie jouée sur un échiquier, de ces négociations sans cesse interrompues par un cri de guerre, de ces hostilités constamment suspendues par des velléités de paix, c'est décidément trop minutieux, trop vétilleux et trop long. L'action tourne sur elle-même; les chemins n'ont pas d'issue ; l'écheveau s'embrouille et se dévide pour s'embrouiller encore ; les incidents se suivent et se ressemblent. A certains moments, on dirait que Spinola, Collalto, le duc de Savoie, Richelieu, l'Espagne, la France, l'Autriche, le Piémont, jouent une interminable partie de barres. Mazarin va de l'un à l'autre, avec une activité infatigable, mais monotone. Lorsqu'il a persuadé celui-ci, il faut apaiser celui-là. Lorsque Spinola entend raison, Collalto est de mauvaise humeur. La duplicité de Philibert-Emmanuel a des procédés uniformes; elle impatiente, comme impatienterait un escamoteur qui ferait, pendant deux heures, le même tour, dans le même gobelet, à l'aide de la même muscade. Évidemment, dans cette partie de l'ouvrage, il eût fallu condenser, abréger, élaguer ou résumer. M. Cousin nous fait espérer que cette *Jeunesse de Mazarin* aura une suite. S'il continuait dans les mêmes proportions, s'il voulait mesurer les dimensions du récit à l'importance toujours croissante des événements et de l'homme, voici le petit compte que je lui soumets : La *Jeunesse* a six cents pages;

la *Vie* tout entière devrait avoir soixante volumes : je m'engage très-volontiers à les lire ; mais les écrira-t-il ? Vous vous promenez dans la campagne de Rome, dans le voisinage d'Athènes ou de Memphis ; vous trouvez un orteil ou un nez de trois mètres, et vous vous dites : quelle taille aurait donc la statue ?

Faut-il en conclure que ce volume de M. Cousin soit inférieur à ses aînés ? Non, mille fois non ; le style est aussi beau, le récit n'a pas moins de clarté, de chaleur et de puissance. Dès que l'auteur soulève les grand intérêts de la politique et de la guerre, dès qu'il met en présence les régiments et les armées, il est incomparable. Ce nouveau succès ressemblera aux victoires dont il nous parle dans son livre, au combat de Veillane, par exemple, où se dépensent des prodiges de valeur, où les combattants se couvrent de gloire, mais qui n'ont pas l'éclat des victoires célèbres, et qui se passent dans des gorges entrecoupées, au milieu de rochers arides, à travers des sentiers peu praticables. Est-ce tout ? Pas encore : les critiques mettent d'ordinaire toute leur pensée dans leur dernière phrase. Cette jeunesse de Mazarin, cette vieillesse de M. Cousin, nous ont fait éprouver un léger mécompte auquel ne nous avaient préparé ni la réputation de l'un ni les antécédents de l'autre. Comment oser le dire ou le laisser deviner sans scandaliser personne ? Essayons : les deux premiers tiers du grand siècle appartiennent à M. Cousin ; il en est le seigneur et maître ; il en parle la langue ; il nous en fait les honneurs avec une grâce aristocratique et chevaleresque qui nous rend, pour

quelques heures, l'illusion du passé; il nous y donne de belles fêtes, mélancoliques et brillantes, étoilées de souvenirs, constellées des plus grands noms de l'histoire. Eh bien ! dans cette dernière fête qu'il vient de nous offrir, il a commis une inadvertance ou il s'est imposé une privation qui nous étonne de sa part : il n'a pas invité de femmes.

XXI

M. FRÉDÉRIC BÉCHARD[1]

25 juin 1865.

M. Frédéric Béchard a raison : si la Vendée appartient à l'histoire, la chouannerie appartient à la légende. Supposez un lendemain de bataille : vous entrez dans un château; vous y trouvez un blessé héroïque, porteur d'un grand nom, entouré de tous les soins et de tous les hommages dus à son rang et à sa bravoure. Une belle châtelaine, des serviteurs empressés, de nobles compagnons d'armes, se groupent à son chevet; il a souffert, il va mourir peut-être; mais il sait que le sang qu'il perd ne sera pas perdu pour la gloire de sa race : la postérité saura ce qu'il a fait, et ses adversaires eux-mêmes s'inclineront devant son tombeau.

Puis vous entrez dans une chaumière : le seuil est rustique, la porte est basse; le toit, affaissé par les pluies, se confond presque avec les végétations d'alentour; c'est à

[1] *Jambe d'Argent*, scènes de la grande chouannerie.

peine si un rayon de lumière se glisse dans la chambre froide et nue : là vous voyez, gisant sur un grabat, un martyr de la même cause, aussi intrépide, mais plus obscur : il s'est dévoué à son Dieu et à son roi : qui le saura? Son Dieu certainement, son roi peut-être. Il est pauvre, rude, inculte, illettré; nul ne recueillera les silencieux trésors de sa vie et de sa mort; héros populaire, il n'est pas de ceux qu'aiment à célébrer les flatteurs du peuple; il y a un contre-sens sublime entre la condition de cet homme et l'idée qu'il sert. Cette condition le relègue dans l'ombre, cette idée sera ingrate, ce contre-sens fera taire l'histoire. Il sera oublié ou calomnié; oublié si la pelletée de terre que l'on jette à la hâte sur sa grossière dépouille se couvre de verdure et cache sa trace au passant; calomnié, si ses ennemis jugent qu'il soit utile à leur parti de faire passer pour un brigand l'homme qui a bravé leur pouvoir et inquiété leur triomphe.

Mais le temps s'écoule, les passions s'apaisent, le lointain se fait; la légende s'allume dans la solitude et la nuit; la poésie et la pitié viennent s'asseoir sur les débris de cette cabane dont le chaume a été dispersé par le vent; elles interrogent les croix de bois noir, et elles murmurent les noms dont on ne se souvenait plus. Sous les futaies, dans les clairières, à travers les taillis et les closeries, se lèvent et passent des ombres, pareilles à ces blanches visions que Yan' dArgent, le peintre breton, convoque au bord des fontaines ou dans le brouillard des étangs. C'est l'ère du roman qui commence, et s'il répare les injustices, contredit les dédains et comble les oublis de sa docte sœur,

il aura mérité que l'on dise de lui ce qu'un maître de la critique moderne a dit de Walter Scott : Il est plus vrai que l'histoire.

M. Frédéric Béchard a donc obéi à une inspiration excellente en demandant à la chouannerie un de ses épisodes les plus émouvants, un de ses personnages les plus intéressants et les moins connus. Cette inspiration lui a porté bonheur, et nous a valu un livre que je n'hésite pas à placer très-haut dans le petit nombre des œuvres où l'imagination se met au service d'une pensée forte et saine, où le roman parle un mâle langage, se guérit de ses mièvreries et de ses mollesses, nous met en face de créations vraies, vivantes, énergiques, et se rend digne d'être à la fois dévoré par les lecteurs frivoles et médité par les hommes sérieux. Je voudrais, à l'aide d'une courte analyse, donner une idée de ce ferme et beau récit : je voudrais montrer, par l'exemple de M. Frédéric Béchard, tout le parti que l'on peut tirer de cette mine d'or enfouie sous les herbages de l'Anjou et du Bas-Maine, et quel bien-être on ressent lorsque l'on échappe, en compagnie de Jean Chouan et de ses braves, aux épidémies qui infestent le roman contemporain : ignominies du boudoir et vilenies de la Bourse.

A dater du prologue, vous êtes saisi, et je vous défie de lâcher le livre avant d'être arrivé à la dernière page. Ce prologue, où se reconnaît la *poigne* vigoureuse de l'auteur dramatique, nous présente le comte de Kerven, chef d'un complot de gentilshommes prêts à se révolter contre la tyrannie du duc d'Aiguillon, qui vient de faire

arrêter le procureur général au parlement de Rennes, le courageux la Chalotais. Un mystère inquiétant plane sur tout ce début et dispose le lecteur aux émotions du récit. Dans l'humble maisonnette mise par le fermier Mathurin à la disposition du comte de Kerven, l'amour et la conspiration marchent de front, les yeux fermés. D'un côté de la cloison, de jeunes étourdis boivent à la chute de d'Aiguillon; de l'autre, une jeune mère, pâle, souffrante, pressant sur son cœur ses deux enfants, attend l'heure où Kerven doit là présenter à ses amis comme sa femme et faire consacrer par son vieux maître, l'abbé Guénic, un mariage inégal, réprouvé par son altière famille. Nous sommes en décembre 1767 : au dehors le givre et la neige; les gentilshommes qui accourent au rendez-vous font craquer la terre durcie sous les pas de leurs chevaux. Dans les branches hérissées, pareilles à des spectres sous leur linceul, l'oiseau de nuit, le *chat-huant*, répète son cri sinistre, que les *chouans* lui emprunteront vingt-cinq ans plus tard. Le souper fini, toute cette troupe joyeuse retourne au château de Kerven, sauf un seul des brillants convives, le prudent marquis de Lombreuil, qui refuse de prendre part au complot et s'esquive. Nous assistons au mariage du comte avec sa chère Madeleine. A peine ont-ils reçu la bénédiction nuptiale, on voit luire au seuil de la chapelle les fusils des soldats envoyés pour arrêter les conspirateurs. Toute résistance est impossible; Mathurin, condamné comme complice de son maître, est jeté dans les cachots de Rennes; le comte de Kerven est mis à la Bastille.

Près du berceau où nous avons vu les deux fils de Madeleine, il y en avait un autre, celui de Jeanne, fille de Mathurin et de Marthe Ploëc : trois délaissés, trois orphelins. Huit ans après, lorsque Mathurin, sorti de prison, revient au pays, il ne retrouve plus Marthe, et il y a déjà longtemps que Madeleine est morte de consomption et de chagrin. Là ne se bornent pas les malheurs de cette pauvre nichée : recueillis, consolés, aimés par l'abbé Guénic, Pierre et Jean-Louis, les enfants du comte de Kerven, ont été, un soir, conduits devant le lit de mort de leur vieil ami. Bien qu'ils ne se fassent pas encore une idée très-nette de la mort, ce spectacle funèbre, ce pâle visage, les habits de deuil dont on les revêt le lendemain, exaltent leur imagination enfantine : ils partent, ils vont à l'aventure; les hasards de la route les séparent; les voilà perdus, se cherchant, s'appelant au milieu de toutes les frayeurs de la nuit. Cet épisode est touchant et charmant.

Pierre est adopté par un régiment, Jean-Louis par une bande de faux-sauniers. Des années se passent, et, au moment où se rouvre notre drame, ces faux-sauniers ont pour chef Jean Cottereau, *dit* Jean Chouan, et pour lieutenant *Jambe d'Argent*, qui n'est autre que notre jeune ami Jean-Louis, fils du comte de Kerven : malgré une blessure à la jambe, son agilité est telle qu'on lui a donné ce surnom. Pris par des gabeleurs, Cottereau et Jambe d'Argent doivent leur salut à la protection de Marie de Lombreuil, fille de ce prudent marquis que nous avons vu, dans le prologue, s'éloigner en toute hâte du

rendez-vous des conspirateurs. Marie est dame d'honneur de la reine : sa beauté, son élégance, le luxe qui l'environne, éblouissent un moment Jambe d'Argent, et le rendent ingrat envers Jeanne Ploëc, qui lui a donné des preuves d'une tendresse et d'un dévouement héroïques. Mais voici la Révolution. La scène change. Les grandes âmes s'attachent par leurs souffrances mêmes : le comte de Kerven, sorti de la Bastille, devient un vendéen royaliste. Dans une sphère plus humble, les faux-sauniers, les proscrits, les contrebandiers de la veille deviennent les chouans du lendemain. Ici, nous sommes en plein roman historique, et M. Frédéric Béchard a parfaitement observé le programme indiqué dans sa courte préface. Fidèle disciple de Walter Scott, il n'a pas fait comme ces conteurs célèbres qui prennent au hasard dans l'histoire des dates, des personnages, des événements, des noms, et leur font subir les mêmes métamorphoses, les forcent de participer aux mêmes mensonges que s'il s'agissait des créations de leur cerveau. Non, le roman historique, — et il ne se légitime qu'à ce prix, — c'est l'alliance du roman et de l'histoire, et non pas l'altération de l'histoire par le roman. Dans la partie fictive, il suffit de la vraisemblance ; dans la partie réelle, il faut la vérité.

L'auteur de *Jambe d'Argent* n'a pas un instant oublié cette loi essentielle. Il a lu, étudié, fécondé le peu qui s'est écrit sur cette phase obscure de nos guerres de l'Ouest. Il a visité les environs de Laval, le pays limitrophe de la Vendée et du Bas-Maine, les fermes et les hameaux

épars autour du village de Saint-Ouen-des-Toits, où éclata la première insurrection. Sans se livrer à des excès de paysage, il a cependant compris que la couleur locale était nécessaire là où le récit était vrai. Il a su peindre avec autant de sobriété que de justesse les chemins creux masqués par des haies vives, les *émousses*, sortes de guérites naturelles où se cachaient les fuyards, toute cette physionomie particulière qu'exprime le nom de bocage, ces nids de verdure où il semble que l'on ne dût éveiller que des ramiers et des fauvettes, et d'où partait le cri de ces *chouettes* invisibles, se rappelant à travers l'espace et les ténèbres. L'exactitude, la simplicité, le relief du décor ajoutent encore à l'effet des scènes.

Voilà les personnages posés, le cadre placé : l'action se déroule avec une logique qui n'ôte rien à la curiosité et à la surprise. Vendéen et père, le comte Maurice de Kerven se partage entre les périls de sa cause et la recherche de ses fils. Égoïste, sensuel, ami de ses aises, ennemi juré de tout ce qui trouble son appétit et son repos, le marquis de Lombreuil voudrait bien rester neutre entre les deux partis : il a le chagrin de voir son château servir de cachette aux chouans, de centre d'opérations au capitaine républicain ! Ce capitaine s'appelle Pierre ; enfant perdu, enfant trouvé, enfant de troupe : vous avez déjà deviné de qui Pierre est le fils, de qui il est le frère ! Il aime tout bas la charmante Marie de Lombreuil, qui n'a fait, hélas ! que passer au milieu des splendeurs de la royauté mourante, et qui est devenue l'ange consolateur, la sœur de charité de ce coin de terre où

s'agitent tant de passions, où saignent tant de blessures. Jambe d'Argent, toujours amoureux de Marie, toujours ingrat envers Jeanne dont il est aimé, s'accuse de sa folie comme d'un crime, et essaye de l'oublier en se plongeant plus avant dans cette terrible guerre. Derrière ces figures se dessinent, comme un museau de fouine, la face méchante et sournoise du proconsul républicain, Esnuë-Lavallée, et comme un mufle de tigre, le féroce visage de Mousqueton, soldat, déserteur, traître, chouan apostat, délateur, brutalement épris de Jeanne Ploëc, et poussé par ses dédains jusqu'aux dernières limites de sa vocation de scélérat.

Le drame engagé entre ces divers personnages marche résolûment au but, sans confusion, sans lenteur : jusqu'à la fin, les acteurs gardent une physionomie, une consistance telles qu'on croit les voir agir et les entendre parler. Et que de scènes pathétiques ou terribles! La mort de Françoise, mère de Jean Chouan et des trois autres Cottereau; l'enlèvement de Jeanne par l'horrible Mousqueton; la course à travers les halliers; le loup-cervier emportant sa proie, et le coup de fusil ajusté par la Providence, tiré par Jambe d'Argent, qui tue Mousqueton et sauve Jeanne! C'est au moment où l'on tremble le plus pour Jambe d'Argent et pour Pierre que le comte de Kerven est mis sur la piste et reconnaît ses fils. Tous deux ont vaillamment combattu dans des rangs contraires; intrépides, généreux, humains, laissant à d'autres les atrocités de la répression ou les excès de la vengeance. Officier de la République ou instrument des

représailles populaires, tous deux sont restés purs et n'ont cherché qu'à adoucir les horreurs de la guerre civile. Jean Chouan, ses frères, ses amis, n'ont pas été moins irréprochables. Si des doutes injurieux ont plané sur leur mémoire, si, pour un grand nombre d'indifférents, la chouannerie est demeurée synonyme de brigandage, c'est d'abord parce que toute insurrection, même légitime, toute prise d'armes, même héroïque, est obligée de se laisser compromettre par un impur alliage et de recevoir dans ses rangs des volontaires du désordre; c'est ensuite parce que, en dehors de la répression militaire, on employa contre les chouans des moyens de police, et que la police créa des bandes de faux chouans chargés de déshonorer les vrais en commettant les crimes que leur a imputés la calomnie.

Tout en admirant ces héros, défigurés par des contrefaçons sanglantes ou enveloppés dans un injuste oubli, M. Frédéric Béchard est de son siècle, et je n'en voudrais pour preuve que son ingénieux dénoûment. Pierre, accepté désormais comme fils du comte de Kerven, peut épouser Marie de Lombreuil qui partage son amour; il n'a plus à craindre les résistances du marquis, aristocrate mal converti, qui, pour assurer son repos, encourageait les assiduités de l'officier plébéien, mais refusait de lui donner sa fille. Jambe d'Argent, fils du comte, lui aussi, et frère de Pierre, a été traqué, pris, incarcéré; encore quelques heures et sa tête va tomber; cependant, ce jour-là même, on sait qu'un traité a dû être signé entre la Convention et les chefs du mouvement royaliste; la

paix est conclue, l'amnistie octroyée; mais pour que cette nouvelle, oiseau aujourd'hui, tortue alors, parvienne de Paris à Laval, il faut presque une semaine, et il ne reste que des minutes! Les efforts désespérés de Pierre, protégés par la bonne volonté du général Humbert, se brisent contre la loi, contre l'obstination méchante d'un des agents de la République. Jambe d'Argent n'a plus qu'à mourir. Déjà le vieux Mathurin, que toute nouveauté effraye, a dénoncé comme un sinistre présage l'apparition de machines inconnues, qui, perchées sur la pointe des collines, agitent de grands bras, semblent obéir à d'infernales puissances et échangent des signaux énigmatiques. O prodige! ces œuvres du démon deviennent des messagers de salut et de paix : ce sont les premiers télégraphes, et ils transmettent la bonne nouvelle assez vite pour que Jambe d'Argent soit sauvé. Sauvé doublement! car le voilà guéri de son absurde amour pour Marie de Lombreuil. Cet amour n'était qu'un mauvais rêve de son imagination malade. Son âme appartient à Jeanne Ploëc, la vaillante et la dévouée, et, plus tard, Jeanne sera l'humble belle-sœur de la brillante Marie de Lombreuil, comtesse Pierre de Kerven.

Nous ne craignons pas d'appeler sur *Jambe d'Argent* toute l'attention de nos lecteurs. En l'écrivant, M. Frédéric Béchard a ouvert au roman moderne, tour à tour surexcité et énervé, une voie, sinon tout à fait nouvelle, au moins digne de tenter ceux qui veulent intéresser sans pervertir. Assurément, il est permis, il est honorable même de se prendre corps à corps avec les vices et les

laideurs de la société actuelle : mais, dans cette lutte, que d'éclaboussures ! On combat sur le bord d'un cloaque, et le pied glisse si vite ! Comment accuser ses réalités présentes sans les faire voir, et comment les faire voir sans que les détails du tableau nuisent à l'effet du réquisitoire ? Il est si facile de troubler les jeunes cœurs au moment où on croit les avertir, si facile d'éveiller les curiosités dangereuses là où l'on croit inspirer des craintes utiles et de salutaires dégoûts ! Mais un roman vendéen ou chouan, tel que vient de le pratiquer M. Frédéric Béchard, a cela d'excellent, que l'imagination y perd tous ses inconvénients en y conservant tous ses avantages : elle accomplit une œuvre à laquelle la raison ne suffirait pas.

Dans ces sujets qui se rattachent à nos discordes civiles, la raison, c'est-à-dire l'histoire, est obligée de préciser des faits, de soutenir une thèse, de prendre un parti, de soulever des objections et des controverses : l'impartialité lui est impossible. L'imagination est impartiale ; les fantômes qu'elle évoque ne représentent plus des passions politiques, des colères et des haines de *trop près*, mais les sentiments immortels qui survivent aux dissensions passagères, et, d'après des lois supérieures aux partis, honorent, condamnent, excusent, flétrissent, glorifient les actions humaines. L'idéal qu'elle sollicite est une sorte de brume lumineuse qui estompe les angles et les aspérités de l'histoire, laisse les bas-fonds dans l'ombre, et ne permet qu'aux rayons d'en haut et à l'azur du ciel de la pénétrer et de l'éclairer. Dans le champ du passé, dans le champ des morts, l'histoire a des monu-

ments superbes et des fosses communes. La chouannerie dormait dans une de ces fosses : M. Frédéric Béchard s'est approché d'elle ; il lui a élevé un tombeau, et, sur ce tombeau, il a écrit une légende digne du sujet qu'il traite et des noms qu'il a réveillés.

XXII

M. HENRI BLAZE DE BURY[1]

Juillet 1865.

Si, à l'époque où nous perdîmes Meyerbeer, j'ai pu dire que son génie se rattachait par un côté à la littérature, ceci est encore plus vrai pour son biographe, M. Blaze de Bury. Poëte, critique, rêveur, fantaisiste, romancier, dilettante, homme du monde, traducteur ou plutôt interprète de Gœthe, sachant l'allemand beaucoup mieux que Vadius ne savait le grec, capable de parler le français de Voltaire aux compatriotes de Weber et d'expliquer Jean-Paul aux lecteurs d'Alfred de Musset, M. Blaze de Bury eût paru prédestiné à nous raconter Meyerbeer, le plus *compréhensif* des grands artistes de notre siècle, quand même il n'y eût pas ajouté deux titres qui ont bien leur prix; les souvenirs d'une

[1] *Meyerbeer et son temps.*

longue intimité avec l'illustre défunt, et l'art de causer musique sans se croire obligé de nous cribler de mots techniques et de nous faire subir les charges de la *spécialité*.

Oh ! la spécialité musicale ! Préjugé trop épargné par la serpe de 89 ! ver rongeur que n'a pas foudroyé Mgr Gaume ! Fléau contre lequel M. Vicat devrait bien inventer un appareil insecticide ! Cette spécialité est à la vraie compétence ce que le tyran est au roi, ce que l'afféterie est à la grâce, ce que la verrue est au grain de beauté, ce que la morgue est à la noblesse, ce que l'étiquette est au savoir-vivre, ce que le masque est au visage, ce que la grimace est au sourire. Du plus aimable de tous les arts elle fait la plus renfrognée de toutes les sciences. D'une langue qui parle surtout à l'imagination et à l'âme, elle fait un dictionnaire écrit en hiéroglyphes et en chiffres. Nous sommes là quelques bonnes gens sans fiel, sans méfiance, simples comme des villageoises à quatre ans, incapables de faire du mal à une sonate : tout à coup se glissent à notre oreille ou passent dans nos rêves les mélodies plaintives ou rieuses, pathétiques ou charmantes, et aussitôt un monde enchanté met en fuite nos soucis et nos tristesses. La réalité s'écroule, le plafond s'ouvre ; sur nos fronts rayonne un ciel pur, traversé de blanches visions. Quelle fête ! Rossini et Meyerbeer mènent l'aubade, celui-ci grave et réfléchi, celui-là insoucieux et superbe, tous deux inspirés : Bellini, Auber, Donizetti les suivent, de loin ou de près, qu'importe? Alice cache à demi ses ailes d'ange sous sa robe de pèle-

rine ; Mario rajeuni soupire sa romance dans le jardin de don Pasquale ; voyez-vous s'entr'ouvrir la fenêtre de Rosine? Almaviva-Lindor module sa sérénade, et le balcon fait écho ; Elvino le jaloux chante et pleure comme Bellini savait chanter et pleurer. Dans le lointain, sur les lagunes, entendez-vous l'air du gondolier? Voici Desdemona inclinée sur sa harpe, Ninette saluant le retour de son fiancé, Mathilde disant aux *sombres forêts* ce qu'elle va dire à Arnold. Voilà l'adorable duo d'amour, nectar divin dans une coupe d'or qui passe des lèvres de Valentine à celles de Sélika... Et nous, ignorants, ignorantissimes, dignes de tous les anathèmes du docteur Pancrace, nous croyons pouvoir nous abandonner à ce charme, à cette ivresse, à ce songe, à cette joie : erreur! La fée était un bas-bleu, l'enchanteur est un pédagogue, la baguette est une férule, le charme est un arcane : défense, sous peine de papier réglé, d'avoir du plaisir sans diplôme. Nos admirations sont des hérésies : ce qu'il y a de beau, c'est ce que l'on ne comprend pas ; ce qu'il y a d'admirable, c'est ce qui ennuie ; ce qu'il y a de sublime, c'est ce qui ne réussit pas. — Et c'est ainsi que ma digression me ramène à mon sujet.

Meyerbeer a trop réussi, voilà son crime. Pourquoi et comment a-t-il réussi ? Voilà ce qui ressort du livre de M. Blaze de Bury ; livre charmant, spirituelle revanche du dilettantisme éclairé contre la critique pédantesque, de la littérature musicale contre la musique illettrée.

Parler d'un homme tel que Meyerbeer, un an après sa

mort, n'était pas chose facile : ses grandes œuvres sont trop connues, trop présentes à notre mémoire et à notre oreille, pour qu'il fût possible d'en retracer l'histoire sans se rencontrer avec nos souvenirs, et d'en essayer l'analyse sans répéter ce qui a été dit ou écrit là-dessus depuis trente-quatre ans. Sa vie privée n'appartenait ni à son biographe, ni au public, et je la soupçonne d'ailleurs d'avoir été à la fois trop régulière pour tenter les curieux et trop absorbée par la musique pour ne pas résider presque en entier dans ses œuvres mêmes. Le mérite de M. Henri Blaze — et ce n'est pas le seul — est d'avoir deviné qu'il fallait prendre un moyen terme, peindre Meyerbeer, non pas précisément chez lui, non pas même au pupitre du chef d'orchestre, mais dans son passage de sa maison au théâtre, de Berlin sa première patrie, à Paris sa patrie adoptive, dans ses relations avec son époque, avec ses ouvrages, et enfin avec son interlocuteur, devenu son historien. L'idée est bonne, le cadre est beau, le sujet est vaste, le programme est fidèlement rempli. Meyerbeer et son temps ; Meyerbeer et ses œuvres ; Meyerbeer et Henri Blaze, voilà tout le livre ; remarquez ce troisième point ; il nous réserve une surprise, une découverte et un trésor.

Ce n'est pas Henri Blaze, le disciple de Gœthe, l'heureux continuateur du mouvement inauguré en France par le beau livre *De l'Allemagne*, ce n'est pas lui qui pouvait réduire à leurs anciennes limites le domaine et l'influence de la musique, et prétendre que tout chez elle se fait comme Agnès croit que se font les enfants, — par l'o-

reille. Un double travail s'est opéré dans les sociétés modernes; ici pour rapprocher les uns des autres les génies et les caractères des différents peuples, sauf à les affaiblir par ces alliances et à leur faire perdre en originalité ce qu'ils gagnent en expansion; là, pour agir dans le même sens sur les divers arts, et les amener à des empiétements réciproques, au risque de compromettre, par ces conquêtes mêmes, une partie de leur puissance. Les exemples, ici et là, nous arriveraient en foule, si nous n'étions forcé de nous restreindre. L'Angleterre et l'Allemagne ont eu une large part dans notre croisade romantique. Notre critique et notre histoire se sont inspirées de Schlegel, des grandes *Revues* anglaises et de Walter Scott. L'Espagne, l'Italie, la Russie elle-même, ont fourni leur contingent à notre littérature, laquelle s'acquitte au centuple et compte des auteurs plus populaires à l'étranger qu'en France. Même tendance, dans les arts que chez les peuples, vers ce système de libre échange qui ne porte pas toujours bonheur aux produits indigènes. Delaroche est un historien, Horace Vernet est un conteur de batailles; Flandrin est un père de l'Église; Scheffer est un poëte; George Sand est un paysagiste; Victor Hugo, Théophile Gautier sont des peintres; ainsi de suite. Eh bien! de tous nos artistes modernes, Meyerbeer est celui qui personnifie avec le plus d'éclat, de succès et de puissance ce double caractère: Berlinois, il est cosmopolite; musicien, il est penseur, historien, philosophe, hagiographe, poëte, peintre et surtout auteur dramatique; auteur dramatique dans la plus haute acception du mot, avec la fa-

culté de résumer une époque dans une situation, de rendre, avec des sons, la couleur locale, de faire croire à ses personnages et de créer des caractères.

Lisez le volume de M. Blaze de Bury, et vous reconnaîtrez tout le parti qu'il a tiré de ces deux points de vue. Il était impossible de mieux indiquer l'éclectisme national et l'éclectisme artistique de Meyerbeer, et de réfuter avec plus de grâce et d'esprit ceux qui reprochent à l'immortel compositeur de ne pas être assez musicien et assez Allemand. Pas assez musicien ! c'est exactement comme si l'on disait que tel ou tel de nos souverains ne fut pas assez Français parce qu'il s'assimila telle ou telle province. Dans le vaste et beau royaume de Meyerbeer, l'histoire, la philosophie, l'art dramatique, ont représenté l'Alsace et la Lorraine, lesquelles, une fois françaises, n'ont manqué, que je sache, ni de patriotisme, ni de bravoure. La musique ! Mais Meyerbeer n'a vécu, n'a respiré, n'a pensé et dépensé que pour elle; il a été la musique faite homme. Affaires, affections, repos, santé, voyages, luxe et douceurs du *chez-soi*, elle a tout dominé, tout remplacé pour lui. Seulement sa merveilleuse intelligence — et lui reprocherez-vous aussi cette sagacité, cette clairvoyance, cette fermeté et cette justesse de coup d'œil?— a compris que le progrès de notre époque, le rapprochement des peuples et la diffusion des idées demandaient au musicien de faire un pas de plus, de dramatiser la mélodie italienne, d'humaniser l'harmonie allemande, de s'avancer jusqu'au point de rencontre où se réunissent les peuples et les arts différents. Cette décou-

verte nous a donné *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète* et l'*Africaine!*

Les griefs de certains critiques contre Meyerbeer sont donc des contre-sens : sa prétendue faiblesse est ce qui fait sa force. Dirait-on d'un écrivain qu'il s'amoindrit ou qu'il s'abaisse, parce qu'il aurait réussi à allier l'esprit français, la profondeur allemande et la grâce italienne? Dirait-on de l'illustre *Gladiateur* qu'il a fait des concessions à l'Angleterre parce qu'il a gagné le derby? Supposons un fait qui résumerait les impressions, les prévisions, les divinations de Meyerbeer pendant les tâtonnements de sa première manière : supposons un homme de génie, au début, assez libre, assez riche, assez maître de soi et de sa destinée pour pouvoir prendre son temps et attendre son heure. Il habite une ville où se trouvent, par hasard, trois troupes d'opéra, et il assiste, le premier soir, au *Fidelio* de Beethoven ; le second jour, à la *Muette* d'Auber ; le troisième, à la *Sémiramide* de Rossini : trois chefs-d'œuvre ! — Notre homme écoute, observe; examine, non-seulement le théâtre, mais la salle ; non-seulement la manière dont les chanteurs s'acquittent de leur rôle, mais l'effet produit sur le public. Voilà, se dit-il, l'idéal de la musique allemande, de la musique française et de la musique italienne. De ces qualités admirables ou charmantes, pas une ne m'échappe. Voyons ce qui manque, pour que l'effet soit complet, pour qu'il soit égal sur les connaisseurs et sur la foule. *Fidelio* laisse la foule indifférente : c'est une symphonie sublime où les voix sont, par malheur, subordonnées à l'orchestre;

la *Muette* est une merveille d'élégance et de clarté; mais la passion est nulle, la poésie est absente, le drame est insuffisant. *Sémiramide* est un nid de fauvettes; mais ces fauvettes n'ont pas l'air de savoir si elles viennent de Babylone ou de Pesaro, si elles sont moqueuses ou tragiques. Prenons à ces trois manières ce qu'elles ont de bon; comblons-en les lacunes, calculées ou involontaires; obligeons les raffinés à être du même avis que la multitude; réconcilions à notre profit l'élite savante avec le public frivole, et de ces accommodements qui sont des victoires, de ces capitulations qui sont des conquêtes, formons notre originalité! — Encore une fois, voyez le grand crime! un crime qui nous donne le *Prophète* et l'*Africaine*, les *Huguenots* et *Robert le Diable!*

Car, prenons-y garde! notre sévérité envers un pareil homme, ce n'est pas seulement de l'injustice, c'est de l'ingratitude! Lorsque nous attaquons Victor Hugo, Michelet, George Sand, ou même, ô misère! Lamartine et Balzac, on nous dit que nous sommes des ingrats, que nous payons en critiques acerbes des heures d'enchantement, d'émotion, de curiosité, d'enthousiasme, de rêverie : mais du moins nous pouvons répondre, pour notre excuse, que ces enchanteurs sont dangereux, que ces magiciens font aimer des mensonges, que, pour les imaginations jeunes, crédules, ardentes, ces philtres délicieux peuvent devenir des poisons. Un enchanteur tel que Meyerbeer a cela d'admirable qu'on peut l'écouter sans scrupule et le suivre sans crainte. Il nous mène dans les sentiers de l'idéal et nous donne pour com-

dans les fréquentes tentatives de réaction qui, Dieu merci! venaient se briser au seuil des trois partitions immortelles.

Quelle différence, si Meyerbeer, immédiatement après avoir achevé l'*Africaine*, vers 1842, pendant cette phase encore chaude du succès des *Huguenots*, eût fait jouer son nouvel ouvrage par madame Stoltz et eût accepté, pour le rôle du ténor, les beaux restes de Duprez ou les radieuses promesses de Mario! L'exécution eût été aussi bonne, meilleure peut-être, et il ne s'exposait pas, lui, si prévoyant, au plus grave malheur qui pût arriver à son chef-d'œuvre; n'être pas répété devant lui, surveillé, retouché, corrigé, transformé par le maître, à cette heure décisive où sa pensée lui appartient encore et où il peut déjà pressentir et juger l'effet. Dans cette hypothèse, le *Prophète* arrivait à son rang et à sa date, en 1849. Les liens se resserraient encore entre le compositeur et l'Opéra; Meyerbeer, animé par ces quatre victoires successives, débarrassé de préoccupations importunes, n'ayant plus à courir après ce qu'il y a de plus fugitif et de plus capricieux au monde, les voix de ténors et de *prima dona*, aurait eu assez de temps, de calme et de liberté d'esprit pour réaliser un de ses rêves, pour traiter un de ces beaux sujets qui le tentaient, et dont les titres nous apparaissent dans le volume de M. Blaze de Bury, comme des sourires sur le visage d'un malade, comme des éclairs dans un nuage.

Je me trompe, et M. Henri Blaze, en nous parlant de ses rapports personnels avec Meyerbeer, ajoute une espé-

rance à ses souvenirs et aux nôtres. Cette partie de son livre nous réservait la surprise que j'indiquais en commençant. Quoi de plus instructif, de plus curieux et de plus charmant que ces conversations entre un grand artiste amoureux de son art, et un auditeur digne de lui? Ce n'est pas l'homme en déshabillé; c'est sa pensée intime, ce qui vaut bien mieux, dans tout l'élégant négligé de sa vie d'intérieur, dans toute l'aimable familiarité de sa causerie. Comme cette physionomie se dessine bien, et comme on saisit bien cette figure méditative et gracieuse, entre le pli pensif de ce front et le pli souriant de ces lèvres! que de mots spirituels ou profonds! que de traits caractéristiques! quelle cordiale sympathie pour les maîtres, depuis le Mozart de *Don Juan* jusqu'au Rossini de *Guillaume Tell!* quelle inquiète recherche de l'idéal, de l'inconnu, de ce qui n'a pas été fait encore, mais pourrait se faire! quelle vive et aérienne poursuite de l'oiseau bleu, le bel oiseau bleu fuyant à travers l'espace! Mais vous savez ce qui arrive: Un musicien et un poëte qui causent, le contact de deux esprits qui s'entendent à demi-mot, Gœthe qui se met en tiers dans la partie de plaisir, et voilà Faust, Charlotte, Mignon, Marguerite qui s'éveillent! Les créations de Gœthe, le roman de la vie de Gœthe, la jeunesse de Gœthe, une chanson qui parle à l'imagination du poëte, un poëme qui chante à l'oreille du musicien. On ne se déclare pas tout d'abord, mais les cerveaux travaillent; la ruche n'est pas prête, mais l'essaim d'abeilles se lance dans les massifs où fleurissent ce lis caché, Marguerite, ce lis sauvage, Mignon, ce lis ro-

manesque, Charlotte. Le drame du poëte est fait, et quel heureux titre, *la Jeunesse de Gœthe !* Allons, maître, la charité, s'il vous plaît ! une de vos oboles qui sont des trésors ! une de vos miettes qui sont des festins ! une larme pour Marguerite, un refrain pour Mignon, un soupir pour Charlotte !

Et comme la pupille de Bartholo, qui tire de sa poche une lettre écrite et cachetée au moment où Figaro lui tend la plume pour écrire un mot, Meyerbeer, heureux du bonheur qu'il donne et de la surprise qu'il va causer, présente au poëte ravi un rouleau de papier ; vingt fois plus qu'on ne lui demande ; une partition entière ; un intermède qui vaut dix opéras ; la jeunesse, les songes, les amours, les maîtresses et les filles de Gœthe, évoquées sur le clavier magique qui créa Fidès et Alice, Valentine et Sélika !

Voilà ce que nous aurons, si Dieu nous prête vie, et si nous sommes sages, en l'an de grâce et d'industrie 1867. Voilà ce que nous offrira, de sa blanche main, madame Carvalho en personne, légitime souveraine du théâtre et du royaume lyrique. Au risque de vous paraître incorrigible, je dois avouer d'avance que je donne toutes les merveilles, tous les prodiges, toutes les inventions, tous les produits de l'industrie universelle pour ce dernier codicille du testament de Meyerbeer, inspiré par son cher Gœthe au profit de son cher Henri Blaze. Pour le moment lisons ce livre écrit par Henri Blaze sous la dictée de Meyerbeer ; il pourrait servir de préface à la *Jeunesse de Gœthe ;* à chaque page et d'une

façon charmante, il nous dit tout ce que nous pouvons attendre d'un musicien et d'un poëte qui se comprenaient si bien.

XXIII

UNE ÉDITION MONUMENTALE

D'ALFRED DE MUSSET

DÉDIÉE

AUX AMIS DU PREMIER POËTE DES TEMPS MODERNES[1]

---

25 juillet 1865.

I

Les amis, nous dit-on; quels amis? Ceux de la première heure ou ceux de la dernière? La question ne manque pas d'importance, quand il s'agit d'Alfred de Musset. Il a eu, en effet, des amis, des compagnons de rêverie et de jeunesse, qui lisaient tout haut ses beaux vers, acclimataient son nom à la célébrité, palliaient ses faiblesses et ses taches, le recommandaient aux récalcitrants, et cela à une époque où ses admirateurs étaient

[1] Voir les prospectus et les affiches.

rares, où on en comptait une centaine à Paris, deux ou trois par département, et où l'on eût soulevé un immense éclat de rire si l'on eût essayé de le placer sur la même ligne, non-seulement que Lamartine et Victor Hugo, mais qu'Alfred de Vigny et Casimir Delavigne. J'en connais d'autres, — et c'est le grand nombre, — qui, pour s'apercevoir du talent exquis de M. de Musset et le déclarer un charmant poëte, ont attendu quinze ou vingt ans, sauf à se rattraper en exagérations posthumes. Ces deux groupes, l'un petit, l'autre énorme, vont se séparer, je crois, à propos de l'édition monumentale qui, depuis trois mois, couvre les murs de grandes affiches où nous lisons avec stupeur qu'Alfred de Musset a été le premier poëte des temps modernes. Les amis du lendemain applaudissent, et c'est probablement leur influence qui a déterminé l'éditeur à cette hasardeuse entreprise. Les amis de la veille font leurs réserves. Ce sont ces réserves que nous voudrions exprimer à l'aide d'un retour sur l'ensemble des œuvres et de la vie du poëte. Ignoré ou méconnu pendant quinze ans, surfait depuis quinze autres, Alfred de Musset n'est pas encore jugé. L'édition que l'on va publier a au moins cela de bon, qu'elle peut servir de prétexte à une étude impartiale et de date à un jugement définitif.

Commençons par le plus facile et le plus court : faisons justice de ce monstrueux coup de pavé qui vient de prouver, pour la millième fois, que le fabuliste a raison, et *que mieux vaudrait un sage ennemi*. Voilà M. de Musset devenu, du fait de M. Charpentier, le premier poëte

des temps modernes[1]. Des temps modernes, entendez-vous bien? Or, si nous consultons le Dictionnaire de Bouillet, les manuels à l'usage des lycées et les livres de M. Duruy, nous trouvons que les *temps modernes*, opposés à l'antiquité et au moyen âge, comprennent les quatre derniers siècles pour le moins. Il ne s'agit donc plus de préférer l'auteur de *Namouna* à Victor Hugo, à Lamartine, à lord Byron, à Gœthe, dont la longue vie a eu prise sur deux siècles, mais dont le génie et l'œuvre principale, *Faust*, appartiennent plus spécialement au nôtre. Shakspeare, Milton, le Tasse, Corneille, Molière, Racine, la Fontaine, sont rayés d'un trait de plume, et si Dante échappe au massacre, c'est à la faveur du demi-jour crépusculaire qui le dérobe aux temps modernes pour le rendre au moyen âge. Est-ce une simple erreur de mots? L'éditeur a-t-il seulement voulu dire que M. de Musset est le premier poëte du dix-neuvième siècle? Soit: l'autre sens serait trop grotesque: discutons celui-là; il peut suffire à la controverse.

« Prenez garde! va-t-on me dire; vous allez faire encore de la critique religieuse et cléricale. A propos de l'enfant gâté de la Muse, du plus aimable et du plus léger des poëtes, vous allez recommencer un sermon. Il est évident qu'en se plaçant au point de vue chrétien on oit reléguer Alfred de Musset au second plan, presque dans l'ombre: déjà l'un des vôtres s'est inquiété de savoir

[1] On nous assure qu'une réclame, qui a couru les journaux, ajoutait : ...Et peut-être de tous les temps.

quelle était la théodicée de M. de Musset, et il a fait rire à ses dépens. La poésie existe par elle-même, indépendamment de toute croyance : elle est ou elle n'est pas ; si elle enchante l'imagination, tout est dit : l'imagination se fait sa complice et lui recrute des admirateurs, même parmi vos alliés. »

Eh bien, non ! c'est une règle de l'art stratégique de ne pas faire donner toutes ses troupes, quand on n'a besoin que d'un corps d'armée. Je laisse de côté, pour le moment, l'inspiration chrétienne ou spiritualiste, considérée comme condition de supériorité poétique; et la preuve, je la trouve, hélas ! dans les noms mêmes que j'invoque : Byron, Gœthe, Lamartine et Victor Hugo. Sur ces quatre grands poëtes, il en est deux qui ont vécu, pensé, rêvé, chanté en dehors du christianisme ; les deux autres, après l'avoir vu sourire ou pleurer à leur berceau, se sont éloignés de lui à mesure qu'ils avancent et que leur route s'assombrit. Mais, tout dogme, toute croyance à part, on nous permettra de tenir compte de mérites qui sont indifféremment païens ou chrétiens ; la puissance et l'intensité du souffle, l'ampleur de la figure, la dimension du cadre, la grandeur et l'achèvement de l'œuvre, l'influence exercée sur les idées, les arts, la société d'un temps ; ce je ne sais quoi, enfin, qui fait qu'un poëte, comme un homme d'État, un homme de guerre, un souverain, tient une large place dans un pays et dans un siècle. Puisqu'un ancien a dit : *Musa ales*, puisque le poëte a été si souvent comparé à l'oiseau, puisqu'on le représente planant, comme

l'aigle, dans l'espace, on nous permettra de considérer l'envergure.

Avant toute discussion, toute comparaison, toute critique de détail, nous disons hardiment et d'instinct que, chez Alfred de Musset, l'envergure est moindre que chez lord Byron et chez Gœthe, chez Victor Hugo et chez Lamartine.

Il est impossible de nommer Gœthe sans qu'aussitôt une image grandiose se présente à la pensée ; un visage olympien dans une atmosphère lumineuse ; une statue de marbre blanc, dressée sur son piédestal, se dessinant sur l'azur du ciel de l'Attique ou sur le fond brumeux d'un ciel de Germanie. Agé de vingt-huit ans au moment de la mort de Voltaire, il a offert, après lui, le spectacle d'une de ces existences littéraires qui deviennent des puissances sociales, d'une de ces royautés intellectuelles qui, pour ne pas figurer dans l'almanach de Gotha, n'en ont pas moins de prestige. Il règne à la fois comme créateur et comme critique ; il éparpille ses idées comme des germes féconds qui fleuriront en Allemagne et fructifieront en Europe ; et, en même temps, il les concentre dans des créations qui s'appellent Werther, Mignon, Charlotte, Gœtz de Berlinchingen, Faust, Méphistophélès, Marguerite. Capable d'écrire des chefs-d'œuvre, il a sur les chefs-d'œuvre d'autrui des vues d'une profondeur et d'une sagacité incomparables : son analyse n'est pas dissolvante comme la nôtre : il fertilise ce qu'il touche, il prépare, il commence la restauration poétique du moyen âge pendant qu'il traduit Voltaire et inter-

prête les merveilles de l'art grec. Son génie compréhensif embrasse les deux ordres de beauté, les deux sphères d'idéal. Il peut vieillir; sa vieillesse sera une majesté, j'allais dire une poésie de plus. L'art, le culte du beau, la science, la vieille et la jeune Allemagne, marchent avec lui et lui font cortége. L'artiste, le poëte se transfigure et devient patriarche, pontife, oracle, demi-dieu. La passion, qui a agité les premières années de sa jeunesse sans altérer la vigueur et la lucidité de son cerveau, se change, au déclin, en une sorte de contemplation sereine qui se laisse aimer et sourit à des adorations innocentes. Enfin, malgré la date de sa naissance, il se fait notre contemporain en nous léguant Faust, un de ces types qui vivent, qui personnifient l'idée, le sentiment, la maladie morale d'une époque, qui parlent si puissamment aux imaginations que l'art s'en empare, s'en inspire, et que, dans toutes les langues, celle du théâtre, celle des couleurs, celle des sons, ils ajoutent quelque chose à ses formes et à sa vie.

Le règne de lord Byron est plus orageux et plus court; ou plutôt il règne moins et passionne davantage. Peut-être y a-t-il dans son génie tout un côté que la mode a porté aux nues et qu'elle en a laissé tomber. Mais quel éclat! quelle magie! Jusque dans ces abaissements volontaires d'une âme ulcérée, quelle grandeur! Dans ces ruptures hautaines avec la société des heureux et des sages, quels ravages et quelles conquêtes parmi les sages et les heureux! ce ne sont pas ici quelques groupes isolés d'étudiants ou d'artistes qui se réunissent dans une

mansarde pour lire de beaux fragments et de beaux vers ; ce ne sont pas les tentatives individuelles d'un petit nombre d'esprits précurseurs pour appeler sur une œuvre et sur un nom l'attention d'un public indifférent ; c'est une génération tout entière — penseurs, amoureux, rêveurs, patriciens, soldats, aventuriers, vainqueurs, vaincus, grands seigneurs, — qui tressaille, qui s'enivre à ces accents, qui se suspend à ces lèvres, à cette poésie originale et superbe, à ces récits légendaires qui enveloppent dans une même auréole le poëte, ses héros et ses ouvrages. Tout concourt à cette illusion de merveilleux et de mirage, depuis les colères de la *prude Albion*, depuis l'échange d'anathèmes et de représailles, jusqu'à cet exil à travers l'Europe, jusqu'à cette façon de forcer à l'enthousiasme hellénique un génie désenchanté et blasé, de payer de sa personne dans une croisade de poëtes et de disparaître, tout jeune et tout armé, aux premières clartés de cette aurore qui n'a pas eu de jour, comme un rhapsode ou un guerrier du temps et de la patrie d'Homère. Quelles fêtes, ces poëmes, *Parisina*, *Manfred*, *Beppo*, *la Fiancée d'Abydos*, *Lara*, *le Corsaire*, *Child-Harold*, *Don Juan!* Toute une nouvelle source d'inspiration, d'émotion, de curiosité, de passion, qui se découvre et qui jaillit; une fièvre pleine de délices; un mélange irrésistible d'âpreté saxonne et de volupté orientale; le songe d'une époque faite homme et se formulant dans une poésie enchanteresse! Les gens graves se surprenaient à rêver en lisant ces pages humides que tout le monde s'arrachait. Les honnêtes femmes étaient fascinées; on eût dit

un philtre dont les mystérieux aromes endormaient ou ensorcelaient la raison et la morale. Il y avait là, dans tout son charme et tout son danger peut-être, le fruit défendu, offert aux plus belles, aux plus élégantes des filles d'Ève, non pas sur les grossières assiettes de notre réalisme, mais dans de beaux vases d'or ciselés par une main aristocratique. Au moins le tentateur était digne d'elles, et jamais ces images, aujourd'hui usées, prestigieuses alors, d'ange rebelle, d'archange déchu, ne reçurent d'application plus haute, plus magnifique et plus complète.

On sait si Victor Hugo nous a jamais compté parmi ses thuriféraires. Les excès de sa manière, les aberrations récentes de sa poésie et de sa prose, ses acharnements sauvages contre ce qu'il a aimé et chanté, les ombres qui se sont faites dans cette lumière, les rugosités qui hérissent ce visage, nous n'avons rien épargné. On chercherait vainement dans cette carrière déjà longue la période d'enchantement et d'ivresse, celle où le triomphe est à la fois incontesté et éclatant, où la gloire donne sans marchander, où une nation entière fait d'un poëte et d'une œuvre son trésor et son idole. Il n'a pas eu ce sillon lumineux, cette traînée d'éclairs et d'orages à travers son temps, que nous avons signalée chez Byron, et qui le confond, dans le lointain, avec Manfred, don Juan et Lara. Tout cela est vrai, mais n'ôte rien à la grandeur des luttes, à la vigueur de l'athlète, à la portée des coups, à l'effet des victoires. Le charme manque presque toujours, mais la force est immense. L'homme qui a écrit

Hernani et les *Feuilles d'automne*, les *Orientales* et *Notre-Dame de Paris*, les *Fantômes*, la *Prière pour tous*, les *Djinns*, presque toutes les ballades, certaines pièces admirables des *Chants du crépuscule*, des *Voix intérieures*, certaines pages splendides des *Contemplations* et des *Misérables*, le poëte qui, malgré une difficulté réelle à se varier ou à s'assouplir, a pourtant rencontré bien des fois, à côté du grandiose et du terrible, l'attendrissement, l'élégance, la grâce, l'exquise beauté, celui-là peut avoir des égaux, mais non des supérieurs, dans la poésie de son siècle. Il y aurait injustice et folie à ne pas compter — et pour beaucoup — l'influence artistique et littéraire, la part prise à une révolution radicale qui, même sans tenir toutes ses promesses, a brisé de vieux moules, renversé de vieux temples, coupé et brûlé de vieux arbres, renouvelé l'art, la poésie, le roman, la critique, l'histoire, chargé des palettes, créé des statuaires et des peintres, réhabilité et vengé l'architecture gothique et frappé d'un ridicule indélébile ceux qui persisteraient à préférer le Panthéon à Notre-Dame. Par là, Victor Hugo atteint à la hauteur de ce rôle d'initiateur sans lequel un grand poëte restera toujours incomplet. Il n'a pas absolument régné, comme Byron, sur les imaginations, et, comme Gœthe, sur les intelligences. La société, quoi qu'on en dise, lui a résisté et lui résiste : mais l'art moderne tout entier porte l'empreinte de ses griffes léonines. Il n'a pas conquis les âmes, mais il domine toute cette partie matérielle et visible qui est à la poésie et à l'art ce que la nature extérieure est à l'idéal et à l'infini.

J'ai gardé Lamartine pour le dernier, et je voudrais qu'il me fût donné de rencontrer une fois des accents assez éloquents pour réparer les injustices, cicatriser les blessures, adoucir les amertumes de cette douloureuse vieillesse. Ne parlons pas du présent; parlons du passé : vieux nous-mêmes, penchons-nous sur les cendres de nos jeunes années avec cette mélancolique obstination des vieillards qui, envahis par le froid et l'ombre, fouillent dans leurs souvenirs de quoi s'éclairer et se réchauffer. Qui pourrait jamais oublier l'apparition soudaine de Lamartine, ce succès, cette explosion, ces transports? C'était une harmonie céleste, la réponse d'un ange fidèle aux anges révoltés: c'était un large courant, impétueux et pur, emportant les dernières souillures de la poésie païenne, reflétant à sa surface le ciel étoilé, le paysage, le toit de la maison et le clocher de l'église. Il continuait et versifiait Chateaubriand avec une nuance plus douce et plus tendre. Épique chez l'auteur des *Martyrs*, la réaction poétique et chrétienne devenait, chez Lamartine, élégiaque, intime, passionnée; elle se rapprochait du cœur, elle donnait à l'amour un langage qu'il n'avait pas encore parlé, où la volupté se faisait chaste, où la chasteté laissait entrevoir de mystiques flammes, où perçait un vague accent de cette tristesse inséparable des affections et des félicités humaines. Tous ceux à qui les fadeurs érotiques de Parny et de ses imitateurs ne semblaient pas le dernier mot de l'amour et du bonheur, tous ceux qui savaient lire, rêver, prier, pleurer, aimer, dont le cœur battait et qui, en sentant leur cœur battre, refusaient d'y

reconnaître les grossières suggestions du sensualisme, lurent, dévorèrent, savourèrent les *Méditations;* ils se les assimilèrent, et bientôt, grâce à cet échange magnétique qui est au fond des vrais succès de poëte, on eût pu croire que cette poésie, révélée à tous par un seul, avait été dictée à un seul par tous. Qu'on ne parle pas de mécomptes, de décadence, de jeunes promesses trahies par la maturité ! Les mécomptes, avec Lamartine, sont arrivés beaucoup plus tard et ont été d'un tout autre genre. En nous reportant à ces radieuses années, nous reconnaîtrons que les secondes *Méditations* étaient supérieures aux premières; que, dans les *Harmonies*, l'accent était plus ferme, l'idéal plus élevé, l'exécution plus parfaite. Le poëme de *Jocelyn*, qu'il ne s'agit pas de juger ici à des points de vue plus sérieux, annonçait, chez l'auteur, des facultés imprévues et le montrait sous de nouveaux aspects. L'élégie grandissait jusqu'à l'épopée domestique : le rêveur devenait créateur. Jocelyn et Laurence ajoutaient deux noms et deux figures à cette galerie où les imaginations poétiques vont chercher leurs sœurs. Même dans cette ébauche grossière, mais puissante, *la Chute d'un Ange*, bloc de marbre dégrossi plutôt que sculpté, il y avait aberration, il n'y avait pas déclin. C'était un grand poëte qui se trompait; ce n'était pas un talent épuisé et essoufflé qui tombait de lassitude. Bien des années après, dans cette phase qui dure encore et où les sujets de tristesse ne sont pas épargnés aux admirateurs de Lamartine, que de richesses! que d'indemnités! quelles charmantes surprises ! quels filons d'or pur dans

cet inépuisable minerai; *Graziella*, *Geneviève*, les belles pages des *Confidences*, *Fior d'Aliza !* S'il est vrai que la littérature ait ses grands seigneurs comme l'ancien régime, Lamartine aurait le droit de s'appliquer le mot célèbre, dit par un Rohan lors de la faillite du prince de Guéménée: « Nous seuls étions capables de nous ruiner aussi magnifiquement ! »

Je ne prétends pas avoir rien appris à mes lecteurs touchant ces quatre grandes renommées : mais il est bon parfois de rappeler les proportions et les mesures. Si l'on m'accorde qu'il y a des évidences indépendantes de toute preuve matérielle, de toute discussion raisonnable, de tout effort de logique, — des évidences que l'on pourrait qualifier d'instinctives,—il suffisait de nommer lord Byron et Gœthe, Victor Hugo et Lamartine, et d'énumérer brièvement leurs titres, pour réduire immédiatement à sa juste valeur cette épithète de premier poëte du siècle ou des temps modernes si imprudemment décernée à M. Alfred de Musset. Certaines impressions sont plus sûres que les jugements les mieux déduits. Oui, en passant de Gœthe, de Byron, de Lamartine, de Victor Hugo à M. de Musset, on se sent en présence de quelque chose de poétique et de délicieux encore, mais de moindre. Royer-Collard aurait dit : « Je ne le sais pas, mais je l'affirme. »

Moindre la figure : la statue olympique, le portrait en pied, se change en médaillon. Le profil élégant et raphaëlesque se dessine sur un fond un peu vague ; le front n'a pas ces ampleurs et ces lueurs qui trahissent le voisinage du firmament et des étoiles. Moindre le souffle : cette

poésie est essentiellement prédestinée à un épuisement précoce ; on la dirait *fragmentée* d'avance. Moindre la faculté inventive ou créatrice : où sont, dans le répertoire, dans le *personnel* d'Alfred de Musset, les équivalents de Marguerite, de Faust, de Mignon, de Manfred, de dona Julia, d'Haydée, de Parisina, de Jocelyn, de Laurence, de Graziella, d'Esmeralda, de Quasimodo, de don Ruy Gomez, de don César deBazan, de sœur Simplice, de Javert, d'Éponine, de Gavroche ? Ses scènes les plus agréables, ses personnages les mieux réussis, manquent de consistance et de corps. Ils ne marchent pas sur la terre ferme. Ce ne sont point des créations, des créatures vivantes dont l'image se forme peu à peu dans l'âme du lecteur et devient aussi nette que si elles avaient réellement vécu : ce sont des fantaisies animées par un ravissant esprit, dirigées, suivant son caprice, dans de bizarres espaces qui ne sont ni la terre, ni le ciel, et où les figures se dérobent à tous moments dans une brume légère, sous des nuages irisés. Le poëte les fait mouvoir et parler ; il les tient par un fil, et ce fil, si fin, si brillant et si soyeux qu'il puisse être, reste assez visible pour que les acteurs de ces petits drames y perdent leur réalité et leur vie. Ailes d'abeilles, bulles de savon teintes de toutes les couleurs du prisme, tissus brodés par des doigts de fée, perles répandues par une main prodigue le long des sentiers en fleurs, toutes les gracieuses métamorphoses auxquelles peut se prêter la langue française, tant qu'on voudra : Mais des preuves d'une faculté d'invention et de création, non. Moindre l'influence, la part prise au mouvement in-

tellectuel, poétique, social, littéraire, artistique, d'un temps ou d'un pays. Sans doute Rolla et Franck, Fantasio et Fortunio ont passionné bon nombre d'enfants du siècle qui se sont reconnus ou ont cru se reconnaître dans cet assemblage de rêverie mélancolique, de grâce cavalière, de scepticisme amoureux et de fougue sensuelle; mais qu'il y a loin de ces *reconnaissances* d'après coup, de ces parentés individuelles, proclamées entre un chagrin d'amour et une sortie de l'Opéra, à ces ivresses collectives, à ces affinités idéales, revendiquées tout à coup par des milliers d'imaginations et d'âmes en face d'une de ces œuvres qui ont amené l'usage et l'abus du mot *révélation*; œuvres inattendues la veille, et qui, le lendemain, semblent avoir répondu à une attente universelle! L'engouement de quelques aimables femmes du monde, qui, se croyant, — avec raison peut-être, — comédiennes de la force des sociétaires du Théâtre-Français, jouent à satiété *le Caprice* ou *Une porte ouverte*, et ont fait du volume de *Proverbes* le manuel de leurs coquetteries élégantes, n'a rien de commun avec ce sentiment immense, irrésistible, dont je ne veux pas discuter la valeur morale, mais qui donna, en un jour, à Byron et à Lamartine une foule d'Haydées ignorées et d'Elvires inconnues? Dans un genre moins romanesque, à quelle profondeur ou même à quelle surface de l'esthétique et de l'art moderne trouverait-on la trace d'Alfred de Musset; — quelque chose d'analogue à cette forte empreinte que Gœthe et Victor Hugo ont creusée à travers leur siècle?

Moindre enfin le travail d'artiste, le fini de l'exécution, ce mérite secondaire, mais réel, qui consiste à serrer de près son idée, à ne rien admettre de vague, de confus ou d'obscur, à augmenter les ressources de la langue poétique, à triompher des difficultés de la prosodie et de la rime, et à ne pas échapper à la gêne par la négligence· Ceci n'est qu'accessoire et nous servira d'ailleurs dans une autre partie de la discussion.

Cette première question résolue, l'infériorité relative de ce *premier poëte des temps modernes* bien et dûment démontrée, Gœthe, lord Byron, Lamartine et Victor Hugo rétablis à leur rang, et Alfred de Musset ramené à une place, bien belle encore, immédiatement au-dessous des quatre plus grands poëtes du siècle, notre tâche se simplifie ; il nous est permis de rechercher ce qu'il y a d'intempestif et de malavisé dans cette édition monumentale ; il nous est possible de prouver qu'une édition de ce genre ne pouvait être dangereuse pour personne plus que pour Alfred de Musset.

II

Sa carrière poétique, — si courte hélas ! et finie bien avant sa mort, — pourrait se diviser en trois phases à peu près égales, dont chacune comprend un espace d'environ huit ou dix années. La première com-

mence au collége, à ce juvénile début dont il a dit lui-même :

> Mes premiers vers sont d'un enfant,

et va jusqu'à la publication des *Nuits* et du *Caprice* dans la *Revue des Deux-Mondes*. La seconde finit au seuil de la République de février, époque où furent joués les deux *Proverbes* qui ont fait la fortune dramatique du poëte. La troisième s'écoule, ou plutôt se traine entre l'éclatant succès des *Proverbes* et l'année 1857, date officielle de la mort, en passant comme un convoi funèbre par l'Académie française.

On a remarqué déjà quelle avait été la gradation singulière du succès et de la célébrité de M. de Musset, en sens inverse de son talent : nié ou renié, inconnu et méconnu quand il est en pleine floraison et en pleine séve ; contesté, mis au second rang, mais voyant s'accroître le groupe de ses admirateurs, quand il reste stationnaire et donne déjà des marques de fatigue ; applaudi, fêté, couronné, choyé, populaire, lorsque le déclin se fait chaque jour plus visible, lorsque la décadence se change en débâcle, lorsque la coupe vide n'exhale plus qu'un parfum éventé.

Quoi qu'il en soit, la première période (1829-1838) contient, à très-peu d'exceptions près, tout ce que le poëte a publié de beau, de vivace et de durable. C'est l'époque de progrès et de croissance ; car, malgré tout ce qu'offrait de merveilleux ce début d'adolescent, il faut bien avouer, à distance, qu'une bonne moitié des *Contes d'Espagne et d'Italie* ne méritait pas de survivre. Si nous la retrouvons

avec plaisir dans le volume de 1840, c'est uniquement comme souvenir, par complaisance pour notre propre jeunesse, et aussi parce que quelques-unes de ces pièces, la fameuse *Ballade à la Lune*, *l'Andalouse*, *Mardoche*, nous rappellent d'amusantes équipées et doivent, à ce titre, figurer dans l'histoire de la poésie d'alors. Au fond, ce recueil de 1829 se réduisait à peu de chose. *Portia* et *don Paez* sont d'heureux pastiches de lord Byron : dans *Mardoche* et les *Marrons du feu*, l'insolence cavalière de la forme, les espiègleries d'enfant terrible amené à tout oser par la certitude de plaire, obtiennent grâce pour le vide absolu de toute pensée, je ne dis pas sérieuse, mais poétique, pour le décousu, le sans-gêne des digressions, pour une sorte de défi permanent contre les lois les plus élémentaires de la versification. Quelques chansons fort bien tournées, popularisées par la musique, voilà tout ce qui reste. Franchement, sans même arriver à l'édition monumentale qui sera forcée de ramasser bien d'autres bribes, c'était déjà trop de rencontrer dans le volume définitif, — et immortel, — (on voit que je ne lésine pas), des vers tels que ceux-ci :

Dans Venise *la rouge*
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans *l'eau*.
Pas un *falot*... ;

ou ceux-ci :

Peut-être quand déchante
Quelque pauvre *mari*,
Méchante,
De loin tu lui *souris*...,

et les suivants, où l'espièglerie devient une froide gravelure.

Que l'on compare, non pas à ces vers, mais aux meilleures pages des *Contes d'Espagne et d'Italie*, les poésies que Victor Hugo avait écrites au même âge, et qui faisaient dire par le secrétaire perpétuel de l'Académie : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé ici que des incrédules. » —Qu'on leur compare les plus faibles des *Premières Méditations*, *l'Éloa* d'Alfred de Vigny, les *Consolations* de M. Sainte-Beuve, les *Iambes* d'Auguste Barbier : et que l'on dise si le public, les lettrés, les sages, le *Journal des Débats*, avaient absolument tort de ne pas prendre au sérieux ce brillant casseur d'assiettes qui préludait au succès par le tapage. Enfant charmant! disait-on dès lors : oui, enfant charmant. Chateaubriand avait appelé Victor Hugo un enfant sublime. Les deux adjectifs marquent suffisamment les distances, et résumeraient au besoin notre idée. Il y a des mots qui surnagent et qui classent. De même que l'on a, pendant un quart de siècle, decoré et finalement enterré ce pauvre Gustave Planche sous l'étiquette d'*éminent* critique, de même cette qualification de *charmant*, à propos de M. de Musset, revient toujours, se place sans cesse sur les lèvres et sous la plume, au point d'impatienter, je l'avoue, ceux qui l'admirent trop ou l'admirent mal. — Quel charmant esprit! entendions-nous dire dans les couloirs du Theâtre-Français, le soir de la première représentation du *Caprice*. Charmant poëte! répondent en chœur les lecteurs de *Namouna*, de *A quoi rêvent les jeunes filles*, de *Frédéric*

et Bernerette. Charmant poëte ! répétons-nous, et si l'on nous réplique : dites donc grand poëte ! nous répondons : non, encore une fois non ! poëte charmant qui a eu des inspirations de grand poëte.

Au reste, — et ceci est encore, quoique avec bien du charme, une condition d'infériorité, — si l'on s'en rapporte à Alfred de Musset lui-même, il ne paraît ni s'être bercé d'ambitions plus hautes. ni avoir eu cette foi dans son génie, qui est, même dans l'erreur, un signe de grandeur et de force. Il s'est moqué, dès 1831, de ceux qui avaient sérieusement récriminé contre les *Contes d'Espagne et d'Italie;* dans un alexandrin trop souvent répété pour que je le cite, il s'est vanté de boire dans son verre *qui n'est pas grand :* nous l'avons vu qualifier d'œuvre d'enfant ses premières poésies. Plus tard, en 1836, écrivant un article sur le salon, il disait à propos d'un peintre, M. Decaisne, je crois : « Nous qui avons été plus longtemps et plus complétement dans le faux... » Modestie vraie ou fausse, qui contraste agréablement avec l'orgueil d'Olympio ! Confession au moins bizarre chez un homme qui, à vingt-six ans, avait à peu près produit tout ce qui devait faire vivre son nom ! C'est là un symptôme. A cette date, M. de Musset semblait disposé à une amende honorable qu'on ne lui demandait pas. Il faisait des avances à Lamartine, et se posait devant lui comme un écolier devant son maître. Dans des lettres spirituelles, signées Dupuis et Cotonnet, il prenait parti pour les classiques, la sagesse bourgeoise, la langue vulgaire et le bon sens. On n'a pas assez remarqué ces ten-

dances éclectiques d'un talent qui s'était accusé d'abord avec des allures si vives et si tranchées. Ses idées sur la poésie et sur l'art n'eurent jamais rien de net : il rompait en détail avec le romantisme, qu'il avait eu, au début, l'air de conduire en chef d'avant-garde. Il se repliait peu à peu sur les gros bataillons, sur les salons et les gens du monde : son rêve, pendant ses dix dernières années, fut d'écrire une tragédie en cinq actes et en vers pour mademoiselle Rachel, et je crois même que le délit a eu un commencement d'exécution. Il salua avec enthousiasme le succès de la jeune tragédienne, et ne comprit pas que ce succès n'était qu'un accident fâcheux, qui, en galvanisant le vieux répertoire tragique pour le rejeter plus tard dans une ombre plus épaisse, achèverait de tuer le drame et détournerait le théâtre moderne de ses véritables voies. A dater de 1837, c'est-à-dire de la publication du *Caprice*, la fantaisie shakspearienne disparaît complétement. Dans ce *Caprice*, dans *Une porte ouverte*, il n'y a plus que de l'esprit, d'un grain assurément plus fin que celui de M. Scribe, d'une provenance plus poétique que celui de Marivaux, mais sans que les différences soient bien notables. *Louison*, petite comédie tombée, en 1849, au Théâtre-Français, annonçait un retour plus décidé aux idées communes, versifiées d'une main encore habile, mais qui, autrefois si légère, arrivait par la lassitude à l'emphase. Si nous indiquons ces détails d'une importance secondaire, c'est pour montrer d'abord qu'Alfred de Musset ne jugeait pas ses commencements si glorieux qu'ils lui rendissent toute transformation impos-

sible, toute récipiscence inutile ; c'est ensuite pour faire voir qu'il n'a pas eu cette volonté forte, ce *tout d'une pièce* qui révèle les artistes vraiment grands, cet idéal qui, une fois entrevu, s'empare d'une imagination et ne lâche plus prise.

Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'aux années qui suivirent son premier volume. Ce furent les plus belles, les plus pleines. Loin de nous l'envie de contester l'éclat ou le charme des inspirations qui se succédèrent presque coup sur coup : le *Spectacle dans un Fauteuil ;* les premiers *Proverbes, Rolla ;* un peu plus tard les premières *Nouvelles* et la *Confession d'un Enfant du siècle ;* période glorieuse, glorieusement terminée et couronnée par les *Stances à la Malibran* et par *les Nuits !* On se tromperait étrangement si on nous attribuait une pensée de réaction dénigrante contre un homme que nous avions lu, aimé, admiré, appris par cœur, longtemps avant qu'il fût applaudi et mis à son rang. Ce serait là, de notre part, acte de mauvais goût et d'ingratitude : c'est assez, c'est trop, dans une vie de critique, de s'être montré une fois passionnément sévère, — sévère jusqu'à l'injustice, — envers un écrivain d'une autre ampleur, d'une autre puissance que M. de Musset, autrement capable que lui de porter sur ses robustes épaules le poids d'une édition monumentale. Non, rien n'est changé dans nos sentiments pour l'invocation au Tyrol, pour les belles scènes de *la Coupe et les Lèvres*, pour les fameuses strophes de *Namouna*, pour ces pages délicieuses ou splendides qui devinrent bientôt, dans nos petits groupes d'aspirants littéraires, ce que les refrains

de Béranger furent dans les ateliers de travail et dans les chambrettes d'étudiants. Sauf le refroidissement inévitable dont *les ans sont la cause*, ce qui me ravissait alors m'enchante encore; c'est la même admiration, si ce n'est plus la même ivresse. Le songe est fini, mais le souvenir reste; et le souvenir, c'est le songe encore, le songe après le réveil.

Mais enfin, maintenant qu'il s'agit d'un *avenir passé*, sous quelle forme, à trente ans de distance, nous apparaissent ces œuvres? Sous la forme de fragments, de morceaux détachés, ou, si l'on veut, d'admirables préludes. On ne saurait assez louer, assez admirer le début, les digressions si poétiquement éloquentes de *Rolla* : mais *Rolla* en lui-même, qu'en dire? C'est un magnifique péristyle sans temple; l'idée du poëme n'est rien; la sempiternelle légende de la passion retrouvée dans un bouge de courtisane; légende abrégée cette fois et brusquée au point de devenir inintelligible et impossible. Et les strophes de *Namouna?* Des variations merveilleuses sur un thème extravagant. Voici une tiède soirée d'avril; dans un gracieux réduit, plein de chansons et de fleurs, se réunissent des jeunes gens, artistes, poëtes, rêveurs, amants passionnés de l'idéal, sachant sur le bout du doigt Mozart, Byron et Hoffmann. Les dernières clartés du soir se glissent à travers les rideaux; du fond du jardin, par les fenêtres entr'ouvertes, montent de vagues harmonies, des gazouillements de fauvettes, des frémissements de feuillage, des senteurs de lilas et de tilleuls. Au dedans, un piano; sur le pupitre, les partitions des maitres; Listz

est là, au milieu de cet auditoire admirablement préparé à l'écouter : il s'assied devant le clavier ; ses mains magiques courent sur les touches sonores. L'heure est propice, les cœurs palpitent : silence ! C'est un de ces moments que l'on voudrait arrêter au passage, où affluent toutes les poésies de l'art et de la jeunesse, et qui suffiraient à l'âme si ces rapides éclairs, en lui faisant entrevoir l'infini, le lui donnaient. Listz improvise : il est sûr de son public ; il est inspiré, il est sublime ; la mélodie ruisselle à torrents ; le ciel s'ouvre ; les voix du paradis et de l'enfer sortent des flancs de ce piano qui semble vivre de la vie de son seigneur et maître ; la sensation musicale atteint le plus haut degré d'enivrement et d'intensité... Oui, mais après ? Après, la *Symphonie pastorale*, l'ouverture de *Freyschütz*, le second acte de *Guillaume Tell*, le quatrième acte des *Huguenots*, restent les monuments de la musique.

Ce que nous disons de *Rolla* et de *Namouna* peut s'appliquer à la plupart des productions qui signalèrent cette phase brillante. Dans *la Coupe et les Lèvres*, dans *A quoi rêvent les jeunes filles*, dans *Fantasio*, dans *les Caprices de Marianne*, le tissu n'est rien, la broderie est tout. Ces *Proverbes*, de 1833 à 1836, si supérieurs dans l'ordre poétique au *Caprice* et à *Une porte ouverte*, ne sont cependant que des scènes ; le poëte est dans la coulisse ; il souffle ses personnages, admirablement, j'en conviens, mais il les souffle ; dans ces pièces, ce qu'il y a de mieux réussi, c'est ce que j'appellerais les tirades, si ce mot, accaparé au profit ou aux dépens de la tragédie

classique, pouvait s'appliquer à ces petits chefs-d'œuvre de fantaisie et de grâce. Tout cela est bon à mettre dans un flacon, mais dans un tonneau!!... J'arrive à ce qu'Alfred de Musset a écrit de plus parfait, de plus *complet;* les élégies, en comprenant sous ce titre la belle *Épître à Lamartine*, où l'accent élégiaque est si pur et si pénétrant. Dans notre temps, ni dans aucun temps, la poésie intime, lyrique, personnelle, de quelque nom qu'on la désigne, n'a rien de préférable, je dirais presque de comparable, aux *Stances à la Malibran*, à *Lucie*, à *Pâle étoile du soir*, à *J'ai dit à mon cœur*, et surtout aux immortelles *Nuits*. Là les imperfections matérielles, les négligences de détail, les rimes insuffisantes, disparaissent dans le sentiment poétique, dans l'idéale beauté, comme des grains de poussière dans un rayon de soleil. *L'Espoir en Dieu* mérite un éloge plus rare et qu'il nous est permis de trouver plus précieux. Sceptique et goguenard dans les *Contes d'Espagne*, douloureusement incrédule dans *Rolla*, lestement accommodé à la gaudriole gauloise dans *le Chandelier*, Musset, dans ces beaux vers :

Je ne puis, malgré moi l'infini me tourmente, etc.

Et dans ces strophes :

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir, etc.

exprime, sinon une foi bien distincte, au moins une crise de nostalgie céleste, le plus émouvant spectacle que puisse offrir une âme poétique : et voyez si nous sommes

des rabâcheurs de sacristie en conseillant aux poëtes, aux artistes, d'élever sans cesse leur idéal jusqu'à ce qu'il touche au ciel ou qu'il y aspire : ici le *charmant* poëte est vraiment *grand*. Jamais il n'a touché de plus près à la vraie grandeur que dans cette page unique où il appelle avec de pathétiques accents et des larmes sincères ce qui a manqué au reste de son œuvre.

A présent, recueillez toutes ces perles; ajoutez-y, bien qu'il y ait du déchet, la *Confession d'un Enfant du siècle;* tous les *Proverbes* jusqu'à *Une porte ouverte*, toutes les nouvelles jusqu'au *Fils du Titien*, en m'accordant que ces nouvelles sont peu de chose si on les compare aux chefs-d'œuvre de George Sand, de Mérimée et de Balzac : vous aurez ce que l'auteur, sans se prodiguer, a publié dans l'espace de sept ans, ce qui tient à l'aise dans trois petits volumes.

Mais qu'est-ce à dire? Et depuis quand la valeur, l'immortalité d'un poëte se mesure-t-elle aux dimensions de son œuvre? Faudra-t-il donc préférer un ennuyeux poëme épique à une élégie exquise? Les tableaux d'apparat des galeries de Versailles passeront-ils avant les petites toiles de Metzu et de Gérard Dow? — Telle n'est pas, à Dieu ne plaise, notre pensée; telle n'est pas la question. La question était de savoir si la physionomie, les ouvrages, les beautés d'Alfred de Musset se prêtaient à une édition monumentale. Or il résulte de l'ensemble de nos souvenirs que, même dans cette période éclatante, suivie d'une éclipse si prompte, l'auteur de *Rolla* et de *Namouna*, essentiellement incomplet, se refuse à ce qui voudrait le

compléter. Cette vérité devient évidente si nous passons aux années stationnaires ou de déclin; elle devient accablante, si l'on songe à tout ce qu'il faudra ramasser de miettes, de découpures, de petits billets, d'impromptus, de vers d'album, d'autographes arrachés à une muse nonchalante et ennuyée, pour parvenir à ce fameux *complet*, une des manies, un des fléaux, un des ridicules de notre époque!

Glissons rapidement sur ces deux phases, — halte et décadence, — qui vont de 1841 à 1857. La première est enfermée presque en entier dans le volume de *Poésies nouvelles*, publié en 1850, au moment où Alfred de Musset, applaudi au théâtre, recherché dans les salons, révélé au public sans rien perdre auprès des lettres, cueillait d'une main déjà lasse tout un arriéré de gloire et essayait d'affirmer par un regain de talent cette vogue tardive. Ce volume est grêle; il contient encore des beautés; mais ces beautés clairsemées, fatiguées, grisonnantes, raisonnables, non plus la vivacité, la verve, l'originalité du début: on sent une veine appauvrie qui n'a plus de quoi faire des folies; on devine que, pour composer ce mince in-18, l'auteur a fouillé tous ses cartons, repris son bien dans les *albums* de ses amis, fait flèche poétique de tout bois de rose ou de campêche. C'est là que l'on voit poindre ces titres désastreux, signes infaillibles de sécheresse et de pénurie, clochettes de vaches maigres: *Réponse à cette question..... Impromptu à Mademoiselle B..... A M. Sainte-Beuve sur un passage d'un article*, etc., etc. — Un défaut déjà sensible dans *Une porte ouverte* et même

dans *le Caprice*, l'afféterie, cette ride de la fantaisie et de la grâce, s'accuse dans plusieurs de ces morceaux, les *Conseils à une Parisienne*, par exemple, et *Trois marches de marbre rose*. Dans cette imagination ravissante, les fleurs hâtives, les fruits précoces ont subi une transmutation singulière : les uns semblent confits, les autres distillés.

C'est l'époque où *Louison*, comédie écrite exprès pour le théâtre, tombe aux Français, comme, trois ans plus tard, tombera *Bettine* au Gymnase. Ce qui reste beau dans ce volume de 1850, c'est une excellente satire sur la *Paresse ;* c'est, avec deux ou trois jolis sonnets, *le Souvenir*, l'élégie sur la *Mort du duc d'Orléans ;* ce sont trois ou quatre adorables petites pièces détachées des Nouvelles ou des Proverbes écrits avant 1840 : en tout, une trentaine de pages. Ajouter ces trente pages au premier recueil, en retrancher le tiers environ des *Contes d'Espagne et d'Italie*, composer, à l'aide de cette refonte, le petit volume définitif, délicieux, impérissable, c'eût été le fait d'une intelligente amitié et d'une admiration spirituelle. Par malheur, l'admiration et l'amitié se piquent rarement d'esprit : elles laissent ce superflu à l'indifférence.

Le succès, la mode, le bruit du théâtre, les représentations plus ou moins heureuses des *Caprices de Marianne*, du *Chandelier*, de *Il ne faut jurer de rien*, d'*Andréa del Sarto*, couvraient et dérobaient ce déclin qui n'était que trop réel, et qui ne tarda pas à devenir trop visible.

Nous n'avons pas à insister. Le tableau de ces dernières années n'ajouterait rien à nos preuves : il nous attriste-

rait, en rappelant aux amis de la poésie et du poëte un sujet de tristesse. Les *Contes*, qui avaient paru dans le *Constitutionnel* des petits jours, de ceux où on laissait reposer *le Juif Errant*, furent réunis en 1854, et donnèrent le signal d'une réaction trop justifiée par l'affaissement de cet aimable génie. Situation bizarre et poignante que celle de ce poëte encore jeune, mûr à vingt ans, vieilli à trente, agonisant à quarante, ayant dès l'abord mérité et longtemps attendu la gloire, la voyant arriver, frapper à sa porte, et n'étant plus capable de la recevoir! A tous moments, on annonçait quelque œuvre nouvelle; c'était tantôt une *Frédégonde*, tantôt *un Songe d'Auguste*, tantôt un nouveau proverbe, *l'Ane et le Ruisseau*, que sais-je? Les œuvres ne paraissaient pas ou attendaient pour paraître le *Magasin de Librairie* de cet excellent M. Charpentier, qui, à force d'admirer Voltaire et Alfred de Musset, s'est imaginé un jour les avoir découverts. La vie s'était retirée de tout cela, comme la mer se retire d'une de ses plages en y laissant des touffes d'algues et des débris. Tout cela pourtant, et non sans une foule d'annexions supplémentaires, figurera dans cette édition monumentale; c'est ainsi que nous sommes ramené au vrai sujet de notre étude.

Nous ne l'aurions pas entreprise, s'il ne s'était agi que de protester contre les exagérations pardonnables d'un éditeur enthousiaste, de reparler d'ouvrages présents à toutes les mémoires, de paraphraser le mot cruel de Henri Heine à propos de ce rapide passage d'un éclat si vif à un déclin si brusque, et enfin de fixer la place d'Alfred de

Musset dans la poésie contemporaine. Ce qui nous a frappé, c'est le contraste du caractère même de ces ouvrages, de la physionomie de ce poëte, des allures de cette muse avec les conditions et les exigences d'une édition complète et compacte. Ce qui nous afflige, c'est cette espèce d'épidémie morale, cette rage de persécuter les morts illustres, de fureter dans leurs papiers ou dans leurs poches, de regarder au fond de leurs assiettes et de leurs verres, de faire des volumes avec les broutilles de leur esprit et de n'avoir ni repos, ni trêve, jusqu'à ce que, par ce supplément de bagage, on ait alourdi et embarrassé leur départ pour la postérité, jusqu'à ce que, par ces titres illusoires, puérils, décevants, à la curiosité et à l'attention publiques, on ait compromis les véritables.

Voulait-on honorer la mémoire d'un délicieux poëte, contenter ses amis et ses admirateurs à l'aide d'une édition digne de lui? Rien de plus juste et de plus facile. Il y a des bijoux typographiques qui tiennent moins de place que nos pauvres petits volumes, fabriqués à la diable, voués à la dispersion et à l'oubli. Sans remonter à l'âge d'or des Aldes et des Elzévirs, nous avons vu des livres publiés par M. Techener ou sortis des ateliers du regrettable M. Perrin, de Lyon, qui avaient de quoi contenter les plus minutieux bibliophiles, de quoi chatouiller l'orgueilleuse faiblesse de l'auteur le plus superbe. Trois volumes de ce genre, imprimés avec tous les raffinements de l'art sur du papier impérissable, recommandés d'avance aux plus célèbres relieurs, voilà l'hommage à décerner à M. de

Musset, celui qui se fût admirablement accordé avec la nature de son talent et de ses œuvres, et les eût décidément consacrés. Notre admiration de vieux amis, fiers d'un pareil camarade, serait devenue de l'intimité. Les rangs se seraient serrés dans l'étagère favorite pour faire une place au nouveau-venu : Manon Lescaut et Virginie auraient accueilli Bernerette sans repousser Mimi Pinson : Sterne eût tendu la main à Fantasio : La Fontaine eût redoublé de bonhomie pour réciter à son voisin la fable de *l'Ours et le Pavé*. Horace eût reconnu son arrière-petit-fils, et ils auraient raillé ensemble, dans leurs sveltes proportions et leur mince format, ceux qui ont cru s'immortaliser en se multipliant, et qui, dès leur premier pas hors de leur siècle, tombent écrasés sous la masse de leurs écrits.

Mais vous figurez-vous *la Mouche*, *le Secret de Javotte*, *la Ballade à la lune*, la chanson de Fortunio ou de Mimi Pinson, lues dans un majestueux in-quarto ? Vous figurez-vous les délicats, les raffinés, c'est-à-dire le public définitif d'Alfred de Musset, ayant à retrouver dans dix gros volumes les quelques pages, les quelques stances, les quelques vers qui les ont charmés? Vous figurez-vous une jeune femme, revenant du bal, voulant se donner, avant de s'endormir, un quart d'heure d'enchantement poétique et de rêverie, obligée de se livrer à un véritable déballage avant de remettre la main sur les strophes de *Namouna* ou sur les *Stances à la Malibran?* Et ne dites pas que ce sont là des détails matériels, des taquineries puériles! Entre ces détails et le succès, le charme, la fortune d'un

livre, il existe de secrètes et étroites affinités, des affinités morales. Ceux que nous voyons, de nos jours, accumuler à plaisir les éditions de luxe, à grandes marges, à deux colonnes, monumentales, *illustrées*, ceux-là sacrifient l'idéal à la matière, l'esprit aux yeux et la gloire de *leurs* auteurs à une spéculation mal entendue. J'entends dire par des connaisseurs que M. Bida, l'artiste éminent, n'était pas l'interprète qui convenait à Alfred de Musset, et que ses dessins rendent mal la pensée du poëte : c'est possible; mais en dehors de ce fait particulier, les exemples et les preuves ne me manqueraient pas. Qui de nous ne se souvient des *Contes d'Hoffmann*, traduits par Loève-Veimars et publiés en 1829? Quatre in-18 à la couverture grisâtre, sur laquelle deux figures fantastiques, panache au chapeau, moustaches en croc, souliers à la poulaine, semblaient inviter les passants à venir prendre leur part de ces visions et de ces récits. Le succès fut immense... On voulut faire au conteur visionnaire les honneurs de l'édition et de l'*illustration* en grand; et voilà que le prestige, la terreur, le frisson, le charme, s'évanouirent comme des fantômes à la pâle clarté du matin. Qui a jamais pu lire *Gil Blas* dans le *monument* décoré par M. Gigoux, et n'est bien vite revenu à ces volumes portatifs où je déclare, pour ma part, avoir appris le peu de français que je sais? Ceci n'est que le côté extérieur et partiel de la question; tâchons de la généraliser et de l'élever.

Notre siècle commet un contre-sens bizarre : s'il y a au monde deux sentiments qui se contrarient et s'excluent,

c'est assurément l'admiration et la curiosité. L'admiration est essentiellement synthétique; la curiosité est mère ou sœur de l'analyse : l'une procède par éblouissements; l'autre a des yeux de lynx et fait profession de chercher, comme dit l'argot littéraire, *la petite bête*. Or, de nos jours, à propos des morts surtout, l'admiration prend la curiosité pour complice. On meurt : accident qui arrive à tout le monde, même aux immortels! Aussitôt une émeute de curieux se précipite autour du cercueil. Cette postérité de contemporains, au lieu de lire les œuvres sérieusement belles du défunt, d'en faire le triage, de leur assigner une place dans le trésor des royautés intellectuelles, ne semble préoccupée que de savoir s'il y a de l'inédit, et, ce qui serait bien plus appétissant encore, du déshabillé et de l'intime. *Lara*, *René*, *le Roi d'Yvetot*, *le Lac*, *les Feuilles d'automne*, *Faust*, *Rolla*, bagatelles, vieilleries! Si vous connaissiez les mémoires, les souvenirs personnels, les confidences, les confessions, l'autobiographie du grand homme! Si vous pouviez lire les manuscrits restés dans les tiroirs! et la correspondance! Tenez, moi qui vous parle, j'ai une centaine de lettres qui, si on les publiait, montreraient sous un jour tout nouveau cette belle âme, ce prodigieux esprit. Et la vie privée! le fin mot et le dernier mot de ces romans, de ces élégies, de ces poëmes qui ont été vivants avant d'être écrits! Le plaisir de faire connaissance avec la vraie Charlotte, la vraie Amélie, la véritable Elvire! C'est ce qui mérite de nous passionner, et non pas des ouvrages que tout le monde a lus, et où l'auteur, pour mille raisons de conve-

nance, a été obligé de défigurer ses souvenirs, de taire les noms propres, de multiplier les voiles !

C'est ainsi qu'admirateurs et curieux commencent, de compagnie, la chasse à l'inédit, à l'inconnu, aux petits vers, aux opuscules, aux parcelles d'idées, au menu épistolaire, aux morceaux de papier, aux œuvres tronquées, boiteuses, mal venues, ébauchées, que l'auteur avait prudemment retranchées de son répertoire, et qui, vieilles avant d'avoir vécu, sentent le renfermé. Rien ne leur paraît de valeur trop minime et de poids trop léger ; l'acrostiche sollicité par madame de C..., le quatrain pour le jour de la fête de madame B..., le madrigal en réponse à une invitation de madame D.... Puis viennent les révélations sur la jeunesse, sur la vie intime ; celles qui sont innocentes sont niaises ; celles qui sont intéressantes sont coupables : n'importe ! tout est bon ; cela fait des volumes! On dirait que les chefs-d'œuvre ne valent que par ces insignifiants ou compromettants accessoires ; que ces précieuses et suaves essences, étiquetées par l'auteur lui-même et renfermées dans des vases d'un travail exquis, ne peuvent avoir tout leur parfum et toute leur saveur que quand on les aura délayées dans un fleuve d'eau-de-vie ou dans des flots de tisane.

Qu'arrive-t-il? Comme le mal est épidémique, comme nos illustres savent ce que leur promet cette manie, la plupart jugent à propos de ne pas attendre, et d'escompter de leur vivant les bénéfices de la curiosité publique. Volontiers ils commanderaient, comme Charles-Quint, leurs obsèques préventives pour avoir le plaisir, non-seu-

lement d'entendre prononcer leur oraison funèbre, mais de se peindre en pied et en buste, de se raconter en détail, depuis les gentillesses de leur enfance jusqu'aux prouesses de leur virilité, depuis leur premier amour jusqu'à leur dernier rhumatisme. Oubliant que le talent doit avoir sa pudeur comme la beauté, et que le demi-jour lui sied comme à elle, ils font de leur célébrité une devanture, une vitrine derrière laquelle s'étalent à la fois l'auteur et l'œuvre, les commentaires de l'œuvre et les indiscrétions de l'auteur. Que dis-je? cet étalage est encore trop intérieur, trop éloigné du regard et de la main. Donnez au grand homme quatre planches à placer devant sa façade; il en fera un tréteau en plein air, surabondamment exposé aux yeux d'un public idolâtre. Hissé sur ce tréteau, avec accompagnement de cymbales et de trombones, il s'emparera d'un sujet quelconque, et, sous prétexte de parler des autres, il parlera de lui. On dit que le théâtre se meurt; non, il se déplace. Ce n'est plus le théâtre qui est vivant, c'est la vie qui est théâtrale. Ce penchant à se mettre en scène, ce perpétuel *en dehors* dans les habitudes et le langage, ces poses et ces attitudes arrangées en vue de la foule, ces phrases et ces mots qui semblent avoir passé par-dessus la rampe pour arriver dans le monde, cette manie de cacher l'homme sous le personnage, tout cela c'est du théâtre. Le théâtre est partout, excepté chez lui, où il nous afflige de sa stérilité sénile. Il teint de ses couleurs décevantes la société, l'art et les lettres, les physionomies, les intelligences et les âmes. Son atmosphère factice s'infiltre dans notre air

salubre; ses chimères empiètent sur nos réalités, ses trappes sur notre terrain ferme, ses mensonges sur nos vérités, ses libertés sur nos servitudes. On dirait que nos fortunes, nos maisons, nos consciences, nos finances, nos vertus, nos franchises, nos dépenses, nos amitiés, nos talents, nos lois, notre politique, soient toutes affaires de théâtre, destinées à vivre, comme ses œuvres, entre huit heures et minuit, et à disparaître avec le rideau qui tombe et le lustre qui s'éteint.

Sérieusement, il est fâcheux que les hommes qui avaient eu, pendant leur vie, le bonheur et le bon goût d'échapper à ces excès de publicité personnelle, à ces abus du *complet*, — hier Béranger, aujourd'hui Alfred de Musset, — soient, après leur mort, exposés à en subir les inconvénients par le zèle irréfléchi et l'aveugle empressement de leurs admirateurs et de leurs amis. On ne saurait croire tout ce que l'auteur si spirituel des *Souvenirs du peuple* et du *Sénateur* a perdu à toutes ces correspondances, à tous ces appendices explicatifs, commémoratifs, anecdotiques et biographiques, publiés par les Paul Boiteau et les Perrotin. Sa muse malicieuse et charmante s'est noyée dans ce déluge. Je pourrais citer une multitude d'autres exemples. Vous souvenez-vous d'une femme du monde, âme mélancolique, imagination romanesque préparée à la poésie par la souffrance, n'écrivant que pour elle et pour sa société intime, racontant, dans un style pâle et doux comme le sourire d'un malade, d'émouvantes histoires à l'usage des cœurs blessés dans les luttes de la vie ou effarouchés du grand jour? Ses personnages ressemblaient à des

morts aimés qu'on eût fait agir et parler : blanches et délicates figures sous un léger voile de mousseline noire. On s'arrachait ces touchants récits qui se cachaient dans l'ombre : une demi-publicité les trahit ; une *Revue* s'en empara, et *Résignation*, , *le Médecin de village*, *Marie-Madeleine*, firent couler bien des larmes. L'auteur mourut. On crut pouvoir et devoir appeler sur ses ouvrages ce grand jour qu'elle avait redouté. Elle aussi, on la publia *complète*, en trois grands volumes in-8°, avec des poésies et des romans inédits. Le cadre était trop grand, le poids trop lourd, la lumière trop vive. Les trois in-8° écrasèrent ces frêles récits, ce suave talent, cette poétique mémoire. Récemment, un maître pour qui semble écrit le *Ne quid nimis*, M. de Sacy conseillait à M. Sainte-Beuve de donner à ses charmants *Lundis* une forme plus définitive, plus grandiose et plus durable ; de les élever à l'état de dictionnaire de la littérature du dix-neuvième siècle, commençant par la première lettre de l'alphabet et finissant par la dernière. C'était, je veux le croire, le conseil amical d'un collègue en exercice ou en expectative. Dans le fait, l'inimitié la plus habile ne pourrait tendre à l'ingénieux écrivain un piége plus dangereux. Des causeries grand format ! c'est un bon mot se changeant en discours ; c'est le gazouillement d'un homme d'esprit perdu sous une vaste nef ; c'est la *causeuse* métamorphosée en tribune. Si notre siècle littéraire échappe à l'anathème des gens de goût, s'il n'est pas trop inférieur aux trois siècles précédents, ce sera grâce aux petits livres ou plutôt aux livres qui n'en sont pas. On ne refait pas une hiérarchie

qui se déclasse, une substance qui se décompose, une littérature qui se morcelle, un festin qui s'émiette, un bloc qui se pulvérise; il faut tâcher de tirer parti de ces morceaux, de ces miettes et de cette poussière.

Non; quand un poëte illustre ou un grand écrivain meurt, la tâche de ses admirateurs et de ses amis ne devrait pas être de le compléter ou de le grossir, mais de le réduire : le véritable hommage à lui rendre, ce n'est pas de surfaire sa gloire, mais de l'assurer. Hommage, ai-je dit? je ne m'en dédis pas, et c'est ce qui me tranquillise au moment où je termine ces pages, que je déchirerais si je les croyais dénigrantes ou agressives. Est-ce donc dénigrer Alfred de Musset que de le vouloir immortel? Est-ce lui faire tort que de protester contre des exagérations qui le compromettent et qu'il aurait désavouées? Est-ce méconnaître son génie, son charme, sa pensée intime, que de répudier ce qui diminue ce charme, de réclamer les conditions les plus favorables à ce génie, d'entrer dans cette pensée même, pour s'affliger de ce qui l'affligerait? Pauvre poëte que nous avons aimé, et que nous ne renierons pas! Dire qu'il était humble, ce serait peut-être se hasarder : on l'a tant adulé vers la fin! mais son orgueil faisait si peu de bruit et tenait si peu de place! Il se dérobait si bien, sinon à toutes les maladies morales de notre siècle, au moins à celle que nous avons essayé de décrire et qui consiste à faire la roue en public, à forcer le ton, à tout sacrifier au *paraître*, à confondre le bruit avec le succès et la curiosité avec l'estime, à affecter de remplir une mission sociale ou divine, à se créer tour à

tour un théâtre, un temple, un Olympe ; tantôt comédien, tantôt pontife, tantôt dieu ! Il haïssait tous ces charlatanismes, toutes ces emphases du talent ; son imagination avait du goût, sa fantaisie avait du bon sens, son génie avait de l'esprit. L'odeur de l'encens ne lui déplaisait pas, — à qui déplaît-elle ? — mais il fallait que la qualité fût exquise, et il ne fallait pas que l'on mît un pavé dans l'encensoir. Pauvre Musset ! Je crois le voir, encore svelte et élégant dans sa lassitude, tourner d'un air indolent ces grandes pages, examiner ces grands dessins d'un artiste habitué à la gravité orientale, à la majesté biblique, et secouer sa blonde tête.— Est-ce bien moi ? dirait-il. Non, ce n'est plus lui. Encore une fois, se plaindre de ne plus le reconnaître, demander qu'on nous le rende tel que nous l'avons connu, lu et admiré, ce n'est pas le diminuer ou le trahir ; murmurer ce qu'il aurait dit lui-même, ce n'est pas être son détracteur ; s'inquiéter de ce qui, en exigeant trop pour sa gloire, donne envie de lui trop refuser, c'est s'exposer peut-être aux récriminations de ses fanatiques ; mais c'est lui donner une dernière marque d'admiration et d'amitié.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

